



3^{00}

DEUX ANNÉES

AU SETCHOUEN



LE FAR-WEST CHINOIS

DEUX ANNÉES
AU SETCHOUEN

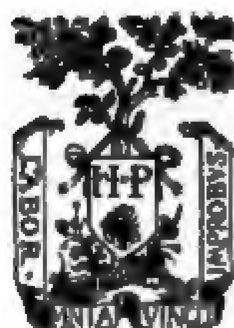
RÉCIT DE VOYAGE
ÉTUDE GÉOGRAPHIQUE, SOCIALE ET ÉCONOMIQUE

PAR

Le Dr A.-F. LEGENDRE

MÉDECIN-MAJOR DE 1re CLASSE DES TROUPES COLONIALES
DIRECTEUR DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE IMPÉRIALE DE TCHENTOU (SETCHOUEN)

Ouvrage accompagné d'une carte et de gravures



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1905



LE FAR-WEST CHINOIS

DEUX ANNÉES AU SETCHOUEN

RÉCIT DE VOYAGE
ÉTUDE GÉOGRAPHIQUE, SOCIALE ET ÉCONOMIQUE

PAR

Le Dr A.-F. LEGENDRE

MÉDECIN-MAJOR DE 1re CLASSE DES TROUPES COLONIALES
DIRECTEUR DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE IMPÉRIALE DE TCHENTOU (SETCHOUEN)

Ouvrage accompagné d'une carte et de gravures



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1905

TABLE DES GRAVURES

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 7676

INTRODUCTION

A ceux qui voudront bien me lire.

Ce récit de voyage n'est qu'un prétexte pour vous entretenir du très vieil Empire, de la Chine; car il est important qu'on en parle, que tous ceux qui pensent et ont quelque souci des destinées de leur pays se pénètrent bien de cette idée qu'il existe là-bas, très loin, des humanités grouillantes, aussi vieilles que le monde, d'une belle civilisation, avec lesquelles il faudra de plus en plus compter, qui se mêleront de plus en plus à notre vie nationale, par l'augmentation constante des points de contact qu'engendrent les nécessités actuelles, tant politiques qu'économiques.

D'ailleurs, avec les conditions nouvelles de rapidité des communications, s'il est banal de dire qu'il n'y a plus de distance, cependant, rien n'est aussi vrai. Dans un temps qui est proche, de rapides locomotives vous transporteront dans douze jours, sinon dans dix, de Paris à Pékin : c'est pourquoi la pénétration mutuelle des peuples se fera plus profonde, et ils réagiront de plus en plus les uns sur les autres. Il faut donc regarder au loin, se hâter de prévoir et ne point se laisser sur-

prendre par les événements : car notre rôle est grand *nécessaire*, et nous ne saurions nous y soustraire. Nou ne devons pas être une épave, jouet des flots et de courants mondiaux, mais bien un solide vaisseau qu domine vents et marées et, sûr de sa course, de sa puissante machine, va droit au port, vers ses destinées.

Nous avons d'autant moins le droit de nous désintéresser des faits et gestes de la Chine, que nous sommes ses voisins, que nous avons édifié à ses portes mêmes tout un vaste empire, qui subira fatalement le contrecoup de ses convulsions à elle.

D'ailleurs, elle nous appelle, sollicite notre attention de mille façons. On ne saurait croire, quand on ne l'a pas subie, quelle *attirance* puissante exerce sur tous ceux qui l'approchent, qui foulent son sol, cette contrée dont il est tant parlé et qu'on connait si peu : c'est son immensité, sa civilisation vieille comme le monde, son grouillement de peuples, la majesté de ses fleuves et de ses montagnes, l'infini de ses plaines, et aussi sa fécondité, la multiplicité de ses produits.

Quand elle vous a pris, cette Chine, elle vous tient désormais, vous possédera pour longtemps; car elle est bien, à l'heure actuelle, la *grande arène mondiale*, le merveilleux champ où *toute activité peut se déployer*, où *tout effort sera fructueux*. Même son peuple, si différent, si éloigné du nôtre à l'observateur superficiel, devient vite intéressant pour qui veut se donner la peine de l'étudier, de le comprendre, pour quiconque ne le déclare pas, *a priori*, étrange, stupide, incompréhensible, l'antipode de l'Européen, cristallisé à

tout jamais dans sa routine et sa négation du progrès.

J'ai eu de ces préjugés, mais ils ont dû se dissiper sitôt que j'ai su la langue, que j'ai pu contrôler l'observation extérieure, objective, par l'interrogation fréquente de l'âme chinoise.

Le fils de Han, que beaucoup d'Européens affectent de mépriser, de ravaler au niveau du nègre, appartient à une race dont la puissante intelligence a créé et consolidé le plus vaste empire du monde, le maintenant intact depuis des milliers d'années. Ninive et Babylone, Athènes et Rome n'eurent vraiment que des royautés éphémères, si on les compare à la prestigieuse durée du grand œuvre édifié par les conquérants chinois. Et, s'il branle, à l'heure actuelle, cet extraordinaire monument du génie humain, si sa masse montre des signes de vétusté, de désagrégation manifeste, soyez sûr que la base est toujours solide, que les fondations, d'une étonnante résistance, peuvent tenir des siècles encore, à condition de servir de *substratum* à un édifice restauré à fond, sinon reconstruit. Et pour ce travail de réfection, de transformation, vous trouverez dans le fils de Hân toutes les ressources d'un esprit souple, de grande capacité assimilatrice, point opposé systématiquement à toute réforme, à tout progrès, comme semblent le croire ceux qui ne l'ont abordé que de très loin, ont voulu imposer, non persuader.

Le Chinois est, en effet, le dernier des peuples pouvant se résigner à une obéissance passive, à une mise en demeure brutale que n'étayent point de solides raisons étudiées et discutées à l'avance. L'ouvrier, le

coolie même n'admettent point, comme dans nos sociétés si près de la perfection, à notre sens, n'admettent point, dis-je, l'ordre péremptoire, sans explication préalable, qui n'a d'autre valeur que son caractère impératif. Ces gens n'entendent point être considérés comme des machines, exigent de l'employeur certaines suggestions qui font d'eux leurs coopérants et non de simples agents manuels ignorant la fin demandée. Dans tous les actes de leur vie sociale, même les plus insignifiants, les fils de Han pratiquent le *chang liang*, c'est-à-dire la délibération; et, pour exprimer certaines façons d'agir de beaucoup d'Européens, traduire une manière d'être qui les déroute, ils disent de nous, à notre honte : « *Pou hsin kiang li, hsin ta* — leur règle est de frapper, non de parler raison. »

Donc, pour effacer de son souvenir cette pitoyable impression que nous sommes bien les Barbares qu'il pensait, il faudra un effort sérieux, des actes d'une signification indiscutable, *hautement persuasifs*. Il faudra avant tout l'instruire, l'instruire scientifiquement, en ménageant son orgueil, ses susceptibilités, en n'oubliant point qu'il croit sincèrement avoir tout étudié, tout approfondi. Il ne suffira pas avec lui d'affirmer notre supériorité et il sera plutôt nécessaire de procéder par *démonstrations patientes, graduées,* soigneusement adaptées à ses caractéristiques mentales. Comme la brutalité des formes de la lutte actuelle avec l'Europe l'écœure, l'éloigne de plus en plus de nous, la conquête de ce peuple ne se fera qu'au moyen de la science, le seul côté par lequel il soit vraiment accessible. Ce sera une éducation ardue, sujette aux surprises, mais une

fois la confiance venue, les convictions d'autrefois ébranlées, ce sera la marche rapide, faite pour étonner tous ceux qui ne savent pas quels trésors d'intelligence peuvent se cacher sous un crâne chinois.

Donc, par une initiation prudente et progressive à nos sciences, on lui rendra compréhensible notre progrès, sa genèse, son développement, compréhensibles nos inventions, dont, avec son éducation actuelle, il ne peut saisir toute l'importance économique et sociale.

La grande erreur de la race blanche est de penser que sa civilisation, sa puissance créatrice, ses machines *s'imposent d'elles-mêmes*, éblouissent les autres races, ouvrent tous les horizons, dissipent toutes les ténèbres. C'est une grave illusion, d'autant plus tenace et dangereuse qu'elle flatte notre orgueil, incommensurable comme celui du Chinois.

Comme je viens de le dire, notre rôle là-bas, près de ce grand peuple, est important, nécessaire. Tout en l'instruisant, nous lui apprendrons à tirer parti de ses richesses latentes, nous lui fournirons les moyens d'accroître, dans des proportions considérables ses maigres ressources actuelles. Et cette œuvre de grande portée humanitaire aura pour nous, en même temps, des conséquences qui se traduiront vite par une sérieuse impulsion donnée à notre essor économique, corollaire de l'influence morale acquise.

Si l'on compare maintenant les résultats d'une telle prise de contact intime avec la Chine, si on les compare, dis-je, à ceux qu'on s'efforce d'espérer d'une action suivie en des régions plus rapprochées, on est en droit

de se demander si certains calculs ne sont point erronés. Qu'est-ce que l'Afrique, en effet, ses ressources, ses richesses, auprès de celles du vieil empire asiatique? Et si la Chine connue est déjà si merveilleusement partagée, que n'apportera point un jour la Chine inconnue à l'activité industrielle et commerciale européenne? Je dis à dessein la Chine inconnue; car, que savons-nous du vaste empire, en dehors des régions côtières et de certains grands itinéraires, traversant dans deux ou trois directions les provinces éloignées du centre et de l'extrême ouest? Stanley a fait connaître au monde une grande partie de la sombre Afrique, *darkest Africa,* comme il l'appelle, mais ce dont peu de gens en Europe semblent se douter, c'est que la Chine est aussi l'inconnu; et le champ s'offre si vaste qu'il sera bien long à explorer, le champ scientifique surtout.

Et au point de vue philanthropique et moral, qu'est-ce que la conquête ou l'éducation de quelques millions de nègres auprès de celle de la grouillante masse jaune, si intelligente déjà, si supérieure à la race noire? Quelle tâche plus noble, en vérité, et aussi plus tentante que la rénovation par la science du vieil Empire, secouant enfin sa torpeur et cessant de regarder en arrière, pour marcher de l'avant à son tour, oubliant toutefois de rejeter son idéal de paix éternelle! Quelle acquisition pour les idées modernes d'humanité, d'altruisme que celle de la grande nation égoïste, dont la glorieuse civilisation est malheureusement entachée de préceptes rétrogrades et barbares!

Et pour l'ingénieur, le médecin, l'historien, l'ethnologue, quel vaste programme d'étude : pendant que les

uns prépareraient la transformation industrielle de la grande nation, donneraient à ses habitants la vigueur, la santé nécessaire pour les nouvelles formes de lutte pour la vie, les autres étudieraient sous toutes ses faces le plus vieux des mondes, trouveraient peut-être dans le mélange des races le secret des fluctuations de l'humanité, ou mieux le secret de leur évolution, réalisant ainsi la synthèse des peuples.

Et si toutes ces belles perspectives, ces graves raisons n'étaient pas suffisantes pour nous entraîner, si, doutant de nos forces, nous n'osions courir si belle aventure, des nécessités, qu'on peut qualifier de vitales, nous contraignent à fixer obstinément nos regards du côté de l'Extrême-Orient.

Si l'on veut, en effet, se replier sur soi-même, songer un seul instant à l'importance des événements qui s'y passent, à l'heure actuelle, on est obligé de constater que le centre de gravité mondiale se déplace désormais, qu'il n'est plus dans la Méditerranée et l'Atlantique, mais bien dans la mer Jaune. La Chine vraiment devient le centre d'attraction de l'univers organisé, le but fascinant vers lequel tous les grands peuples se hâtent fébrilement. Le moment est, en vérité, solennel : nous sommes bien à un tournant de l'histoire, mais le *struggle for life* entre nations ne fut et ne sera jamais plus âpre qu'à cette phase de la vie des empires. La lutte est commencée et, si ardentes sont les compétitions pour la domination de cet immense marché, le plus vaste et le plus riche du monde, qu'elle va se développer formidable, sans trêve ni recul. Et tant pis pour la nation qui tout de suite ne prendra pas position

dans cette grande bataille politique et économique, dan quelques années, il sera trop tard.

Il devient donc intéressant au dernier point de re chercher quelle est la région de la Chine qui doit attire le plus particulièrement notre attention et assurer dan les meilleures conditions le développement rapide « complet de notre colonie indo-chinoise. Cette région e: incontestablement le Setchouen. J'en décrirai, à la fi de ce récit de voyage, les intéressantes caractéristiques mais dès maintenant, j'affirmerai hautement, pour l'e: pliquer ensuite, que le Setchouen est d'importanc vitale pour la prospérité future de l'Indo-Chine, qı trouvera là, dans un effort pacifique, le moyen d'ut liser toutes les énergies qui ne trouvent pas chez elle u aliment suffisant.

Pensons donc à la Chine obstinément et gardon pour elle le meilleur de notre énergie expansive; ca elle est l'avenir. Et si elle est déjà le grand champ d bataille où s'engagent des luttes de toute sorte, n'est-c point chez elle et pour elle que l'humanité se débattr un jour, dans une des crises les plus violentes qui aier jamais secoué le monde.

Oh! la misérable politique que celle qui consistera à regarder seulement chez soi et autour de soi, alors qu d'autres nations s'en vont, à pas de géant, cherche prise au loin! En Europe, un pays n'est plus grand, l'heure actuelle, par la superficie qu'il enserre de se frontières : il n'est grand que par son expansion a dehors, vers d'autres continents.

Si certains sont hypnotisés par l'Afrique, que d'autre et le plus grand nombre possible, se laissent fascin

par l'Extrême-Asie. D'ailleurs, est-ce qu'une grande nation ne doit pas regarder à la fois au levant et au ponant, au midi et au septentrion? Et si l'on sait prévoir, mesurer son effort aux contingences, il n'y aura jamais de surprises : la convergence des résultats se fera d'elle-même.

PRÉFACE

Envoyé en mission médicale au Setchouen (Chine occidentale), en 1902, par le ministère des affaires étrangères, notre pays put obtenir du vice-roi Tsen, sous le consulat de M. Bons d'Anty, la création d'une école de médecine où s'instruisent, à l'heure actuelle, de nombreux lettrés chinois.

Je fus accompagné par ma femme pendant tout ce long voyage de la côte à Tchen-Tou, capitale de la province (située à 3,200 kilomètres de Shanghaï), et elle séjourna, deux années durant, dans cette ville, jouant un rôle utile par les relations qu'elle sut se créer dans les familles de mandarins.

Je trouvai aussi, dans le sergent-infirmier Castel, un auxiliaire qui me rendit les plus précieux services en se soumettant à la même obligation que moi, c'est-à-dire en apprenant la langue du pays.

Ce long séjour au fond de la Chine, en contact journalier avec toutes les classes de la société, depuis le coolie, l'artisan jusqu'au haut mandarin, m'a permis d'observer tout à mon aise et d'autant mieux que les étudiants de dix-huit à vingt-cinq ans que j'avais à

instruire ne pouvaient manquer de laisser voir clairement, comme toute jeunesse, les qualités et défauts de leur race.

Les impressions que je communiquerai dans le cours de cet ouvrage ne seront donc point celles d'un « passant », d'un voyageur dans l'obligation de se hâter de voir, de se hâter de conclure. Cependant, je dois avouer que le Chinois est un être qui se révèle très lentement, et que de nombreuses années d'étude sont peut-être nécessaires pour le dépouiller de toute « façade », le mettre bien à nu. Cette restriction n'a, toutefois, rien d'absolu, tout dépendant des conditions où l'on se trouve placé et des moyens d'observation dont on dispose.

Il n'en faut pas moins, réellement « découvrir » le Chinois; et l'on n'arrive à déceler sa mentalité que dans un contact permanent avec lui, s'exprimant dans sa langue propre. Et il ne suffit pas de chercher à le surprendre dans tous les actes de son existence, il est de plus nécessaire de le soumettre à une sorte d'étude expérimentale, chaque fois que l'occasion s'en présente.

Quand je l'ai eu sérieusement observé, avec toute la rigueur que comporte l'entraînement à l'examen médical habituel, tout scientifique; quand je l'ai eu pénétré, vu sous son vrai jour, j'ai dû confesser que, malgré tous ses défauts, il était un « calomnié », que notre race, ne le comprenant pas, le considérait avec trop de dédain, lui infligeant à lui, le vieux civilisé, de *mortelles blessures d'amour-propre. Le fils de Han, traité brutalement, comme un primitif de race noire,*

quelle erreur ! De quelles rancunes n'a-t-elle pas été génératrice !

Le connaissant mieux, prenant confiance en lui, vos préventions à son égard s'en vont peu à peu ; et lui, en ayant vite conscience, vous témoigne aussitôt toute sa satisfaction d'être compris, apprécié à sa juste valeur. Il se montre alors d'une civilité, d'une urbanité exquises, je dirai même affectueuses, assertion qui ferait rire un Européen de Shanghaï. Dans ces conditions nouvelles d'estime réciproque, le Chinois n'hésite plus à collaborer sincèrement avec vous, aussi longtemps que vous le désirez et vous constaterez même qu'il est capable *d'amitié* et *de reconnaissance* autant que n'importe quelle autre race.

Dans l'étude qui suit, je ne l'ai point ménagé, cependant, étalant au grand jour tous ses défauts qui ne lui sont point d'ailleurs toujours particuliers, le peignant d'après « nature », dans le vif des situations, m'efforçant, par de multiples constats, de rectifier certaines erreurs vers lesquelles nous tendons fatalement par notre mentalité si différente de la sienne, sous de nombreux chefs. J'ai voulu surtout expliquer aussi clairement que possible le *pourquoi* de ses *grandes fautes*, celles qui *troublèrent son évolution historique, déterminèrent son immobilisme*, firent qu'il n'ait jamais pu, dans la suite des siècles, atteindre certain niveau où de nouvelles voies s'ouvraient, niveau franchi par la race blanche.

En résumé, j'ai tout tenté pour me rapprocher de la vérité, montrer le Chinois tel qu'il est dans la vie, non fardé, non « adapté » à une « contrefaçon » assez cou-

rante qu'inconsciemment on a créée de toutes pièces, sans avoir jamais mis les pieds sur son territoire, qu'on fait rentrer, quand même, dans le moule de ses concepts le jour où l'on prend réellement contact avec lui, où l'étude *in anima vili* devient possible. Certains, en effet, ont « figuré » l'âme chinoise d'après un schéma, pris dans un auteur, et voulu immuable parce que s'adaptant à leurs idées, à leurs tendances, schéma ensuite habillé à leur fantaisie, truqué à plaisir. Aussi le Chinois que j'ai décrit est bien différent de celui d'Eugène Simon, par exemple : c'est que le médecin, par habitude invétérée, se méfie, au plus haut degré, des « façades », des apparences, qu'il sonde cœur et reins, toujours impitoyablement. Et son diagnostic établi après une critique sévère de toutes les causes capables de l'induire en erreur, il observe, examine à nouveau, des périodes durant, et n'accepte définitivement ses premières conclusions qu'à long terme, devant la brutalité des faits. Avant tout, il se met en garde contre la « folle du logis », qui tant de fois bâtit sur le vide ou sur une base empruntée n'importe où, sans autre garantie de solidité que celle qu'on veut lui reconnaître. *Quelle rayonnante façade a la Chine! Et combien d'yeux n'a-t-elle pas éblouis, aveuglés!*

Ce livre se divise en quatre parties : n'ayant pas voulu être purement didactique, il se présente sous la forme de notes de voyage, visant ainsi à satisfaire le grand public, à l'initier à la connaissance de certaines régions des plus intéressantes et des moins connues, où la race blanche déploiera bientôt toute une activité *nécessaire*.

La première partie traite de la montée du Yang-Tzé et du voyage de Tchong-King à Tchentou, à travers une contrée merveilleuse de splendeur et de beauté depuis Itchang, d'irrésistible attraction, dont le souvenir reste toujours présent à la mémoire de ceux qui ont pu la contempler.

La deuxième partie est consacrée au Setchouen occidental, à la région alpestre, à la montagne sainte d'Omi, le Sinaï des bouddhistes; elle explique ce qu'est le sol, les habitants, décrit les mœurs des races aborigènes, si intéressantes, que le Chinois conquérant a expulsées des riches plaines de la province.

La troisième partie traite de la *civilisation chinoise*, de la famille, des classes sociales, de leur culture générale, des arts et de l'industrie, de l'agriculture, etc. Dans le dernier chapitre, intitulé « l'âme chinoise », j'expose les caractéristiques du fils de Hàn, les expliquant, montrant comment elles l'ont conduit à cet *engourdissement léthargique* où depuis tant de siècles il est plongé, expiant une grave erreur sociale.

La quatrième partie décrit les *races* du Setchouen, si éloignées du vrai Chinois; décrit les *productions du sol et du sous-sol*, du sol si fécond, du sous-sol si riche, laissant voir à la fin toutes *les réalisations possibles* dans l'ordre commercial et industriel. Cette province, *plus vaste* que la France, plus riche qu'elle, si judicieusement exploitée, constitue pour notre race un merveilleux *champ d'action*. Et n'allez point croire, comme certains l'ont affirmé, qu'elle est surpeuplée, et à un tel point que l'homme *entre en compétition avec la bête de*

somme (1), lui dispute le droit de transporter des marchandises : pareille assertion dénote *la plus complète incompréhension de l'organisation économique de la Chine;* on en trouvera la preuve si l'on veut bien se reporter à la question de la « transformation économique du Setchouen ». Ailleurs, on verra aussi ce qu'il faut penser de la densité de la population *si exagérée*.

Dr A.-F. LEGENDRE.

Paris, 6 novembre 1905.

(1) Cette situation « erronée » a été signalée à un de nos hommes politiques les plus éminents, lequel me demandait mon avis à ce sujet. Cet avis, je l'expose tout de suite.

VERS LE FAR-WEST CHINOIS

DEUX ANNÉES DANS LE SETCHOUEN

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

APERÇU GÉOGRAPHIQUE SUR LA CHINE ET LA VALLÉE DU YANG-TSÉ EN PARTICULIER.

Avant d'aborder la vallée du Yang-Tsé et de décrire notre voyage jusqu'à la capitale du Setchouen, il est bon de rappeler, en quelques mots, les grandes lignes de la géographie physique du Céleste Empire.

Comme on le sait, la Chine est une immense région, plus vaste à elle seule que toute l'Europe, si on y ajoute les contrées tributaires, et s'étendant du versant oriental des Pamirs, du Toit-du-Monde, jusqu'à la mer Jaune, c'est-à-dire sur une profondeur de plusieurs milliers de kilomètres.

Elle n'est pas moins vaste selon l'axe nord-sud. Une telle portion de la masse terrestre, s'étendant du 21ᵉ au

50e parallèle, jusqu'à la limite de la Sibérie, renferme naturellement tous les climats et presque toutes les productions du monde.

Partant du sud, de la frontière du Tonkin jusqu'à la limite du Yang-Tsé, nous avons une immense région tropicale et subtropicale qui, en certains territoires, est même tempérée. Puis, du Yang-Tsé à la frontière sibérienne, le climat est tempéré, pour devenir ensuite très froid, presque hyperboréen, en Mandchourie et en Mongolie.

Nous devons donc rencontrer en Chine presque tous les produits de la croûte terrestre, produits du sol et du sous-sol, et leur importance, leur valeur est telle, qu'il est devenu banal d'affirmer que l'Empire du Milieu est le plus vaste marché qui existe au monde, le terrain d'exploitation le plus fécond, le vrai centre d'attraction où graviteront désormais les grands peuples d'Europe et d'Amérique.

Mais, pour atteindre ce marché unique, quelles sont les voies de pénétration, de circulation? La frontière de l'ouest, qui regarde l'Europe, est barrée par de formidables montagnes, les plus hauts plateaux du monde, de vastes déserts, et les routes qui la franchissent sont des plus longues, des plus pénibles et des moins pratiques pour les transactions commerciales.

Si maintenant nous envisageons la limite orientale de la Chine, la seule baignée par la mer, nous y voyons une ligne de côtes trop régulière, point assez sinueuse, pas assez découpée en anses, baies, golfes ou bras de mer, qui multiplient les points de contact, augmentent les facilités de communication. Le seul golfe important est le golfe du Petchili.

Heureusement, il existe d'admirables voies fluviales, d'immenses artères, aux nombreuses et puissantes ramifications, qui prennen leur source à l'extrême frontière

occidentale et parcourent ainsi la Chine d'un bout à l'autre. Les trois voies principales sont : le Hoang-Ho, au nord; le Yang-Tsé, au centre, et le Si-Kiang, au sud. Mais je ne m'occuperai que du Yang-Tsé et de sa vallée.

Né des neiges éternelles et de purs glaciers qui s'étalent à 15,000 pieds d'altitude, le Yang-Tsé parcourt de l'ouest à l'est, jusqu'à la mer Jaune, une distance de 5,200 kilomètres environ, c'est-à-dire cinq fois la distance couverte par la Loire. Il arrose avec ses affluents un bassin de près de 2 millions de kilomètres carrés, c'est-à-dire quatre fois la superficie de la France, et il féconde un sol qui nourrit 180 millions d'âmes.

Du lieu où il prend sa source jusqu'à Ping-Chan, il descend en torrent sur une pente très déclive et, arrivé à Sui-Fou, à 2,800 kilomètres de son embouchure, il n'est plus qu'à 350 mètres au-dessus du niveau de la mer. Dans ce parcours, son thalweg est dominé par des montagnes himalayennes, des pics géants, dépassant quelquefois 20,000 pieds. Mais soit qu'il se précipite des cimes thibétaines et mugisse dans des cañons aux parois verticales, d'une effroyable hauteur, soit qu'il s'étale de Sui-Fou à Koueitchou et s'étrangle à nouveau dans des gorges non moins majestueuses qu'à sa naissance, soit qu'enfin, depuis Itchang jusqu'à la mer, il roule en une nappe énorme, aux multiples et capricieux méandres, il est bien le Ta-Kiang, le Grand-Fleuve, le Yang-Tsé-Kiang, le Fils de l'Océan.

Son débit moyen, à l'estuaire, est de 21,000 mètres cubes à la seconde, soit dix fois plus que le Rhône, et la largeur maxima à l'embouchure n'est pas moins de 100 kilomètres.

A présent, nous remonterons le Grand-Fleuve, nous irons vers les sources de ce Pactole de la Chine, vers ce merveilleux réservoir de richesses qu'est l'Ouest de l'Em-

pire. Nous ne nous arrêterons qu'à Tchentou, capitale de la féconde et intéressante province du Setchouen, sur l'étude géographique et économique de laquelle je m'étendrai plus tard.

A mesure que nous progresserons, je signalerai les points importants qui jalonnent la route, je ferai connaître les conditions normales du voyage, ses facilités réelles pour celui auquel le temps n'est pas mesuré. Et j'ai le ferme espoir que, d'ici longtemps, cette voie sera suivie par de nombreux Français, instructeurs, ingénieurs et industriels; car l'ère de l'expansion pacifique en Chine est née désormais : elle va se développer sans recul, de plus en plus envahissante, mais toujours bienfaisante.

CHAPITRE II

SHANGHAÏ

Venant de la mer, on aborde la vallée du Yang-Tsé par Shanghaï : c'est le grand relais entre l'Europe, l'Amérique et l'intérieur de la Chine. C'est un des centres mondiaux, de ces puissants comptoirs que la race blanche a créés sur les continents où elle ne domine pas encore.

On y voit des navires venus du Japon et de l'Australie, de l'Inde et de l'Insulinde, de l'Amérique du Nord et de l'Amérique du Sud, de l'Europe enfin. Comme rendez-vous de peuples, comme centre de négoce, rien d'égal n'existe en Europe ou aux États-Unis.

Et le présent n'est rien comparé à l'avenir qui se révèle, qui se prépare : le développement de Shanghaï sera foudroyant, colossal. Hâtons-nous donc de nous affermir en la place déjà occupée et surtout n'oublions pas que cet emporium est la porte d'entrée d'une vallée, dont la superficie atteint près de deux millions de kilomètres carrés, qu'il est le centre de gravité commercial de tout l'immense Empire.

A Shanghaï, on compte seulement quelques milliers de blancs, mais c'est l'avant-garde des nations : Anglais, Français, Allemands, Russes, Italiens, Américains, etc. Et comme asiatiques, en dehors du Chinois, vous y rencontrez l'Hindou, surtout le Parsi, le Malais et naturellement le Nippon qui, fier de son importance grandissante, se rengorge, s'enfle, et vous rirait au nez s'il vous prenait

fantaisie de lui conseiller la prudence, en lui citant la fable du bon La Fontaine.

C'est ici la première prise de contact entre tous ces peuples sur le terrain d'autrui; ce sont les premiers chocs et ils *sont rudes :* jalousie à l'état suraigu, antagonisme violent causé par la concurrence vitale d'abord, la lutte pour le dollar; puis, compétition mondiale pour l'hégémonie en pays jaune. Aux âmes compatissantes qui rêvent de paix universelle, de confraternité générale, je conseille d'aller voir Shanghaï. C'est la lutte âpre, ardente, de toutes les heures, tendant tous les nerfs, mettant en jeu tous les ressorts. Vous en trouverez le fidèle écho dans la presse locale, presse d'avant-garde batailleuse, violente où l'affirmation audacieuse, brutale, remplace le raisonnement, où les appétits du voisin sont dénoncés chaque jour avec l'inconscience réelle ou simulée de l'étendue illimitée de ses propres convoitises.

Si nous parlons de la société, surtout anglo-saxonne, nous y voyons prédominer la culture des muscles sur celle du cerveau. Les *recreations grounds* sont plus nombreux et plus fréquentés que les bibliothèques et, en dehors de la lecture des journaux, la vie intellectuelle est fort réduite. Le grand lieu de réunion et de discussion est le club international, dont l'entrée est interdite au Chinois, traité sur son sol en paria. D'ailleurs, on n'a guère de contact avec lui, sauf par le *compradore :* d'où, l'ignorance générale de sa mentalité, de ses tendances et de ses aspirations. Les rares Européens qui les connaissent, ces aspirations, ne s'en préoccupent que pour servir leur propre cause et miner l'influence du compétiteur près des fils de Han.

Deux mots sur la ville elle-même et ses abords.

Sitôt mouillés en rade de Wousong, dans l'estuaire même du Yang-Tsé, vous quittez le grand paquebot et remontez sur un *tender* (grande chaloupe à vapeur), le

Hoang-Pou, affluent sur lequel est bâti Shanghaï. Le long des rives et en plein chenal, vous croisez de nombreux steamers, de lourds cargo-boats, de besogneuses steam-launches, de beaux voiliers à la haute mâture chargés de pétrole, des jonques de toutes tailles, des sampans. Mais vous remarquez surtout les navires de guerre de toutes les nations : d'imposants cuirassés, de fiers croiseurs, des torpilleurs à l'air sournois, des contre-torpilleurs, autrement dits *destroyers* (destructeurs); bref, tous les types de *gardiens de la paix universelle*. Sur les berges, de chaque côté, ce sont de hautes cheminées d'usines, le quartier industriel, les grandes filatures de soie et de coton, les docks, les chantiers de construction : toute une vie *intense* où la ruche des travailleurs jaunes s'agite et produit sous la direction de l'Européen.

Vous débarquez sur le « Bund », le grand boulevard de Shanghaï en bordure du fleuve. Vous y voyez les principaux édifices de la ville : le club, les grandes banques, les « offices » des grosses maisons de commerce. Toutes ces constructions n'ont rien de particulièrement imposant ou architectural; elles ne sont que confortables. Le reste de la ville n'est remarquable que par le grouillement d'humanités qui s'y bousculent : les rues sont étroites, mal tracées, généralement malpropres. Toute cette agglomération se divise en deux parties : la concession française et la concession internationale, et c'est dans leurs rues qu'on assiste au spectacle le plus intéressant de Shanghaï, à l'étrange mélange de civilisations chinoise et européenne : la *robe et le veston étriqué,* la *victoria et le palanquin,* mais, surtout la *brouette et l'automobile,* qui *symbolisent* bien *deux mentalités*.

Mais je m'arrête; j'en aurais encore trop long à dire sur cette ville de Shanghaï et sa population cosmopolite. Pour les ingénieurs et industriels qui me lisent, je dirai

cependant qu'au seuil de cette porte ouverte sur la vallée du Yang-Tsé, ils trouveront des ressources, des renseignements précieux et des moyens d'action par les banques, s'ils veulent se lancer dans l'intérieur. Ils pourront aussi s'y procurer des intermédiaires compétents, Européens et Chinois, et l'association avec ces derniers sera souvent des plus fructueuses et des plus sûres.

CHAPITRE III

MONTÉE DU BAS YANG-TSÉ

De Shanghaï à Itchang. — En steamer.

Vous quittez Shanghaï par un de ces magnifiques navires à vapeur qui sillonnent l'estuaire du Yang-Tsé et remontent le fleuve jusqu'à Hankéou. Ce sont de véritables paquebots, longs de 75 à 100 mètres, à deux et trois étages au-dessus de l'eau et doués de robustes machines qui leur permettent de refouler rapidement les plus forts courants.

Une constatation bien pénible pour l'orgueil français, c'est qu'aucun navire battant notre pavillon ne sillonne ces eaux si animées. Je ne parle pas des Anglais, mais les Allemands, les Japonais nous ont devancés et, depuis plusieurs années déjà, leur marine commerciale est représentée sur la grande artère de l'Empire du Milieu.

Après avoir couvert la mer Jaune de leurs cargos, établi un cabotage régulier, non seulement entre les ports de la Chine, mais encore entre les Philippines, Java et Sumatra, l'Indo-Chine, poussant même jusqu'à la presqu'île malaise et le golfe du Bengale, les Allemands ont pénétré au cœur du grand continent asiatique par leurs paquebots fluviaux. Et leur effort va grandissant chaque jour, admirable de préparation, de méthode et de patience.

Les paquebots du Yang-Tsé sont des plus confortables et leur aménagement permet tous les agréments, donne

toute facilité pour jouir du spectacle qui défile devant les yeux.

Le Ta-Kiang, ou Yang-Tsé, est un cours d'eau si vaste, si large en certaines parties qu'il ne semble pas qu'on soit sur un fleuve, tellement loin s'écartent les rives, à perte de vue souvent. On dirait une vraie mer avec ses vagues, quand souffle le vent. Lorsque, du pont supérieur du steamer, on domine les berges et que le ciel est clair, on voit des deux côtés une immense plaine d'alluvions se déroulant à l'infini, sans arbres, sans verdure autre que des cultures. Cette région du bas Yang-Tsé est une véritable Hollande, défendue par les mêmes digues, et d'une extraordinaire fécondité.

Le paquebot s'arrête à Nankin, à Wou-Hou, grand marché pour le riz et le papier; à Kieou-Kiang, la ville du thé et des porcelaines, sur l'affluent du lac Poyang, grande nappe d'eau de 4,500 kilomètres carrés qui, de même que le lac Tongting, sert de déversoir au grand fleuve, au moment des crues. Ce sont les plus grands d'une multitude d'autre lacs plus petits où s'épanche le Yang-Tsé.

Après trois ou quatre jours de navigation, vous atteignez Hankéou, énorme ville située au confluent du Han et du Ta-Kiang. C'est le centre d'importation du thé et la tête de ligne du chemin de fer français qui remonte vers le Nord, jusqu'à Pékin, sur une distance de 1,200 kilomètres.

La ville européenne s'étend en bordure de la rive gauche; elle s'est étonnamment développée ces dernières années, surtout les concessions française et allemande. La concession anglaise est la plus ancienne de toutes et se trouve en amont; les autres s'échelonnent à sa suite, sur une longueur de 4 kilomètres, jusqu'à la gare du chemin de fer.

Hankéou est un véritable port, des plus vastes, où pourraient mouiller des flottes entières; car le fleuve, très profond, n'a pas moins de 800 à 1,000 mètres de large. Un cuirassé anglais, de grands croiseurs français et étrangers sont remontés l'an dernier jusqu'à cette ville, qui se trouve à 1,000 kilomètres de la mer. Les lourds cargo-boats de plusieurs milliers de tonnes s'amarrent devant les quais, pour charger le riz et le thé.

De Hankéou à Itchang, 800 kilomètres plus haut, on remonte en trois, quatre ou cinq jours, suivant l'époque : aux basses eaux, des bancs de sable, qui se déplacent sans cesse, causent de fréquents échouages.

On fait escale à Sha She, qui n'a guère d'importance que comme lieu de transit pour la soie. C'est en amont de cette ville que se trouve l'amorce de tout un système de canalisation, qui permet aux jonques du Yang-Tsé de gagner le Han, sans descendre à Hankéou.

A 100 milles en aval d'Itchang, le pays change totalement d'aspect et, au lieu des immenses plaines à peine coupées, de temps en temps, par des collines isolées, c'est une vallée qui devient de plus en plus encaissée, dominée des deux côtés par une chaîne de hauteurs très pittoresques, pendant qu'à l'arrière-plan se profilent des sommets plus élevés.

Itchang est le point terminus de la navigation à vapeur commerciale; car, en amont de ce point, sur une distance de 200 kilomètres carrés environ, il existe une série de rapides, dont certains dangereux et lents à franchir, qui font que le transport à vapeur des marchandises ne paierait pas. Des canonnières seules, anglaises et françaises, ont franchi ces passages et atteint même Kiating, à 3,000 kilomètres de la mer.

Au-delà de ces rapides, le Yang-Tsé forme à nouveau un immense bief de 900 kilomètres, facilement navigable

jusqu'à Sui-Fou pour des navires à vapeur de tonnage moyen.

Itchang est un point d'escale important pour les voyageurs qui s'en vont au Far-West chinois. C'est ici qu'on loue la jonque (dite Kwatze-Tchoan, grande jonque à voyageurs) qui doit vous transporter à destination. Je la décrirai brièvement : c'est un grand bateau plat, long de 20 à 25 mètres, large de 3 à 4 et divisé en deux parties à peu près égales, la moitié antérieure et la moitié postérieure. La section antérieure est réservée à l'équipage et à la manœuvre; la section postérieure forme un château d'arrière rappelant celui des vieux vaisseaux des seizième et dix-septième siècles : c'est la partie réservée au passager. Elle a de 10 à 12 mètres de long et se divise, par cloisons mobiles, en quatre compartiments, qu'on utilise à sa fantaisie.

Les bateaux du Yang-Tsé, comme tous ceux qui naviguent sur les fleuves et rivières, sont plats, à faible tirant d'eau. La forme d'avant, toutefois, est spéciale : jamais droite, perpendiculaire à l'axe longitudinal de la coque, oblique non plus, mais décrivant plutôt une courbe à grand rayon, figurant un plan convexe très aplati fuyant vers l'arrière.

Cette forme d'avant se justifie par les nécessités de la navigation sur le Haut-Fleuve : en effet, l'équipage est obligé d'accoster très fréquemment la berge, soit pour s'y amarrer en aval d'un rapide et pouvoir en toute sécurité se préparer à le franchir, soit dans les eaux tranquilles, pour mettre à terre les haleurs, quand le vent et la rame sont insuffisants à faire progresser l'embarcation. C'est aussi grâce à ce mode de construction que la jonque échappe souvent au naufrage, n'est pas éventrée par les rochers, quand un remous ou une fausse manœuvre l'y jette. Bien des fois, la nôtre fut lancée contre les berges,



KWATZE (JONQUE A VOYAGEURS) FRANCHISSANT UN RAPIDE

sur des plateaux de grès ou de calcaires très durs, inclinés en pente douce vers le fleuve, sans éprouver d'autre mal qu'un choc violent et un suintement d'eau passager à travers les planches du fond ; elle escaladait simplement la roche. Il n'en eût pas été de même pour une embarcation à forme d'avant ordinaire : elle aurait subi de graves avaries avec voie d'eau importante.

Tout à fait à l'arrière de la jonque est installé le *lao pan* (capitaine) et sa famille. Un espace vide, où se meut la barre du gouvernail, sépare le logement du passager de celui du lao pan.

La location de la jonque jusqu'à Tchong-King, c'est-à-dire pour une durée moyenne de 30 jours, est de 150 à 200 taëls (valeur du taël, 3 fr. 50 environ).

La manœuvre de la jonque est assurée par un équipage de marins chargés de la surveillance de la voile, du gouvernail d'arrière et surtout de l'énorme gouvernail d'*avant*, le chao, la pièce qui assure le mieux la sécurité de la jonque.

Cet équipage de professionnels est complété par un noyau de haleurs et rameurs, au nombre de vingt à vingt-cinq. Les rames employées sont énormes, très pesantes et manœuvrées chacune par huit à dix hommes à la fois. Au nombre de deux, elles se montent sur un pivot placé de telle façon qu'elles puissent s'allonger parallèlement à l'axe longitudinal du bateau et remplir le rôle de « godilles », non d'avirons latéraux.

Un des hommes de l'équipage a une fonction bien déterminée et très importante : c'est de courir à terre pour libérer la corde de halage chaque fois qu'elle s'accroche aux aspérités de la rive, ou bien de plonger dans l'eau chaque fois qu'elle se prend aux aiguilles rocheuses sous-marines. Pour être toujours prêt, cet homme est généralement nu ; sorti de l'eau, il se couvre à peine de mauvais haillons. Aussi, ce métier est-il particulièrement

pénible en hiver. Il est aussi dangereux, car le plongeur se blesse souvent aux rochers et remonte quelquefois à la surface tout ensanglanté. On l'appelle le *tai ouan ti* (celui qui dégage la corde).

Celui de notre jonque se reposait le soir en passant la nuit dans une fumerie d'opium. Quant au haleur, il exerce un métier beaucoup moins pénible qu'on ne le juge généralement. Il consiste à descendre à terre et à haler la jonque chaque fois que le vent fait défaut ou que le courant est trop fort pour permettre de progresser à la rame. L'effort donné est généralement faible et ne devient sérieux qu'au moment de franchir les rapides. Là, notre équipe de haleurs est insuffisante, doit s'augmenter d'un nombre considérable d'auxiliaires, il en faut cent, deux cents, quelquefois trois cents, pour franchir le Yé-Tan, par exemple, le plus mauvais de tous, aux basses eaux. Ils sont attelés à de gros câbles en bambou et tirent courbés en deux, quelquefois cramponnés des pieds et des mains aux aspérités du roc, du sol des berges.

La location d'une jonque est une opération sérieuse qui doit s'accompagner de nombreuses précautions, si l'on ne veut rester en route pour réparation d'avaries, et si l'on tient à se garder contre des accidents plus graves encore. Une jonque neuve, en bon état, n'a guère à craindre des chocs et heurts habituels, inhérents au genre de navigation en vigueur sur le Haut-Fleuve. Sa coque, dans la partie immergée, est faite d'un bois (cyprès) aux fibres bien liées, très résistantes, en même temps que douées d'une grande élasticité. Aussi, sous le choc contre un rocher, plient-elles, cèdent-elles sans se rompre. Il en sera tout autrement si l'embarcation est déjà vieille : comme les heurts, les échouages sont fatals, nombreux mêmes dans le cours ordinaire de la navigation, votre barque pourra s'ouvrir, se crever, et l'on ne sait jamais

ce qu'il peut en advenir sur ces eaux traîtresses semées de tourbillons et d'écueils.

Il est donc de toute nécessité, avant location définitive de la jonque, d'en constater l'âge, la solidité et le degré d'entretien. Il faut s'assurer de la qualité du radoubage, de l'étanchéité des sutures, de l'état des rames, gouvernail, *chao* et cordages. Et dans cet examen, cette préparation au départ, cette prise de garanties pour la vie ou tout au moins contre les accidents, il ne faut vous fier qu'à vous-même ou à un expert européen.

Vous ne devez pas compter sur le capitaine de la jonque, le lao pan : il est généralement criblé de dettes et la plus grosse part du prix de location est déjà escomptée pour payer les créanciers, faire les avances à l'équipage, aux haleurs, et aussi solder les petites bombances obligatoires avant le départ. Ce sera en dernier lieu qu'il songera à s'imposer quelques menues dépenses pour de vagues réparations. Il ne les fera complètes et sérieuses qu'autant qu'il y sera contraint, sous peine de rupture des pourparlers. Vous me direz que son intérêt serait de mettre sa jonque en état, afin d'exécuter un voyage rapide, sans accidents. C'est vrai, mais le Chinois n'a point cette *prévoyance à long terme* et comme son insouciance est grande, étonnante pour un Européen, il compte sur le hasard, sur la veine ou encore sur le dragon pour arriver au port sans encombre, malgré les défectuosités de sa barque et l'insuffisance de son armement.

Ce qu'il est aussi important de vérifier avant le départ, lorsque la jonque elle-même réunit les conditions de solidité et de bon entretien requises, c'est l'état des cordes de halage, car d'elles dépend le plus souvent la sécurité du bateau dans les passages difficiles, et surtout à la traversée des rapides : un câble qui se rompt peut amener le naufrage de la jonque.

Il faut donc examiner avec soin les différentes cordes de halage, s'assurer de leur qualité, de leur degré d'usure et faire rejeter impitoyablement celles dont les torons sont déjà entamés.

Un lot de câbles neufs sera, de plus, nécessaire pour remplacer ceux qui faiblissent et parer à toute éventualité.

Plus tard, quand commencera la montée du fleuve, muni que vous serez, croirez-vous, des meilleurs apparaux, regardez bien, chaque fois que se pratiquera le halage, si c'est une bonne corde que le lao pan a mise en service ou simplement un vieux câble, dont deux torons sur trois ont été sciés antérieurement par les rochers.

Vous comprendrez difficilement que le capitaine risque ainsi sa jonque et sa vie même, sinon la vôtre, qui lui est indifférente, sur un mauvais bout de corde qui a toutes les chances de se rompre à la moindre secousse un peu brusque des haleurs; et cependant, chaque jour, sur le fleuve, de nombreux lao pan agissent ainsi... Depuis des siècles, ils naviguent avec cette insouciance, cette imprudence et, bien longtemps encore, ils feront de même. Les naufrages si nombreux sur le haut Yang-Tsé, les noyades si fréquentes, préparées pour ainsi dire, tant il y a eu d'imprévoyance, ne rendent point plus sage le marinier chinois. Lorsqu'un câble en mauvais état se rompt, ce n'est point sa faute : c'est celle du hasard, c'est la mauvaise chance, la malice du dragon des eaux. Il n'avouera jamais que si la corde a cassé, c'est qu'un ou deux torons étaient usés. Non, c'est une cause surnaturelle qui s'est manifestée, affirmera-t-il. Je sais bien que le fils de Han est superstitieux à souhait, à nous stupéfier; cependant, trop souvent, cette affectation chez lui d'expliquer ses malheurs de cette étrange façon est très suspecte. Celui qui le connaît trouve plutôt la raison de sa

conduite dans un vice racial, qui est l'imprévoyance étayée, dans le cas présent, par un besoin maladif d'infimes économies, dont l'insignifiance même ne saurait être mise en balance avec le risque couru.

Le Chinois, qui *gaspille lourdement* dans un si grand nombre d'actes de sa vie économique, en est réduit à compter les sapèques, à utiliser jusqu'à *l'extrême limite* ce que *d'autres peuples rebutent*. En cela, il ne peut être blâmé, mais où il fait montre d'imprudence véritable, où sa faculté de discernement, de juste équilibre est en défaut, c'est quand il hésite, comme maintenant, à faire un maigre sacrifice pour garantir la sécurité d'un navire et d'une cargaison de valeur.

Le contrôle des cordes de halage fait, assurez-vous encore que le nombre de coolies spécifié sur le contrat n'a pas été réduit, que toutes les unités sont présentes. Le comprador ou le lao pan vous aura promis vingt-cinq haleurs et vous pourrez n'en voir que vingt attelés à la jonque.

Ces quelques réflexions ou conseils, fruits d'une expérience personnelle, seront peut-être utiles à ceux de nos compatriotes qui remontent pour la première fois le Ta-Kiang. Ils subiront moins de déboires que je n'en ai subi.

CHAPITRE IV

MONTÉE DU HAUT YANG-TSÉ

En jonque d'Itchang à Tchong-King. — D'Itchang à Houang-ling-Miao. — Lao pan et haleurs. — Notre installation à bord du bateau-maison. — Avarie.

Nous quittâmes Itchang le 13 octobre au point du jour. Ce fut d'abord, sur une distance d'un kilomètre, un défilé fort long, à la gaffe, le long de la ville, devant d'affreuses cabanes en planches, perchées sur des bambous, comme il s'en élève à la fin de la période des crues sous les murs de chaque cité bordant le fleuve.

Des jonques par centaines, de toutes les dimensions, étaient amarrées à la berge et leurs équipages, joints à la population des baraques en bois, souillaient de leurs déjections tout l'espace qui séparait l'eau du pied de la muraille. C'était d'une belle puanteur, comme il n'en existe qu'autour des villes chinoises. Notre odorat, trop subtil, s'en offusquait encore, mais il en a flairé tant d'autres depuis, qu'il s'est assagi, n'y prend plus garde.

Il est extraordinaire combien on arrive facilement à se maîtriser, je dirai presque à supprimer des sensations dont on était le jouet auparavant : c'est une victoire vraiment appréciable sur la tyrannie des réflexes.

Itchang est bâti sur la rive gauche du Yang-Tsé et, comme il faut gagner la rive droite pour trouver un chemin de halage facile, la traversée du fleuve est obligatoire. C'est une opération toujours difficile, faisant perdre beau-

coup de temps, non seulement en raison de la largeur du fleuve, mais surtout parce que les grandes jonques n'avancent guère à la rame et se laissent drosser en aval par le courant, quelquefois fort loin. Notre passage d'un bord à l'autre fut très pénible et ne dura pas moins d'une heure, le vent n'étant pas venu à notre aide. Sitôt la jonque accostée à la rive droite pour déposer ses haleurs, je sautai à terre et, suivant un petit sentier qui dominait celui où tiraient les coolies, je pus tout à mon aise les examiner les uns après les autres.

C'était un joli lot de hères faméliques, vêtus de lamentables haillons! Presque tous étaient de petite taille, chétifs, malingres; trois ou quatre seulement étaient assez râblés; de plus, seize sur dix-huit avaient la *gale*. Les fumeurs d'opium se devinaient sans peine : ils étaient navrants d'aspect, d'émaciation; ils faisaient semblant de haler, mais de quel effort pouvaient-ils être capables vraiment? Un chef *(fou-teou)*, armé d'une baguette de bambou, se démenait comme un diable chaque fois que je le regardais, criant à tue-tête : « *Tchée, tchée, tsann kin* — tirez, tirez, tendez vos nerfs ». Et, bondissant sur les plus malingres, les plus veules, il faisait le geste de les frapper de sa baguette, mais bien rarement elle s'abattait sur leurs épaules. Eux, les coolies, tâchaient de s'exciter en chantant et quand la force du courant les obligeait à un halage plus sérieux, ils hurlaient alors à pleins poumons, s'épuisant à plaisir. Je les comptai : ils étaient dix-huit seulement. C'était trop peu pour les dimensions d'un kwatze assez lourdement chargé, comme le mien. Le lao pan m'avait trompé : il avait fait l'économie de six haleurs, ce qui est absurde si l'on réfléchit que ces coolies sont embauchés pour le voyage entier et constituent pour le capitaine, qui est obligé de les nourrir, une lourde charge, si le voyage se prolonge de huit à dix jours. Il n'y a donc pas économie

réelle. Mais le lao pan n'y voit pas de si loin et ne considère que l'économie *immédiate*.

L'équipe de haleurs était aussi une équipe engagée au rabais; il y avait beaucoup mieux sur la place, mais on profitait de mon inexpérience de ces sortes de voyages pour me lotir de toute la vermine des quais d'Itchang. Cependant, le lao pan ne pouvait être considéré comme le seul bénéficiaire de ce prélèvement de dollars sur ce qui m'était légitimement dû, de par les clauses du contrat. La part du lion était revenue à l'intermédiaire chinois, le comprador qui, sachant avoir affaire avec un Européen frais débarqué en Chine, à un *cheng-ti*, non à un *chou-ti* (*cheng* veut dire inexpérimenté; *chou*, mûr, expérimenté), s'était offert un large *squeeze*.

Malheureusement, il n'y avait pas que l'équipage de défectueux : le bateau l'était aussi et je dus m'en apercevoir dans le cours du voyage.

A mesure que la jonque progresse — avec quelle lenteur! — le fleuve se rétrécit graduellement, les collines encaissantes s'élèvent de plus en plus et bientôt nous entrons dans les gorges d'Itchang. Elles sont très imposantes avec leurs murailles droites, naissant à pic des eaux profondes. Elles attirent de nombreux visiteurs, touristes américains surtout, qui ne veulent pas retourner au pays natal sans être venus au seuil du Far-West chinois, sans en avoir vu la gigantesque porte d'entrée.

Le vent n'ayant guère soufflé de la journée, le halage fut presque ininterrompu et j'eus tout loisir de me rendre compte de la façon exacte dont il s'effectuait. Le coolie est armé d'une corde terminée d'un côté par un chapelet de 4 à 5 sapèques, de l'autre par une bande de toile en coton, formant anse; le tout constitue ce qu'on appelle vulgairement une bricole. Le haleur la fixe à l'extrémité d'un long câble attaché au mât de la jonque. Cette fixation

est simple et rapide : le coolie lance vers le câble le bout terminé par le chapelet de sapèques ; il s'y enroule d'un seul coup et, l'anse de toile passée sous le bras, l'homme se met à tirer. Les bricoles ont de 1^m à $1^m,50$ de long ; elles s'attachent à droite et à gauche de la grosse corde, en nombre à peu près égal de chaque côté. Quand cesse le halage, chaque coolie détache son instrument de travail, qui est sa propriété personnelle, et l'enroule autour de son bras ou de sa ceinture.

La distance parcourue ce jour fut insignifiante : 30 lis, soit 12 kilomètres environ ; notre équipe de haleurs était vraiment insuffisante comme nombre et comme qualité. La navigation n'ayant point présenté de difficultés, je ne pus apprécier la valeur de l'équipage proprement dit, en particulier celle du *tai kong* (*tai,* très grand, suprême ; *kong,* travail), pilote qui se tient toujours à l'avant, commande directement aux hommes préposés à la manœuvre du chao et fournit des indications au timonier de l'arrière.

Ce « tai-kong » était un gringalet, fumeur d'opium, qui toute la journée s'était agité sur sa plate-forme, criant beaucoup, se chamaillant avec ses aides, façon d'agir qui prévenait peu en sa faveur.

Quant au lao pan, je l'avais vu depuis le matin jusqu'au soir surveillant la marche de sa jonque. C'était un vieillard de soixante-dix ans, au menton orné d'une barbiche blanche, faite d'une douzaine de poils indisciplinés, dont il était très fier, comme tout Chinois. Le pauvre homme, tout branlant, tout cassé, fléchissait sous le poids des années et des fatigues de sa longue carrière de nautonier. Les traits étaient cependant énergiques, durs même ; et l'œil bridé, trop masqué sous la paupière tombante, avait des lueurs mauvaises quand, par hasard, une manœuvre ne s'exécutait pas conforme à l'ordre qu'il avait jeté d'une voix forte, très vibrante encore.

Toute la journée, il était resté accroupi, juché plutôt sur le toit du compartiment arrière de la jonque, dans l'attitude d'un vieux primate. Et l'illusion était d'autant plus grande, que fréquemment je le vis gratter sa poitrine velue de ce geste familier, si connu de l'anthropoïde : il avait la *gale,* le pauvre vieux!

A 6 heures du soir, on s'amarre à la berge au moyen de câbles fixés à des pieux enfoncés dans la terre. Les pieux sont inutiles s'il y a des rochers sur la rive : on y enroule simplement les amarres. Chaque soir, c'est la même chose, car la navigation de nuit est impossible sur un tel fleuve, avec les moyens de progression dont on dispose.

Notre jonque était au repos le long d'une plage minuscule, dominée par une haute falaise très abrupte, où cependant des indigènes avaient découpé d'étroites terrasses pour y planter un peu de maïs, des patates et quelques légumes. Une petite cabane abritait ces pauvres gens.

La soirée fut consacrée à l'achèvement de notre installation à bord. Nous disposions de quatre petites pièces, dont trois de dix pieds carrés de surface sur huit de haut. Elles étaient éclairées par de petites lucarnes latérales, hautes de 0^{m},50 sur autant de large. Des vantaux à glissière ou se soulevant en forme de trappe servaient de fermeture.

La première pièce, s'ouvrant par une porte centrale sur le pont avant de la jonque, fut le salon-salle à manger, en même temps que le cabinet de lecture ou de travail. La deuxième devint la chambre à coucher et la troisième tint lieu de cabinet de toilette et de salle de bain. Le cuisinier et le boy occupaient, avec le fourneau et les ustensiles, la quatrième pièce, de dimensions plus modestes que les autres. Le plus bel ornement de ce réduit était deux immenses jarres vertes achetées à Itchang et dont

l'affectation est de première importance : c'est que l'eau du fleuve, entièrement jaune parce que chargée de limon et de particules solides de toute sorte, en suspension, est inutilisable sans épuration préalable. Cette eau, puisée en marche, en plein courant (et non le long des berges, au mouillage), était versée chaque jour dans une des jarres et additionnée d'alun, produit qu'on trouve partout en Chine et dont j'avais fait provision à Itchang. Une fois clarifiée, elle était transvasée, parfaitement limpide, dans l'autre jarre, où elle se rafraîchissait rapidement et pouvait être utilisée pour les besoins ordinaires. Pour plus de sécurité, la quantité d'eau destinée à la table ou à certaines préparations culinaires était bouillie, précaution toujours indispensable en Chine, où la fièvre typhoïde vous guette constamment.

Je ne saurais trop le répéter : cette question de l'eau est vitale, ici, dans toute l'acception du mot; et l'Européen qui circulera dans l'Empire devra montrer, de ce côté, beaucoup de prudence et une vigilance toujours en éveil. Il n'oubliera pas que l'eau est le grand véhicule des agents qui déterminent l'éclosion des plus graves affections intestinales, en particulier du choléra, ici endémique. D'ailleurs, il n'aura qu'à suivre l'exemple donné par le Chinois, qui sait depuis longtemps par expérience tout le danger que recèle ce liquide et se défend en ne l'absorbant que chaud, après ébullition, chaque fois que ses moyens lui permettent cette dépense de combustible.

La petite pièce de l'arrière servait aussi de dortoir pour nos domestiques : au jour, les cloisons latérales s'enlevaient, le toit même disparaissait, si le temps était beau. Ce toit était fait de nattes enduites d'un vernis qui les rend imperméables. Ces nattes recouvraient aussi le plafond-toit, en planches, de nos trois pièces principales. C'était la meilleure défense contre la pluie. Elles étaient

surtout utilisées en nombre considérable par les haleurs, pour former chaque soir un abri pour la nuit. Montées sur un échafaudage en bois entièrement démontable, partant de l'extrême avant pour se terminer à notre logement, elles constituaient un toit parfaitement étanche. Mais comme ce vaste dortoir improvisé était mal fermé sur les côtes, les hommes, insuffisamment vêtus, souffraient beaucoup de la fraîcheur des nuits claires d'automne.

Les timoniers étaient plus confortablement installés. Leur réduit se trouvait à l'arrière, entre la cuisine et le logement du lao pan; la barre du gouvernail y passait. Le plancher en était surélevé, de façon à permettre à un homme debout la vision au loin, en avant, par-dessus notre toit. Le soir, des panneaux mobiles s'ajustent au bordage de la jonque, et les timoniers se trouvent à l'abri du vent et de la pluie. Au matin, les cloisons disparaissent pour ne point gêner la manœuvre.

Le lao pan et sa famille (sa femme et sa fille) occupaient le dernier compartiment arrière de la jonque. Durant le jour, tout ce monde se tenait accroupi sur le toit, près des cages à poules que notre cuisinier y avait installées.

14 *octobre*. — A la première lueur de l'aurore, je fus réveillé par les cris de : « *K'i lai, k'i lai!* — levez-vous, levez-vous! » C'était un timonier qui appelait équipage et haleurs pour le démarrage de la jonque. J'entr'ouvris la porte de la chambre et vis tous les corps allongés sur le pont commencer à étirer leurs membres, à dérouler les haillons dont ils s'étaient protégés durant la nuit. Le premier geste d'un grand nombre fut de se gratter avec rage : la gale impitoyable leur révélait son existence, sitôt sortis de leur pesant sommeil. La fatigue de la journée les avait fait, la veille, se jeter inertes sur le pont et, dès le bol de riz rapidement ingéré, ils s'étaient étendus sur leur coin de plancher, terrassés par un atroce besoin de repos. De

toute la nuit, ils n'avaient plus senti, les pauvres gens, les cruelles démangeaisons de leur corps semé de pustules galeuses, mais, au réveil, c'était le cuisant rappel, immédiat, hélas ! au premier soubresaut de l'homme redevenu conscient.

Les nattes du toit, le bâti qui les supportait furent vite enlevés, les cordes d'amarrage rentrées et la lourde jonque s'ébranla, poussée par une légère brise. Mais, une heure plus tard, il fallut envoyer à terre les haleurs, le vent étant tombé.

Vers trois heures de l'après-midi, au moment où nous approchions d'un joli village caché dans les bambous, un violent craquement me fit sortir de ma chambre et je vis que la moitié supérieure du mât était tombée à l'eau. A la rame, on gagna le village, qui portait le nom gracieux de Houang-Lin-Miao (*miao,* pagode), et la réparation du mât commença immédiatement. La moitié inférieure du mât paraissant aussi peu solide que l'autre, je la fis soigneusement étayer, mais la nuit était venue quand tout ce travail fut achevé.

CHAPITRE V

DE HOUANG-LING-MIAO AU TSIN-TAN

Câbles de halage. — La fille du lao pan. — Le « tai ouan ti. » — Dans les Gorges.

Le voyage s'annonçait assez mal jusqu'ici ou tout au moins s'accomplissait avec une lenteur désespérante. Ces retards, qui ennuient l'Européen, l'irritent vite, sont acceptés par l'équipage et le lao pan lui-même, avec la plus parfaite indifférence. Quant aux haleurs, ils s'en réjouissent : c'est une si bonne occasion de flâner, d'aller dans le village, au bouge à opium ou encore jacasser, raconter des histoires, communiquer leurs impressions sur le *yang jen* (homme de l'Océan), étrange personnage toujours pressé.

Nous descendîmes sur la berge pendant la réparation du mât. Après avoir erré quelque temps dans le petit village, dont les huttes n'abritaient qu'une centaine d'habitants, tous fabricants ou vendeurs de câbles de halage, nous retournâmes sur la rive pour examiner de près le travail des cordiers. Ils découpaient en lamelles de longs bambous creux, puis battaient ces lamelles un certain temps pour bien débarrasser les fibres de la matière molle, pulpeuse qui les enveloppe, les agglutine et hâterait, paraît-il, leur décomposition. Quand ils ont obtenu une lanière très souple, réduite à un faisceau de fibres, l'opération du tressage peut se faire. Pour rendre cette lanière aussi peu cassante que possible et

très durable, on lui fait subir une sorte de cuisson à l'eau bouillante.

Par ces procédés, on arrive à fabriquer des câbles d'une résistance et d'une souplesse étonnantes, bien supérieures à celles des cordages en chanvre. Leur principal avantage réside en la dureté, la ténacité des torons, que les rochers n'entament que lentement.

Dans l'effort considérable que doit supporter le câble à certains moments, lorsque le courant est rapide, il arrive qu'il vient à râcler sur les rochers et le contact avec une aiguille ou une arête coupante est d'autant plus intime que la tension est plus grande. Il se produit donc un véritable sciage du câble, sciage qui est beaucoup plus rapide et plus marqué avec une corde de chanvre qu'avec une corde de bambou. Les Européens qui en ont fait l'expérience reconnaissent que sa supériorité sur les autres genres de câbles pouvant être mis en usage sur le haut Yang-Tsé, est incontestable.

Il y en avait partout de ces câbles, en tas, en monceaux, devant les maisons, sur la plage, le long de la berge; on avait de la peine à se frayer un passage au milieu de ces immenses serpents de bambou soigneusement enroulés et tout prêts à jouer leur rôle important de faire franchir aux jonques tourbillons et rapides.

On distingue trois calibres principaux : 1° le *fei tân* (*fei*, voler ; *tân,* corde de halage) *flying hawser* des Anglais, la corde légère, celle qu'on emploie en eau calme, sans courant; 2° l'*eul hin tân* (*hin*, agir ; *eul*, second; celle qui agit en second lieu) plus grosse que la première et employée dès que le courant est difficile à refouler ou que souffle le *hsia fong* (*hsia*, en bas; *fong*, vent), le vent debout, celui qui tend à faire descendre la jonque, entrave sa montée; 3° le *tso tân* (*tso*, s'asseoir) c'est la pesante haussière, difficile à traîner, à laquelle doivent s'atteler

plusieurs équipes de haleurs. On ne s'en sert qu'au passage des rapides.

Ces trois genres de câbles sont ceux employés par les grandes jonques, mais il s'en fait de plus grêles que le fei tàn pour les petites jonques et sampans. Leur longueur est variable, mais ne dépasse point 50 brasses généralement, si l'on en excepte le tso tàn qui peut atteindre 100 et même 150 brasses, à cause des nécessités du halage dans les rapides, la jonque s'engageant parfois dans le courant à une distance très grande du point où les coolies trouvent un emplacement convenable pour la traction.

15 *octobre*. — Nous avons un peu mieux marché que les deux premiers jours et parcouru cinquante lis environ (20 kilomètres). Une série de petits rapides furent franchis sans peine et sans incident.

Vers 8 heures du matin, j'appelai le hong tchoan et descendis à terre faire une promenade sur la berge avec ma petite chienne fox-terrier.

Je n'ai pas encore expliqué ce qu'est le *hong tchoan* (*hong*, rouge ; *tchoan*, jonque) ; c'est une petite embarcation très légère et solidement construite, montée par des marins de l'État ; c'est le bateau de sauvetage chinois, le *life boat* (*Kieou min tchoan* — jonque pour sauver la vie). Elle se tient, d'habitude, en aval des rapides et sa couleur rouge permet de la distinguer facilement. Son équipage comprend généralement quatre marins, sous les ordres d'un patron. Leur rôle est bien défini : ces hommes sont là pour sauver les gens, non les marchandises des jonques qui sombrent ; c'est inscrit sur leur vareuse : *Kieou jen, pou Kieou hò* (*Kieou,* sauver ; *jen*, homme ; *hò*, marchandises).

L'Européen qui remonte le haut Yang-Tsé est toujours accompagné d'un hong tchoan. Cette petite jonque n'a

point de chao : elle gouverne avec un énorme aviron fixé à l'arrière.

Le sentier de la berge était facile; il serpentait au flanc de hautes collines, dont la pente était assez douce. La jonque se traînait péniblement à quelques mètres de la rive; sur l'avant se tenaient les quatre hommes du chao, avec le tai kong debout sur l'étrave. Le cuisinier de l'équipage, disparaissant à moitié dans un trou du pont spécialement aménagé pour lui et ses grandes marmites à cuire le riz, découpait une citrouille en tranches minces, négligeant de l'éplucher, suivant l'usage chinois. Le lao pan était perché comme d'habitude sur son toit, près de mes poules qui caquetaient; j'aperçus aussi, pour la première fois, sa fille, debout dans la loge du timonier, mais s'appuyant fréquemment aux objets qui l'environnaient, ses petits pieds l'y obligeant fatalement. Elle avait une grosse figure poupine, blafarde, sans expression aucune; durant cette matinée et les jours suivants, je pus l'examiner à loisir et toujours je la vis dans la plus parfaite immobilité, changeant seulement son point d'appui. Avec ses traits figés, son œil morne, avec sa longue blouse de toile bleue, on eût dit une de ces grossières madones peinturlurées de la couleur de la blouse, qu'on voit dans certaines chapelles abandonnées de la Bretagne, avec une face moins ronde toutefois. Ce qui excitait sa curiosité, ce qu'elle ne semblait point comprendre, c'était ce mouvement, cette *activité* du yang jen qui, des heures entières, abandonnait la grande jonque où l'on était si bien, pour se démener à terre, comme un coolie, sur les mauvais sentiers taillés dans les falaises. Nos marches, nos promenades la *stupéfiaient*, c'était si inutile, si ridicule, puisqu'il n'y avait pas *obligation !* Pourquoi ne pas rester allongé ou accroupi dans sa chambre, s'éventant ou somnolant? en un mot, vivre de la vie *normale* et non dans une agitation

maladive? Aussi, chaque fois que j'allais dans la loge du timonier faire donner l'ordre au hong tchoan d'accoster pour descendre sur la rive, la face de pleine lune de la *kou niang* (jeune fille) au cri de *shang po*, par lequel on hélait la barque, esquissait un sourire moqueur. Elle se disait certainement : « Encore ce fou de yang jen qui s'en va stupidement « escalader la colline » (*shang*, monter; *po*, colline). Cette expression est employée sur tout le Haut-Fleuve, si encaissé, aux bords si abrupts, pour désigner le débarquement sur la rive : une fois sur la berge, vous n'allez pas *tsau lou*, marcher sur une route, mais *shang po*, escalader une colline.

Cette matinée, cependant, je n'eus pas à grimper : la vallée s'était élargie d'un kilomètre environ. Les coteaux bordants, peu élevés, étaient éclatants de verdure, surtout de celle des bambous plantés partout pour les nécessités de la navigation. Les rives du fleuve, très découpées, formaient une série de petites baies, dont les pointes étaient faites d'énormes blocs de grès ou de calcaire entassés pêle-mêle les uns sur les autres. Il en résultait de nombreux remous qui rendaient lente et compliquée la manœuvre de la jonque. Il fallait progresser avec grande prudence, car la plus petite négligence de la part de l'équipage, la moindre inattention de l'équipe de haleurs aux ordres du tai kong pouvaient causer un dangereux échouage. La rupture de la corde de halage eût été surtout funeste, car le bateau en dérive, pris par un remous, serait allé se crever sur une roche des pointes limitant les baies. Mais aujourd'hui, tout le monde veillait, déployait un grand zèle : à la suite de la rupture du mât et de la perte de plusieurs heures de navigation, qui s'ensuivit, j'avais fait au lao pan, par l'intermédiaire de l'interprète, de vives admonestations, lui reprochant non seulement la qualité défectueuse de son armement, mais

surtout sa mauvaise foi, en n'ayant pas engagé le nombre de coolies spécifié par le contrat.

Stimulé par ce blâme, qu'avec ce sens si net de la justice qu'a tout Chinois il était obligé, lui l'homme responsable, de reconnaître fondé, le vieux capitaine prit ses dispositions pour nous faire oublier l'impression fâcheuse de ces deux premiers jours. Tout alla bien et, dans l'après-midi, nous rattrapions une grande jonque neuve, montée par un employé des Douanes Impériales, allant à Tchentou : elle était partie une demi-journée avant nous, avait marché très rapidement, quand elle fut brusquement arrêtée par un récif à fleur d'eau, qui creva son avant au moment où elle contournait une pointe. Maintenant, échouée sur une petite plage, on procédait à sa réparation.

Notre plongeur se distingua plusieurs fois, ce jour : les coolies tiraient à certains moments très loin de la jonque, par-dessus les éperons rocheux; aussi le câble s'engagea-t-il souvent entre les blocs ou dans les fissures, ce qui brise net l'effort des haleurs et peut amener un accident beaucoup plus sérieux : la rupture de la corde. Le tai wan ti et le fou téou couraient donc de roche en roche pour dégager le câble et, à plusieurs reprises, ils n'arrivèrent que juste à temps pour le soulever, opération fort difficile quand il est au fond d'une fissure, sa tension même étant un obstacle à sa libération. A ces moments critiques, le plongeur montra une adresse et un esprit d'à-propos très remarquables. Presque toute la journée, je suivis ses opérations, très intéressé. Ma présence excitait d'ailleurs son amour-propre; grâce à lui, toute une série de mauvais passages furent franchis sans anicroche.

Le soir, on s'amarra dans une petite anse très pittoresque, abritée par des coteaux couverts de pins et de bouquets de bambous.

Pendant le repas, j'entendis frapper à la porte, le boy l'entr'ouvrit et j'aperçus la barbiche blanche du lao pan. Il venait mendier, me demander une ligature (1,000 sapèques = 3 francs environ) de récompense, pour avoir bien navigué et aussi pour compenser ses frais de réparation du mât brisé la veille. Je ne compris pas cette démarche du vieillard et lui en voulus de ce manque de dignité.

16 *octobre*. — Le fleuve s'est rétréci à nouveau et le halage devient fort difficile, en raison de l'escarpement des bords. Les coolies, avec adresse et souplesse, se maintiennent sur des sentiers de chèvres, en corniche, très étroits, surplombant les eaux grondantes, sans autre point d'appui que l'haussière de bambou qu'ils tirent à grand peine. Il suffirait qu'un seul d'entre eux fît un faux pas et tombât, pour précipiter toute la chaîne humaine dans le fleuve. Douze haleurs sur dix-huit donnaient un effort utile; les autres, sans vigueur aucune, étaient bien attelés au câble, mais semblaient n'employer leur force, vite épuisée, qu'au seul maintien de leur équilibre.

Du pont avant, j'assiste à ce vertigineux travail des coolies, et quand, vers 10 heures, un coup de tam-tam les appelle pour le repas, je m'avoue à moi-même que le bol de riz qu'ils vont s'ingurgiter avec quelques tranches de citrouille est bien gagné, pour la plupart d'entre eux.

A midi, nous entrions dans de nouvelles gorges : il fallut abandonner le halage, devenu impossible sur ces falaises à pic. Heureusement, le *chouen fong* (vent favorable) soufflait assez fort et, les rames aidant, la jonque s'enfonça dans l'étroit couloir à une vitesse raisonnable. Le fleuve, considérablement rétréci, n'a guère plus de 150 mètres de large, au lieu des 600 à 1000 mètres qu'il avait hier. Comme nous étions à la mi-octobre, le Yang-Tsé avait déjà beaucoup baissé et le courant, très

sensiblement ralenti, ne devait pas dépasser un mille à un mille et demi à l'heure. Lorsqu'il fait calme ou que souffle le *hia fong* (vent debout), les jonques sont condamnées au repos : la gorge est pour elles infranchissable. Elles peuvent ainsi être immobilisées plusieurs jours, au grand désespoir de l'Européen, pendant que l'équipage reste indifférent à ce retard. La Chine est un des derniers pays du monde où fleurit le dicton : *Time is money ;* dans tout l'immense empire, le *temps n'est rien*. Le fils de Han ne semble jamais pressé, accepte tous les délais ; même s'il est commerçant, il ne semble point se préoccuper de l'époque où lui parviendront ses marchandises. J'ai eu l'occasion d'en faire la remarque, en de nombreuses circonstances, pendant mon séjour de deux années au Setchouen.

Il est vrai que pour atteindre Tchentou, par exemple, des marchandises venant de Shanghaï mettent si longtemps, par les moyens de transport actuels si primitifs, tant de causes, en dehors des accidents, peuvent en retarder l'arrivée, qu'il n'y a plus de calcul possible pour le négociant, que toutes ses prévisions de vente sont, à l'avance, réduites à néant. Aussi, que l'envoi lui parvienne en quatre mois ou six mois, son indifférence est complète ; l'organisation des transports en son pays l'a voulu ainsi, a provoqué cette sorte de fatalisme que nous, Européens, gâtés par nos derniers progrès, ne pouvons comprendre.

Une heure avant d'atteindre le mouillage, le vent tomba presque entièrement et c'est à la gaffe, à l'aviron, qu'on atteignit une coupure transversale de la haute falaise, sur la rive gauche, où la jonque put s'amarrer tant bien que mal, non loin du petit village de Tong-Ling.

Cet après-midi, n'ayant pu faire ma promenade habituelle sur les berges, j'étais monté dans le hong tchoan,

et c'est à bord de la petite barque que je traversai toute l'étendue des gorges. J'avais pu contempler à mon aise les imposantes murailles noires ou grises, tantôt nues, tantôt couvertes d'une abondante végétation, fougères et arbustes. Un silence étrange, impressionnant, régnait dans ces gorges sauvages : pas un cri d'animal, pas un chant d'oiseau. C'était la solitude absolue, presque troublante, dans ce défilé aux capricieux méandres, dont la porte de sortie semblait reculer indéfiniment. J'aurais voulu entendre un bruit, un son, durant que voguait la petite barque entre ces monstrueuses barrières qui nous isolaient du reste du monde. Mais non, rien, pas même la cadence des rames, le clapotis des eaux qu'elles fouettent : la brise nous pousse à plaisir, épargne aux marins tout effort. Sauf l'homme de barre, tous somnolent; ils sont si contents · le dragon des eaux leur est clément aujourd'hui dans ces gorges, si pénibles à franchir quelquefois, exigeant d'eux un tel labeur.

Je ne sais pourquoi, à certain moment, vers la fin du jour, quand rapidement s'éteignait toute clarté au fond de ces gorges, une idée folle me traversa le cerveau : je songeais que ce fleuve aux eaux jaunes, bordé de sombres murailles infranchissables, était le Styx; l'homme de barre, le nautonier Caron et le petit hong tchoan, la barque funèbre, la barque maudite, qui me transportait aux Enfers. Cette bizarre conception ne dura qu'un éclair, mais se présenta très nette, très précise, à mon imagination surexcitée.

CHAPITRE VI

DU TSIN-TAN AU HO-CHE-TAN

Deux grands rapides. — Le Niou-K'eou-t-an. — Gorge sauvage ! Dangereux passage. — Les deux « condamnés ».

17 *octobre*. — Le lendemain fut une journée mouvementée : on franchit deux grands rapides, le Tsin-Tan et le Yé-Tan, le premier dans la matinée, le deuxième dans la soirée, vers 6 heures.

Le Tsin-Tan fut passé sans peine avec une équipe de coolies supplémentaires. Le courant était très violent et il fallut bien dix minutes pour franchir les 150 mètres de zone dangereuse ; toutefois, ce rapide, si mauvais à certaines époques, ne me donna qu'une vague idée de l'extrême difficulté de ces passages, du redoutable obstacle qu'ils constituent pour la navigation. Mais je devais bientôt en rencontrer où l'effrayante vitesse du courant, la traîtrise des écueils cachés, la puissance des remous faite de la fureur des eaux en conflit laissèrent dans ma mémoire d'inoubliables impressions.

Le Tsin-Tan donne son nom à un village qui n'est guère peuplé que de coolies se louant pour le halage des jonques, de fabricants de cordages en bambou et de petits marchands des denrées alimentaires, dont vivent les mariniers du haut Yang-Tsé. Notre cuisinier y acheta des poires et de superbes kakis.

En amont de Tong-Ling jusqu'au Tsin-Tan ; ce n'est

plus le couloir si étroit des gorges; le fleuve s'est un peu élargi et, au lieu des murailles à pic, ce sont des coteaux élevés, aux versants encore abrupts, mais habitables, et cultivés en certaines parties. Sur les deux rives, de temps en temps, à mesure que progresse la jonque, s'aperçoivent de gracieux villages cachés dans les arbres et les bambous, étageant sur les pentes de jolies maisons blanches, bâties en pierre ou en brique, aux fenêtres étroites, au toit très décoratif par sa ligne de faîte toute découpée, festonnée à plaisir, rehaussée de dragons à la langue pointue, très longue, contournée, qui darde menaçante. Ces villages sont généralement construits au bord d'une faille où coule un torrent tributaire du grand fleuve.

Au-dessus du Tsin-Tan commence une nouvelle gorge, moins imposante toutefois que celle de la veille, avec des parties élargies jusqu'à Kouei-Tcheou.

C'est vers 2 heures de l'après-midi qu'on atteignait ce point, vieille cité très pittoresque entourée d'une enceinte qui, partant de la berge, monte à l'assaut de la colline et arrive presque au sommet. Trois kilomètres plus bas, sur la même rive gauche, nous avions passé devant un gros village, sur un petit affluent. La caractéristique de ce village est une jolie petite pagode élevée à l'embouchure de la rivière, sur une terrasse très haute de la falaise abrupte.

On s'amarre le soir en amont du Yé-Tan, le rapide sauvage (*tan*, rapide; *yé*, sauvage), le plus terrible de tous aux basses eaux, où souvent, durant plusieurs jours consécutifs, d'innombrables équipes de haleurs épuisent leurs efforts. A l'époque où nous le franchissions, les roches sous-marines qui en déterminent la formation étaient encore submergées sous une grande masse d'eau; aussi, rien ne signala sa présence, sa furie latente, qu'un courant violent, qu'on doubla sans trop de peine.



HAUT-YANG-TSÉ — JONQUES SE PRÉPARANT A FRANCHIR UN RAPIDE





18 *octobre*. — Pendant la matinée, on passe une série de petits rapides sans importance, ce que les Anglais appellent *race* (course).

A 11 heures 1/2, le kwatze s'amarrait au pied du Nieou-Keou-Tan (*nieon*, bœuf; *keou*, gueule). La distance parcourue depuis le mouillage de la nuit avait été très faible : deux fois, nous étions partis à la dérive par l'insuffisance numérique des rameurs et leur manque de vigueur. C'était en traversant le fleuve pour trouver un chemin de halage facile et gagner la rive où le courant était le plus faible, que la jonque était repartie en aval à deux reprises.

Quand l'équipage est au complet, que les hommes sont forts et bien entraînés, les traversées d'un bord à l'autre sont assez rapides et la dérive est faible, mais avec le ramassis de malingres et de fumeurs d'opium que nous possédions, cette manœuvre était toujours une perte de temps et une reculade sérieuse.

A midi, après un court repas des coolies, les opérations pour franchir le Nieou-Keou-Tan commencèrent. Une jonque était déjà engagée dans le rapide, mais sa progression fut si lente, qu'il était près d'une heure quand la nôtre s'amarra à quelques mètres des remous d'un furieux courant. Elle s'ébranla bientôt, fouettée d'embruns, d'écume blanche, hésitante, soulevée par instants au choc des masses bouillonnantes qui venaient crever sous sa quille. Elle franchit enfin, après un halage très pénible, la double ligne de rapides qui constitue le Nieou-Keou-Tan. Un intervalle de 100 mètres d'eau relativement tranquille sépare les deux seuils et permet aux haleurs un temps de repos. Les équipes de trois autres jonques, qui se trouvaient là, derrière nous, furent obligées de s'adjoindre à la nôtre pour attaquer le rapide avec des chances de succès.

Il était 2 heures quand la jonque accosta la berge, à 200 mètres en amont du Nieou-Keou-Tan.

L'embarcation étant sauve désormais et le fleuve sans rapides d'ici le lendemain, je hélai le hong-tchoan et filai en avant, pour mieux jouir du spectacle des rives, de nouveau escarpées, mais point nues, toutes vertes au contraire, malgré l'automne commençant.

La brise était si faible qu'il fallut ramer : trois marins seulement tiraient l'aviron, le quatrième préparait le repas. Il y aurait bombance ce soir dans le *life-boat* : pour l'aide effective apportée par lui à la grande jonque partie en dérive dans la matinée, pour lui avoir à temps allongé une amarre qui lui permit de se déhaler à terre, j'avais fait cadeau d'un canard au patron. Le volatile, vite dépecé, rissolait maintenant dans une poêle. Les hommes le couvaient des yeux, ne pouvaient le perdre de vue une minute; aussi, les rames frappaient-elles l'eau avec grande mollesse. Au grésillement intermittent des chairs grasses, ils sursautaient, avaient un rire bruyant, échangeaient des plaisanteries. Le patron, de l'arrière où il tient la barre du gouvernail, domine la scène, ne répondant point aux jacasseries des hommes, mais si intéressé quand même, si religieusement attentif aux menues phases de la cuisson! Après avoir doublé une pointe qui abrite une petite anse aux eaux mortes, le lao pan commande le repos et, lâchant sa barre, pendant que la petite jonque flotte sans mouvement défini, il préside à la distribution des parts odorantes du canard. En un clin d'œil, tout fut expédié, ainsi qu'un lot de fèves grillées, qui fut le plat de légumes et le dessert.

Nous avons une grande avance sur le kwatze, qui nous rattrapa seulement à la nuit au mouillage, à quelques centaines de mètres de Patong, petite ville, chef-lieu d'une sous-préfecture.

19 *octobre.* — De Patong à Kouan-Tou-Keou (*keou*, défilé), le fleuve s'étend entre de riants coteaux aux pentes presque douces. La terre très fertile, où poussent toutes sortes de cultures, est de formation gréseuse, d'un ton rouge violacé. Sous la lumière automnale, quand des nuages légers glissent dans le ciel, de grandes ombres mauves se projettent sur ce beau sol, escaladent les pentes, couvrent les ravins, prêtant à cette terre un aspect inoubliable. Des arbres fruitiers, qu'on n'était plus habitué à voir, croissent ici vigoureusement : kakis, poiriers, pruniers, pêchers ; et des essences utiles, comme le mûrier et le *tsong-shou*, palmier (*chamærops*) dont la fibre sert à faire des cordes, des nattes, dont les gaines enveloppantes fixées ensemble servent à couvrir la nudité de tant de pauvres coolies. Cette gaine grossière et si rude du tsong-shou, c'est encore la couverture qu'au Setchouen on jette sur le mendiant qui agonise au coin d'une rue ; c'est aussi le *linceul* dans lequel il dormira son dernier sommeil.

Kouan-Tou-Keou est un petit village à l'entrée de la gorge qui s'étend jusqu'à Ou-Shan-Hsien.

Notre jonque pénétra dans cette gorge vers midi : c'est la plus abrupte, la plus sauvage rencontrée jusqu'ici et aucune autre plus tard, même celle de Kouei-Tcheou-Fou, ne la surpassa.

Qu'on s'imagine un étroit couloir de 100 à 120 mètres de large, limité de formidables murailles surgissant perpendiculairement des eaux, pour s'élever à plus de mille pieds de haut ; et si droites, que la distance entre les deux crêtes n'est pas supérieure à celle qui sépare leurs bases. L'endroit le plus sauvage est celui de Ho-che-Tan, où mugit le rapide de ce nom (*ho-che*, pierre à feu). Le thalweg forme en ce point, sur la rive droite, une légère concavité, une zone d'affouillement, où d'énormes blocs

détachés de la grande muraille viennent se précipiter, constituant peu à peu un seuil, un barrage, où s'affolent les eaux dans leur hâte de fuir un couloir déjà trop étroit pour leur masse vraiment effrayante à certaine époque, si considérable même que le niveau du fleuve monte de plusieurs mètres en une nuit. En été, après la fonte des neiges, le Ho-che-Tan entre dans une telle furie, ses ondes bouillonnantes s'entre-choquent avec une telle rage, un tel fracas, que leur mugissement s'entend à trois milles de distance. Et la plainte du fleuve en délire, répercutée par les échos de la sombre gorge, réveille dans un cauchemar les nautoniers sur leurs jonques. C'est alors qu'ils voient glisser sur les eaux mauvaises, secouées de spasmes, des ombres légères, fantômes de pauvres mariniers dès longtemps disparus : le gouffre les prit, les ensevelit dans ses profondeurs glaciales qui donnent le suprême frisson. Ils planent ainsi la nuit autour du tourbillon *sépulcral,* implorant de leurs frères de misère une supplication à Bouddha. Ho-che-Tan, c'est la baie des Trépassés du Ta-Kiang.

A 200 mètres du rapide, notre kwatze passa devant une grande jonque à marchandises, qui s'était éventrée sur une roche dans sa tentative de passage : elle était chargée de coton. Les balles ouvertes étaient étalées sur une terrasse de la falaise et le blanc duvet, semé partout où s'offrait une place, séchait à l'air; opération assez longue, car le soleil pénètre rarement entre les hautes murailles, dont la direction générale est est-ouest. C'est seulement quand il est au zénith qu'il éclaire de ses bienfaisants rayons les profondeurs de la gorge sauvage.

Notre jonque vient s'amarrer juste au pied du Ho-che-Tan, à l'abri d'un petit éperon rocheux, où se feront les préparatifs d'attaque du rapide.

Il est maintenant une heure de l'après-midi. Nous des-

cendons à terre, car une véritable houle fait tanguer et rouler fortement le bateau : il semble que nous sommes en mer. Mais pour atteindre un sentier en corniche qui domine tout le passage, il nous faut escalader d'énormes blocs ou plutôt un vrai petit massif de quartz amorphe bleu foncé, qui a donné son nom au rapide. Ces roches usées, découpées par la violence des eaux, sont très coupantes, et comme elles s'étendent sur tout le pourtour de l'anse signalée, mêlées à de gros blocs calcaires non moins déchiquetés, elles sont une gêne considérable pour le *fou-tze* dont elles coupent les pieds nus. Heureux encore quand le câble de halage ne s'y coupe pas lui-même.

Pendant que la jonque se préparait, tendant deux fortes cordes, des tso-tan, je remarquai en face de moi, sur la muraille nord, deux plongeurs perchés à 50 mètres de hauteur sur une corniche très inclinée vers les eaux grondantes, dont la surface ne dépassait point deux mètres carrés. Je me demandai par quelle vertigineuse escalade ils avaient pu atteindre ce point. Agenouillés tous les deux, avec mille précautions, pour limiter le plus possible le déplacement de leur corps, ils tentaient à ce moment de fixer un câble à une aiguille calcaire. C'est une lourde jonque à marchandises qui les avait envoyés là-haut, sur cette infernale corniche, d'où toute glissade eût été mortelle. Il fallait à la grosse barque chargée de riches denrées un point d'attache sur la rive gauche, pour lui permettre de se maintenir dans le courant, à une certaine distance de la rive droite, des dangereux récifs qui la bordaient. Deux fois déjà dans la matinée, elle avait manqué sa prise de contact régulière avec le rapide, n'avait pu tenir le bout à la vague, au tourbillon. Aussi le lao pan et le marchand qui voyageait avec sa cargaison avaient-ils décidé qu'il fallait, à tout prix, allonger une amarre du côté nord. Les deux tai ouan ti qu'avait la grande

jonque y furent envoyés. Ils avaient dû atteindre la base de la muraille au moyen d'un petit sampan qu'ils avaient amené à la gaffe et en s'accrochant des mains jusqu'au point de la falaise où le pied trouva prise pour l'escalade. Les deux « condamnés » gagnèrent alors la corniche, où je les aperçus pour la première fois. Comment? Je ne pus me l'expliquer, même en détaillant, par un minutieux examen, la paroi menaçante, si abrupte, si farouchement défendue par sa verticalité.

Mon attention fut bientôt détournée des plongeurs vers ma jonque, qui se lançait à ce moment en plein courant. Furieusement secouée, ballottée dans tous les sens, soulevée par les éructations spasmodiques des ondes qui l'assaillent, elle frémit dans toute sa membrure, donne de la bande à droite, puis à gauche, se mâte, s'enfonce par l'arrière, comme si la surface liquide lui manquait, se dérobait. Les deux câbles se tendent effroyablement, se scient sur les arêtes du quartz ; l'un s'engage même dans une fissure, s'y enfonce, s'y bloque : la puissance de traction est réduite de moitié. Le tai kong se met à gesticuler sur l'avant et hurle un ordre. Notre plongeur, qui, au cri de : « *Kien ouan, kien ouan,* » se précipitait pour libérer la corde, refuse d'exécuter l'ordre sous la forme donnée et bientôt, aidé du fou-teou et de plusieurs coolies supplémentaires, il réussit à la dégager avec autant de rapidité que d'adresse.

Ce tai ouan ti était bien le meilleur sujet de mon équipage : très courageux, toujours prêt à l'action, doué d'un coup d'œil remarquable, il devinait tout de suite une situation ; et, sans tâtonnement, avec grande décision, il attaquait et maîtrisait l'obstacle. Déjà bien souvent, il nous avait sortis d'embarras, de mauvais pas où nous avait jetés le tai kong ; dans l'avenir, il devait encore nous rendre d'appréciables services.

La jonque, sollicitée à nouveau par ses deux câbles, s'ébroua, se remit en branle. Je suivais tous ses moindres mouvements d'un regard anxieux. Dieu, avec quelle effrayante lenteur elle progressait! Le plongeur, maintenant perché sur un bloc, satisfait du résultat de son intervention, regardait d'un air narquois le nerveux tai kong. Celui-ci se mit à l'invectiver pour ne s'en être pas tenu à ses seules indications; mais le plongeur, souverainement dédaigneux, serra autour de son torse l'espèce de chemise courte qu'il revêtait au repos et, haussant les épaules, lança au tai kong un *hou tou* (imbécile) qui fit éclater de rire tous les haleurs.

Enfin, à 3 heures, le grand rapide était franchi et le kwatze s'amarrait en amont dans les eaux calmes.

Restait un « race » à passer, dont le courant était encore très rapide, mais non dangereux à doubler. Au cas même où la corde de halage viendrait à se rompre, il n'y avait pas à craindre que la jonque fût saisie à nouveau par le terrible Ho-Che-Tan, car un fort remous, déterminé par ce courant brusquement arrêté par un éperon rocheux, la ramenait à la berge, la rejetait dans une zone paisible.

Après avoir accordé aux haleurs un long repos, je conseillai au lao pan de se remettre en marche : n'osant donner un ordre formel à ses hommes, il leur demanda de vouloir bien reprendre la corde, puisqu'il y avait encore deux heures de jour, et franchir au moins le « race ». Ils lui répondirent qu'ils étaient fatigués et finiraient là le travail de la journée. J'insistai, au moyen de l'interprète, près du lao pan : il y eut délibération. Certains étaient prêts à marcher, mais les malingres, les fumeurs d'opium furent d'avis différent et l'emportèrent finalement. Aux objurgations de leur chef, ils répondirent par des railleries d'abord, puis des insolences; bref, j'acquis, ce jour, la conviction que, non seulement mon

lao pan n'avait aucune autorité sur son équipage, mais que, règle générale, d'après les observations que je pouvais faire depuis trois mois de séjour en Chine, le fils de Han était très peu discipliné.

Les haleurs s'en allèrent donc flâner dans deux ou trois cabanes qui s'élevaient dans une dépression de la muraille, au-dessus du rapide. L'une d'elles, d'ailleurs, était une petite auberge où se fumait l'opium.

Pendant toutes ces scènes mouvementées, j'avais complètement oublié les deux hommes isolés sur leur étroite corniche; quand je les cherchai de l'œil, ils avaient disparu. Je m'informai : l'un d'eux était tombé à l'eau pendant la descente ; personne ne l'avait plus revu. C'est que le meilleur nageur est impuissant contre des tourbillons, qui l'aspirent, l'engloutissent : bien courte est la lutte, si lutte il y a ! Personne, d'ailleurs, même à bord de la grosse jonque marchande, ne se préoccupe de cette mort : une existence ne compte point, en Chine. Sur ce fleuve, en eau calme, vienne à tomber d'une embarcation un homme qui va se noyer, pas un marinier ne songera à se lancer à son secours !

En descendant de l'étroite terrasse où s'élevaient les cabanes, je retournai au point où commence le Ho-Che-Tan, en aval. Castel vint au-devant de moi, faisant de grands gestes. J'appris bien vite que sa jonque s'était crevée à bâbord, au niveau de la ligne de flottaison, qu'elle faisait de l'eau en grande quantité et que la réparation durerait tout le reste de la journée, au moins. Rien de plus grave n'était arrivé, et déjà l'équipage s'employait au travail de réfection.

Il fallut donc se résigner à passer la nuit à Ho-Che-Tan. Ce ne fut plus le calme, la tranquillité des jours précédents. Les ondulations du fort remous, en aval duquel la jonque était amarrée, la secouaient de temps en temps et

le clapotis, le grincement des câbles qui se tendaient, nous réveillaient à chaque instant. On percevait alors distinctement le bruit du ressac du grand rapide, la plainte si nette, dans le silence de la nuit, de ses eaux toujours en démence. Elle me rappelait le murmure lointain des brisants de la côte orientale de l'île Sainte-Marie de Madagascar, murmure presque harmonieux et si berceur dans la paix des soirs tièdes et embaumés des glorieux tropiques.

CHAPITRE VII

DE HO-CHE-TAN A OU-SHAN-HSIEN

Le halage sous la pluie. — Le « tchoutze ». — La jonque en dérive. — Lao pan et gouvernail.

20 *octobre.* — La jonque franchit sans peine le « race » et s'enfonce de plus en plus dans les gorges. Le halage est très rarement praticable; l'on progresse surtout à la rame et à l'aide d'une petite brise favorable. De temps en temps, entre les cassures des hautes murailles verticales, se voit un filet d'eau argenté qui glisse entre les fougères, pour s'étaler en bas et former une petite plage. Ces plages minuscules se rencontrent heureusement de distance en distance dans tout le territoire des gorges; car sans leur présence, la navigation serait plus difficile encore. Ce sont elles, en effet, qui rendent possible une manœuvre d'échouage, une manœuvre de sauvetage aux jonques qui subissent une avarie, sont désemparées de leur voile ou de leur gouvernail par les terribles rafales qui soufflent dans l'immense et tortueux couloir.

A 4 heures de l'après-midi, notre kwatze arrivait au pied d'un rapide peu dangereux, juste en aval d'une petite anse aux eaux mortes, où il serait le mieux du monde pour s'abriter la nuit. Le hong tchoan nous avait conduits à cette anse quelque temps auparavant et nous étions occupés à visiter le petit village de Peitze, qui se nichait au fond de la baie, quand le plongeur, se dirigeant vers moi au pas de course, me cria : « *Kao tchouan, kao*

ta tchouan! — La jonque s'amarre, la grande jonque s'amarre! » Et il riait aux éclats!... Je gagnai vivement le pied du rapide et fis demander au lao pan ce que signifiait cet amarrage hâtif, à 4 heures de l'après-midi, par temps favorable. Il ne répondit pas d'abord, regardant obstinément vers les eaux qui fouettaient l'avant de la jonque; puis il éclata, hurlant que le tai kong et les haleurs déclaraient en avoir assez, que ce rapide était une indication de l'heure du repos; qu'il serait beaucoup mieux franchi le lendemain matin, après une bonne nuit de sommeil.

La journée, grâce à la brise, ayant été pour les haleurs une longue période de paresseuse station sur le pont du bateau et l'obstacle à surmonter ne demandant pas plus d'un quart d'heure de travail, je trouvai excessives les prétentions des coolies, surtout du tai kong, qui donnait un très mauvais exemple.

Jusqu'ici, je n'étais jamais intervenu quand des scènes d'insubordination avaient eu lieu à bord, que des ordres du lao pan avaient été négligés ou méprisés. Cette fois, j'estimai que cet état d'anarchie ne pouvait durer, qu'en dehors des pertes de temps sérieuses qui en résultaient, des risques graves s'ensuivraient fatalement; que le moment était venu d'agir, d'exercer une pression sur cette canaille, mangée de vices et de paresse, qui formait l'élément prépondérant de l'équipage, jugulait les bonnes volontés! Il m'en coûtait, à la vérité, de paraître vouloir substituer mon autorité à celle du capitaine, mais le pauvre vieux en avait si peu vraiment, que je n'avais pas le droit d'hésiter.

A cette époque, je savais fort peu de chinois, mais enfin j'en connaissais quelques mots. Aussi, m'avançant droit vers le tai kong, je lui jetai sèchement : « *Tsai yao tsau, kouai si!* » C'était la première fois que je parlais

leur langue, à ces hommes : ce fut un ahurissement général. Le tai kong, baissant le nez vers le chao, fit un geste à un timonier, et la corde fut lancée à terre; les haleurs s'y attelèrent, silencieux. Le plongeur, alors, regardant bien en face le tai kong et ricanant, hurla à pleins poumons : « *Tchèe! tchèe!* » Les bricoles se tendirent, le câble raidit et la jonque s'ébranla, mordit dans le tourbillon. Dix minutes plus tard, elle s'amarrait dans la petite anse si calme, dominée par la sauvage falaise.

21 *octobre*. — Il pleut, ce matin, à grosses ondées presque continues; l'équipage n'a pas bougé. Le Chinois n'aime pas la pluie et, généralement, interrompt tout travail en plein air dès qu'elle se met à tomber.

L'interprète vint me dire que le halage était impossible, que le sentier détrempé était trop glissant et qu'on resterait là jusqu'à changement complet de temps. Les haleurs me crièrent, en riant, montrant le ciel : « *Ta iu, ta iu!* — Grosse pluie, grosse pluie! » Il fallait se résigner à attendre.

Vers 10 heures, j'allai à terre examiner le sentier et reconnus qu'étant taillé dans la muraille, en plein roc, il était en tout temps praticable, jamais glissant. Et comme la pluie tombait moins fort, en ondées plus espacées, je revins à la jonque avec l'intention bien arrêtée de tenter à nouveau une action sur le mauvais esprit des coolies, de les entraîner, malgré eux, au travail, les conditions atmosphériques actuelles le rendant très supportable.

Ils étaient tous vautrés sur le pont, dormant ou jouant aux cartes. Quand je franchis la planche (*tiao pan*) reliant la jonque au rivage et sautai sur l'avant, il y eut des chuchotements, et les regards se portèrent sur mes vêtements mouillés. J'étais allé à dessein me promener sous la pluie pour leur démontrer qu'un yang jen ne s'en soucie guère et ne craint point de l'affronter, même quand il n'y est

nullement obligé. Il y eut des sourires narquois : « Avait-on idée d'aller courir ainsi les sentiers par un temps pareil, alors qu'il faisait si bon sur la jonque. Certainement, ces Européens étaient un peu fous ! » Je devinai ces réflexions des haleurs, que l'état de mes vêtements intéressait, par comparaison avec les leurs bien secs, sous la bonne tente imperméable ; et la joie béate qu'ils avaient éprouvée le matin de la perspective d'un long repos, d'une flânerie égayée par les jeux de cartes ou des histoires sans fin, se trouvait singulièrement avivée, grandie par le contraste de leur bien-être avec ma situation présente d'homme trempé d'eau. Il y eut un remous, des sursauts de contentement, des plaisanteries bruyantes ; les cartes frappèrent le pont d'un claquement plus sec et les enjeux montèrent, les chiffres, que je comprenais bien, doublant immédiatement.

Je ne dis rien en ce moment, réservant la surprise à une heure plus propice ; c'est que le cuisinier achevait de préparer le riz et de débiter un morceau de viande de la chèvre, dont l'équipage était gratifié aujourd'hui par le lao pan ; et si j'avais parlé à ce moment, mon discours eût fait certainement long feu. Le temps aussi pouvait s'améliorer encore.

Je rentrai donc sous mon roof et, laissant la porte ouverte, je me mis à observer le *tchoutze* (cuisinier), dont le travail m'intéressait.

Le principal aliment préparé chaque jour était le riz. Mais il ne le faisait pas bouillir, suivant notre mauvaise habitude ; au contraire, il le cuisait à la vapeur, procédé qui conserve au produit toute sa saveur propre. Après lui avoir fait subir, pendant quelques minutes, une sorte de trempage, de ramollissement dans de l'eau bouillante, le Chinois s'arrête à cette phase du bouillissage, enlève le riz de la marmite et le transvase dans une sorte de cylindre

muni de pieds et dont la pièce essentielle est un tamis placé intérieurement au niveau du point de fixation des supports. La masse à cuire est déposée sur ce tamis et le cylindre plongé dans un récipient où de l'eau va chauffer pour émettre la vapeur nécessaire. Ce récipient est soigneusement recouvert par une sorte de marmite très peu creuse, ressemblant ainsi à une vaste poêle sans queue. Cet ustensile est destiné, comme on le devine, à modérer, autant que possible, la fuite de la vapeur. Le riz cuit rapidement dans ces conditions et sort les grains légèrement agglutinés entre eux, c'est vrai, mais entiers, non pâteux, étalés, comme dans l'opération du bouillissage, gonflés tout simplement, avec conservation nette de leur forme.

Le produit ainsi préparé par le cuisinier de l'équipage me semblait très appétissant et j'en aurais volontiers mangé à chaque repas, n'eussent été la façon malpropre de procéder et la qualité de l'eau qu'il employait pour le lavage du riz, avant de le mettre dans la première marmite. Mais il puisait l'eau jaune du fleuve, chargée de moitié de parties solides, et l'employait telle quelle. Car, s'il y jetait un peu d'alun, il la laissait reposer si peu de temps, cinq minutes à peine, que cette tentative de clarification était bien inutile. C'est toujours ainsi en Chine : le *geste*, l'*indication* de vouloir bien faire, et *c'est tout ;* on ne va pas plus loin.

Le tchoutze n'avait aussi qu'un seul torchon : il lui servait, lorsque penché sur ses marmites, à essuyer son front mouillé de sueur, à essuyer ses pieds, quand il avait pris le bain local favori du Chinois, le seul dont il use ; il l'utilisait enfin, ce torchon, pour l'office qui lui est dévolu dans nos pays, le nettoyage des ustensiles et de la vaisselle. Et le cylindre chargé de riz cuit une fois sorti du bain-marie, le bienheureux torchon trouvait encore un

emploi : il servait à recouvrir le précieux aliment, à lui conserver sa chaleur, en attendant la distribution.

Le repas eut lieu, très gai, tout ce monde ravi de voir tomber cette pluie bénie qui leur assurait tant d'agréables heures. Le dernier bol de riz du plus gourmand coolie ingurgité, je traversai le pont au milieu des mangeurs pour franchir à nouveau la planche qui réunissait la jonque à la berge. On me regarda très étonné, se demandant ce que j'allais encore faire sur la plage. Le ciel s'était éclairci et si de gros nuages couraient toujours, poussés par des rafales de vent, la pluie ne tombait plus que faiblement, en gouttes fines. Je restai cinq minutes dehors et, revenant brusquement vers la jonque, je fis un geste à mon complice, le tai ouan ti, en lui montrant en amont la nappe du fleuve et, m'adressant au tai-kong, lui dis en chinois une phrase bien apprise : « *Hsien tsai siao iu*, *yao tsau* ; *lou hao !* — maintenant, petite pluie, il faut partir ; le chemin est bon ! — » Le tai kong ne répondit pas, mais presque tous les haleurs protestèrent bruyamment, voyant leur échapper de bonnes heures de paresse déjà escomptées. Je leur répliquai par un mot « *souchen* — taisez-vous » bien articulé, et, me rapprochant du tai kong, je lui demandai simplement, sur le ton impératif : « *Tong*, *pou tong?* — vous comprenez ? » — Et comme l'appât d'une récompense est toujours un excellent motif déterminant, que jamais Chinois ne croit sa résistance plus légitime que par temps de pluie, je m'empressai de mettre tous les atouts dans mon jeu en faisant promettre par l'interprète à tout l'équipage un quartier de porc, qu'on achèterait à Ou Shan, l'escale la plus rapprochée.

Et l'on partit... sous la pluie fine, pénétrante. Le vieux capitaine, sur son toit, esquissa une grimace qui, pour nous, habitués maintenant à interpréter le jeu de sa physionomie, signifiait sourire et contentement. C'est que sa pro-

vision de riz diminuait rapidement et que le voyage menaçait de se prolonger au delà des limites normales. Bientôt d'ailleurs, la pluie cessa complètement, chassée par le vent qui, soufflant de l'aval, permit aux haleurs de se réembarquer, et à la jonque de filer à bonne vitesse.

Vers 2 heures, je montai sur le hong tchoan et partis en avant, laissant bientôt la grande jonque assez loin derrière nous, mais, la brise étant venue à fraîchir, le kwatze gagna de plus en plus et à 4 heures, il nous dépassait. Par moments, soufflaient de très fortes rafales; aussi je commençai à craindre pour notre vieux mât brisé déjà à Ouang-Ling-Miao et qui se courbait dangereusement sous le poids de la voile. Le patron du hong tchoan regardait fixement ce mât, ayant certainement la même pensée que moi et semblant ne pas comprendre que le lao pan gardât tant de toile dessus. Il donna un coup de barre pour se rapprocher du kwatze, qui cherchait à virer de bord à un tournant des gorges et serrait la muraille de très près, de trop près même, pensant ainsi s'élever davantage dans le vent. Le virage commençait quand, brusquement, la jonque s'abattit sur tribord ; nous crûmes qu'elle chavirait ! Puis, soudain, elle se redressa, comme si son mât et sa voile avaient cédé, la relevant ainsi de l'excès de pression qui lui avait fait donner une telle bande. Le mât était cependant toujours debout et la voile, vite bordée au plus près, indiquait l'intention de la jonque de gouverner vers la rive opposée, en résistant le plus possible au courant qui l'entraînait en aval. Le patron du hong tchoan me montra, à 400 mètres de nous, sur la rive droite, une petite plage très étroite, que le kwatze cherchait à gagner de toute évidence : il avait donc quelque avarie grave. J'étais très inquiet, ma femme étant restée à bord pendant que je naviguais sur le hong tchoan.

Le point capital pour la jonque était, à ce moment, de

manœuvrer de façon à réduire, au maximum, sa dérive pour se tenir le plus possible en amont de la petite plage, qu'il s'agissait d'atteindre à tout prix ; car, plus bas, c'était la gorge avec ses parois à pic formidables, sans un abri, un lieu d'échouage, sur une distance de 15 kilomètres. Où serait-elle allée ? Que serait-elle devenue, désemparée comme elle semblait être, sur ces eaux sournoises, dont un remous saisit la plus grosse jonque, la lance et l'éventre sur une roche, avant que l'équipage ait pu tenter une manœuvre libératrice? Il y eut un moment poignant et les minutes furent bien longues!

Je me rendais d'autant mieux compte du danger que, Breton des côtes, j'ai, dans mon enfance, manœuvré la voile et l'aviron et que les principes de l'art nautique, dégagés de certaines contingences, sont partout applicables, même sur le Yang-Tsé.

La jonque, drossée par le courant, gagnait très peu en amont avec le secours de sa seule voile, insuffisante pour sa masse. Aussi, je criais de toutes mes force : « *Toui, toui !* — ramez, ramez! » — ce que le lao pan n'avait point commandé jusqu'ici, je ne sais pourquoi.

Le Chinois est ainsi : un moyen lui est fourni de se tirer d'affaire, d'atteindre le but, il ne s'inquiète plus d'en chercher *un autre*, de l'appliquer si possible pour augmenter ses chances de réussite, réaliser la fin proposée.

Les hommes du hong tchoan poussèrent, tous aussi, des « toui » énergiques et l'on vit bientôt les deux lourds avirons ordinaires plonger dans l'eau. Leur action fut tout de suite manifeste, la dérive moins marquée et en trois à quatre minutes la jonque sortait du chenal, se dégageait du grand courant; elle était à ce moment à 200 mètres en avant de la plage. Elle amena sa voile presque aussitôt et s'échoua sans heurt sur la petite plage de sable. Ma femme parut sur le seuil de sa chambre, point effrayée :

son seul moment d'émotion fut à la rupture du gouvernail (c'était l'accident survenu), au fracas qui se produisit et à la bande dangereuse que prit la jonque à cet instant. Elle ne s'était pas rendu compte ensuite, heureusement, du caractère périlleux de la dérive en aval.

Comment s'était produit l'accident? La cause déterminante avait été évidemment les rafales soudaines qui s'engouffrent dans ces gorges et exercent une terrible pression sur la voilure des jonques. Mais cette voilure est si faible, comme je l'ai dit, proportionnellement à la masse du navire, que si l'homme de barre prête attention et n'est point dépourvu de coup d'œil, il n'y a jamais danger de chavirer, car la rafale annonce sa venue quelque temps à l'avance, en ridant fortement la surface de l'eau. Dans le cas présent, le vieux timonier, compère du lao pan, qui gouvernait à l'arrière avait été la cause efficiente de l'accident. Il s'était laissé surprendre par le coup de vent trop près de la muraille rocheuse; alors, impressionné par la faible distance qui le séparait de cette muraille, il lofa avec trop de hâte et le gouvernail se brisa.

J'ai eu depuis l'occasion de constater, en de nombreuses circonstances, le manque de *prévoyance* du marinier chinois, son *insouciance* et surtout son *incapacité* notoire d'une *attention longue* et *régulièrement soutenue*. Heureusement, son adresse, son habileté vraiment remarquables compensent, dans une large mesure, ces défauts inhérents à toute la race elle-même.

Sitôt la jonque accostée, la tige du gouvernail fut démontée et le lao pan, accompagné de son vieux timonier portant une ligature de sapèques sur l'épaule, commença l'escalade de la falaise, pour gagner une petite cabane sise très haut, sur une étroite terrasse. Ils allaient tous deux y acheter une pièce de bois pour la réparation.

Cinq minutes après, je les rejoignais là-haut, voulant

m'assurer par moi-même de la qualité des planches qu'ils allaient se procurer. Le lao pan discutait déjà avec le propriétaire de la cabane le prix d'une large pièce de bois, qui semblait être une épave. Je m'approchai et reconnus au premier coup d'œil que cette pièce était en partie pourrie, qu'elle ne résisterait pas à la première pression violente des eaux dans les rapides. Et le lao pan cherchait à l'acheter quand même ! Mon arrivée l'embarrassa tant, le pauvre vieux, qu'il s'éloigna de la planche et, regardant le fleuve qu'il dominait, il parut se désintéresser complètement de l'affaire. Le vieux timonier tourna et retourna deux ou trois fois la pièce de bois, traduisit la conclusion de son examen par un « *pou hao* — pas bon » et commença à descendre la pente avec le lao pan. Mon interprète, qui me cherchait, arrive à ce moment près de nous. J'en profite pour lui faire interroger le maître de la cabane et savoir s'il n'a point d'autre bois que cette pièce pourrie. Celui-ci réplique qu'il en a une en très bon état, provenant d'un gouvernail neuf recueilli par lui, mais que le lao pan n'en a pas voulu, la trouvant trop chère. Cette nouvelle me stupéfia, car je ne savais pas encore de quelles imprudences est capable le Chinois pour réaliser une économie, si minime soit-elle. Même le marinier du dangereux Yang-Tsé n'hésite pas, au mépris de tout calcul sensé, à *jouer sa vie pour quelques sapèques*, comme dans le cas présent.

Le lao pan s'en était allé tout honteux, *non de la faute* grave qu'il se préparait à commettre, mais bien de *l'humiliation* subie devant le yang jen, qui l'avait surpris en flagrant délit d'imprudente économie, se traduisant, en l'espèce, par une tromperie véritable, dont les conséquences pouvaient être déplorables.

Le lao pan n'avait déjà plus de réserves, une grosse partie des avances faites ayant été gaspillée à Itchang. Cette

imprévoyance s'expiait donc, maintenant, par de tristes nécessités. Mais comme il fallait réparer à tout prix le gouvernail, le pauvre vieux en fut réduit à enlever de son logement deux des meilleures planches, pour cette réfection.

Le travail commença et fut singulièrement activé par la menace que je fis au lao pan de lui supprimer toute gratification à l'arrivée à Kouei-Tcheou-Fou, lieu d'escale important où s'arrêtent toutes les jonques montantes. Les timoniers, plus dociles que les haleurs, se mirent tous à l'ouvrage, mais l'homme qui rendit plus de services, hâta beaucoup l'achèvement de la réparation, fut mon boy, domestique par accident, habile marinier de profession. Il m'avait été donné par M. Valentin, directeur de l'*Echo de Chine* à Sanghaï, dont l'obligeance fut extrême à mon égard dans la préparation de mon voyage à Tchentou. C'est lui qui m'a aussi fourni l'excellent interprète que j'avais à bord de la jonque, le jeune lettré Ouang. Le boy nous rendit à plusieurs reprises de signalés services et sans lui, sans son intervention près du lao pan, dans certaines passes difficiles, sans son aide effective apportée aux timoniers de l'avant, ceux préposés à la manœuvre si importante du chao, je ne sais ce que la jonque serait devenue avec l'armement et le commandement lamentables dont elle disposait.

22 *octobre*. — Le gouvernail ne fut entièrement réparé qu'à 7 heures du matin. Je m'étais levé au point du jour, tenant à assister à tout le travail de réfection, manquant de confiance, devant désormais veiller moi-même sur ma sécurité et ne plus compter sur le lao pan.

Bien qu'on se trouvât toujours dans les gorges, le halage était possible : il existait, en effet, un sentier stratégique taillé dans le roc, sur l'initiative d'un général chinois, dont j'ai oublié le nom, lequel surprit ainsi, par

cette voie déclarée inaccessible, les troupes adverses et les tailla en pièces.

Les coolies s'attelèrent donc au câble et tirèrent avec entrain. Nous espérions, ce jour, marcher assez vite et atteindre de bonne heure le ville de Ou-Shan-Hsien, quand la corde légère dont on se servait, le fei tan, se rompit et la jonque redescendit d'un kilomètre en aval. Il était 11 heures du matin à ce moment.

J'exigeai du lao pan qu'il employât une corde plus grosse, l'eul hin tan, et l'on repartit.

A 2 heures de l'après-midi, le hong tchoan nous transporte à terre, et, marchant d'un bon pas, nous laissons bientôt la jonque assez loin derrière nous. Nous continuons notre promenade jusqu'à 3 heures, sans nous inquiéter du kwatze. A ce moment, arrive, tout essoufflé, un marin du hong tchoan qui fait un grand geste en montrant le fleuve en aval. Je me retourne : point de jonque en vue, bien que la vallée s'étendît toute droite, sans un coude, sur une distance de plus de 3 kilomètres. « *Kien tan touan liao* — la corde s'est rompue — », dit l'homme en riant. C'était trop visible : la malheureuse jonque avait encore repris le chemin d'Itchang. J'en étais tout étonné, étant donnée la résistance à la traction du câble de moyen calibre.

Vers 3 heures et demie, elle réapparaissait à l'horizon, traînée mollement par les haleurs. Je montai dans le hong tchoan qui nous avait suivis et partis la rejoindre.

L'interprète interrogé m'avoua que les coolies ayant protesté contre l'emploi du câble numéro deux, qu'ils déclaraient trop lourd, le lao pan avait cédé et remis en service la corde légère, avariée le matin, mais raccommodée à la hâte. Et cette corde s'était rompue, non une fois, mais deux fois de suite, à un quart d'heure d'intervalle. Elle ne fut remplacée par le numéro deux qu'au

moment où l'équipage vit le hong tchoan se hâter en avant et débarquer un homme sur la berge, qu'on devina bien allant nous avertir du retard de la jonque.

Trois fois donc le câble s'était rompu dans la journée, le kwatze refaisant en arrière une partie du chemin gagné en avant. L'accident de la veille, qui nous fit perdre une demi-journée, n'avait produit aucune impression salutaire sur l'équipage.

Ce sentiment, assez naturel chez l'Européen, qui le pousse à *doubler* son effort quand il a *failli à sa tâche*, n'existait point parmi nos hommes ; leur paresse et leur insouciance primaient tout. Dès qu'ils étaient livrés à eux-mêmes, non maintenus dans le devoir par une autorité ferme, qui ne pouvait être celle du vieillard incapable qui commandait la jonque, ils agissaient en *enfants tyranniques* imposant leur volonté à des parents trop faibles. Et ces poussées d'énergie, *ces élans*, dont on peut toujours provoquer l'éclosion chez les peuples jeunes, *ils ne les eurent à aucun moment* pendant le voyage, ces descendants d'une race trop vieille sur laquelle trop de siècles ont passé.

A 6 heures du soir, nous arrivions enfin à Ou Shan, petite ville siège d'une sous-préfecture. Elle est située sur la rive gauche du fleuve, dans une position très pittoresque. La gaieté de son aspect et le mouvement qui règne dans son petit port forment un intéressant contraste avec la solitude et la sévère grandeur des gorges.

CHAPITRE VIII

DE OU-SHAN A KWEI-TCHEOU-FOU

Long-Pao Tse-Tan — Rupture de câbles. — Entrée dans les fameuses gorges de Kwei-Fou-Hé-che-t'an. — Dangereux passage.

23 *octobre*. — Il pleut à torrents, impossible de chercher à partir. Pourvu que le ciel s'éclaircisse dans la matinée et qu'on n'en soit pas réduit à passer ici la journée entière. Il n'y a pas un seul haleur sur la jonque : ils sont tous dans les maisons à thé ou les fumeries d'opium. Décidément, ce voyage s'annonce des plus heureux pour eux ; le ciel et les hasards de la navigation les favorisent ; la ration de riz fournie par le *lao peul* (prononciation des coolies) est suffisante et aujourd'hui encore ils ont réussi à lui arracher la grosse dépense d'une pièce de porc. Bouddha leur sourit donc, aussi le dragon des eaux. Il y aura grand régal à 10 heures et grande flânerie, qui se prolongera sans doute jusqu'au soir, la pluie bienfaisante devant continuer à tomber.

Mais voilà que vers 11 heures, lorsque la moitié de l'équipage était déjà retournée dans la ville après l'achèvement de l'excellent repas de la matinée, la pluie cesse de tomber forte et le ciel prend toutes les apparences d'un beau temps prochain. Un quart d'heure plus tard, il n'y avait plus de doute qu'on en avait fini avec les averses.

Je fis dire aussitôt au lao pan d'envoyer vite à la recherche des manquants et de les ramener à tout prix. Le patron du hong tchoan et le fou t'eou partirent avec des soldats du

sous-préfet et parcoururent la petite ville, dans tous ses bouges, pour retrouver la bande manquante.

A midi, ils étaient tous de retour et, regimbant, désolés de leur mauvaise fortune, reprenaient le harnais.

A partir de Ou-Shan-Hsien, c'est la vraie vallée, étroite sans doute, mais avec des pentes point trop déclives et des terrasses bien cultivées.

Dans l'après-midi, nous descendons sur la berge, nous dirigeant vers Long-Pao-Tze-Tan, où sans doute la jonque mouillera pour la nuit. Le sentier que nous suivons sur la rive gauche domine le fleuve de 20 à 25 mètres et court au travers des champs de pommes de terre et de *ix t'eou* (tarot). Beaucoup d'arbres fruitiers, pêchers, cerisiers, poiriers, maintenant dépouillés de leurs feuilles (1), croissent tout le long de la rive.

A 5 heures et demie nous atteignons un promontoire qui n'est plus qu'à 2 kilomètres du rapide de Long-Pao-Tze. On distingue maintenant, avec netteté, l'écume blanche des remous et l'on perçoit, non moins clairement, le bruissement particulier des eaux se ruant sur les blocs qui retrécissent le lit, entravent leur fuite vers la mer Jaune. Plus de 50 jonques de toutes tailles sont alignées en aval du rapide et attendent leur tour de passage.

La nôtre s'approche lentement, comme d'habitude, et quand elle arrive, vers 6 heures, je lui fais donner l'ordre par le hong tchoan de se déhaler de l'avant, de dépasser la ligne des jonques mouillées et de s'amarrer au pied du rapide, de façon à le franchir demain matin, à la première heure. Il y eut naturellement des protestations de la part des haleurs, qui désiraient prendre la queue pour jouir d'une journée de tranquillité, en insatiables de repos qu'ils étaient.

(1) L'automne, dans la vallée du Yang-Tsé, est plus précoce que sous nos climats.



PASSAGE DU HAUT-YANG'TSE. — JONQUES AU MOUILLAGE DANS LES GORGES

24 *octobre*. — A 6 heures, la jonque faisait ses préparatifs de passage et à 7 heures elle s'amarrait en amont du rapide, heureusement franchi, mais non sans peine, car le courant y est d'une violence extrême. Il avait fallu trois gros câbles de halage et des équipes supplémentaires de coolies.

Aucun incident ne marqua la navigation de la matinée, mais dans le cours de l'après-midi, la jonque rompit encore trois fei tan. Sitôt que je m'en allais sur le hong tchoan, ou que je marchais sur la berge, hors de portée de surveillance efficace des mouvements de l'équipage, on employait les vieilles cordes légères, poids toujours trop pesant pour les courageux ruffians qui les traînaient. La dernière corde se rompit à 5 heures et demie du soir et la reculade qui s'en suivit, le temps que mirent les coolies à rejoindre la jonque en arrière, d'un pas toujours lent, en pareille circonstance, nous obligèrent à mouiller dans une mauvaise situation, à trois kilomètres d'une jolie anse où j'avais compté passer la nuit.

Toute la contrée depuis Ou-Shan était fort belle, avec de gais coteaux où les cultures d'automne, récoltées dès l'hiver et les premiers jours du printemps, commençaient à sortir de terre, les *ouan t'eou*, en particulier, ou petits pois, et les *fou t'eou* ou fèves.

25 *octobre*. — A 6 heures du matin, la jonque démarrait avec l'espoir d'atteindre Kouei-Tcheou-Fou. Les haleurs allaient tendre leurs muscles ce jour, car le lao pan avait annoncé que la réserve de riz était épuisée et nos gens savaient qu'elle ne pouvait être renouvelée que dans cette ville. Aussi étaient-ils pleins d'ardeur ce matin et poussaient à qui mieux mieux des « tchée » énergiques, pendant que le fou t'eou se démenait comme un démon, brandissant, sur les têtes, sa baguette de bambou si inutile.

A 9 heures, on entrait à nouveau dans des gorges, les fameuses gorges de Kouei-Fou, si difficiles à franchir en tout temps, à la montée, si terribles surtout à la descente, à la période des crues, quand la masse des neiges accumulées sur les hautes cimes setchouennaises et fondue par le soleil d'été, se déverse en eaux furieuses vers l'aval. Ces eaux, roulant depuis Sui-Fou très rapides, dans un large lit, trop étroit, cependant, pour leur volume, viennent se heurter, en vagues puissantes, au seuil d'un boyau rétréci, d'un long couloir qui commence à un mille de Kouei-Fou.

De juillet à octobre, de véritables trombes liquides, sous des poussées formidables, battent, avec rage et sans répit, les parois du tunnel, sapant les rocs qui s'écroulent et créent ainsi de redoutables tourbillons. Je n'ai jamais contemplé le cañon de Colorado et autres cañons célèbres, mais je ne puis rien imaginer de plus *sauvage,* de plus *grandiose,* ni de plus *stupéfiant* à la fois, que les gorges du Yang-Tsé, dans leur longue succession de murailles sinistres, interrompues, de distance en distance, par des zones d'effondrement, où se décèlent les plus riants paysages, dans la beauté d'une végétation aux richesses presque tropicales.

Ces gorges, c'est la voie tourmentée que s'est frayé le Ta-Kiang, violemment, à travers un chaos de montagnes, pour déboucher dans un océan. C'est à Itchang et à Kouei-Fou, les deux portes triomphales, aux formidables piliers, dont l'arc est la voûte céleste, que, dans sa fougue heureuse, il a franchies, pour créer et féconder des plaines immenses, sans bornes, où maintenant il s'étale paresseusement en une si vaste nappe, son grand œuvre achevé.

A 10 heures, la jonque, entraînée par ses coolies qui halaient sur un sentier en corniche élevé de plus de 50 mètres au-dessus du niveau de l'eau, gagnait une

petite anse au pied d'un violent rapide, le Hé-che-tan (rapide de la pierre noire). C'est lui, à la montée, qui défend les approches de Kouei-Fou, constitue le dernier de tant d'obstacles semés dans les gorges.

Au moment de notre approche, nous vîmes un *ou pàn* (grande barque, littéralement : cinq planches) en pleine dérive, éventré sans doute, puisqu'il était rempli d'eau jusqu'au plat-bord. Les hommes de l'équipage se tenaient accrochés au roof, sous la menace constante d'être submergés. Nous le perdîmes bientôt de vue à un coude du fleuve. Un kilomètre plus bas, nous avions rencontré une grosse jonque, la quille en l'air, filant ainsi au courant avec deux hommes accroupis sur le milieu. Tout le reste de l'équipage avait sans doute disparu dans les remous du Hé-che-tan.

A notre arrivée, deux grands bateaux étaient déjà amarrés au seuil du rapide; aussi, notre kwatze ne s'aligna-t-il que troisième et dut attendre la fin de leur passage. Vers midi, nos deux câbles, des tso-tan, se trouvaient allongés jusqu'à plus de 150 mètres de leur point d'attache sur le pont, s'appuyant à mi-chemin sur un énorme bloc calcaire séparé de la falaise, dont la présence sur la rive concave, c'est-à-dire en plein courant, ne contribuait pas peu à la formation des tourbillons redoutés.

A midi et demi, le halage commença, mais la jonque n'avait pas franchi 25 mètres en plein courant qu'un câble se rompait et qu'elle partait en dérive, l'équipe placée sur l'autre câble ayant tout lâché, soulevée qu'elle avait été tout entière au moment où le bateau, insuffisamment maintenu, pivotait sur lui-même pour filer en aval. Si ces haleurs avaient même hésité une seule minute à lâcher l'haussière, ils eussent été précipités dans le gouffre dont ils n'étaient séparés que par deux ou trois mètres, sur l'éperon d'où ils tiraient.

La jonque, étant peu engagée dans le rapide, était restée maîtresse de sa manœuvre; aussi put-elle sans peine se réfugier dans la petite anse dont j'ai parlé; elle fut même ramenée toute seule au pied du rapide par un remous bienfaisant dû à une masse d'eau détachée du courant principal, qui venait se briser sur le promontoire d'aval fermant l'anse. Ce sont ces remous nés de la violence même du courant, juste au-dessous des rapides, qui sauvent tant de malheureuses jonques désemparées, livrées sans leurs moyens d'action à toute la fureur des tourbillons. Ce sont ces remous qui les font pivoter sur elles-mêmes (1), les arrêtent et les remontent dans l'anse du salut.

A I heure, une nouvelle tentative de passage commençait avec deux câbles entièrement neufs et un nombre de coolies plus considérable encore que la première fois : quatre-vingts hommes allaient tirer sans répit. Ce fut bien long quand même : *vingt-cinq minutes entières,* la jonque s'ébroua dans le tourbillon, pour franchir une distance de 100 *mètres* environ. Quel soulagement j'éprouvai quand je la vis sortir du rapide et gagner un coin tranquille en amont! J'avais si peu confiance maintenant en l'habileté manœuvrière de mon équipage et en sa discipline!

Le reste de l'après-midi ne fut pas perdu : sitôt les gros câbles rentrés à bord, l'haussière moyenne était saisie par les coolies et le halage continuait.

A 6 heures du soir, nous sortions des gorges et la jonque s'amarrait, de nuit, dans une petite baie, à deux kilomètres de Kouei-Fou, dont on voyait briller les nombreuses lumières. Nos hommes se couchèrent le soir sans bruit, sans manifestation de gaieté, furieux de n'avoir pu atteindre la cité.

(1) La jonque dont le câble se rompt, dans un rapide, part d'habitude au fil du courant en travers ou l'arrière tourné vers l'aval.

CHAPITRE IX

DE KWEI-TCHEOU-FOU A WAN-HSIEN

Description de Kwei-Tcheou-Fou. — Les rues-dortoirs. — Vices et obligations hygiéniques. — Échouage et crêpage de chignons. — Le fou t'eou et sa « face ». — Le cuisinier dans ses différents exercices. — Pudeur chinoise.

26 *octobre*. — A 7 heures du matin, on était à Kouei-Fou. C'est une ville importante à la sortie des gorges, le grand centre de ravitaillement de la batellerie de tout le haut Yang-Tsé, depuis Itchang jusqu'à Sui-Fou. C'est une préfecture du Setchouen oriental, située presque à l'extrême limite de la province. Sa population, *intra-muros*, peut être estimée à 20,000 habitants. Très à l'étroit sur un promontoire, au confluent d'une rivière qui se jette dans le Ta-Kiang, la cité n'a point cherché à s'étendre en amont, sur la rive du grand fleuve ; elle s'est efforcée de grouper, au contraire, ses rues, ses maisons sur la presqu'île, dans un but défensif et commercial à la fois, je suppose. Cependant, à la baisse des eaux, toute la berge alluvionnaire du Yang-Tsé, depuis le confluent jusqu'à 24 kilomètres en amont, est couverte de cabanes en planches ou simplement en nattes grossières qui servent d'abris à toute une population qui vit du trafic fluvial, des transactions opérées avec les équipages de bateaux.

La principale industrie de ces gens est la confection de briquettes de charbon, qui se vendent aux jonques pour

la préparation des aliments. Ces briquettes sont faites de poussière de houille mélangée à parties à peu près égales avec de l'argile et un peu d'eau pour le pétrissage de la masse. Une fois bien séchées, elles brûlent convenablement, ayant de plus l'avantage de n'être point encombrantes, de se loger facilement dans la cale des bateaux.

La ville elle-même n'a aucune industrie spéciale. C'est, avant tout, un centre d'échanges placé sur les limites de deux provinces importantes : Setchouen et Houpé. Kouei-Fou distribue, dans les parties orientale et occidentale de ces territoires, certains produits européens : des cotonnades, en particulier, et, comme produits indigènes, des éventails, des « hai sen », « hai tai » (*frutti del mare*, mollusques et algues conservés) dont les Chinois de l'intérieur sont très friands. Ces éventails, ainsi que les hai sen, proviennent de Canton.

La ville est bien approvisionnée en denrées de consommation journalière; viande d'animaux domestiques de toutes sortes, légumes secs et légumes frais, en grande majorité, les mêmes que ceux de nos pays.

Au moment de notre passage, les maraîchers apportaient le matin à la ville des quantités considérables de choux, carottes, navets, aubergines, citrouilles et concombres. Comme fruits, dans presque toutes les rues, on voyait des noix, châtaignes, poires et surtout de superbes kakis rouge écarlate, la pomme d'amour de ces régions.

La cité, trop resserrée dans ses murailles, comme je l'ai dit, avec, de plus, son fouillis de ruelles étroites où l'air ne circule point, est considérée comme la plus chaude de la vallée du Yang-Tsé. Mais les hautes températures de l'été, dont souffrent les habitants, sont dues, moins à des conditions locales, à la construction et à l'ordonnance défectueuses de la ville, qu'à des influences de voisinage, d'ordre météorologique

Kouei-Fou, sur son promontoire alluvionnaire cerné de bancs de galets, est entouré de tous côtés de sommets calcaires, qui rayonnent nuit et jour vers la ville la chaleur accumulée par eux. Les vents du sud-est, si humides et si brûlants, lui arrivent aussi par bouffées, par vagues, le long de la vallée du Yang-Tsé, après s'être encore échauffés à travers le long couloir des gorges, au contact de leurs hautes murailles gréseuses ou calcaires. Cette température est si pénible, que l'administration locale a pris certaine mesure assez étrange, favorable au beau sexe c'est vrai, mais fort gênante pour l'élément laid. A partir de dix heures du soir jusqu'au matin, la circulation est défendue aux hommes dans toute l'étendue de la ville; ils doivent rester claquemurés au fond des *fang tze* (maisons) et y étouffer à leur aise. Pendant ce temps, les femmes s'étalent de tout leur long sur la terre ou les dalles des rues et des places.

La journée du 26 tout entière se passa à Kouei-Fou et l'on ne repartit que le 27 à 10 heures du matin.

27 *octobre*. — Vers midi, le *chouen fong* (vent favorable) se leva et l'on vogua à bonne vitesse entre de hautes collines très vertes, d'un grand pittoresque, avec, par intervalles, des massifs rocheux très imposants.

Les coolies, allongés ou accroupis sur le pont, devisent gaiement, racontant leurs aventures de Kouei-Fou. Certains ont fait des emplettes, acheté des vêtements... quels vêtements, quel assemblage d'oripeaux, de haillons de toute provenance! C'étaient, en grande partie, des habits ouatés pour la nuit, pour le froid qui commençait. L'étoffe usée, crevée par tous les bouts, laissait bâiller des bourrelets d'une ouate si sale, si noire, qu'on n'eût jamais deviné à première vue le moelleux duvet si connu. Hélas! elle était loin, sa blancheur d'antan! J'étais tenté de plaindre ces gens, de m'apitoyer sur la triste nécessité

qui les obligeait à se défendre si misérablement contre le froid des nuits d'automne, sous leur tente mal fermée; mais, à examiner rigoureusement les faits, je ne pouvais m'arrêter à ce sentiment de commisération, car tout ce monde ne manquait jamais, à de rares exceptions, de faire *passer ses vices* avant les *obligations hygiéniques*, *vitales même*.

Le tai ouan ti, si courageux, si intéressant par son froid mépris du danger, n'avait plus sa belle blouse de toile bleue achetée à Itchang, il l'avait remplacée par un affreux oripeau lamentablement troué, qui ne cachait que la moitié de sa nudité. Sans doute pour satisfaire sa frénésie d'opium, le salaire versé à Kouei-Fou n'avait pas suffi et il avait vendu ou échangé son meilleur vêtement. J'eus pitié de lui, de ses traits tirés, de tout son facies triste et humilié; aussi, le soir, lui fis-je donner 200 sapèques, pour échanger, à Yun-lang, sa défroque contre un vêtement meilleur. L'échangerait-il? J'avais toutefois le secret espoir que toute la somme n'irait pas aux mains du tenancier d'une boutique à opium.

28 *octobre*. — Nous démarrons avec un épais brouillard fort gênant pour la navigation, toujours très mouvementée, avec de petits rapides ou des « races » demandant beaucoup de précautions, surtout avec l'équipage si insuffisant et si mauvais que nous avions.

Vers 8 heures, le brouillard se leva et un soleil radieux éclaira toute la vallée et la majestueuse nappe du Ta-Kiang, très loin en amont. Les collines encaissantes, assez élevées, étaient tantôt nues, tantôt cultivées; sur les pentes nues paissaient des chèvres et des moutons.

Comme il faisait calme, la jonque s'avançait lentement, traînée par ses haleurs; elle suivait la rive gauche, naviguant dans une partie élargie du fleuve, où les eaux étaient peu profondes.

Occupé à lire dans ma chambre, je fus distrait par un bruit sourd, assez peu marqué, qui me donna l'impression que le fond de la jonque venait de râcler un plateau rocheux. J'entendis aussitôt la voix haute et vibrante du vieux capitaine qui criait : « *Siao sin* — attention ! — » au tai kong, et : « *Tchan tao* — arrêtez-vous ! — » aux haleurs. Un timonier descendit immédiatement dans la cale et remonta en souriant, disant tranquillement : « *Choui méyau* — pas d'eau. — » Et le halage reprit. Mais cinq minutes plus tard, c'était un choc violent qui ébranla toute la jonque et l'arrêta net. En même temps, j'entendis des cris sur l'avant. Je me précipitai hors de ma chambre et j'eusse ri de bon cœur, en une autre circonstance moins grave, du spectacle qui s'offrait à l'avant : le lao pan et le tai kong se battaient comme des enragés, mais... en se tirant les cheveux surtout, avec rage, frénésie. Le pilote tenait dans une main la vieille queue blanche du lao pan, pendant que le bonhomme lui tirait la sienne avec une telle énergie qu'elle s'était défaite et que des touffes entières s'arrachaient, glissaient sur ses vêtements. Le vieux tigre hoquetait des : « *Pou neng kan, pou neng kan, ta po tchouan !* — bon à rien, bon à rien, tu as fracassé la jonque ! » — Les hommes du chao essayaient inutilement de les séparer : le lao pan s'acharnait après son pilote, et le mauvais gringalet, fumeur d'opium, avait beaucoup de peine à résister aux assauts du vieillard.

Je vis toute la situation d'un coup d'œil : les haleurs, sur la berge, regardant la scène et se tordant de rire, au lieu de chercher à revenir à bord, avec le hong tchoan, pour aider, à coups de gaffe, à sortir la jonque de sa dangereuse position ; le timonier de l'arrière et les hommes du chao occupés à se chamailler sur les causes de l'échouage et commençant à s'empoigner, à leur tour, la queue. Personne ne songeait plus à la *sécurité* du navire : on vidait sa

querelle, *en imprudents gamins oublieux de toute conséquence*.

D'un bond, je fus sur l'avant, et saisissant le tai kong à bras le corps, je l'assis un peu rudement sur le chao, d'où il glissa dans le trou du cuisinier, sur la marmite à cuire le riz. Quant au lao pan, sa femme, ayant franchi mon toit avec une agilité que je ne pouvais soupçonner, était tombée, comme la foudre, sur le pont, juste à temps pour saisir son époux débarrassé du pilote. Et incontinent, avec force vociférations, elle ramenait au gîte, toujours par-dessus mon toit, son vieux chéri, son pauvre *pao pei* (bijou précieux), auquel manquaient quelques poils de sa glorieuse barbiche.

Les hommes du chao avaient déjà saisi des gaffes, le tai kong s'était relevé de sa ridicule position et, le cuisinier l'aidant, poussait aussi avec un long bambou, pour dégager le bateau. Le hong tchoan vint à la rescousse, avec des haleurs que je lui ordonnai d'amener, et bientôt la jonque glissait doucement de sur la roche sous-marine, flottait en eau libre. Un timonier inspectait déjà la cale dans toutes ses parties, observant les avaries : aucune planche du fond n'avait cédé, mais un suintement d'eau abondant se produisait par de nombreuses fissures. On crut un moment qu'il faudrait s'échouer dans une anse pour se radouber, mais il n'en fut rien : un quart d'heure après, le suintement s'était beaucoup ralenti, localisé, et, après avoir vidé la cale, on repartait.

Bientôt le vent se levait, et la jonque, naviguant à la voile, en plein chenal, n'eut plus rien à craindre des roches traîtresses. Elle franchit sans effort, à belle vitesse, deux rapides assez sérieux et prit son mouillage à la nuit, après avoir fourni la plus longue distance parcourue en un jour depuis Itchang, soit 18 à 20 milles.

29 *octobre*. — Le temps est fort beau, ensoleillé, mais

c'est le « hia fong » qui souffle : il y a donc vent debout.

Les coolies me font dire qu'il est bien difficile de naviguer avec cette brise, que le halage est trop pénible et qu'il vaudrait mieux attendre le « chouen-fong ». Je fis répondre que le vent debout étant très faible et le temps fort beau, il y avait lieu de continuer le voyage. J'entendis bientôt le tai kong crier le *k'ai tchouan* (démarrez la jonque !) et le halage commença.

J'étais descendu avec les coolies et, derrière eux, sur le même sentier, j'observai tout de suite que le fou t'eou, morne et silencieux, sans gourdin, restait en arrière des haleurs, au lieu de les précéder ou de se tenir à leur hauteur, pour les stimuler comme d'habitude. J'interrogeai l'interprète, qui m'expliqua qu'avant-hier une querelle était survenue entre le tai ouan ti et le fou t'eou ; que le tai ouan ti, plus vigoureux, avait rossé son supérieur devant tous les coolies. Dans ces conditions, le fou t'eou n'avait plus d'autorité, se jugeait lui-même *indigne* de commander désormais son équipe. C'est qu'il avait *perdu la face*, la sainte face, derrière laquelle doit toujours s'abriter le Chinois. Peu importe ses sentiments, ses actes, pourvu que les *apparences soient sauvegardées*. Il ne rougira de ses fautes, ne fera amende honorable, en paraissant les regretter, que le jour où il sera pris en flagrant délit, que le masque lui sera arraché. Et s'il est un puissant de la terre, un *fou hao ti jen* il se refera vite une face et pourra, en toute sécurité, se replonger dans ses anciens errements. Ce qui est *mal en Chine*, c'est la *divulgation de la faute commise,* son étalage devant les concitoyens ; tant qu'elle reste secrète, ne peut être prouvée, elle est du domaine des actes réguliers, légitimée par les lois et coutumes. Aussi, un détail, un rien peut-il ménager la face, éviter tout regret au fils de Han, lui faire accepter, sans

murmure, une sanction, un châtiment quelconque, si tout se passe à huis-clos.

Ainsi, dans le cas présent, le tai ouan ti, gravement injurié par le fou t'eou, ayant par suite perdu l'honneur, avait dû rosser l'insulteur pour retrouver la face. Mais supposons qu'au lieu de lui infliger cette humiliation en plein air, sur la berge du fleuve, devant les coolies, ses subordonnés, et les haleurs d'autres jonques, il l'eût battu *derrière un mur*, un abri quelconque, le fou t'eou ne *perdait plus la face* et le tai ouan ti recouvrait la sienne quand même. Tout l'équipage saurait à quoi s'en tenir, n'ignorerait pas un détail de la prise de corps, de la lutte homérique, avec les queues défaites, les tignasses éparses, mais tout s'étant passé à l'abri des regards, l'honneur restait sauf pour les deux adversaires.

Un autre exemple de la caractéristique « face ». Nous avions un détestable cuisinier, ramassé sur le quai d'Itchang ; à notre contact, comme domestique d'Européens pendant de longues années à Shanghaï, il avait pris ce vice du blanc, l'alcoolisme. Buvant du *chao tsieou* (eau-de-vie) tout le long du voyage, il gâtait trop souvent les sauces ou brûlait les rôtis ; aussi était-il souvent admonesté avec la sévérité qui convenait Si pour recevoir la semonce il comparaissait devant nous avec le boy ricanant par derrière, le pauvre cook perdait la face. Mais si on le prenait à part, le boy une fois loin, son honorabilité et sa science culinaire restaient sauves. D'ailleurs, s'il perdait la face au déjeuner, il la retrouvait au dîner, sitôt qu'on le complimentait devant le boy, déclarant certain plat excellent.

La plus sévère appréciation qu'on puisse émettre de la conduite de quelqu'un en Chine, celle qu'on réserve aux pires bandits, est le *pou iao lièn* ne plus vouloir de sa face, se déshonorer. Un fils de Han qui ne se soucie plus

de sa face n'a rien d'humain désormais : il est devenu une bête.

La journée se passa sans incident, aucun obstacle sérieux ne s'opposant à la marche de la jonque. On eut à franchir deux rapides : le Patze-tan et le Miao-Kotze-tan ; aucune difficulté n'entrava leur passage.

A 6 heures, on mouillait en face d'un petit village, à un mille environ de Yun-Iang-Hsien.

30 *octobre*. — A 8 heures du matin, la jonque passait devant Yun-lang-Hsien, petite cité d'aspect fort misérable, construite sur une colline bordant le fleuve. On marchait à la voile ; le temps était fort beau, le ciel d'un bleu intense, sans nuages. Tout l'équipage marquait son contentement, surtout les haleurs, comme chaque fois, d'ailleurs, qu'ils pouvaient lézarder sur le pont. La plupart étaient très occupés à faire la visite de leurs haillons, à y chercher leurs poux. Le cuisinier paraissait le plus expert à ce genre de sport : avec beaucoup de dextérité, il les pinçait dans ses guenilles ouatées et les écrasait, tantôt entre ses dents, tantôt contre le rebord de la grande marmite à cuire le riz. Je l'ai vu aussi, bien souvent, rendre service aux timoniers, quand le calme des eaux donnait à ceux-ci des loisirs. Il les faisait asseoir sur le rebord de son trou, la queue dénouée, et lui, accroupi sur le pont, faisait la chasse aux pous ; je remarquai qu'il en exterminait toujours un nombre considérable. Aussi, à la fin de l'opération, entendait-il un *lan oui* (merci) chaleureux, proféré par le bénéficiaire.

Ce cuisinier est l'être le plus malpropre que j'aie encore rencontré parmi tant de pauvres gens, de misérables coolies, avec lesquels j'ai été en contact au Se tchouen. J'ai vu d'autres tchou tze sur des jonques ou pendant des voyages par terre : ils prenaient quelque soin de leurs ustensiles, les nettoyaient, les essuyaient avec certaines

précautions; ne lavaient leur riz qu'avec l'eau la plus propre qu'ils pouvaient se procurer; après avoir bourré leur fourneau de charbon, ils se passaient les mains dans l'eau avant de toucher les aliments à préparer. Celui de notre équipage n'exhiba jamais pareil raffinement; il puisait l'eau pour remplir ses jarres, le matin et le soir, au mouillage, le long de la berge, là où le courant est nul, le fleuve plus chargé encore que partout ailleurs de masses détritiques, de souillures humaines. Ses ustensiles, il les débarrassait à peine de la couche de limon qu'y déposait l'eau pendant la durée de l'ébullition, et, quelque chose malpropre qu'il eût faite avant de laver son riz pour la cuisson, il procédait à cette opération, si importante pour un Chinois, sans même essuyer ses mains dans le bienheureux torchon, dont j'ai déjà signalé les multiples emplois. Combien de fois ne l'ai-je pas vu, au milieu du jour, le torse nu, se gratter avec rage, mangé de gale qu'il était, de cette gale infectée par la saleté, et parsemer de ses squames la surface des aliments qui cuisaient. Il montrait aussi une grossièreté révoltante avec la plus belle impudeur, à certains moments. Le soir, au mouillage, quand nous descendions de la jonque sur la rive, on le voyait trop souvent accroupi sur le plat bord, se soulageant en toute béatitude : c'était son heure.

J'ai d'ailleurs observé que partout, en Chine, on n'a nul souci de certaines précautions que la discrétion, ou plutôt un sentiment de pudeur bien compréhensible, a fait adopter en nos pays : le fils de Han *n'éprouve à aucun moment cette gêne naturelle*, cette répugnance de certaines exhibitions qui nous font rechercher des coins solitaires. Si notre pudeur peut être répudiée par le Chinois comme purement conventionnelle, découlant d'un système d'éducation, il n'en est pas moins vrai qu'elle est, en quelque sorte, une nécessité de notre vie sociale.

Vers 3 heures de l'après-midi, nous arrivions au pied d'un des plus dangereux rapides de tout le haut Yan-Tsé : le Sing-Long-tan (nouveau rapide du dragon), ainsi appelé parce que sa formation est récente. Cette formation a été provoquée par un terrible éboulement de tout un pan de collines glissant sur un substratum argileux. Cette masse de terre et de rocs a donné naissance à un courant si furieux, à des tourbillons si puissants, si irrésistibles, que, pendant longtemps, toute tentative de passage se terminait par l'engloutissement de la jonque et de ceux qui la montaient. Les autorités mandarinales, stimulées par la nécessité absolue de rétablir la circulation, le trafic fluvial interrompu, firent des travaux considérables et, par l'enlèvement de milliers et de milliers de mètres cubes de terre, rendirent praticable la traversée du rapide.

Vers 4 heures, le passage commençait. Le moment le plus impressionnant pour vous et le plus dangereux pour la jonque est celui où elle aborde le rapide, le déversoir. Ici, la dénivellation était très marquée, pas moins de 50 centimètres ; elle est quelquefois plus forte, peut atteindre un mètre, $1^{m},50$; c'est une *véritable chute d'eau* large de plusieurs *centaines* de mètres et douée d'une effrayante vitesse.

Ce jour, les secondes nous semblèrent des heures et, pendant huit à dix minutes, le kwatze, malgré les efforts inouïs des haleurs, tirant courbés au maximum, presque le *ventre à terre* resta d'une terrifiante immobilité, sans progression sensible à notre œil. La pauvre jonque, secouée de la quille à la tête du mât, se décida enfin à franchir de son avant la ligne de chute, mais restait la partie arrière, la plus pesante des deux, la plus profondément immergée, celle où la furie des eaux trouve forte prise. C'est toujours à cette période de la lutte que les

câbles se rompent ou que les haleurs, arrachés du sol, lâchent tout pour n'être point précipités dans les tourbillons. C'est alors la descente effrénée, la course folle en arrière, perdant ainsi le labeur de tout le jour. Heureux quand la jonque ne va pas s'ouvrir en deux sur les rochers! Combien en avons-nous vu de ces barques aux flancs ouverts, rivées à l'écueil!

Heureusement, cette fois rien de semblable n'arriva : après trente minutes d'un rude combat, le kwatze s'amarrait à 500 mètres en amont du rapide.

31 *octobre*. — De bonne heure, nous traversons la dernière partie du Sing-Long-Tan, moins dangereuse que la première. Le temps est toujours très beau et, sous cette latitude, le chaud soleil d'automne éclaire puissamment la campagne environnante, les collines encaissantes très élevées, mais formant à mi-hauteur de larges terrasses à la terre féconde, soigneusement cultivée. La caractéristique du paysage est l'éclatante verdeur d'immenses champs de cannes à sucre, de cannes en plein développement, pas encore jaunies par la maturité. Ces champs tout de beauté et de gaieté printanières, sont la joie de nos yeux sur le fond gris ou rougeâtre trop monotone des crêtes.

La récolte de ces cannes se fait en décembre; elle donne un produit de haute qualité, surtout employé pour la conservation de différents fruits, de cerises en particulier, d'un goût délicieux. très appréciés par l'Européen. Mais c'est principalement sur la route de Tchong-King à Tchentou, vers la région de Loui-Kiang, que la canne à sucre est cultivée sur une grande échelle.

Toute la journée, on navigua entre ces hautes terrasses dépassées de chaque côté par une chaîne de coteaux dominant le lit resserré du fleuve, de plus de 600 pieds quelquefois. Ces chaînes étaient bizarrement interrom-

pues, à intervalles presque équidistants, pour former des pyramides quadrangulaires d'une étonnante régularité, aux arêtes si nettement découpées qu'on eût dit artificielles ces constructions de la puissante nature en mal d'enfantement.

Nous approchions de Wan-Hsien, grande cité provinciale (sous-préfecture) qui n'a de rivale sur le haut Yang-Tsé que Tchong-King. Malheureusement, le vent a été faible une grande partie du jour et on a dû recourir au halage, moyen de progression toujours très lent; aussi, a-t-il fallu mouiller à plus de six milles en aval de cette ville.

CHAPITRE X

DE WAN-HSIEN A WOU-LING-KI

L'importance de Wan-Hsien. — Son commerce. — L'équipage du Wou-pan et le bol de riz. — En dérive. — « Périsse une jonque plutôt qu'un principe ! »

1er *novembre* — A 9 heures du matin, notre jonque défilait à l'aviron devant les murailles de Wan-Hsien, construites, dans la partie basse de la ville, sur la berge même du fleuve.

Le Ta-Kiang est ici très large, formant, d'une rive à l'autre, une majestueuse nappe d'eau. La cité, ou plutôt les deux cités, séparées par un petit affluent du grand fleuve, sont, de par leur situation et la beauté des temples qu'on y aperçoit, bien dignes du cadre qui les entoure. Bâties en amphithéâtre sur de très hautes collines dominant le Yang-Tsé, elles élèvent jusqu'aux crêtes leurs maisons et leurs pagodes, dans un pittoresque ensemble presque grandiose. De grands arbres en bosquets cernent les temples de leur masse verdoyante, donnant un charme de plus à la belle cité. De hautes murailles, limitant une crête arasée devenue plateau, occupent le point culminant de toute la surface urbaine. Au milieu de ces murailles s'élèvent des temples, des yamens, mais l'absence d'arbres, de toute verdure apparente, donne à ce point une sévérité, une majesté presque sauvages, contrastant singulièrement avec la gaieté du reste de la ville.

La population de Wan-Hsien est estimée à 150,000 ha—

bitants. C'est le port le plus important après Tchong-King et la tête de ligne d'une grande route mandarine, allant à la capitale, Tchentou, qui traverse des régions si riches et d'un si grand avenir, le jour où existeront des moyens de transport faciles, des voies ferrées.

Wan-Hsien est aussi, de par sa situation même, le centre de distribution, dans presque tout le Se tchouen oriental, des marchandises indigènes et étrangères qui montent par le fleuve. Kouei-Fou fut longtemps sa rivale heureuse, mais aujourd'hui a perdu tout espoir de retrouver son ancienne richesse : le dragon protecteur l'abandonne de plus en plus. Wan-Hsien, au contraire, centralise toutes les influences heureuses par son *fong choui* (vent et eau, les éléments : genre de tour construite dans toute la Chine, près des villes et gros villages, aux génies maîtres de la Nature) admirablement situé au lieu de repos favori du grand dragon bienfaisant, d'où émane toute joie, toute prospérité. Malheur à la cité si, à l'instigation d'un géomancien, d'un oracle maladroit, elle venait à changer l'emplacement de son fong choui; le dieu dérangé en son habitat, outragé par la sottise de vils humains, tarirait aussitôt, d'un souffle de sa colère, toutes les sources de richesses actuelles.

La prospérité de Wan-Hsien s'explique plus naturellement par sa situation géographique sur un point du grand fleuve qui est le débouché normal de toute une vaste région très féconde, comme je l'ai dit, et dont l'exutoire ancien, Kouei-Fou, était placé trop excentriquement. Les efforts mis en jeu pour faire de la grande cité préfectorale un centre commercial, attirant tout le trafic du Se tchouen oriental, ne pouvaient avoir de résultats durables; une pareille situation, toute artificielle, devait rapidement péricliter, disparaître devant les avantages naturels de la petite sous-préfecture, qui grandit si

rapidement que sa population est, à l'heure actuelle, le sextuple de celle du chef-lieu administratif.

Le grand commerce de Wan-Hsien, le plus rémunérateur, est celui de l'opium; elle reçoit presque en entier la production considérable des districts oriental et septentrional de la province, pour l'acheminer par jonque vers le bas Yang-Tsé, et le transborder à Itchang sur les steamers qui l'amènent, à leur tour, à Hankéou ou Shanghaï.

La ville aussi est un centre important de construction de jonques et embarcations de toutes sortes. En défilant devant la ville, je remarquai sur la berge de nombreux chantiers de constructions neuves et de réparations, où régnait une certaine activité, l'activité chinoise habituelle, qui n'a rien de la nôtre, si l'on en excepte des centres comme Hong-Kong et Shanghaï, où la concurrence pour la vie est terrible, où les puissants steamers à larges flancs et voiliers de toutes catégories ne peuvent attendre, doivent être remis en état.

Notre jonque resta amarrée, deux heures durant, à l'extrémité amont de la ville, pour permettre au lao pan certaines petites transactions commerciales, de contrebande probablement, suivant l'habitude qu'ont les capitaines de profiter de la présence d'Européens à bord de leurs bateaux pour passer en fraude certaines denrées, en particulier le sel et l'opium.

Vers midi, on repartait, halés par les coolies le long d'une plage semée de rocs et dominée par des falaises gréseuses, où s'arrêtaient de belles cultures d'hiver, pois, fèves, haricots, s'étendant de l'autre côté sur de larges terrasses, très loin vers des chaînes qui se profilaient à l'horizon.

A 3 kilomètres de la ville, on s'arrêtait pour franchir un petit rapide dont les eaux se déversaient par deux

chenaux, dont l'un, très étroit, fut choisi comme lieu de passage par le tai kong, malgré l'avis contraire du lao pan. En effet, il semblait absurde, à première vue, de chercher à lancer une aussi grosse jonque que la nôtre dans un couloir aussi resserré, au courant violent, alors que l'autre passage donnait toute facilité de manœuvre. Deux tentatives furent faites, inutiles naturellement, le courant rejetant tout de suite la jonque à droite et à gauche et l'échouant sur les bords. Le tai kong s'entêtant, je m'en mêlai et lui donnai l'ordre de passer par le grand chenal, ce qui se fit avec réussite complète au premier essai.

Le fleuve fut ensuite traversé à l'aviron pour gagner la rive droite, où le courant était plus faible. La brise persistant à ne pas se lever, on en fut réduit au halage habituel.

Vers 3 heures, il se passa un incident amusant et fait pour m'étonner, moi Européen. Notre câble s'engagea dans la tête de mât d'un *wou pan* (grand sampan) rangé le long de la berge pour le repas de son équipage. Nos coolies, continuant de haler comme si rien n'était, imprimèrent d'abord à l'embarcation des secousses violentes qui, à mon avis, auraient dû provoquer l'attention des hommes du wou-pan et, par suite, leur intervention. Mais aucun d'eux, cependant, ne lâcha son bol de riz pour une manœuvre quelconque. Nos haleurs, amusés de cette situation et toujours prêts, comme de bons Chinois qu'ils sont, à jouer un mauvais tour à des congénères, se mettent à tirer plus fort, par secousses, se rapprochant en même temps du bord du fleuve, pour exercer une pression plus directe sur la tête du mât. Le wou pan, entraîné de cette façon, se mit à pencher, à pencher de la plus inquiétante façon. Un matelot européen eût bondi le long des câbles de soutien de la pièce de bois et grimpé

lestement pour dégager cette haussière qui allait faire chavirer l'embarcation. L'équipage chinois, lui, ne *bougea point ;* les *bols restèrent dans les mains et les baguettes ne cessèrent pas une seconde leur mouvement rapide*, qui projetait dans les bouches largement ouvertes des pelotons de riz agglutiné, goulûment absorbés. Ces gens ne levaient même pas le nez du bol pour regarder ce que devenait le câble au sommet du mât. Le wou pan montrait déjà sa quille quand notre haussière céda, se rompit, juste au moment nécessaire pour éviter l'accident.

J'étais stupéfait de pareille insouciance, de pareille inertie, qui ne pouvait se confondre en la circonstance avec ce qu'on appelle le mépris du danger; ici, il n'y avait qu'une attitude maladroite, stupide, le mépris d'une précaution la plus élémentaire pour un marin, celle qui sauvegarde son navire.

Pour essayer de comprendre cette conduite de l'équipage du wou pan, il faut savoir que « manger » est pour le Chinois une fonction de la vie de nutrition, à laquelle il prête beaucoup plus d'importance que nous. Pour tout le monde, c'est une nécessité, un besoin, un plaisir même, si l'on veut, mais l'Européen n'y attache pas généralement cet esprit de sybaritisme qui caractérise le fils de Han, il n'en fait pas une grande joie, un bonheur et, suivant les circonstances, il n'hésitera pas à interrompre, à retarder son repas, quelque affamé qu'il soit. Le Chinois, lui, tout au contraire, fait du repas l'acte le plus sérieux de la journée; aucune occupation ne mérite, à son sens, plus de discrétion de la part d'un visiteur, par exemple, qui devra toujours, autant que possible, lui éviter pareil dérangement. Si quelque chose d'analogue se passe dans nos pays, ce n'est en rien comparable avec le rigorisme affiché dans l'Empire du Milieu. A Tchentou, quand, par hasard, un coolie chargé d'une commission

pressante arrivait pendant le repas, j'entendais invariablement cette réponse du boy : « *Kiang tsai tche fan* — il mange à ce moment — » ; c'était le congédiement irrévocable ou l'indication absolue de l'attente. Ce n'est qu'après de nombreuses semonces adressées au domestique que je parvins à triompher de sa répugnance à l'introduction d'un messager à pareil moment.

Le Chinois tient donc formellement au *respect* de cet acte de la journée qui, pour lui, exige toute attention, sinon un recueillement véritable. Pendant les repas ordinaires, on ne souffle mot, en Chine, on absorbe, on ingurgite rapidement, le nez au bol, et l'ustensile n'est abaissé que pour mélanger au riz les menues tranches de viande, de poisson ou légumes qui complètent le menu. A ce moment, *rien n'émeut* le fils de Han et il faut un motif bien sérieux pour l'arracher à sa grave occupation.

Dans le cas du wou pan, qui peut paraître extraordinaire, tout s'explique en dernier ressort par le fait que l'équipage espéra jusqu'au dernier instant que notre câble se dégagerait de lui-même et ne ferait pas chavirer leur barque. Et en mettant les choses au pire, comme l'embarcation était amarrée le long de la berge, on aurait tout le temps de se sauver, si l'accident se produisait.

C'est ainsi généralement que raisonne le fils de Han ; les précautions, les prévisions ne sont point dans ses habitudes ; il a *le fatalisme de son inertie naturelle.*

2 *novembre.* — Le temps est couvert et légèrement pluvieux ; nous partons quand même, halés par nos coolies. Nous croisons, toute la matinée, de nombreuses jonques descendantes ; elles sont facilement reconnaissables de loin par l'absence du mât et le genre de rames employé. Ce ne sont plus les lourds avirons servant à mouvoir notre kwatze et manœuvrés en godilles, mais

bien des rames légères frappant l'eau perpendiculairement à l'axe du bateau. Seules, les très grosses jonques à marchandises, pesantes et peu maniables, conservent les lourdes godilles, tout en utilisant les petites rames. Dans certains passages, il était dangereux de croiser ces embarcations lancées souvent à une grande vitesse, d'autant plus grande que le chenal était plus étroit.

Vers 10 heures, une forte jonque à transporter le sel arriva sur nous en travers, ne gouvernant plus; sans un remous qui la redressa, la remit au fil de l'eau, elle nous abordait et nous écrasait contre les roches de la berge.

L'après-midi, on rencontra un petit rapide qui fut abordé à la rame, tant le fleuve était tranquille le long de la rive, au-dessous du seuil qui lui donnait naissance. C'est qu'il était ainsi formé que le courant se trouvait déjeté, avec la masse des eaux, vers le milieu du chenal et permettait ainsi aux jonques de venir en toute facilité s'amarrer le nez même dans le flot.

L'opération du passage semblait si facile qu'on ne prit aucune des précautions habituelles et que le câble trop léger, dont on s'était servi, céda. Nous étions à ce moment précis au milieu du rapide. La jonque pivota sur elle-même et repartit à toute vitesse vers Itchang; elle descendit de cette façon sur une distance de 2 kilomètres environ et, trouvant alors des eaux plus maniables, réussit à gagner la berge. Mais il fallut attendre les coolies, qui n'arrivèrent que les uns après les autres, luttant de lenteur entre eux : une heure entière fut donc perdue. Ils nous halèrent cette fois jusqu'à 30 mètres du rapide, puis, lâchant le fei tan, attendirent que le tai kong leur lançât le gros câble. Le tai kong le lança en effet, mais si maladroitement qu'il tomba dans l'eau; deux timoniers le ramenèrent vivement à bord et, une fois enroulé, le

pilote le projeta à nouveau de toutes ses forces. Mais il n'atteignit pas plus le bord que la première fois; et pendant ce temps la jonque avait lentement dérivé. Elle s'était même tellement écartée de la terre que le fei tan lui-même, lancé à son tour pour maintenir le contact avec la berge, le fut en vain : il se trouva trop court et la jonque continua à descendre. Avec leurs perches, les timoniers, à un moment, réussirent bien à la ramener près du bord, à moins de 10 mètres. Il aurait alors suffi que l'un d'eux se jetât à l'eau pour porter à terre une petite haussière qu'il eût amarrée autour d'un rocher, arrêtant net ainsi la jonque, mais aucun des cinq timoniers ne put se décider à cet acte si simple. Ils répétèrent indéfiniment et chacun à leur tour le *pou kai ngo ti* — « ce n'est pas mon devoir », par lequel tout Chinois s'excuse, dans la vie, de ne pas accomplir tel ou tel acte qui ne relève point directement de sa profession, de son métier ou de certaines attributions très spéciales de ce métier, comme dans le cas présent où un timonier ne voulait pas prendre charge du câble, n'étant ni fou tze ni tai ouan ti.

Le fils de Han ne veut rien faire, rien entreprendre en dehors de sa fonction propre : il reste cristallisé en elle et l'acte le plus simple, à la portée de tout le monde, exigeant seulement un peu de bonne volonté, est *systématiquement répudié par lui.*

La jonque dérivait donc toujours, mais si lentement que je la suivais presque au pas, le long de la berge où je me promenais avant la tentative de passage du rapide. Dès qu'elle commença à descendre, je m'attachai à surveiller ses mouvements et partis dans sa direction. Chaque fois que le courant la ramenait vers la rive, je criais aux timoniers de sauter à l'eau avec une amarre, mais tous se consultaient alors et, finalement, répondaient que c'était

chose impossible, que le tai ouan ti *seul* pouvait courir *pareil risque*. Un moment, cependant, je crus que l'un d'eux céderait ; c'est que la jonque s'était rapprochée à moins de 5 mètres de la berge. Il se mit à ôter ses vêtements, mais quand il fut nu, avec un bout d'haussière enroulé autour du bras, un remords le prit soudain : il lâcha le fei tan et se rhabilla en dodelinant de la tête et marmottant des paroles qui signifiaient sans doute qu'il avait failli *sortir de son rôle*, commettre une irrégularité. Car je ne pouvais supposer que son hésitation relevât d'une crainte quelconque, de la peur de se noyer ; il nageait fort bien et le rivage, comme je l'ai dit, était à 5 mètres de distance.

La conclusion que je me vis obligé de tirer d'une telle conduite, c'est que, pour un marinier chinois, « périsse une jonque plutôt qu'un principe » ; *la reculade devant* l'effort qui n'est pas dû, l'inertie de cet homme, en un mot, peut, à n'importe quel moment, causer un accident. Dans certaines parties dangereuses du fleuve, si pareille dérive avait eu lieu, c'eût été le naufrage fatal ; car les timoniers n'auraient pas *varié* de conduite, malgré leur existence propre menacée. J'ai compris, pendant ce voyage, pourquoi un si grand nombre d'entre elles s'éventraient sur les roches, perdaient équipage et cargaison.

Le kuatze s'arrêta, comme la première fois, à 2 kilomètres du rapide. Il fallut de nouveau attendre les haleurs, point longtemps toutefois, le tai ouan ti les ayant rassemblés et stimulés, pour faire oublier la faute qu'il avait commise en ne courant pas après la jonque en dérive. Il avait cru qu'elle ne pouvait manquer son passage à la deuxième tentative et était allé fumer une pipe d'opium dans une petite maison qui se trouvait à 200 mètres du rapide.

Le troisième essai réussit enfin, mais, par la mala-

dresse du tai kong et la veulerie des timoniers, nous avions perdu deux heures devant un obstacle insignifiant.

On mouilla le soir devant la petite ville de Wou-Ling-Ki.

CHAPITRE XI

DE WOU-LING-KI A FONG-TOU

Jonques chargées de coton. — Le Barbare de l'Occident contre le fils du Ciel. — Le repos de l'équipage. — « Lan to! Lan to ! » — L'abordage.

3 *novembre*. — Il tombe quelques ondées, mais nous partons à l'heure habituelle. Le Yang-Tsé, depuis Wan-Hshien, est partout très large, avec des collines encaissantes généralement peu élevées, à pente douce. Le fleuve ayant beaucoup baissé la semaine dernière, les paysans ont commencé à labourer les riches alluvions déposées sur les bords; ils vont les ensemencer en pois, haricots, fèves et même en blé, qui seront récoltés au printemps prochain, avant la crue régulière.

Aujourd'hui encore nous croisons beaucoup de jonques descendantes et, par extraordinaire, nous dépassons, dans la matinée, deux lourds bateaux chargés de balles de coton que j'avais vu mouillés près de nous à Wan-Hsien. Je les reconnaissais à la bande énorme qu'ils donnaient en raison de leur chargement mal fait, de la distribution irrégulière de leurs balles de coton. C'est toujours la même insouciance dans les actes du marinier du Grand Fleuve. Il semble que toute prévision lui soit étrangère, qu'il ne puisse entrevoir les conséquences déplorables que peut avoir, dans un avenir prochain, un arrimage défectueux, étant donné surtout le mode de progression généralement employé. Les balles de coton, ou autres

marchandises, sont entassées sans calcul préalable, sans méthode, et il se trouve à la fin que tribord est beaucoup plus favorisé que bâbord, au grand détriment de la stabilité du navire. C'est qu'on manque de cette activité, de cette patience *vraie, non faite d'inertie, de manque de réaction, qui caractérise la race blanche*. On travaille « au petit bonheur », suivant une expression connue. Et sa jonque mal chargée, le marinier chinois, toujours content de lui, se dit d'un cœur léger qu'il arrivera quand même à bon port, malgré roches et tourbillons, si le dragon veut bien l'aider.

Les deux jonques chargées de coton mal arrimé nous rattrapèrent vers onze heures et, jusqu'à midi, du sentier où je dominais le fleuve je pus tout à loisir suivre leurs évolutions. Leur équipe de coolies, très nombreuse, tirait avec beaucoup plus d'ensemble et d'énergie que la nôtre et les manœuvres de halage, de passage d'une rive à l'autre s'effectuaient avec une rapidité inconnue de nous. C'est que le lao pan de telles jonques transportait des *marchandises*, pendant que le nôtre transportait des voyageurs. Les marchandises, elles, représentent une valeur ; elles doivent arriver le plus tôt possible et là, sur le pont, près du capitaine, se tient un Chinois bedonnant, le possesseur de toute la cargaison. Il veille, tout le jour, sur elle et entend qu'elle arrive à bon port. Mais ce qui est étrange, inexplicable, c'est qu'il n'exige pas un redressement du chargement. A-t-il pensé aux suites possibles ou croit-il devoir se reposer entièrement sur son lao pan, dont le rôle est de tout prévoir? Je l'ignore, mais ce que je sais, c'est qu'il n'entre pas dans les habitudes du Chinois de *tant conjecturer*, de tant peser les conséquences *lointaines* d'événements problématiques, d'en examiner chaque face à l'avance.

Ce grave défaut de la race *explique* bien des événements

contemporains ; il permet de comprendre certaine incapacité de ce peuple, même dans ses sphères dirigeantes, dont la haute intelligence n'est pas discutable, certaine incapacité, dis-je, à tirer profit de sévères leçons que l'histoire a dû enregistrer depuis un demi-siècle. Mais toute évolution est fatalement lente; ces erreurs relèvent, à notre avis, d'une insuffisance de potentiel cérébral, lequel peut s'accroître progressivement par l'obligation physiologique d'une adaptation à des nécessités nouvelles, nées d'événements, de bouleversements insoupçonnés. L'âme chinoise, depuis des milliers d'années, se meut dans le *même cercle*, croyant avoir objectivé toutes les aspirations, armé l'homme des plus puissants moyens d'action dans tous les domaines du travail et de la pensée, réalisé enfin l'expression de la *plus haute civilisation*.

Et voilà que d'autres peuples, tard venus, mais si vite dominant, s'imposant par une activité, une énergie *créatrice* qui se rit des obstacles, brusquement jettent le trouble au milieu du plus antique, sinon du plus étonnant groupement humain qu'ait encore engendré l'univers. Quelle surprise, quelle affolement sans nom ! Pouvait-il exister sous la voûte céleste une puissance autre que celle du *houang ti* (dominateur suprême, c'est-à-dire l'empereur de Chine)? Toutes les lois qui régissent le monde sombraient-elles donc dans un cataclysme insoupçonné? N'était-ce point le chaos qui recommençait (1)? L'empe-

(1) On sait que les géographes chinois réduisaient l'univers à l'Empire du Milieu. De forme quadrilatère et non sphérique, la masse terrestre représentait la Chine entourée de la mer et de quelques petites îles, sans importance, peuplées de Barbares tributaires en nombre très restreint. Le fils du Ciel régnait sur ce monde et aucune autre autorité ne pouvait exister à côté. La première attaque des flottes combinées, française et anglaise, suivie de la prise de Canton, fut une terrible révélation pour le Chinois.

reur cesser de régir les cieux pendant qu'il ne gouvernerait plus la terre et le Barbare prétendant détruire d'un seul coup l'harmonie préétablie ! Quel est le sage, le nouveau Confucius, qui expliquera pareille énigme, sortira la grande nation, la *seule existante*, d'un pareil cauchemar ? Et quand les Barbares *de l'Océan* s'en allèrent avec leurs terribles navires, ayant imposé de stupéfiantes conditions, les fils de Han crurent à un mauvais rêve et se replongèrent dans le sommeil séculaire.

Les assauts plus sérieux qu'ils subirent, la prise de Pékin, la destruction du Palais d'Été et surtout la violation des sanctuaires où se complaisait la forme mortelle du Houang-ti, furent un violent réveil, mais une surprise quand même. On s'interrogeait toujours et les plus subtils semblaient ne pas comprendre.

A l'heure actuelle cependant, des yeux s'*ouvrent*, regardent prudemment autour d'eux, cherchant à se reconnaître, à deviner; les cerveaux cristallisés en des conceptions séculaires se *préparent enfin* à de *nouveaux enfantements*.

Les deux jonques manœuvraient donc mieux que notre Kuatze, mais, durant l'opération du halage, la bande s'accentuait naturellement par la pesée du câble lorsqu'on tirait du côté tribord. Quand le halage se pratiquait de l'autre sens, le redressement était à peine marqué. Elles avaient cependant franchi, jusqu'ici, de nombreux rapides, sans accident sérieux, ayant mouillé simplement quelques balles de coton, mais il y avait toujours à craindre que dans un remous violent, une vague sous-marine ne les frappât au flanc, provoquant le renversement fatal. Échapperaient-elles à leur destinée ? Elles nous devançaient : je connaîtrais donc leur sort, auquel je m'intéressais. Tant de fois déjà, le long des berges, depuis Itchang, j'avais vu le blanc duvet végétal du coton sécher sur les rochers,

pendant qu'une pauvre jonque chavirée gisait à leur pied !

Les ondées du matin sont devenues de plus en plus fréquentes et, vers 11 heures, c'est de la pluie continue. Le terrain est assez glissant; aussi, c'est l'arrêt forcé. La jonque s'amarre au pied d'une haute falaise, séparée de la rive par une terrasse large de 10 à 15 mètres où se trouvent deux cabanes cernées d'un bouquet de bambou. Autour, les habitants ont des champs minuscules où déjà apparaissent les jeunes pousses des fèves et des pois semés au commencement du mois. Ces quelques ares de riche sol alluvionnaire, fécondé à nouveau chaque année par les crues, suffisent à fournir l'essentiel à deux pauvres familles. Il est admirable de constater avec quelle patience, quelle ingéniosité le Chinois défend ses lopins de terre, le moindre coin cultivé, contre les eaux de ruissellement, les petites chutes d'eau véritables qui descendent du haut des falaises et tendent à restituer au fleuve le dépôt de limon, la mince couche de terre féconde qu'il oublia autrefois. Il se fait un petit travail de digues, de canalisation, de voies minuscules d'échappement très curieuses montrant au suprême degré tout ce dont l'homme est capable sous l'aiguillon de la nécessité.

Nos coolies, étendus sur le pont, *jouissent* du mauvais temps. Un des leurs, le plus paresseux de tous, donne cet après-midi une représentation. Il mime admirablement, comme *aucun* Européen n'en serait capable. Il a le verbe facile, la langue déliée, mais le jeu seul de sa physionomie provoque le fou rire.

Cet art de la mimique, de l'imitation, reste, comme il est facile de s'en rendre compte, l'apanage, le génie des races à l'intelligence non créatrice. Elles excellent à reproduire, non à combiner, à découvrir. Et, dans un ordre d'idées plus terre à terre, j'ai toujours remarqué

e jaune, comme chez le nègre et le mulâtre d'ailleurs, ıi sont, toutefois, très inférieurs, à lui qui peut mar- le pair avec le blanc, j'ai toujours observé, dis-je, le Chinois une extraordinaire facilité à imiter, à stituer tous les gestes, toutes les attitudes, même qui lui sont le moins familières. Il a de l'aisance, de tinction, lui, simple artisan ou petit marchand, qu'il ınsciemment prise à un personnage, à un manda- : sa circonscription. Il aura rarement l'aspect balourd, ınté, d'Aryens mieux doués, d'un potentiel cérébral ieur. Le fils de Han apparaît tout de suite d'esprit '*lerte,* plus brillant que le fils de Japhet, mais il a, ontre, moins de *vigueur*, moins de *sérieux* dans le *tère*; et si son intelligence paraît plus souple, elle n'a *puissance* ni la *solidité* de celle de l'autre. Quant à gination des deux races, celle du jaune n'a rien de leur de celle du blanc, formidablement étayée et dis- ée par l'*esprit scientifique.*

comédie finie, nos haleurs jouèrent aux cartes en lant le dîner. Il eut lieu à 5 heures et j'assistai de hambre à toutes ses différentes phases. Chaque ıe alla prendre un bol (*ouan*) et une paire de ettes (*kouai tze*) et attendit le signal du tchou tze. hinois ne se sert pas comme nous d'assiettes pour er : il n'a que des bols ou des soucoupes. Sitôt ıvert le grand récipient contenant le riz, les timo- , qui se trouvaient les plus rapprochés, saisirent une le cuiller de bois et remplirent leur bol jusqu'au , les coolies défilèrent ensuite. Il y avait aussi une le poêle où nageaient, dans un maigre bouillon, des hes de citrouilles revêtues de leur peau. Pas un : de graisse n'entrait dans la préparation de ce plat, e moins du beurre, puisque ce produit est inconnu ıinois.

L'aliment accessoire du riz est tantôt de la citrouille, comme dans le cas présent, tantôt des épinards, des aubergines. Quand on ne trouvait pas de légumes frais, on se rabattait sur des fèves, qui se mangent grillées, et surtout sur les *han tsai*, légumes salés, dont on fait dans toute la Chine une énorme consommation; c'est le cuisinier qui préside à la distribution de ce plat; les hommes de l'équipage n'ont pas le droit de se servir eux-mêmes. Il en remplit une série de petits bols et chaque bol représente la ration de deux individus. C'est ici que la vivacité et la dextérité dans les mouvements, dans le jeu des bâtonnets sont de première utilité : il y a toujours un des coopérants qui réussit à avaler plus de tranches que l'autre. Où la lutte de vitesse a tout son intérêt, c'est quand le plat accessoire se trouve être de la viande, de la chèvre et surtout du porc, ce qui est très rare. Oh ! alors rien de plus comique ! Quelles passes entre les bâtonnets mais avant, au moment où le cuisinier dispose le peti bol entre les deux concurrents, quel coup d'œil pou reconnaître tout de suite les meilleurs morceaux, afin d'éviter toute fausse manœuvre des petits instruments ! Ils sont admirables ces Chinois; malgré l'infériorité manifeste comme agent de préhension, de ces bouts de bois sur fourchette, jamais celui qui les tient ne manque sa prise. Quant aux morceaux choisis, les fausses routes sont bien rares. Une fois le bol de riz vidé, l'homme peut retourner le remplir une fois, même deux fois, mais le contenu du bol accessoire n'est jamais renouvelé.

Il faut avoir vu manger le Chinois pour avoir une idée de la rapidité avec laquelle il engloutit une ration de riz. Il applique le récipient contre le rebord de la lèvre inférieure et les bâtonnets, d'un mouvement si vif qu'il est presque continu, amènent à la bouche, poussent, refoulent l'aliment dans la cavité bâillante au maximum.

Nos coolies avaient comme boisson du thé à volonté. Suivant l'habitude, ils ne buvaient qu'après le repas, jamais pendant.

Les bols et bâtonnets ne sont point propriété privée de chaque homme : ils appartiennent au lao pan. Les bols, le repas fini, sont plongés dans le fleuve et c'est tout le nettoyage qu'on leur applique. Le Chinois, si minutieux pour son eau de boisson, qu'il fait bouillir, la versera ensuite, sans y prendre garde, dans un récipient lavé avec une eau sale, souillée. A l'encontre de nous, il nettoie toujours ses ustensiles de cuisine et sa vaisselle à l'eau froide; et l'Européen a toutes les peines du monde à faire comprendre à son domestique que le lavage à l'eau chaude est meilleur, plus complet.

En ce qui concerne les bâtonnets, le procédé de nettoyage est très spécial : c'est à *coups de langue* qu'il se pratique, à grands coups, qui râclent à fond l'instrument, n'y laissent vestige d'aliments. Une fois ce léchage énergique opéré, les bâtonnets sont jetés dans un récipient quelconque, où ils sont conservés jusqu'au prochain repas. Jamais ils ne sont soumis à aucune espèce de lavage. Jamais non plus je n'ai rencontré un coolie, sur jonque ou dans mes voyages par terre, qui fût muni de bâtonnets lui appartenant et dont il se réservât *exclusivement* l'usage. Le Chinois ne connaît point, en effet, ces répugnances que nous montrons dans tant d'actes de notre vie végétative; en cela, il est un simple, un primitif et quelquefois un *sage*.

La pluie n'ayant cessé de tomber toute la soirée, il fut impossible de quitter le mouillage.

4 novembre. — Appareillage de grand matin par temps clair. Pas de vent; aussi faut-il avoir recours au halage. J'espère quand même faire une bonne journée, parcourir une distance raisonnable, les coolies ayant joui d'un

après-midi entier de repos et n'ayant pu se procurer de l'opium dans le lieu isolé où s'était amarrée la jonque. Jusqu'à 10 heures, tout marcha bien, mais à ce moment la oorde de halage se rompit et le kwatze partit en dérive; j'étais à bord à ce moment. Nous descendons un kilomètre environ et disparaissons derrière une pointe. Au bout de dix minutes, ne voyant pas venir un seul coolie, je saute à terre et remonte vers l'endroit de l'accident à grandes enjambées; je ne vois toujours pas un seul haleur sur le sentier de la berge. Arrivé à 200 mètres d'une plage où s'entassaient l'un sur l'autre d'énormes blocs de rochers, j'entendis la voix de Castel qui criait : « Tas de rosses, tas de fripouilles, *lan to, lan to* (paresseux) ! » Et par des arguments... décisifs, il faisait filer devant lui tous les hommes, les uns après les autres, *cachés* qu'ils étaient derrière les blocs ! C'est ce moyen enfantin qu'ils avaient employé pour retarder le plus possible la reprise du halage. Jusque-là, je ne les aurais jamais crus capables d'une telle lâcheté, malgré leur étonnante paresse. Et s'ils ne renouvelèrent plus, dans la suite du voyage, cette vilaine comédie, c'est qu'ils prirent crainte d'une nouvelle intervention de Castel, qui les surveillait maintenant de près.

Vers 11 heures, la jonque se remettait en route et bientôt, heureusement pour nous, le chouen fong se levait et nous libérait de l'obligation du halage, tout en doublant notre vitesse.

Le fleuve maintenant commence à devenir très sinueux, et, jusqu'au soir, nous ne faisons que contourner des pointes limitant des coudes où le courant est maniable, sans remous, aucun rocher ne paraissant ici se cacher dans les eaux très profondes. Si, entre Wan-Hsien et Tchong-Tchow, le Yang-Tsé serpente ainsi avec faible courant, c'est qu'il traverse un plateau à déclivité très faible, que le

maximum d'inclinaison de la pente normale existe entre Kouei-Fou et I-tchang.

Jamais, jusqu'ici, nous n'avions navigué dans des conditions aussi faciles, avec une belle nappe d'eau aussi tranquille. Les bords du fleuve, se continuant avec de riants coteaux, sont pleins de charme et de gaieté sous la clarté d'un ciel bleu sans nuage. Une île apparaît même le soir sur la rive droite; si gracieuse, elle s'élève du sein des eaux, si coquette vraiment, qu'il me semble naviguer sur un de ces fleuves artificiels, comme en peignent tant les artistes de l'Empire du Milieu.

A quelques milles de Tchong-Tchow, le Yang-Tsé, moins sinueux, s'élargit considérablement entre des falaises assez abruptes, cultivées, mais qui n'ont plus le pittoresque de tout à l'heure.

5 *novembre.* — Le soleil se lève radieux comme hier et la saison d'automne déjà avancée nous laisse espérer que la pluie ne viendra plus retarder notre navigation; la période de sécheresse, qui dure plusieurs mois dans cette vallée, semble bien établie désormais.

Le fleuve se remet à serpenter et coule entre de jolies collines boisées et cultivées à la fois. Elles sont toutes verdoyantes des plantations automnales et aussi du feuillage persistant de certaines essences, qu'il m'est impossible de reconnaître de loin. De hautes chaînes de montagnes se dressent à l'arrière-plan.

A 11 heures, nous arrivons devant Tchong-Tchow, où notre jonque resta amarrée pendant trois heures pour le râvitaillement et l'amusement des coolies, toujours fatigués, toujours assoiffés de distractions.

Quelque temps après avoir quitté la ville, il fallut traverser le fleuve pour gagner la rive droite (Tchong-Tchow est sur la rive gauche). Une jonque à marchandises très grosse traversait en même temps que nous, un peu plus

en amont, mais comme le courant était assez fort, elle dériva sensiblement, menaçant de nous aborder. Notre jonque avait tout le temps de passer, de doubler le gros bateau, mais nos coolies ramaient si mollement, comme d'habitude, que la rencontre ne pourrait être évitée. J'allai sur le pont, au milieu d'eux, les stimulant, contraignant ceux qui, à pareil moment, avaient lâché l'aviron pour allumer leur pipe, à s'y remettre vivement. Le fou t'eou, alors, entonna une barcarolle au rythme précipité et les lourdes godilles, tournant sur leur pivot d'un mouvement plus rapide, fouettant l'eau à grands coups, dans leur va-et-vient, imprimèrent tout de suite à la jonque une vitesse sensible. J'étais maintenant certain de doubler l'obstacle, malgré sa dérive de plus en plus forte. Malheureusement, quand la grosse jonque se trouva à une dizaine de mètres du kwatze, nos rameurs perdirent la tête et, malgré les commandements du lao pan et du tai kong, malgré mon intervention, ils *lâchèrent brusquement leurs avirons*, déclarant qu'il n'y avait plus rien à faire, que l'abordage était inévitable. C'était fou, stupide ; on allait au-devant de l'accident qu'il eût été si facile d'enrayer, en persévérant quelques secondes encore dans l'effort commencé. Mais rien n'y fit, aucune exhortation, pas même les coups de baguette du fou t'eou, libéralement distribués cette fois. Non, ils regardaient venir la grosse masse, ils la regardaient bêtement *sans plus songer à ramer!* Le choc eut lieu très violent, mais non par le travers, grâce à la manœuvre de l'autre jongue, et avec vitesse faible. Notre kwatze subit le heurt par la hanche de bâbord, sous un angle assez aigu ; aussi le bateau abordeur, entraîné par le courant, glissa-t-il aussitôt de son avant sur la coque non entamée et dépassa vite notre arrière.

Quelle conclusion tirer de l'incident ? C'est que notre

équipage ne variait pas dans ses attitudes : le travail, l'effort lui *répugnaient* avant tout, rendant évidente ainsi toute la faiblesse morale de la race. Ici, c'est le danger qui l'épouvante, le paralyse ; il *ne sut que pousser des cris* effrayants au moment où l'abordage lui parut imminent : ce qui n'était pas, la peur troublant le jugement de ces pauvres hères. C'est que le danger ne galvanise que les forts, les âmes vigoureusement trempées ; il annihile les autres. Le fils de Han n'est certes plus un *lutteur :* trop vieux, il se montre bien un décadent.

Le reste de l'après-midi, on franchit quelques petits rapides insignifiants, pour arriver, vers 3 heures, au pied du Kiao-Pa tan, vraiment dangereux. En le traversant, la jonque fut prise dans un tel tourbillon que les hommes du chao, incapables de la redresser, de lui faire présenter l'avant, crièrent de lâcher les câbles, pour partir en dérive et ainsi éviter une pointe rocheuse qui l'eût éventrée. Au cri des timoniers, mon boy, faisant un geste aux haleurs, bondit sur l'avant et, s'attelant au chao, galvanisa par sa vigueur et son élan ces hommes affolés. Sous l'impulsion irrésistible de l'énorme pièce de bois, la jonque abattit dans la bonne direction et continua sa lente ascension du rapide.

A la nuit, elle s'amarrait à un kilomètre en amont du Kiao-Pa-tan.

6 *novembre.* — Cette journée, toute différente de celle d'hier, fut très calme. Il n'y eut que des « races » à franchir et la seule agglomération rencontrée fut le gros village de Sang-Tou-Ki.

CHAPITRE XII

DE FONG-TOU A TCHONG-KING

La jonque chavirée. — Fou-Tchow. — Lettré et fleurs sauvages. — Échouage. — K'i lai! K'i lai!

7 *novembre*. — On peut marcher à la voile jusqu'à 3 heures de l'après-midi, moment où elle se déchire par le milieu. La femme et la fille du lao pan l'avaient réparée déjà bien des fois, mais elle était si vieille, si usée, cette voile, qu'elle devait mal finir. Le halage recommença et à 5 heures du soir, on atteignait Fong-Tou, jolie petite ville construite sur une terrasse alluvionnaire, abandonnée depuis des siècles par le Ta-Kiang. Du côté nord de la cité se montre une ligne de crêtes élevée de plus de 300 pieds, lui formant une superbe défense naturelle.

Fong-Tou est célèbre pour ses belles pagodes où l'on vient en pèlerinage. La plus riche et la plus curieuse est située au sommet d'une colline pyramidale d'aspect, aux flancs très abrupts, où croissent des arbres séculaires. Heureusement pour la Chine et pour le décor de ses cités, déjà si peu favorisées à ce point de vue, les dieux ont déclaré ne se complaire que sous d'épais ombrages, une voûte de feuilles bruissantes. C'est leur seule volonté qui a sauvé les derniers grands arbres en Chine.

Bien qu'il ne soit que 5 heures, l'équipage ne veut point aller plus loin : le mouillage près d'une ville a trop d'avantages pour qu'ils ne fassent pas tous leurs efforts pour rester ici. Comme il y a la voile à réparer, je n'in-

siste plus et m'en vais, avec ma femme et Castel, faire une promenade autour de la ville.

Après avoir marché assez longtemps sur la plage couverte de galets déposés par le fleuve, nous éloignant de la cité pour échapper à la foule trop curieuse qui nous suivait, nous nous dirigeâmes vers un joli temple de Confucius, facilement reconnaissable à ses murs rouges. Des tuiles vertes d'une grande beauté recouvraient ses toits si pittoresques, aux angles cornus si gracieusement recourbés. Mais la nuit était venue et la visite de la pagode fut impossible. J'ai revu depuis un très grand nombre de ces temples, jamais aucun, toutefois, dont l'aspect fût plus séduisant, répondît mieux à la pensée de ceux qui élevèrent cette retraite au plus humain des philosophes.

8 *novembre*. — Le Yang-Tsé, très large en face de Fong-Tou, de 7 à 800 mètres, se rétrécit de plus de moitié un mille plus haut. Pour franchir ce passage, les jonques s'engagent d'habitude à cette époque de l'année dans un petit chenal dont les eaux courent le long de la rive gauche, au bord d'un plateau rocheux, qui s'avance loin vers le milieu du fleuve. En amont de ce plateau s'étend une petite baie très échancrée, bordée de blocs jetés pêle-mêle qui constituent un terrain de halage fort difficile, sinon dangereux.

Il y avait un moyen simple et rapide de franchir le petit chenal et, en même temps, la baie : c'était d'allonger les amarres sur le bord amont de l'anse et de tirer en ligne directe, au lieu de contourner, en un fastidieux halage, le cercle de blocs dont je viens de parler. Mais pour cela, il eût fallu donner 30 ou 40 sapèques (3 sous) à un petit sampan qui offrait de porter les câbles de l'autre côté. Le lao pan se refusa à cette dépense. Ce furent les timoniers et le cuisinier qui s'escrimèrent à la gaffe pour

faire traverser à la jonque le petit chenal, long de 50 mètres, qui donnait accès dans la baie et permettait alors seulement le halage au milieu des rochers.

Une demi-heure entière ces pauvres gens poussèrent inutilement, rejetés, tantôt à droite, tantôt à gauche, par le courant plus fort qu'eux. L'entêtement stupide du lao pan nous faisant perdre un temps précieux, je hélai moi-même le sampan et, sitôt qu'il fut accosté le long de la jonque, je dis au tai kong d'y embarquer les câbles, ce qui fut fait immédiatement. Chenal et baie furent alors rapidement franchis.

En observant le Chinois, j'ai remarqué bien souvent qu'avant de se décider à une action énergique et rapide, il usera toute une série de petits moyens vraiment puérils, qu'il sait lui-même devoir être presque certainement inefficaces.

Vers 3 heures, nous approchons d'un violent rapide dont j'ai oublié le nom. Comme notre kwatze s'arrête à plus de 300 mètres en aval du tan, j'en demande la raison. Le fou t'eou me crie : « *Tchouan fan leao.* — Une jonque chavirée ! » Et je vois le lao pan, le vieux timonier, mon boy et le tai kong sauter à terre, partir en avant pour examiner la situation et se rendre compte de la cause exacte qui avait déterminé le naufrage. Deux minutes après j'étais sur la berge et, en quelques enjambées, j'atteignais un rocher surplombant le fleuve, au pied duquel gisait une grosse jonque renversée presque sens dessus dessous. On travaillait déjà à la redresser, en enlevant de sur son pont des balles de coton. C'était un des grands bateaux donnant une si forte bande que j'avais vus à Wan-Hsien. En traversant ce rapide, dans le bouillonnement d'un remous, il s'était brusquement renversé, noyant la moitié de l'équipage restée sur le pont. Les autres s'étaient sauvés en se cramponnant à la coque qui dériva

et vint s'échouer près de la berge, poussée par un autre remous.

Nos précautions bien prises, le kwatzè s'engagea dans le tan et le franchit heureusement, mais non sans peine. Bien qu'aidée par les haleurs de la jonque naufragée, notre équipe, cramponnée des pieds et des mains aux rochers de la rive, n'avançait pas. Il fallut un quart d'heure entier pour franchir les 100 mètres où se déchaînait toute la furie du rapide. Au moment de sortir du dernier tourbillon, il y eut un arrêt subit; prenant alors un point de repère sur la berge, j'observai que pendant un violent effort de traction, qui dura bien trois minutes, la progression du bateau ne dépassa point 50 centimètres.

Notre jonque mouilla au crépuscule dans une baie tranquille au milieu d'un des plus beaux paysages encore entrevu depuis le départ d'Itchang. Aussi loin que se distinguait la nappe du fleuve, c'était un ruissellement d'or fondu strié de lueurs mauves, taches de la grande ombre que projetaient les montagnes environnantes, à ce moment où le radieux soleil se glissait derrière leurs cimes. Ces monts se rangeaient en cinq ou six chaînes concentriques, dont les crêtes s'étageaient sur l'horizon des cieux, à cette heure de toute pureté. L'astre disparaissait derrière ce glorieux écran, zébrait d'éclairs la sublime voûte où tant d'azur rayonnait. Puis les hautes murailles que découpaient d'innombrables pics se fondirent en une masse bleue, au déclin du crépuscule; et quand la nuit apparut, ce fut comme un grande voile mauve qui couvrit les eaux, les berges et les cimes.

9 *novembre*. — Aujourd'hui, le vent n'a pas soufflé; aussi c'est le halage depuis le matin jusqu'au soir. Nous avions compté arriver de bonne heure à Fou-Tchow, la grande ville de l'opium, au confluent du Ou-Kiang avec

le Yang-Tsé, mais on ne put l'atteindre qu'à 5 heures du soir.

Elle est admirablement située au débouché d'un puissant affluent qui vient du sud de la province voisine. Sa position géographique lui permet donc de rayonner vers le Kouei-Tcheou, le Hounan, et même le Houpé; aussi, est-elle devenue le vrai marché, le grand centre de distribution du principal produit de l'Ouest-Chinois : l'opium. Sa population est de 100 à 120,000 habitants. Bâtie en amphithéâtre, à la fois sur la rive droite du Yang-Tsé et la rive gauche du Ou-Kiang, elle ressemble à toutes les villes chinoises, mais ses temples n'ont plus le pittoresque, la beauté de ceux remarqués à Fou-Tou-hsien.

La jonque mouilla en amont de la cité, à un mille environ.

10 *novembre*. — La matinée se passa à franchir à la corde une série de petits rapides, qui nous prirent beaucoup de temps en l'absence de toute brise favorable. — Nous vîmes en passant la petite ville de Li-Teou, qui n'a rien d'intéressant. On s'amarra le soir près d'une grande île qu'on eut beaucoup de peine à contourner, en raison de la force du courant. Dans l'après-midi, notre kwatze fut rudement jeté contre la rive qu'il côtoyait, par une énorme jonque à sel qui rompit son câble en amont et fut drossée vers nous à grande vitesse. Si l'équipage n'avait réussi avec ses gaffes à changer légèrement sa course, elle nous eût complètement broyés.

11 *novembre*. — Aujourd'hui, la brise de N.-E. s'est levée de bonne heure et, malgré la brume, nous remontons à toute voile le long de la rive droite du fleuve, à quelques mètres de grands rochers menaçants qui la bordent. Une infinité de jonques défilent sur les eaux, dans toutes les directions; elles émergent à chaque seconde du brouillard comme autant de vaisseaux fantômes, rendant

notre manœuvre très difficile. Ce fut un soulagement quand, vers 8 heures, le soleil apparut, dissipant les derniers voiles et nous montrant le Yang-Tsé dans toute sa majesté, coulant dans un large lit avec un bel horizon de montagnes.

A midi, nous passions sans arrêt devant la ville de Chang-Tchow, pittoresquement bâtie sur une colline. La brise tomba dans l'après-midi et la jonque fut halée péniblement jusqu'au coucher du soleil, pour mouiller au pied d'un gros village, celui de Lo-Ki.

12 *novembre*. — Nous franchissons aujourd'hui une belle distance, toujours grâce au chouen fong. Le hong tchoan ne nous mit à terre, pour la promenade habituelle, que vers 3 heures, au moment où le vent mollit, puis tomba rapidement. Quand la brise souffle, il est naturellement impossible de suivre au pas la jonque ; il faut se résigner à rester à bord.

J'emmenai aujourd'hui mon interprète, car je voulais interroger les gens des villages, maintenant assez nombreux, que j'allais traverser pendant la promenade.

Le pauvre Houang était très malheureux chaque fois qu'il était obligé de marcher ainsi. Il détestait cet exercice pour deux raisons : premièrement, parce qu'il n'y était pas entraîné et se fatiguait tout de suite ; deuxièmement, parce qu'un lettré qui se respecte ne marche point sur les routes, comme un coolie, ne circule pas autrement qu'en chaise. La deuxième raison est celle, aux yeux de tout Chinois, qui justifiait le mieux les habitudes d'indolence qu'il affichait devant nous. Il montrait d'ailleurs la meilleure grâce du monde à nous suivre et, à l'appel d'un « *tsin shang po* — descendez à terre, s'il vous plaît », lancé par un petit boy que nous avions, lequel portait le nom gracieux de Ya tze (canard), un mouvement des sourcils, reconnaissable pour moi, indiquait son ennui ;

un sourire de satisfaction apparaissait aussitôt, tant le Chinois est habitué à se dominer. C'est sa supériorité sur nous.

Pendant ces promenades avec l'interprète, je m'efforçais d'apprendre le nom chinois des plantes recueillies le long du sentier, plantes que je reconnaissais souvent comme appartenant à notre flore, mais il me répondait presque invariablement : « *ié houa* — fleur sauvage », chaque fois que je lui en présentais un spécimen : ces modestes plantes *ne pouvaient intéresser un lettré.*

Les bords du fleuve formaient aujourd'hui de hautes terrasses, sur la rive gauche surtout. Ces terrasses sont soutenues par des massifs rocheux aux parois très lisses, descendant presque à pic dans l'eau.

Cette région est cultivée, avec des arbres fruitiers visibles de temps en temps. Partout où les terrasses se sont effondrées, se sont rapprochées du niveau général du fleuve, elles sont plantées en blé, maïs, sorgho et légumineuses, suivant les saisons. Ces terrains sont même transformés en rizières dans le voisinage immédiat des rives. Le riz, constamment arrosé pendant l'été, c'est-à-dire à la période des crues, par l'eau limoneuse du fleuve est très vigoureux et d'excellent rendement.

Ce soir, notre jonque ne s'amarra qu'à la nuit close, au pied d'un énorme massif calcaire qui nous dominait de plus de 300 pieds.

13 *novembre.* — Nous traversons le matin une petite gorge très courte, pour retrouver bientôt la large nappe du fleuve. Le vent ne s'est pas encore levé; aussi faut-il haler.

Vers 10 heures, nous abandonnons la rive droite, suivie depuis le départ, pour gagner la rive gauche, où le courant était moins fort. Chaque fois qu'une jonque passe ainsi d'un bord à l'autre, elle doit forcément accoster la

berge, pour y déposer ses haleurs. Cette manœuvre n'est jamais bien difficile, mais demande de la part du tai kong un certain coup d'œil, pour bien reconnaître l'endroit le plus propice à l'accostage; exige aussi une estimation exacte de la vitesse du bateau et du courant, pour aborder sans heurt au point voulu.

Notre tai kong n'avait jamais brillé pas ses qualités de manœuvrier et nos accostages étaient généralement déplorables. Aujourd'hui, j'observe, en sortant de ma chambre pour descendre à terre avec les coolies, que nous arrivons sur la berge à toute vitesse. Le tai ouan ti me regarde fixement, puis, montrant le pilote et la rive, dit en ricanant : « *t'a fong liao* — il est fou. » Le lao pan s'agitait aussi à ce moment et criait un ordre aux timoniers de l'arrière, mais il était trop tard : nous montions déjà sur le plan incliné de la rive et sans le chao, qui s'enfonça profondément dans le sable de plus de trois mètres, j'imagine que la moitié de la jonque au moins fût sortie de l'eau. Nous étions dans une position assez drôle, l'avant mâté sur la berge, l'arrière plongeant de près d'un mètre de plus que d'habitude. Et le dragon avait encore bien servi le tai kong; car, à une demi-longueur du câble plus haut, c'était une série d'éperons rocheux s'avançant assez loin dans le fleuve, en pente douce.

Vraiment, si toute faute du marinier du Ta-Kiang était punie, si sa négligence, son insouciance étaient suivies de toutes les conséquences qu'elles comportent, les naufrages, déjà si fréquents sur ce fleuve, deviendraient *constants*.

J'ai observé un peu partout, et chez des Chinois de toute condition, que leurs sensations et les manifestations qui en découlent sont, médicalement parlant, *sensiblement retardées*, si on les compare à la *vitesse de perception des nôtres*, *à l'intensité des réactions* qui les suivent. Surgit l'objet, l'obstacle, comme dans le cas présent, et voilà

qu'il *n'est point reconnu immédiatement, déterminé sous toutes ses contingences :* la perception se fait attendre et la combinaison qui en émane s'organise lentement, incomplète dans sa forme souvent, tous les éléments d'appréciation ne se présentant point avec la rapidité requise. Comme je l'ai dit aussi, la *capacité d'attention* de ce peuple est faible et trop de fois j'ai remarqué, sur le Yang-Tsé en particulier, où ce défaut peut avoir, plus que partout ailleurs, de sérieuses conséquences, que le tai kong, l'homme de barre observaient la rive, fixaient un point qu'ils ne voyaient certes pas, ou plutôt qu'ils ne percevaient pas. L'expression « dormir debout » peut s'appliquer au Chinois beaucoup plus qu'à d'autres peuples, surtout dans le sens plus restreint du phénomène qu'on caractérise par le mot de « subconscience ».

Sitôt sortis de cette ridicule, sinon dangereuse position, le halage reprit le long d'un chemin difficile semé de blocs gréseux, émergés du fleuve depuis la baisse des eaux. Les coolies tirant dans de mauvaises conditions, la jonque avait beaucoup de peine à se garer des rochers qui la menaçaient à chaque instant. Le vieux timonier de l'arrière, suivant son habitude, prenait majestueusement sa gaffe pour parer le choc, mais, ou bien il arrivait trop tard, ou bien il effleurait seulement le roc de la pointe de l'instrument. Et, rentrant sa gaffe, il me regardait en souriant, d'un bon sourire qui exprimait le contentement de soi-même : il n'avait *rien* fait, sauf un geste, celui de vouloir écarter la jonque de l'écueil, et cependant cela lui *suffisait.*

Comme je l'ai déjà dit, il en est souvent ainsi en Chine : le geste, le simulacre de l'action remplace l'action elle-même ; et, si l'on généralisait, on s'apercevrait vite que là se trouve en partie l'explication de l'immobilisme de l'Empire, de son étonnante stagnation en tout.

La jonque sortit enfin de ce mauvais passage, après avoir subi de nombreux heurts, surtout par l'arrière, heureusement au-dessus de la ligne de flottaison.

Vers 10 heures, nous arrivions devant un dangereux rapide dont j'ai oublié le nom. Étant allé à terre l'examiner et voyant avec quelles difficultés des jonques mieux équipées que la nôtre le traversaient, je recommandai vivement au lao pan de prendre toutes ses précautions. Il me répondit qu'il mettrait dix hommes de plus au câble et que tout se passerait sans à-coup. Je n'étais nullement convaincu, mais il n'y avait sur la berge, à ce moment, que peu de coolies disponibles; je n'insistai donc pas. Le halage commença et tout alla assez bien, mais dès que les premiers tourbillons vinrent crever sous la jonque, je sentis qu'elle ne tiendrait pas longtemps contre leur violence et celle du courant. Le chao n'ayant pas été, à un moment donné, manœuvré assez vivement, le kwatze vint légèrement en travers : ce fut le coup de grâce. Les coolies, soulevés de terre par l'excès de tension brusque du câble, lâchèrent tout et nous voilà partis à la dérive.

Après avoir parcouru 200 mètres environ, nous sommes jetés par un remous sur un banc de galets très étendu, que nous râclons pendant deux ou trois minutes avec de violentes secousses et un bruit infernal qui nous fait penser que le fond de la jonque s'ouvre à chaque moment. Je regardai alternativement le lao pan et le tai kong sans mot dire, mais l'un et l'autre n'osèrent prendre garde à mon interrogation muette.

Quand le kwatze s'arrêta enfin, nous étions descendus d'un kilomètre et le plus ennuyeux, c'est qu'il fallut prendre la queue derrière trois jonques qui avaient profité de l'accident pour s'aligner au pied du rapide. Mais ce qui étonnera tous ceux qui ne connaissent point la résistance, l'élasticité extraordinaire du bois qui entre dans la cons-

truction des bateaux du Yang-Tsé, c'est que notre coque ne souffrit presque pas de son rude contact avec le banc de galets et fit très peu d'eau.

A midi seulement, la jonque tenta de nouveau le passage avec cinquante haleurs, soit douze de plus que la première fois; la réussite fut complète.

Vers 3 heures, nouveau rapide aussi difficile que l'autre. Au moment où notre kwatze s'approchait pour s'amarrer et procéder aux préparatifs ordinaires, une jonque, dont les câbles avaient cédé, filait à toute vitesse vers le premier rapide. Une autre, qui s'escrimait à cet instant pour effectuer son passage, ne pouvait arriver à doubler une petite pointe qui, s'avançant assez loin dans le fleuve, constituait un écueil dangereux, forçant les bateaux à se tenir à une forte distance au large. Il en résultait que la corde de halage faisant un angle trop grand avec l'axe du navire, l'effort donné par les coolies était en partie perdu et la traction, par suite, insuffisante. La jonque faisait bonne contenance dans le tourbillon formé par l'éperon, en aval, mais, dès qu'elle arrivait à son niveau, elle était violemment ramenée en arrière. Le phénomène se reproduisit trois fois de suite; à la quatrième tentative, ce fut la dérive.

Ne tenant point à recommencer l'expérience du matin, je ne laissai le kwatze s'engager dans le rapide qu'après de minutieux préparatifs et l'addition d'une forte équipe de coolies supplémentaires. Malgré toutes ces précautions, nous fûmes ramenés une fois en arrière, à la hauteur de pointe, tant le courant en cet endroit était irrésistible. Mais à la deuxième attaque, un superbe effort des coolies supplémentaires, tant courbés sur la terre qu'ils semblaient y *ramper*, nous fit franchir la mauvaise passe.

L'équipe de haleurs embarquée, on mit à la voile immédiatement, pour profiter d'une bonne brise de nord-

est, qui venait de se lever. Mais elle fraîchit si rapidement, avec de telles rafales, qu'il fallut songer à trouver un abri, dès 5 heures du soir, bien avant la nuit.

On s'amarra dans une anse, à 10 milles de Tchong-King environ. L'accostage fut si mal dirigé par le tai kong que notre avant entra de deux pieds dans le compartiment arrière d'un grand bateau chargé de coton. Toute une flottille était déjà mouillée dans cette baie; en particulier, d'énormes jonques à sel et à charbon, près desquelles notre kwatze semblait tout petit.

Nous descendîmes à terre aussitôt, n'ayant pu quitter le bateau depuis le matin. La berge ici, très peu élevée, se continuait avec une terrasse alluvionnaire de plusieurs hectares d'étendue, très bien cultivée. J'y remarquai des patates, des aubergines et des pois. Un petit village s'élevait au milieu de ces champs et, naturellement, il s'y trouvait une boutique à opium. Rencontrant le tai ouan ti sur le sentier qui conduisait de la rive au village, je le suivis jusqu'au bouge et, du seuil de la porte, je pus voir à l'intérieur dix de nos haleurs allongés sur des nattes immondes et se livrant à leur vice favori. Les équipages des autres jonques tournaient autour de la maison, attendant leur tour.

A la nuit, nous retournâmes à bord, mais ce n'est plus la tranquillité des mouillages solitaires. Il y a, réunis à cet endroit, plusieurs centaines de mariniers ou haleurs, tous plus bruyants les uns que les autres, qui, toute la soirée et une grande partie de la nuit, chantèrent la comédie, suivant l'expression chinoise, jouèrent aux cartes, se chamaillèrent et se battirent. Les nôtres faisaient, par moment, un tapage tellement gênant, si infernal même, que je dus appeler Castel à la rescousse. Sa carrure leur en imposait tout de suite, sans autre intervention.

Mariniers et haleurs s'endormirent enfin et nous crûmes

pouvoir reposer le reste de la nuit, mais le vent était si violent, les rafales faisaient siffler si haut les cordages, jetaient les jonques les unes sur les autres avec de tels craquements qu'il fut impossible de fermer l'œil. Notre kwatze, qui, deux fois déjà, avait dû changer de mouillage pour n'être pas écrasé par des jonques à sel, dut manœuvrer encore de grand matin pour échapper à des pressions dangereuses.

C'est que les Chinois, avec le plus beau mépris de toutes les précautions usitées en pareil cas, amarrent leurs bateaux les uns sur les autres, à se toucher, sans appareils d'amortissement des chocs, au hasard des coups de vent, des crues ou des baisses subites du fleuve. Il est fréquent que dans cet entassement de jonques, surtout au pied des rapides, où quelquefois 60, 80, 100 même d'entre elles attendent leur tour de passage, des membrures soient enfoncées, des flancs troués, mais si les œuvres vives ne sont pas touchées sérieusement, que tout se soit passé au-dessus de la ligne de flottaison, on ne s'inquiète guère de ces menus accidents.

14 *novembre.* — Le vent souffle encore, moins violent toutefois, et il tombe une pluie fine qui cesse vers 7 heures. Les haleurs, exténués de leur nuit de plaisir, refusent de se lever. Comme nous n'étions plus qu'à 6 milles de Tchong-King, et que je tenais à y arriver le plus tôt possible, je passai une fois de plus sur le caprice des coolies et fis venir Castel.

Il arriva aussitôt sur le pont où gisaient ces malheureux encore sous l'action abrutissante de l'opium. Il leur cria à plusieurs reprises des : « Ki-lai, ki-lai ! » énergiques, mais aucun ne se décidait à remuer. Il en souleva donc deux ou trois par leurs haillons, entre autres le tai kong, et tout ce monde alors s'agita, poussa des lamentations, des gémissements de bête exténuée, fourbue jus-

qu'à l'agonie, qui s'est laissée choir le long du chemin. Frissonnants dans leurs misérables défroques, la plupart si maigres, si décharnés, ils apparaissaient lamentables, désolants de déchéance physique et morale. Je remarquai que certains n'avaient plus leur pauvre matelas de tsong tsien, le haillon ouaté qui leur servait de couverture : tout avait passé entre les mains du tenancier de la boutique à opium, laquelle est, en même temps, une maison de jeu.

Oh! pour eux, si las, à demi nus sous le vent piquant, combien haïe devait être cette nécessité du labeur, au douloureux éveil de l'engourdissement profond qui suit l'excitation première de l'opium. J'éprouvai un sentiment d'immense pitié pour les malheureux, me demandant, dès cette heure, s'il n'y avait pas de remède à pareille erreur sociale, qui fait que le vice devient la *règle*, n'est plus l'exception dans un vaste empire, le plus vaste du monde. Je pris la résolution de chercher un moyen d'atténuation d'un tel mal, mais le problème est si complexe qu'il faudra de nombreuses années pour entrevoir un résultat quelconque.

Il y avait des sages cependant, trois, quatre petits hommes trapus, vestiges des premières races qui peuplèrent le Setchouen, dont je parlerai plus tard. Eux s'oubliaient rarement à fumer le poison, ramassaient, parcimonieusement, les sapèques de leur maigre salaire, ne vendaient point leur couverture de tsong tsien. Malheureusement, moins intelligents, d'origine ancestrale inférieure, ils subissaient entièrement l'influence des haleurs chinois et hurlaient avec les loups.

Je retrouvai, l'année suivante, dans l'ouest du Setchouen, de très nombreux représentants de cette petite race fort intéressante.

A 7 heures, la jonque démarrait, et, très lentement,

avec le vent debout, elle s'avançait vers Tchong-King, tirée par ses haleurs. Elle s'engagea entre de hautes murailles formant un couloir aux dimensions modestes, qui n'avait rien de comparable avec les fameuses gorges de Kouei-Fou, par exemple. Il se développait sur une distance de 6 à 700 mètres ; c'est le port d'entrée de la grande cité commerciale du Setchouen. Aussi, avons-nous le spectacle d'un chassé-croisé de jonques de toutes catégories, de toutes dimensions, remontant, descendant ou traversant.

Vers 9 heures, nous étions à Tong-Kia-To, sur la rive gauche, au fond d'une anse creusée par le fleuve et dont l'étendue grandit chaque année, par la puissance d'érosion des crues estivales. Les douanes impériales chinoises y ont un poste avancé, où toutes les jonques doivent s'arrêter pour le contrôle des passes de circulation.

A partir de ce point, le halage doit se pratiquer sur la rive droite pour les gros bateaux. Il fallut donc traverser une fois de plus le Yang-Tsé et dans de mauvaises conditions, le vent continuant à souffler de l'amont.

Une heure plus tard, nous apercevions le foung choui de Tchong-King, mais ce n'est qu'à 2 heures du soir qu'on atteignit le confluent du grand fleuve avec son tributaire, le Kialing-Kiang. Le courant est excessivement violent à cet endroit et les tourbillons des plus sournois. Dans l'amoncellement de jonques amarrées le long des rives, le halage était très difficile et, comme il fallait se garer en même temps de toutes les embarcations qui manœuvraient pour monter ou descendre, la progression devint si lente qu'il fallut près de trois heures pour atteindre le lieu de mouillage définitif, soit pour parcourir un mille environ.

CHAPITRE XIII

TCHONG-KING MÉTROPOLE COMMERCIALE DU FAR-WEST

La montée du haut Yang-Tsé. — Coup d'œil rétrospectif. — Les haleurs : caractéristiques.

Nous trouvâmes au débarcadère deux chaises à porteurs que nos amis, le Consul et Mme Bons d'Anty, avaient gracieusement envoyées à notre rencontre. On ne pénétra dans la ville, qui est murée, comme toutes les villes chinoises, qu'après avoir escaladé une longue suite de marches d'escalier noires et glissantes, qui conduisent de la berge à la cité, très élevée, sauf à l'époque des grandes crues, au-dessus du niveau du fleuve. La porte franchie, ce fut un défilé rapide au travers des rues puantes, boueuses et si étroites, par moment, que deux chaises se bousculaient en voulant passer de front. Et comme le consulat se trouvait bâti au point culminant de la ville, ce fut une ascension presque continue, avec, de temps en temps, de nouveaux escaliers.

Cette marche dura près d'une demi-heure, à travers un dédale malodorant, dans une demi-obscurité créant tout de suite une impression mauvaise que nous avons gardée depuis sur la métropole commerciale du Setchouen.

Quelle différence avec la cité capitale, la belle Tchentou, qui, par certaines rues, ne semble point chinoise! Il fallut tout l'accueil de bons amis pour nous faire oublier cette première prise de contact avec la grande ville que nous souhaitions atteindre depuis si longtemps.

Mais si Tchong-King est si laide par la construction et la distribution de ses rues, leur étroitesse et leur malpropreté, elle rachète ses défauts par sa situation tant pittoresque sur un haut promontoire rocheux battu par les eaux de Ta-Kiang et du Kialing-Kiang, qu'il domine superbement de plus de 200 pieds.

Ce port, dont le trafic est considérable, est situé à 2,500 kilomètres de Shanghaï, de l'embouchure du fleuve. C'est le point où, de toutes les directions, affluent les marchandises du Bassin-Rouge, du Kouei-Tcheou et du Yunnam. On y fait le commerce de l'opium, du tabac, du musc, de la soie, du riz, du sel, de la houille, des métaux, etc. C'est de Tchong-King aussi que partent tous les produits européens, pour rayonner dans le Far-West.

Les Anglais, les Allemands, les Italiens, les Japonais y ont des comptoirs. Nous aussi en avons un créé par M. Kingsbourg, qui vient même de faire un nouvel effort l'année dernière en installant une succursale de sa maison à la capitale, Tchentou. J'espère que son exemple sera suivi comme celui d'un autre Français, M. Renaud, qui m'affirmait, et c'est l'homme le plus prudent du monde, que la place de Tchong-King serait bien meilleure si les négociants européens étaient plus nombreux.

Je ne dois pas oublier non plus de parler d'un modeste, M. Coffiney, l'agent de M. Kingsbourg dans cette région. Coffiney est un Parisien toujours gai, toujours content, qui s'en va tranquillement faire ses achats au Thibet, à Ta-Tsien-Lou, au travers d'affreuses montagnes, comme s'il partait pour Saint-Cloud ou Suresnes.

Installé au Consulat, en attendant mon départ pour Tchentou, j'ai tout le temps de jeter un coup d'œil rétrospectif sur notre traversée du Yang-Tsé et d'en apprécier, en toute tranquillité, les phases diverses, intéressantes ou ennuyeuses.

L'impression dominante est que *nulle part au monde voyage plus attrayant, plus émouvant, et aussi plus instructif, ne peut être accompli.* Il dura pour nous trente-trois jours, mais pas une seule heure l'intérêt ne languit, pas un seul instant l'attention cessa d'être sollicitée vers un but déterminé : aspect du fleuve, paysages des rives, navigation de la jonque et ses tribulations dans les rapides, étude du marinier, du haleur du Ta-Kiang.

Pendant ces trente-trois jours, ce fut un défilé ininterrompu *des plus beaux spectacles naturels, riants ou sévères, gracieux ou majestueux, souvent grandioses, terribles quelquefois à donner le frisson.* C'était un changement perpétuel : si un soir on s'amarrait dans une gorge, au pied d'un énorme bloc rocheux, formidable étai de soutènement d'une haute muraille, le lendemain c'était sur une plage ou dans une baie tranquille, avec des coteaux qu'égayait la verdure des bambous et des cultures. Et quelle paix à pareil moment, dans la beauté des couchers de soleil, quelle joie de vivre dans cet isolement où rien ne venait troubler la pensée, la distraire de son effort, inquiéter l'âme dans la contemplation de la sublime nature !

Celui qui n'a pas vu le haut Yang-Tsé, *la sauvage splendeur de ses gorges, le bouillonnement de ses rapides, la tranquille beauté de sa large nappe*, en dehors des passages rétrécis ; qui n'a vu ses coteaux violacés, les sentiers de chèvres où courent les haleurs, sur l'extrême limite de vertigineux précipices ; qui n'a considéré, du haut de ces corniches, les grandes jonques, la voile battant le long du mât, glissant sur les eaux à la cadence des rames et de la barcarolle, mélopée plaintive qu'entonnent les nautoniers ; qui ne les a vues, ces jonques, au passage des rapides, se débattant dans la fureur des remous et des courants, n'a rien vu , ou plutôt n'a jamais admiré *pareil ensemble d'émouvants tableaux.*

C'est le voyage où le peintre et le poète, le penseur et le philosophe, ou encore le simple amoureux de la nature, trouveront mille satisfactions dans la réalisation de rêves entrevus, de la découverte espérée, dans l'éclosion d'aperçus nouveaux, la rencontre de problèmes insoupçonnés.

Et dans un ordre d'idées plus terre à terre, il n'est pas inutile de faire connaître combien facile est cette longue excursion, ce merveilleux pique-nique. J'ai décrit déjà la jonque avec son installation rudimentaire, mais non dénuée de confortable, où le nécessaire, au moins, est largement assuré. C'est un bateau-maison (*house-boat* des Anglais) que l'on possède ; et libre à vous d'y placer un lit moelleux, un rocking chair, ou le fauteuil de vos goûts. Si vous êtes un simple amateur de voyages, un sybarite, sans autre préoccupation que de voir des paysages non catalogués pour touristes, vous pourrez, de votre lit ou de votre chaise, jouir des plus merveilleux spectacles qu'il soit donné à l'homme de contempler, assister aux plus étranges, aux plus curieuses scènes qu'il soit possible de rêver.

Mais si vous aimez le sport, le footing, vous aurez les plus belles occasions de vertigineuses escalades, comme celles de la marche la plus paisible sur un joli sentier. Vous n'êtes donc pas condamné à rester, comme sur mer, nuit et jour sur votre bateau ; une jonque, sur le Yang-Tsé, a infiniment plus d'agréments. Le matin, au réveil, si la promenade vous tente, vous descendez à terre et trouvez, sauf dans les gorges, une berge, un terrain praticable ; sitôt fatigué de grimper ou d'arpenter une piste de haleurs, faites un signe et vous retrouverez quelques minutes après votre *home*, vos objets familiers. L'après-midi, si vous aimez la tranquillité des longues digestions, dans la lecture d'un livre favori, ou qu'un travail plus sé-

rieux vous attache à la jonque, la nouvelle promenade n'aura lieu que dans les dernières heures du jour : elle durera jusqu'à la rencontre du kwatze au mouillage. Et le soir, ce sera la paix assurée, la tranquillité dans la lecture et le travail; puis, le sommeil profond, dans une anse, au pied d'un rocher pittoresque, à l'abri des courants et des tourbillons.

Le problème de l'alimentation est aussi facilement résolu : Shanghaï nous a fourni les conserves et denrées les plus variées, mais si vous préférez un régime plus simple, fruits et légumes, volailles de toute espèce, vous les aurez si votre cuisinier est prévoyant, connaît les ressources de certaines escales.

Vous le voyez, les jours couleront rapides, heureux. Et quand la grande jonque, lourde et maladroite, qui tant de fois se débattit dans les tan, atteindra le port, il vous semblera que ce voyage est commencé d'hier, qu'il doit continuer, que Tchong-King et Sui-Fou sont trop rapprochés d'Itchang, qu'il faut aller toujours plus haut, vers les vertigineuses montagnes, dont les neiges enfantèrent pareille merveille liquide.

Et quand, plus tard, vous vous remémorerez cette montée du Yang-Tsé, que les radieux ou sinistres paysages du grand fleuve repasseront devant vos yeux, que vous goûterez à nouveau, par le souvenir, ces heures des beaux soirs où tant de *quiétude* se mêlait à tant *d'étrangeté*, votre premier sentiment sera de vouloir revivre cette phase de votre existence, de la recommencer le plus tôt possible. Et l'intérêt que vous y attacherez sera plus grand encore que la première fois, la jouissance de tels moments plus aiguë. C'est qu'on saisira mieux la délicate beauté ou la sévérité grandiose des spectacles déjà vus; et ce haleur si curieux, ce Chinois si intéressant, on les comprendra plus vite, on analysera plus à fond leur mentalité.

Combien prenante, accaparante est cette Chine, cette vall du Yang-Tsé et combien étroits sont nos horizons comparés d'autres, où un si bel avenir se révèle! Heureux les peupl qui sauront prévoir!

Je terminerai ce récit de notre navigation sur le Ta Kiang, en complétant, par quelques aperçus, l'étude fail dans le cours du voyage du personnel de notre kwatze.

Ce qui frappe le plus l'Européen qui veut bien observe la conduite de son équipage, c'est l'état d'indiscipline qu règne à bord généralement. Le lao pan a une *autorité tr limitée;* trop souvent même, il n'a que voix délibérativ et le dernier coolie, le plus stupide des haleurs pe effrontément *opposer son avis au sien.* Un ordre est rar ment accepté sans discussion, à moins qu'il ne s'appliqu aux manœuvres courantes; dans les autres cas, comm l'opportunité d'un départ, le temps de durée du halag l'heure de l'amarrage pour le repos du soir, les coolie prétendent imposer leur volonté et il faut entendre ave quelle insolence ils notifient leur caprice au lao par Même quand il s'agit de décider quel câble servira po le halage, le fou t'ze, insoucieux du danger que peut co rir la jonque par suite d'une rupture de ce câble, dema dera toujours le plus léger, refusant d'admettre les raiso qui militent pour une corde de plus grande résistanc comme la vitesse du courant et la force du vent debou Une fois à terre le haleur donne l'effort qu'il veut et c n'est que dans les rapides qu'il accepte, comme un devoi de tirer le plus possible. Mais il demandera tout de suit une compensation, un long repos; et si le passage d'u tan a lieu de bonne heure l'après-midi, le coolie consid rera, sitôt après, qu'il a bien droit au repos pour le rest de la journée. En temps ordinaire de halage, il s'octroi très fréquemment des loisirs, soit pour fumer une pip soit pour bavarder avec des riverains, des camarades d

métier, soit encore pour s'adonner au vice si général de l'opium, quand une occasion se présente au passage d'un village. Je revoyais ainsi dans la journée, s'atteler, à nouveau, au câble, des coolies qui avaient disparu depuis plusieurs heures, naturellement sans autre permission que la leur, le fou teou étant complice, ne pouvant faire autrement.

En d'autres circonstances, ces hommes montraient encore une conscience moins nette de leur devoir professionnel : c'est quand il fallait traverser le fleuve et ramer énergiquement, pour descendre le moins possible en aval. A pareil moment, j'observais chaque fois que l'un après l'autre, deux ensemble souvent, abandonnaient l'aviron pour allumer leur pipe ; cette traversée de dix minutes était encore trop longue et on la coupait de cette façon. Je suis intervenu, à de nombreuses reprises, pour faire cesser cette habitude détestable, dans l'ennui que j'étais de constater que nous perdions ainsi, par cette inconstance dans le travail et ces manifestations de besoins factices, une partie du chemin que nous avions auparavant péniblement gagné.

Ces périodes de repos que les coolies s'accordaient avec tant de fréquence se justifiaient d'autant moins que le travail de halage est généralement peu fatigant et sa durée jamais excessive. En dehors de certaines gorges, des rapides et de quelques passages difficiles, la tâche du fou tze n'est point ce que l'on croit, n'a rien de particulièrement pénible. En résumé, chaque fois que le haleur peut *ruser*, se donner un bon moment, une heure de paresse, de flânerie, il ne la manque jamais, *même au détriment de la progression normale* de la jonque. *Tout est prétexte à la plus grande réduction possible du temps de travail :* s'il y a un peu de brouillard, de pluie fine, s'il y a vent debout, hia fong, même très faible, sans action possible sur la

jonque, il ne veut plus repartir et, si c'est le matin, il refusera de démarrer le bateau. La pluie est sa grande excuse, la pluie qui, à son avis, fait *toujours* le sentier glissant, même quand il n'est pas argileux. Et si vous, Européen, reconnaissez de visu que le sentier est large, la berge sans déclivité marquée vers le fleuve, les glissades donc peu probables, étant donnée la nature du terrain, nullement dangereuses, en tous cas; si, dans ces conditions, vous demandez le départ, le halage immédiat, ce sont mille protestations. Mais supposons que vous serez énergique, que vous saurez exiger formellement, faire comprendre à votre équipage que vous ne céderez pas, votre prétention étant légitime : ils se résigneront alors à traîner le câble, mais ce seront des plaintes, des récriminations continuelles, si grand est leur dépit de céder au yang jen et de travailler, quand si belle occasion de flâner s'était présentée. Comme je l'ai dit, lorsque nous approchions d'un rapide, nos haleurs et timoniers n'avaient qu'un souci : rester *le plus possible en arrière,* prendre la queue des cinquante, soixante jonques, quelquefois davantage, qui s'alignaient en aval des remous, attendant leur tour de passage. Un autre souci était de finir la journée le plus tôt possible, de s'arrêter devant un obstacle deux ou trois heures avant la nuit, alors que vingt minutes de travail suffisaient pour en venir à bout : ils préfèraient remettre au lendemain.

Cette *crainte de l'effort est bien caractéristique du Chinois;* heureusement, l'Européen n'en est pas encore venu là. Surgit la difficulté, il s'inquiète, tend sa volonté, ses nerfs, attaque immédiatement, ne retrouvant le *calme* qu'au moment où elle est vaincue.

Cette même crainte de l'effort a poussé le fils de Han à *diviser le travail à l'excès,* à réduire la tâche de chaque professionnel au *minimum possible.* Sur les jonques, cette

division du labeur, cette spécialisation à outrance aurait du bon, si elle n'allait jusqu'à *annihiler toute initiative* chez les individus, à des moments critiques où la *seule volonté,* en dehors de toute aptitude définie, cataloguée, suffirait pour éviter un accident. J'en ai cité, dans le cours du voyage, un frappant exemple.

Un autre grave défaut du marinier chinois, défaut qui tourne en certaines circonstances à la cruauté, c'est le *manque d'une solidarité* qui lui serait cependant plus nécessaire que partout ailleurs, au milieu des surprises et des dangers de la navigation. Entre timoniers et haleurs, entre lao pan et tai kong, ce sont des disputes fréquentes, pour des riens, chacun rejetant sur l'autre l'erreur commise, la faute collective résultant d'une mésentente préalable, d'un manquement au principe de l'aide mutuelle. Il est bien rare qu'une volonté assez forte, un capitaine ou un chef d'équipe, d'énergie soutenue, tenace, se montre capable de discipliner tout ce monde de mariniers, d'imposer ses ordres, d'en assurer l'exécution fidèle et constante. Cependant, j'en ai vu des exemples pendant le voyage : j'ai observé des jours entiers des équipes de haleurs travaillant régulièrement, des embarcations, satellites de gros bateaux, transportant rapidement les câbles au point nécessaire, exécutant avec beaucoup de conscience les difrentes manœuvres qui leur incombaient, dont certaines malaisées et dangereuses, comme le décrochage d'une haussière au fond de l'eau, alors que celle-ci, brusquement libérée, entrant en tension, peut fouetter avec violence le sampan, le faire chavirer. Mais je dois à la vérité d'ajouter que ces haleurs appartenaient à des jonques marchandes richement chargées et que le fou teou ne se contentait plus de faire le simulacre de la baguette de bambou s'abattant sur les épaules du récalcitrant ou du paresseux, mais en jouait avec trop de libéralité souvent. Et, *chose*

pénible à constater, il n'y *avait ni récriminations, ni disputes, ni désobéissance formelle parmi ces gens durement menés,* à l'encontre de ce qui se passait sur notre kwatze.

Ces coolies sont de *grands enfants* qui deviennent rapidement insupportables, s'ils ne sentent une autorité inflexible qui les ramène, malgré eux, dans le droit chemin chaque fois qu'ils s'en écartent.

Je n'en ai pas encore fini avec le principe de solidarité; il me reste à parler du plus grave manquement à cette vertu qui puisse s'observer chez un peuple. Si une jonqne vient à s'ouvrir sur un roc, à chavirer dans un rapide, que le *hong tchoan* (bateau de sauvetage) ne soit pas présent ou soit occupé ailleurs, aucune des embarcations présentes ne fera un mouvement, aucune d'elles ne manœuvrera, même en route, pour recueillir les hommes de l'épave. Quand un accident se produit, que, la jonque sombrée, l'équipage se débat dans le courant ou les remous, personne du rivage ou des mariniers des bateaux qui se trouvent en aval ne *s'inquiétera* du sort menaçant d'échoir à ces malheureux. Non : on fait des plaisanteries sur la façon dont ils boiront le dernier coup; la mort, c'est une fatalité, l'heure a été marquée, laissez passer une volonté plus forte que la vôtre. Le *fatalisme, n'est-ce point la religion des faibles, la caractéristique de la débilité physique et morale?*

Il s'est trouvé cependant, en Chine, un homme qui a eu pitié de ses semblables, s'est ému devant le nombre des victimes que l'insouciance des mariniers, doublée d'un effroyable égoïsme, faisait chaque année. Il a donc organisé le service des jonques de sauvetage *(hong choan)* dont j'ai parlé. Et, pour bien marquer ses tendances, tracer une voie à l'humanité trop latente de ses compatriotes, uniquement soucieux de leurs intérêts, il déclara qu'assistance ne serait portée qu'aux hommes, non aux marchan-

dises *(kieou jen, pou kieou hô)*. Cette bienfaisante institution a été vite reconnue par le Chinois comme avantageuse, au point de vue *face*, mais elle n'a servi qu'à le fortifier dans ses habitudes égoïstes, manquant son but principal, qui était de fournir un exemple à suivre. Le marinier se dit maintenant qu'il n'a plus à s'occuper des gens qui se noient, puisqu'il existe des sauveteurs *officiels*, des hommes *dûment qualifiés* pour cette tâche spéciale, dont les attributions très nettes ne sauraient *souffrir d'empiétement*.

D'ailleurs, cette création d'un philanthrope est restée sans écho, ne s'est point généralisée; et d'autres fleuves aussi dangereux que le Yang-Tsé ne connaissent pas le hong tchoan. Une histoire qu'on s'est répétée sur tout le Yang-Tsé et qui a pris les proportions d'un événement parmi riverains et nautoniers, est celle d'un grand voyageur anglais qui, remontant le fleuve, se jeta à l'eau pour sauver le jeune fils du lao pan, en train de se noyer. La spontanéité du mouvement de l'Européen, de cet acte tout altruiste, stupéfia l'équipage et le père lui-même. Ce dernier, pendant que le *ta yang jen* (grand personnage étranger) nageait vigoureusement vers l'enfant, se lamentait, non sur la chute de son fils et sa mort possible, mais sur l'extravagante fantaisie de son passager, qui pouvait se noyer, et, par là, créer mille ennuis au brave homme, responsable jusqu'à un certain point, suivant la règle chinoise. Tout se passa bien, heureusement : l'enfant fut repêché et l'Anglais remonta à bord, mais l'incident ne sera oublié de longtemps.

Après cet exposé de la mentalité et des aptitudes générales du marinier du Ta-Kiang, on est amené à conclure que les risques de navigation sont très grands, les accidents fréquents. C'est vrai, mais, heureusement, le Chinois rachète par une habileté, une adresse extrêmes, son

insouciance et son imprévoyance. Baker a dit : « Ce qui étonne profondément l'Européen qui remonte le Yang-Tsé, c'est qu'avec un tel armement, des mâts, voiles et rames ainsi agencés, en un tel état d'entretien, avec, aussi, pareils équipages, les jonques arrivent au port quand même, sans trop d'avaries. » Elles arrivent parce que le fils de Han est peut-être l'homme le *plus adroit au monde*. S'il joignait à cette qualité un peu d'activité, il nous étonnerait; malheureusement, comme on a pu s'en rendre compte, sa devise est : « *Man, man ti* — lentement, lentement! » Notre besoin d'aller vite, perdant le moins de temps possible, est incompris de lui. Nos haleurs me considéraient un peu comme un maniaque et m'appelaient, en riant : *tai kouai kouai ti* (monsieur vite, vite).

J'ai parlé de l'indiscipline des équipages ordinaires, sans mentionner la tenue des mariniers de l'État. Je me servais fréquemment du hong tchoan et avais tout le temps d'observer ses hommes; les rigueurs habituelles du régime militaire ne paraissaient avoir modifié en rien les tendances de la race à faire de *sa fantaisie la règle;* et le patron, qui était le meilleur homme que j'avais encore rencontré sur le Yang-Tsé, était bafoué, ridiculisé à chaque instant par deux de ses subordonnés. Le restant observait une vague neutralité.

Un soir, le petit hong tchoan s'ouvrit sur une roche sous-marine, parce que l'équipage s'entêta à passer par un chenal que le patron avait déclaré difficile et semé d'écueils; seulement, comme la voie était plus courte, les hommes imposèrent leur volonté. Le bateau se remplit d'eau rapidement et nous eûmes tout juste le temps de gagner la berge. Il est vrai que ces mêmes hommes se mirent aussitôt à réparer et le travail fut vite exécuté, presque sans mot dire.

CHAPITRE XIV

DE TCHONG-KING A TCHENTOU

Sur la tá loú. — Comment on voyage. — Cadavres et sens olfactif du Chinois. — Curieuse mode de chauffage « direct » : la hò long tze.

Il nous tardait de partir pour la capitale; aussi, dès que le voyage fut possible, nous quittions Tchong-King et disions adieu à Mme Bons d'Anty, au consul, dont l'amicale hospitalité nous avait empêchés de trouver long le séjour dans cette ville aux multiples désagréments. Tchentou exerçait sur nous la plus forte attirance et grande était notre impatience de la voir enfin.

Le voyage à la capitale est très facile. Il comprend dix à onze étapes. On voyage généralement en chaise, mais le cheval serait le moyen le plus pratique. L'Européen qui circule dans ces régions est suivi d'une chaise à porteurs, par décorum, parce que le Chinois n'estime pas qui voyage autrement. Mais la plupart du temps nous marchons, le besoin d'activité inhérent à notre race ne pouvant s'accommoder de la station assise, prolongée, dans une chaise étroite.

Les porteurs pour la chaise et les bagages sont empruntés à un loueur spécial. On rédige un contrat en due forme, par lequel il s'engage à vous faire arriver à telle date, vous et vos colis, au point assigné : il est responsable des pertes et des retards. Les porteurs sont divisés par équipes, sous la direction d'un fou teou, qui veille à ce que l'étape soit couverte dans de bonnes conditions, avant la nuit.

Inutile d'emporter une tente; en Chine, on trouve partout un gîte suffisant, un abri, même dans les villages, *a fortiori*, quand on pratique une *ta lou* (grande voie), qu'on suit la route mandarine, de Tchong-King à Tchentou, par exemple. C'est alors la grande auberge chinoise, toute en profondeur, parce que sans étage, avec des chambres ordinaires à droite et à gauche d'une cour intérieure qui continue la porte d'entrée; avec, au fond, plusieurs pièces confortables, dont une centrale et deux latérales. Ce sont les chambres de luxe réservées aux mandarins et riches marchands. Dans les très grandes auberges de certaines villes, il y a même cinq vastes pièces à l'arrière-plan, deux de chaque côté de la chambre centrale. Elles ont plancher et quelquefois plafond, si elles ne sont pas toujours d'une propreté exquise : on est donc dans des conditions assez normales d'abri provisoire. Et si vous éprouvez de la répugnance à vous servir de certains meubles qui s'y trouvent, rien de plus facile que de les faire enlever, de déménager ce qu'il vous plaira; le maître de céans sera de la plus parfaite urbanité et se soumettra sans objection à toutes vos fantaisies. Seulement, il ne faudra pas lui demander des draps de lit : c'est pour le Chinois une superfluité dont il n'a aucune idée. Lui, couche tout habillé, sur des planches, quelle que soit sa condition. S'il a un matelas, l'été, il est en paille tressée; l'hiver, il est fait d'une couche d'ouate placée entre deux épaisseurs de toile ou coton.

On jouit donc à l'auberge chinoise de la plus grande liberté; elle présente souvent moins d'ennuis que nos hôtels ordinaires. Le lit, qui peut vous répugner, dont vous suspectez la propreté, dont les draps et couvertures sont de fausse sécurité, de fraîcheur discutable, n'existe pas dans l'auberge chinoise. L'Européen a sa couchette avec lui; il en est suivi et le soir, à l'étape, le châlit indi-

gène couvert de son matelas de paille une fois enlevé, il y a place vacante pour l'installation de tout le matériel spécial qu'il a eu soin d'emporter. Il dormira dans ses couvertures à lui, sur son matelas et, près de lui, il pourra encore reconnaître sa petite table et sa chaise. Le châlit indigène, fait de planches, peut encore être utilisé pour y placer le matériel de couchage, mais il est alors prudent de le faire nettoyer avec soin et d'étendre dessus une toile cirée européenne ou plutôt une toile du pays imbibée d'huile de *tong ieou* (huile de l'*elæococca vernicifera*) qui éloigne les insectes, poux et punaises.

Le matin, au petit jour, votre boy roule matelas et couvertures, les enveloppe dans une gaîne imperméable et, une fois fixés sur le petit lit de fer ou sur un châlit chinois qu'on a pu se procurer avant le départ, les remet à deux porteurs, dont ce sera la charge pour la journée.

Un autre détail important, celui de l'alimentation, ne vous donnera pas plus d'inquiétude que le reste. Comme votre cuisinier est parti avant vous, le matin, s'est hâté le plus possible, vous trouverez, au milieu du jour, votre repas préparé dans une auberge du chemin et le soir, quand vous arrivez à l'étape, au moment précis où vous franchissez la porte d'entrée du nouveau gîte (1), vous l'apercevrez, devant le grand fourneau indigène, surveillant ses casseroles. Il a trouvé sur place tout ce dont il avait besoin : viande de bœuf, de mouton ou de porc, volailles de multiples espèces, légumes frais, choux, carottes, navets, etc. Comme la journée passée au grand air vous a aiguisé l'appétit, vous aurez la satisfaction d'avoir à votre portée, dans un moment, tout ce que l'hygiène alimentaire ou votre goût personnel recommandent à votre

(1) La cuisine se trouve généralement placée, dans les auberges chinoises, près de l'entrée, sur le bord du couloir central.

attention Et il en sera ainsi chaque jour, jusqu'à Tchentou, avec de légères différences locales, suivant que l'étape du soir sera une ville ou un gros village.

Si l'on en excepte deux sur les onze étapes du trajet, l'auberge est partout suffisante et l'hôtelier, s'il n'a pas à loger un mandarin en voyage, vous abandonne volontiers, sans majoration de prix, la jouissance de toutes les pièces du fond. Le seul ennui de ces chambres, c'est que les portes ferment généralement mal et que les fenêtres à claire-voie, recouvertes d'une ou de plusieurs grandes feuilles de papier blanc, plus ou moins transparent, qui tient lieu de vitres, laissent trop facilement passer l'air.

A l'époque où nous voyagions, en décembre, comme les nuits étaient très froides, notre première préoccupation, à l'arrivée à l'étape, était de faire coller du papier neuf sur les fenêtres, l'ancien étant généralement criblé de trous. Mais ce qui était préférable pour nous défendre contre les courants d'air, c'étaient nos toiles chinoises imperméables, que le boy clouait rapidement contre les ouvertures, sitôt que nous pénétrions dans l'auberge. On dressait la table dans la chambre, et, le repas fini, les notes rédigées, on dormait en paix jusqu'à 5 heures du matin, oubliant qu'on était perdu au fond de la Chine, à plus de 3,000 kilomètres de la côte.

On le voit, cette façon de circuler n'est inférieure à aucune autre : c'est le départ, la halte, l'arrivée suivant le caprice, la volonté du voyageur. Quand on retrouve plus tard le chemin de fer, le train rapide où l'on est prisonnier pour de longues heures, on se prend à regretter les chemins du Setchouen, de la Chine, où l'on progresse à petites journées, à pied, à cheval ou en chaise, au grand air vivifiant, point pressé, ayant tout loisir d'étudier paysages et gens.

Dès le petit jour, Castel ou moi appelions le fou teou

et des coolies venaient chercher la literie ainsi que tous les ustensiles de cuisine et de table. Le boy soldait l'hôtelier (1,000 à 1,200 sapèques pour la nuit, soit de 3 francs à 3 fr. 25 pour nous deux, pour Castel, l'interprète, les boys, les palefreniers, etc.) et, aux premières lueurs de l'aurore, nous étions sur la grande route mandarine.

Notre voyage se fit tantôt en chaise, tantôt à cheval, mais surtout à pied. Rien n'était plus agréable, dans la fraîcheur du matin, que d'arpenter la route avec, de chaque côté, de belles cultures en plein développement, malgré la saison d'hiver avancée : blé, orge, pois, fèves, haricots, colza, pavots, sans compter les champs où poussaient toutes sortes de légumes, choux, carottes, navets, aubergines, une romaine appelée *o sen*, une sorte de betterave, dite *nieou pi tsai*. Ces cultures couvraient le fond des vallées, la surface des plateaux, des côteaux même, aux flancs escarpés, découpés en terrasses par l'agriculteur, pour y retenir le plus d'humidité possible. La grande lutte pour l'homme de ces champs devait être de disputer aux eaux, aux pluies violentes d'été surtout, la moindre parcelle de cette terre tant précieuse et féconde des collines et plateaux dénudés, imprudemment déboisés, maintenant sans défense contre l'action destructive des agents atmosphériques. Le long de cette route de Tchong-King à Tchentou, tout le sol, d'ailleurs, n'est pas cultivé : le déboisement a rendu stériles bien des districts, semé la ruine en trop de lieux où régnait autrefois la prospérité.

La route ne fut jamais monotone, tout au contraire : tantôt, on suivait une vallée, une jolie rivière aux eaux vertes; tantôt, on escaladait de riants coteaux cultivés ou couverts de taillis de chênes, de châtaigniers, vestiges des grands arbres disparus; d'autres fois, on franchissait de véritables crêtes de montagnes, d'où se découvraient à

l'infini des plaines fécondes, bien arrosées, dans le moutonnement d'innombrables collines isolées, toutes rouges des grès qui les composent. Puis c'était la traversée de villes, de grands villages formés d'une seule rue, au bord de laquelle se montraient les façades de toutes les maisons la constituant. Ces maisons, assez misérables, faites surtout de bois ou de torchis, rarement de briques, étaient autant de boutiques où se débitaient surtout des denrées, des victuailles pour voyageurs. La caractéristique de cette rue unique, toujours malpropre, était des porcs, à l'entrée, au milieu, à la sortie; des porcs partout, entiers ou fendus en deux, bien blancs, bien grattés, pendus aux devantures. Le boucher, armé d'un petit balai, leur fouaille de temps en temps l'épiderme luisant, pour donner, paraît-il, plus belle apparence à cette chair favorite, grand régal du Chinois.

Nous choisissons généralement un de ces villages pour la halte du déjeuner : c'était alors la désertion des maisons, le cercle formé autour de nous, les mamans nous montrant à leurs enfants. Puis, c'était la grande attraction pleine d'intérêt pour eux : notre repas. Un Chinois aime toujours à voir manger; il éprouve à ce moment certaines satisfactions tout imaginatives, c'est vrai, mais qui n'en sont pas moins recherchées par lui. Et le plaisir est considérablement accru si c'est un *yang jen* qui se sustente devant lui : quelles joyeuses réflexions et quelles bonnes plaisanteries il pourra faire ensuite sur la façon de manger du Barbare, l'étrangeté des plats qu'il ingurgite! De quels bizarres instruments il se sert! Est-il assez arriéré, assez obtus d'esprit pour n'avoir jamais inventé les bâtonnets! Il est vrai que cette petite merveille de commodité ne pouvait être trouvée que par un fils de Han! Quelle drôle d'habitude il a aussi : il boit en mangeant, il absorbe à chaque instant des gorgées d'un liquide rouge

noirâtre, qu'il mélange avec de l'eau *froide*. Quelles stupides manières! Pourquoi boit-il autre chose que du thé bien chaud? Et ainsi de suite.

Chaque jour, on traversait une ville, quelquefois deux ou trois, sans compter de très nombreux villages. La densité de la population est extrême sur cette route : elle a été un vrai centre d'attraction pour les districts environnants, qui se sont dépeuplés à son profit. Mais la région n'a pas attiré que des marchands et artisans; elle possède aussi une masse considérable d'agriculteurs et maraîchers; car elle est riche, bien arrosée généralement par les affluents du Lou-ho, dans la partie méridionale, par le Lou-ho lui-même dans la partie nord.

Nous avons traversé des cités comme Yun-Tchouang-Hsien, Yun-Tchang, Long-Tchang-Hsien, Loui-Kiang, Tse-Tcheou, Tse-Iang, ces trois dernières très importantes et très peuplées, Kien-Tcheou, enfin, 60 kilomètres avant d'atteindre Tchentou.

Loui-Kiang est le centre d'un district particulièrement riche, en raison de la culture de la canne à sucre qui se pratique sur une série de plateaux que traverse la route et qui dominent le Lou-ho dans une situation très pittoresque. Dans le fond de la grande vallée et le long de tous les petits vallons latéraux, poussent de nombreuses variétés de légumes, mais surtout de grands choux, dont les feuilles desséchées et salées constituent le *han-tsai*, aliment de consommation générale. Autour de la ville et de ses faubourgs, c'étaient d'énormes échafaudages de bambous où séchaient ces légumes. L'approche de Loui-Kiang nous est signalée par de nombreux coolies qui portent en balançoire des jarres d'un épais liquide jaune ou brun verdâtre qui n'est autre que du sucre brut, des mélasses; ils portent encore des pains rectangulaires formés avec des résidus de fabrication; d'autres fois, c'est

le *pin-tang* qui circule ainsi, du sucre candi, ne manquant jamais de provoquer les regards d'envie de nos hommes et des soldats d'escorte. Ils se contentaient cependant de piller les champs de cannes, d'arracher le plus possible de pieds pour les manger le long du chemin. Tous nos porteurs faisaient de même.

C'est avant d'arriver à Loui-Kiang, près d'un *p'ai-fang* (arc de triomphe, sorte de porte monumentale élevée au voisinage des villes), que je vis pour la première fois, étendu sur la route, un homme qui agonisait : *personne n'y prenait attention, ne songeait à le secourir*. Il mourrait là et son cadavre y resterait combien de jours?... Il serait enlevé, non quand la puanteur serait insupportable, une puanteur ne l'étant jamais pour un Chinois, mais à une date indéfinie, quand le mandarin ou certaine société, se chargeant bénévolement de cette besogne spéciale, le ferait emporter. Car il semble qu'il n'y ait *jamais urgence de ce côté* dans l'Empire du Milieu : à la capitale, en sortant pour la promenade, j'ai vu, combien de fois! plusieurs jours de suite, le *même cadavre à la même place*. Puis il disparaissait un jour, à demi rongé par les corbeaux et les chiens errants. Durant l'hiver, ces rencontres sont surtout fréquentes : tant de misérables mendiants succombent à ce moment! Il existe cependant, en Chine, des sociétés de bienfaisance, des sociétés dont le rôle consiste à recueillir les cadavres entiers et à les mettre dans un cercueil, ultime offrande ici-bas et la plus *précieuse* aux yeux du fils de Han. Mais la mortalité est si grande parmi la basse classe, tant de mendiants succombent à certaines époques de l'année, que la société ne suffit plus à sa tâche et, durant des périodes de trois ou quatre jours, quelquefois davantage, le même cadavre empeste l'air, souille le sol dans l'enceinte de la ville, au bord d'une grande voie d'accès à cette ville. L'explication est que le

cadavre et son odeur *n'incommodent jamais* le Chinois, ne soulèvent point ses protestations. Quand dans une famille quelqu'un vient à succomber et que pour une raison quelconque, ressources insuffisantes ou attente de la décision du géomancien, on ne peut procéder à la cérémonie de l'inhumation, le mort est conservé des semaines et des mois quelquefois dans la maison, sans que les parents semblent, à aucun moment, s'en préoccuper. Et cependant, si la famille retarde tant, ne fait pas la dépense habituelle des funérailles, c'est qu'elle est pauvre ou momentanément appauvrie; la qualité du cercueil s'en ressent donc. Ce sera dans une misérable bière en *cha-mou* (sapin), aux planches mal jointes, qu'on placera le cadavre; et la sanie coulera par toutes les fissures. Mais on attendra quand même que le géomancien ait désigné un emplacement favorable pour y déposer le cercueil, ou qu'un peu d'argent soit rentré pour les frais d'ensevelissement, toujours élevés, ne serait-ce qu'en raison des dépenses qu'entraînent les festins obligatoires offerts à tous les membres de la famille et aux voisins. Tant qu'il reste des sapèques dans la maison du défunt, tout ce monde célèbre avec entrain les funérailles et ne consent à s'en aller que le jour où le chef de famille annonce que les dernières mangeailles ont achevé d'épuiser ses ressources.

Le lendemain du jour où nous avions quitté Loui-Kiang, près de la grande ville de Tse-Tcheou, nous aperçûmes dans les champs, au bord du chemin, trois vieilles femmes qui, aidées d'une bande de porcs, faisaient leur récolte d'arachides. Ces animaux les déterraient à coups de groin, de la même façon qu'ils éjectent les truffes dans notre pays. Ce qui attira notre attention fut moins la façon d'opérer des porcs que certaine attitude des vieilles femmes, qui paraissaient, de loin, être assises sur un petit escabeau pendant qu'elles surveillaient leurs auxiliaires.

Je demandai à l'interprète de m'expliquer ce sybaritisme des paysannes : il répondit, à notre stupéfaction profonde, que cet objet n'était pas un escabeau, mais bien une *chaufferette,* faite d'un panier de bambou à l'intérieur duquel se plaçait un vase en terre rempli de braise. Cette corbeille se transportait aux champs : les vieilles femmes l'avaient, placée entre leurs jambes et s'accroupissaient dessus ; à chaque déplacement nécessité par la surveillance des porcs, elles l'emportaient à la main pour recommencer, au repos, le même manège.

Comme le froid était vif maintenant, nous allions désormais revoir sur la route, jusqu'à Tchentou, la *ho long tze* (la chaufferette). Dans les villes et villages, au milieu des rues et sur les portes se tenaient des gens au ventre paraissant étrangement proéminent pour leur degré d'adiposité, chez certains surtout, grands et efflanqués, de cette maigreur squelettique qui caractérise le fumeur d'opium invétéré. Ces hommes portaient tout simplement une *chaufferette sur leur abdomen*, par-dessous les vêtements ; une manche de l'habit pendante le long du corps indique que le bras n'est plus là, qu'il est allé supporter la corbeille en son lieu. Quelquefois, ce n'est plus une manche, mais deux qui pendent ; l'explication est simple : le faux manchot s'est offert *deux* ho long tze. Pendant que l'une chauffe l'abdomen, l'autre rayonne vers les *lombes* une douce chaleur. Non seulement dans les villes et villages, mais encore sur les chemins, de nombreuses gens déambulaient ainsi, tous leurs feux allumés, avec marche ralentie quand même.

Avant le départ de Tse-Tcheou, au matin, tous nos coolies avaient leur chaufferette ; ils l'éteignaient toutefois au moment de charger leurs fardeaux, mais chaque fois qu'ils se reposèrent, en cours de route, ils en louèrent une le temps du repas. Le *ma fou* (palefrenier), lui, émit la

prétention de garder la sienne, tout en conduisant les chevaux, mais notre boy, qui savait l'opinion de l'Européen sur ce mode de chauffage, surtout lorsqu'il se pratiquait dans certaines circonstances, ridiculisa tellement le pauvre diable, qu'il vida d'abord sa braise dans la rue, puis envoya rouler le tout dans les jambes des passants.

Le 23 décembre au soir, après une longue ascension qui avait duré tout l'après-midi, nous arrivions dans un village assez misérable qui devait être notre dernière étape avant Tchentou. Ce village nous offrit la plus mauvaise auberge de toute la route : une seule chambre très exigue, sans plancher, avec un plafond fait de grosses nattes, d'où toute espèce de débris tombèrent sur notre lit durant la nuit Ce fut surtout le froid qui nous fut le plus sensible, sans être toutefois exagéré. Pour un pareil voyage, en cette saison, les couvertures de laine sont insuffisantes; il faudrait des fourrures. En effet, ces chambres aux minces parois de planches ou de torchis ne sont jamais chauffées, parce que la maison chinoise, au Setchouen du moins, ne comporte pas de cheminée et que nos poêles sont inconnus.

Le 24 au matin, après une marche d'une heure le long d'un sentier en corniche dominant des ravins profonds de 6 à 700 pieds, nous atteignions le point culminant de la montagne et la descente commençait sur l'autre versant. Nous vîmes bientôt se dérouler à nos pieds la merveilleuse plaine de Tchentou, connue dans toute la Chine pour son étonnante fécondité, qui lui a valu le nom de Jardin du Royaume Fleuri (l'expression de Royaume Fleuri désigne le Setchouen). Elle apparaissait comme un immense champ de verdure, celle des cultures et des bambous, avec des rubans d'aspect gris argenté sous le soleil, qui étaient les rivières et les canaux innombrables sillonnant cette plaine.

Elle formait une vaste cuvette entourée d'une ceinture de montagnes ou de coteaux, se profilant à perte de vue dans une buée légère s'élevant du sol humide et du lit des canaux. Cette plaine constitue, en réalité, le bassin de réception de toutes les eaux qui ruissellent aux flancs de ces monts et collines : elle en est le grand réservoir. Il y a donc là, pour ce sol, un apport immense et constant, sauf l'hiver, d'humidité précieuse qui explique, en partie, son extraordinaire fécondité. Mais ces eaux de ruissellement deviennent torrents par endroits, surtout à l'époque des grandes pluies d'été charriant, pour le bénéfice de la plaine, d'énormes quantités d'humus et de débris organiques qui achèvent en bas leur décomposition et sont un facteur de plus pour la fertilisation. La masse entraînée, arrachée aux pentes, est d'autant plus considérable qu'elles ont été entièrement déboisées. Et la vitesse des eaux est telle même, durant l'été, qu'il n'y a qu'un dépôt de limon insignifiant au fond de la cuvette, que tout le reste est emporté au loin, perdu pour la plaine de Tchentou. *Le Chinois, homme à courte vue, ne semble pas avoir prévu les conséquences lamentables du déboisement à outrance.*

L'eau des montagnes bordantes ne donnant pas au fils de Han une humidité suffisante au printemps, pour les semailles du riz, il a capté un grand fleuve, le Min. A sa sortie des montagnes, il s'en est emparé, l'a divisé, ramifié, et, de la masse de ses ondes domptées, il a formé un merveilleux réseau, dont les mailles enserrent la plaine entière.

Vers 9 heures du matin, nous étions au bas de la rampe dont le sommet dominait de plus de 1,500 pieds le fond de la cuvette et nous marchions maintenant sur terrain plat. Je pouvais suivre de l'œil, sur la route qui serpentait au milieu des champs de blé, de fèves et de colza, la longue file des coolies qui portaient les chaises et ba-

gages ; ils étaient soixante-dix en tout, marchant d'un pas allègre, heureux d'arriver, semblait-il, à la dernière étape.

Je n'avais qu'à me louer d'eux ; ils avaient accompli leurs étapes régulières, courtes il est vrai, sans récriminations, sans protestations d'aucune sorte. Si le temps, au lieu d'avoir été constamment beau, avait tourné à la pluie, il n'en eût pas été de même sans doute et la lutte avec leurs mauvaises habitudes eût commencé, mais heureusement, ce fut pour chaque étape une journée ensoleillée. Ce beau temps est à peu près constant pendant la dernière moitié de l'automne et tout l'hiver : c'est donc la meilleure époque pour voyager au Setchouen, d'autant plus que le froid n'est jamais excessivement vif, ne se fait guère sentir pendant la durée du jour, le soleil réchauffant toujours suffisamment l'atmosphère de plusieurs degrés même au-dessus du point de congélation.

En été, la période des grandes pluies, la circulation est des plus pénibles et très souvent impossible, en raison des crues des fleuves et rivières, mais surtout à cause de l'état lamentable des routes jamais entretenues et qui deviennent alors des lacs de boue, d'où les porteurs ne peuvent se dépêtrer.

Les deux premiers jours du voyage, nos coolies arrivèrent très tard à l'étape, malgré la faible distance à couvrir : c'est qu'ils s'arrêtaient, presque toutes les heures, dans les auberges ou *tcha tien tze* (boutiques à thé) de la route, pour fumer des pipes, boire du thé, raconter des histoires, dire leur nombre, l'importance de leur caravane, la constitution et l'arrangement de leurs colis, etc. Je jugeai utile de remédier en partie à cette mauvaise habitude, de tolérer un certain nombre de haltes, mais d'en supprimer d'autres complètement inutiles. Ils s'y soumirent difficilement, mais quand ils s'aperçurent qu'on les surveillait, qu'on était bien décidé à ne pas tolérer de

manquements à la nouvelle organisation, ils obéirent aussi ponctuellement qu'un Chinois en est capable et l'étape fut toujours rapidement couverte, sans obligation de marcher de nuit, chose si difficultueuse sur de pareilles routes. Ils arrivaient même à l'étape du soir avant nous et, en entrant à l'auberge, nous les voyions sous le porche en train de se débarrasser de la poussière du chemin, de se laver les pieds, dans le même baquet, par groupe de trois à quatre successivement. Les soixante-dix coolies de la caravane passaient dans la *même eau*, car l'aubergiste n'en tolère pas le gaspillage, surtout quand elle est chaude, comme c'était le cas. Ils étaient rares ceux qui se lavaient le corps en entier : ce n'est point dans les habitudes de la race ; il faut que le corps soit bien couvert de boue ou de poussière pour qu'ils en viennent à ce nettoyage général. Certains cependant s'offraient l'ablution totale et, sans la moindre gène, exhibaient aux regards des passants, qui d'ailleurs n'y prenaient garde, leur torse et leurs membres mangés de gale. Tout le monde s'essuyait avec le *même chiffon* malpropre. C'était aussi l'heure de la chasse à la vermine, qui les dévorait.

Un peu plus tard, après le repas, c'était la distribution des *pou k'ai* (couvertures). Le garçon d'auberge circulait parmi les différentes équipes de porteurs et, à haute voix, s'enquérait des besoins de chacun. Pour avoir une idée du degré que peut atteindre la saleté parmi ce peuple, il faut avoir vu ces pou k'ai d'auberge pour coolies ; je ne les décrirai pas : j'en ai déjà parlé durant la montée du Yang-Tsé. C'étaient des couvertures ouatées en lambeaux, qui passent ainsi, chaque jour, de l'un à l'autre et ne sont soumises, tant qu'elles durent, à *aucune espèce de lavage*. Oh! contagion, jamais elle n'a de plus belles occasions de s'exercer que dans ces auberges, avec ces couvertures. D'ailleurs, les Chinois ne connaissant pas le savon, ces

objets de literie, même lavés, ne présenteraient qu'une sécurité très relative.

J'ai indiqué, tout à l'heure, le nombre des coolies utilisé par nous et l'on s'étonnera peut-être qu'un voyage en Chine nécessite l'emploi de tant de porteurs et, par suite, une dépense qui doit être élevée. C'est qu'il faut, pour chaque chaise, les quatre coolies réglementaires, puis deux ou quatre de rechange, suivant la difficulté de la route et l'urgence d'une progression rapide. Si vous êtes plusieurs personnes, comme c'était notre cas, qu'il faille, de plus, une chaise pour l'interprète, le cuisinier et le boy qui doivent, non seulement vous suivre, mais plutôt vous précéder à l'étape, le nombre de *kiao fou* (*kiao,* chaise ; *fou*, porteur) seul est déjà sérieux. Quant aux porteurs ordinaires, il en faut pour la literie, les ustensiles de cuisine et de ménage, les provisions actuelles, sans compter les réserves, qui doivent être considérables quand on s'en va pour un long séjour. Je passe sur les autres bagages, qui ne sont pas moins importants comme quantité, toujours pour la même raison.

Le poids réglementaire accepté par tout porteur est de 80 livres (livre chinoise : 604 grammes), mais généralement le chargement est plutôt inférieur que supérieur à ce poids. Toute surcharge de quelque nature qu'elle soit leur est insupportable. Ainsi, je prenais quelquefois dans ma chaise ma petite chienne fox-terrier : ce fut le premier jour une protestation ininterrompue de la part des quatre coolies qui ne pouvaient accepter d'avoir chacun 500 grammes de plus à porter. Comme je montais très rarement dans la chaise, marchant presque tout le temps en chevauchant sur ma mule, je les menaçai de m'en servir désormais constamment, s'ils n'acceptaient la petite chienne. Ils eurent peur et se turent, sachant que je tenais toujours mes promesses.

La paye journalière d'un coolie ordinaire sur route est de 350 à 400 sapèques (1,000 sapèques, c'est-à-dire une ligature, valent 3 francs environ); celle du kiao fou, mieux rémunéré, de 400 à 450. La station de nuit à l'auberge varie de 800 à 1,200 sapèques, suivant qu'elle est de première, deuxième ou troisième classe. Et c'est un prix pour Européen, car le Chinois est loin de payer autant.

Vers midi, nous arrivions dans un gros village où l'on déjeuna; Tchentou n'en était distant que de 30 lis (12 kilomètres). A 2 heures, nous traversions un large canal aux eaux limpides, d'un joli bleu verdâtre, où des Chinois pratiquaient la pêche au cormoran. A l'aide d'une nacelle ressemblant à une petite pirogue, ils gagnaient le milieu de la rivière et lâchaient les cormorans qui plongeaient aussitôt, rapportant dans leur bec le poisson pris. La pêche à la loutre se pratique aussi beaucoup et de la même façon. Pour empêcher l'animal d'avaler sa proie, le pêcheur lui passe au cou un anneau qui entrave tout mouvement de déglutition.

A 3 heures, nous apercevions les bastions qui surmontent les portes de la ville, non encore les murailles, car d'épais rideaux de bambous nous en masquaient la vue. A une faible distance de la route, nous voyions de tous côtés, au milieu des champs, des maisons blanches, d'aspect coquet, qui étaient autant de fermes. Toute cette campagne, avec ses habitations éparpillées, ses cultures déjà avancées, ses canaux et rivières multiples aux eaux claires serpentant dans toutes les directions nous gagna immédiatement, nous promettant des délassements futurs, hors de la ville murée. D'ailleurs, toute la contrée depuis Tchong-King, c'est-à-dire sur une distance de 400 kilomètres, nous avait produit la plus délicieuse impression par sa fertilité et sa beauté. Ce territoire extrêmement accidenté, avec ses vallées profondes et ses innombrables

coteaux, est un des plus pittoresques que j'aie rencontré. Il serait incomparable si le déboisement complet, aujourd'hui réalisé dans toutes les parties, ne lui avait enlevé son plus riche décor. Cette constatation est pénible pour tout Européen qui a traversé le Setchouen ; il s'y habitue difficilement et ne souhaite rien autant que la reconstitution des belles forêts disparues.

A 4 heures du soir, nous franchissions la porte de l'Est (*Tong-mên : tong*, est; *mên*, porte), voûte énorme très haute et très profonde, qui donne un accès direct dans la cité. Le faubourg qui y conduit est très long et le plus sale de tous ceux qui mènent aux différentes portes. Par contre, sitôt la Tong-mên franchie, on pénètre dans la plus belle rue de Tchentou : la *Tong-ta-Kai* (grande rue de l'Est), où se trouvent les grands magasins, ou plutôt boutiques de la ville. Les enseignes placées verticalement aux devantures sont vernies de *tsi*, la brillante laque si connue. Sur ce beau noir, se détachent de grands caractères dorés, indiquant la nature du magasin. D'autres enseignes peintes à la laque rouge sont d'aspect plus gai, sinon aussi décoratives que les premières. Une foule considérable de flâneurs et de porteurs encombre la Tong-ta-Kai; aussi, est-il difficile d'avancer. Il fallut plus d'une heure à nos chaises pour atteindre le quartier de Pin-Gan-Kiao (pont de la paix, de la félicité), où se trouvait la maison mise à notre disposition par la Mission catholique, soit pour parcourir une distance de 3 kilomètres environ. Ce qui retardait le plus nos porteurs, c'étaient des coolies traînant de grands paniers chargés de charbon, suspendus au milieu d'un gros bambou dont chaque extrémité s'appuyait sur une épaule. Ces malheureux portefaix à demi-nus poussaient des « han » lamentables à chaque secousse du grand panier ; et quand il y en avait plusieurs à marcher de front, s'arrêtant fréquem-

ment pour souffler ou changer le bambou d'épaule, nous nous trouvions alors complètement arrêtés. D'autres porteurs moins encombrants nous amusèrent par le genre du colis transporté : ils traînaient, ficelés ou logés dans des corbeilles, de gros porcs noirs, aux protestations véhémentes; deux grands diables maigres, décharnés, balançaient des paniers remplis de chats. Ce fut la distraction de la longue rue encombrée de Tong-ta-Kai.

Nous passâmes ensuite par de petites rues étroites, presque aussi mouvementées, où la progression ne fut guère plus rapide. Nous faisions un crochet pour gagner l'évêché, où nous fûmes très cordialement reçus par Mgr Dunan et le si sympathique Père Pontvianne.

Nous arrivions enfin vers 6 heures du soir dans notre maison de Pin-Gan-Kiao, tout étourdis de la fatigue et des impressions de cette journée. L'aimable Père Ronchouse s'empressa immédiatement de nous faciliter notre installation provisoire.

CHAPITRE XV

TCHENTOU

Description géographique de la province du Setchouen

Tchentou est la capitale du Setchouen. Qu'est-ce que le Setchouen? C'est la plus vaste et la plus riche province de la Chine. Elle est située à l'extrême ouest de l'immense empire et s'adosse au Thibet. Le Kansou et le Chensi la bordent, au nord ; le Yunnam et le Koueitchou, au sud ; le Houpé et le Hounan, à l'est. Elle est d'une superficie un peu supérieure à celle de la France et sa population est de 35 à 40 millions d'àmes. Certains voyageurs lui attribuent 60 et même 70 millions d'habitants, mais ces chiffres sont fort exagérés, d'autant plus qu'un quart au moins du Setchouen est couvert de hautes montagnes, où la population est très clairsemée.

Le Setchouen se divise en deux parties bien distinctes : la région montagneuse, ou Setchouen occidental, et la région des terres rouges, des plateaux et des plaines, ou Setchouen oriental.

Le Setchouen occidental est une région *alpestre* dans toute l'acception du mot, dépendant des grands massifs thibétains. Elle appartient au système du Kouen-Loun, que prolongent le Bayan-Kara et le Min-Chan ; ce dernier rameau s'étendant vers l'est forme le Tsin-Ling, qui sépare le bassin du Yang-Tsé de celui du Houang-Ho. D'autres chaînes perpendiculaires à cette grande crête axiale forment les Alpes setchouennaises proprement dites.

On y rencontre des pics géants qui ne le cèdent guère à ceux de l'Himalaya. D'après Bonvalot, le mont Dupleix élève sa ligne de faîte jusqu'à 7,000 mètres, le Jara, ou roi des montagnes, atteindrait 7,500 mètres ; et les chaînes ininterrompues qui limitent le thalweg du haut Yang-Tsé et du Yalong n'ont pas moins de 4 à 5,000 mètres d'altitude. Dans la vallée du Min, en face de Kiating, se dresse un contrefort, ou plutôt un îlot détaché des grands massifs setchouennais, haut de 3,200 mètres C'est la montagne sacrée d'Omi, lieu de pèlerinage vénéré pour les disciples de Bouddha.

Le Setchouen oriental est d'altitude bien inférieure au Setchouen occidental ; il forme un plateau variant entre 500 et 1,000 mètres d'élévation. Richtofen l'appelle le *Bassin Rouge*, en raison des nombreux fleuves qui le sillonnent et de l'aspect rouge du sol, des coteaux comme des vallées. Cet aspect est dû à des grès de cette couleur et ce sont ces grès mélangés à des roches carbonifères et au limon des fleuves, qui donnent à la terre de cette région son extraordinaire fécondité. Heureusement, pour ce sol très poreux, l'argile est généralement abondante : elle forme le substratum idéal dans ces régions plus chaudes que les nôtres et où l'évaporation, pendant six mois de l'année, est considérable. Partout où j'ai circulé, au Setchouen, du sud au nord, de Tchong-King à Tchentou, de l'est à l'ouest, de Tchentou à Kiating, Foulin, et de Foulin vers Tchentou par Ya-Tcheou ; dans tous ces territoires, j'ai constaté l'existence de la précieuse argile, même lorsque le sol avait un bel aspect rouge cinabre. Nous aussi, et surtout nos coolies de chaises, reconnaissions sa présence aux glissades lamentables qu'elle provoquait, dès qu'un peu de pluie la détrempait. Dans les failles, les cassures, les talwegs, l'œil en décelait constamment d'épaisses couches. Les calcaires se rencontrent aussi fréquemment dans

certaines vallées profondes du Setchouen occidental ; ils forment des assises, des murailles imposantes, des donjons, des châteaux forts, qui semblent veiller sur ces couloirs, ces défilés, quelquefois si étroits que le sentier surplombant l'abîme ne permet le passage que d'un seul homme à la fois. Ces masses calcaires s'effondrent fréquemment aux grandes pluies de l'été ou à la fonte des neiges : elles bloquent les torrents, les sentiers, jusqu'au jour où le travail de dissociation atmosphérique ou mécanique les rend au sol, pour être entraînées avec les eaux jusqu'aux fertiles vallées du Setchouen oriental.

Le régime des fleuves dans la région des plateaux a été admirablement adapté par la nature pour l'apport du degré d'humidité nécessaire à ce sol de grès rouge essentiellement poreux et toujours assoiffé. Ces fleuves, avec leurs nombreux affluents, forment, en cette contrée, un véritable réseau, dont les mailles se sont multipliées à l'infini par les travaux de l'homme, qui n'a cessé de les diviser, de les raccorder dans tous les sens. Et cependant, malgré ce bel agencement naturel et artificiel, malgré l'appoint considérable qu'apporte la fonte des neiges de tout un énorme massif, le sol setchouennais souffre de la soif fréquemment et les belles récoltes s'étiolent sur pied. C'est que le déboisement a été tel, il s'est fait avec un tel esprit systématique qui ne veut point, prétend-il, de sol inculte, que le régime des pluies manque totalement de régularité, que les eaux du ciel, mal distribuées, sont trop rares dans un grand nombre de districts.

Les deux fleuves principaux qui arrosent le Setchouen sont le Min et le Kialing-Kiang, affluents du Yang-Tsé.

Le Min forme la limite occidentale du Bassin-Rouge. Il est grossi par trois autres rivières et ce sont ces quatre cours d'eau qui valent son nom à la province de Setchouen (*se*, quatre, *tchouen*, fleuves). Le Min prend sa source au

nord, dans les montagnes qui portent son nom, et se jette dans le Yang-Tsé à Sui-Fou, après un parcours de 800 kilomètres. C'est une belle nappe d'eau qui atteint souvent 600 à 700 mètres de large, pendant que la moyenne d'une rive à l'autre est de 2 à 300 mètres. Il passe à la capitale, Tchentou, mais, en amont, les Chinois l'ont divisé en nombreux chenaux d'irrigation, qui forment un véritable réseau autour de la ville et dans la plaine. C'est donc un de ses bras qui entoure les murailles de la cité. Tous se réunissent à 30 kilomètres en aval, pour reconstituer le Min. Lorsqu'il atteint Kiating, il reçoit d'importants courants venant du nord et de l'ouest : le Ta-Tou-Ho en est le principal ; la masse de ses eaux est considérable et même supérieure à celle du Min. Il vient des pays lolos, des pays barbares, comme disent les Chinois. Quand on le rencontre dans les montagnes de l'ouest, en hiver surtout, il est d'une grande limpidité. Je me rappellerai longtemps le jour où je l'aperçus pour la première fois, au fond d'un précipice dont les parois verticales dépassaient 1,000 pieds de haut : du plateau où je le contemplais, par 2,500 mètres d'altitude, il apparaissait comme un long *ruban d'émeraude* frangé d'écume, d'une belle pureté, celle des neiges inviolées qui l'avaient enfanté. Quand je l'ai revu l'été suivant, à Kiating, au confluent, il était tout jaune : il descendait de ses montagnes comme un furieux et, prenant d'écharpe le Min, le refoulait, le précipitait vers les murailles de la ville, lesquels s'écroulent fréquemment, reculent et reculeront de plus en plus sous l'étreinte des eaux.

CLIMAT.

Bien que la province du Setchouen soit située entre le 28e et le 31e parallèle, son climat, en raison de l'altitude

du Bassin Rouge qui forme un plateau de 500 à 1,000 mètres d'élévation, doit être rangé parmi les climats tempérés. Si la vallée elle-même du haut Yang-Tsé, depuis Pin-Shan jusqu'à Koueitcheou-Fou, est très chaude et très humide pendant six mois de l'année et forme une région vraiment subtropicale, il n'en est pas de même au nord du fleuve, jusqu'à la limite septentrionale de la province. A Tchentou, par exemple, où j'ai fait des observations régulières pendant deux ans, la température extrême de l'été a été 37 degrés centigrades, et encore n'a-t-elle été enregistrée que rarement : la température oscillait plutôt entre 30 et 33 degrés. La moyenne, du 1er juin au 1er septembre, a été de 24 degrés 9 en 1904. Comme Tchentou est entouré d'un véritable écran de hautes montagnes, sitôt que la chaleur devient excessive, l'air, surchauffé dans cette cuvette, s'élève dans les couches supérieures et provoque l'apparition d'un vent violent d'une délicieuse fraîcheur, la fraîcheur des neiges éternelles, sur lesquelles il vient de passer. D'ailleurs si la température est élevée pendant le jour, elle tombe régulièrement le soir de 6 à 8 degrés et assure le repos de la nuit. Vous savez qu'il n'en est pas de même dans les régions tropicales, qu'en Indo-Chine, par exemple, la température nocturne diffère peu de la température diurne, que l'oscillation est à peine d'un degré centigrade ; et la conséquence est que le sommeil vient difficilement et n'est point réparateur.

Si l'on établit la moyenne de l'été pour Tchentou, on trouve qu'elle est de 24°,9 ; celle de l'automme, de 16°,3. Quant à l'hiver, il n'est jamais rigoureux : je n'ai point vu le thermomètre tomber de plus de 2 degrés au-dessous du point de congélation et la moyenne enregistrée a été de +5°, en 1903, et + 6°, en 1904. Quant à la moyenne annuelle, elle est de 16 degrés ; et ce chiffre a une signification *précise*, une valeur propre que ne donne point

la moyenne d'un climat à températures extrêmes, à grandes oscillations, comme celui de Pékin ou de Moukden, par exemple.

Ce qui vaut au Setchouen cette remarquable égalité de température, c'est, au nord, la haute barrière de montagnes qui arrête les vents glaciaux soufflant de la Mongolie et des grandes plaines sibériennes ; à l'ouest et au nord l'écran protecteur formé par les cimes des Alpes setchouennaises.

Je viens de vous dire que la température dans la vallée du haut Yang-Tsé est très humide ; il n'en est pas de même dans le reste de la province. S'il pleut beaucoup dans certains territoires encaissés, très arrosés, le degré hygrométrique est cependant *peu élevé*, généralement. A Tchentou, pendant les plus fortes chaleurs, j'ai observé une *sécheresse remarquable* de l'air, supérieure à celle du midi de la France.

L'automne et l'hiver sont fort beaux ; les pluies sont rares, le ciel presque toujours pur et les brouillards qui s'élèvent au fond des vallées sont généralement peu épais. Si l'on s'éloigne du Bassin Rouge, vers l'ouest, et qu'on dépasse la chaîne de montagnes qui limite la dépression où coule le Min, on rencontre une vallée bénie qui rappelle celle chantée par le poète latin, une vallée de Tempé, où le printemps jamais ne s'achève : *ver erat æternum*, etc. C'est la vallée de Foulin : elle sera décrite tout au long dans le récit du voyage de Tchentou vers les Alpes setchouennaises.

Si l'on franchit le Ta-Siang-Lin, chaîne de montagnes qui sépare la vallée du Ta-Tou-Ho de celle du Yaho, ou rivière de Ya-Tcheou, on trouve une région beaucoup plus humide avec pluies fréquentes, presque en toute saison. Le contraste est frappant entre le versant occidental et le versant oriental de la chaîne ; le premier, en mars 1904,

ne laissait voir aucune trace de neige et la plaine au-dessous, tout ensoleillée, était couverte de cultures déjà avancées; l'autre versant, au contraire, présentait deux pieds de neige et le ciel sombre, noyé de poudrin, laissait à peine entrevoir le contour des pentes et des ravins qu'on côtoyait. Et quand nous atteignîmes la plaine, ce fut, chaque jour, la pluie et le brouillard; le beau soleil de Foulin avait disparu. Un col de 200 mètres de parcours à peine forme la limite de séparation de deux climats bien différents. C'est qu'on n'est plus séparé de la vallée du Min et de ses affluents que par de minces barrières de coteaux peu élevés et que les vents humides du sud et du sud-est cessent d'être arrêtés dans leur marche au nord.

La région qu'arrose le Min est donc plus chaude et plus humide que les vallées parallèles, d'ailleurs moins basses, qui s'étendent vers l'ouest de la province. Les vagues d'air chaud venant du sud jusqu'à Kiating, sollicitées en ce point par les couches froides qui enveloppent le Ta-Siang-Lin, remontent par la vallée du Ya-ho, voie directe, et, dès qu'elles arrivent au voisinage de la chaîne, elles se condensent et se précipitent en pluie fine sur un seul versant, l'oriental.

La plaine de Tchentou, située à quatre jours de marche de Ya-Tcheou, ville principale de cette vallée du Ya-ho, ne reçoit déjà plus autant d'humidité et la température y est moins élevée. J'ai d'ailleurs constaté, à 50 kilomètres dans l'ouest de Tchentou, à mesure qu'on se rapproche de Kiating, que toutes les céréales se développent plus rapidement que dans le voisinage de la capitale. Et cette croissance plus hâtive n'est point due à la nature du sol qui est le même dans tout ce territoire, mais bien aux courants d'air chaud dont j'ai parlé, qui remontent vers Kiating et s'engouffrent en grande partie par la brèche de Ta-Tou-Ho.

Entre le 29e et le 31e parallèles, depuis la vallée du Min jusqu'à la frontière orientale de la province, les conditions climatériques sont celles décrites pour Tchentou, avec cependant une température plus chaude et plus humide dans la grande vallée du Kialing-Kiang, à mesure qu'on descend vers le Yang-Tsé, avec par contre, une température plus froide, plus sèche, à mesure qu'on remonte vers le nord, vers les gradins qui s'étagent progressivement pour atteindre la ligne de faîte de 3,000 mètres qui sépare le Setchouen du Kansou et du Chensi.

Je ne parlerai pas du régime des vents, du degré hygrométrique suivant les saisons, et des autres phénomènes atmosphériques ; cette étude m'entraînerait trop loin. Je tirerai seulement quelques conclusions de l'exposé ci-dessus.

La province du Setchouen, y compris même la bande de territoire formant la vallée du haut Yang-Tsé, a le climat de la zone tempérée, les conditions de sa basse latitude étant suffisamment contrebalancées par l'élévation générale du sol au-dessus du niveau des mers et aussi par des influences de voisinage, en particulier du haut plateau thibétain. Toutefois, l'automne et l'hiver sont moins longs, moins rudes que dans notre pays ; c'est pourquoi ce climat se rapproche, en somme, beaucoup plus de celui de la Provence ou du littoral algérien que de celui de la Bretagne ou de la Picardie. Et, avantage inappréciable, la gelée, la glace sont très rares : si bien qu'il n'y a pas d'arrêt de la végétation, point de ces surprises qui ruinent toute une région dans nos pays, anéantissent, en une nuit, les plus belles espérances de l'agriculteur.

Je vous l'ai dit : grâce à cette heureuse combinaison d'une température très douce avec un sol étonnammen- fécond, tout pousse merveilleusement au Setchouen. S'y développent, non seulement les différentes variétés de

céréales, mais encore presque tous les fruits, en particulier ceux d'Europe. Certains produits de la zone tropicale même y prospèrent, par exemple la *canne à sucre* et le *bananier*. La canne est de belle venue, mais le bananier reste stérile, et, s'il y a régime, il ne mûrit pas.

Cette douceur de climat a aussi une importance considérable pour la culture du mûrier et l'élevage du bombyx. La Mission lyonnaise, qui a étudié avec beaucoup de soin cette question, déclare que le climat du Setchouen convient excellemment à la sériciculture, que l'élevage du ver est, en raison même de la température, infiniment plus facile qu'en Europe et que la méthode pasteurienne décuplerait la production.

CHAPITRE XVI

TCHENTOU

Le camp tartare. — Les « Bannières ». — Grandeur et décadence.

Tchentou est une ville très importante, située au milieu de la plaine qui porte son nom, sur le Min-hô. Elle fut même, à une certaine époque, élevée au rang de capitale de l'empire. D'après les descriptions de Marco Polo, qui la visita et y séjourna assez longtemps, elle aurait été beaucoup plus vaste, à cette époque, et beaucoup plus peuplée qu'à l'heure actuelle. Un bras du Min-hô (*hô*, fleuve), qui longe maintenant la muraille de l'est, aurait traversé à ce moment la ville elle-même vers son milieu. C'est pendant son séjour dans la région que le Vénitien vit employer, par les habitants, une pierre noire, dont les propriétés l'étonnèrent beaucoup; on s'en servait comme combustible au lieu de bois et il semblait que ce caillou lui était supérieur, cuisant plus rapidement les aliments. C'était du charbon, produit dont on ignorait encore l'usage en Europe. Aussi, quand Marco Polo revint dans sa patrie, les Vénitiens le traitèrent-ils d'imposteur quand il leur narra que les Chinois employaient surtout, comme combustible, une pierre noire extraite de la terre. Toutes ses explications furent inutiles : il ne leur fut pas accordé créance.

La ville est entourée d'une vaste muraille à peu près régulièrement carrée, longue de 20 kilomètres, haute de 8 à 10 mètres, large d'autant, construite en superbes briques de dimensions bien supérieures à celles que nous

avons l'habitude de fabriquer. La brique est, parmi les matériaux de construction, le plus employé de tous par les fils de Han. Alors même qu'il a d'excellentes pierres sous la main, il ne s'en sert guère que dans certains travaux, comme ceux de ponts, où de grands blocs sont nécessaires. Partout où il trouve de l'argile, il fabrique son moellon favori, cette brique que ses grands ancêtres durent inventer sur les premiers territoires qu'ils occupèrent, au bord du Houang-hò (fleuve Jaune), où la pierre ne se rencontrait jamais.

La plate-forme de la muraille est, comme on le voit, si large et en même temps si unie, si bien pavée de larges briques, qu'on peut y rouler en bicyclette. C'est un lieu de promenade très agréable, d'où l'on domine toute la campagne environnante, d'où l'on perçoit même très nettement les hautes montagnes de l'ouest, quand le ciel est clair. A peu près au milieu des faces nord et sud, est et ouest de la muraille se trouvent les portes, de dimensions colossales, véritables couloirs de 10 mètres de long, dont la voûte n'est pas élevée de moins de 8 mètres au-dessus du sol. Ces portes portent les noms des quatre points cardinaux : *tong men* (porte de l'est) ; *si men* (porte de l'ouest) ; *pé men* (porte du nord) et *lan men* (porte du sud). Leur ensemble constitue un énorme massif demi-circulaire, en saillie du plan vertical des murs ; au milieu de ce massif s'élève un bastion à étage de très solide construction, dont les façades et les corniches sont ornées d'animaux symboliques en pierre sculptée, rappelant ceux qu'on voit sur les murs de nos cathédrales du moyen âge.

Aux quatre angles de la ville se trouvent d'immenses terrains vagues gazonnés, verts toute l'année, qui constituent des sortes de places d'armes, de champs d'exercice. Ces places d'armes ne sont point, d'ailleurs, les seuls espaces non bâtis de la cité : il existe encore une partie

considérable de la superficie délimitée par l'enceinte qui est utilisée pour la culture maraîchère, à laquelle une extension des plus sérieuses a toujours été donnée dans les villes fortifiées, en prévision des sièges qu'elles peuvent avoir à soutenir. J'estime que pour Tchentou cette surface cultivée n'est pas inférieure au tiers de la surface totale. Comme l'eau est très abondante dans la ville, il pousse dans ces champs de magnifiques légumes : choux, choux-raves, choux-navets, carottes, céleris, épinards, haricots, petits pois, oignons, etc., presque toute l'année. Cette production est très considérable. L'été, ce sont les citrouilles, concombres et pastèques qui couvrent ces terrains; la consommation en est générale, abusive même, causant de graves désordres intestinaux chez l'habitant.

Si l'on divise la ville par quartiers, le plus important de tous, le plus remarquable, est le quartier tartare, plus souvent dénommé Camp tartare, *Loui-tchen* (ville intérieure) ou *Man-tchen*. Cette expression, man-tchen, est à éviter pour le débutant en langue chinoise, quand il s'adresse à des Tartares mandchoux. En effet, s'il se trompe de ton en prononçant le mot « man », il dit « la ville des Barbares », au lieu de la « ville des Mandchoux », ce qui est fort ennuyeux, car, pour des Chinois, aucun terme n'est plus injurieux que celui de barbare.

Ce camp occupe la partie ouest de la ville : il a son enceinte propre qui se confond toutefois, dans sa partie extérieure avec la grande muraille elle-même. Il constitue, en réalité, une sorte d'enclave séparée du reste de la ville par un vaste mur intérieur, dont les deux extrémités se courbent légèrement avant de s'adosser à l'enceinte générale. Il communique avec la cité par quatre grandes portes qui se ferment, chaque soir, au coucher du soleil, isolant ainsi les conquérants mandchoux des fils de Han. Si une révolte, si des désordres quelconques éclatent dans

Tchentou, la ville tartare ne s'en occupe point, s'en désintéresse complètement, n'intervient jamais avec ses cavaliers intrépides et ses tireurs d'arc, autrefois si valeureux, aujourd'hui tombés si bas depuis qu'ils ont abandonné leurs steppes, leurs immenses plaines de Mandchourie ou de Mongolie, pour occuper la Chine et vivre dans des Capoues. *Le repos les a émasculés* et ils ne sont plus, à l'heure actuelle, que l'ombre des guerriers fameux dont les hordes chevauchèrent, invincibles, à travers l'Asie entière, envahissant même la moitié de l'Europe. Enfermés derrière leurs murailles, ils laisseraient les fils de Han s'égorger entre eux, ne prêteraient aucune aide au vice-roi gouvernant et à ses troupes. Ce vice-roi n'a aucune autorité sur les Tartares : il ne peut les convoquer, faire marcher les clans, les « bannières » différentes, sous lesquelles se rangent les guerriers. Un seul homme les commande, les dirige à sa fantaisie : c'est le Tsiang-Kuin, le maréchal tartare, délégué du Fils du Ciel, son vrai représentant dans la capitale, investi qu'il est d'une parcelle de la toute-puissance impériale. Il est chargé par la cour de Pékin de surveiller et de contrôler tous les actes de la haute administration du vice-roi et de ses *tao tai* (ministres). Il en fait le sujet de rapports spéciaux, qu'il envoie directement à l'empereur par courriers à lui qui, ventre à terre, parcourent toute l'année la difficile et si longue route qui sépare Tchentou de Pékin (on compte soixante-cinq étapes généralement, soit soixante-cinq jours par temps favorable; les courriers tartares mettent de vingt à vingt-cinq jours pour couvrir la distance).

Ce sont là les précautions prises par la dynastie actuelle pour assurer son autorité dans l'empire. Toutes les capitales de province ont leur maréchal tartare qui surveille les hauts mandarins, fils de Han, et prévient ainsi toute

tentative de rébellion. Il faut constater cependant que cette domination du conquérant mandchou, s'exerçant ainsi dans chaque province, n'est assise sur rien de solide, qu'elle ne dispose plus d'aucun moyen sérieux coercitif, que les arcs ou fusils à mèches des « bannières » ne tiendraient pas une minute devant les fusils modernes des soldats du vice-roi. Mais la *tradition est si forte en Chine*, l'obéissance passive, ou plutôt l'*absence de réaction*, si étonnamment *grande* que, malgré la haine et le mépris que professe le fils de Han pour le Mandchou, il ne bouge point, ne cherche pas à secouer le joug. Il continue de nourrir, d'entretenir le soldat mercenaire, s'en tenant à de vagues plaintes qui se traduisent difficilement en actes, tant le vrai Chinois est pacifique, incapable de coups de force, trop vieux et trop las. Quelques centaines de mille Mandchoux le tiennent ainsi, le mènent à leur guise, lui, le grand civilisé. Il subit toutes les avanies, s'entend même appeler *lou tsai* (esclave de Tartare), l'injure la plus cinglante de toutes pour lui; et tout ce qu'il fait, c'est courber la tête. Il attend... mais il ne deviendra jamais le surhomme, le lutteur d'autrefois : toutes ses énergies ancestrales s'en sont allées. Il est le grand *défaillant*, le *valétudinaire* qu'on soutient, qu'on « protège ».

Les vice-roi et hauts mandarins restent donc les humbles subordonnés du tsiang-kuin, bien qu'en apparence celui-ci ne paraisse exercer sur eux aucune action, aucune autorité effective. Mais comme le maintien de l'un à la tête de la province et l'avancement des autres sont soumis à l'appréciation formulée sur leur conduite par le maréchal, l'intérêt de tous ces fonctionnaires se confond avec celui des Mandchoux, d'où résulte une orientation administrative ou politique facile à prévoir. D'ailleurs, beaucoup d[e] mandarins civils appartiennent à la race tartare : la cou[r] de Pékin en dissémine le plus possible dans toutes le[s]

provinces et il n'est pas rare de voir des vice-rois ou des gouverneurs ayant cette origine.

J'ai dit que la Loui-tchen communiquait avec la cité proprement dite par quatre portes : il en existe une cinquième monumentale que je n'ai plus à décrire, puisqu'elle est la Si-men, ou porte de l'ouest. Donc, pour sortir de Tchentou, par la Si-men, il faut traverser le Camp tartare. La Loui-tchen est très régulièrement construite ; elle comprend trois grandes rues (ou boulevards, si l'on veut, mais d'une étroitesse qu'on n'est pas habitué à voir dans nos villes), orientées N. S., parallèles entre elles et coupées perpendiculairement par une série d'autres rues, toujours aussi exactement parallèles. La grande voie centrale présente à son extrémité sud une forme spéciale, en fer à cheval, que je n'ai vue en aucun autre pays. Les descendants des hordes tartares, dont la fortune, le moyen d'action était le cheval de la steppe, ont reproduit, dans les villes qu'ils sont venus habiter, la forme de l'objet qui permit à leurs coursiers de fouler tous les sols impunément, dans les grandes chevauchées qu'ils accomplirent pour la conquête de l'Asie. Dans la concavité du fer à cheval est bâti le palais du tsiang kuin, avec ses nombreuses dépendances. On y accède par des portes monumentales où sont peints des *men chen* (dieux de la porte) de dimensions gigantesques. La grande cour d'honneur qui précède les bâtiments est envahie par des herbes qu'on ne se donne plus la peine d'arracher. Les constructions elles-mêmes sont dans un état de délabrement profond, point entretenues ou si peu que le maréchal et sa cour sont tout juste à l'abri du vent et de la pluie. Ce qu'il y a de plus remarquable, en somme, dans l'ensemble, ce sont les portes d'entrée et des arbres séculaires qui s'élèvent autour du mur d'enceinte. La surface totale du palais, cours et jardins compris, ne dépasse pas deux hectares.

Les alentours en sont mornes, sans vie; on y voit seulement, de temps en temps, quelques soldats, au *hao koua* (veste rouge d'uniforme) sale et déchiré, qui constituent une sorte de garde d'honneur, ou plutôt un poste de police.

Je passais là très souvent en me promenant et j'avais tout le temps d'examiner ces guerriers : il y en avait de très jeunes, seize à dix-huit ans d'âge, et de très vieux, dépassant la cinquantaine ; il y en avait de borgnes et il y en avait de bancals; bref, on ne rencontre qu'en Chine d'aussi brillants éléments d'armée. Ils appartenaient au vice-roi; car le tartare ne monte jamais ainsi la garde.

La voie centrale est pavée de larges dalles, avec une piste médiane. Si le dallage était pratiqué avec soin, la rue aurait belle apparence et serait agréable au piéton : malheureusement, cette opération est faite avec peu de soin et le nivellement général est par trop défectueux. La plus belle rue, celle que les Européens de Tchentou appelaient le « boulevard », longe la muraille occidentale sur une grande partie de son étendue. Elle est en contre-bas d'un large talus gazonné, constituant le glacis de la fortification que nous avions l'habitude de suivre dans nos promenades de ce côté. Le boulevard a 2 kilomètres de long, 500 mètres de moins que la voie centrale; il est bordé des deux côtés d'arbres magnifiques, dont certains toujours verts, qui abritent de petites pagodes de curieuse architecture, vouées au dieu de la guerre ou autres divinités.

Les rues secondaires, perpendiculaires aux grandes artères, sont très droites, tracées au cordeau. Elle sont aussi bordées de beaux arbres mêlés à des bouquets de bambous, derrière lesquels s'abritent les maisons tartares. Les arbres ne sont point plantés dans la rue, mais dans l'enceinte même de l'habitation. Il y a des châtaigniers et

des ifs de très haute taille, des noyers à la ramure si développée, s'étalant si loin, qu'ils couvrent souvent une surface de près de 50 mètres carrés. Il y a des poiriers, des pommiers, pruniers, cerisiers, abricotiers dans presque tous les jardins. Le plus curieux de ces arbres est un cerisier qui ne produit jamais de fruits, mais bien de superbes fleurs à triple et quadruple corolle. Comme essences et plantes d'ornement, on remarque de grands magnolias à large fleur blanche ou rose vif, des camélias, en variétés nombreuses, fournissant la fleur préférée des dames tartares, lesquelles en portent dans leurs cheveux pendant tout le temps que dure la floraison. Jeunes et vieilles, laides et jolies, toutes piquent un camélia dans leur chignon et circulent ainsi dans les rues. Je citerai aussi des rosiers, jasmins, gardénias, myrtes, troènes, etc.

Ce fouillis d'arbres et de plantes donne au camp tartare l'aspect d'un bois ou d'un parc plutôt, long de 3 kilomètres sur un kilomètre et demi de large. L'été, on y trouve les plus frais et les plus délicieux ombrages, égayés par le chant d'innombrables oiseaux, dont certains ne le cèdent en rien à notre rossignol ou à notre merle siffleur. Il est un coin en particulier qui avait toutes nos préférences : c'était celui traversé par une jolie rivière dérivée d'un petit bras du Min, qui franchissait la grande muraille par un tunnel creusé à cet effet, baignait toute la partie méridionale du camp et s'échappait de la ville du côté nord-est. Elle était bordée de talus gazonnés, d'arbres et de buissons toujours verts, le plus bel ornement de ses rives. Des peupliers et des trembles, surtout, poussaient vigoureux sur les talus, ombrageant les eaux claires. On y trouvait l'été, dans une délicieuse fraîcheur, la quiétude complète, le repos des fatigues de la journée. Nous y venions à cheval et pendant que nos bêtes, desquelles nous descendions, paissaient l'herbe des berges, nous suivions

à pied la rivière, allant tantôt vers une ravissante petite pagode au fronton orné de personnages symboliques, aux clochetons admirables de finesse et d'élégance, s'abritant sous les plus beaux arbres du camp, tantôt nous dirigeant vers le champ de manœuvre des « Bannières » tartares, immense terre-plein gazonné, en contre-bas de la haute muraille, où s'ébattaient leurs coursiers. Ces animaux rappelaient de bien loin ce qu'avaient dû être les antiques montures des conquérants mandchoux : presque tous efflanqués, boiteux, sans vigueur, ils n'étaient plus bons, à l'heure actuelle, qu'à transporter un valet derrière la chaise du maître, à l'occasion des visites officielles.

Indépendamment de la rivière, il y a encore dans le camp de nombreux étangs, à la surface desquels, l'été, flottent les fameuses fleurs de lotus, à la belle corolle, tant célébrées par les poètes du Royaume Fleuri, si souvent reproduites aussi sur les tableaux de ses artistes. Quand elles disparaissent, les gracieuses fleurs, l'étang n'apparaît plus que comme une vilaine nappe d'eau jaune sale et impure, habitat favori des nymphes... de moustiques qui pullulent sur les bords. N'étaient les grands bambous qui entourent ces mares puantes, on reconnaîtrait difficilement dans ces coins toute trace de cette poésie que le fils de Han prétend y rencontrer. Un étang, en effet, quelque minuscule qu'il soit, constitue, avec des rochers artificiels aux formes les plus vagues, les plus indécises, le grand motif d'un décor pour jardin chinois.

Cette contrefaçon mesquine de la nature dans se manifestations est vraiment incompréhensible pour tou ceux qui l'admirent où elle doit être admirée. Celui qui l travestit ainsi ne peut l'aimer; d'ailleurs, si sa beaut toute nue ne lui était pas indifférente, il s'en irait la contem- pler dans son vrai cadre, ce qu'il ne fait jamais. Quand l

sort de la cité, le fils de Han s'enferme dans sa chaise et les plus émouvants paysages semblent le laisser indifférent. Il préfère la vilaine miniature exposée dans son yamen.

J'ai dit l'étendue de la Loui-tchen ; sa population est estimée à dix mille habitants, environ. Mais tous ne sont pas des Tartares ; beaucoup d'esclaves d'autres races sont maintenant mélangés aux vainqueurs et vivent côte à côte avec eux, faisant partie, en quelque sorte, de la famille. Les vrais Mandchoux seuls jouissent des privilèges attachés à leur extraction ; soldats nés, ils restent soldats toute leur existence, aux ordres du Fils du Ciel, qui peut à tout instant réquisitionner leurs services. L'empereur, de son côté, leur doit la subsistance pleine et entière ; aussi, chaque mois, toutes les familles tartares touchent-elles la ration de riz et autres denrées jugées nécessaires à leur entretien. Les membres adultes de ces familles, hommes et femmes, vivent dans l'oisiveté la plus complète, la plus dégradante. Les hommes se voient debout sur le seuil des portes, contemplant le vide, sans pensée le plus souvent, ou encore fumant et causant avec les voisins. Ils ne montent plus à cheval, sauf quelques valets, qui sont chargés du rôle de courriers de l'Empereur, et ne font que de très rares exercices à l'arc ou avec un fusil à mèche. Leur distraction favorite est d'élever des oiseaux, pour lesquels ils ont une véritable passion. Nous les voyions presque tous les jours, au bord de la rivière, dans les ruelles ombreuses ou sur les glacis des fortifications, portant, sur la paume de la main renversée, une petite cage souvent finement travaillée, à l'intérieur de laquelle était perché un petit oiseau chanteur. En été, la cage est munie de rideaux qui protègent la petite bête contre la chaleur et l'intensité lumineuse ; l'hiver, elle se glisse dans une boîte à panneaux mobiles, qui écartent le froid tout en admettant un peu de clarté. Ces hommes, dans la force de l'âge, *pro-*

mènent ainsi des journées entières, sur le poing, la précieuse cage. Et comme le cher oiseau a conservé une prédilection marquée pour les insectes vivants dont il se délectait avant sa capture, son maître, le descendant d'un farouche guerrier tartare, aujourd'hui admirable de condescendance et de patience, se glisse lentement le long des vieux murs, saisissant adroitement avec des bâtonnets les plus agiles, les plus subtils insectes, pour les porter dans le petit bec grand ouvert. Et si, la proie goulûment avalée, le *pao pei* (bijou précieux) bat des ailes et lance un trille joyeux, le Mandchou, éclatant de joie béate, fait entendre un rire sonore, dont l'écho doit troubler éperdûment des mânes d'ancêtres que cette honte doit épouvanter dans leurs tombeaux. Eux, les anciens, des guerriers, couraient autrefois rapides comme l'éclair, implacables comme la foudre, sur toutes les routes de l'univers, fauchant, terrassant les plus redoutables ennemis ; leurs descendants, aujourd'hui, *apprivoisent des oiseaux* et les *victimes* qu'ils font sont *des « tchong », vers et insectes!*

Ils ont cependant une autre occupation : ils élèvent des vers à soie, en filent le précieux duvet. Le cerf-volant aussi achève de remplir les heures du jour, quand le vent veut bien souffler pour eux. Le théâtre comblerait la dernière lacune, le dernier loisir.

L'après-midi, quand je circulais dans le camp, je rencontrais, au voisinage des portes où stationnent généralement des marchands de victuailles, de *lin soui* (choses menues : petits morceaux de viande et de légumes), de grands gaillards massifs, vrais Mandchoux du nord, qui achetaient le complément de leur ration de riz. Ils s'en allaient bientôt, d'un pas lent de bovidé, une mince tranche de lard avec un petit paquet de lin soui pendus au bout d'une ficelle, ou un petit quartier de chou, ou une carotte, deux quelquefois, portés de la même façon. Autour

de leur maison cependant, à côté du jardin d'agrément, se trouve généralement un grand espace de terre arable, qu'il serait facile de cultiver en légumes, l'eau étant partout, mais on le laisse en *friche,* on n'y touche pas. Tout ce monde du camp préfère se contenter de la ration souvent maigre de l'empereur, trop maigre même pour les simples soldats, plutôt que de l'accroître par un travail quelconque. Les seuls terrains mis en valeur dans la ville tartare, si fertiles qu'ils fournissent une quantité énorme de légumes de toute espèce, sont cultivés par des Chinois; car jamais un Mandchou ou un esclave de la famille ne prendra la houe ou le piquet.

Les femmes sont aussi désœuvrées que les hommes; elles passent leurs journées accroupies sur le seuil de leur porte, fumant leur pipe ou plutôt des cigares. Même les fillettes de huit à dix ans fument de ces cigares, de la taille de notre londrès, fixés sur un long tuyau de bambou. La quantité consommée par toutes les catégories du beau sexe, jeunes et vieilles, est considérable ; on me citait le chiffre, assez courant, de vingt cigares par jour pour des femmes d'officiers ayant certains moyens, ce qui n'entraîne pas cependant une grosse dépense, le tabac étant bon marché au Setchouen. Seulement, comme il est très fort, il a une action fâcheuse sur ces Mandchoues et donne à leur physionomie un aspect d'hébétude qui leur sied d'autant moins que certaines, dans la classe élevée surtout, ont des traits agréables.

La femme tartare de condition ordinaire se tient donc dans sa maison, se promenant rarement dans la rue, avec dans les cheveux, un camélia, une pivoine ou autre fleur, suivant la saison. Nous ne l'avons jamais vue coudre ni se livrer à aucun ouvrage manuel habituel à son sexe, même point à un travail de broderie, genre d'occupation réservé à l'élément mâle chinois. La longue robe portée par la

Mandchoue serait élégante si elle était entretenue, mais elle est souvent sale et déchirée, rarement raccommodée par la servante esclave, qui règle sa conduite sur celle de sa maîtresse. Les femmes et filles d'officiers revêtent, certains jours, de superbes robes de soie aux fines broderies, très seyantes, mais ces dames ne sortent point, restent dans le yamen : on les voit tout au plus quelquefois sur le seuil de leur porte, un jour de fête ou de solennité familiale.

La distraction de la Mandchoue dans le cours de la journée est le marchand ambulant, vendeur d'étoffes, vendeur de lin soui, de denrées alimentaires ou encore de combustible. Le marchand de lin soui a toutes les préférences de la gourmande et c'est ainsi qu'on dévore souvent, en quelques jours, la petite solde mensuelle de l'époux soldat et qu'on en est réduit ensuite à la seule ration de riz sec. S'il reste quelques sapèques, la ménagère achète une tranche de chou, voire même une *tranche* de... *carotte*; car, si *réduite est la capacité d'achat d'une classe très nombreuse de la population chinoise et mandchoue, qu'une carotte peut se vendre au détail*, un navet de même; un chou se *débitera en vingt, trente morceaux,* etc. De tels faits, une telle misère semblent incroyables à l'Européen, mais quiconque se promènera un jour dans une ville chinoise pourra contempler de ses yeux, tout à son aise, de curieuses scènes d'achat et de vente de produits, dont la quantité *livrable* le stupéfiera, dont les possibilités d'utilisation le laisseront longtemps rêveur.

L'hiver, c'est le marchand de combustible que le Tartare, homme ou femme, attend le plus impatiemment, surtout le marchand spécialiste qui ne vend que du charbon de bois excessivement menu, employé pour les *ho long tze* (chaufferettes). On s'empare avidement des quelques poignées achetées, vite on allume et voilà que,

suivant les moyens pécuniaires, on peut maintenant se chauffer le ventre et les lombes, ou le ventre seulement.

Je me suis efforcé de décrire aussi exactement que possible ce Tartare que j'ai vu chaque jour, pendant de longs mois. Mon exposition de ses différentes caractéristiques n'a rien d'exagéré ; elle répond à toute la réalité et rien qu'à la réalité. C'est la fin d'une race forte, ayant des qualités d'organisation, de gouvernement, moins intelligente toutefois que la race de Han, que le vrai Chinois. Elle a conquis et dominé, depuis trois siècles, le grand empire ; elle a su prendre de remarquables dispositions pour y maintenir sa toute-puissance, mais son règne semble fini. Nourrie par le Chinois, qui l'en méprise d'autant plus, elle a maintenant perdu pour lui le peu de prestige que ses guerriers lui avaient assuré autrefois. *Elle dépérit d'oisiveté*, *cette race* et, n'étaient les quelques cerveaux qu'on rencontre encore parmi les mandarins civils sortis d'elle, que le labeur, la lutte a soutenus, n'a pas laissés tomber au rang de mandarins « fainéants », comme nos rois de l'histoire, la faillite serait complète depuis longtemps. Regardez-les ces fameux Tartares, conquérants de tant de peuples, devant lesquels nos pères et toute l'antique Europe frémirent ; voyez-les aujourd'hui que le ciel n'est point clément : ils déambulent en ruminants qu'ils sont devenus, ils déambulent avec deux ho lang tze, *deux chaufferettes pendues au corps*. Oui, ils s'en vont, disparaissant du clan des forts ; ce ne sont plus des « Bannières », mais des troupeaux sans berger. *Ils se meurent d'un trop long repos !*

J'ai dit toutes les splendeurs naturelles de la ville tartare, le pittoresque de ses bosquets et de sa rivière : si donc il y régnait un peu de propreté, s'il s'y faisait un service de voirie, que les rues, places et boulevards, sans oublier de superbes pagodes et autres édifices publics,

fussent entretenus, ce quartier de Tchentou surpasserait, en originale beauté, la plupart de nos promenades et parcs. Si la capitale du Setchouen avait un Haussmann et les moyens financiers de réaliser un plan de réfection de la cité, elle deviendrait vite ce que Reclus l'a appelée : le Paris de la Chine. Mais nous sommes encore bien loin de la mise à exécution de pareils projets. Il faudrait aller au plus pressé, instruire scientifiquement ce peuple, lui permettre de comprendre quel gaspillage de richesses il fait autour de lui et quels moyens doivent être employés pour réaliser une meilleure exploitation de son sol et de son sous-sol. Quand donc nous aurions relevé le niveau général de sa production, augmenté ses ressources; que nous l'aurions sorti de ce cercle fatal, dans lequel il se meut depuis tant de siècles, vivant misérablement au jour le jour, alors il en viendrait de lui-même à proposer à ses gouvernants l'amélioration, l'embellissement de ses cités et la ville chinoise cesserait d'être une sentine, un chaos de ruelles immondes, où fouillent les porcs et les chiens affamés; elle cesserait d'être la risée des peuples d'une autre race, qui ne peuvent la contempler sans dégoût.

Le mépris de toute précaution élémentaire, l'oubli inconcevable de la création de voies d'écoulement dans une région où, l'été, les pluies sont torrentielles, font que le Camp tartare a des parties entièrement inondées pendant les mois de juillet, août et septembre. J'ai vu fréquemment le pittoresque boulevard qui longe la muraille occidentale et débouche sur la rivière, sur le grand terre-plein gazonné dont j'ai parlé, je l'ai vu, dis-je, complètement inondé et impraticable par places, pour plusieurs jours. Quelques rares canaux ont été autrefois creusés, mais, jamais entretenus, ils se sont comblés et les eaux stagnent tout à leur aise. J'ai même observé qu'en cer-

tains endroits où deux ou trois coups de pioche auraient suffi pour rétablir une petite voie d'écoulement, personne dans le Camp, sur une population de 10,000 âmes, ne se dérangeait, ne *songeait* même à pratiquer ce simple dégagement. La paresse est telle que dans certaines rues, tous les débris, de quelque ordre qu'ils soient, sont jetés devant la porte, y fermentent, s'y désorganisent, en attendant que les eaux de pluie les éparpillent. Mais ce qui est mieux, c'est que certaines immondices, inutilisées par le Tartare qui ne se livre à aucune culture, sont déposées par lui juste en face de sa porte, au milieu des feuilles de chou et de navet achetées par lui et séchant pour être transformées en han tsai. La présence de ces immondices nous amenait, chaque fois que nous passions, à faire cette réflexion, qu'il eût été préférable d'avoir des Chinois comme habitants du Camp tartare, car alors ces déjections eussent été précieusement recueillies, jamais ainsi abandonnées.

CHAPITRE XVII

TCHENTOU. — CITÉ PROPREMENT DITE

Aspect général. — Comparaison avec la cité européenne. — La ville impériale. — Le palais vice-royal.

La ville proprement dite est construite comme le Camp, très régulièrement ; les rues y sont toutes parallèles et perpendiculaires entre elles, sauf de rares exceptions où elles se coudent un peu. On n'y trouve pas de rues transversales ou bissectrices d'un carré de maisons comme dans nos villes, permettant les raccourcis d'un point à un autre. Pas une seule de ce genre ne se rencontre dans tout Tchentou.

La superficie habitée de la ville est estimée à 16 kilomètres carrés environ ; la surface occupée par les terrains vagues ou cultivés et les champs de manœuvre, y compris ceux de la Loui-tchen, est de 8 à 9 kilomètres. Le chiffre de la population, faubourgs compris, est de 450,000 âmes, total qui est bien loin de certaines estimations, dont l'exagération saute pleinement aux yeux pour qui veut se donner la peine d'observer et ne pas conclure sans étude préalable sérieuse de certains problèmes, d'ordre démographique, ressortissant aux conditions de la vie sociale du grand empire.

Cette population très mélangée est généralement formée d'éléments autochtones et de Chinois proprement dits, avec tous les types divers provenant d'un métissage qui dure depuis des siècles. Elle est peu active dans son

ensemble, peu industrieuse; aussi, l'Européen qui a vu Canton et sa grande animation, ou même Tchong-King, la métropole commerciale, est tout étonné de tant de calme dans les rues, d'une circulation si peu intense, sauf dans les trois ou quatre voies principales.

Un autre sujet d'étonnement pour nous, à Tchentou, à l'arrivée, était de constater que chaque rue s'isole de sa voisine par des barrières très élevées qui sont fermées chaque soir, comme les portes de la grande muraille elle-même. Cette fermeture est une mesure de précaution prise contre les voleurs, qui sont toujours nombreux dans les villes chinoises, lesquelles généralement sont dépourvues de toute police sérieuse. Près de chaque barrière est une petite cabane où loge un gardien qui dort d'un tel sommeil que l'effondrement de la porte qu'il est chargé de surveiller ne le réveillerait pas. J'ai toujours été frappé, en effet, chaque fois qu'il m'a été donné de le constater, que le Chinois a le sommeil profond au dernier degré, beaucoup plus tenace que l'Européen : on a beaucoup de peine à l'éveiller dans les circonstance où il est nécessaire de le faire. D'ailleurs, il dort partout et à tout moment; dès qu'un travail ou une occupation quelconque ne le maintient pas dans l'état de conscience active, il s'endort, même debout. Quand il circule en chaise ou en barque, s'il est seul, il dort des heures et encore des heures. Où il n'a jamais sommeil, c'est quand *il s'amuse,* semblable en cela à l'enfant.

Le vrai gardien de la rue n'est donc point celui qui couche à chacune des extrémités, mais bien celui dont le rôle est de circuler au croisement des voies ou dans leur intérieur même, battant du tambour ou frappant une cymbale : c'est le *ta ken tsiang* (ouvrier qui bat la veille). C'est l'ancien veilleur de nuit de nos villes de France, aujourd'hui disparu, mais soigneusement conservé dans les

cités chinoises, où son rôle est de première nécessité. La nuit comprend cinq veilles : la première, annoncée par un coup de canon, commence sitôt formées les ténèbres ; la cinquième finit au chant du coq. Les pauvres gens qui exercent ce métier reçoivent un salaire ridicule. J'en connaissais un, excellent vieux atteint de rhumatismes, qui revenait souvent me voir. Et comme je lui prescrivis, la première fois, certain régime assez dispendieux, il s'écria : « Comment pourrais-je me nourrir de cette façon, moi, misérable rien du tout, qui ne gagne qu'une ligature et demie par mois ! (4 fr. 50 environ) ». Oui, c'était sa *solde mensuelle* et, quand ses pauvres jambes refusaient de le porter, il était obligé de donner 20 ou 30 sapèques par nuit à un remplaçant.

La rue chinoise doit être ainsi gardée, car il n'existe pas ce qu'on peut appeler un système d'éclairage ; à ses deux extrémités, rarement au milieu, sont placées deux pauvres petites lampes où brûle un peu d'huile de colza ; il y en a seulement pour les premières heures de la soirée, le reste de la nuit c'est l'obscurité complète.

Toutes ces rues sont fort étroites, elles ont généralement de 2 à 4 mètres de large, le plus souvent 3. La plus large de Tchentou, la Tong ta Kai, a 5 mètres à peine. Certaines sont dallées très irrégulièrement, avec des trous profonds là où la pierre est usée. Ces trous sont naturellement dangereux pour le piéton, le porteur où les chevaux et animaux de bât, mais l'administration municipale, qui n'a rien de comparable à celle de nos grandes villes, étant, avant tout, privée de toute autorité, ne se préoccupe point de faire les réparations nécessaires, si bien que les dalles usées ou défoncées ne sont pas remplacées. Ces rues n'ont jamais de *trottoir* ; il existe une piste centrale formée d'une seule rangée de dalles placées bout à bout très régulièrement, c'est la partie la plus soi-

gnée de tout le pavage. Les rues non dallées ne sont faites que de terre battue, si mal distribuée, que la surface, jamais convexe au milieu, avec pentes latérales, garde les eaux, se transforme en lac de boue. En été surtout, où les pluies sont très abondantes, ces voies deviennent impraticables à l'Européen et même, dans certaines circonstances, à l'indigène, quand, par exemple, ces pluies tombent deux ou trois jours de suite, abandonnent un pied d'eau sur ce sol argileux qui n'en absorbe plus, sitôt imbibé. Bien des fois, en août et septembre, nous n'avons pu traverser certaines rues qu'à cheval, nos animaux ayant de l'eau jusqu'au genou, au risque quelquefois de se rompre les jambes, tant les trous sont nombreux, et de nous jeter dans le lac boueux. Ces rues ont souvent aussi un fossé latéral profond, empiétant considérablement sur la largeur de la voie, qui rend plus dangereuse encore la circulation. L'inondation de la ville est parfois générale; seul le quartier du nord, plus élevé, y échappe. C'est qu'il n'y a, comme au Camp tartare, *aucun système d'égout, de voies d'échappement pour les eaux*. En principe, chaque rue doit avoir son petit canal, très insuffisant en temps ordinaire, d'ailleurs, mais surtout inutile à l'époque des grandes pluies. Encore, est-il rare qu'il soit perméable, que mille débris ne l'obstruent point, dans une cité où n'existe aucun service de voirie, de bouage, de nettoyage des chaussées.

La partie, à Tchentou, qui souffre le plus de ces inondations est la partie méridionale : elle forme quelquefois un immense lac où l'on circule avec des bateaux. Ici, les maisons des gens aisés ont une sorte d'étage, de grenier, où se réfugient les habitants quand le rez-de-chaussée, envahi par l'eau, est devenu inhabitable. Et cependant, rien ne serait plus facile que d'éviter les terribles inconvénients de ces inondations, quand ce ne sont pas des

désastres, des écroulements en masse de portions de rues, mais cette pauvre administration municipale, sur laquelle la haute administration rejette maintenant toutes les charges d'entretien de la ville, n'a ni les moyens financiers, ni les capacités techniques indispensables pour une transformation si nécessaire du plan général de nivellement actuel, si défectueux. Les membres de cette sorte de conseil municipal sont même l'objet de tant de vexations de la part des autorités supérieures, qu'ils redoutent, comme la peste, ce très grand honneur qui, en réalité, leur est conféré souvent malgré eux, leur coûte maints deniers.

Je viens de parler des maisons ou hôtels particuliers de la partie méridionale de la ville, lesquelles ont un étage très bas, un grenier plutôt : elles sont les seules dans Tchentou à posséder cet étage. Toutes les maisons de toutes les rues n'ont qu'un rez-de-chaussée; aussi sont-elles obligées de s'étendre en profondeur.

L'habitation ordinaire peut se diviser, *grosso modo*, en deux parties : l'une antérieure, l'autre postérieure. La section antérieure sera l'atelier, le magasin d'étalage, dans la ville commerçante, ou une pièce de logement dans certaines rues écartées où les marchands sont plus rares; la section postérieure est réservée au maître de la maison, aux femmes, à l'autel ancestral. Ces maisons sont généralement construites en planches ou en torchis; celles entièrement bâties en briques sont l'exception. Encore, n'y a-t-il que les deux pignons qui soient construits d'aussi solide façon, pour diminuer les chances d'extension des incendies.

Bref, basses qu'elles sont, mal fermées, trop ou pas assez ventilées suivant les parties, construites de telle façon que la lumière pénètre difficilement, l'avantage qu'elles présentent de n'avoir pas d'étage, de ne point

transformer la rue en un tunnel limité par deux murailles de 20 à 25 mètres où le soleil vient rarement, est réduit à néant par les multiples inconvénients d'une construction qui ne s'inspire que de la routine ancestrale et de certaines prescriptions étroites du code social.

Toutes les maisons donnent directement sur la rue; car nulle part, il n'existe de trottoirs comme dans nos villes. Il n'y a pas, non plus, de nos grandes voies, boulevards plantés d'arbres; point de promenades, point de jardin public, pas même le moindre petit square avec des plantes ou des fleurs. Le palais du vice-roi (quel palais! j'aurai l'occasion de le décrire), les grands édifices publics, les yamens ne sont jamais entourés, égayés de cours ou de jardins avec parterres et plantes d'ornement; y en aurait-il qu'ils ne seraient jamais ouverts au public. Cette grande démocratie qu'est la Chine, si l'on s'en tient à ses principales institutions, est, au fond, des plus rigoureuses sur le degré de liberté accordé au peuple, ne fait jamais rien pour son *bien-être*, encore moins pour son *agrément*. Il n'y a d'arbres qu'autour des pagodes et de certains édifices privés, des cercles, par exemple, ou des temples érigés à la mémoire de grands hommes. Mais dans ce dernier cas, seuls les souscripteurs pour l'élévation du monument ont droit à la jouissance des jardins, à l'ombrage des arbres.

Les rues de Tchentou, comme des autres villes chinoises, sont en quelque sorte spécialisées : règle générale, deux corps de métiers ou de marchands n'occupent pas la même voie. Il y a les rues de la soie, les rues des brodeurs, très nombreuses, des tisseurs, des fabricants de rubans et autres passementeries, selliers, fabricants de meubles, bijoutiers, chaudronniers, ouvriers de l'alimentation, etc. Tous ces différents corps ont fabrique et boutique en des quartiers et rues différents. Le système de

corporation du moyen âge existe même, avec les bases les plus solides et les plus durables; certaines de ces associations sont des plus tyranniques, *imposent le mode et le degré de production,* sans aucun souci des intérêts de la masse, qui se fâche rarement. La corporation de la soie est particulièrement exigeante et accapareuse, soutenue qu'elle est par les autorités, qui ont égard à la puissance de ses richesses.

Je viens de citer des corps de métiers comme ceux de tanneur, mégissier, corroyeur. Au grand étonnement de l'Européen, toutes ces industries et d'autres aussi malpropres, aussi dangereuses pour la santé publique, *s'exercent en pleine rue* et tous les déchets et résidus *y sont jetés*. Dans le quartier musulman, qui est celui des bouchers et tanneurs, ces résidus sont abandonnés dans un fossé aux eaux croupissantes qui passe dans le voisinage immédiat. Qu'on juge ainsi de toutes les causes d'infection et de puanteur qui se trouvent réunies dans ces villes chinoises où n'existent ni systèmes d'égouts, ni opérations de voirie. Et pas une, depuis des siècles, ne s'est préoccupée d'améliorer le milieu empesté où vivent ses habitants. Sa population, d'ailleurs, est tout étonnée quand on lui fait remarquer ces dangereux manquements non seulement à l'hygiène, mais encore au souci de son bien-être *elle ne comprend pas*. Elle et ses ancêtres, pendant de milliers d'années, ont vécu de cette façon, est-il possible de vivre autrement et serait-il possible qu'il existât ailleurs, en d'autres villes, chez des Barbares occidentaux, des conditions meilleures d'habitat? Combien *moins réfractaire* au progrès serait le Chinois, s'il n'avait cette *conviction que tout est pour le mieux dans le plus grand*, sinon dans le seul empire qui soit au monde?

En dehors de la cité commerçante et industrielle, il me reste à décrire certain quartier d'antique splendeur, bien

déchue aujourd'hui, qui occupe à peu près le centre de Tchentou, c'est la Ville Impériale. Il n'en reste plus que des ruines sans beauté, sans caractère, n'ayant rien d'architectural. Les bâtiments impériaux ont depuis longtemps disparu et il n'en reste plus vestige; il y a encore toutefois des murs d'enceinte, une triple muraille même. Celle qui forme la limite extérieure est d'imposantes dimensions : elle constitue un carré de 800 mètres de côté. Très haute, 8 mètres environ; très large, 3 mètres, elle nous a servi bien souvent de lieu de promenade. A l'est et à l'ouest, elle s'ouvre par deux portes monumentales, dont la voûte ne s'élève pas à moins de 5 mètres au-dessus du sol, sur une profondeur de 9 à 10 mètres. La troisième muraille, de dimensions beaucoup plus modestes, enserre le Kong Iuen ou Palais des Examens, triste palais fait de masures minuscules, par centaines accolées l'une à l'autre, si étroites, si inhabitables, que chaque année de nombreux candidats y meurent d'insolation. La seule construction digne d'attirer un peu l'attention est un pavillon situé au milieu de cette enceinte et destiné à loger les surveillants des examens.

L'espace compris entre la muraille extérieure et la deuxième enceinte est, en grande partie, cultivé en jardins potagers; le reste est occupé par des services publics peu importants; l'armée y a maintenant quelques magasins. L'année dernière aussi, j'ai vu s'y élever une école des arts et métiers, bien modeste d'abord, mais qui prend un développement rapide. C'est une vraie révolution opérée par un haut mandarin jeune, à l'esprit très éclairé, avec lequel nous avons toujours eu les relations les plus cordiales. Cette institution porte le nom de *Kuen Kong Ku* ou office d'encouragement au travail. Il y a là sept à huit cents enfants abandonnés, orphelins, de dix à seize ans, auxquels on apprend toutes sortes de métiers.

Comme nous en avons la surveillance médicale, nous allons prendre toutes les mesures nécessaires pour en faire un établissement modèle au point de vue hygiène et organisation rationnelle du travail, deux immenses lacunes en Chine, qu'on n'a pas encore tenté de combler jusqu'ici.

Un cours d'eau entoure la Ville Impériale : il s'appelle le Yu-Hò, le Fleuve Précieux. Autrefois, il communiquait avec la rivière du Camp tartare, mais, à l'heure actuelle, toute connexion a cessé d'exister entre leurs eaux, depuis longtemps sans doute ; aussi le « Fleuve Précieux » a-t-il fini de couler. Son lit n'est plus qu'un large fossé aux ondes noires et puantes où équarrisseurs, tanneurs et corroyeurs jettent à l'envi tous les détritus de leurs malpropres industries. Si vous demandez aux gens du quartier pourquoi ils ne rétablissent pas la communication du Yu-Hò avec la rivière, ils ne répondent même pas, estimant la question *oiseuse*. A quoi bon ? Et puis, cela ne les regarde pas !

J'ai décrit le Camp tartare, la cité commerçante et la Ville Impériale, sans mentionner les monuments qu'on doit y rencontrer. C'est, qu'en dehors des pagodes, il n'y a aucun édifice qui mérite cette dénomination. Le palais vice-royal est une construction non seulement sans grandeur, mais n'ayant aucun caractère architectural : c'est une série de bâtiments en torchis, brique et bois, ressemblant en tous points à des hangars. Les murs tout unis, sans aucun motif décoratif, mal entretenus, menacent de crouler par places ; seuls, les toits ont l'élégance et la note artistique qu'ils présentent toujours en Chine, avec leurs lignes festonnées, leurs cornes angulaires coquettement relevées. Dans ce palais, il ne faut chercher ni colonnes sculptées en bois ou en pierre, ni colonnes ou revêtements de marbre, ni peintures sur plafonds ou cloi-

sons. Quant aux boiseries, aux meubles rares et précieux, il n'y en a pas davantage. La demeure vice-royale est un ensemble de masures indignes non seulement d'abriter un potentat, commandant à 40 millions d'âmes, mais encore incapable de satisfaire le moins exigeant des Européens, si mesquine elle est, si dénuée de toute espèce de confortable. Et autour des bâtiments, ou les séparant, rien que des cours nues, sans un parterre, un gazon, encore moins des statues, des bassins ou autres décors, pas même un bronze, un brûle-parfum artistique. Les yamens du Grand Juge ou du Grand Trésorier ne sont pas mieux partagés.

L'Université ou Ta-Hio-Tang, elle, se trouve installée dans des locaux tout modernes en torchis et bois ; s'il y a un ou deux bâtiments en briques, les murs en sont faits d'une seule épaisseur, ce qui les rend très chauds en été et très froids en hiver.

L'école militaire, dirigée par des Japonais et comprenant deux cents élèves environ, est bâtie sur le même modèle que le Ta-Hio-Tang. Ici, on a élevé des étages, on a voulu imiter la maison européenne, mais le résultat a été pitoyable. L'école de médecine organisée par la France occupe un *kong kouan*, c'est-à-dire un hôtel de mandarin. C'est un local insuffisant, peu confortable, qu'il est impossible de comparer avec ce que nous avons de similaire en Europe, remplissant la même destination.

En dehors de ces établissements, Tchentou renferme, depuis quelques années, un arsenal où se fabriquent des fusils d'après des modèles européens, où se frappe aussi une monnaie d'argent, une piastre et ses divisions, destinée à remplacer le sabot du même métal.

Mais tous ces édifices, comme je viens de le dire, n'ont rien moins qu'un caractère architectural ; seuls, les temples méritent notre attention. On en compte un grand nombre dans la ville, mais beaucoup sont abandonnés.

Entourés de vieux arbres, c'est bien souvent leur plus beau décor. Le plus remarquable de ces temples est situé près de la Pé-men, au milieu d'un superbe parc : il forme en réalité un monastère, où plus de deux cents bonzes célèbrent nuit et jour la gloire de Bouddha.

Je ne parle pas des théâtres, qui n'existent point ici en tant que monuments ou édifices publics. On n'en trouve que dans les hôtels privés, réduits à une simple estrade, ou dans les rues, montés en baraques de foire.

CHAPITRE XVII
(*Suite*)

LA RUE CHINOISE

La rue chinoise : ce qu'on y voit. — Scènes caractéristiques. — Curieux métiers. — Le « kao-houatze ».

J'en ai fini avec la description de Tchentou-ville, mais pour qu'on ait une idée plus nette de la vie de ses habitants, il est nécessaire d'ajouter quelques détails complémentaires, de montrer ce qu'est la rue, ce qui s'y passe. Elle est bien différente de la nôtre : tout d'abord, ce qui la caractérise, c'est l'*absence de ces véhicules* de toute sorte qui sillonnent nos voies. Il n'y a ni tramways, ni omnibus, ni voitures ordinaires pour transport des personnes, ni camions ou charrettes pour transport des marchandises. Il y a bien la brouette, mais elle ne peut être employée partout ; elle est, en raison de l'état des voies, de progression très lente ; aussi le véritable véhicule, l'agent de transport est-il *l'homme,* qu'il supporte un palanquin ou bien un bambou, avec ses fardeaux se balançant aux deux extrémités.

On aperçoit encore de temps en temps des coolies chargés d'un gros bloc de sel ou de saumons d'étain, de cuivre, reposant sur une espèce de hotte, mais ils sont rares comparativement aux porteurs en balançoire.

La brouette présente deux formes différentes, suivant qu'elle est employée au transport des voyageurs ou des marchandises. Pour voyageurs, elle est munie à l'avant

*

d'un petit siège en bambou, faisant corps avec elle, où s'installe le client, les jambes pendantes ou allongées de chaque côté de la roue pleine en bois, sur les deux bâtis latéraux encastrant cette roue. La brouette est petite et faite pour transporter une seule personne. Dans d'autres parties de la Chine, ce véhicule peut recevoir jusqu'à huit voyageurs, quatre placés dos à dos de chaque côté d'un bâti médian qui sépare en deux la plate-forme, suivant son axe longitudinal. Combien ai-je vu autour de Shanghaï de ces pauvres coolies, une bricole au cou, le corps à demi-nu, inondés de sueur, les jambes très écartées, pour augmenter la base de sustentation, se traînant ainsi à petits pas saccadés, les mouvements d'extension et de flexion des jambes brusquement coupés, limités au maximum dès qu'ils se produisaient, limités, dis-je, par l'énorme poids oscillant, pas assez fixe, suspendu à la courroie, tendant constamment à ramener le muscle à la position de défense de l'équilibre. Ce type de brouette n'est utilisé au Setchouen que pour le transport des marchandises; on le voit dans les rues de Tchentou chargé de tabac en feuilles, en faisceaux, chargé de riz ou autres céréales, quelquefois de deux grosses pierres de taille, une de chaque côté; chargé de sel, de charbon ou de coke, ou encore de deux porcs gras. Rien n'était plus pénible pour nous que la rencontre de ces pauvres gens, poussant, avec quel effort de bête résignée, dolente, incapable de secouer le bât qui met à vif sa chair meurtrie, poussant, dis-je, avec quel effort, son lourd véhicule, toujours mal équilibré, sur une voie semée d'obstacles de toutes sortes, sur un sol le plus irrégulier du monde! Quels labeurs, quelles souffrances inutiles leur vaut la *cristallisation cérébrale* de ceux qui savent, de leurs lettrés qui ne se sont jamais complu que dans l'étude de vagues formules littéraires, ont dépensé leur potentiel intellectuel à dessiner de tor-

tueux et embrouillés caractères, *n'ont jamais cultivé de sol fécond.*

Combien encombrants ils sont, ces braves brouetteurs! Combien de fois leur roue ne s'engage-t-elle point dans l'ornière qu'elle a tracée depuis des années sur la dalle ou dans la terre, arrêtant ainsi tout net leur progression ! Et la brouette qui se renverse au milieu de la rue, dans la boue noire et gluante des jours de pluie ! Et les autres qui suivent, bousculées par les porteurs de chaise, les porteurs en balançoire ! Quel embarras... de brouettes! Et combien plus difficile à démêler que l'embarras de voitures de nos rues! Si les sacs de riz sont tombés ou bien les blocs de sel ou de coke énormes, très pesants pour leurs muscles, ou encore les pierres de taille, quel temps ne faut-il pas à ces hommes chétifs, mal nourris, aux mouvements incroyablement lents, pour remettre tout en ordre. La scène devient quelquefois d'un haut comique quand, un jour de marché, c'est un convoi de porcs qui circule ainsi dans une rue étroite déjà encombrée. J'ai vu, certains jours, de ma chaise, sur une mauvaise piste que je suivais souvent, terreur des brouettes, des couples de porcs soigneusement ficelés, se débattant dans la boue ou la poussière, renversés sur le dos, le groin et les pattes en l'air, poussant des grognements féroces. Et si un convoi de mules, de bœufs ou de chevaux de bât venait à apparaître à ce moment, la scène devenait inénarrable. Par quelles tribulations ne passent-ils point, ces pauvres hères traîneurs de *tchai tze* (brouette) et pour quel salaire! Juste assez pour ne pas mourir de faim. J'ai pu en soigner une centaine de ces braves gens, au cou, aux épaules atrocement blessés par la bricole, qui n'était pas toujours une sangle, mais une simple corde de prix plus modeste. La plaie pas soignée d'abord, salie, infectée par la couverture de tsong-tsien, sur laquelle ils s'étendent dans le

gîte misérable choisi pour la nuit, se compliquait rapidement, devenait un énorme phlegmon (abcès) envahissant la moitié du dos. Ils venaient alors au dernier moment me trouver, ayant souffert, beaucoup souffert, mais ne le disant point, semblant au contraire tout à fait indifférents à la douleur physique. *Pauvres bêtes de somme* à la peau saignante, qui ne sentent rien, qu'on charge sans merci, qui traînent jusqu'à l'agonie leur lourd fardeau; car la pitance est au bout, n'est acquise qu'à ce prix. On les dirait incapables de réaction, de révolte contre l'amer destin qui leur est échu à eux, à leurs grands ancêtres, depuis les siècles des siècles. Et nous, la race forte, la race de conquérants jamais assouvis, qui trop souvent civilisons par le fer, par le feu, serons-nous donc, un jour, les bons génies tutélaires de tant de millions de pauvres gens, en Chine, commencerons-nous par eux l'œuvre de pitié efficiente, l'œuvre réparatrice *d'expiation* féconde pour tant de crimes de lèse-humanité?

Ils venaient donc ces brouetteurs, mais sitôt opérés, soulagés, ils se hâtaient de s'en aller, de retourner chez le teneur de tchai-tze, pour s'atteler à nouveau à leur seul gagne-pain. Ils m'intéressaient tant dans les rues, ces braves coolies, que je ne voyais pas passer les cortèges de mandarins formés de hérauts dépenaillés, affublés d'étranges oripeaux rouges ou verts, au chef couvert de feutres coniques à bords étroits, rappelant certaines coiffures de notre moyen âge. Certains de ces hérauts, portant des tablettes où étaient déjà inscrites les qualités du mandarin, hurlaient les grandes vertus, la sagesse, la haute prudence de ce maître, sa science des lois et du gouvernement, sa bonté, son amour du petit peuple, des humbles. A mesure que progressait le palanquin, les satellites criaient à tout moment : « *Jang lou, jang lou, ta jen tsau* — cédez le chemin, c'est un grand personnage qui

circule » ; et les coolies, les brouetteurs se jetaient de côté, remisaient en hâte le pesant et si peu maniable véhicule, attendaient que le somptueux cortège eût passé, dans les vociférations des hérauts, les notes trop vibrantes, agaçantes des timbaliers.

Un cortège plus gai est celui qui accompagne la *houa kiao* (chaise fleurie) palanquin des jeunes mariées, sculpté, colorié des nuances les plus vives, les plus extravagantes. Toute une suite de porteurs est en même temps mobilisée pour le transport des présents, étalés au grand jour sur une sorte de plateau peinturluré, muni d'une très haute anse en bois, sous laquelle se glisse le bambou des coolies. Le nombre de ces plateaux varie naturellement avec l'importance des cadeaux ; ceux-ci sont, pour la plupart, bien insignifiants, se composant surtout de viandes, de sucreries et autres friandises.

Il existe un autre genre de palanquin qui n'est plus celui de la jeune mariée, se montre moins fleuri, c'est vrai, mais ne se fait pas moins remarquer par son élégance raffinée, la soie ou le satin qui le tapisse intérieurement, le bleu reluisant impeccable de son enveloppe extérieure et la courbe très marquée de ses brancards, qui élève très haut la chaise au-dessus du sol. Il renferme, pensez-vous, ce que nous appelons une belle petite, une demi-mondaine jaune ; détrompez-vous, c'est une personne de l'autre sexe, à la face glabre, blafarde sous le fard, aux sourcils rasés artificiellement représentés, dessinant une aile de papillon. Il est revêtu d'une fine robe de soie, du fou tsong bleu pâle, par exemple ; il agite nonchalamment un éventail et au moment où vous passez, vous Européen, fréquemment il lui arrive de se boucher le nez avec un mouchoir sale, pour ne pas respirer votre nauséabonde odeur de blanc. Il sera même ennuyé d'avoir croisé votre chaise ; nous avons le mauvais œil, paraît-il,

et pouvons être l'origine de toutes sortes de calamités. Il y croit à cette influence néfaste, il en a peur, le « mignon », superstitieux qu'il est comme une petite maîtresse. Sous son masque peint au blanc de céruse, avec ses sourcils imités de ceux dont se pare la beauté féminine, avec la lueur équivoque de son œil morne, sans vie, si différent de celui qu'éclaire, illumine la passion naturelle, même tarifée, il est bien la répugnante image de la pire folie sexuelle. Il a passé dans sa belle chaise, nous laissant de vagues odeurs de parfums douteux venus de Shangaï et, auparavant, de Hambourg, abominablement frelatés, mais bien assortis à de tels charmes.

Brouetteurs, mandarins, jeunes mariées et mignons, ce ne sont point là, naturellement, les seuls passants de la rue. A côté du marchand qui va tranquillement à ses affaires, jamais pressé comme dans nos villes, il y a des représentants des diverses professions, qui constamment circulent. J'en citerai quelques-uns : c'est d'abord le plus curieux de tous, le restaurateur ambulant, qui transporte fourneau et combustible, ustensiles de cuisine et victuailles, le tout aux deux extrémités d'un bambou. Il s'en va trottinant, s'arrêtant au premier appel, attisant le feu, servant bientôt riz fumant et savoureux *teou fou* (fromage de haricots), viande en petits morceaux et légumes, ou encore la tasse de thé bouillant. Le repas servi, il repart au petit trot, semblant porter toujours allégrement son encombrant fardeau.

Un autre ambulant, c'est le *ti teou tsiang* ou perruquier. Celui-ci traîne aussi tout son attirail et rase les têtes, sinon les barbes ; surtout les têtes, suivant la coutume chinoise, et sans savon, produit qu'il ignore. Il a, de plus, pour office, de nettoyer les oreilles avec des bâtonnets, des curettes qu'il introduit jusqu'au tympan, râclant consciencieusement le conduit. Et ces mêmes

bâtonnets, ces mêmes curettes, jamais essuyés ou lavés, passent d'une oreille dans l'autre, sans qu'opérateur ou client semblent se douter le moins du monde qu'il peut en résulter certains inconvénients. Les yeux ont aussi leur tour de nettoyage : il passe, sous les paupières, certains petits instruments; il les masse ensuite. Toutes ces manipulations sont faites avec la plus grande dextérité et le plus *malproprement* du monde.

Il y a encore toute une catégorie de petits marchands d'étoffes ou de denrées de consommation générale, qui vont de porte en porte offrir ce qu'ils ont. Il ne faudrait pas les comparer à nos colporteurs, assez spécialisés; car les ambulants chinois vont proposer tout ce qui est article de vente et sous la forme la plus réduite, en quantité la plus minime imaginable.

Un type intéressant de la rue est aussi le loueur de pipes; il en a deux ou trois, qu'il tient toujours bourrées de tabac pour le client qui passe. Un coolie arrête-t-il sa brouette ou dépose-t-il son fardeau pour s'offrir la petite jouissance d'une pipe, le loueur tend l'instrument, la *ien tai*, l'allume et, le tabac consumé en quelques rapides aspirations, reçoit une sapèque en payement; faible rétribution, mais qui répond à l'insignifiance même de la quantité offerte, soit la valeur d'une demi-cigarette, si petit est le réservoir de la ien tai et si lâchement bourré il est. La pipe passe ensuite à une autre bouche, passe à des centaines de bouches durant le jour, et vous observerez que ni le client ni le loueur ne penseront, à aucun moment, à essuyer, même sur la manche, la salive qu'on y a laissée précédemment. Le loueur de pipes, déduction faite de l'achat du tabac, réalise ainsi un bénéfice quotidien de 80 à 100 sapèques, soit de 9 à 10 sous. Son existence matérielle est ainsi assurée. Nombreux dans Tchentou sont les représentants de cette étrange profession, parce qu'ils

répondent à une nécessité, qu'une multitude d'artisans et de porteurs ne disposent dans la journée, durant leur travail, que des deux ou trois sapèques nécessaires pour fumer autant de pipes, n'ont pas les moyens d'acheter à un moment donné la quantité minima vendue par un boutiquier.

Parmi ces gagne-menu, je ne puis passer sous silence le ramasseur de crottes de chien, le *kien keoù che,* qui circule de rue en rue, cueillant ardemment tout ce qui représente l'engrais cherché. Cette profession est aussi lucrative que celle du loueur de pipes.

Il y a aussi le marchand d'herbe, qui s'en va en dehors des murs ramasser les plantes, les graminées qui poussent autour des tombes, dans le cimetière commun, celui des très pauvres. Ailleurs, c'est la propriété d'autrui et l'herbe est soigneusement réservée. Chaque jour, un homme ou une femme apportait, pour nos chevaux, un petit faix où toutes sortes de plantes se mélangeaient avec l'herbe utilisable, acceptée par les animaux ; on y trouvait de l'absinthe, des pyrèthres, de la fumeterre, etc., ajoutées pour faire volume, compléter le paquet. Et bien que le *ma fou* (palefrenier) rebutât régulièrement ces mauvaises plantes, le ramasseur les apportait quand même en plus ou moins grande quantité, espérant toujours qu'elles passeraient inaperçues. La meilleure récolte d'herbe faite par ces pauvres gens l'était quelquefois dans notre jardin ; il nous l'offraient aussitôt au prix habituel. Nous fermions les yeux sur ce petit maraudage, mais si le ma fou remarquait l'opération, son silence devait être acheté un bon prix. Pour le faix d'herbe, le ramasseur d'herbe touchait généralement la somme de 40 sapèques, soit 4 sous, et c'était son seul métier. Et si, à l'époque des pluies, il pouvait cueillir, dans sa journée, une quantité suffisante pour faire deux paquets, pendant six mois environ il arrivait difficilement à en compléter un.

Mais l'être qui vous *frappe le plus* dans les rues de Tchentou, qui attire fatalement votre attention, ici, comme dans toute ville chinoise, c'est le *kao houa tze* (le mendiant). Il forme une vaste confrérie où la femme n'est pas admise, confrérie avec ses statuts, ses chefs, ses unités, que lie étroitement la plus stricte discipline. Mendier est une profession organisée ; c'est un des rouages de la vie sociale dans le vieil empire. Cette institution a généralement, à sa tête, un homme point vulgaire, de trempe morale vigoureuse, de grande énergie pour mener à bien son étrange exploitation, maintenir dans le devoir son armée de dévoyés, dont la surveillance est pleine de difficultés. Car le fruit du travail, les vivres ou vêtements ramassés peuvent ne point aller au magasin de centralisation, être vendus ou donnés en échange de friandises, de pipes d'opium ; c'est un préjudice causé à l'association. En effet, le lot d'aumônes cueilli chaque jour a toujours sa valeur, n'est jamais à mépriser.

Le kao houa tze sollicite rarement en vain ; on lui donne régulièrement, on n'ose faire autrement ; on le craint, mais on redoute surtout son chef, tout-puissant parce que riche, disposant d'éléments d'action par le vol ou l'incendie, qu'on ne peut se décider à braver. Il faut les voir, ces mendiants, en files entières ou par troupeaux dans les rues : en nos pays, pareil spectacle soulèverait l'écœurement et les immédiates protestations de toute la population. Elle exigerait aussitôt la disparition de pareille honte pour une société, provoquerait l'élaboration de mesures telles que cette classe des estropiés ou des incapables aurait la vie matérielle assurée en dehors de toute exhibition inutile et dégradante. Mais c'est qu'en Chine, cette situation acceptée, sinon voulue par le peuple, est une exploitation de la masse, comme je viens de le dire, imposée par la crainte et la superstition. En

effet, parmi ces mendiants, il existe naturellement, comme dans notre célèbre Cour des Miracles d'un autre âge, il existe de nombreux dégénérés, hystériques et voyants, dont les manifestations hystériformes, ou encore du domaine de l'hypnose, contribuent puissamment à perpétuer un règne basé sur la terreur, chez un peuple qui, malgré son scepticisme, n'en est pas moins en proie à mille appréhensions, que dissipe seule une culture scientifique. Ils s'en vont donc par les rues, ces êtres déchus, rarement infirmes, que seule l'horreur de tout travail, de toute sujétion à une nécessité sociale, a conduits à la plus honteuse des professions. Ils s'en vont, décharnés, squelettiques, fantômes vivants, d'une affreuse nudité masquée de gale pustuleuse ou des stigmates de leurs vices; car ils les ont tous et le plus répugnant entre tous. Oh! quels contacts, quelles étreintes dans leurs refuges de nuit, ces cloaques de pestilence où tant d'abjection se cherche, se confond. Quel sujet pour un peintre d'amours macabres, diaboliques; quel sujet pour les pires évocations des plus ténébreuses aberrations! Aux jours cléments, ils s'en vont, cachant à peine leur sexe sous un lambeau de toile immonde; l'hiver, ils se traînent secoués de frissons, serrant autour de leurs épaules la pièce de tsong tsien qui, cette nuit même, peut-être, sera leur *suaire*.

Qu'on me permette, en dernier lieu, de parler des agents d'une lucrative industrie, qu'on n'observe, sous cette forme, qu'en Chine. Chaque jour, vers le milieu de l'après-midi, on peut voir alignés à certains carrefours, à des coins de rues, auprès des portes, de très nombreux seaux en bois remplis d'une masse semi-liquide, semi-solide, que je ne désignerai que par son appellation chinoise de *ta fen,* ou grand engrais. Au signal d'un chef d'équipe, ils s'éparpillent dans toutes les directions, ces

coolies spéciaux dont rien n'effraye l'odorat, allant porter aux fermiers et maraîchers le vrai stimulant de toute fécondité. Ces seaux en bois, pas toujours étanches, perdent souvent leur précieux contenu, à la grande désolation du coolie, désolation motivée, comme on le devine, non par la souillure qu'en subit la rue, mais par la réduction consécutive de la masse transportée. Ces gens ne prennent même pas la peine de couvrir leurs ustensiles malodorants ; ils n'y pensent pas, n'en comprennent point l'opportunité. Jamais préfet n'a été plus houspillé, plus injurié que certain mandarin de Tchong-King, titulaire de ce poste il y a quelques années, qui, à l'instigation d'Européens, donna l'ordre aux porteurs de ta fen d'avoir à couvrir désormais leurs seaux. Ce fut une révolution, un haro général, la corporation envoya ses membres protester au yamen et elle passa vite en actes, en barbouillant de son produit les murs de l'hôtel préfectoral.

J'ai observé bien souvent que là où s'arrêtaient ces porteurs, en cours de route, dans les restaurants ou maisons de thé, personne ne *prenait garde* aux seaux qu'ils déposaient à la porte, personne ne protestait contre leur voisinage. Et si, dans un mouvement maladroit, une partie du contenu s'épandait près d'un client de l'auberge, il ne changeait pas de place. C'est que dans une contrée où l'enseigne du médecin porte *fou sou* (guérit, ressuscite), il n'y a rien à craindre de la contagion ; aussi nos recommandations et prescriptions hygiéniques stupéfient-elles la population. La Chine est aussi le pays où les pharmaciens, chaque soir, font ramasser tous les débris des différentes drogues et plantes médicinales vendues dans la journée, broient le *tout* dans un mortier et en fabriquent des pilules qu'achètent les pauvres gens en raison de leur bon marché.

En parlant de la circulation de la rue, j'ai mentionné les hommes, laissant de côté les animaux. Comme j'ai dit qu'il n'existait dans la ville aucun véhicule attelé, que la brouette était le seul moyen de transport à roue, on pensera sans doute que les chevaux et autres équidés sont rares. Cependant, on en voit quelques-uns, animaux de bât destinés aux régions montagneuses. Les bœufs porteurs sont beaucoup plus nombreux; ils campent dans les rues de la ville, comme s'ils étaient en pleine campagne. Le porc, lui aussi, vagabonde dans certains quartiers, se disputant avec le chien les ordures de la voie.

On le voit, la ville chinoise, c'est la bonne cité où bêtes et humains vivent côte à côte. Et comme elle est calme, cette capitale du Setchouen! Dans les rues, point de scènes pénibles, point de rixes sanglantes; des chamailleries, des cris quelquefois, mais jamais accompagnés de coups, de pugilats, jamais suivis de violence. Pour sacrifier à la mode européenne, un vice-roi créa, il y a trois ans, une police composée d'une centaine d'agents pour toute la ville, mais leur rôle est bien insignifiant, presque une sinécure : s'ils arrêtent assez souvent des voleurs, il est excessivement rare qu'ils aient à rechercher un assassin. Dans le cours d'une année entière, je n'ai pas entendu parler d'un seul crime violent. S'il y a des apaches, des ruffians, comme partout, ils ne jouent pas du couteau, ne « refroidissent » pas le bourgeois qu'ils surprennent défendant sa propriété. A Tchentou, le noctambule n'a rien à redouter, il ne court jamais le danger d'un Parisien égaré dans des quartiers excentriques. Au point de vue tranquillité générale, la ville chinoise serait donc à donner en exemple aux cités européennes, où tant de violences, de brutalités se commettent chaque jour.

Dans sa joie, ses amusements, le Chinois de Tchentou montre toujours le même calme, la même sérénité ; l'enfant lui-même est rarement bruyant, tapageur. Dans les rues, aux jours de grandes fêtes, au premier de l'an, par exemple, au *Ko nien*, on ne remarque point de manifestations insolites, cette exubérance qui frise un peu la folie, sinon la sauvagerie, qu'on observe trop souvent au milieu de nos villes et villages. C'était une telle paix dans la vieille cité que nous en étions stupéfiés. Aux devantures et sur les portes des maisons étaient collés des papiers de différentes couleurs ; aux toits s'accrochaient des banderoles, où mille souhaits de bonheur étaient inscrits, les gens dans la rue se souriaient, se congratulaient, mais pas un cri, pas une démonstration bruyante.

Cette population ne se remue que le jour où l'administration veut augmenter les charges déjà trop lourdes qui pèsent sur elle : elle se révolte alors, non sans raison, si grande est sa pauvreté. Son pacifisme est tel que les plus extravagantes fantaisies de quelques agités ont toutes chances de réussite. Ainsi, on a vu, il y a deux ans, cette chose inouïe, désormais historique pour nous, on a vu douze Boxeurs, hommes et femmes, pénétrer dans la ville de Tchentou..., la prendre, en quelque sorte, puisque toute la population de 350,000 âmes, vice-roi et autorités compris, s'était enfermée dans ses maisons et n'osait sortir. Ces douze exaltés restèrent maîtres de la ville plusieurs heures, c'est-à-dire jusqu'au moment où le Consul de France, M. Bons d'Anty, persuada à un petit mandarin militaire qu'il était facile de se débarrasser de cette canaille. Les soldats ayant constaté, en tirant, que les balles *ne revenaient pas sur eux,* qu'aucun charme ne garantissait plus ces Boxeurs, les abattirent rapidement et la capitale fut reconquise. Le vice-roi, entouré de ses hauts mandarins et gardé par deux pièces de canon bra-

quées aux portes du palais, croyait à l'invasion de la cité par des milliers d'illuminés dangereux, *invulnérables;* nullement renseigné, il ignorait tout ce qui se passait. Ce fut l'intervention de notre consul qui l'éclaira et remit tout au point.

DEUXIÈME PARTIE

VOYAGE AU SETCHOUEN OCCIDENTAL

DE TCHENTOU A OMI-SHAN, FOULING ET YA-TCHÉOU

CHAPITRE XVIII

DE TCHEN-TOU A KIA-TING

Pen-Shan. — Tsin-Chen. — Mei-Tchéou. — Description de la contrée. — La navigation aux basses eaux.

Au mois de janvier 1904, il avait été décidé entre le Consul, Philippe Berthelot et moi que nous irions, pendant le congé de la nouvelle année accordé aux élèves de l'école de médecine, faire une excursion au mont Omi, lieu de pèlerinage célèbre des disciples de Bouddha. Cette excursion se complèterait par un voyage vers l'ouest, dans les Alpes setchouennaises, avec retour à Tchentou par Fouling et Ya-Tchéou.

Les grandes vacances de nos universités et collèges ont lieu en été, pendant la saison chaude; c'est tout le contraire en Chine : c'est en hiver, à l'époque du premier de l'an. Le reste de l'année, il n'y a plus aucun congé pour l'élève ou étudiant chinois : il n'y a même ni « jeudi » ni « dimanche », autrement dit, *aucun jour de repos* coupant

les études. Les résultats n'en sont naturellement pas plus brillants, mais, en Chine, l'intention de bien faire, la simple indication du vouloir, de l'effort suffisent si généralement !

Le départ fut fixé au 18 février, trois jours après le « Ko-nien » (premier jour de l'an chinois, très en retard sur le nôtre). Comme à cette époque de l'année tout le monde doit se reposer dans l'immense empire, tout travail, toute affaire est suspendue, même les plus nécessaires transactions ; aussi, pour ne point mourir de faim, est-il indispensable de s'approvisionner abondamment avant le fameux jour ou plutôt la grande semaine.

La date de notre départ était donc mal choisie, trop précipitée, et des mandarins de nos amis nous prédirent même que nous ne pourrions partir, faute de porteurs.

On s'en alla quand même, avec des équipes formées d'éléments très disparates, en rupture de toutes sortes de métiers. Beaucoup de ces coolies étaient chétifs, malingres, pauvres hères sans ressources que la faim seule avait fait sortir de leurs taudis pour gagner quelques sapèques, alors que le repos, la jouissance, étaient de règle, sinon obligatoires. Certains, fumeurs d'opium invétérés, usés de corps, à l'apparence squelettique, *suivirent* la colonne des porteurs, mais ce fut tout : jamais leurs anguleuses épaules ne supportèrent un vrai fardeau.

Nous quittâmes Tchentou le 18 février, vers midi, par la porte de l'est. Sitôt franchie la longue rue qui prolonge au delà des murs la voie intérieure d'accès à chaque porte, nous nous trouvâmes dans la plaine fameuse, poétiquement dénommée le « Jardin du Royaume Fleuri ».

La route, formant digue, court entre des champs de blé, de fèves et de colza. Après avoir suivi un moment un des bras du Min, elle coupe, jusqu'à In-Kia-Pa, de légères ondulations, des collines à peine marquées, entièrement

déboisées. Dans la plaine, en effet, les arbres sont rares, et sauf quelques trembles et saules croissant auprès des rivières, aucune autre essence n'apparaît. N'étaient les bouquets de bambou au beau vert sombre, ondulant au vent, toujours gracieux, cette partie du « Jardin Fleuri » serait sans charme, avec trop de monotonie.

A 7 heures et demie, arrivée à In-Kia-Pa.

La partie de ce village où nous fîmes halte était une dépression de la plaine formant cuvette et entourée de coteaux sans élévation où croissaient quelques pins. Au milieu, s'élève une construction blanche entourée de murs : c'est la demeure du Père Montel, un jeune et distingué missionnaire qui nous offrit la plus gracieuse hospitalité.

Le lendemain, notre départ fut retardé par une représentation théâtrale, que les chrétiens voulurent à tout prix nous donner, mais qui cependant fut très écourtée par l'intervention de ma petite chienne fox-terrier qui était du voyage. Chaque fois que le principal acteur, couvert d'une peau de mouton et coiffé d'un masque représentant le *lao-hou* (tigre) paraissait en scène, la petite chienne, furieuse, bondissait sur lui, à la grande joie de tous les spectateurs, et, mordant la peau de mouton, tirait avec rage, n'accordant pas une seconde de répit au « noble animal ». Tous mes appels étaient inutiles et quand la ressaisissant, j'essayais de la maintenir un instant, sitôt que le tigre rentrait en scène, elle m'échappait et se précipitait à nouveau contre son ennemi. L'affolement, les bonds éperdus du pauvre acteur amusèrent plus la galerie que ne l'aurait pu faire sa mimique, et la suspension forcée de la vraie séance ne fut une déception pour personne : le rôle si imprévu joué par le fox-terrier satisfit tous ces braves gens.

Vers 9 heures, on se mit en marche à travers un terrain

de rizières, avec de temps en temps des coteaux déboisés ou plantés de quelques maigres pins. A partir de midi, nous suivîmes à pied de jolis sentiers à travers les blés, les pois et les colzas. Des villages nichés dans les bambous avaient gracieuse apparence. Le ciel était pur, sans un nuage, et la température, malgré la saison, pleine de tiédeur.

A 3 heures et demie, arrivée à Houang-Long-Ki, gros village sis au bord d'une large rivière qui est une dérivation du Min, artificiellement divisé en amont de Tchentou. Cédant au désir de voguer sur ces eaux claires et tranquilles, nous décidons d'abandonner la voie de terre et de gagner l'étape Pen-Chan-Shien en sampan. Ce fut délicieux de s'en aller ainsi au fil de l'onde, le long de rives déjà verdoyantes des éclosions printanières, avec de belles cultures de sorgho et de tabac s'élevant de la berge au flanc des collines rouge cinabre. Des deux côtés et à faible distance l'une de l'autre, des norias puisant l'eau bienfaisante au fleuve même la déversaient dans les champs, entretenant ainsi une puissante végétation à une saison de l'année où les pluies sont rares, insuffisantes.

Vers 6 heures, nous atteignions Kiang-K'au (bouche du fleuve) et entrions dans la bouche principale du Min, qu'il s'agissait de remonter jusqu'à Pen-Chan, à 12 kilomètres environ, en amont. La nuit était maintenant complète et la brume qui enveloppait les rives limitait considérablement la vue. Or, les rapides, les barrages sont nombreux sur le fleuve à cette époque des basses eaux et la navigation fort difficile. Vers 7 heures, nous devisions gaiement quand une des barques qui nous suivaient, prise dans le remous violent d'un rapide que nous franchissions, en ce moment, dans une zone moins turbulente, nous aborda si soudainement que nous eûmes tout juste le temps de nous baisser pour ne pas recevoir la formidable gifle de ses

rames soulevées en l'air et arrachées des mains des sampaniers au choc des deux embarcations. Il y eut quelques cris, quelques ordres précipités du *lao pan* (patron) abordeur, et le sampan, vite dégagé, nous dépassa rapidement d'une course effrénée. Plus loin, en arrière, d'autres barques suivaient portant nos coolies et nos bagages : les cris qu'on entendait et certains fracas ne laissaient point de doute sur la nature de leurs embarras. Les mêmes scènes se reproduisaient à chaque rapide avec plus ou moins de heurts. Une demi-heure se passa sans alerte et nous croyions que c'en était fini de nos tribulations quand j'entendis un bruissement spécial que je reconnus tout de suite comme ne pouvant qu'annoncer l'approche d'un rapide. Mais j'avais beau écarquiller les yeux, je ne réussissais point à voir à deux mètres de l'avant du sampan. Tout à coup se dresse devant nous tout un barrage aux poteaux massifs et le lao pan ne semble faire aucun mouvement, préparer aucun coup de barre. D'ailleurs nous étions déjà sur le barrage : je saisis une rame et, en Breton de la côte qui a maintes fois « paré » une roche, d'un coup d'aviron j'exécute la manœuvre familière et cherche à faire dévier la barque, à la lancer à droite. Il était un peu tard : le choc se produisit, mais un peu obliquement toutefois et notre sampan ne s'ouvrit pas sur le poteau de pierre. Nous n'en fûmes pas moins tous culbutés au fond de la barque et il fallut bien se rendre compte, après, que nous venions d'échapper à un danger sérieux. Car si le sampan s'était ouvert, que serions-nous devenus au milieu de la nuit, sur ce fleuve, peu profond en cet endroit, c'est vrai, mais large de 400 mètres, alors surtout que la rive la plus rapprochée n'était pas à moins de cent brasses de nous?

Et quelle était la part de responsabilité du pilote dans l'accident? Oh! elle était entière : il dormait, somnolait

plutôt, n'ayant plus la notion exacte des choses, ayant *oublié* la présence du barrage qu'il connaissait bien cependant, lui un familier de ces parages. D'ailleurs, l'obstacle, malgré la nuit, pouvait être répéré sans peine par l'existence en face d'un gros village surplombant la rive. Notre pilote n'ayant point, confié à sa garde, un chargement de riz ou de sel, n'ayant qu'une simple cargaison humaine à transporter, ne pouvait guère s'en soucier, une vie ne comptant pas en Chine. Quant à la sienne propre, il ne lui était pas venu à l'idée qu'elle pût être menacée pendant cette navigation relativement facile. La prévoyance à long terme n'est point dans l'habitude du fils de Han et il accepte toutes les éventualités, sans chercher à en faire dériver le cours. Est-ce fatalisme, inertie? Les deux, mais surtout inertie.

Nous arrivâmes enfin, à 9 heures et demie du soir, au débarcadère de Pen-Chan et un quart d'heure après nous entrions dans la cité elle-même. C'est une jolie petite ville, sous-préfecture aussi propre que peut l'être une cité chinoise. Son enceinte de grès rouge, construite autrefois pour résister aux attaques des « Barbares », des tribus aborigènes, donne, de loin, à l'ensemble de l'agglomération, une note gaie, fort gracieuse. L'hospitalité pour la nuit nous fut offerte dans la Mission, malgré l'absence du Père. A 11 heures, nous pûmes dîner et bientôt aller dormir en paix, toutes les barques ayant atteint le port sans avarie sérieuse et les bagages, surtout la literie, étant tous arrivés.

DE PEN-CHAN A TSIN-CHEN-SHIEN

20 *février*. — A 7 heures du matin nous repartions avec, comme objectif, Tsin-Chen-Shien, sous-préfecture située à 100 lis de Pen-Chan. La pluie tombait abondante

et il fallut monter en chaise. Vers 10 heures, le ciel s'éclaircit, la pluie cessa de tomber et la marche devint possible. La route était néanmoins très glissante et le soldat ordonnance qui était à mon service, un nommé Tchang, ayant fait un faux pas, s'assit au beau milieu d'une flaque d'eau, couvrant de boue sa belle casaque rouge toute neuve que je lui avais offerte avant le départ de Tchentou. Un Européen, très ennuyé de l'accident, aurait pesté contre le temps, la boue glissante, la souillure du vêtement : Tchang, au contraire, avant de se relever, lança un regard circulaire vers nous, vers les autres soldats, ses camarades, ne se pressant point de sortir de la mare pour donner à tout le monde le temps de se rendre bien compte du comique de sa position. Puis, d'un bond, il fut sur pied, riant aux éclats, enchanté de lui-même, nullement marri de son aventure et de son bain forcé. Tout en se secouant, il répétait simplement : « *Siao sé, siao sé*, — petite affaire, petite affaire ».

Le terrain parcouru était entièrement plat, avec des cultures plus avancées qu'autour de Tchentou : les blés étaient déjà grands ; de même, les colzas et les fèves. Point d'arbres ; rien que les bouquets de bambous autour des villages.

A midi, on atteignait Mei-Tcheou, ville murée assez vaste, mais à moitié vide d'habitations : on eût dit qu'un fléau, guerre ou incendie, l'avait dévastée antérieurement. Il n'en était rien cependant : la plupart des villes setchouennaises confinant à la région alpestre, aux Marches thibétaines, n'étaient, il y a encore trois ou quatre siècles, que des redoutes, des postes avancés d'attaque d'abord, puis de garde et de défense contre les belliqueux aborigènes Lolos, qui ont si fièrement défendu, et si longtemps, leur indépendance contre l'envahisseur chinois. La conquête achevée, seuls les fils de Han, commerçants et artisans, formèrent un appoint important pour le peuplement de ces

villes ; et, si quelques métis vinrent peu à peu grossir ce nombre, la masse des autochtones, augmentée d'émigrants chinois, agriculteurs comme eux, s'est maintenue dans les villages, sur ses champs, et n'a jamais recherché l'habitat des cités. C'est pourquoi, si l'on excepte les grands centres commerciaux, Kiating, par exemple, les villes de ces régions que j'ai traversées n'avaient qu'une population très restreinte comparée à leur étendue.

A partir de Mei-Tcheou, la plaine se continue couverte de cultures et d'arbres fruitiers de toute espèce : c'est un *immense verger*, d'une *beauté* et d'une *fécondité inouïes*. Les mûriers, très abondants, indiquent qu'on est entré dans une des plus riches régions séricicoles du Setchouen : le *sang chou* (mûrier proprement dit) et le *tsé tcha* (variété épineuse) sont nombreux comme les pommiers dans nos vergers de Bretagne et de Normandie.

Les pavots font aussi leur apparition : ils ne sont pas encore en fleurs, mais avec leur tige svelte et gracieuse, leur feuillage d'un beau vert sombre aux reflets argentés, ils sont, pour cette plaine, une magnifique parure et pour nos yeux une vraie joie. C'est le Min avec ses affluents qui vaut à tout ce bassin son étonnante fécondité. De nombreux canaux complètent cette irrigation naturelle, font pénétrer partout les eaux du fleuve. Les bords de ces canaux et rivières jouissent d'une luxuriante végétation presque tropicale, et, à cette fin de février, c'était le renouveau printanier en plein développement.

DE TSIN-CHEN-SHIEN A KIATING

21 *février*. — Nous passâmes la nuit à Tsin-Chen-Shien, sous-préfecture située à 2 kilomètres environ du Min-ho, sur sa rive droite. Départ le lendemain, 21, à 7 heures du

matin. C'est toujours la plaine, mais les bords des rivières sont plus escarpés et l'on aperçoit dans l'ouest et le sud-ouest des lignes de collines assez élevées.

A 10 heures, nous traversons le Min, ou Fou-hò, large de 300 mètres à cet endroit, dont une partie du lit, à cette époque des basses eaux, est complètement à sec.

Depuis Tsin-Chen jusqu'à ce point, la route suit le fleuve à une faible distance de sa rive droite et partout où les collines encaissantes ont une certaine élévation, une pente raide presque à pic, ce qui est fréquent, elles sont creusées de nombreuses cavernes placées très haut et dont la plupart sont *encore habitées* par les *aborigènes*.

Le Min franchi, nous partîmes du village de Sié-Lou-Ko pour atteindre Kiating, toujours par voie de terre, le fleuve décrivant une trop grande boucle jusqu'à cette ville pour qu'il fût pratique de le descendre en jonque. Une montée très raide nous conduisit au sommet d'un plateau tourmenté, grandiosement découpé et raviné, couvert de jolis arbres, pins, chênes et châtaigniers en particulier, mais que le Chinois ne laisse malheureusement pas grossir, atteindre leur développement complet, dans sa *fièvre de posséder*, de tirer de son labeur un profit généralement maigre, parce que toujours prématuré.

Ce plateau, aux sous-bois mystérieux où souvent apparaissait la silhouette d'un rocher énorme dressé en menhir, a laissé en moi le souvenir d'un des coins les plus pittoresques que j'aie rencontrés au monde. C'était la paix, une délicieuse fraîcheur, de beaux tapis de mousse, un coin d'Eden. Il y avait aussi une étrange sensation d'isolement, délicieuse à l'âme, sur ce plateau chaotique surgi brusquement de la plaine, né d'on ne sait quelle fantasque convulsion de la terre.

La traversée dura deux heures et à Pan-Kiao-Tsi, on retrouva le fleuve qu'on suivit à nouveau jusqu'à Kiating.

CHAPITRE XIX

KIATING

Son importance. — Son avenir. — Pagodes. — Sanctuaire de « joie ».

Kiating est, après la capitale Tchentou, la ville commerciale la plus considérable de la vallée du Min. Elle est admirablement située au confluent de ce fleuve avec le Ya-ho et le Ta-Tou-ho. Elle s'élève en amphithéâtre sur la rive gauche du Min, étageant ses plans, ses terrasses vers des collines verdoyantes qui l'encadrent pittoresquement en arrière. Elle est entourée d'une haute muraille de 6 kilomètres de tour environ, renforcée de deux murailles plus réduites surajoutées excentriquement, indiquant un développement graduel de la ville à des périodes différentes. Ce développement de Kiating en arrière, par rapport à la rive du fleuve, est dû, à n'en pas douter, à l'action destructive du Min, aidé du Ta-Tou-ho et du Ya-ho, dont les ondes en conflit perpétuel, surtout à l'époque des crues, ne cessent de battre en brèche les murailles dans la partie basse de la ville, en provoquent l'écroulement suivi de l'inondation des rues avoisinantes, qu'il a fallu abandonner un jour avec l'envahissement grandissant des eaux.

La population de la cité est estimée à 100,000 âmes ; ce chiffre est fort exagéré : à mon avis, le nombre des habitants ne dépasse point 25 à 30,000. Je me réserve

d'expliquer plus tard comment les géographes et explorateurs se sont trompés en assignant à la Chine une population énorme *qu'elle n'a pas, ne peut pas avoir*.

J'ai dit que Kiating était un centre commercial important ; c'est en effet la ville de la *soie* et du *pé la* (cire blanche). La soie surtout est l'objet de nombreuses transactions : ici se trouve le vrai centre d'achat, de préparation, de vente et de distribution de ce produit, qu'il vienne de la plaine d'Omi ou de celle de Mei-Tcheou. Cette industrie est appelée à un grand avenir, comme l'a expliqué la mission lyonnaise, le jour surtout où les moyens de communication faciles existeront en Chine. Kiating, par sa *position admirable* dans la vallée du Min, au confluent de trois fleuves, trait d'union entre le Setchouen alpestre et le Setchouen oriental, pouvant recevoir tous les produits de la région occidentale et d'un tiers au moins du Bassin Rouge, si riche, aux productions si variées, réalise toutes les conditions nécessaires aux grandes transactions commerciales. Car cette ville, d'une part, communique directement avec le Yan-Tsé grâce au Min-hò, accessible toute l'année aux grosses jonques comme il le sera à des steamers de moyen tonnage ; d'autre part, elle est, en quelque sorte, l'*avant-port* de Tchentou, la capitale de la province à laquelle le fleuve la relie, sans transbordement de marchandises pendant six mois de l'année. Le reste du temps, en raison des basses eaux, les transports sont difficiles et onéreux, mais rien n'est plus facile que de supprimer cet impedimentum par la construction d'une voie ferrée à travers le « Jardin » et le « Verger » du « Royaume Fleuri ». Ce chemin de fer, facile à construire, puisque la plus grande partie du tracé serait en plaine, réaliserait sur son parcours, indépendamment du trafic direct Kiating-Tchentou, de sérieux bénéfices par les transactions locales interurbaines dans une aussi féconde

région. C'est là l'avenir immédiat de Kiating, l'avenir de demain, réalisable par nous ou par toute autre nation européenne, œuvre de première utilité commerciale, incontestablement rémunératrice.

Mais il y a aussi des perspectives plus éloignées, c'est vrai, mais non moins séduisantes : tout le Far-West *reboisé*, ses plateaux et ses montagnes; *l'élevage* se faisant partout, comme au Thibet, l'élevage des chevaux, mulets, bœufs et moutons; les forêts d'autrefois reconstituées, envoyant sur Kiating, comme bois flotté, par le Ya-ho et le Ta-Tou-ho, les belles essences dont on faisait jadis les merveilleuses boiseries des palais et des temples! Kiating recevant les riches minerais de l'immense Ouest, les traitant, les distribuant dans tout le bassin du Min et les bassins avoisinants, les dirigeant même sur l'Europe !

22 *février*. — La journée tout entière est passée à Kiating, à visiter la ville et ses environs. La ville ellemême n'offre rien de particulièrement intéressant : ce sont les rues étroites et malpropres qu'on rencontre partout; leur laideur est toutefois tempérée par l'aspect des devantures souvent peintes d'une belle laque rouge ou noire, avec des enseignes pendues verticalement, aux magnifiques caractères dorés indiquant la nature du commerce ou de l'industrie pratiqués.

La visite de la pagode, située au point culminant de la ville, prit une grande part de la matinée; je ne la décrirai pas. Si elle a eu autrefois des jours de splendeur, comme l'atteste l'importance des bâtiments et la gracieuse architecture d'un ou deux pavillons, il semble qu'aujourd'hui elle soit un peu abandonnée; pas un bonze mendiant ne fut rencontré et l'état de délabrement des formes du *Tsaï-chen* (dieu des richesses), la couche de poussière qui recouvrait la *Song-tze-niang-niang* (vierge qui envoie des

enfants), l'aspect de sa robe veuve des brillantes couleurs habituelles, prouvaient bien trop l'abandon du sanctuaire, le transfert des bénédictions célestes vers un autre lieu. Ce lieu de beauté et de sainteté où, présentement, se déversaient, abondantes, les grâces divines, les faveurs inespérées, était la pagode bâtie sur la rive droite, au sommet d'un massif de grès rouge s'élevant à pic, du tourbillon des eaux entre l'embouchure du Ta-Tou-ho et du Ya-ho. On y accède par un large sentier bordé de vieux arbres, beaux comme tous ceux qui entourent les temples en Chine : des mousses, des fougères tapissent les blocs de grès surplombant; des eaux claires, d'une limpidité de cristal, filtrent à travers ces blocs, lustrant le vert des feuilles, maculant de perles les corolles des fleurs. Et d'un gradin à l'autre, c'est un aspect nouveau de la vallée du Min, de Kiating, des collines qui la dominent. A gauche du sentier, sur la pente où il a été découpé, s'ouvrent de nombreuses grottes dont les parois dallées sont couvertes d'inscriptions pieuses bouddhiques.

Un peu avant d'atteindre le sommet du massif, on gagne un éperon surplombant le fleuve à 100 mètres de hauteur. De cette pointe on découvre une vaste concavité due à un éboulis des grès, où un artiste a sculpté un Bouddha gigantesque, dont la tête dépasse l'éperon pendant que les pieds baignent dans l'eau. Les formes du dieu sont très grossières : pour ce qui représente la tête, il est fort difficile d'y distinguer des traits définis. Il en est de même, d'ailleurs, du tronc et des membres Est-ce insuffisance d'un art trop primitif ou usure des âges? Les deux, sans doute, sur ce fier promontoire battu par tous les vents et aussi les courants de trois fleuves réunis.

Après la contemplation du dieu Titan, c'est un petit kiosque le dominant et construit sur un éperon symé-

trique du premier, mais plus élevé, qui attire notre attention. Il a été bâti par les bonzes, mais n'a rien de sacré; ce n'est qu'un observatoire pour les visiteurs.

La pagode où l'on vient en pèlerinage s'élève au sommet même du promontoire qui forme plateau. Elle est entourée de gracieux pavillons disséminés au milieu des arbres qui couvrent de leur ombre l'emplacement vénéré. C'est ici que de Kiating, de la plaine et de la montagne, du levant et du ponant, on vient prier... et s'amuser. Le bonze est à la fois officiant du culte et hôtelier, quand il n'est pas proxénète. Après les oraisons, c'est la ripaille, oh! point bruyante, comme il convient dans ces lieux saints, mais complète toutefois : on boit peu, c'est vrai, mais on mange comme sait manger le Chinois, jusqu'à l'indigestion. Et près des sanctuaires il est aussi des refuges discrets où le fils de Han fume son cher opium et, dans la griserie du délicieux poison, se livre à son autre vice favori, sans honte, dans une belle inconscience de vieux civilisé qu'aucune dépravation n'étonne.

Nous visitâmes le temple pendant que des pèlerins ou dévots habituels s'inclinaient devant les autels et priaient. Un bonze passait devant eux et tendait la sébile pour qu'il y fût versé le tribut de la prière. C'était le soir, la fin d'un beau jour; les gongs lançaient dans l'air tranquille leurs sons harmonieusement vibrants; c'était l'*angelus bouddhique* dans un cadre inoubliable : vers l'ouest, le soleil s'éteignant derrière les contreforts d'Omi, la montagne sainte; au septentrion, les eaux du Min, d'azur moiré, d'une grande limpidité, celle qui lui a valu son nom *clarté* ou *lumière;* plus bas, c'était la nappe vert émeraude du Ta-Tou-ho, le fleuve aux ondes de toute pureté à l'époque hivernale; de l'autre côté enfin, c'était la cité, Kiating, avec ses murailles rouges ses toits de pagodes, de pavillons, aux tuiles vertes étince-

lantes, aux cornes angulaires coquettement relevées.

L'heure du retour avait sonné avec le gong, sous une impression très douce de contentement, cette béatitude sans mélange dont s'engourdissent les sens devant les grands spectacles de la nature.

CHAPITRE XX

DE KIATING A TCHE-LI-CHAN

La plaine d'Omi. — La soie.

23 *février*. — Nous quittons Kiating au matin, nous dirigeant vers Tche-Li-Chan. Nous avions reçu de la Mission la plus cordiale hospitalité; le Père de Guébriant et le Père Puech, en particulier, nous avaient donné de précieux renseignements pour le voyage, nous faisant entrevoir, de plus, toutes les possibilités d'une action française industrielle et commerciale dans cette région.

En cheminant dans cette belle plaine d'Omi, où la terre étale tant de richesses, céréales et arbres précieux, je songeais que ces lieux à la température si clémente étaient tout choisis pour un effort de l'*initiative* européenne, française, naturellement. Pour la seule industrie de la soie, il y a tant à modifier, sinon à créer; toutes les familles sans exception (et on les compte par centaines de mille dans cette vallée du Min) cultivent le bombyx, mais le rendement n'est pas ce qu'il devrait être et l'outillage trop primitif donne des produits défectueux dont s'accommode bien le Chinois, mais qui se vendent difficilement sur les marchés d'Europe et d'Amérique. Un Français actif et entreprenant, d'une grande prudence toutefois, M. Renaud, m'affirmait, il y a quelques mois, que la région de Kiating avait un *avenir considérable* et que dès maintenant une grande industrie pour le traitement de la soie pouvait s'y créer, avec certitude de réaliser de

sérieux bénéfices. Et cette usine, munie d'un outillage moderne perfectionné, donnerait des produits non seulement supérieurs à ceux fournis depuis des siècles par les procédés surannés du Chinois, mais encore d'un prix inférieur au coût actuel, fort élevé par suite des nombreuses et si lentes manipulations présentes. Le fils de Han, malgré sa croyance profonde et sincère à l'*infaillibilité* de ses méthodes, à leur immutabilité, n'hésitera point à tirer profit des nôtres, sitôt leur supériorité *dûment constatée;* car il est très pratique, au fond, et a l'instinct du négoce très développé. Seulement, il lui faut la *leçon de choses*, l'expérience faite sur place, et je ne comprendrais pas qu'on tardât encore longtemps à faire cet essai, si gros de conséquences et dont la réussite est *certaine*.

Et le jour où nos machines, nos métiers s'installeront à Kiating, ils trouveront à proximité le combustible dont ils ont besoin, le charbon nécessaire à toute industrie moderne. La houille, en effet, *abonde* dans le district et sur les bords même du Min, aussi bien en amont qu'en aval et dans le massif d'Omi. A défaut de charbon, d'ailleurs, les fleuves torrentuex, qu'on appelle le Ta-Tou-ho et le Ya-ho, fourniraient au centuple l'énergie nécessaire aux moteurs des usines, pendant que la pauvre ville qui ne connaît encore que l'éclairage à l'huile de colza se parerait à peu de frais des splendeurs de la fée Electricité.

Si l'on vient à contempler les pentes des collines qui dominent la ville, plus en arrière vers l'ouest, les flancs des montagnes, on est stupéfié de leur nudité, de l'absence totale d'arbres : ils sont ici, comme partout, systématiquement détruits par le Chinois, qui n'en comprend pas la principale utilité. Il ne les conserve qu'autour des temples, des monastères : et si la montagne d'Omi n'était un

des sanctuaires du bouddhisme, elle aurait depuis longtemps perdu les belles forêts qui lui donnent tant de majesté.

Mais rien ne serait plus facile que de reconstituer les bois disparus, de repeupler de belles essences les monts dénudés. La végétation, jamais arrêtée par de longs hivers, est si puissante ici, si rapidement réparatrice des dévastations produites par l'homme ! Et quelles heureuses conséquences aurait cet effort, cette initiative facile et point onéreuse ; ce produit que nous considérons, nous, comme indispensable, le bois, redevenu abondant, de vente courante et facile, accessible à toutes les bourses de cette région où il est si rare à l'heure actuelle et d'un prix vraiment inabordable pour la masse de la population !

En quittant Kiating, nous remontâmes la vallée du Min pendant deux heures environ et après avoir gagné la rive droite, nous prîmes la direction de l'ouest. La route suivait une jolie rivière sur les bords de laquelle croissaient en abondance de beaux iris d'eau déjà en fleurs à cette saison. Le grand fleuve, le Ta-Tou-ho, coulait non loin du chemin, mais à partir de son confluent avec le Ya-ho, sa direction est franchement S.-O.

A 11 heures, nous arrivions au gros village de Sou-Tsi, à mi-chemin entre Kiating et Omi-Shien. J'y remarquai pour la première fois un type d'aborigène fort intéressant que je reconnus ultérieurement comme appartenant à la nation *Lolo*. Je décrirai plus tard cette belle race vigoureuse et guerrière, autrefois maîtresse des fécondes vallées du Bassin-Rouge, aujourd'hui refoulée dans les Alpes setchouennaises. Le type rencontré était de taille élevée, très droite, bien que ce fût un vieillard, le teint était clair, non jaune, et surtout l'œil s'ouvrait à travers des paupières à fente horizontale. De plus, loin d'être

glabre comme la majorité des Chinois, il possédait une forte moustache blanche. Il était aubergiste. L'ayant interrogé sur son lieu d'origine, il me déclare qu'il est né dans ce village et ne fait aucune allusion à ces autres lieux où avaient dû vivre ses ancêtres

A 2 heures et demie, nous entrions dans un autre gros village appelé Sen-Tze-Tchang, 30 lis plus loin, et à 4 heures et demie nous franchissions les portes de la ville d'Omi-Shien, où une collation nous fut offerte par un vieux sous-préfet plein de cette *distinction* et de cette *urbanité exquises* qu'on rencontre si souvent chez le *Chinois cultivé*.

Mais Omi-Shien n'était pas le lieu d'étape fixé pour ce jour : on repartait à 5 heures pour Tche-Li-Chan, où nous passâmes la nuit chez le Père Mansuy, jeune missionnaire énergique et ardent patriote.

Toute la région traversée depuis le matin est entièrement plate : c'est la fameuse plaine d'Omi, à laquelle j'ai déjà fait allusion.

CHAPITRE XXI

OMI-SHAN

La montagne Sainte. — Omi to fou ! — Dieux et ancêtres. — Amida Bouddha !

24 *février*. — Départ de Tche-Li-Chan à 7 heures du matin (12° centigrades à 6 heures et demie) pour faire l'ascension du mont Omi. Nous sommes toujours dans la plaine et on n'arrive au premier contrefort que vers 10 heures. Notre visite au grand sanctuaire bouddhique commence vraiment à ce moment, et ce n'est que demain soir que nous atteindrons le sommet.

Qu'est-ce qu'Omi-Shan? C'est un contrefort ou plutôt un îlot détaché des grands massifs setchouennais, haut de 3,200 mètres, lieu de pèlerinage vénéré de tous les disciples de Bouddha. Les Thibétains surtout y viennent en masse à certaines époques de l'année.

La durée de l'ascension est généralement de 2 jours, par temps favorable; la dernière étape surtout est très pénible, mais le spectacle est si *étrange*, si *imposant*, qu'on ne peut sentir la fatigue.

La caractéristique du mont Omi, c'est une ligne étagée de *cinquante-six pagodes* ou monastères, *partant de la base pour atteindre et couronner le sommet.* Certaines appuient leurs assises sur l'extrême pointe de pics boisés dominant d'affreux abîmes du plus grandiose effet. Le plus terrifiant de ces précipices est celui que vous con-

templez du sommet d'Omi-Shan, de la pagode qui couronne le faîte même de la montagne sainte. La muraille est à pic et vous devez vous pencher en avant pour que votre œil puisse plonger au fond du gouffre et le voir se perdre presque au niveau de la plaine, à plusieurs milliers de pieds. Une chaîne en fer barre le seuil de l'abîme pour empêcher de fanatiques pèlerins de s'y précipiter, au moment surtout où jaillit des ténèbres du gouffre « l'auréole de Bouddha ». On appelle ainsi certain phénomène lumineux dû à l'accumulation des nuages, que des rayons de soleil viennent transpercer, éclairer.

A 11 heures et demie, nous atteignions la pagode de Pao-Ko, dans l'intérieur de laquelle on déjeûna. La température prise à midi avec le thermomètre fronde était de 19° centigrades.

Sitôt le repas achevé, on se remit en marche pour arriver avant la nuit à l'étape de Ouan-Nien-Se, ou pagode des 10,000 années. Nous étions maintenant en pleine montagne et le sentier courait entre un fouillis d'arbres et d'arbustes dont beaucoup avaient déjà des feuilles. Des deux côtés, sur les pentes, s'apercevaient des alpinia, des buxus, des houx; de beaux arbres, comme le camphrier et la grande laurinée appelée *lan mou* par les Chinois; de plus, une grande variété de fougères, de graminées tapissaient le sous-bois. On franchit deux fois, sur des ponts de bois des plus pittoresques, un torrent furieux se précipitant du sommet dans la plaine d'Omi.

A 2 heures et demie, arrivée à Ma-Gan-Tze (selle de cheval), lieu ainsi dénommé parce qu'il figure une arête très étroite bordée de précipices à pic : deux hommes peuvent tout juste y passer de front en se serrant les coudes. Température, 18° centigrades.

La route se continue par une série de rampes et de pentes très déclives qui allongent considérablement le

chemin ; aussi, bien que l'étape fût en réalité très courte, on n'atteignit Ouan-Nien-Se qu'à la nuit, vers 6 heures.

Cette pagode est située à 500 mètres au-dessus de la plaine d'Omi, soit à l'altitude de 950 mètres au-dessus du niveau de la mer. Elle est très vaste et forme de nombreux corps de bâtiments dont certains, isolés du temple proprement dit, sont loués l'été par les bonzes à des missionnaires protestants, saints personnages qui, pendant les trois mois de forte chaleur, viennent se refaire des fatigues du sacerdoce dans la délicieuse fraîcheur des bois sacrés d'Omi. Température prise à Ouan-Nien-Se : 6 heures du soir, 14° ; 9 heures, 12°.

DE OUEN-NIEN-SE AU SOMMET D'OMI-SHAN

25 *février*. — Nous quittions Ouan-Nien-Se à 8 heures, emportant toutes les bénédictions des braves bonzes, dont l'obligeance inlassable nous avait promenés dans tous les coins et recoins du temple. Nous vîmes là, pour la première fois, une voûte, un vrai dôme comme celui d'une mosquée, genre d'architecture presque inconnu du Chinois ; il serait intéressant de rechercher l'origine et l'époque de cette construction.

L'ascension continue, difficile, avec des rampes quelquefois si fortes qu'il a fallu tailler des marches d'escalier. La végétation est toujours puissante et le printemps se fait encore sentir à cette altitude dépassant 3,600 pieds. Des trembles qui ont apparu à la hauteur de Ouan-Nien-Se, ne disparaissent que vers 1,100 mètres.

Je reconnais à chaque pas des framboisiers sauvages, des buis à petites feuilles, des poiriers, des noisetiers, de nombreuses rosacées, du chèvrefeuille qui embaume, des lauriers-roses, des châtaigniers et des chênes où s'en-

roulent du lierre, des clématites; comme fleurs, de beaux lis et des iris prêts à s'ouvrir.

A midi, nous étions à la pagode du Vieux-Tchang (température, 8°), où des bonzes vendaient une plante appelée Houang nien et qui possède' des vertus curatives extraordinaires. La feuille rappelle un peu celle du fraisier et la partie utilisée, la racine, forme un chevelu très fourni, dont on fait une infusion.

De cette pagode, on peut, en suivant un affreux sentier taillé en corniche au flanc d'une cluse qui paraît sans fond, on peut, dis-je, aller visiter une série de curieuses cavernes (*gai tong* : de *gai*, précipice, flanc abrupte, et *tong*, trou, caverne), antiques demeures des aborigènes.

2 *heures*. — *Lien-Houa-Che* (pierre de la fleur de lotus) nouveau temple : c'est ici que nous rencontrons les premières traces de neige. La végétation printanière a disparu; les rhododendrons, que j'aperçois maintenant nombreux, sont encore dans le sommeil hivernal; il en est de même des framboisiers, des pruniers et des poiriers sauvages : pas un bourgeon n'apparaît sur leurs branches.

Les bambous, toujours de haute taille, n'ont plus le développement, la vigueur de ceux rencontrés le matin.

3 *heures*. — Une épaisse couche de neige couvre maintenant le sentier et le blanc linceul, profond de deux pieds, s'étend partout sur les pentes, au fond des ravins, et seuls émergent les grands arbustes étalant leurs tristes rameaux privés de vie pendant trois mois encore. Le seul feuillage toujours vivace, d'un beau vert sombre se détachant sur les neiges, était celui du petit houx; et l'humble plante, repos des yeux sur tant de blancheur, ne disparut qu'à l'altitude de 2,100 mètres.

4 *heures du soir*. — *Si-Siang-Se* (temple du bain de l'éléphant) ainsi nommé parce qu'en ce lieu se baigna

l'éléphant blanc que montait Pou-Sien, l'apôtre de la parole sainte bouddhique, quand il fit l'ascension d'Omi apportant aux infidèles les divins préceptes de Bouddha. On nous montre le bassin où le noble animal plongea son grand corps fatigué, mais il est si petit, ce bassin, que le pauvre éléphant put tout au plus y baigner sa trompe. Mais qu'importent pour le bon pèlerin les dimensions de la vasque: l'indication, la trace suffisent Au croyant, il n'en faut point tant, même s'il appartient à cette race chinoise si sceptique, mais la dernière à pouvoir se passer d'un masque derrière lequel elle puisse ricaner à son aise.

A partir de Si-Siang-Se, c'est une véritable escalade; les paliers sont très rares et la neige retarde beaucoup la marche. Le paysage est impressionnant de sauvage grandeur et le silence qui nous enveloppe, si profond qu'on en ressent une gène indéfinissable, presque pénible, la crainte de troubler le long sommeil où s'engourdit cette grandiose nature. Seuls les pins, mélèzes et bouleaux dominent de leur haute taille les derniers gradins de la montagne; aucune autre essence ne croît ici. Toutes les petites plantes et aussi les arbustes, si abondants encore jusqu'à 2,000 mètres, ont disparu; le bambou toutefois résiste, ombre de lui-même, c'est vrai, grêle comme un roseau, mais vivace cependant Il résiste même à la longue période hivernale du sommet, où l'altitude atteint 10,000 pieds, mais si petit, si rabougri qu'on a peine à le reconnaître, ne s'élevant pas de plus d'un pied au-dessus du sol, mince comme une tige de graminée qu'il est.

Cette transformation du bambou et son adaptation aux différentes altitudes sont très frappantes et faciles à ver, à mesure qu'on progresse depuis la ba sommet d'Omi-Chan. Les quets qu'on voit encore à

à cinq mètres, balançant au vent leur fier panache, sont devenus, aux points culminants de la montagne, de maigres buissons rampants, presque des herbes.

Vers 5 heures, nous arrivons au pied d'une rampe si dure qu'il faut plonger les mains dans la neige pour chercher un point d'appui et progresser un peu. L'escalade est d'autant plus pénible que l'air, déjà raréfié, agit sur nos organes, que le cœur bat violemment dès que l'effort se prolonge : des arrêts constants sont nécessaires. La rampe était longue et l'ascension bien monotone quand mon attention fut attirée par une invocation déjà connue, mais qui éclatait si nette et si profondément éloquente dans sa simplicité, au milieu d'un tel cadre, que j'en fus tout remué. C'étaient six pauvres vieilles qui descendaient, avec combien de peine !... la rampe que j'escaladais. Leur descente était plus difficile encore que notre ascension et à chaque instant elles tombaient sur la neige toutes les six à la fois ; car elles formaient une chaîne, se tenant soigneusement par la main. Pendant une chute et leur remise sur pied ou durant le geste d'une main flétrie et débile battant l'air pour rencontrer une branche, un point d'appui, l'invocation, « Omi to fou, Omi to fou », sonnait impressionnante, dans le silence du grand bois, au bord d'un précipi[illegible] répercutait rauque, déformée « O[illegible] application du fidèle à so[illegible] l'âme, cri d'amour [illegible] créateur des élémen[illegible] rents dévastateu[illegible] de de celui qu[illegible] de le sang, [illegible] c'est [illegible] trai- [illegible] mil-

les pauvres, je dirais presque les chères vieilles, où tant de conviction, d'infinie croyance se révélait dans l'accent de leur invocation à Bouddha. Elles semblaient si contentes de leur sort, tant de quiétude béate rayonnait sur leur physionomie, que je ne pus m'empêcher de répéter à part moi la parole du Christ : « Heureux les simples d'esprit... » Ou plutôt, heureux ceux qui ont une foi, foi religieuse ou foi dans la science, dans le progrès de l'humanité vers moins de brutalité, moins d'égoïsme, vers des luttes moins sanglantes, plus fécondes surtout ; foi dans les destinées de leur race vers une protection des faibles ou des déshérités, une domination faite de *paix et de charité !*

La nuit est venue et le sentier encombré de neige est difficile à suivre : on patauge lamentablement et les chutes sont fréquentes ; un épais brouillard qui s'élève du ravin vient encore compliquer la situation.

On arrive enfin à 7 heures et demie sur la crête d'Omi, et, après avoir dépassé une série de pagodes et de bâtiments qui constituent le monastère, nous entrions dans l'hôtellerie principale tenue par les bonzes. Elle était bondée de Thibétains entassés dans des salles malpropres dont la puanteur n'était atténuée que par les odeurs d'opium qui flottaient dans l'air confiné. Tout ce monde entourait de grands braseros bourrés de charbon qui brûlaient à même, au milieu des chambres dépourvues de cheminées ou d'un exutoire quelconque pour la fumée et les gaz. L'asphyxie, toutefois, n'était pas à craindre dans ces baraques aux cloisons de planches bâillantes, aux fenêtres et portes disjointes, ou plutôt jamais jointes, jamais ajustées, par le constructeur. Tous ces braves Thibétains étaient dans la joie de bons pèlerins qui viennent de marcher dans la neige et la glace, de côtoyer des précipices, braver les tourmentes des hauts sommets, pendant

un, deux et même trois mois, pour venir se prosterner devant les sanctuaires les plus vénérés et voir, au moins une fois, dans leur existence, l'auréole fameuse dont s'entoure le dieu éternel, quand il daigne manifester sa présence aux purs, aux saints.

Quelques chambres ayant été évacuées, nous pûmes nous installer à notre tour. Le plancher de la mienne et les cloisons étaient souillés de crachats et de toutes sortes de débris d'aliments, mais je n'y fis pas attention... j'étais habitué !... Mon soldat enleva comme d'habitude les paillasses infectes qui recouvraient deux châlits et après avoir étendu sur eux et sur une table mes toiles imperméables, il dressa ma couchette. De cette façon, jamais mon matelas, mes couvertures ou mes vêtements n'entraient en contact avec le mobilier de l'auberge. Quant à la vermine, sauf les poux, elle n'était pas très à craindre à cette époque : elle *hivernait*, elle aussi, comme la végétation, mais quel inquiétant réveil elle doit avoir ! — Température enregistrée à 8 heures : 3° centigrades.

Le dîner fut très gai et vite s'oublièrent les fatigues de l'ascension, les rudes glissades sur la terre gelée, la marche dans la nuit, à tâtons. D'ailleurs, si grandiose avait été le spectacle, tout le temps du chemin, si majestueuses se dressaient les cimes les unes après les autres, si terriblement impressionnants avaient été les abîmes côtoyés, que nous en restions encore tout émus. Et puis, nous étions si heureux d'avoir enregistré tant d'inoubliables souvenirs !

26 *février*. — A huit heures du matin, visite des temples. Un épais brouillard couvre les cimes et enlève toute vision nette de ce qui nous environne. La température prise à cette heure est de — 3°.

Le plus remarquable de tous les temples élevés sur le sommet d'Omi, à la gloire de Bouddha, est un petit sanc-

tuaire dont les parois sont entièrement composées de bronze ciselé, en plaques épaisses, d'un merveilleux travail. Malheureusement, une partie de ce petit temple a été détruite et les beaux motifs détériorés, effacés par le feu durant un incendie qui dévora une partie du monastère.

La pagode principale nous retint assez longtemps : tous les dieux et diables étaient représentés, bons et mauvais, anges tutélaires et démons tentateurs; c'est le plus vaste pandémonium jamais entrevu; toutes les erreurs y sont objectivées et aussi toutes les illusions, tous les rêves où s'enlise l'humanité, à chaque période évolutive et sous toutes les latitudes. Pou-Sien trônait naturellement à la place d'honneur, sur un éléphant accroupi, mais Kouan-In, la bonne déesse, au sourire plein de douceur et de charité, occupait une place non moins importante. On eût dit la Vierge de clémence, la Vierge de miséricorde des temples chrétiens. Au milieu de ces dieux majestueux et terribles, au milieu de ces poussahs bedonnants et grimaçants, terreur de l'humanité, il fallait objectiver la sensibilité, la pitié, l'amour, et Kouan-In fut créée, placée près d'eux, comme atténuation de leur puissance redoutée.

Je voyais nos coolies souvent prosternés devant la vierge bouddhique ou lui faisant les grandes salutations rituelles, les bras levés, les mains jointes, le corps en demi-cercle, dans un balancement alternatif de flexion et d'extension : comme les disciples du Christ, ils semblaient lui prêter le rôle de suppliante près du Tout-Puissant, le rôle d'intermédiaire jamais sourde à une prière. Ce besoin de protection qu'éprouve l'homme en face de lui-même et de la nature, comme il s'est traduit partout sous les mêmes formes ! Comme toutes les humanités se ressemblent *physiquement* et *moralement* et combien on a tort de

vouloir tant trancher et cataloguer les types! Plus on voyage, plus on observe et scrute, faisant table rase du passé et, dans la mesure du possible, de l'imprégnation ancestrale, plus on reconnait que les variations du genre *homo* n'ont été souvent que des *accidents*, des phénomènes d'*adaptation*, et que ses principales caractéristiques sont partout les *mêmes*. Les différences auxquelles trop d'importance a été donnée ne sont le plus souvent que de surface et, pour qui veut bien analyser, il existe un ensemble, un fonds primitif, un vrai *schéma physique et moral presque immuable*.

Chacun de nos coolies achetait aussi aux bonzes, pour quelques sapèques, des sabots d'argent, des sabots d'or (*tsien tche*) et les jetait dans un petit foyer, sur l'autel, pour être consumés. Ces sabots (forme habituelle du lingot d'argent remplaçant la monnaie frappée de nos pays), par leur nombre, pouvaient représenter des sommes considérables. Nos hommes suivaient d'un œil attendri les parcelles du papier maquillé, qui s'enlevaient, montaient dans l'air vers le plafond, vers le ciel plutôt, portant aux ancêtres le tribut précieux de leurs descendants. Les taëls, les tin, les fong, les *ouan* (lingots d'une valeur de 10,50 et 10,000 taëls) même s'envolaient légers à chaque seconde, dans une fumée âcre : les *sien jen* (ascendants) allaient être heureux, allaient jouir là-haut de ces richesses et leurs bénédictions s'épandraient bientôt, abondantes, sur des rejetons à la piété filiale si généreuse.

Avec ses dieux, le Chinois use du même sans-gêne, chaque fois que sa prière s'accompagne d'un don, d'une offrande : il les *dupe* effrontément, même dans les cérémonies propitiatoires. Monnaie pour dieux, monnaie pour ancêtres, c'est toujours un chiffon de papier truqué, un audacieux simulacre cyniquement combiné.

Etonnant, le fils de Han : il est bien, lui, le vieux civi-

lisé, comme il le dit, et les autres peuples des barbares. Il sait la puissance d'une « façade », d'une apparence, d'un geste esquissé. Toutefois, il a trop généralisé et son évolution en a souffert, s'est arrêtée net depuis des siècles; son scepticisme fait sa faiblesse.

Après avoir rempli leurs devoirs envers les ancêtres, nos coolies s'occupaient d'eux-mêmes et, moyennant une légère rétribution, ils obtenaient d'un bonze qu'il agitât dans une boîte des fiches qui leur assignaient pour l'avenir bonheur ou malheur. Si c'était la fiche « calamité », « malheur », qui sortait, rien n'était plus facile que de le conjurer en ces saints lieux : une prière accompagnée d'une offrande suffisait. Oh! l'heureux pèlerinage d'où émanaient tant de joies et de consolations! Oui, tant de consolations; car il y avait aussi un sanctuaire, un tribunal de *vérité*, devant lequel on assignait son épouse acariâtre, son fils rebelle et tout le cortège de ses ennemis. Sûr de son droit et de la complicité du saint invoqué, le pèlerin, dévotement, suppliait que l'immanente justice de son Dieu s'accomplît foudroyante, implacable, par la disparition d'êtres gênants. Ce bon saint tant assiégé, c'était le saint Yves de vérité bouddhique.

Avant de descendre des saints lieux vers la plaine, je dirai un mot des moines, des *hochang* (bonzes). C'est une caste de mendiants, de parasites, aux mœurs dissolues, tombés dans le scepticisme général de la nation et devenus incapables d'éduquer le peuple, de lui transmettre des croyances, des convictions, qu'ils n'ont plus depuis longtemps. Et si, parmi les dirigeants, les grands maîtres du sacerdoce, il existe des esprits fins et déliés vraiment intelligents, la masse des bonzes, recrutée généralement dans la classe la plus misérable et la plus vile de la société, est d'un niveau mental et moral très bas. Ignorants avant leur entrée au monastère, ignorants on les maintient, ne leur

enseignant que les prières et formules cultuelles des cérémonies du sacerdoce. Il faut les voir durant ces cérémonies, à genoux ou accroupis, marmottant les antiennes bouddhiques : des paroles s'échappent de leur bouche, mais il ne paraît pas qu'ils en aient conscience ; on dirait plutôt qu'ils sont engourdis dans un demi-sommeil. Sur ces faces hébétées, jamais ne se révèle une lueur d'intelligence, l'indice d'un élan, d'une émotion religieuse ; oui, sous ce crâne rasé, il ne semble pas qu'une pensée puisse germer. Et ce sont là les représentants actuels de la religion bouddhique, les apôtres d'une morale où tant de beautés s'offrent aux âmes les plus délicates, d'aspirations les plus élevées, une morale point inférieure à celle du Christ et dont il semble s'être inspiré. Je n'ai point parlé de leur vénalité. J'en citerai un exemple : les objets du culte, les statues des dieux, les étoffes de soie, précieuses offrandes de dévots ou de riches Chinois qui, par ostentation, aiment encore à parer leurs idoles, peuvent être vendus à l'Européen qui y met le prix et, si vos propositions sont rebutées, si le marché échoue, c'est que les bonzes redoutent le scandale, les protestations du donateur, surtout quand l'objet est de venue récente.

En les voyant officier ou défiler un long temps, en procession, devant les autels, proférant l'unique oraison jaculatoire : « Amida Bouddha, amida Bouddha », j'ai compris pourquoi et comment avaient été inventés les moulins à prières. Sans doute, un pontife du culte, esprit observateur autant qu'avisé, avait réfléchi qu'un automate remplacerait avantageusement les moines « subconscients », mais comme l'automate était difficile à créer, que les Jaunes n'ont jamais eu de Vaucanson, la solution du problème cherché fut le *moulin à prières*. Et l'ingénieuse suppléance s'est perpétuée jusqu'à nos jours : elle durera dans les siècles des siècles.

CHAPITRE XXII

LA DESCENTE

La « Sué-shan ling ». — Tristesse hivernale et renouveau printanier.

Midi. — Sans avoir joui du phénomène de l'auréole, nous quittons le glorieux et si antique sanctuaire du bouddhisme, qui n'est plus, à l'heure actuelle, que l'ombre de ce qu'il fut à d'autres âges. On regrette pour lui son ancienne splendeur, la période des grands enthousiasmes, des sublimes folies. Quelle chute, quel effondrement, aujourd'hui ! Le fils de Han, trop vieux, trop blasé, a depuis longtemps réduit à néant tous les rêves de domination d'une théocratie si puissamment armée cependant.

La descente commence dans le brouillard et le dégel. La température prise à 9 heures était de — 2° ; à présent, elle est de — 1°, mais le soleil n'agit pas moins à travers la brume et le temps nous semble clément.

4 heures du soir. — Le ciel s'est éclairci et nous apercevons à nos pieds, à une profondeur qui donne le vertige, la plaine d'Omi, toute verte de cultures. La température est de + 2°, très agréable. Les glissades sont nombreuses, mais sans heurts sérieux. Il faut toutefois se hâter, car s'il y avait un changement dans l'atmosphère et regel dans la nuit, la descente deviendrait excessivement dangereuse. A Omi, le verglas, en raison des pentes si déclives, rend toute progression impossible.

5 *heures et demie.* — Arrivée à Si-Siang-Se. Du som-

met à ce point, la distance n'est que de 30 lis, soit 12 kilomètres, mais c'est la partie la plus difficile de la montagne, à la descente surtout.

A l'altitude de 2,100 mètres, j'ai retrouvé les petits houx plus dégagés, la neige ayant beaucoup fondu, et aussi quelques framboisiers. Température à 6 heures et demie, 4 degrés. Pendant que je prenais cette température dans la cour du temple de Si Siang, où nous avions décidé de passer la nuit, un de ces enfants élevés très jeunes dans les bonzeries et destinés au culte s'approche de moi pendant que je faisais rapidement tourner le thermomètre-fronde. « *Che mo tong si?* » lui dis-je en désignant l'instrument (Qu'est-ce que cette chose?) « *Han chou piao*, » me fut-il répondu immédiatement (thermomètre). Très étonné d'abord de la science du petit bonhomme, je me rappelai bien vite que le site merveilleux d'Omi, à l'air si pur et si réconfortant, était le lieu de séjour favori des missionnaires protestants, catéchisant dans la vallée du Min. Les nôtres, jusqu'ici, n'ont aucune propension à ce sybaritisme et restent toute l'année au milieu de leurs ouailles.

Pendant le repas, le petit bonze ne nous quitta pas une seule minute : le Chinois aime tant voir manger le *Yang Jen* (homme de l'Océan)! M. Berthelot, amusé par sa mimique et les *Omi to fou,* qu'il laissait échapper, chaque fois qu'on lui demandait quelque chose, voulut lui faire plaisir et lui donna une belle boîte d'allumettes. Il l'ouvrit aussitôt et, malicieusement, en fit craquer une presque à sa figure, pour faire voir au *ta jen* (grand personnage, terme de haute politesse par lequel les Chinois désignent habituellement les Européens qui voyagent dans l'intérieur du pays) que ce précieux produit, le *iang hô* (feu étranger), lui était familier.

27 *février*. — Au lever, à 5 heures, température dans

ma chambre du monastère : 3 degrés et demi ; à 5 heures et demie, dehors : 4 degrés. Si cette faible différence entre la température extérieure et celle d'une pièce étonne, je rappellerai qu'en Chine l'air circule librement à travers les huis, que rien ne joint, même pas les planches des cloisons, qu'il n'y a point de cheminées et que le brasero, avec ses inconvénients, est seul utilisé.

Il a gelé fortement, mais nous en avons fini avec les très fortes pentes et la marche est possible ; les glissades sont cependant fréquentes. Comme d'habitude, le brouillard enveloppe la montagne, à notre grand regret, car nous voudrions jouir du spectacle des hauts sommets thibétains.

Je retrouve mes plantes, mes arbres, et, s'ils sont encore couverts d'un peu de givre, on constate tout de suite que le climat est ici beaucoup moins âpre, et qu'avant quinze jours ils se couvriront de bourgeons.

A l'altitude de 1,400 mètres, j'aperçois une touffe de chèvrefeuille en fleurs.

8 *heures et demie.* — Le brouillard commence à se lever et on aperçoit les Oua Shan, massifs dans l'ouest, hauts de 4,000 mètres.

Ma chienne, à ce moment, fait s'envoler un magnifique oiseau au plumage argenté : c'était un faisan des neiges. Ce beau gibier se rencontre fréquemment dans les forêts d'Omi-Chan, de même le coq de bruyère.

9 *heures.* — Nous atteignons la pagode de K'ai-Shan-Ts'ou, à 1,250 mètres d'altitude. Toute trace de neige a disparu et la végétation est en plein développement : de grands rhododendrons, de magnifiques azalées, des hortensias sont couverts de bourgeons prêts à s'ouvrir. Nous ne sommes plus qu'à 15 lis (6 kilom.) de Ouan-Nien-Se. C'est à ce moment qu'un coup de vent balaya les nuages entassés sur les sommets et nous eûmes la vision des

hautes montagnes de l'ouest : nous étions à ce moment vers 1,360 mètres d'altitude. Nous dominant de ses cimes noyées de neige, étincelantes des ors du soleil levant, une formidable barrière, stupéfiante de grandeur, écrasante de majesté, barrait l'horizon ; elle semblait toucher au firmament et la voûte céleste en était comme rapetissée. C'était la Sué-Chan-Ling (*sué*, neige ; *chan*, montagne, et *ling*, chaîne).

Nous descendons de plus en plus, aussi la végétation est-elle admirable : les feuilles nouvelles vert tendre, les fleurs éparpillées surgissent des mousses et des touffes de fougères, donnent une impression délicieuse de renouveau. Sur le bord d'un ravin, un buisson de prunelliers attire mon attention : il est couvert de jolies fleurs, blanches comme la neige des sommets !

Arrivée à Ouan-Nien-Se à 11 heures un quart du matin : il fait presque chaud depuis un moment et la température, prise à 10 heures, a été de 8 degrés et demi. Je retrouve les trembles en quantité considérable, remplaçant les chênes et châtaigniers, qui préfèrent une altitude supérieure à celle-ci. Le sol est ici cultivé surtout en maïs et pommes de terre. Les braves gens qui vivent sur ces pentes escarpées et ont à souffrir des bêtes sauvages, ours et sangliers, prennent la précaution de placer de distance en distance des poteaux avec inscription, où le pèlerin est mis en garde contre ces rencontres désagréables.

Après une courte halte à Ouan-Nien-Se, nous partions pour Tse-Leou-K'an, village de la plaine, terminus de l'étape. Le ciel s'était complètement éclairci et un soleil radieux brillait, éclairant pleinement la montagne, ses pics et ses ravins, la plaine et ses vastes cultures. La route n'est plus celle que nous avions suivie à l'ascension ; elle oblique vers l'est, suivant, jusqu'à la plaine, un torrent dont le lit est le fond d'une faille aux parois à pic vêtues

d'une folle végétation, où se faisaient remarquer les primevères, pervenches et iris d'eau, dans un fouillis de plantes herbacées. Le torrent s'embouteille à un moment donné et reparaît plus loin pour se précipiter en cascade dans une large vasque naturelle.

A 2 heures de l'après-midi, la température est de 18 degrés. Les pruniers, les poiriers, les pêchers sont couverts de fleurs ; toute la campagne embaume : c'est le renouveau dans toute sa splendeur, sous un climat plus clément que le nôtre.

A 4 heures, nous arrivons dans la plaine, à Siao-Tien-Ze. Température : 18 degrés et demi. Dans l'ombrage où nous prenons une tasse de thé se trouve encore un vieillard à barbiche blanche, à nez régulier, bien développé, aux paupières à fente horizontale.

La route est maintenant facile dans la plaine jusqu'à Tse-Leou-K'an : beaucoup de mûriers et de pela shou en bordure du chemin. On traverse à chaque instant des villages, très nombreux naturellement au milieu de ces terres fécondes.

A la tombée de la nuit, à 6 heures, nous étions à Tse-Leou-K'an, chez le P. Barry, un brave missionnaire qui nous reçut à bras ouverts et se mit en frais considérables pour que notre séjour dans sa maison fût le plus agréable possible.

Les bâtiments de la mission, d'architecture modeste, mais originale, sont presque neufs : ils viennent de s'élever sur les ruines des anciens, brûlés, il y a cinq ans, pendant une échauffourée.

Nous avons passé là d'excellentes heures, très gaies, près de ce bon P. Barry.

Le soir, avant de m'endormir, je pense à cette descente d'Omi-Chan et me demande quel est le côté le plus étrange de l'inoubliable spectacle que la nature vient d'offrir à

mes yeux : je n'hésite point un seul instant à déclarer que rien n'a été plus frappant que le *contraste* de la végétation et aussi des saisons, aux différentes altitudes. Le matin, c'était le froid, la bise glaciale, l'*hiver;* c'était le blanc linceul des neiges, les grands pins détachant aux flancs des pics leur silhouette sombre, leurs rameaux droits où s'étaient figées des larmes; le soir, c'est la tiédeur, le soleil, c'est le *printemps*, la neige des floraisons et, dans la profondeur des ravins tapissés de mousses et de fleurs, ce sont les cascades bondissantes s'arrêtant pour prendre haleine en des bassins d'une pureté, d'une limpidité que je n'avais point vue ailleurs. C'était beau à le crier aux échos de la Montagne Sainte.

CHAPITRE XXIII

DE TSE-LEOU-K'AN A LONG-TCHE

Climat et production de la plaine d'Omi. — Types d'habitations.

28 *février*. — A 8 heures du matin, nous partions de la mission pour continuer notre voyage vers Ya-Tcheou, par le chemin détourné, le circuit montagneux de la vallée de Ta-Tou-Ho. Mais avant de quitter la plaine d'Omi, il est nécessaire de dire, en quelques mots, quel est son aspect, sa configuration générale, ses productions, ses ressources. Cette plaine, située sur la rive droite du Min, à la même latitude que Kiating, est formée par les alluvions du Ta-Tou-Ho, du Ya-Ho, du Min et aussi des torrents qui descendent à grand fracas des montagnes encaissantes charriant des terres et toutes sortes de masses détritiques. Limitée, au nord, par le massif d'Omi et le Ya-Ho ; au sud, par le Ta-Tou-Ho; elle s'étend, vers l'ouest, sur une profondeur que j'estime à 80 kilomètres environ. Comme dans tous les terrains alluvionnaires, le sol arable est très fertile, et pas un pouce de ce sol n'est perdu pour la culture : l'indigène enlève soigneusement tous les galets et sables grossiers que lui amènent constamment les courants torrentueux, et qui tendraient à diminuer chaque jour la surface cultivable. La base constituante de ce terrain est le grès mélangé avec une forte proportion d'argile et de terre noire, humus provenant des organismes végétaux, descendus avec les eaux des pentes montueuses avoisinantes.

Située sur le 29e parallèle, à 450 mètres d'altitude, le climat est naturellement beaucoup plus chaud que le nôtre et favorise puissamment la végétation, *qui ne subit guère de temps d'arrêt.* L'apport d'humidité est grand aussi, en raison de la direction presque N.-S. du thalweg du Min-Ho, qui permet aux vents du sud de monter directement jusqu'à la plaine. Et comme ces brises sont chaudes, très chargées d'humidité, elles se précipitent en pluies dès qu'elles rencontrent les couches d'air froides appelées des sommets d'Omi.

Il n'y a point d'hiver proprement dit, du moins au sens prêté sous nos climats à certaines époques de l'année.

La moyenne de l'hiver à Kiating ne doit pas être inférieure à 8 degrés centigrades, plus élevée que celle de la capitale, Tchentou, dont j'étudierai particulièrement les caractéristiques météorologiques. L'été est assez long et les chaleurs grandes, mais non excessives, en raison du voisinage des hautes montagnes et des courants d'air puissants qui balayent les vallées du Min, du Ta-Tou-Ho et du Ya-Ho. D'ailleurs, pour l'Européen fatigué ou simplement désireux d'échapper à la chaleur estivale de la plaine, la montagne sainte d'Omi n'est-elle pas là, tout près, à 30 kilomètres de Kiating? Et nombreux sont les sites ravissants, pleins d'ombre et de verdure, à 1,000, 1,500, 2,000 mètres, et plus haut, si l'on veut.

Comme produits du sol, la plaine d'Omi voit pousser toutes les céréales et légumineuses des pays chauds et tempérés : blé, riz, colza, fèves, mais la culture la plus importante est celle d'arbres précieux comme le mûrier et le pe-la-chou, source d'un commerce considérable centralisé à Kiating. Les arbres fruitiers de nos climats et même ceux des régions subtropicales sont aussi très abondants et poussent tout seuls, sans soins : les fruits n'en sont pas moins beaux. Les autres arbres rencontrés sont des

trembles et des cyprès, en grand nombre et de haute taille.

Comme plantes potagères, tous nos légumes et, en plus, des espèces particulières dont je parlerai dans une étude générale sur les productions du sol setchouennais.

Comme fleurs et plantes sauvages, des violettes de nuances variées et fort délicates, des jacinthes, iris, primevères, renoncules, la fumeterre; beaucoup de fougères, dont la scolopendre sur les troncs d'arbres.

Autour des villages croissent des bambous en touffes, hauts de 15 à 20 pieds et très vigoureux. On y remarque aussi des camélias, mais ils sont surtout cultivés dans les pagodes et chez les riches mandarins ou commerçants. Ce bel arbre se trouve aussi à l'état sauvage.

On rencontre encore des ficus, *houang-ko-shou* des Chinois, de grands ficus rappelant un peu l'arbre des banyans, la variété *religiosa,* mais infiniment moins développés, avec des racines adventives très rares.

Cette grande variété de plantes cultivées et sauvages s'explique par la douceur du climat et le sérieux apport d'humidité dont j'ai parlé; de plus, des travaux d'irrigation ont été exécutés dans la plaine et assurent à la terre un arrosage toujours suffisant, sauf de très rares années de sécheresse. Et en raison de la densité de la population sur ce coin fertile qui, par la nature du sol et la configuration de la région bordante, convient excellemment aux méthodes agronomiques du fils de Han, les cultures se succèdent sans interruption; le blé au riz, le riz au blé, dans la même année. Il n'est donné aucun repos à la terre et la production s'en ressent fatalement; aussi, l'agriculteur n'a-t-il qu'une existence précaire assurée. Il vit dans de petites maisons de torchis couvertes de tuiles (l'argile abonde sur ce sol détritique, alluvionnaire), souvent aussi

de chaume. Toujours sans étage, elles comprennent deux, trois pièces où ne se voit aucun de ces meubles, même les plus primitifs, qu'on trouve dans les habitations de nos paysans les plus pauvres. L'armoire où s'entassent le linge et les vêtements n'existe pas. Pourquoi? La raison en est simple; c'est que le Chinois de la basse classe, et même de la classe moyenne, n'en a pas besoin : il n'a pas de linge, n'en connaît pas l'usage. Quant à sa garde-robe, elle est toujours réduite au minimum et il ne connaît guère les réserves.

Les maisons sont toujours entourées d'un mur, dont les fondations et la moitié inférieure sont faites de gros galets, pendant que la moitié supérieure est en terre battue. La surface de faîte est recouverte de tuiles, pour éviter le délitement de cette terre, à l'époque des pluies torrentielles d'été. Maisons et murs sont peints en blanc, à la chaux, ce qui donne à l'ensemble un aspect gai et un air de grande propreté. Mais si l'on vient à franchir la porte de l'enclos, la désillusion est grande.

Ces habitations forment presque toujours des groupements dans la même enceinte, par nécessité, pour offrir une résistance plus sérieuse aux pillards, voleurs de récoltes, qui abondent partout en Chine et sont d'autant plus audacieux que le paysan trop paisible, trop pusillanime, se défend mal contre eux, abandonne souvent son toit, quand l'attaque se prononce sérieuse. Le Chinois n'est rien moins que combatif et se laisse généralement rançonner sans résistance par les vauriens de toute espèce qui pullulent dans le vieil empire mal gardé : vermine des grands chemins, vermine des yamens.

Il me reste à dire ce qu'est la plaine d'Omi au point de vue hygiène et santé. Le paludisme y règnerait, prétendent les missionnaires, mais alors sous des formes bien bénignes; car pendant la période où j'ai dû traverser

cette plaine et y séjourner, je n'ai jamais observé de ces types de paludéens qu'on reconnait dans certaines régions, même à première vue. Comme les affections gastro-intestinales sont très nombreuses dans toute la Chine, à cause de la mauvaise hygiène, la grossièreté, et, surtout, à certaines époques, l'insuffisance de l'alimentation suivie d'excès plus tard, au moment de la récolte, elles doivent être souvent confondues avec les manifestations de la malaria, d'autant plus que le médecin chinois, très ignorant, est incapable de faire un diagnostic.

L'affection qui exerce le plus de ravages dans cette belle plaine est la fièvre typhoïde, en raison de la malpropreté générale, de l'absence totale d'hygiène et surtout de l'usage de l'engrais humain. Les milliers de pèlerins qui traversent chaque année ce district, pendant l'été, pour gagner la montagne Sainte, contribuent aussi à développer, à propager les maladies, buvant qu'ils font les eaux polluées. Et comme ils séjournent assez longtemps dans ces lieux pour donner à l'affection le temps d'éclore, ils souillent, à leur tour, le sol, les terrains autour des temples, et les eaux de ruissellement, d'infiltration, drainent ces déjections jusqu'à la plaine, multipliant ainsi les chances d'infection.

L'Européen, qui prend quelques précautions, fait bouillir l'eau de boisson ou d'ablutions, n'a rien à craindre de la contagion.

A 11 heures, nous atteignons Tsin-Lou-Tchang, marché. La température est de 13° et demi. La pluie tombe fine, continue. La région change d'aspect, devient accidentée, et bientôt nous nous engageons dans un long couloir étroit, entre des collines, pour gagner Long-Tchê, lieu d'étape de la prochaine nuit.

Ces collines sont tantôt cultivées en maïs, sorgho et pommes de terre, tantôt revêtues de broussailles ou

d'arbustes. Sur les talus des sentiers croissent de petits houx à feuilles lancéolées et aussi des prunelliers, des églantiers en fleurs. De temps en temps apparaissent des coteaux dénudés, couverts d'une poussière noire : ce sont des exploitations de houille. Ce précieux combustible est très abondant, mais les habitants n'extraient guère que la quantité nécessaire à leur consommation ; il s'en transporte fort peu vers la vallée du Min, où les gisements sont aussi abondants.

1 *heure et demie*. — Kouan-In-Kiaò, hameau sans importance, sur la rivière qui coule au fond de l'étroite vallée que nous remontons.

3 *heures et demie*. — Houang-Ma-K'ang, village plus important où se remarquent de jolies maisons en bois à étage unique, avec balcon et fenêtres sur la façade. La porte centrale, très vaste, n'est que l'entrée d'un couloir médian donnant accès dans une cour intérieure, un peu plus large. Deux escaliers, l'un à droite, l'autre à gauche, conduisent à l'étage où s'alignent de petites chambres étroites, sur une profondeur de 8 mètres environ, allant jusqu'à la façade postérieure, laquelle reproduit la disposition du corps de bâtiment antérieur.

En résumé, on peut représenter ce type de maison comme formé de deux corps symétriques, quadrilatères séparés par une cour centrale avec bas-côtés pour la circulation. La partie antérieure, au rez-de-chaussée, n'a que des pièces latérales donnant sur le couloir. La partie postérieure symétrique est, au contraire, entièrement utilisée pour l'habitat et forme le logement retiré des femmes. Les appartements de l'étage donnant sur la cour intérieure sont la continuation des chambres latérales supérieures du corps de bâtiment antérieur. La cour est couverte ou s'ouvre en plein air. Le toit est fait de bardeaux ou de chaume, suivant le degré d'aisance du pro-

priétaire. Les deux corps de bâtiment symétriques, antérieur et postérieur, ont une ou deux pièces latérales, une le plus souvent, surtout dans ces régions, où l'*aurea mediocritas* est la règle.

Ce type d'habitation que je viens de décrire n'appartient point, d'ailleurs, au Setchouen occidental ; il est d'importation : c'est la maison cantonnaise, élevée dans tous les districts de la province, où les émigrés du Kouangtong sont venus s'installer, dirigés vers l'ouest par le gouvernement central, dans le but d'encadrer les populations aborigènes et leur infuser un peu de l'activité et du génie commercial du Chinois de la côte.

C'est à Houang-Ma-Kang que nous rencontrons le premier porteur de sel. On sait que Tse-Lieou-Tsin, à 100 kilomètres dans le sud-est de Kiating, est le grand centre d'extraction de ce produit. Dans ce district, existent de vastes nappes souterraines salées qu'on atteint par des sortes de puits artésiens. L'eau, par évaporation, abandonne le chlorure de sodium. On lui donne la forme d'énormes gâteaux, qui sont transportés à dos d'homme dans tout le Setchouen occidental et jusqu'au cœur du Thibet, à Lhassa.

Houang-Ma-Kang forme la limite des terrains à rizières vers l'ouest, si l'on en excepte toutefois quelques zones étroites autour de Foulin.

Je l'ai maintes fois constaté, le Chinois dépense des trésors d'ingéniosité et de patience pour transformer en rizières les pentes les plus déclives, dans des vallées presque réduites au thalweg creusé par les eaux. Ce travail de fourmi, consistant à découper en terrasses des surfaces considérables aux flancs des collines, est une preuve palpable de l'*incapacité du Chinois à s'adapter à un nouveau sol,* à tirer parti de conditions nouvelles de climat, de configuration de terrain n'admettant guère

d'autres cultures que celles du blé, du maïs ou du sorgho. Venu de régions chaudes, de ces grandes vallées alluvionnaires où l'eau s'épand de fleuves, de rivières, de lacs innombrables, le fils de Han, pour qui le riz est la principale céréale, sinon l'unique recherchée, a voulu la faire pousser partout, même dans les hautes vallées et sur les plateaux de l'ouest, qu'il est venu coloniser. Il a bouleversé, torturé le sol dans ce but, avec des résultats médiocres, hors de proportion avec l'effort agricole tenté. Certes, s'il eût dépensé, ne fût-ce qu'une faible partie de cette énergie à l'amélioration des cultures indigènes, à l'exploitation rationnelle des forêts qui couvraient ces régions, sa *situation économique* eût été considérablement améliorée, ses ressources, son bien-être augmentés.

5 *heures.* — Yang-Tsen-Pou, gros village où se voient encore de belles maisons cantonnaises en bois verni. On reconnaît facilement ici, dans les habitants, le type des populations du sud-est de la Chine, de taille assez élevée, de complexion vigoureuse, souvent massive, avec corpulence marquée dans la classe des marchands. Ces caractéristiques s'appliquent aux hommes rencontrés, non aux femmes, qui sont des aborigènes de race bien différente, de stature très réduite, 1^{m},30 à 1^{m},40.

Le Chinois émigre bien facilement, la Chinoise, rarement, mais le colon, en quelque province que la fortune ou le besoin le conduise, s'unit immédiatement avec la femme indigène et fait souche.

Arrivée à Long-Tché à 8 heures seulement du soir, après une journée paisible sur un sentier rendu très glissant par la pluie fine, qui ne cessa guère de tomber depuis le matin.

CHAPITRE XXIV

DE LONG-TCHÈ A TSAI-K'EOU

Le « chao tsieou ». — Nouvel aspect de la contrée. — Une auberge des montagnes.

Long-Tchê, ou l'étang du dragon, n'est qu'un gros bourg, un petit centre commercial de 3 à 4,000 habitants. Il est coquettement situé sur les bords d'un joli lac aux eaux claires, azurées, long et large de 8 à 10 lis (moitié plus grand que le lac de Gérardmer) et profond au milieu de 15 tchangs (50 mètres environ). C'est le déversoir d'un cirque ou plutôt d'un vallon formé par les collines de l'arrière-plan qui se sont rejointes un peu plus haut ; la rivière d'apport, de concentration des eaux de ruissellement est insignifiante et n'a que quelques kilomètres de cours, au dire du missionnaire établi à Long-Tchè. La voie de décharge est l'affluent du Ta-tou-ho, que nous avons remonté depuis le matin dans la direction sud-ouest.

Long-Tchè (850 mètres au-dessus du niveau de la mer) est une station commerciale assez importante comme centre de distribution des marchandises vers les hautes vallées du Ta-tou-ho. Les principaux articles de négoce sont le sel, l'opium, les cotonnades et les toiles (*tou pou*).

Les céréales cultivées sont le blé et le maïs. Quant aux légumes, ils appartiennent, pour la généralité, à nos espèces d'Europe. Il y a aussi quelques arbres fruitiers et

si le Chinois voulait s'en donner la peine, la production de ce côté pourrait devenir considérable dans cette vallée bien abritée, où la neige et la glace sont très rares.

Le Père m'a signalé l'existence du paludisme : il est difficile de contrôler cette assertion, aucune observation médicale n'ayant été faite dans cette région, où si peu d'Européens ont passé jusqu'ici.

Le Cantonnais règne ici en maître et détient tout le commerce; il est assez confortablement logé : je n'ai plus à décrire la forme de sa maison. Au commerce de l'opium et des cotonnades, il joint celui de l'alcool (*chao tsieou*, eau-de-vie) et du charbon, qui est le combustible employé. Le *chao tsieou*, littéralement « vin qui brûle », est le produit de la distillation de grains, surtout de sorgho et de maïs. Cette eau-de-vie est largement consommée par l'aborigène et ne contribue pas peu à l'abrutir, étant donné surtout que les appareils distillatoires sont des plus primitifs et que la rectification de l'alcool est inconnue dans le vieil empire. Les éthers nocifs ne sont donc point éliminés de ce breuvage, dont le goût et l'odeur sont intolérables à l'Européen. La comparaison usuelle de sensation de vitriol ingurgité, quand on veut faire allusion à certains liquides très alcoolisés, ne saurait, nulle part, s'appliquer à aucune autre boisson mieux qu'au chao tsieou.

29 *février*. — A 7 heures du matin, température de 9° et demi.

Départ à 7 heures et demie. Le gîte chez le Père avait été excellent et les meilleurs conseils nous avaient été donnés pour la nouvelle étape.

La route, ou plutôt le sentier, continue de s'engager entre des collines plus élevées, toutefois, que celles de la veille, peu boisées, surtout couvertes d'abrisseaux et broussailles. Nous rencontrons une belle rivière coulant

vers le nord et tributaire sans doute du Ya-ho. Des cultures s'étagent aux flancs des coteaux : blé, pois, fèves, colza en fleurs ; comme légumes, des navets, choux et laitues. Les plantes sauvages remarquées sont : l'absinthe (*artemisia absinthium*), la fumeterre, la renoncule, la violette, et, dans le fond de la vallée, l'iris d'eau. Un arbuste très abondant est le petit houx et aussi un bruxus; comme arbres fruitiers, des pêchers et des pruniers; comme arbre utile, le mûrier, mais assez rare.

Une heure de marche plus loin, nous apercevions des pavots. Même dans cette vallée étroite et si pauvre, le besoin s'est fait sentir de cultiver la plante maudite, productrice de cet opium qui déjà a fait tant de ravages et tuera rapidement la race chinoise, si de sévères précautions ne sont prises.

10 *heures*. — Village de Ta-Oui. Température de 11 degrés.

Les maisons sont toujours en bois, mais d'aspect misérable ; le plus grand nombre est couvert en chaume et non plus en tuiles.

Une demi-heure plus tard, nous arrivons à un confluent peu important, mais nous continuons de suivre la même vallée toujours très resserrée. Sur les bords de la rivière apparaissent maintenant des trembles, de taille modeste, et qui seront coupés en plein développement, suivant la mauvaise habitude chinoise.

A midi, nous atteignons une région où la vallée s'élargit un peu et nous voyons, pour la première fois depuis deux jours, quelques bœufs qui traînent une charrue et des chevaux étiques qui pâturent sur les collines. J'entre dans deux ou trois maisons isolées, dont l'aspect contraste beaucoup avec celui de celles rencontrées jusqu'ici, depuis la plaine d'Omi. Leurs murs sont faits de torchis ou, simplement, de bambous entrelacés; il n'y a qu'une seule

pièce. Le toit est formé de tiges de maïs; il n'y a naturellement pas de plafond. Aux traverses qui supportent le toit sont pendus des épis de maïs : c'est la réserve pour toute l'année et l'aliment principal. Le blé ne pousse point ici, sur les pentes entièrement dénudées, déboisées depuis le sommet jusqu'à la base par l'envahisseur chinois, qui s'en est allé, l'œuvre de destruction accomplie, le sol une fois rendu stérile.

La terre n'est plus rouge ici comme dans la vallée du Min; elle est plutôt argileuse que gréseuse et, par conséquent, peu fertile. Beaucoup d'arbutes épineux y poussent à l'état sauvage et, en particulier, une sorte de groseillier que je n'ai pu déterminer. Le chèvrefeuille est très abondant. L'altitude de ce lieu est de 1,000 mètres environ.

Nous n'avions que 45 lis à faire depuis le matin, jusqu'à Tsai K'eou, où nous devions déjeuner, et, cependant, le sol argileux était si glissant, le sentier si mauvais avec de telles rampes et des descentes si raides, que nous n'arrivâmes à ce point pour y déjeuner qu'à 3 heures de l'après-midi. Et comme la pluie se mit à tomber très serrée, il fut décidé qu'on coucherait dans ce lieu, dans l'impossibilité où l'on se trouvait d'atteindre avant la nuit le village suivant. Car il ne fallait pas songer à faire route après le coucher du soleil dans ce pays de montagnes, à sentier très souvent en corniche : c'eût été s'exposer à se rompre le cou.

Le village de Tsai-K'eou, situé au fond d'une vallée étroite (*k'eou* signifie ici défilé), limitée par des collines à pic, séparées l'une de l'autre par une distance de 15 mètres à peine, comprend huit à dix feux. L'auberge qui nous abritait, de dimensions respectables, était la propriété d'un loueur de mules, qui en possédait une trentaine. Ces animaux sont indispensables pour les transports dans une pareille région. Leur jambe fine et déliée a toutes

les souplesses et les rampes les plus difficiles sont escaladées avec une rapidité et une sûreté étonnantes. Ces mules sont de petite taille, faciles à entretenir, et je conseillerai aux Européens qui pourraient voyager dans le Setchouen occidental de ne pas employer d'autre mode de transport. Les étapes seront ainsi rapidement franchies et l'on aura tout le temps nécessaire pour regarder autour de soi, étudier le terrain et les habitants. Le palanquin, lui, est inutile et la marche à pied, trop pénible et trop lente.

Malgré la pluie, nous allâmes explorer une petite vallée qui partait de Tsai-K'eou, pour se diriger vers l'ouest. Elle était plus étroite encore que celle suivie dans la matinée et avait 15 à 20 mètres de large, avec chaînes bordantes calcaires à pic. Dans le thalweg, où coulait une petite rivière, étaient jetés pêle-mêle d'énormes blocs erratiques et des poudingues; d'autre part, les galets et roches isolées, roulés là étaient si nombreux que je n'ai jamais autant regretté de ma vie de n'être ni minéralogiste, ni pétrographe. Il fut décidé à ce moment qu'à ma rentrée à Paris je comblerais, dans la mesure du possible, cette gênante lacune.

Si je ne pus déterminer les roches, je reconnus au moins sur les berges quelques plantes de nos climats : des primevères, renoncules, l'armoise et le chèvrefeuille.

Cet après-midi de repos relatif nous permit de remettre un peu d'ordre dans nos bagages et de compléter nos notes. J'étais très bien installé dans cette unique auberge de Tsai-K'eou; la pièce, très vaste, que j'occupais était à la fois grange et moulin : des épis de maïs et d'orge, en quantités innombrables, étaient pendus le long des cloisons et à toutes les solives; le moulin était représenté par un énorme cylindre de pierre, creusé à la partie supérieure d'une large rainure circulaire où roulait une meule de

grès dans un plan vertical et non horizontal comme chez nous. La meule était mue à bras. J'examinai la farine de maïs qui restait dans la rainure : elle était assez finement pulvérisée, mais l'enveloppe cornée ne pouvait être séparée du grain par ce système de mouture trop primitif.

Cette grange fut la meilleure de toutes les chambres où je couchai durant le voyage : j'en excepterai toutefois celles où je reçus l'hospitalité de nos missionnaires. J'y passai une excellente nuit, après avoir pris, toutefois, le soin de faire gréer au-dessus de mon lit une moustiquaire que j'avais parmi mes bagages. Cette précaution était nécessaire : de nombreuses poussières tombaient à chaque instant du toit de bardeaux et trop d'araignées énormes se promenaient sur les épis de maïs. D'ailleurs, pendant tout le cours de ce voyage, je me servis de cette moustiquaire; car rares furent les auberges où il y avait un plafond. C'était une défense, non contre les culex ou anophèles qui n'existent pas dans ces montagnes, du moins à cette saison, mais bien contre les mille insectes rampants ou coureurs qui peuplent les masures où chaque soir on s'arrête.

La population de Tsai-K'eou appartenait tout entière à la petite race aborigène; je ne pus y reconnaître un seul Chinois : le district est trop pauvre, le village trop peu important. Dans ces montagnes, le fils de Han ne cherche nulle part à vivre du sol : il est marchand, trafiqueur, usurier et exploite, dans la plus large mesure possible, cette petite race douce et paisible, mais inintelligente et incapable de réaction contre l'accapareur de ses maigres ressources.

CHAPITRE XXV

DE TSAI-K'EOU A KIN-K'EOU-HO

Sentiers de montagnes. — Villages et habitations. — Lou-Lou-P'in. « Ruban d'émeraude ». — Mitoyenneté.

1er *mars*. — Départ à 7 heures du matin par temps clair et ensoleillé. Température dans la grange, à 6 heures du matin : 9° et demi.

La route est très mauvaise, boueuse et glissante. Nous suivons un étroit couloir entre des masses calcaires escarpées, dont la forme affecte souvent celle de tours, de donjons. Comme la veille, c'est une série de rampes très dures, avec des descentes plus pénibles encore, en raison des glissades dangereuses qu'on pouvait faire dans un sentier généralement en corniche. Pour ma part, n'eussent été les broussailles et arbustes qui le bordaient et servaient de point d'appui, je ne sais, bien souvent, comment j'aurais franchi certains passages plus mauvais ou plus glissants.

Les villages sont rares sur cette route et les groupements sont de trois à quatre maisons au plus, habitées par des familles où domine la petite race au type négroïde. Ces maisons, ou plutôt ces cabanes, sont construites entièrement en *chaume, roseaux et graminées à grosse tige*. A partir du sol jusqu'à 2 mètres de hauteur environ, les parois sont *doublées de fascines,* qui amortissent un peu l'action du vent et de la pluie, mais, de toute façon, ces habitations n'offrent à ces pauvres gens qu'un abri insuffi-

sant, surtout l'hiver, à cette altitude où le froid est rigoureux.

A 10 heures et demie, on arrivait au pied d'une rampe plus escarpée que toutes les précédentes, escalier véritable dont les marches étaient placées bien irrégulièrement, mais permettaient toutefois l'ascension de la montagne, impossible autrement. Le Chinois, si peu soucieux de ses voies de communication, n'avait d'ailleurs établi ces marches de pierre que par nécessité absolue, afin de pouvoir franchir cette arête en tout temps, la nature et l'escarpement du sol défiant toute progression à la moindre chute de pluie ou de neige.

L'ascension de cette seule rampe dura jusqu'à 11 heures et demie, c'est-à-dire une heure entière; et la distance parcourue ne pouvait être estimée à plus d'un kilomètre. Comme les temps d'arrêt, de repos pour souffler étaient fréquents, j'eus tout loisir d'examiner la nature et la végétation sur cette pente; toujours des buissons de houx, mais aussi notre ronce commune, des églantiers, des myrtes, des bambous en grande quantité, mais courts et graciles; au sommet de l'arête, des framboisiers bourgeonnant, de superbes lis et surtout des camélias, de la taille moyenne d'arbustes, mais couverts de belles fleurs. Altitude estimée : 14 à 1,500 mètres.

A 11 heures et demie, descente du versant opposé, sur pente assez douce. Je rencontrai bientôt, pour la première fois, dans un petit marais, notre jonc commun. A côté, s'élevait une misérable cabane faite de roseaux, mais couverte d'écorce d'arbre en larges plaques : c'était, sans doute, le mode de couverture usité par les ancêtres, au temps où l'aborigène était encore maître de ce pays, de ces forêts, aujourd'hui détruites par l'envahisseur. Ce vestige commémoratif d'une autre époque est intéressant à noter : n'est-ce point là un témoin inconscient, mais bien suggestif, de l'histoire d'une race et du sort qui lui est échu ?

A 1 heure, nous arrivons sur les bords d'une rivière, qui doit être un petit affluent de Ta-Tou-Ho, et nous recommençons à grimper sur le flanc d'une muraille à pic, pour atteindre à 2 heures un petit plateau appelé Lou-Lou-Pin (*pin* veut dire plateau) par 1,200 mètres d'altitude. Il est admirablement cultivé et planté en maïs, pommes de terre et légumes communs. Je remarque quelques porcs autour des maisons et aussi des volailles ; c'est donc un coin plantureux en cette pauvre région. Quelle valeur ont pour l'habitant ces porcs, ces volailles, dont l'entretien est un prélèvement important sur la production déjà si réduite de ce petit plateau, qui n'a pas 30 hectares de surface arable et doit nourrir plusieurs centaines d'habitants! Nous n'en avons aucune idée dans nos pays si abondamment pourvus, si riches de ressources de toute espèce.

La population du Lou-Lou-Pin est aussi presque entièrement aborigène. On y distingue deux types bien différents : le type inférieur, négroïde, aux traits grossiers, à peau jaune sale ; et le type aryen, au teint clair, à la peau *blanche rosée* à la face, au petit nez fin aplati, surtout chez la femme, et à la bouche mince, assez bien dessinée. Il y y avait aussi quelques métis de Cantonnais à figure de pleine lune très colorée : deux caractéristiques très marmarquées des générateurs.

La taille est très petite, oscillant entre 1^{m},30 et 1^{m},45, mais très droite et d'harmonieuses proportions. Ces braves petites gens nous entourèrent tout de suite, mais leur curiosité restait discrète, point gênante comme celle des Chinois ; leur mine réjouie, avenante, prévenait immédiatement en leur faveur et tous leurs traits respiraient la simplicité et la douceur primitives. Ils semblent incapables de haine ou de rancune, même contre le fils de Han qui les a odieusement spoliés.

Lou-Lou-Pin fut le premier d'une série d'autres plateaux plus élevés encore, que nous dûmes traverser dans le cours de l'après-midi, pour atteindre Kin-Keou-Ho, vers 7 heures du soir.

Ces plateaux très étroits ne sont que des crêtes arasées par les agents atmosphériques; aussi, de chaque côté, la pente est-elle effroyable. L'œil la suit difficilement jusqu'au fond du précipice où elle se termine. De riantes cultures s'étalent partout où le pied humain trouve une prise, si dangereuse soit-elle; car « faim oblige », et il faut élargir jusqu'à l'extrême limite la zone cultivable. Les accidents sont fréquents et il n'est pas d'époque de semaille, de moisson, où de malheureux agriculteurs ne roulent au fond des précipices.

C'est toujours le maïs la principale culture; je n'ai point remarqué d'autres céréales. Par contre, des carrés de légumes et de plantes légumineuses apparaissent de tous côtés : petits pois, fèves, sorgho, choux, navets. Il y avait aussi quelques arbres fruitiers : pêchers, poiriers, pruniers, etc.; des mûriers, mais en petit nombre; des noyers de belle taille; des lauriers, en particulier le *laurus nobilis*. Comme plantes sauvages : la fumeterre, des lactucacées, surtout le *sonchus oleraceus*; enfin, des euphorbes, en grande quantité.

L'aspect des maisons est ici caractéristique de la région, du mode de construction des Lou-Lou-Jen qui l'habitent (nom d'une tribu aborigène). Elles sont bâties en bois, en *branchages* plutôt, non en planches, et couvertes de *plaques d'écorce* d'arbre. Quand l'écorce vieillit, pourrit et cesse d'être étanche, on ajoute du chaume par-dessus. La forme du toit est très spéciale, c'est-à-dire presque *plate*, les deux versants adossés constituant deux plans à peine inclinés.

Vers 4 heures du soir, j'aperçus dans le lointain le

Ta-Tou-Ho. Quand on le rencontre dans ces montagnes, en hiver surtout, il est d'une grande limpidité. Je me rappellerai longtemps ce jour où je le vis pour la première fois au fond d'un gouffre, dont les parois verticales, très resserrées, dépassaient mille pieds de haut. Du plateau d'où je le contemplais, par 2,500 mètres d'altitude, il apparaissait comme un *long ruban d'émeraude* frangé d'écume, d'une belle pureté, celle des neiges inviolées qui l'avaient enfanté.

5 *heures*. — Mo-Chen-Kang, grand village où je vis un joli type de jeune fille, au teint rosé éclatant, au nez aplati, mais à la bouche très régulière avec lèvres bien ourlées. Mensurée, sa taille était de 1 m 30.

Un homme, au milieu d'un groupe de femmes rieuses amusées par les mensurations que je pratiquais, me parut de belle stature, comparativement à ses compagnes : il n'avait que 1m 50.

Mo-Chen-Kang, avec son cadre de montagnes nei-geuses, est un beau site, une coupure, une cluse de ce[s] plateaux ; elle est très profonde et abritée de la brise gla-ciale du nord et de l'ouest; aussi, les arbres fruitie[rs] sont-ils en fleurs. J'aperçois, au bord du sentier [un] sureau; la vue de ce modeste arbuste me rappelle le pa[ys] natal et, d'amusants souvenirs d'enfance, le temps où [je] bataillais avec une arme faite de sa tige évidée, où [se] mouvait un piston de bois.

Le tabac pousse ici; l'indigène en a quelques pla[nts] autour de sa cabane, dont il prend grand soin : une pi[pe] bourrée de la feuille précieuse, un mauvais cigare ro[ulé] par lui-même, constituent son luxe, son plaisir.

Pendant les deux heures de marche qui nous séparaie[nt] de Kin-K'eou-Ho, les plateaux s'abaissèrent, les pente[s] s'adoucirent ; aussi, les cultures furent-elles presque inin-terrompues et les petits villages fréquents. Au milieu de[s]

champs se détachait la silhouette d'arbres ressemblant à un figuier, de dimensions modestes : c'était « le tong tze chou » (*elæcocca vernicifera*), qui fournit une excellente huile siccative, *wood oil* des Anglais.

Des porteurs de sel et de toiles, gagnant l'étape, furent rencontrés, très nombreux, à la tombée de la nuit ; des lanternes attachées à des poteaux, véritables phares, guident ces gens sur ces étroits sentiers, où un faux pas peut être mortel.

Depuis une heure, nous apercevions Kin-K'eou-Ho, au fond de la vallée du Ta-Tou-Ho, et il nous semblait, à chaque instant, qu'on allait pouvoir l'atteindre rapidement. Mais nous avions compté sans une série de petites cluses, perpendiculaires à la route, qui nous obligèrent à grimper et à descendre de nouveau, augmentant ainsi considérablement le chemin à parcourir. Et la dernière pente qui nous amena au pied du village était si rapide, avec de telles fondrières, qu'il nous sembla qu'on n'en viendrait jamais à bout, surtout maintenant que la nuit était venue.

Le village était assez considérable, disposé sur une seule rue. Il fallut le traverser tout entier avant de rencontrer une auberge, avec un gîte disponible. Les hôtelleries nombreuses, devant lesquelles nous passions, étaient remplies de voyageurs malades, commerçants chinois et coolies. Les renseignements que je pus recueillir me firent supposer que cette affection à forme épidémique était la fièvre typhoïde, laquelle exerce de grands ravages dans toutes les vallées de l'ouest.

Le Kin-K'eou-Ho (fleuve à la bouche d'or) est un tributaire du Ta-Tou-Ho. Il a donné son nom au village sis à son confluent avec le grand fleuve. C'est un lieu d'étape assez important dans ce chaos de montagnes et de vallées profondes. On y rencontre des marchands, des porteurs

de sel, de thé et de cotonnades, et aussi des orpailleurs. Ces derniers fouillent les sables de la rivière pour en retirer quelques paillettes d'or.

Au point de vue confort, le gîte de Kin-K'eou-Ho nous a laissé un médiocre souvenir. Et cependant, nous ne savions plus être difficiles... depuis longtemps.

Avant le dîner, je faisais quelques réflexions sur l'aspect général de ma chambre et ses agréments. Le consul, toujours dévoué, m'amena voir la sienne, prétendant qu'elle était encore mieux située que la mienne, que la cloison seule, faite d'un mince torchis, le séparait de l'étable à porcs et de la fosse commune. Il s'était sacrifié, ayant choisi le réduit le plus odorant. Mais il se trompait : je n'avais rien à lui envier, car la fosse et la porcherie constituaient une « mitoyenneté ».

C'est dans cette même auberge que se passa une scène comique, compréhensible seulement pour l'Européen qui a voyagé en Chine. A un moment donné, j'aperçois mon soldat, Tchang, qui se tordait de rire et essayait d'éloigner un valet de l'auberge, porteur d'un seau de bois. Je m'approchai et reconnus tout de suite, à l'odorat, le contenu du seau. Avec un bon rire et un air de grande prévenance, le domestique m'expliqua qu'il avait pu accaparer, pour moi seul, son récipient et que je pourrais en bénéficier sans partage jusqu'à mon départ, le lendemain. Pour saisir ce que valait cette attention du brave homme, il faut savoir que dans les auberges chinoises, il y a pour la nuit un seau commun, à la jouissance duquel peuvent prétendre tous les voyageurs et coolies ; et son accaparement par quelqu'un soulève naturellement des protestations. Les domestiques de l'hôtellerie croient donc faire acte de grande prévenance en monopolisant le récipient en votre faveur. Mon soldat, qui savait comment serait reçue la proposition, avait essayé de dissuader l'homme

de faire son offre, mais en vain. Aussi, quand il vit que je remarquais la scène et en devinais la signification, il éclata en rires convulsifs et commença la série de railleries qu'un Chinois n'épargne jamais à un congénère, quand il en trouve l'occasion.

Après cette longue et pénible journée, nous venions de nous mettre à table dans l'antichambre, ou plutôt le couloir central qui donne accès aux chambres, quand les servantes de l'auberge se mirent à préparer le repas de nos coolies. Sous un énorme chaudron, elles fourrèrent des bottes de grosses graminées et y mirent le feu. En quelques secondes, l'auberge tout entière fut remplie des tourbillons d'une fumée âcre et puante qui nous asphyxiait. Nous pûmes la supporter quelques minutes, hésitant à interrompre la cuisson d'un repas, mais ce fut bientôt tellement intolérable, à cause surtout de la souffrance des yeux, qu'on exigea un changement de combustible. Les servantes trouvèrent, je ne sais où, un peu de bois, mais en quantité insuffisante; aussi le riz, ce soir-là, fut-il bien mal cuit.

CHAPITRE XXVI

DE KIN-K'KOU-HO A TA-TIEN-TCHE

Passage difficile. — Aborigènes. — Bandit étranger et men: tions. — Vallée du Kin-k'eou-Ho.

2 *mars*. — Départ de Kin-K'eou-Ho à 7 heure: matin. Notre marche débute par l'ascension d'une n tagne à pic qui surplombe le village, à plus de 1,000 p de hauteur. C'est une véritable escalade, mais on j maintenant habitué. Le lieu d'étape est fixé à Ta-T Tche, distant de 80 lis environ.

Une partie de notre caravane, les porteurs de chais de bagages encombrants, s'en vont par un sentier un plus facile que le nôtre, mais plus long.

Nous suivons un petit affluent du Ta-Tou-Ho, qui c à une très grande profondeur entre deux murailles pendiculaires si rapprochées l'une de l'autre, qu' semblaient presque se toucher par moment. J'estimai la plus grande distance les séparant, sur un parcours exigea cinq heures de marche, n'était pas de plus de 6 mètres.

Nous remontons la rivière sur la rive gauche. La s côtoyait l'abîme et, de si près, que la moindre glis eût été fatale. Cheminant lentement et avec précautio nous arrivait souvent de passer sous un demi-cintre fo par un énorme bloc calcaire surplombant, menace c tante pour le passant, surtout à l'époque des gra pluies d'été.

Trois maisons seulement furent rencontrées dans toute la matinée : les deux premières au sommet de la montée de Kin-K'eou-Ho, et la troisième, 8 à 10 kilomètres plus loin. Elles étaient bâties en torchis avec des parois trouées de tous côtés, que les occupants ne se donnaient même pas la peine de réparer. Il y avait, ce qui est rare sur cette route, un plafond fait de baguettes de bambou simplement juxtaposées. Le toit de chaume, très bas, s'élevait à deux mètres du sol. Cette habitation, étant une auberge, avait de grandes dimensions : 6 à 7 mètres de long, sur $2^{m},50$ de profondeur. Elle comprenait trois pièces, dont une était affectée à la cuisine. Son plus bel ornement était un fourneau d'argile en forme de croissant, avec trois trous équidistants, de $0^{m},30$ de diamètre, destinés à recevoir des ustensiles culinaires qui sont invariablement de grands chaudrons très évasés et moitié moins creux que les nôtres : on dirait plutôt de grandes poêles.

Chaque trou a son foyer spécial. Le combustible est de l'herbe : il y a bien du charbon à 60 kilomètres d'ici, mais il n'arrive pas jusqu'à Kin-K'eou-Ho. Quant au bois, il n'y en a plus : le *Chinois a passé*. L'emploi de ces herbes comme combustible a un grave inconvénient : elles donnent, en brûlant, une fumée très épaisse et presque continue, qui provoque de l'irritation oculaire et, par suite, des *conjonctivites*. Aussi cette affection est-elle excessivement fréquente dans tous ces districts et peu d'habitants, hommes, femmes ou enfants, y échappent. Et la fumée a une action d'autant plus nocive qu'elle n'a d'autre exutoire que les portes et fenêtres étroites de la maison, la cheminée étant ici inconnue.

Comme ustensiles observés dans cette auberge, j'ai déjà signalé les poêles-marmites; il y avait, en plus, quelques vases en terre, des seaux en bois, des bols très grossiers, une théière et une douzaine de bâtonnets qu'on

ne lave jamais : c'était tout ce qu'elle renfermait, avec deux bancs comme mobilier. Pas un seul siège ; d'ailleurs, on ne s'asseoit guère en Chine : on s'accroupit plutôt sur les talons. Cette attitude ancestrale des premiers âges s'est conservée dans presque tout l'Orient, et on aurait tort de croire qu'elle a disparu de l'Europe : en Bretagne, par exemple, dans les villages, j'ai souvent remarqué des femmes se reposant, au bord des chemins, dans cette même attitude.

Avant de quitter l'auberge, je mesurai deux aborigènes qui s'y trouvaient : ils avaient, l'un et l'autre, 1^{m},40 de haut. Leurs traits étaient grossiers, presque négroïdes, mais avec teint clair. Un troisième atteignait le maximum observé chez cette race : 1^{m},50.

Tous trois avaient la gale et de la conjonctivite. Ils furent pleins de prévenance pour nous et quand nous partîmes, après avoir bu un peu de thé, ils nous adressèrent les meilleurs souhaits de bon voyage. Ces gens sont très bons et n'accueillent jamais l'Européen qu'avec un sourire; s'ils possédaient quelque chose, je suis convaincu qu'ils seraient très serviables.

Ceux dont je viens de parler vivaient de quelques sapèques gagnées à loger et à nourrir les porteurs de sel, de cotonnades et de haricots. Ce farineux vient des vallées de l'Est : c'est le *soja hispida*. Il sert à fabriquer une sorte de fromage, appelé teou-fou, dont toute la Chine est très friande et qui est indispensable pour la sustentation des coolies, transporteurs des fardeaux dans ces montagnes.

Avant d'arriver à Gai-Fang, étape du déjeuner, je rencontrai sur le sentier étroit une jeune fille de la petite race qu'il était intéressant de mesurer. Je lui demandai cette faveur de mon air le plus aimable, mais je ne reçus pas de réponse ; la jeune fille, au contraire, se jeta de

côté, avec sur la face toutes les apparences d'une grande frayeur. Il est vrai que mon accoutrement, au dire de mes compagnons, n'était rien moins que rassurant : j'étais assez débraillé, avec un large chapeau de feutre, et, surtout, j'avais à la main un sérieux gourdin, divisé en décimètres et centimètres, qui remplissait pour moi le double office d'alpenstock et d'appareil de mensuration. Mais là n'était point la véritable raison de l'épouvante de la jeune aborigène. J'avais dit : « *Tsin*, *teng i ha*, *yao pi how kao* — S'il vous plaît, attendez un peu, je voudrais vous mesurer », et le geste suivant la phrase, pour ne point perdre de temps, j'avais placé le bâton le long de sa hanche. C'est à ce moment qu'elle fit un bond de chèvre sauvage des « Montagnes neigeuses » et faillit aller rouler dans le précipice que nous côtoyions.

L'explication de cette terreur réside dans les nombreux sens qu'a le mot *pi*. En ce cas, il voulait dire « mesurer », mais il a une autre signification que je ne traduirai pas ici. *How kao* (combien haute), qui suivait le mot *pi*, l'eût rassurée si elle avait bien compris, mais le mot *pi* seul avait surtout frappé son oreille ; et mon aspect lui avait fait admettre tout de suite le mauvais sens. Mon soldat, Tchang, l'arrêta dans sa fuite et lui expliqua qu'on n'en voulait nullement à sa vertu, qu'on désirait simplement mesurer sa taille, qu'on ne lui ferait aucun mal. Pendant ces pourparlers, une vieille femme qui venait par derrière et qui n'était autre que la mère de cette jeune fille, était arrivée jusqu'à moi. Je lui demandai de la mesurer, ce qu'elle accepta immédiatement et elle appela sa fille pour la même opération. La petite revint, mais toujours méfiante, très peu rassurée ; elle se laissa faire, toutefois. Ces deux femmes ne dépassaient pas 1^{m},30 de haut. La vieille avait un teint très basané, brûlé par le grand air, mais la jeune fille, dont la face plate et

ronde avec un petit nez camus affirmait le métissage chinois, avait une belle carnation de blanche.

Sitôt pleinement rassurées, toutes deux causèrent et je sus qu'elles m'avaient tout simplement pris pour un voleur de grand chemin, un bandit étranger qui les avait arrêtées pour leur extorquer quelques sapèques et mettre à mal au moins la jeune fille. Donc, pour bien effacer chez elles toute impression de mauvais aloi et les ramener à une meilleure opinion de l'Européen, je leur fis donner, à chacune d'elles, une cinquantaine de sapèques, une grosse somme pour ces pauvres gens. Aussi, c'est en me comblant de remerciements et de salutations qu'elles s'en allèrent. Et j'en étais ravi, car, songez à ce qui serait advenu si ces femmes avaient réussi à nous échapper, sans explications : elles auraient raconté dans toute la contrée que d'abominables étrangers battaient les plus mauvais sentiers des montagnes, pour voler les misérables aborigènes et abuser de leurs filles.

A 11 heures et demie, on arrivait à Gai-Fang (maison de la falaise), où il y avait une maison unique. Elle était plus primitive encore que les premières : elle avait emprunté une caverne naturelle, formée par un énorme bloc calcaire surplombant. C'était le fond, l'espace le plus large et le mieux garanti de la pluie et du vent. Le reste de l'habitation se développait latéralement à droite et à gauche, limité par de vagues cloisons en branchages ou gaules, défense dérisoire contre les intempéries.

C'est là qu'on déjeuna, entourés de quelques indigènes qui assistèrent à notre repas et jouirent, à peu de frais, d'un spectacle bien rare pour eux. Car, combien de *iang jen* (hommes de l'Océan) avaient déjà fait halte à Gai-Fang pour y prendre leur repas?

La température, prise à midi, à Gai-Fang s'élevait à 13° et demi. Ce point est, en effet situé dans la vallée, au

bord de la rivière; nous en avions fini, pour le reste de la journée, avec les sentiers en corniche et allions remonter le thalweg même du cours d'eau.

Un petit accident fort ennuyeux m'arriva au moment où je prenais la température à Gai-Fang. Pendant que le thermomètre tournait dans l'air, l'illustre Tchang lança en avant son bâton ferré, afin de me montrer un village dans le lointain, et cela juste pour rencontrer la cuvette de l'instrument, qui vola en éclats. Furieux de perdre ainsi un thermomètre sur deux seulement que je possédais, j'invectivai Tchang, l'accablant des épithètes les plus humiliantes; lui riait, d'une belle inconscience. Etait-ce sa faute? Non certes ! le stupide instrument était allé au-devant de son bâton ferré et avait subi un sort très naturel. Est-ce que le pot de terre doit attaquer le pot de fer?

Nous suivons maintenant la berge de la rivière, si basse à cet endroit qu'elle se confond presque avec le niveau de l'eau. La vallée très profonde s'est élargie : elle atteint 100 mètres environ d'un bord à l'autre, toujours dominée par les mêmes hautes murailles aux énormes tourelles, aux fiers donjons, se détachant de la masse calcaire. Son altitude est de 1,300 mètres.

Pendant trois heures, on déambula dans cette partie de la vallée du Kin-K'eou-Ho. Il faisait un temps radieux et le ciel, sans la tache d'un nuage, nous apparaissait comme une longue bande bleue étincelante de soleil entre les crêtes parallèles des inaccessibles murailles. Les eaux si pures de la rivière, vrai cristal liquide, scintillaient sous la douce lumière et leur bruissement, sur les galets polis qu'elles roulaient, était une harmonie, un charme de plus s'ajoutant à l'ensemble du merveilleux spectacle que nous offrait la nature, dans le rayonnement d'un beau jour. Tant de plantes aussi, de ce vert tendre des premières

éclosions printanières, tapissaient notre chemin, couvraient les berges, envahissaient le territoire des ondes ! Dans ces montagnes du Setchouen occidental, j'en venais, moi Breton, à douter de la mer, de la supériorité de ses spectacles, de son infinie grandeur. Ici, je craignais de l'oublier.

L'étape de ce jour étant courte, il n'y eut aucune hâte de notre part ; ce fut une promenade.

Deux petits villages et quelques maisons isolées furent rencontrés et des causeries entamées avec les habitants. Nos montres, nos crayons, le thermomètre et autres menus objets les intéressèrent beaucoup. Des hommes, des femmes se laissèrent mesurer. Je croyais avoir remarqué sur la figure de plusieurs jeunes filles des taches de rousseur, quand il me fut expliqué que ces macules n'étaient que des cicatrices dues à la pratique de l'acupuncture dans le cas de névralgie. Presque tout ce monde était atteint de la *gale* ; des remèdes me furent demandés, mais comme certains soins de propreté et la désinfection des vêtements sont les conditions expresses de la guérison, la pommade classique devait être inutile pour ces pauvres gens qui ne possèdent qu'une défroque en haillons et un grabat, bien difficiles à remplacer.

Le premier village s'appelait Houang-In-Kang ; les maisons étaient mieux construites que celles rencontrées les jours précédents (sauf à Kin-K'eou-Ho) et le matin même. Elles étaient en planches et recouvertes de bardeaux, deux ou trois même exhibaient des tuiles. Les toits avaient la forme plate déjà décrite.

Le deuxième village, situé 4 kilomètres plus loin, était en tout semblable à celui-ci ; il s'appelle Se-Tchou-Tang. J'y assistai au repas d'une famille ; il consista, pour chaque membre, en l'absorption d'un bol de maïs avec de petites tranches de chou ; un bol de thé arrose le tout, à la fin.

Cette partie de la vallée du Kin-K'eou-Ho permet la

culture de quelques légumes et de certains fruits dans les lopins de terre formés par les alluvions de la rivière, mais je n'ai pu comprendre par quel miracle les habitants peuvent trouver leur subsistance sur ce coin étroit. Sur les flancs à pic des murailles calcaires, rien naturellement ne peut pousser, même pas un grain de maïs. Les forêts peuplées d'animaux sauvages, qui couvrent encore les plateaux et sommets presque inaccessibles du voisinage, doivent fournir le complément nécessaire à la subsistance de ces aborigènes.

A Koui-Houa-Kang, 10 kilomètres de Gai-Fang, nous nous trouvâmes sur un plateau, après avoir abandonné le Kin-K'eou-Ho, qui s'enfonçait à gauche, vers le nord-ouest, dans une nouvelle gorge, qui semblait être une continuation de celle où il coulait le matin, en amont de la partie élargie. Avant de quitter la belle vallée, chacun de nous y cueillit quelque plante : Ph. Berthelot, une belle tige de fleurs bleues azurées, qui n'était autre que le *borrago officinalis*, et moi, des menthes aquatiques qui embaumaient. Il fut même ramassé, et avidement, une crucifère qu'on ne s'attendait guère à trouver en ces lieux, et qui y croissait cependant en abondance : le cresson commun d'Europe. Ce fut une bonne surprise et on le mangea le soir même au dîner.

Le plateau que nous venions d'atteindre après une ascension courte, mais très pénible, où les pieds et les mains avaient dû entrer en jeu à la fois, s'élevait à 1,800 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il était partout cultivé, mais la terre labourée attendait encore les semailles. Le maïs et la pomme de terre en sont les produits principaux. Pas un arbre sauvage, pas un arbre fruitier n'apparaissait autour de nous : toute parcelle du sol était soigneusement réservée à la céréale et aux plantes vivrières.

Ce plateau, d'une largeur d'un à 2 kilomètres au plus, se continue presque jusqu'au So-Y-Ling, c'est-à-dire sur une longueur de 12 kilomètres environ : il est dominé des deux côtés par des chaînes très élevées, dont certaines couvertes de neige. C'est, à n'en pas douter, un chaînon secondaire ou plutôt le contrefort du grand massif voisin, qui se développe parallèlement à nous, vers l'ouest. La crête s'est écroulée, arasée, et on en constate à chaque instant la preuve dans des portions qui ont résisté jusqu'ici à l'action atmosphérique. Quelquefois, les affaissements ont été considérables et l'altitude y tombe à 2 et 300 mètres au-dessous du niveau moyen.

A 6 heures, nous arrivions à l'étape, à Ta-Tien-Tchê. Nos coolies, chargés des bagages encombrants, y étaient déjà ; ils nous affirmèrent que la route suivie par eux était bonne et ne présentait pas les difficultés signalées à notre départ de Kin-K'eou-Ho.

CHAPITRE XXVII

DE TA-TIEN-TCHE HOUANG-MOU-T'CHANG PAR LE COL DU SO-Y-LING

L'ascension. — Les femmes de Len-Tchou-P'in. — Les Ta-Liang-Chan. — Lân mou et cercueils d'empereur.

Ta-Tien-Tchê (*ta*, grand ; *tien*, ciel, *tchê*, étang)) est un grand village situé à la terminaison du plateau que nous venions de parcourir. Il est entouré de champs et de marécages, dont la superficie totale peut être estimée à 100 hectares. La culture principale est toujours le maïs : il m'a semblé cependant que le blé pourrait très bien pousser dans ces terrains et ne les épuiserait pas comme le maïs.

Ta-Tien-Tchê est un site peu favorisé, d'une humidité extrême, constamment dans la brume. Entouré à droite et à gauche, c'est-à-dire à l'est et à l'ouest, par les grandes chaînes parallèles que j'ai signalées, il est condamné à recevoir toutes les pluies qui proviennent de la condensation des nuages sur ces sommets. En effet, les courants humides formés, venant généralement du sud et du sud-est, cherchent une issue suivant l'axe d'orientation des hautes crêtes. Mais il se trouve ici que les deux chaînes parallèles convergent à un moment donné et se rejoignent quelques kilomètres plus loin, au So-Y-Ling, qui constitue la charnière d'union L'issue est donc fermée et les nuages arrêtés : les pluies sont donc presque continuelles.

Le missionnaire établi autrefois dans cette région n'a pu y rester : il est allé se fixer à Long-Tche.

Les habitants de Ta-Tien-Tchê, n'ont pu songer à abandonner leurs champs, ce précieux coin de terre arable. Ils y végètent tant bien que mal, souffrant d'affections pulmonaires et rhumatismales. Quelques enfants m'ont été amenés : ils étaient tous athrepsiques. Quant aux adultes, un grand nombre souffrait de conjonctivite aiguë, probablement contagieuse, mais préparée sans aucun doute par l'irritation oculaire due à l'emploi des herbes comme combustible.

Ta-Tien-Tchê est situé à 1,800 mètres d'altitude. La température prise à 8 heures du soir dans la cour de la mission, où nous avions trouvé l'hospitalité, n'était pas inférieure à 9 degrés. Le lendemain matin, à 7 heures, elle était de 7° et demi.

3 *mars*. — Le départ se fit dans le brouillard, au milieu d'une humidité froide et pénétrante. A 500 mètres du village, nous franchissions une sorte de brèche, une solution de continuité dans une petite arête transversale reliant les deux grandes chaînes, et nous entrions dans un cirque très vaste, subdivisé lui-même par deux éperons en deux autres cirques plus petits, bassins de réception des eaux de ruissellement du So-Y-Ling. Les bords du cirque, les pentes de ces montagnes étaient entièrement déboisés ; seules, des broussailles et quelques maigres bambous, atrophiés par l'altitude, garnissaient le fond de la dépression. D'énormes souches d'arbres, encore fixées au sol par leurs racines, indiquaient tout le long de la route que de belles forêts avaient autrefois couvert ces pentes aujourd'hui dévastées pour longtemps.

Il y avait de la neige sur ces montagnes, mais sur le versant sud seulement regardant le nord : le versant opposé n'en avait que des vestiges. Dès le mois de mars, en effet, le froid cesse d'être rigoureux et la fonte commence.

Kao-Ling-Tchê (l'étang du col élevé) est un petit village qu'on traverse une heure avant de faire l'ascension du So-Y-Ling. J'y vis des gens de haute taille, que je reconnus plus tard comme appartenant aux tribus Lolos métissées, qui vivent au milieu des Chinois ; le teint était clair, les paupières à fente horizontale, mais les traits rappelaient ceux de la race primitive aborigène. J'entrai dans une cabane et vis un enfant qui mangeait une galette de maïs ; en ayant profité pour interroger les parents sur leur mode d'alimentation, j'appris que d'un bout de l'année à l'autre ils mangeaient du maïs : le matin, en galette ; à midi, sous forme de bouillie ; le soir, encore en galette. Il était rare qu'on pût y ajouter quelques tranches de chou. A Ta-Tien-Tchê, d'ailleurs, le régime qui m'avait été signalé ne différait pas de celui-ci.

J'appris aussi à Kao-Ling-Tché que tous les aborigènes de la région que nous venions de traverser, depuis Long-Tchè, s'intitulaient *Koù pen ti jen* (c'est-à-dire vieux autochtones) et montraient une certaine fierté à se déclarer ainsi les premiers occupants de ce sol.

Température à Kao-Ling-Tchè, à 9 heures du matin, 5 degrés.

A 10 heures, nous atteignions Shan-Kio (*kio*, pied, et *shan*, montagne); nous étions, en effet, à cet endroit, à la base même du col qu'il s'agissait de franchir, pour gagner le versant ouest du So-Y-Ling.

L'ascension commence sur un sentier en escalier qui devient bientôt très glissant, le soleil ayant crevé les nuages et faisant fondre la neige. La température qui, avant son apparition, était de 1 degré, monte rapidement et, au moment d'atteindre le col, à midi, elle était de 10 degrés sur ce versant est.

Une halte fut faite à 500 mètres de la brèche du So-Y-Ling, dans une petite auberge en mauvaises planches, tenue

par une vieille femme de haute taille, celle qui caractérise le type Lolo.

En me tournant vers l'est, vers la route parcourue le matin, je jouis de l'étrange spectacle de beaux nuages blancs en masses énormes, roulant avec lenteur vers l'ouest, vers le col, traînant au fond des cirques, le long des parties basses des pentes, incapables, semblait-il, de s'élever, trop lourds qu'ils étaient, trop chargés d'humidité. Le soleil les criblait de rayons, les éclairait de nuances fantastiques, toujours changeantes, toujours nouvelles, sous nos regards éblouis, émerveillés. Et la procession des nuages se faisait lente, saccadée, quelquefois se rompant sur le coup d'une rafale, déroulant alors ses plis en grands linceuls, en suaires immenses, immaculés. Puis elle venait buter au pied de So-Y-Ling et, là, toute la masse se résolvait en pluie fine, devant l'infranchissable barrière.

A midi, nous étions au point culminant du col, à 2,550 mètres. De tous côtés, au-dessus et autour de nous la neige couvrait les pentes depuis de longs mois, mais allait bientôt fondre à son tour sous le soleil de mars, déjà chaud à cette latitude. Comme au sommet d'Omi-Chan, les bambous rabougris, rapetissés à la taille d'une graminée de nos climats, encore ici végétaient, tachant de vert la blancheur des neiges. Plus bas, j'avais remarqué quelques halliers, branches de chênes et de bouleaux, poussés sur des troncs qui durent être de superbes arbres.

La descente commença sans arrêt, sur une pente très déclive, mais sèche, où il n'y avait aucune trace de neige, sauf au niveau immédiat de la brèche.

Au pied de ce versant, se trouvait un village de deux ou trois cabanes en bois couvertes de bardeaux, où l'on déjeuna. On nous offrit, dans celle qui représentait l'auberge, de belles galettes de maïs cuites au four et de l'as-

pect le plus appétissant. Rien n'est meilleur, plus savoureux, mais aussi rien n'est plus indigeste que ces galettes faites d'une farine grossière, où tous les éléments de l'écorce sont conservés par nécessité, pour ne rien retrancher de la masse alimentaire toujours trop restreinte en ces régions.

Dans ce village, la température observée fut de 10 degrés.

A 1 heure, nous repartions en hâte, sachant que l'étape de So-Y-Ling à Houang-Mou-Tch'ang était longue et difficile. Nous eûmes bientôt la vue du Ta-Liang-Shan, longue et haute chaîne aux pics neigeux qui court du nord au sud, sur des centaines de lieues, pour atteindre la boucle du Yang-Tsé. C'est l'habitat, le lieu de retraite des Lolos indépendants, fuyant la tyrannie chinoise.

Pendant une heure, nous traversons un petit plateau fertile verdoyant, gardé des bises glaciales par le So-Y-Ling; des bœufs, des chevaux et des mules y pâturaient. Le contraste était remarquable entre ce versant et celui de Ta-Tien-Tchè. Ici, c'était le tiédeur, la fécondité, un chaud soleil dans un ciel sans nuages ; là-bas, c'était la neige, la brume froide, pénétrante, le sommeil hivernal. Et cependant, l'altitude était la même. Dans le chaos de ses convulsions, la capricieuse nature, en érigeant ces monts, avait voulu ce contraste.

Ce plateau était séparé latéralement, du côté sud, d'un massif montagneux, par une gorge profonde, une crevasse, dans laquelle il fallut descendre, et qu'on suivit pendant 5 kilomètres environ. J'y pris la température : elle était de 15 degrés.

L'énorme muraille à pic dont nous côtoyions la base était d'aspect sombre, impressionnante. Son flanc, dans la moitié supérieure, était veiné de neige, de longues traînées qui semblaient incrustées dans le calcaire noirci

par les intempéries. La formidable masse reposait sur un lit schisteux, dont je trouvai la preuve dans de nombreuses lamelles, véritables ardoises, détachées, roulées par les eaux, le long de la gorge. Il y avait aussi des blocs de beau marbre blanc richement veiné qui s'étalaient, épars, au fond du ravin, à côté de roches plus communes.

Il est à remarquer que l'aborigène, et même le Chinois n'ont jamais songé à tirer parti de ces richesses naturelles, à utiliser au moins la pierre pour la construction de leurs habitations, depuis surtout que les forêts ont disparu de ces régions. Oui, l'autochtone et son dominateur, le fils de Han, continuent de bâtir leurs demeures en chaume ou en bois et semblent oublier qu'ils ont à la portée de la main chaux et moellons.

Je croisai beaucoup de gens, villageois et porteurs de sel. Tous les villageois étaient de petite taille : les hommes, 1m,40, 1m,45 ; les femmes, 1m,30 à 1m,35. Agriculteurs et pasteurs, ils vivent des produits des petits plateaux que nous allons traverser jusqu'au soir, et aussi de l'élevage de quelques animaux et volailles. La belle humeur toujours empreinte sur leur visage, le sourire qui leur vient aux lèvres chaque fois qu'ils vous rencontrent tendent à prouver qu'ils sont contents de leur sort et n'ont jamais rêvé une autre destinée. Puissent-ils vivre encore ainsi bien longtemps sans désirs, sans aspirations, vers un état qui ne serait peut-être point meilleur.

A l'extrémité de la gorge, nouvelle ascension, mais courte et facile, pour regagner le plateau. Les montagnes encaissantes se sont abaissées et leurs pentes, plus douces, sont tantôt cultivées, tantôt revêtues de broussailles et d'herbes, qui fournissent le combustible nécessaire à la population.

A 4 heures, nous arrivions au village de In-K'eou et 500 mètres plus loin, sur un nouveau plateau, un peu plus élevé, celui de Len-Tchou-Pin, où je rencontrai un groupe de femmes très gaies, réunies pour une noce, semblait-il, et qui rirent de bon cœur quand je me mis à les mesurer. La plupart dépassaient la moyenne de 1^{m},30 et atteignaient 1^{m},35. Le teint très clair était presque blanc et les traits assez réguliers, le nez surtout, qui était plutôt saillant qu'aplati. Parmi ces jeunes femmes, le type négroïde était cependant toujours représenté, comme les jours précédents.

Du sommet de ce plateau, les Ta-Liang-Chan, et autres chaînes secondaires presque aussi élevées toutefois, apparaissaient merveilleuses de beauté et de majesté. Elles formaient quatre plans successifs, vagues monstrueuses, d'une éblouissante blancheur, figées sur la croûte terrestre, immuables maintenant dans la splendeur de leurs cimes, de leurs croupes gigantesques.

A Len-Tchou-Pin, nous étions presque en face de Houang-Mou-Tchang et, à vol d'oiseau, il semblait qu'on n'en était pas éloigné de plus de 3 à 4 kilomètres. Mais nous en étions séparés par un ravin, une crevasse terrifiante, la plus impressionnante encore que nous ayons rencontrée.

Pour la franchir, il fallut faire un détour considérable et descendre une pente à pic qui nous mena dans ses profondeurs, vers la partie la plus accessible. On dut ensuite escalader l'autre versant, non moins abrupt que la descente, et cotoyer pendant plusieurs heures la crevasse elle-même. Le sentier était tracé à un mètre à peine du bord du ravin ; entre ce sentier et le point où la paroi descendait à pic, sur ce ruban de terre si étroit, croissait du maïs qu'on y avait planté. Cet espace si exigu, si dangereux à labourer, ne pouvait être perdu pour la culture et malgré le

risque mortel, le tenancier de ce sol le retourne et le féconde, oubliant l'effroyable abîme où il peut rouler à tout moment.

De l'autre côté du sentier, existait une autre portion de terre arable s'étendant sur 50 mètres de profondeur à peine au flanc d'une crête abrupte. Plus haut, depuis cette ligne jusqu'au sommet de la crête, c'était le calcaire presque nu où poussaient des framboisiers sauvages, des lierres, des ronces et aussi des myrtes, lauriers, sureaux et acacias ; au milieu des terrains cultivés, abondait l'armoise.

La température était fort douce : 10 degrés 1/2.

Pour travailler sur ces pentes redoutables, l'indigène se chausse du *tsao hai*, ou sandale de paille, qui remplace l'espadrille de nos montagnards pyrénéens. Cette sandale est vraiment la chaussure qui assure au pied la meilleure prise de contact avec le sol même argileux, et prévient, au plus haut degré, les glissades. Nous en portions, tous, nos coolies et nous, et sans elle, surtout les jours de pluie, il eût fallu rester à l'étape, renoncer à progresser.

Le mauvais et dangereux sentier qui nous conduisait à Houang-Mou-Tchang se mit à dévaler quatre ou cinq fois au fond de cluses, à un kilomètre à vol d'oiseau du lieu d'étape que nous étions si impatients d'atteindre. Et ces cluses étaient si étroites à leur ouverture qu'on ne les devinait point, qu'on les apercevait juste au moment où il fallait les franchir, descendre dans leurs profondeurs. Pendant la dernière heure surtout, alors qu'il fallut marcher dans les ténèbres commençantes, l'arrivée au bord d'une de ces cluses était un ennui profond, presque une souffrance, répercussion morale de la fatigue exagérée, prolongée au delà de certaines limites acceptées à l'avance, mais qui ne peuvent être dépassées sans contre-coup pénible.

Aussi, quand d'une dernière enjambée, en s'aidant des mains, la cinquième rampe fut escaladée et le pied mis

enfin sur le rebord du plateau de Houang-Mou-Tchang, il y eut chez tous un soupir de contentement. Il était 7 heures du soir et nuit close. On n'était cependant pas encore arrivé au grand village où nous devions trouver gîte et repos, chez le missionnaire français établi en ce lieu. Mais la distance fut courte : 1 kilomètre 1/2 environ sur terrain plat.

Le Père nous reçut dans une confortable maison en bois très vaste, avec des chambres très propres, où nous pûmes goûter un excellent repos. Nous fûmes tout de suite entourés par la population de chrétiens, nombreux sur les plateaux, qui s'empressaient de venir voir les hôtes curieux du missionnaire.

Les gens de petite taille dominaient (femmes : $1^{m},30$, $1^{m},35$, $1^{m},40$), mais il y avait aussi quelques hommes de $1^{m},70$ et le catéchiste du Père atteignait $1^{m},75$. Le métissage chinois se reconnaissait facilement chez tous mais surtout chez les femmes, dont la face ronde et plate avait un caractère plus accentué encore par la faible hauteur du tronc et des membres inférieurs. La taille cependant était, comme on le voit, plus élevée parmi elles que celle constatée plus bas, dans les vallées profondes et sur les petits plateaux peu fertiles. C'est qu'ici un vaste espace était cultivé ; de l'élevage s'y fait et aussi un peu de commerce. Et autrefois, Houang-Mou-Tchang connut la prospérité quand de belles forêts couvraient la plateau et ses pentes. Les *lan mou* (grande laurinée, arbre superbe, au tronc droit) y croissaient vigoureux et leur bois s'expédiait dans toutes les provinces, pour être transformé en cercueils de luxe. Le Fils du Ciel, l'empereur lui-même, avait le sien fait d'un beau *lan mou* poussé en ce lieu, dont l'appellation, d'ailleurs, est due à cette coutume : Houang-Mou-Tchang, village du bois de l'Empereur. Mais à l'heure actuelle, et depuis de nombreuses

années déjà, la dépouille mortelle des *Houang ti* (empereurs-souverains) n'est plus enfermée dans un lan mou abattu dans ce district ; le fils de Han les a tous rasés du sol et n'a jamais songé à en replanter un.

Il n'y a pas longtemps encore, ce plateau appartenait aux Lolos, mais ce siècle, ils ont dû l'abandonner aux Chinois et s'en aller vers les Oua-Chan et les Sué-Chan, montagnes neigeuses, retraites inexpugnables, où désormais ils peuvent défier toute invasion, tout empiétement.

Le plateau de Houang-Mou-Tchang, situé à 2,100 mètres au-dessus du niveau de la mer, peut avoir 20 kilomètres carrés au plus. Toute sa surface est entièrement consacrée à la culture et on n'y voit plus un arbuste ou une broussaille. On y récolte du blé, du maïs, du sarrazin, des pommes de terre ; comme légumes, des haricots, des navets et de très gros choux pommés ; comme fruits, des poires et des pommes surtout. On y fait aussi de l'élevage : chevaux, mulets, porcs, volailles. Les chevaux et mulets trouvent des pâturages bien pourvus sur les versants du plateau et les crêtes avoisinantes, qui sont généralement en pente douce.

Ici, il ne peut être fait qu'une récolte par an, en raison de l'altitude; le blé est semé en automne, comme en Bretagne, et récolté en juillet. Le maïs et la pomme de terre ne sont plantés qu'en mars et récoltés aussi au milieu de l'été. Étant donné le climat chaud et sec de la région pendant six mois de l'année, il serait possible, par une meilleure utilisation du sol, d'augmenter considérablement les ressources des pauvres aborigènes. Toutes nos variétés de fruits ne manqueraient pas d'y prospérer et seraient un appoint sérieux à leur maigre régime.

La saison des pluies commence à la fin de l'été et finit à la mi-automne ; elles sont très violentes. De la fin de

novembre à mars, le temps est froid, mais généralement beau, ensoleillé. Au milieu de l'hiver, les neiges sont fréquentes.

La population du village et des petites agglomérations qui l'entourent compte 1,000 habitants. Hommes et femmes sont d'apparence vigoureuse et les maladies sont rares sur ce plateau salubre, admirablement ventilé, où le paludisme ne saurait prendre pied. Toutefois, tuberculose et fièvre typhoïde font quelques victimes chaque année ; cette dernière maladie leur a été apportée par les Chinois. Quant à la tuberculose, elle est souvent due à la contagion par de vieux habits qui s'importent des plaines sur le dos des colporteurs chinois. Le Père lui-même m'a signalé cette contamination si facilement réalisable dans un pays où la désinfection est naturellement inconnue, comme dans tout le reste de l'Empire, d'ailleurs, et où la friperie est utilisée immédiatement, sans aucune espèce de nettoyage préalable, même quand il s'agit des vêtements de cotonnade bleue universellement portés dans toutes les provinces de l'ouest.

La population tout entière se livre aux travaux des champs, à l'élevage. Les instruments agricoles sont réduits au minimum indispensable et très rudimentaires. Ce sont : une houe, une charrue, une faucille et un fléau. La charrue ressemble plutôt à une longue pelle étroite, à la ligne de tranchant un peu oblique de haut en bas, qu'à l'instrument auquel nous donnons cette appellation. Leur fléau est aussi beaucoup plus simple que celui des campagnes bretonnes ; il est doué d'un seul mouvement de rotation, suivant un axe horizontal.

Si j'en excepte la fabrication du *tsao hai* (sandale de paille), il n'y a aucune industrie à Houang-Mou-Tchang ; tout vient du dehors. Le Père ne m'a même pas signalé un métier de tissage. S'ils ont des moutons, ils n'en tis-

sent pas la laine, comme le Lolo et le Thibétain. D'ailleurs, la matière première, lin ou coton, n'existe pas.

J'en conclus qu'avant la venue des Chinois dans ces régions montagneuses, l'habitant devait se vêtir de peaux de bêtes, comme le font encore certaines tribus dont l'habitation est plus au nord, et connues sous la dénomination vague de *Si-fan* (sauvages de l'ouest). Et cette hypothèse est d'autant plus rationnelle qu'autrefois les animaux sauvages ont dû abonder sur ces plateaux et montagnes boisés. Ils n'ont, d'ailleurs, pas encore complètement disparu : certaines espèces, comme la panthère et le sanglier, peuplent toujours, en grand nombre, les halliers et taillis des ravins ou des hautes crêtes. L'indigène est même obligé de leur faire une guerre acharnée, car ces hôtes insolents prélèvent une dîme trop forte sur ses champs, ses troupeaux, sa pitance à lui, toujours trop réduite. Hardi chasseur, il les poursuit jusqu'au fond des ravins ou sur des pentes presque inaccessibles. En ce qui concerne le sanglier, il le force généralement avec des meutes de chiens bassets qui semblent peu vigoureux à première vue, mais sont, en réalité, d'une résistance extraordinaire et pleins de courage.

La panthère, elle, est prise au piège ou tuée à coups de mauvais fusil. La poudre est fabriquée et vendue par le Chinois.

CHAPITRE XXVIII

DE HOUANG-MOU-TCHANG A FOULIN

Cabanes d'aborigènes. — Les « Oua-Shan ». — Buisson sans nom! — La vallée du Pé-Gai-Hô.

4 *mars*. — Départ de Houang-Mou-Tchang à 7 heures du matin. Température observée : 8 degrés.

Le temps est sec et le ciel clair; il n'y a de nuages que sur les montagnes qui nous entourent. Dans la succession de leurs chaînes, elles forment au sud et surtout dans l'ouest une *véritable mer soulevée* avec ses creux, ses gouffres, ses vagues culminantes, ourlées non plus d'écume, mais de *rubans de neige éternelle*.

Après trois quarts d'heure de marche, nous atteignions un autre petit plateau séparé de celui de Houang-Mou-Tchang par une dépression peu marquée. Il était fort peuplé et, uniquement, de représentants de la petite race au teint clair. Les maisons, comme dans certaines vallées favorisées, étaient en bois et couvertes de bardeaux, ce qui dénotait une certaine aisance, une vie plus facile que dans les districts avoisinants, où pendant deux jours de marche, au nord comme au sud, on ne rencontre que des chaumières faites de *iu-mé-kan-kan*, soit de tiges de maïs.

Ce type de maison en planches, je puis m'en rendre compte maintenant, est la cabane aborigène transformée, modifiée par le Chinois; les branchages, les troncs en gros rameaux à peine équarris ont précédé ces planches, pour

constituer l'abri nécessaire, le gîte des ancêtres, uniquement pasteurs et chasseurs. A la venue du fils de Han, l'autochtone a adopté, dans la mesure de ses moyens, les procédés du conquérant; et sa cabane, qui devait s'embellir, a perdu tout le pittoresque d'autrefois, sans accroissement de confortable. Car ces planches coûtent cher, on en est ménager, et si bien, qu'aux pignons, la maison n'est fermée qu'*à mi-hauteur*, qu'un espace vide d'un mètre à 1m,50, s'étend depuis la naissance du toit jusqu'au faîte, donnant libre issue à la pluie ou à la neige, au vent glacial qui vient des Sué-Shan.

La traversée du petit plateau ne prit qu'un quart d'heure et avant de descendre au fond d'une gorge où s'engageait maintenant le sentier, je me retournai pour jouir encore une fois du spectacle des hautes montagnes. De gros nuages opalescents, soulevés par le vent, roulaient de sommet à sommet, s'accrochaient aux pics et, vite las des cimes, se précipitaient en volutes tourbillonnantes vers les crevasses sans fond.

Les Oua-Shan (*oua*, tuile, et *shan*, montagne. La partie est sans doute prise, ici, pour le tout et la signification doit être : montagne en forme de maison) se détachaient au premier plan. On appelle ainsi deux massifs hauts de 4,000 mètres, dont la forme est très remarquable. Leurs parois sont à pans verticaux coupés à angle droit, donnant l'illusion de gigantesques murailles quadrilatérales, d'une régularité qu'on dirait artificielle.

Le plus considérable de ces massifs s'appelle Ta-Oua-Shan (*ta*, grand), et le deuxième, Siao-Oua-Shan (*siao*, petit).

Le Ta-Oua-Shan forme, au sommet, un plateau très régulier couvert de forêts vierges. Dans ces forêts vivent de grands animaux, comme l'ours, le bœuf sauvage, le loup, le chamois, le daim musqué, des cerfs, des anti-

lopes, etc. Un petit temple bouddhique a été élevé sur la lisière des bois et quelques pèlerins s'y rendent chaque année, malgré la difficulté extrême de l'ascension.

Le Siao-Oua-Shan se termine aussi en plateau, mais d'aspect moins régulier, avec des saillies, des bosselures dépassant le niveau général. Il est aussi couvert de forêts.

Nous avions déjà rencontré les Oua-Shan en allant de Kin-K'eou-Ho à Ta-Tien-Tchê : nous avions passé à moins d'un kilomètre d'eux, à vol d'oiseau. Combien frappante est leur masse dans son étrange régularité! Ce sont eux qui gâtent le climat de Ta-Tien-Tchê et du voisinage, jusqu'au So-Y-Ling, le rendent si froid, si humide, en arrêtant les pluies, en leur interdisant de franchir leurs cimes. Houang-Mou-Tch'ang échappe à leur influence mauvaise; ce plateau est trop éloigné d'eux, trop de ravins les séparent, trop de vallées profondes, où les nuages se fondent, épuisent leur humidité.

A 9 heures, comme je l'ai dit, nous nous engagions dans une petite gorge longue de 4 kilomètres environ. Les pentes, à droite et à gauche, très abruptes, étaient couvertes de taillis, de halliers, où fréquemment s'entendaient de nombreux aboiements de chiens : c'étaient les aborigènes qui chassaient le sanglier avec leurs bassets. Il fallait vraiment un courage et une adresse de sauvage pour se risquer sur ces pentes, au milieu d'inextricables halliers, guidant les chiens, les ramenant sur la piste, poursuivant, sans trêve, le dangereux animal. On le sentait bien là dans son élément, ce petit homme des forêts setchouennaises, luttant et rusant contre la bête sauvage, l'abattant enfin pour nourrir et vêtir sa progéniture, qui l'attendait sous le toit de branchages.

Sorti de la gorge, le sentier escalade un mamelon herbeux, raviné; puis ce fut une succession de montées et de

descentes jusqu'à Mali, gros village où nous devions nous arrêter pour déjeuner. A ce moment, par un beau soleil, la température était au sommet du mamelon, de 9° et demi. La marche était assez facile, en raison de la sécheresse, et fini était le danger de glisser dans un ravin.

La vallée du Ta-Tou-Ho-Se se découvrit bientôt, avec, au fond, la belle nappe émeraude du fleuve coulant ici lentement. Quelques minutes après, on le perdait de vue pour le retrouver deux heures plus tard, décrivant une grande boucle, à quelques kilomètres en amont de Foulin.

Nous nous trouvions à ce moment au point culminant de la route suivie depuis le matin et le baromètre enregistrait 2,300 mètres d'altitude. Nous étions entourés de mamelons et de crêtes arasés avec, au second plan, à l'ouest, dans le lointain, les hautes montagnes déjà signalées; et, à l'est, tout près de nous, des chaînons beaucoup moins importants, aux pentes abruptes. Mamelons et chaînes secondaires étaient veufs de grands arbres. on ne voyait plus que des broussailles, des buissons de ronces, des framboisiers sauvages ou encore de bambou chétif, rampant. Quelques taillis de chênes marquaient la place de représentants d'une belle essence des antiques forêts setchouennaises. La rencontre de ces vestiges d'une luxuriante végétation disparue n'est que trop pénible aux amoureux de la belle et féconde nature qui, semant d'un grand geste, toujours à pleines mains, sans jamais se lasser, récolte l'ingratitude chez l'homme, dans sa fureur de destruction. Chênes puissants, *lan mou*, majestueux, ifs à la haute stature érigés droit vers le ciel, *tout a été fauché*, massacré; et des flots de sève qui jaillirent de tant de blessures, inondant ces plateaux, ces pentes, rien depuis n'est né que des buissons sans nom!

Ce destructeur inconscient, fils de Han, sans pré-

voyance, sans vision de l'avenir et des ruines qu'il préparait, expie aujourd'hui, dans ses provinces de l'est, sa fatale erreur, en souffre cruellement.

On n'atteignit Mali qu'à 2 heures et demie, après une longue descente à pic qui n'en finissait plus. Mali est un gros village sis au fond d'une vallée, au bord même d'un torrent qui était presque à sec, à cette époque de l'année. L'aspect du sol a complètement changé; ce n'est plus le calcaire qui domine, plus ou moins mélangé avec de l'argile, mais bien le grès qui apparaît, pas encore rouge comme dans tout le Setchouen oriental, mais simplement d'une teinte rouille de fer, en raison de la forte proportion d'argile y contenue, ou peut-être de limonite.

Dans cette petite vallée, la température était délicieuse : 15° au thermomètre, en plein air. Le soleil était même chaud et l'ombrage d'un petit bosquet, situé tout près du village, fut très apprécié. La présence de ce groupe d'arbres m'étonna et je ne l'expliquai que par une superstition attachée à ce lieu : un bois sacré, ou tabou.

Pendant le déjeuner dans une auberge du village, nous fûmes entourés par une foule compacte où dominaient les femmes : rieuses, l'air bon enfant, elles s'amusaient de tous nos gestes et demandaient à nos domestiques mille explications. Elles appartenaient surtout à la petite race et la plus grande d'entre elles ne dépassait pas $1^{m},40$. Les hommes étaient plus grands : certains atteignaient $1^{m},55$; d'autres même, $1^{m},60$, mais ceux-ci présentaient d'indéniables caractéristiques lolos, celles de la grande race noble et guerrière, toujours indépendante.

Vers 4 heures du soir, après avoir franchi une arête transversale à la route, nous découvrions une nouvelle vallée, celle du Pé-Gai-Hò, à direction générale nord-sud, très profonde, laquelle n'était séparée de Foulin que

par un chaînon étroit, bordant la rive droite de la rivière qui coulait au fond de la dépression, allant rejoindre le Ta-Tou-Ho. Du point culminant où nous étions, la montagne descendait en pente très douce vers le fond du thalweg, sur une étendue, à vol d'oiseau de 4 kilomètres. Ce versant était découpé en escaliers par une série de digues destinées à retenir les eaux de pluie ou de rivière. Bien qu'au commencement de mars, le printemps avait déjà fait sentir toute son action : des cultures couvraient le sol depuis le sommet jusqu'au bas de la pente. Elles étaient de ce joli vert tendre que n'ont pas encore altéré les chaleurs estivales : c'étaient des blés, des seigles, des colzas, des pavots. Beaucoup d'arbres aussi, cerisiers, pêchers, pruniers en pleine floraison; des *pé la shou*, fraxinus au feuillage vert sombre, aux frêles rameaux étalés, où vit le précieux insecte qui sécrète de la cire pour le Fils du Ciel.

Le long des canaux d'irrigation, croissaient des saules, des trembles, des bambous, ici vigoureux, de haute taille, au grand panache ondulant. Ces arbres, ces cultures s'étageaient au flanc des montagnes, sur un sol rouge violacé, puisant sa fécondité aux eaux claires de torrents disciplinés, canalisés, lancés dans toutes les directions, partout où leur action bienfaisante était nécessaire. Et c'était sous le beau soleil, pour la joie des yeux, toute une gamme de riantes couleurs : le vert des blés et des seigles, l'or des colzas, la neige et la pourpre des pavots. Je n'oublierai de ma vie ce spectacle dans ce beau cadre de montagnes.

La température prise à 5 heures marquait 18 degrés.

La population de ce petit éden était très mélangée; j'y ai noté le type aborigène négroïde, les petits métis au teint clair et aussi de grands diables à nez busqué fin, des Lolos.

Le Chinois, naturellement, était ici représenté ; pouvait-il en être autrement sur ce coin fertile à exploiter? Et ces cultures en étages, ces travaux d'irrigation, n'était-ce pas son œuvre à lui, le grand civilisé parmi tant de barbares, comme il appelle dédaigneusement tous ces peuples et tribus du Setchouen occidental?

A 6 heures et demie, nous arrivions au fond de la vallée dans un grand village, avec des maisons en bois et torchis, plus grandes et mieux construites que celles décrites précédemment, si j'en excepte Long-Tché. Par elles, il était facile de se rendre compte qu'ici régnait une certaine prospérité, que la misère n'était pas générale, comme dans tant de lieux que nous venions de visiter. On aurait voulu s'attarder en cet endroit, y passer quelques heures à observer par quels travaux ingénieux, quelle patience admirable surtout, ce flanc de montagne presque abrupt avait été transformé en cet éden, d'une si belle fécondité. Malheureusement, le temps manquait, la nuit était venue et il fallait se hâter vers Foulin, séparé de cette vallée par une crête peu élevée, c'est vrai, mais d'abord peu encourageant par la raideur de la pente.

Le Pé-Gai-Hò franchi, l'escalade commença dans la nuit. Elle fut très longue, très dure et les chutes nombreuses.

La crête dépassée, on aperçut les lumières de la ville de Foulin et on se crut arrivé, mais il n'en était rien. Je me trouvais en arrière avec un fou t'eou intelligent et adroit, qui rassembla les derniers coolies, les traînards perdus dans l'obscurité, et remit l'arrière-garde de la caravane sur une piste praticable. Mais celle-ci suivait un torrent qui grondait à nos pieds. La nuit même se fit si profonde qu'il fallut renoncer à marcher sans lumière. Une case fut aperçue et j'allai avec le fou t'eou demander là quelques bambous secs pour faire des torches. Nous

eùmes beaucoup de peine à obtenir d'être admis dans la cabane, les pauvres gens qui l'habitaient n'étant nullement rassurés sur nos intentions. L'huis même ne bâilla que sur la menace du fou t'eou de l'enfoncer. Je donnai quelques dizaines de sapèques et un grand jeune homme se mit incontinent à fendre des bambous, à les débiter en lamelles qui, réunies, constituèrent de superbes torches dont le flamboiement dans la nuit éclairait à une grande distance. L'aborigène se chargea d'une des torches, le fou t'eou en prit une autre, et nous repartîmes à grandes enjambées le long du torrent très profond et dont la berge du côté où nous marchions se confondait avec le sentier.

Je me demandai alors comment, auparavant, nous n'avions pas roulé vingt fois dans le ravin où il grondait.

Nous courions presque, maintenant, si grande était notre hâte d'arriver, mais Foulin semblait reculer. Les cris de nos coolies trébuchant et tombant plus haut sur le sentier, réclamant, par grands appels désespérés, guide et lumière, étaient vraiment troublants dans la nuit. Un moment, ils devinrent si inquiétants que je donnai l'ordre au fou t'eou de remonter la pente et de les conduire à la cabane où ils se muniraient de torches à leur tour. Il le fit rapidement et bientôt toute crainte d'accident fut écartée désormais, à mon grand soulagement.

A 9 heures enfin, j'entrai dans la ville de Foulin et retrouvai, chez le Père Gallet, mes compagnons, arrivés depuis longtemps à la mission. Le dîner fut très gai : un missionnaire venu des environs, des confins du royaume lolo, le Père Martin, vieillard de soixante ans, nous parla longuement d'une excursion à faire le lendemain dans son district. Là nous verrions de nombreux types de l'intéressante race qui résiste toujours à l'envahissement

chinois et vit sur les montagnes et hauts plateaux confinant au Thibet. Le lieu à visiter s'appelle en chinois Lotze-Keou et en lolo Gué-Léou-Ka.

Le Père Gallet, aussi intelligent qu'industrieux, possède à Foulin la lumière électrique et c'est lui, naturellement, qui en est le producteur. Il fait aussi sa farine et son pain; son moulin, du type Schweitzer, fonctionne à l'aide d'un moteur à air chaud. Ce moulin a eu toute une odyssée : tombé dans un ravin sur la route du Thibet, de Ta-Tsien-Lou, il fut ramassé brisé, presque inutilisable. M. Coffiney (commerçant français établi au Setchouen), le propriétaire du moulin, l'abandonna au Père Gallet, qui, ingénieusement, le répara et s'en sert depuis plusieurs années.

Au dîner, une surprise agréable m'était réservée, à moi Breton : il y avait du cidre, fabriqué par le Père et de goût excellent. Et comme la vigne pousse admirablement dans la vallée et sur les coteaux de Foulin, nos compatriotes auxquels il prendra fantaisie d'aller faire un tour aux Alpes setchouennaises trouveront à la mission du vin du cru. Le Père, qui élève des chèvres, sait aussi faire d'appétissantes crèmes et fabriquer d'excellent fromage. Cet homme si aimable et plein de mille ressources nous a comblés, gâtés, pendant tout le temps de notre séjour à Foulin.

CHAPITRE XXIX

GUÉ-LÉOU-KA ET FOULIN

Ver erat æternum... — Climat, productions. — Les Lolos. — Leurs caractéristiques. — Le mariage ; étrange coutume.

Foulin, dans la vallée du Ta-Tou-Ho, est une ville de 5,000 habitants seulement, mais représente, toutefois, une agglomération importante dans ces régions montagneuses très peu peuplées. Elle est située dans l'ouest de Kiating, par la 29e parallèle, près de la grande route commerciale de toute la basse vallée du Min, au Thibet à Ta-Tsien-Lou.

Son altitude est de 1,000 mètres : le climat y est tempéré, plutôt chaud, mais très sec. Sur un sol de grès rouge très fécond, poussent le blé, le riz, l'orge, le seigle, le maïs, le pavot, la canne à sucre, le colza, la fève, les pois, etc. Y croissent aussi des légumes de toute sorte, en particulier ceux d'Europe. C'est de plus la région du Setchouen où mûrissent les plus beaux fruits : poires, pommes, pêches, cerises, bibasses, oranges et mandarines. Comme arbres utiles, on trouve le mûrier et le pela-shou.

On le voit, c'est une vallée bénie que la vallée de Foulin ; elle rappelle celle chantée par le poète latin, la vallée de Tempé, où le printemps jamais ne s'achève. D'octobre à avril, c'est un ciel pur, sans nuages, et même en décembre et janvier, s'il y a quelquefois de la gelée blanche, la journée est tiède, constamment ensoleillée.

Nous y étions dans la première semaine de mars; or, tous les arbres fruitiers : poiriers, pêchers, cerisiers, pruniers, achevaient leur floraison. Le blé, l'orge, le seigle étaient déjà hauts de deux pieds et, dès la fin d'avril, ils seraient en épis; les pois, fèves et colzas étaient en fleurs; et cependant, j'ai dit que l'altitude atteignait 1,000 mètres.

Le lendemain de notre arrivée, la température prise à 7 heures du matin était de 8 degrés. Le jour suivant, à la même heure, elle atteignait 10°; à 2 heures de l'après-midi, en plein air, 18°; le soir, à 6 heures, 10°. Vous avez là l'explication de l'extraordinaire fécondité de cette vallée et de la rapidité d'accroissement des plantes.

Les arbres sauvages sont rares à Foulin : il n'y a pas de place pour eux. Je n'y ai vu que quelques trembles et saules au bord des cours d'eau. Quant à la superbe graminée qu'est le bambou, si j'en ai signalé de nombreux bosquets dans cette partie de la vallée du Ta-Tou-Ho et dans celle de son affluent très voisin, le Pé-Gaï-Ho, c'est que le Chinois en a tant besoin, l'utilise de tant de manières différentes qu'il la considère indispensable et n'hésite pas à lui sacrifier des lopins de sa tant précieuse terre.

5 *mars*. — Nous quittons Foulin à 11 heures du matin pour l'excursion de Gué-Léou-Ka, où le Père Martin nous a devancés.

Après avoir traversé le Ta-Tou-Ho et suivi sa rive droite pendant un kilomètre à peine, nous remontons, dans la direction du nord, un affluent du grand fleuve, dont le lit fort large était presque à sec. Parmi les galets et blocs erratiques qui encombraient le thalweg, j'ai reconnu de fort beau marbre veiné de rose, semblable à celui rencontré entre Ta-Tien-Tché et Houang-Mou-Tchang.

Vers 2 heures de l'après-midi, on arrivait à Gué-Léou-

Ka, qui n'est qu'à 50 lis de Foulin. Avant d'atteindre le village, nous vîmes sur le sentier un groupe de Lolos, dont l'aspect nous fut tout nouveau et assez étrange sur cette terre d'Asie. Ces gens étaient enveloppés d'un grand manteau gris ou brun, une sorte de longue pèlerine, comme en portent les montagnards pyrénéens, et descendant jusqu'aux pieds, qui étaient nus. Ces bons Lolos nous saluèrent d'un sourire et, comme à ce moment le Père Martin nous avait aperçus, on entendit bientôt résonner un cor de chasse.

C'était le bon vieux missionnaire qui faisait ainsi savoir à tous les échos de la montagne que des hôtes venus de bien loin, des compatriotes à lui, arrivaient à Gué-Léou-Ka. Sa joie était grande quand il nous reçut au bord d'une crevasse qu'on dut franchir avant d'atteindre la petite terrasse très étroite, dominée par une crête, où s'élevaient le village et les bâtiments de la mission.

Nous fûmes tout de suite entourés par les Lolos du Père Martin, les hommes et les femmes drapés dans leur pèle rine de feutre ; car, si la température de Foulin était très douce, celle de Gué-Léou-Ka était froide et piquante. Dans la nuit, nous eûmes même de la neige.

L'altitude du lieu est 1,260 mètres. C'est une région pauvre, dans un chaos de montagnes, avec d'étroits ravins, des versants très déclives et de rares plateaux. La population qui y végète n'y peut faire que de maigres cultures, peu étendues. Le riz, naturellement, ne pousse point ici; si quelques rares habitants en mangent de temps en temps, c'est une friandise importée. Le blé non plus ne pousse guère : la vraie céréale cultivée et formant la base de l'alimentation est le maïs. On le mange en galette ou cuit à la vapeur, pouvant donner une sorte de bouillie.

Les méthodes de culture du Lolo sont des plus simples. C'est à peine s'il utilise quelques engrais provenant de

ses troupeaux ; le grand fertilisant chinois n'est pas accepté par lui. Ses instruments sont la pioche, la houe et une charrue du type primitif que j'ai déjà décrite.

Les légumes sont rares; le sol, très pauvre sur les pentes déboisées, ne produit généralement que des haricots et des courges. Les habitants sont donc plutôt pasteurs et chasseurs qu'agriculteurs; ils élèvent des bœufs, mais surtout des moutons et des chèvres, qui peuvent toujours trouver, sur les pentes des montagnes, une nourriture suffisante. Un fait curieux, c'est que les Lolos de Foulin n'utilisent pas le lait de leurs troupeaux, ne le boivent jamais, n'en font point de fromages, comme les Lolos du Bas Kien-Tchang. C'est qu'ils sont trop voisins de la ville, qu'ils ont trop subi l'influence du Chinois, lequel s'interdit ce breuvage. D'ailleurs, ces Lolos du Père Martin sont de faux Lolos, très mélangés, métissés de toutes les races qui ont occupé cette riche partie de la vallée du Ta-Tou-Ho. Ils ont donc adopté certaines habitudes même très opposées aux leurs primitivement; l'influence du fils de Han a été vite prépondérante, si grande est sa supériorité sur toutes les autres races d'Extrême-Orient.

Ce changement de régime, qui semble extraordinaire à première vue, a pu se faire assez rapidement. J'en ai, par analogie, un exemple frappant en Bretagne, dans une petite station balnéaire que j'habite. En moins de dix ans, grâce à l'influence des étrangers, comme s'appellent les baigneurs, le mode d'alimentation s'est complètement modifié; les gens de cette côte ne veulent plus des bouillies d'avoine de leurs ancêtres, des bouillies ou galettes de sarrazin. Ils n'absorbent plus guère, surtout les femmes, que du café (et quel café!) arrosé trop souvent, hélas! d'eau-de-vie. Dans cette mixture, on fait tremper un morceau de pain et grand est le dédain qu'on affiche pour l'ancien régime. Ainsi est devenu rapidement prépondé-

rant l'usage d'une boisson qui semblait d'abord un luxe et seulement l'apanage d'une caste supérieure, comme on a encore l'habitude de considérer les « étrangers ». Tout ce monde vous affirme ingénument que ce breuvage « soutient » plus que les bouillies d'autrefois: la part du pain leur semble très secondaire.

Les Lolos de Foulin, en dehors de l'élevage des bestiaux, ont aussi des basses-cours et des volailles qui ne diffèrent pas des nôtres. Ils mangent des œufs, beaucoup d'œufs frais, à l'encontre du Chinois, qui les déteste autrement que couvés.

Pendant notre séjour à Gué-Léou-Ka, les néophytes du Père Martin apportaient à nos coolies et soldats des corbeilles d'œufs et, au départ, ils en offrirent davantage encore comme réserve de voyage. Huit jours plus tard, alors que nous approchions de Tchentou, le fidèle Tchang s'approchait encore de ma chaise le matin et y mettait deux œufs durs pour le petit déjeuner. Quand je posais une question demandant la provenance, Tchang riait d'abord largement, faisait une pose, puis gloussait un « *Lolo jen ti ki tan* — ce sont les œufs des Lolos. » Quelquefois, prolixe et confidentiel, il racontait que c'étaient des cadeaux de jeunes filles de Gué-Léou-Ka. Connaissant ses habitudes de chapardeur, je le soupçonnais fort d'avoir pillé des poulaillers ou réquisitionné quelques corbeilles de ces œufs. Mais ce genre d'« acquisitions » est tellement entré dans les mœurs des Chinois, du soldat et des satellites de yamen surtout, qu'il est presque impossible de les prévenir, de les empêcher. Quand nous passions la nuit chez un missionnaire, Tchang et ses camarades emportaient toujours quelque chose, surtout des rouleaux de cette petite bougie-ficelle en usage dans les églises. Le jour où il m'en montra fièrement un gros paquet, je lui défendis bien d'en jamais prendre désormais, mais je suis

sûr qu'il ne changea rien à ses habitudes de rapine ; la seule différence fut qu'il n'exhiba plus ses trouvailles. Il y en aurait long à dire sur ce chapitre.

Ce qui était plus sérieux, dans les premiers jours du voyage, c'est que nos soldats arrêtaient sur la route de pauvres gens s'en allant à leurs affaires, au marché ou à leurs champs. La première fois où je fus témoin de pareil acte, je m'informai vivement de sa signification et ayant appris qu'on réquisitionnait ces malheureux pour aider nos coolies et porteurs, qui étaient déjà trop nombreux pour notre quantité de bagages, j'interpellai Tchang et toute la bande à casaques rouges (uniforme du soldat chinois) et leur notifiai qu'il n'y avait plus à recommencer. Ils se mirent à rire (marque d'étonnement fréquemment observée chez l'Annamite et le Chinois et qu'on aurait tort de prendre pour une moquerie ou un non-acquiescement à un ordre), ne semblant pas comprendre, mais jamais plus les pauvres aborigènes rencontrés sur les sentiers ne furent réquisitionnés par eux.

Parmi les paysans arrêtés par les soldats, il y avait un jeune garçon de quinze à dix-sept ans qui pleurait à chaudes larmes, se demandant ce qu'on allait vraiment faire de lui. Quand je le fis relâcher, toute son attitude exprima une reconnaissance vraiment touchante.

En dehors de la question humanité et du très grand intérêt que présentaient pour nous ces braves gens si paisibles, sans défense aucune, il nous était impossible de traverser ces régions en laissant des souvenirs de mauvaise action, de contrainte, j'allais dire de cruauté exercée.

La culture et l'élevage ne pouvant suffire à nourrir le Lolo, la chasse est pour lui une nécessité avant d'être une distraction. Le sanglier, le cerf, l'antilope, le chevreuil peuplent encore les montagnes et il n'est de sommet, de

pente, si vertigineuse qu'elle soit, où il ne se risque, audacieusement, à la poursuite de la bête qui lui fournira le complément de la pitance journalière.

La pèche n'apporte qu'une faible contribution à son alimentation : ses fleuves et rivières torrentueux, aux ondes trop rapides, trop agitées, ne nourrissent guère de poissons; et les barrages, les seuils trop élevés, qui existent même en aval sur les cours d'eau, doivent gêner, sinon entraver complètement, les migrations des espèces pouvant venir des bassins de l'Est.

Industries. — Le Lolo travaille le fer, mais par des procédés très primitifs, et n'obtient que des instruments très grossiers employés pour la culture et la chasse.

Il travaille aussi l'argent, mais avec plus d'art, et fait quelques bijoux d'une grande originalité.

Pour se vêtir, il tisse le chanvre et la laine et sait fabriquer des étoffes de feutre. Son vêtement d'hiver, la grande pèlerine dont j'ai parlé, est en feutre. J'ai rencontré quelques indigènes revêtus de peaux de mouton ou de chèvre, non tannées, simplement séchées.

L'industrie de la cordonnerie est inconnue chez le Lolo; il va nu-pieds. Je ne lui ai même jamais vu de tsaoï ha; cependant, il doit en porter dans certains districts, quand il voyage; car, sur les terrains argileux, en pente du Setchouen, il est impossible d'avancer sans cette chaussure.

Nos souliers si compliqués étonnaient naturellement les braves gens de Gué-Léou-Ka, mais moins cependant que nos vêtements. Eux, qui ne savent tirer du tissage de la laine que des produits très grossiers, ressemblant à l'étoffe connue sous le nom de limousine, ne pouvaient croire que ces tissus si fins que nous portions étaient faits du même produit que leurs misérables défroques. Et pour achever de les émerveiller, on leur disait que dans notre pays, on



CHINOIS REVÊTU DU COSTUME LOLO

GRANDE PÈLERINE D'HIVER DE LAINE OU DE FEUTRE



fabriquait des lainages, bonneterie, par exemple, presque aussi légers et délicats que la soie chinoise. C'étaient alors des cris d'admiration et une joie béate d'apprendre que tant de belles choses pouvaient être sorties de la toison de leurs moutons.

Comment se loge le Lolo de Foulin? Sa maison est faite en mauvaises planches simplement juxtaposées, ou encore en terre battue; le type n'a rien d'original et rappelle plutôt la construction chinoise simple des classes pauvres.

La demeure du Père Martin, qui était la plus luxueuse du village, n'était qu'une grande cabane en bois renfermant plusieurs pièces fort basses et sans confortable possible. Dans le corps principal, il y avait un étage où je couchai pendant notre séjour, mais il était plus bas encore que le rez-de-chaussée (2 mètres environ) : c'était la chambre du missionnaire et son examen ne permettait certes pas de l'accuser de sybaritisme. Il y avait un lit de bois sans matelas, un tabouret, quelques instruments de menuiserie et... des pièces de lard salé, des saucisses desséchées, pendues aux solives du toit; car il n'y avait pas de plafond. Ce lard était la seule friandise du Père, la seule satisfaction gastronomique qu'il s'accordât.

Il faisait très froid dans cette pièce, comme dans toutes les autres, d'ailleurs, et nous souffrîmes d'autant plus que nous avions laissé à Foulin nos vêtements et couvertures chauds. Quand le matin j'ouvris l'unique petite lucarne destinée à éclairer la chambre, je vis des flocons de neige qui tombaient lentement, mollement, et la montagne en face avait son flanc et son sommet déjà tout blancs. Je regardai mon thermomètre-fronde pendu à un clou : il marquait 1 degré. Dans la matinée, la neige cessa de tomber et le soleil se montra un peu : la température, prise à midi, était de 5 degrés. Malgré cette diminution du froid,

nous étions si légèrement vêtus que nous grelottions et il n'y avait pas à songer à faire du feu dans la maison, car cette « complication » de l'habitation européenne qu'on appelle la cheminée n'existait pas.

La matinée, cependant, passa assez vite en va-et-vient, en rencontres avec des Lolos venus des villages voisins, en poses nombreuses photographiques faites par M. Berthelot, où s'assemblaient, en groupes sympathiques, Européens et autochtones; enfin, en mensuration d'une centaine d'hommes et femmes adultes, de tout âge.

L'après-midi, la température s'était encore relevée et le thermomètre accusait, à 2 heures, 10 degrés. Fatigué de mesurer des gens, de rechercher des indices céphaliques, je m'en allai hors du village et m'enfonçai seul dans une haute vallée étroite dominée des deux côtés par des monts aux flancs abrupts, où paissaient des chèvres et des moutons. Bergers et bergères les gardaient et d'un bord à l'autre se répondaient, lançant aux échos leurs naïves chansons, bucoliques, au rythme élevé, perçant, mais doucement harmonieux. C'était dans la paix du vallon, de la grandiose nature, une délicieuse impression d'entendre les accents de ces âmes simples, exprimant leurs plus intimes sentiments. Je ne comprenais pas, mais je pénétrais le sens de ces chants; il me semblait que j'étais brusquement transporté ailleurs, que ces bords escarpés de la vallée, c'étaient mes falaises d'Armor; que devant moi, j'avais le « gas » breton disant son amour à sa payse. Le Breton, d'ailleurs, n'est pas si différent du Lolo : ce sont des simples tous les deux et leur âme se ressemble. Aussi leur idylle est-elle la même dans un cadre différent : pour l'un, c'est devant la majesté des cimes qu'il épanche ses aveux; pour l'autre, c'est devant l'infini de la mer.

Si je mentionne cette idylle, c'est qu'elle est un trait de mœurs dont *on n'est jamais témoin dans la Chine proprement*

dite. Qui sait : c'est peut-être un reste de barbarie que cette manifestation extérieure d'un instinct que nos mœurs ont su tant poétiser. Le Chinois, qui se croit sincèrement le seul peuple civilisé au monde, ne se montrera jamais à la ville ou à la campagne avec une femme, une fiancée, qu'il soit lettré, marchand ou laboureur. Je n'ai jamais vu un matelot de notre jonque, pendant la montée du Yang-Tsé, lutiner une femme dans les escales et sur les routes du Setchouen; je n'ai jamais aperçu, dans les champs ou les sentiers, un couple d'amoureux devisant dans la joie de la rencontre, s'enivrant de leurs illusions Ce spectacle n'est plus que l'apanage des nations d'Europe trop jeunes; le fils de Han s'est affranchi depuis longtemps de ce reste de barbarie, s'est élevé au-dessus de ce bestialisme déguisé, comme il l'appellerait volontiers, pour se réfugier, le grand civilisé qu'il est, dans l'amour et le culte de sa grâce à lui, de son propre sexe.

Quelques bergers descendirent des hauteurs et m'abordèrent en faisant de grands gestes de salutations, tout souriants aussi de gaieté épanouie. Mes vêtements, mes chaussures, mon chapeau semblèrent les intéresser beaucoup plus que ma personne, et, pour mieux détailler la beauté et la finesse de ces étoffes de laine des *iang jen*, je crois qu'ils m'auraient volontiers engagé à me déshabiller. Ils s'étonnaient profondément de cette complication de vêtements différents; et jusqu'aux chaussettes, tout les amusait et provoquait entre eux des échanges d'impressions que j'aurais été bien heureux de comprendre. Malheureusement, ils parlaient l'idiome lolo et ne savaient que fort peu de mots chinois.

Ma petite chienne fox-terrier, Fine, qui m'accompagnait et avait disparu un moment, quêtant dans les broussailles, eut un succès fou et concentra désormais toute leur attention. Les réflexions sur son compte s'entre-croisèrent avec

une volubilité extraordinaire coupée d'éclats de rire qui sonnaient à tous les échos ; et cela parce qu'elle était vêtue, portait un petit paletot de drap beige. Habiller un chien, quelle chose extravagante, jamais soupçonnée ! Vêtir un *keoù* (chien), même un *kin keoù* (*kin*, capitale ; *kin keoù*, chien nain de Pékin) d'un fin tissu de laine ! Voyaient-ils clair, ces braves Lolos, et n'étaient-ils pas le jouet d'une illusion ? Dans ces régions, l'homme a tant de peine à se procurer une pièce d'étoffe pour couvrir sa nudité, il la conserve si longtemps, tant que des lambeaux réunissent le paquet de haillons, que la constatation de cette anomalie d'un *animal vêtu les pétrifiait d'étonnement.* Certes, ils ne comprenaient pas ce gaspillage, cette aberration du iang jen, et *ils ne la comprendront pas d'ici bien longtemps*, *trop grande est leur pauvreté !*

Fine avait d'ailleurs eu beaucoup de succès à l'arrivée à Gué-Léou-Ka et, si le paletot, au lieu d'être bleu ou beige, avait été rouge, le succès eût été beaucoup plus grand, avouait le Père Martin. Ces grands enfants, comme le Chinois, d'ailleurs, ont une prédilection marquée pour les couleurs voyantes. De même à Foulin, il n'y avait eu d'yeux que pour le fox-terrier, à partir du moment où, la fraîcheur du soir se faisant sentir, je l'avais vêtu d'un paletot bleu. Ses deux compagnons de route, Caoutchouc et Boxeur (les Chinois ne pouvant prononcer le mot caoutchouc l'avaient simplifié en « colé »), deux chiens indigènes courts et trapus du consul, rappelant un peu le bouledogue, n'avaient pas la faveur de la foule, parce que non habillés.

De retour au village, j'y trouvai une bande de Lolos venus des environs. Certains d'entre eux étaient de très haute taille, et même l'un d'eux n'avait pas moins de 1 m,85. Très élancés, très bronzés, le nez busqué, les traits énergiques, ils représentaient un beau type de race.

Je passai le reste de la journée à faire des mensurations.

La nuit venue, après le dîner, il y eut une grande réunion des principaux habitants de Gué-Léou-Ka et des villages voisins ; et, pour achever de cimenter les si cordiales relations qu'il y avait entre Européens et Lolos, on but, l'un après l'autre, à la même jarre de vin de sorgho, avec la même pipette. A l'instar du calumet des sachems Peaux-Rouges, la pipette passait de bouche en bouche et l'échange des paroles aimables commençait.

La petite fête se termina par des chansons : les hommes commencèrent, mais les sons d'abord bas, puis, sans transition, suraigus, très élevés, qu'ils émettaient, manquaient d'harmonie dans la pièce étroite où nous étions. L'impression était toute différente de celle éprouvée l'après-midi dans les montagnes, dans le libre espace, avec l'atténuation des distances. Les femmes chantèrent à leur tour dans une chambre plus vaste où il n'y avait que nous : leurs accents n'avaient plus la rudesse de ceux de leurs compagnons. Tout au contraire : les sons graves et aigus se fondaient par une sorte de roulement, de modulation pleine d'harmonie ; et quand je m'éloignai pour me reposer, l'impression, dans la nuit, de ces accents si chauds, si vibrants, fut plus nette encore, d'un charme infini, dans la simplicité un peu rude, mais si suggestive, des sentiments exprimés.

J'ai fait tout à l'heure allusion au vin de sorgho, ou plutôt eau-de-vie. Le Lolo en est très friand et en abuse même. L'ivrognerie est un vice fréquent chez ce peuple et aussi généralement parmi les tribus aborigènes de l'ouest de l'empire. Ce vin (eau-de-vie) est préparé avec un ferment différent de celui qui sert à fabriquer le chào tsieoù chinois, prétend le Père, mais les deux produits sont, au goût, aussi détestables l'un que l'autre, aussi funestes au

buveur. Le Lolo ajoute même au produit des plantes odorantes qu'il y fait infuser. Je n'ai pu voir ces plantes, mais les effets constatés par le Père, et qu'il m'a décrits, rappellent ceux de nos vulnéraires et liqueurs à essence.

Comme le Lolo est moins prolifique que le Chinois, que sa famille est beaucoup moins nombreuse, son union souvent inféconde, il y a lieu de penser que l'alcool n'est pas le moindre facteur dans la genèse de pareille situation. Il y a lieu toutefois d'en citer un autre fort important : c'est la coutume fortement établie des mariages consanguins.

Les filles se marient entre treize et vingt-deux ans, mais l'âge moyen est seize ans. A ce propos, il existe une étrange coutume chez ce peuple : après le mariage, de huit à dix jours après, la jeune femme abandonne l'époux et retourne chez sa mère. Elle revient après neuf mois environ ; si elle a enfanté, elle reste définitivement avec son mari. Il y a là une raison d'ordre physiologique que je devine, mais que je ne puis énoncer ici.

L'infanticide, fréquent en Chine, n'existe pas chez ce peuple.

Je ne décrirai pas, dans ce chapitre, les caractéristiques anthropologiques des Lolos de Foulin, mais j'exposerai cependant quelques généralités sur ce mélange de plusieurs races. Lorsque je demandais certains renseignements au Père Martin, au sujet des dissemblances extrêmes qui régnaient entre les types d'aborigènes que je voyais autour de moi, il me répondait avec beaucoup de naturel, et invariablement : « Mais tout ce monde se ressemble ; il a seulement quelques différences légères de taille et de teint : ce sont tous des Lolos. » Et le bon Père ne pouvait se résigner à ce qu'on eût là-dessus une opinion différente de la sienne.

Cependant, il y avait des jeunes filles, des jeunes femmes, à la taille élancée, au teint clair, rosé même, au pur ovale,

au cou long et gracile, sur des épaules carrées, bien développées ; au nez fin et à la bouche bien dessinée ; il y en avait d'autres, au contraire, à la taille courte et ramassée, aux traits grossiers, négroïdes ; nez épaté et bouche lippue, énorme, au teint jaune sale, noir lavé. D'autres encore avaient le teint rosé des premières, mais la figure ronde, en pleine lune, avec nez plutôt camus que pyramidal ; enfin, quelques-unes étaient de haute taille, d'un beau port élancé, mais le facies se rapprochait du type négroïde.

Chez les hommes, on trouvait reproduites les mêmes caractéristiques, plus ou moins accentuées, c'est vrai, par les différences qu'imprime le sexe dans l'aspect général des lignes du facies. Il y avait aussi des yeux obliques, des yeux droits à fente palpébrale *horizontale*, mais le Père Martin n'y prenait garde : tout ce monde restait bien pour lui des Lolos.

Je pus toutefois rétablir le vrai type, d'après certaines données déjà connues et aussi grâce à quelques spécimens de la race, presque purs, faciles à distinguer des autres. La tâche eût été, certes, beaucoup plus facile si j'avais pu pénétrer à l'intérieur de ces montagnes, au cœur même de la nation. C'était malheureusement impossible pour le moment. Mais, ce peuple est si intéressant, si peu connu, que mon intention bien arrêtée est de retourner dans sa région, interdite jusqu'ici à l'étranger, pour l'étudier complètement, ce qui est beaucoup plus facile à un médecin qu'à tout autre. Le Père Martin affirmait que cette pénétration dans le royaume Lolo ne rencontrerait guère d'obstacles, en raison de ma profession.

Nota. — A ce propos, qu'on me permette de dire qu'on ne sait pas nous utiliser en France. D'autres grands peuples colonisateurs, les Anglais et les Hollandais, ont, avec leur grand sens pratique, compris depuis longtemps que le médecin était, de par ses études spéciales et sa culture générale, le meilleur agent de pénétration

dans un pays neuf. M. Doumer, M. Joseph Chailey et les consuls Haas d'abord, puis Bons d'Anty, ont, les premiers, deviné le rôle qu'il pouvait jouer. D'autres depuis s'en sont rendu compte, et en France maintenant, il y a de chauds partisans de l'action à l'extérieur par le médecin.

Il s'agissait donc, à Gué-Léou-Ka, d'identifier le Lolo. La diversité même des types, en rendant plus sensibles certaines caractéristiques, plus évidentes certaines transitions, déviations du modèle primitif, me fut une aide plutôt qu'un obstacle. De cette étude, s'impose la conclusion que le Lolo n'est point un Mongol, mais un Aryen; au physique, comme au moral, ce sont deux races bien différentes.

D'une grande fierté et de farouche indépendance, le vrai Lolo ne s'est jamais mélangé avec le fils de Han, n'a jamais consenti à avoir avec lui aucun commerce social. Dans les razzias qu'il fait sur le territoire de l'empire, il enlève et garde esclave, impitoyablement, tout Chinois que le hasard des armes a livré entre ses mains. Il le condamne même aux plus durs travaux, à l'encontre du traitement très doux, patriarcal qu'il accorde à ses serviteurs, à tous ceux qui ne jouissent pas chez lui de la qualité d'homme libre. Car l'esclavage règne chez cette nation pour les deux sexes, et c'est là l'explication de l'existence de tant de métis disséminés dans le Setchouen occidental, de tant de faux Lolos.

Des femmes chinoises volées et emmenées en esclavage est issu un beau type aux traits gracieux, délicats, de physionomie expressive, toute différente de celle de beaucoup de filles de Han, à la face de carton-pâte, sans vie. Je dois avouer cependant que j'ai rencontré des dames chinoises très vivantes, au physique comme au moral, et paraissant ne le céder en rien aux Européennes.

Il me reste un mot à dire sur le climat de Gué-Léou-Ka.

Il est le même que celui de Foulin, quant aux caractéristiques générales, mais beaucoup plus froid cependant. L'automne et l'hiver sont très secs, depuis la mi-octobre jusqu'à avril même. Les pluies tombent abondantes en juillet, août et septembre. C'est le vent d'est qui amène ces pluies; les brises d'ouest sont celles de la période sèche. Il y a des gelées, de la glace et de la neige pendant l'hiver, mais la neige ne reste jamais longtemps sur la terre : la vallée que nous avons remontée pour atteindre ce lieu amène directement les courants d'air réchauffés dans le voisinage de Foulin; aussi la neige fond-elle rapidement.

Ce climat est salubre et les maladies sont rares. La variole cependant et la fièvre typhoïde font des victimes chaque année. Les apparitions de ces deux maladies sont dues, à mon avis, en grande partie, au voisinage des Chinois. La gale et la conjonctivite sévissent comme partout ailleurs.

7 *mars*. — Nous quittons Gué-Léou-Ka au matin, pour retourner à Foulin. Il y eut des adieux touchants de simplicité, de cordialité franche entre les Lolos et nous. Nous ne pourrions plus oublier le Père Martin, sa sympathique originalité, son dévouement au peuple Lolo, qu'il défend, autant qu'il peut, contre la main-mise chinoise; nous ne pourrions plus oublier les bons Lolos et leur accueil si affectueux.

Avant de quitter Gué-Léou-Ka, je constatai que la température était assez basse et ne dépassait pas 5 degrés, à 7 heures du matin.

Nous descendons jusqu'à la rivière le versant opposé à celui suivi le 5 mars : le sentier est étroit, la pente souvent très raide, mais on n'y fait plus attention. On est entraîné maintenant à cette marche spéciale où les mains entrent en jeu autant que les pieds, où la difficulté

n'apparait plus par l'exercice journalier et continu.

Le long du chemin, j'aperçois des cultures, mais fort rares ; il y avait aussi quelques *tong tze shou* et *pe la shou* (arbre à vernis et à cire) sur les hauteurs ; des saules et des trembles dans la vallée. Je dois signaler, de plus, des exploitations de charbon sur la rive droite de la rivière, exploitations très primitives, s'arrêtant à la surface du sol.

A 11 heures, on traversait le Ta-Tou-Ho et, par un ciel radieux, on rentrait à Foulin, passant au milieu de champs de blé et d'orge, de champs de pavots aux multiples couleurs.

C'était jour de marché à la ville : hommes et femmes se pressaient dans les sentiers, dans des costumes de toile bleue, sous le beau soleil, l'air joyeux et satisfait. Des convois de mules et d'ânes tout petits s'en allaient à pas lents, leurs clochettes tintinnabulant.

Tout cet ensemble rustique avait un grand charme sous le ciel bleu, avec les hautes cimes dans le lointain, les coteaux rouge violacé ; près de nous, la nappe verte, si limpide du Ta-Tou-Ho, glissait, paresseuse, vers les profondeurs d'une gorge.

La température, prise à cette heure, marquait 19 degrés.

A midi, nous entrions dans la ville encombrée de paysans et de marchands ambulants. Nous reconnûmes tout de suite quelques-uns de nos Lolos de Gué-Léou-Ka, venus à la ville pour leurs affaires.

Pour moi, ce marché, avec tout son monde venu des différents districts avoisinants, des vallées comme des montagnes, présentait un grand intérêt au point de vue ethnique ; et je pus faire là des observations intéressantes. C'est même en ce lieu que je rencontrai un être étrange, vu depuis, seulement dans la plaine de Tchentou, et qui, pour moi, figure le prototype de la race humaine en Asie et peut-être dans l'univers entier.

Je retrouvai aussi à Foulin, parmi tous ces gens qui nous regardaient passer et nous suivaient d'un œil sympathique, jamais indifférent ou malveillant, je rencontrai, dis-je, des représentants des différentes races ou métis de ces races, observées depuis Kiating, le long de la route de l'ouest.

L'après-midi entier fut passé en va-et-vient dans le marché, dans la rue principale. Nous fîmes quelques achats de bijoux en argent, de bagues, en particulier, d'un caractère original, qui furent prises aux doigts mêmes des femmes qui se laissèrent tenter par la vue d'une piastre.

CHAPITRE XXX

DE FOULIN A TSIN-KI-HSIEN

Types d'aborigènes et de métis. — Parfum de Chine!

8 *mars*. — A 8 heures du matin, nous partions de Foulin, en emportant le meilleur souvenir de la si généreuse hospitalité du très intelligent P. Gallet, si sympathique aussi. Dans l'énumération de ses qualités, j'en ai oublié une : c'est qu'il est grand chasseur, très bon tireur, et profite de ses rares loisirs pour aller traquer le chamois dans les montagnes, sur les sommets que nous avions tant admirés le long de la route de Houang-Mou-Tch'ang à Foulin. Et ce qui plus est, le P. Gallet connaît l'art d'accommoder la venaison de choix qu'il rapporte de ses chasses.

Avant de quitter la mission, j'avais pris la température à 7 heures, dans la cour : elle était de 13 degrés.

Il faisait donc un temps très doux, et le soleil qui se levait promettait encore une admirable journée.

L'étape du soir était la sous-préfecture de Tsin-Ki.

Le sentier remonte une petite vallée qui s'élève e[n] pente douce : la marche est donc facile.

Maintenant que nous sommes hors de la ville, chinois d'adoption ou plutôt de par les droits de la conquête, o[ù] les constructions ne diffèrent pas de celles du Setchoue oriental, je puis observer, à mon aise, la maison aborigène qui devait naturellement ressembler à ce que j'avais dé[jà] rencontré. Elle était en bois, avec toit de bardeaux sin

plement fixés par des pierres placées dessus. Très exiguë, sa longueur ne dépassait pas 3 mètres et sa profondeur 2m,50; un mur en pierres sèches l'entoure complètement.

De très rares habitations étaient couvertes en tuiles; celles-là appartenaient à de riches Chinois et leurs dimensions n'avaient plus l'exiguité que je viens de signaler. Les paysans, très pauvres, ne construisent pas en bois, mais bien en terre sèche foulée.

Les mûriers sont plantés en abondance dans cette partie de la vallée, mais la soie récoltée n'est pas utilisée sur place : elle s'en va vers les centres du Setchouen oriental.

La terre, ici, très fertile, est formée des grès rouges signalés depuis Mali. La culture principale est celle du blé, mais je n'aperçois pas moins quelques rizières qui attendent les pluies fines d'avril et la chaleur de mai pour être ensemencées. Une jolie maison en briques, avec un toit bien chinois, en tuiles, aux quatre angles relevés en pointes gracieusement recourbées, domine ces rizières. C'est sans doute un fils de Han qui l'habite. Il n'a pas hésité à faire des dépenses considérables pour transformer ce sol et lui faire produire cette céréale qui lui est si chère.

En dehors des champs de blé, je n'aperçois pas d'autre culture pour le moment. Sur les collines dénudées, à pentes trop raides pour être labourées, croissent des tong tze chou et des arbres fruitiers, pêchers, poiriers et pruniers. Je reconnais même un noyer, de belle taille. Le long du sentier, beaucoup de violettes de nuances différentes, et comme arbres sauvages, des acacias en fleurs.

Suivant toujours la vallée, sur route plate, nous atteignons, vers 11 heures, un petit village où je remarque, à l'entrée, un beau type lolo, très haut de taille, mince, élancé, au profil fin et régulier, au visage d'un ovale par-

fait, à la bouche ombragée d'une petite moustache noire. Il était jeune, de vingt à vingt-cinq ans, la face bronzée aux traits hardis du vrai montagnard toujours en lutte contre les éléments et les hommes Tout près de lui, trois petits enfants de sa race ressemblaient sous leurs haillons moins à des chérubins roses, joufflus, qu'à de jolis diablotins au fin visage allongé, dont le grand air, qui vient des cimes, avait brûlé l'incarnat des chairs.

Les maisons de ce village sont en pierres sèches ou en terre battue. Le toit est généralement en planches et presque plat, suivant le type de construction lolo. Les habitations chinoises, aux murs blanchis à la chaux, sont ici assez nombreuses : le fils de Han, à partir de Foulin vers l'est, est désormais chez lui et solidement implanté.

Le village traversé, nous commençons à monter ; le terrain s'est élevé graduellement. Un ruisseau, qui coupe la route pour aller se jeter dans la vallée, est plein de cresson. Sur l'autre versant du Ta-Siang-Ling, nous ne verrons plus la petite crucifère que nous rencontrions toujours avec plaisir.

A midi, nous arrivions sur un plateau dominant la vallée très élargie. Beaucoup de cultures : blé, orge, colza, fèves, pois ; terre rouge argileuse. Des cabanes de paysans isolées sont entourées de belles haies d'acacias en fleurs, d'un effet très pittoresque. Ce plateau, que les Chinois ont appelé plaine Tang-Kia-Pa (plaine de la famille Tang), possède un gros village du même nom. Les Lolos vivent côte à côte avec le Chinois : ce sont des métis qui ont accepté sa domination et sont devenus agriculteurs sous sa direction. Certains d'entre eux ont presque la pureté du type primitif, comme le jeune homme décrit tout à l'heure.

Ici, c'est une jeune fille que j'observe sur le seuil d'une maison chinoise et dont le visage à l'ovale très allongé, le



ARC DU GUERRIER LOLO

nez fin, la bouche petite délicatement ourlée comme dans le type grec, rappelent entièrement, sauf la taille qui est courte, le modèle lolo.

Beaucoup de petites gens dans les rues, au teint clair, rosé, traits fins, métis de Lolos et de la race primitive qui peupla l'Ouest chinois. Et aussi de grands diables, aux longues jambes, avec des traits grossiers, négroïdes, et surtout une bouche énorme ; tête de *primitif* sur un corps de Lolo. Cette classe est fort laide.

Au milieu d'un groupe de femmes au teint clair, j'en observai certaines dont le visage était maculé d'éphélides véritables, qui n'étaient pas, cette fois, des cicatrices d'acuponcture. Parmi elles se remarquait une femme de petite taille, à la face lolo bien reconnaissable par les lignes de contour, mais dont la bouche largement fendue, aux lèvres énormes, donnait une impression de laideur bestiale extraordinairement marquée. Et cette laideur était encore accentuée par un prognathisme exagéré, un menton très fuyant.

En somme, tout ce petit plateau, long de 4 kilomètres environ, est l'habitat du plus étrange amalgame de races que j'aie encore rencontré ; le métissage entre Mongols, Chinois, Lolos, races primitives s'est opéré à l'infini, donnant les spécimens les plus curieux. Tout ce monde vit en bonne intelligence, sous l'autorité du Chinois.

Les maisons sont un peu plus spacieuses qu'en bas, à la sortie de Foulin ; beaucoup ont les toits à angles relevés en pointes. Les murs sont, dans la moitié inférieure, de terre battue, épais de 0^{m},50 et, dans la moitié supérieure, de torchis, ce qui diminue considérablement la solidité et la durée de la maison. Le torchis n'appartient pas au genre de construction aborigène, mais bien à l'architecture chinoise.

Les champs, comme les habitations, sont ici enclos de

murs en terre sèche surmontée de pierres non cimentées par un mortier.

Dans la campagne, les tong tze shou sont très nombreux et, autour des habitations, des buissons de buis, grands comme des arbres, croissent là en plantes d'ornementation. A droite et à gauche de la route, ce sont des bosquets d'orangers aux fruits mûrs ou mûrissants ; à côté, poussent des pêchers, cerisiers, pruniers en fleurs. C'est le plus gracieux mélange de fraîches couleurs : la teinte blanc rosé des pêchers et cerisiers, l'or éclatant des beaux fruits sur le vert intense des feuilles.

Non loin de Tang-Kia-Pa, nous traversâmes un village plus considérable encore : Hang-luen-Kai, à l'entrée duquel se dressait un des plus beaux *p'ai fang* que j'aie vus en Chine. C'était aussi le premier rencontré depuis Kiating.

Ce p'ai fang, sorte d'arc de triomphe ou de porte monumentale, était une vraie mosaïque de couleurs harmonieusement fondues, avec figurines, motifs finement sculptés dans le marbre et la pierre. Nous étions bien en Chine, ici. Ph. Berthelot le trouva si remarquable et si vraiment original, ce p'ai fang, parmi tant d'autres qu'on rencontre à chaque pas à l'entrée et à la sortie de toutes les villes chinoises, qu'il le photographia.

C'est dans ce même grand village que je vis à nouveau la maison cantonnaise à balcon fermé.

Quant à la population, elle présentait, naturellement, le même mélange que tout à l'heure. Je mensurai beaucoup de gens, entre autres deux femmes bien développées, vigoureuses, dont l'une avait 1m,25 de haut et l'autre 1m,30; la moyenne des métis lolos atteignait 1m,60. Le métis chinois est largement représenté sur tout ce plateau.

Suivant leur habitude, les fils de Han venus ici, manquant de femmes, en ont acheté ou volé aux Lolos;



SOLDAT CHINOIS DEGUISE EN GUERRIER LOLO — COSTUME FEMININ LOLO

c'était aux premiers temps de la conquête. Quand ils se sont crus sûrs de la possession définitive de ces territoires, ils ont fait venir leurs épouses et leurs filles à eux. Le Lolo, manquant de femmes à son tour, a fait des razzias sur son ancienne terre, pillé, incendié, enlevant les Chinoises, les emportant dans ses montagnes inaccessibles aux troupes régulières de l'empire. Voilà pourquoi le P. Martin avait, parmi ses Lolottes de Gué-Léou-Ka, des métisses chinoises. Toutefois, la caste noble des tribus lolos s'est conservée pure de tout mélange, en continuant de s'unir « légitimement », si je puis m'exprimer ainsi, avec des filles de la vraie race : la Chinoise restait l'esclave. Et ce sont tous les métis nés des unions passagères avec la fille de Han ou avec celle des primitifs (petite race) qui, devenus en grande partie transfuges, ont préféré la vie plus facile des vallées et des plaines, sous le joug chinois, à la rude vie indépendante des hauts plateaux et montagnes de l'Ouest.

Au moment de quitter cet intéressant district, nous eûmes aussi l'occasion de reconnaître d'une désagréable façon que nous étions bien en territoire chinois : des paysans préparaient des champs pour des semailles prochaines et un liquide jaune, trop odorant, s'épandait sur le sol, empestant l'air. Fleurs de printemps, fleurs de pêchers et de cerisiers, fleurs d'orangers, votre délicat parfum n'a jamais touché le Chinois! Ses poètes l'ont chanté sans conviction; car s'ils l'avaient aimé vraiment et apprécié, ils eussent honni le trop pratique rustaud qui, depuis tant de siècles, souille de déjections, les plus immondes, tout un sol, sans épargner les coins embaumés où doit venir la Muse, pour l'inspiration de ses favoris.

Il est 3 heures. Nous descendons dans le lit de la rivière, presque sèche à cette époque, mais qui doit rouler

une masse liquide considérable en été, ne serait-ce qu'en recueillant les eaux de ruissellement du Ta-Siang-Ling, chaîne de montagnes que nous avons vue depuis longtemps, mais qui se rapproche de plus en plus et n'est désormais qu'à 15 kilomètres de distance, dans le N.-O.

Il y a quelques habitations disséminées le long des berges, sur des amas d'alluvions où poussent des légumes. Les murs sont faits de beaux morceaux de grès rose quartzeux, ramassés dans le lit du torrent. Les maisons, plus confortables, sont bâties moitié en terre foulée, moitié en planches, à la chinoise : c'est le luxe du lieu.

A 5 heures, nous apercevons nettement Tsin-Ki-Hsien, séparée de nous par un ravin profond et construite sur un éperon élevé, une apophyse de Ta-Siang-Ling, surplombant la rivière. A droite et à gauche, des collines bordent la route, dénudées, tristes, avec quelques pins disséminés sur les sommets, conservés, je ne sais pourquoi, dans le massacre des forêts du Ta-Siang-Ling. Ces pins constitueraient-ils le « fong shoui » de Tsin-Ki-Hsien ; une superstition s'y attacherait-elle? Ou bien encore seraient-ils là pour donner un peu d'ombre aux mânes des guerriers chinois qui teignirent de leur sang la terre de cette vallée pendant les terribles combats que leur livrèrent les fiers Lolos? Je l'ignore, mais ces pins apportent je ne sais quelle mélancolie dans leur isolement : vestiges lamentables des grands bois d'autrefois, où tant de vie se créait, se renouvelait dans le cycle des printemps glorieux.

A 6 heures, après une descente en pente douce et une rude ascension en escalier, nous entrions dans Tsin-Ki-Hsien. Cette ville ceinte de hautes murailles, isolée de trois côtés sur son promontoire aux flancs à pic, est accessible seulement du côté du Ta-Siang-Ling, dont le col étroit, au sommet d'un versant abrupt est presque infranchissable, en tous cas, si facilement défendable, que

Tsin-Ki-Hsien a constitué et constitue encore le vrai rempart de la domination chinoise dans la haute vallée du Ta-Tou-Ho, en raison d'une situation stratégique hors ligne. C'est là que bien souvent ont dû se briser les efforts des Lolos dans leurs tentatives de refoulement de l'envahisseur maudit. Que de héros ont dû arroser de leur sang le fond de ce ravin que nous venons de traverser pour entrer dans la cité! Cette nation de guerriers et de chasseurs a-t-elle jamais eu un poète pour célébrer les exploits de ces vaillants? Ce serait intéressant à recher cher.

Tsin-Ki-Hsien, pour une vaste enceinte de 5 à 6 kilomètres de tour, a quelques milliers d'habitants à peine : les deux tiers de la ville sont inoccupés, forment des terrains vagues avec quelques cultures maraîchères. Toutes les citadelles chinoises sont construites sur ce modèle : une vaste superficie enclose de murailles où peu d'habitants sont admis, tandis que d'immenses terrains sont réservés pour être cultivés de légumes et augmenter ainsi les ressources de la garnison.

A l'heure actuelle, la ville de Tsin-Ki-Hsien, n'est plus gardée que par quelques poignées de soldats et les Lolos ne songent plus à venir aussi loin disputer à leurs ennemis la possession de ce rempart.

Nous ne vîmes rien d'intéressant dans les rues. La population était celle si mélangée de Tang-Kia-Pa et de Hang-Iuen-Kai, avec seulement une proportion de Chinois un peu plus forte, des fonctionnaires surtout.

Dans la soirée, nous allâmes rendre visite à la femme d'un grand chef thibétain, qui s'était arrêtée à Tsin-Ki-Hsien avec toute sa suite, pendant que le maître était parti pour la capitale, Tchentou. C'était une belle femme, de formes opulentes, richement vêtue et couverte de magnifiques bijoux d'or, en particulier de grands anneaux

de ce métal, qu'elle portait au cou. La visite dura peu, la dame paraissant, en l'absence de son seigneur, très embarrassée de notre manifestation de politesse.

J'ai toujours cru que nous avions commis une maladresse en allant lui présenter nos hommages indiscrets.

CHAPITRE XXXI

DE TSIN-KI-HSIEN A HOUANG-GNI-POU, PAR LE COL DE TA-SIANG-LING

Traversée du Ta-Siang-Ling. — Étrange contraste des deux versants. — Hottes malodorantes.

9 *mars*. — Départ de Tsin-Ki-Hsien à 7 heures du matin. Nous allions aujourd'hui franchir le fameux col du Ta-Siang-Ling, toujours difficile en hiver et même au commencement du printemps.

Tsin-Ki-Hsien est à 1,930 mètres d'altitude; le col, à 2,550; la pente est assez douce et à 11 heures, nous atteignions le point culminant. Plusieurs villages s'échelonnaient le long du sentier, entre autres celui de Yang-Kuen-Men (porte de l'étable du mouton) où les porteurs s'arrêtent généralement, à la montée, pour déjeuner. Altitude : 1,800 mètres.

Le long du sentier, comme végétation, beaucoup de graminées et d'arbustes ; des houx, des framboisiers et une espèce épineuse que je n'ai pu déterminer, ressemblant à un groseiller. Mais pas un arbre ne se montrait sur tout le versant. Un peu plus haut, c'étaient des rhododendrons, des églantiers, des saules aux points de ruissellement des eaux du sommet, des bambous enfin, très grêles, en buisson.

A Yang-Kuen-Men, je mesurai deux représentants de la petite race : l'homme avait $1^m,40$ de haut, la femme, $1^m,35$; ils tenaient là une petite auberge.

On s'étonnera peut-être de la facilité avec laquelle je pouvais ainsi, en cours de route, faire des mensurations : on sait, en effet, qu'il faut pour cela une grande bonne volonté de la part du sujet et que toute personne rencontrée dans un village ou sur un chemin peut n'être point disposée à se laisser accoster par un étranger qui vient lui demander de se soumettre à une pratique toute nouvelle, entièrement inconnue d'elle et forcément incompréhensible. A ce sujet, je dois déclarer que je n'ai jamais rencontré en aucun pays gens plus dociles, plus doux, plus malléables que ces races du Setchouen occidental. Je n'ai jamais observé une résistance à ce qui pouvait leur sembler une fantaisie, un *audacieux caprice* de ma part. J'ai donc pratiqué toutes les mensurations que j'ai voulues, mêmes craniennes, plus longues et plus délicates.

Sur ce sentier du Ta-Siang-Ling, nous avons croisé depuis le matin de nombreux porteurs de thé et de sel, allant à Ta-Tsien-Lou. Ils mettent vingt-deux jours pour parcourir les 160 kilomètres environ qui séparent le col de la cité commerciale thibétaine. La route, constamment en montagne, est fort difficile et ce métier de porteur, dans de pareilles régions, est un effrayant labeur. Nous croisons aussi des convois de mules et de petits chevaux de bât. Rien de plus impressionnant que de rencontrer, sur un sentier étroit, ces mules imbéciles qui vont droit devant elles, prêtes à tout bousculer, et n'obéissent à aucune injonction autre que celle de leur conducteur. Or, le muletier ne s'occupe guère de sa caravane, sauf aux haltes et étapes, et il ne pensera jamais à s'émouvoir de l'arrivée en sens inverse d'un convoi de porteurs ou de voyageurs. Ce n'est que sur la menace de ces derniers, seulement après une intervention énergique et brutale, qu'il sort de son inertie, de son état de semi-inconscience et fait se ranger, pendant qu'il est encore temps, le convoi encombrant qui

pouvait vous envoyer rouler au fond d'un précipice. Ces caravanes sont généralement composées de pauvres animaux maigres et décharnés, point nourris : comme ils sont toujours affamés, ils saisissent, en passant, d'un coup de gueule, tout ce qui est herbe ou céréale. Aussi, chevaux, mules et bœufs portent-ils en permanence une muselière ou plutôt une sorte de panier rond qui s'attache derrière les oreilles et empêche tout larcin.

A 11 heures et demie, nous arrivons à Tsao-Hai-Pin, ou « Plateau des sandales de paille », bien nommé, parce qu'il est impossible de descendre de la montagne, surtout du côté nord-ouest, sans s'être muni de ces précieuses chaussures. Nous sommes maintenant à 300 mètres du col, de la brèche même qui sépare les deux versants.

Nous déjeunons rapidement et, à midi, nous nous acheminions vers le passage fameux où finit l'ouest pour ainsi dire. Le soleil qui avait brillé toute la matinée sur une pente où apparaissaient à peine quelques traces de neige, nous abandonnait à ce moment, et nous tombions dans un brouillard intense, glacial, qui pénétrait à flots par la brèche du col. La température qui était de + 2 degrés à Tsao-Hai-Pin, tombait brusquement ici à zéro. En nous retournant, nous apercevons, noyés de lumière, Tsin-Ki-Hsien et sa vallée, mais, en avant, de l'autre côté du col, il était impossible de distinguer la moindre chose, à un pas de soi.

A midi et demi, la brèche est franchie : il nous semble alors être dans une obscurité profonde, augmentée du fait que nous ne pouvons tenir les yeux ouverts, si dense tombe le poudrin, la neige glacée, en flocons impalpables qui nous fouettent le visage, nous aveugle. Les buissons qui bordent le sentier nous apparaissent comme des traits noirs, bizarres, zébrant la blancheur des neiges, dont une

épaisse couche cachait le sol. Le thermomètre marquait — 2°.

Après une heure de pénible descente dans cette tempête de poudrin, le ciel s'éclaircit et nous pûmes enfin reconnaître les ravins que nous cotoyions, les pentes à pic qui s'élevaient de leurs profondeurs, et aussi apercevoir de beaux arbres, de grands pins qui se profilaient mystérieux, fantomatiques, sur de hautes crêtes.

A gauche du sentier taillé en corniche sur le versant droit de la cluse que nous descendions, coulait un torrent dont la présence ne fut d'abord connue que par ses grondements, dans une course vertigineuse sur une pente si déclive. Au moment où le brouillard et le poudrin diminuèrent de densité, il nous apparut comme formé d'une série de cascades bondissantes, aux eaux folles, tourbillonnantes, se brisant contre d'énormes blocs de grès jetés en travers du lit, se résolvant ainsi en flots d'écume.

Quelques cabanes isolées commencèrent à se montrer vers 3 heures de l'après-midi. Entièrement en bois et le toit fait de planches juxtaposées maintenues par de grosses pierres, elles ressemblaient à celles déjà décrites, aussi misérables.

Sur la route, beaucoup de coolies, de porteurs de thé et de sel, mais aussi des porteurs de hotte que je n'avais pas encore rencontrés. On les « sentait » venir de loin; ils montaient de la vallée de Houang-Gni-Pou, chargés du précieux engrais (le *ta fen*) que réclamaient, pour leurs cultures, les maraîchers de Tsin-Ki-Hsien. Comme ces hottes ne sont jamais parfaitement étanches, le porteur est souvent tout souillé de l'odorant produit, mais il n'en est pas le moins du monde incommodé; il en sème aussi toujours un peu sur l'étroit sentier.

Désormais la pente s'atténue et la descente serait facile, n'était la boue qu'a laissée la neige fondue à cette altitude

plus basse de 500 mètres comparée à celle du col. Le côté gauche de la route est encombré d'énormes blocs roulés qui sont des grès rouges.

Ce n'est plus le poudrin qui tombe maintenant, mais une pluie fine qui nous suit jusqu'à Houang-Gni-Pou. Chemin faisant, je rencontrai beaucoup de gens du type lolo et un Primitif, haut de 1^{m},45.

CHAPITRE XXXII

DE HOUANG-GNI-POU A CHE-KIA-KIANG

Cadavre et géomancien. — Lyrisme et bambous. — Porteurs de thé et de sel.

10 *mars*. — Je n'ai rien à dire sur Houang-Gni-Pou, qui n'est qu'un mauvais village avec les auberges qu'on devine : c'est un relai très fréquenté par tous les voyageurs et coolies qui viennent du Setchouen oriental pour gagner le Thibet, et vice-versa. Là commence l'ascension du Ta-Siang-Ling. La température enregistrée à 8 heures du matin était de + 8°.

Il tombait une pluie fine, pénétrante, en brouillard qui détrempait complètement la route.

A 8 heures, on rencontrait une grande caravane de porteurs de thé, toute formée d'hommes de la petite race. Ils se montrent généralement plus résistants que les Chinois ou métis du sud et de l'est de la province, peu exigeants comme salaire et beaucoup mieux entraînés pour une marche sur terrain montagneux. Ils sont donc utilisés avec avantage par les marchands de thé de Ya-Tcheou, grand centre de distribution de ce produit vers le Thibet.

La vallée est très étroite, la cluse s'est à peine élargie et de hautes crêtes nous dominent. Elles sont en partie couvertes de taillis et de quelques arbres maigres, chétifs, qui semblent poussés sur des troncs.

Le torrent, plus calme maintenant, coule toujours près de nous.

A 9 heures et demie, on s'arrête dans un village pour le déjeuner des coolies et j'en profite pour observer si ce versant du Ta-Siang-Ling est habité par les mêmes races que celles peuplant le versant occidental : c'étaient bien les types connus, déterminés, avec prédominance de la petite race. Dans la rue, stationnaient de nombreux porteurs de thé et de sel, parmi lesquels il y avait des femmes et des enfants. Quelle tâche *cruelle* — il n'y a pas d'autre qualificatif — imposée à ces êtres faibles ! C'est de ce jour surtout que je sentis la nécessité de chercher une solution au *problème du transport* en Chine : œuvre plus *charitable, plus humanitaire ne saurait être entreprise.*

A partir du village, la vallée s'élargit de plus en plus, sans dépasser toutefois 300 à 400 mètres ; les rizières se montrent bientôt le long des berges de la rivière, cherchant même à gagner les pentes. La terre est rouge cinabre, gréseuse, avec une assez forte proportion d'argile.

A 12 kilomètres de Houang-Gni-Pou, on découvre dans la direction N.-O. une nouvelle vallée aussi étroite, aux pentes assez douces qui paraissent cultivées. Le temps nous manque pour la remonter et nous continuons notre chemin vers la sous-préfecture de Yun-Kin, qui se trouve à 15 kilomètres d'ici.

Étant resté un peu en arrière pour examiner la disposition intérieure d'une maison-auberge, je fus, en mettant le pied sur le seuil, suffoqué par une violente odeur de pourriture ; dans un coin, sous un lambeau de natte immonde, j'aperçus des jambes rigides : c'était un cadavre de porteur de thé ou de sel, sans doute. Le propriétaire de l'auberge ne paraissait pas s'en préoccuper et si le malheureux, au moment où il succomba, avait quelques sapèques, elles avaient été employées sans doute à payer

le géomancien, l'indicateur, en Chine, du lieu propice où doivent se creuser les tombes. Le tenancier de la maison, de crainte d'un retour offensif du mort (car, dans le vieil empire, les morts se vengent sur les vivants), n'aura pas voulu se débarrasser du cadavre avant la décision du géomancien, qui peut souvent se faire très longtemps attendre. On en devine les conséquences : la décomposition du corps, l'odeur insupportable et, chez un autre peuple, l'impression morale pénible à endurer qui en résulterait. Mais le *Chinois n'a cure de toutes ces fausses délicatesses, de ces faiblesses d'Européen ;* la crainte du mort et du géomancien est pour lui le commencement de la sagesse. Il a toutefois consciencieusement dépouillé le cadavre de tous ses vêtements et ceux qu'il porte maintenant sont peut-être ceux du coolie.

Vite, je m'en allai, respirant avec joie l'air pur de la vallée et cherchant en vain à comprendre certaines aberrations de l'esprit philosophique de la plus vieille civilisation du monde.

A midi, nous arrivons à un nouveau confluent : la rivière vient de droite, cette fois, du S.-E. La vallée suivie depuis ce matin s'est considérablement élargie, d'un à 2 kilomètres, et sur un riche sol alluvionnaire poussent de superbes cultures : blé, fèves, pois. Les montagnes se sont abaissées, sont devenues collines, pour enserrer une de ces petites plaines si gaies, si fertiles, comme on en rencontre souvent dans l'Ouest.

Au flanc de ces coteaux s'exploite du charbon ; et, de l'argile épandue par les eaux se font des poteries grossières, utilisées sur place pour la consommation des districts pauvres avoisinants.

On n'atteignait Yun-Kin-Hsien qu'à 2 heures de l'après-midi, après avoir couvert une distance de 45 lis depuis Houang-Gni-Pou ; on y déjeune. Cette sous-préfecture ne

présentant rien d'intéressant, la halte fut courte. La traversée de la plaine continua et de nouvelles cultures se montrèrent dans toutes les directions et sur les collines basses : des colzas, des pavots, à côté des blés et des fèves.

Parmi les gens observés dans la ville de Yun-Kin et sur la route de la plaine, le type lolo fut trouvé plus rare, mais les représentants de la petite race abondaient. Certains mesuraient $1^m,45$, mais la plupart ne dépassaient pas $1^m,40$.

L'altitude de Yun-Kin est de 670 mètres. J'y pris la température, qui était de 12 degrés.

A 3 heures et demie, nous traversions sur un bac la rivière, devenue un beau cours d'eau large de 50 à 60 mètres, qui va se jeter dans le Ya-ho. Sur l'autre rive, au-dessus du débarcadère, s'élevait un superbe *ouen-miao* ou temple élevé à la littérature, entouré de magnifiques arbres séculaires. Il est étrange que le lettré, le croyant chinois, qui placent toujours les sanctuaires de leur culte au milieu de ravissants bosquets, n'aient pas compris toute l'infinie beauté, toute la sublime grandeur de la forêt sauvage, couvrant plateaux et montagnes. N'est-ce pas une conception bien étroite de la nature et de ses spectacles que de vouloir les réduire à une miniature, une représentation mesquine? Et pourquoi dans le « Royaume Fleuri » (Setchouen), parmi les littérateurs et poètes, pas un n'a-t-il élevé la voix pour défendre les arbres, les retraites ombreuses solitaires, loin des villes et des campagnes cultivées? Non, ils ont laissé faire, eux qui n'ont jamais chanté les grands pins, les lan-mou majestueux, les ifs à la taille élancée dominant les précipices. Seule, une graminée est à la hauteur de leur imagination, de leur lyrisme : le bambou. Lui seul est à la mesure de leurs envolées poétiques. Point de vraie gran-

deur : de la mièvrerie, une vague façade masquant beaucoup de vide.

Nous ne quittons point la rivière, nous avons seulement changé de rive. Quatre kilomètres plus loin, elle se rétrécit à nouveau entre des collines où croissent les mêmes cultures que tout à l'heure : blé, colza et pavots.

A 5 heures et demie du soir, on traversait le grand village de Sin-Tien-Tchang et, une demi-heure plus tard, on entrait à Che-Kia-Kiang, pour y passer la nuit.

A l'auberge, où il y avait de nombreux porteurs de thé, je constatai que certains avaient un fardeau composé de huit et jusqu'à dix paquets; or, comme le paquet ordinaire est du poids de 20 livres (la livre chinoise est de 604 grammes), ces hommes en seraient réduits à supporter le poids énorme de 100 à 120 kilos, sur des sentiers de montagne, pendant des semaines. Il y a bien le petit paquet de 10 livres, mais alors le porteur adulte en a seize ou vingt de cette dimension et non plus huit ou dix. J'ai de bonnes raisons pour penser qu'un paquet ne pèse jamais le poids spécifié, étiqueté : le Chinois est presque incapable de ne point tromper sur la quantité et si vous le surprenez en flagrant délit de larcin, il vous répond que c'est la faute de sa balance, qu'elle est ainsi faite, qu'elle a réellement indiqué le poids marqué sur le paquet. D'ailleurs, en Chine, il n'existe pas *deux balances* qui enregistrent le *même poids;* l'ouvrier est tout à fait incapable de construire un instrument de ce genre ayant la justesse, la précision exigées dans nos pays.

A Ya-Tcheou, chez un gros marchand, on a pesé devant nous de nombreux paquets de thé et tous étaient de poids différent : 17, 18, 19 livres, mais pas un n'atteignait le chiffre voulu de 20.

J'estime donc qu'un porteur de thé ou de sel qui affiche 200 livres de l'une ou l'autre denrée n'en trans-

porte pas plus de 160 à 170, au maximum. Ce n'en est pas moins un lourd fardeau, écrasant même, sur les pistes des Alpes setchouennaises.

J'ai aussi compté le nombre de paquets de 20 livres comprenant le fardeau des femmes et des enfants : il varie entre quatre et six. Si on soustrait du poids total 10 à 15 livres, on trouve que l'enfant (généralement âgé de douze à quinze ans) transporte 70 livres et la femme 100 à 105. Ce poids est énorme, si l'on considère qu'il doit être porté sans répit, sauf de courtes haltes, du matin au soir, et souvent pendant un mois entier. Quel labeur de franchir seulement le Ta-Siang-Ling. Et ce n'est qu'un *avant-goût* des montagnes et vallées thibétaines.

Che-Kia-Kiang est une halte assez bonne et l'auberge fut meilleure que la veille. L'étape de cette journée fut facile, presque toujours en terrain plat; la chaise pouvait être utilisée durant tout le trajet. La pluie cessa vers 10 heures et le reste du temps nous eûmes un beau soleil. Nous étions loin aussi de la température du Ta-Siang-Ling : dans la cour de l'auberge, le thermomètre marqua, à 7 heures du soir, 11 degrés.

CHAPITRE XXXIII

DE CHE-KIA-KIANG A YA-TCHEOU ET PÉ-TCHANG

La ville du thé. — Outillage primitif. — En plaine.

11 *mars.* — La pluie, qui avait tombé toute la nuit, tombait encore quand nous quittâmes Che-Kia-Kiang, à 7 heures du matin. La route, très glissante, devint des plus pénibles pour nous, quand il fallut progresser à nouveau sur un terrain accidenté, avec montées et descentes continuelles ; et ce fut le cas presque toute la journée.

La campagne était pittoresque, bien cultivée, avec quelques collines boisées, par endroits, de maigres essences. Autour des villages, croissaient des bosquets de bambous grands et vigoureux comme ceux du Setchouen oriental. Ils sont toujours d'effet gracieux dans un paysage, surtout quand ils se courbent sous la brise, secouant leurs beaux panaches.

La matinée débute par une ascension graduelle, très rapide, cependant, par moments, laquelle ne finit qu'à Fei-Long-Kouan, après un parcours de 12 kilomètres environ depuis Che-Kia-Kiang.

Le sentier, en corniche, suit une gorge très étroite et profonde, bordée de collines de grès rouge. La température, au sommet de la montée, au village de Fei-Long-Kouan, vers 10 heures et demie, marquait 7 degrés. L'altitude était de 640 mètres au-dessus de Kiating, soit 1,090 mètres.

La petite race dominait ici, tantôt du type négroïde,

tantôt du type supérieur, au teint clair. Les caractéristiques lolos se reconnaissaient aussi sur un grand nombre d'habitants.

A partir de Fei-Long-Kouan, la route descend en pente raide jusqu'à Kouan-In-Pou, distant de 5 kilomètres environ. Nous rencontrons toujours de nombreux porteurs de sel et de thé.

Le village de Kouan-In-Pou est au bas de la pente et désormais la route se continue en plaine dans la vallée très élargie, partout cultivée et montrant beaucoup de rizières. Le chemin eût été facile, si la pluie ne se fût mise à tomber et, pour le reste de la journée, rendant le sol très glissant. Aussi, bien qu'on n'eût à fournir qu'une courte étape, on n'arriva à Ya-Tcheou qu'à la nuit.

12 *mars*. — La journée tout entière fut passée à Ya-Tcheou. C'est une ville importante au point de vue commercial, par sa situation entre le Setchouen oriental et la région montagneuse, ou Setchouen occidental. Elle est le centre de préparation et de distribution du thé dans tout l'ouest et le plateau thibétain. Elle occupe aussi une situation stratégique dans la haute vallée du Yaho et a servi de point d'appui et de refuge aux armées chinoises opérant contre les Lolos. Elle est entourée d'une muraille en bon état, mais sur les remparts on rencontre à peine une demi-douzaine de soldats. D'ailleurs, toute garnison est désormais inutile ; les Lolos sont loin maintenant et leurs incursions ne seront d'ici longtemps poussées jusqu'ici.

Les fils de Han sont nombreux dans la ville ; cependant, la masse de la population appartient à la petite race mélangée avec le Lolo.

Ayant visité deux importantes maisons d'exportation de thé, je remarquai que le chef de famille avait les traits Lolo sur teint jaune du Chinois ; c'était un beau type de métis des deux races, vigoureux et bien découplé. Dans

l'autre maison, le chef de l'exploitation était plus Lolo que Chinois et, si la face était ronde, les traits, la couleur blanche de la peau, la haute taille rappelaient, à ne s'y point tromper, le type aryen des montagnes de l'ouest. Les enfants, à la figure fine, très expressive, étaient, par un retour fréquent d'atavisme, plus près encore du modèle ancestral.

Le Lolo presque pur, à teint basané, au nez busqué, se rencontre même à Ya-Tcheou et aux environs : il est cultivateur ou coolie.

La seule industrie de Ya-Tcheou est, comme je l'ai dit, celle de la préparation et de l'expédition du thé au Thibet. Nous allâmes donc visiter en détail les deux grandes maisons dont j'ai parlé; il y avait, d'ailleurs, peu de chose à voir. La mise du thé en paquet et sa compression pour le réduire au minimum de volume se fait par le procédé le plus primitif, *jamais modifié ou perfectionné* depuis des siècles. Les feuilles sont placées dans un cylindre creux, ou plutôt un gros bambou, et un simple pilon, le pilon de ménagère avec un long manche, manœuvré à la main, les comprime tant bien que mal... et c'est tout. La presse hydraulique reste encore à inventer en Chine.

13 *mars*. — Nous quittons Ya-Tcheou un peu tard, à 8 heures et demie seulement. La température est très douce, 12 degrés. Nous suivons la vallée, large ici de 3 à 400 mètres. Les cultures sont très avancées : les blés hauts de 3 pieds, les colzas et les pavots en pleine floraison; des collines rouges, gréseuses, bordent la route. Beaucoup de campagnards nous croisent, se dirigeant vers la ville. La plupart sont des grands gaillards au teint basané, non jaune olivâtre, à l'œil clair, non marron, alors que les traits sont négroïdes : c'est le métis de Dolo et de Primitif.

Six kilomètres plus loin, la vallée prend plus d'extension et les coteaux divergent de plus en plus. Les rizières se multiplient; aussi les terrains à blé reculent-ils pour être relégués sur les pentes.

Cette vallée est fort riche et produit à profusion; elle jouit d'un climat tempéré, jamais excessif comme froid ou chaleur; bien rarement, la sécheresse influe sur les cultures, comme en d'autres régions du Setchouen; l'apport d'humidité, grâce au voisinage du Ta-Siang-Ling, est régulier, constant et en quantité considérable. De plus, les vents chauds du sud, qui montent de l'aval par la coulée du Ya-Ho, complètent, par leur influence bienfaisante, l'action du Ta-Siang-Ling, en même temps qu'ils atténuent l'effet des courants froids descendant des cimes, en hiver et au printemps.

A 1 heure de l'après-midi, nous entrions à Min-Shan-Hsien, petite ville, siège d'une sous-préfecture. On y restait le temps de déjeuner seulement et l'on repartait sur la même route plate, boueuse, avec partout d'admirables cultures.

Si les collines bordant les vallées de cette région n'avaient pas été déboisées, si les crêtes au moins et la partie supérieure des pentes étaient restées garnies d'arbres, une surface considérable de terre arable n'aurait point perdu son humus, entraîné par les eaux; les champs actuels, les rizières qui couvrent les bas-fonds ne seraient point inondés, comme ils le sont fréquemment, et les récoltes anéanties.

On arrivait à l'étape, Pé-Tchang, à 7 heures du soir, ayant rencontré à chaque pas, le long du chemin, de petites gens au teint clair, bien coloré sur peau blanche, avec traits lolos.

CHAPITRE XXXIV

DE PÉ-TCHANG A KIONG-TCHEOU ET TSIN-HSIN

La ville du papier. — Bandits et paysans. — Étranges habitudes.

14 *mars*. — En sortant de Pé-Tchang, grand village très peuplé, on traverse un affluent du Ya-Ho sur un joli pont de pierre. La route est en plaine, comme hier ; toutefois, les collines bordantes ne forment plus des chaînes interrompues, mais bien des mamelons isolés, séparés par des rizières. Sur ces mamelons poussent quelquefois des pins de petite taille, que les habitants coupent toujours avant qu'ils aient atteint leur développement complet. Les cultures sont les mêmes que les jours précédents : blé, fèves, pois, colzas, pavots. Mais les champs de blé sont rares ; cette région est plutôt une terre à riz, très argileuse, très humide.

La halte du milieu du jour, pour le déjeuner, fut Ta-Tang-Pou, village dont la population est formée des mêmes éléments signalés les jours derniers.

Cette étape fut très monotone, toujours en plaine, sur une route abominable, détrempée par la pluie et si glissante que chaises et piétons faisaient des chutes continuelles.

On couvrit avec beaucoup de peine les 80 lis qui séparent Pé-Tchang de Kiong-Tcheou et la nuit commençait quand on pénétra dans un long faubourg précédant la ville.

Kiong-Tcheou est une ville de 20,000 habitants, dont

l'industrie principale est la fabrication du papier, mais elle est surtout connue par la turbulence de ses habitants, gens très querelleurs, ayant toujours été les promoteurs des troubles et révoltes qui, à certaines époques, ont ensanglanté le Setchouen. Et ces fauteurs de désordres n'ont jamais été des aborigènes, mais bien des émigrants d'autres provinces, du Hounan et du Kouang-Tong, qui, trop souvent, terrorisent par leur sauvagerie et leur brutalité les populations les plus inoffensives et les plus douces qui existent.

15 *mars*. — La plus large et la plus aimable hospitalité nous avait été offerte à Kiong-Tcheou par le Père Rousseau, jeune missionnaire très actif et intelligent qui a su, dans les derniers soulèvements des Boxeurs, conjurer habilement les multiples dangers menaçant ses chrétiens.

La région est riche, admirablement cultivée ; c'est déjà la vallée du Min, si plantureuse. A perte de vue, ce sont les champs de blé, de colza, de fèves ; c'est la plaine immense, alluvionnaire, d'inépuisable fécondité.

La halte de midi se fit à Kao-Kiao, soit 40 lis de Kiong-Tcheou : c'est un simple village.

Dix kilomètres plus loin, nous traversions une branche du Min, pour atteindre une localité importante, Iang-Tchang, grand marché de la région, renommé aussi comme repaire de bandits, de ces bandes constituées de telle sorte qu'elles semblent faire régulièrement partie, en Chine, de l'organisation sociale. La population paisible et laborieuse en est venue à considérer ces *outlaws*, ces pillards, comme des parasites impossibles à détruire ; à voir, dans leurs opérations, une manière de prélèvement d'impôt, presque légal, sur son travail à elle. On les subit donc, et sans lutte, sans fracas ; quand la nuit, ils lancent une pierre ou poignée de sable sur le toit de la

maison qu'ils ont décidé de piller, les habitants s'empressent de profiter de l'avertissement et d'évacuer leur local, en emportant quelques vêtements et un peu de nourriture, laissant le champ entièrement libre à la canaille. Il est très rare qu'une résistance soit tentée.

Dans nos pays d'Europe, on recevrait ces ruffians, fort lâches d'habitude, à coups de revolver ou de fusil, mais le paysan ici *préfère abandonner la place, s'en aller*. Quant à la protection officielle, elle est nulle, et d'autant plus que le volé n'a point les moyens pécuniaires d'amorcer une poursuite. Jamais sa requête ne franchira les portes du yamen, s'il n'a quelques ligatures pour acheter ce droit; et, s'il peut faire ce sacrifice, le résultat n'aura pas moins toutes les chances d'être négatif. C'est qu'il ne suffit pas de payer le *kan men ti* (portier), la valetaille ou le satellite ordinaire, il faut encore gagner les faveurs des gens de bureau et l'entourage immédiat du mandarin, sinon le mandarin lui-même. Et dans ce cas, les frais d'approche du tribunal sont fort élevés, hors de proportion avec les ressources ordinaires du paysan ou du petit propriétaire terrien dépouillé. Supposons maintenant, que le volé dispose de moyens financiers lui ouvrant toutes grandes les portes du prétoire, qu'il rencontre aussi un mandarin à qui une fortune personnelle permet d'être intègre, de se soustraire à toute tentative de corruption venant d'un autre côté, eh bien! malgré ces excellentes conditions, très rarement réunies, le plaignant échouera, en sera pour ses frais! C'est que les associations de ces bandits sont très puissantes, ont mille ramifications, trouvent complicité et appui dans les bureaux et parmi les satellites du mandarin. Elles peuvent même s'assurer l'impunité par pression directe sur le représentant officiel de la loi, le magistrat qui n'ose plus rendre la justice de crainte de vengeance, de dénonciations por-

tées contre lui-même et trop souvent écoutées du mandarin plus élevé en dignité, lequel, à son tour, redoute la dangereuse influence de ces associations.

Il y aurait beaucoup à dire sur ces bandits, leurs modes d'affiliation, de reconnaissance, leur façon d'opérer et surtout leurs superstitions, qui constituent tout un code rigoureusement suivi. Mais ces détails m'entraîneraient trop loin. Souvent, les malheureux habitants échappent au pillage parce qu'une prescription du rituel a été oubliée ou mal observée, parce qu'un bouquet de bambou a brui d'une certaine façon, qu'un oiseau de nuit, un animal a soudain poussé un cri, mis en défiance les malfaiteurs, suscité une terreur stupide, irraisonnée.

Quand ils préparent un grand coup, la délibération s'accompagne toujours d'un repas, d'un petit festin offert par les chefs à la bande. (En Chine, rien de sérieux ne se fait sans manger; aucune affaire ne se traite sans être suivie d'un *régal* quelconque. Même quand deux individus se querellent, la réconciliation ne se fera, ne sera *scellée* qu'après absorption de victuailles chez le restaurateur.)

Pendant ce repas, il se fait une sorte de bénédiction des couteaux, mais si l'un de ces instruments ou un bâtonnet vient à tomber par terre ou à prendre par hasard une certaine position par rapport à un autre, si une tasse à thé vient à se renverser, à se briser, et mille autres incidents puérils, on se gardera bien de tenter le coup; on le remettra à plus tard, car malheur arriverait.

Rien n'égale la lâcheté et la stupidité de ces ruffians, si ce n'est l'inertie, la veulerie de leurs victimes.

Quelquefois cependant, les différents membres d'une famille se groupent dans deux ou trois maisons construites l'une à côté de l'autre et entourées d'un mur, que surmonte une impénétrable haie de bambous entrelacés.

Derrière cette enceinte, on résiste un peu, mais si les voleurs semblent décidés à ne point abandonner la partie sans résultat, les défenseurs se rendent vite, moyennant la vie sauve. Et cependant, un seul homme doué d'un peu de courage et armé d'un fusil à pierre mettrait en fuite toute cette canaille. Les missionnaires réussissent souvent à organiser chez leurs chrétiens une résistance devant laquelle n'insistent pas les bandes.

Mais cette *combativité* de l'Européen n'est point l'apanage du Chinois; aussi faut-il à ce dernier la présence d'un homme à l'âme bien trempée, sans peur, payant de sa personne, pour le décider à l'action. C'est alors que les pillards décampent comme une volée de corbeaux devant un épouvantail qu'ils n'ont pas encore flairé.

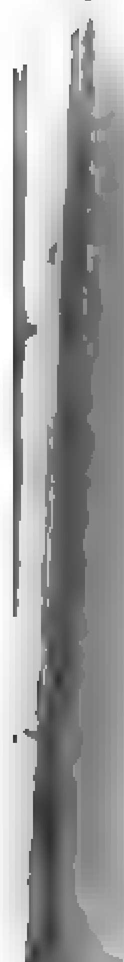
On se demandera peut-être : mais la police des campagnes, comment s'exerce-t-elle et comment ne vient-elle pas en aide aux paysans ? Il y a bien le *pao tchen*, le *ti pao* (chefs de la police), mais leur action n'est guère efficace que dans le règlement des contestations habituelles de petits larcins qui se pratiquent dans les villages. Contre les bandes organisées, ils restent désarmés, sans moyens suffisants. Quant aux satellites du yamen, jamais le propriétaire volé ne songerait à leur faire appel ; car ce serait l'occupation, le pillage en règle de sa maison pendant de longs jours, c'est-à-dire tant qu'il lui resterait une sapèque.

De Iang-Tchang à Tsin-Hsin, la route court sur la plaine nivelée, sans un plissement, une ondulation : l'œuvre d'alluvions déposées sans trouble, sans courant violent par le Min et ses affluents, au trop-plein débordant ; en un mot, un colmatage qui a duré des siècles.

A 6 heures du soir, on atteignait Tsin-Hsin, ayant parcouru 90 lis sans effort. Nous sommes ici en pleine vallée du Min, au point où toutes les branches artificielles de ce

fleuve dispersées en amont de Tchentou, la capitale, pour constituer le réseau qui féconde la plaine, se réunissent à nouveau pour reconstituer la nappe d'eau naturelle. Tout ce travail considérable de canalisation a été opéré par le Chinois, non par l'aborigène ou le Lolo, au temps où il conquit ces vallées sur l'autochtone. Le fils de Han, venu des immenses plaines de l'Est, essentiellement agriculteur, pouvait seul songer à transformer ce sol pour ses cultures favorites. Il y a même lieu de penser que d'immenses forêts couvraient encore toute l'étendue du Setchouen, plateaux et vallées, quand le Chinois commença à refouler le Lolo, à occuper son territoire. Ce que l'on sait du Lolo permet d'affirmer qu'il ne fut jamais un véritable agriculteur, mais surtout un chasseur, un pasteur. Quant à la petite race, elle ignorait certainement la culture du riz, si tant est qu'elle s'adonnât au travail des champs d'une façon régulière. Il y a plutôt lieu de penser qu'elle cultivait tout au plus le maïs et le sarrazin, vivant principalement de la chasse et de l'élevage des troupeaux.

Le 9, au matin, nous quittions le si sympathique Père Briand, de joyeuse hospitalité, et à 5 heures du soir nous étions de retour à Tchen-Tou.



TROISIÈME PARTIE

LA CIVILISATION CHINOISE

ÉTUDE PHILOSOPHIQUE, SOCIALE ET ÉCONOMIQUE

CHAPITRE XXXV

LA FAMILLE CHINOISE (1)

S'il est banal de dire que la famille est l'unité sociale par excellence, cependant rien n'est plus vrai en ce qui concerne la Chine surtout. Cette organisation originelle forme ici un tel bloc, ses éléments se tiennent par des liens naturels et artificiels si étroits, la tradition, la religion, les lois l'ont si formidablement étayée, cimentée, qu'elle semble pouvoir toujours garder son équilibre, se suffire à elle-même, en dehors de toute intervention étrangère. Elle est si forte, la famille chinoise, elle a si pleinement confiance en la puissance de ses aptitudes vitales, en l'endurance de ses organes, qu'elle se complaît en un splendide isolement, se replie sur elle-même, ne *cherche point le trait d'union* avec les autres. C'est pourquoi les liens d'affection, de solidarité naturelle qui cimentent les familles entre elles pour en faire des grou-

(1) Étude faite pendant mes deux années de séjour au Setchouen, dans les conditions indiquées dans la préface.

pements plus importants et, de ces groupements, un État, ces liens, dis-je, *sont des plus lâches en Chine*; on peut même dire qu'ils n'existent guère en dehors de certaines associations pour la défense d'un intérêt particulier, comme une corporation de métier, de marchands d'un même produit. Ces corporations restent isolées les unes des autres, ne se prêtent pas aide mutuelle pour une amélioration de la situation générale, pour la réalisation d'un progrès dont bénéficierait chaque groupement. Ainsi, tous les commerçants et industriels auraient intérêt à la transformation radicale des voies de transport actuelles, qui ne sont pas seulement insuffisantes, mais plutôt lamentables, et cependant, depuis des siècles, jamais un effort collectif n'a été tenté. L'initiateur de pareille innovation n'aurait rencontré qu'indifférence de la part de certaines corporations moins directement intéressées et la contribution d'influence de puissants groupements près des autorités, aurait été refusée. C'est là, avec la *spécialisation* dans des études *purement littéraires, l'absence de toute culture scientifique, une des grandes causes qui ont immobilisé* le fils de Han dans ses premières conquêtes, dans ses premières méthodes commerciales et industrielles. Cette immobilisation a gagné toutes les classes sociales, si bien qu'une immense nation formée d'éléments les plus brillants, à la vaste intelligence, s'est un jour *momifiée* ou plutôt, depuis des milliers d'années, s'est *engourdie en un sommeil léthargique*.

Cet *isolement farouche de la famille* a eu les conséquences que l'on devine, au point de vue de la genèse de ce grand sentiment qui traduit le besoin, chez un peuple, de grouper toutes les forces vives pour la défense d'un patrimoine commun. Le *patriotisme* n'existe pas en Chine ou si peu qu'il est de toute insuffisance pour l'organisation d'une protection quelque peu efficace contre un ennemi

quelconque. Le mot ne se trouve même pas dans la langue : il faut je ne sais combien de périphrases pour en expliquer le sens à un fils de Han. Encore, n'est-on jamais certain qu'il ait compris, si loin de lui est cette conception d'une vaste solidarité qui va jusqu'au *reniement de l'intérêt familial*, jusqu'au sacrifice de soi-même, pour le bénéfice d'autres individus qui vivent loin, c'est vrai, mais appartiennent au même groupement. Oui, va-t-il saisir qu'il subira le contre-coup de l'invasion des provinces du Nord, lui qui habite une province du Sud ; qu'il souffrira de la souffrance du frère qu'il ne connaît pas, dont les intérêts ne sont pas les siens ? Non, il ne pourra admettre pareille étrangeté, il n'y songera un instant que pour la rebuter : on l'a bien vu pendant la guerre russo-japonaise. Et si, au Setchouen, vous eussiez interrogé n'importe qui dans la rue, lui demandant son opinion sur les calamités qui s'abattaient sur ses compatriotes de Mandchourie, il vous eût répondu que de telles aventures ne pouvaient l'intéresser.

La Chine ne forme donc point ce qu'on appelle la « grande famille » *unie dans le travail et les nécessités d'une défense mutuelle*. Chez elle, n'existe que l'individu entouré du petit groupe dont il est le chef ; *le citoyen ne s'y rencontre jamais*. Qu'on s'étonne donc que le Grand Empire ait toujours offert si peu de résistance à l'envahisseur européen, que le colosse ait montré tant de faiblesse !

Qu'est donc cette famille chinoise si merveilleusement organisée, à l'autonomie si puissante ? Elle se résume dans le père, sorte de *demi-dieu* dont l'autorité est absolue puisque, non seulement il *peut vendre* ses enfants comme esclaves, mais a encore *droit de vie et de mort* sur eux ; cette autorité peut donc devenir facilement tyrannique.

La mère est quantité négligeable, ne compte pas ; son

action sur l'enfant, sur le fils en particulier, est très limitée. Dès que celui-ci atteint l'âge de trois à quatre ans, c'est-à-dire l'âge de « porter culotte », expression inexacte puisqu'un petit Chinois se vêt d'une robe, il ne relève plus que de l'autorité paternelle; la mère n'a plus le droit de le fouetter; son règne de petit dieu tyran peut commencer. La fille n'a aucun de ces privilèges; elle sera serve toute sa vie, sans volonté, sans influence, entretenue *systématiquement* dans une ignorance crasse, reléguée au fond d'un yamen ou d'un *kong kouan* (hôtel particulier) avec les *ya teou* (esclaves femelles). Dès la naissance, l'abîme qui sépare l'enfant mâle de l'autre est indiqué nettement par un dicton populaire. A l'homme dont la femme vient d'accoucher le voisin, s'informant aussitôt, demande : « Que vous est-il né? Une perle ou une tuile? » La perle est naturellement le fils, et la tuile la fille. La mère elle-même n'est jamais fière de mettre au monde une fille, si forts sont les préjugés contre elle. Son ennui vient plutôt de cette impression qu'elle a donné la vie à un petit être méprisé, sans prestige dans le groupement familial, que d'un sentiment plus élevé de pitié maternelle, lui montrant, pour la redouter, la destinée misérable faite d'effacement et d'humiliation, échue à cette enfant, pour toute la durée de son existence. Elle-même, la procréatrice, sera souvent le pire tyran de sa fille; elle se vengera sur elle de son autorité méprisée par le fils, de ses rancœurs d'épouse, de ses souffrances de bru.

Ses souffrances de bru... oui, elles sont grandes, hors de proportion avec les ennuis que peuvent subir nos femmes de la part d'une belle-mère! En butte à l'indifférence générale de la famille, elle est l'esclave de la mère de l'époux, qui la soumet aux plus durs travaux de la maison, si elle est de condition modeste, ou bien exige d'elle la servilité d'une ya teou, si la jeune femme

appartient à la classe mandarinale. Elle est soumise quelquefois à de telles avanies, à de si mauvais traitements, que, désespérée, elle a recours au suicide. C'est une fin fréquente chez les jeunes mariées chinoises et qui s'explique par l'absence de tout appui, de toute consolation venant de l'entourage. Le mari lui-même, généralement, ne songe point à la défendre et d'autant moins que son père a pu montrer quelque hostilité contre la jeune femme, hostilité s'étant déclarée à la suite de paroles imprudentes, peut-être pas très respectueuses, qu'elle a laissé échapper dans un mouvement de colère. Il arrive même que le père vienne, le premier, calomnier sa bru, la charger de tous les méfaits devant son fils, justifiant ainsi toutes les rigueurs de la belle-mère. C'est qu'alors il agit par dépit, par vengeance, ayant été rebuté par la jeune femme dans son assiduité trop grande près d'elle. Ce cas doit être assez fréquent, puisqu'il a passé en proverbe et qu'on dit couramment en Chine : « *Lao nieou gai tche len tsao* — les vieux bœufs aiment à manger l'herbe tendre. » Et cette expression n'a nullement un sens général, au Setchouen du moins, puisqu'elle s'applique aux seuls beaux-pères.

La jeune épouse s'affole donc, n'osant se confier même à son mari, de crainte d'être accusée de mensonge par le séducteur, dont l'autorité, le respect qui l'entoure à tout moment de la vie, *bravent toute accusation,* surtout venant d'un être aussi méprisé qu'une bru. Car elle est effrayante, cette autorité du père ! M. Bons d'Anty, qui vit en Chine depuis vingt-cinq ans et la connaît admirablement, nous racontait qu'au Yunnam il a vu se passer un drame que nous ne pouvons comprendre avec nos idées sur la famille, avec nos mœurs si différentes. Une jeune femme en butte aux vexations continuelles de son beau-père se laissa aller jusqu'à l'injurier, certain jour. Celui-ci prit son fils à

témoin de pareille indignité et lui demanda de le débarrasser de cette mégère qui avait forfait à la piété filiale. Le fils résista cette fois, mais la même scène s'étant reproduite quelques jours après, il n'osa plus braver la sommation du vieillard et, saisissant une hache, fendit la tête de sa femme. Cet acte de sauvagerie resta sans sanction, car si le mandarin était intervenu, avait voulu punir, il eût soulevé, non seulement les protestations de la communauté, de toutes les familles, mais eût même provoqué une véritable émeute. Toute la population se fût levée pour arracher de ses cachots un homme dont l'acte pouvait *braver toutes les lois humaines, puisqu'il vengeait la piété filiale outragée.*

La jeune épouse se trouvant donc sans défense contre tous les maux qui l'assaillent, elle qui n'a jamais été préparée à la lutte par son éducation, mais bien plutôt à la soumission absolue, n'a plus d'autre souci que de chercher, dans la mort, la fin de ses souffrances. Elle va d'autant plus vite vers le suicide qu'elle ne sait rien de l'existence, qu'elle a depuis sa naissance vécu en recluse au fond de sa maison, pour peu qu'elle appartienne à un milieu social assez relevé. La rue même lui est inconnue : elle n'y a passé que rarement, enfermée dans une chaise aux rideaux soigneusement baissés, en visite chez des parents ou des amis. Elle n'est jamais entrée dans une boutique, un magasin, pour s'attifer, commander la robe qui lui plairait. *Pour elle point de villégiature, d'excursions, de joyeux pique-nique, de vie heureuse au grand air!* S'adonnant à quelques travaux de broderie à l'intérieur de la maison, la jeune fille ne cherche même pas à échapper, de temps en temps, à l'atmosphère confinée de sa chambre. Respirer largement, dans un espace moins restreint, elle ne sait ce que c'est. Elle n'a jamais rêvé de campagne ni de vastes horizons : le jardin de la famille est le lieu

discret d'où elle peut contempler les cieux, si pareil spectacle est capable de l'intéresser. Et encore s'y rend-elle rarement, ses promenades sont-elles bien courtes, ses pieds informes, torturés, souffrance latente, toujours prête à se manifester, la contraignant vite au fatal repos. Jeunes filles d'Europe qui aspirez toujours après plus de liberté, hâtez-vous de vous réjouir du sort qui vous est échu ! Et si le champ où il vous est donné de vous mouvoir vous apparaît, à certains moments, trop limité, songez alors à vos sœurs d'Extrême-Orient et comparez leur destin au vôtre.

La jeune épouse chinoise se suicide par pendaison. Mais en disparaissant, elle sait qu'elle tient sa vengeance, que sa famille de cruelle adoption ne tardera pas à expier tous les mauvais traitements qu'elle lui a infligés. Sa mort est le signal de l'intervention de sa propre famille ; un procès commence et la séquelle des gens de loi, redoutable fléau, plus redoutable encore en Chine que partout ailleurs, s'abat sur la maison du beau-père. C'est la ruine pour lui : magistrats et satellites ne lâcheront la proie qu'entièrement dévorée. Aussi, la grande préoccupation d'une belle-mère est la surveillance étroite de sa bru pour empêcher le suicide. Si celle-ci, à la suite de mauvais traitements, vient à s'aliter et que, de santé peu robuste, elle vienne à succomber d'une affection dont la fin a été hâtée par ces mauvais traitements, sa famille est déboutée de toute plainte, si l'autre peut produire de nombreuses ordonnances de médecin attestant que beaucoup de drogues ont été données à la jeune femme ; en pareil cas, la mort est considérée comme naturelle et aucune responsabilité ne saurait incomber à personne.

Les jeunes épouses qui se suicident sont naturellement l'exception, mais il est pénible d'avoir à constater que ces femmes qui, brus, ont souffert de mauvais traitements

infligent, étant mères, les mêmes avanies, les mêmes douleurs à leurs filles, à leurs belles-filles.

Il existe une torture physique, trop facilement appliquée en Chine; c'est celle qui consiste à serrer, plus étroitement qu'à l'ordinaire, les bandes qui enveloppent le petit pied en voie de mutilation d'une pauvre enfant. De la rue, j'ai assisté quelquefois à pareille scène et vraiment rien n'est poignant comme de voir la petite fille se tordre sous la douleur, pendant que la mère serre, serre toujours. Il n'y avait pas à s'y tromper : ce n'était pas une mère cherchant à gratifier son enfant d'un *irrésistible appât de beauté*, mais bien une harpie en fureur poussant des cris de bête, dont la cruauté s'exaspérait par la résistance qu'elle rencontrait.

Il est heureusement des exceptions à cette affectation de mépris pour le sexe faible et au traitement brutal qui s'en suit trop souvent. J'ai connu des familles où mère et filles, sans avoir l'ascendant du père et des fils, maintenaient une parcelle d'indépendance et d'autorité, dont les conséquences étaient paix et concorde dans le *home*, absence de toute rudesse, de toute manifestation susceptible de porter atteinte à la dignité de la femme. Il faut espérer que ces mœurs plus conformes à certain idéal social se développeront de plus en plus, qu'une part légitime d'influence et de respect sera enfin abandonnée au sexe trop méprisé à l'heure actuelle.

La coutume barbare de la mutilation du pied tend aussi, non à disparaître, mais à se limiter quelque peu. De hauts mandarins donnent l'exemple, comme le taotai Ling, que j'ai connu à Tchentou. Mais il est facile de comprendre que cette coutume résistera longtemps à tous les assauts, étant donné qu'elle est devenue le *signe de beauté le plus caractéristique de la femme chinoise*, que le pied de l'Européenne semble au fils de Han *la dernière des difformités*, le

vice rédhibitoire par excellence. Rien n'empêche ou ne rompt plus facilement un mariage que la *tromperie* sur le *volume du pied de la future*, que la constatation par l'homme, d'un « lis d'or » de dimensions supérieures à celles supputées à l'examen d'un soulier usagé.

La situation d'infériorité de la Chinoise par devers l'homme étonne, de prime abord, l'Européen, lui fait formuler certains jugements qui se déduisent moins d'un examen rigoureux, approfondi des causes déterminantes de cette situation, que de l'impression d'un état de choses manifestement en conflit avec nos conceptions ancestrales du rôle de la femme. Avant de crier à l'erreur, il serait bon cependant de rechercher quelle est la genèse de ces mœurs non spéciales à la Chine, mais répandues dans tout l'Orient.

Le philosophe, l'éducateur chinois, après avoir étudié la femme, avoir scrupuleusement supputé ses qualités et défauts, ont jugé bon de se mettre en garde, de prendre certaines précautions. Le calcul était plein de prudence, mais ils ont exagéré ces précautions, qu'ils avaient cru devoir prendre contre certaine absence d'équilibre physique et moral, dûment constatée chez elle. De ce qu'ils l'avaient pesée et trouvée trop légère, trop frivole, ils concluaient que la maîtrise de soi, la raison ne pouvaient être les qualités directrices d'un être souverainement affectif et émotif ; qu'il fallait donc le maintenir en une rigoureuse tutelle. Et mettant leurs actes en harmonie avec les rigoureuses déductions d'une juste observation, ils décrétèrent que le *servage* devait être la condition d'existence logique et normale de la femme. Ils ne virent pas qu'ils attentaient à sa santé physique et morale ; ils ne devinèrent point qu'à la trop comprimer, ils exaspéraient ses défauts, atrophiaient ses qualités, se privant ainsi d'un auxiliaire, toujours précieux quand bien

conduit. Nous, Européens, nous sommes tombés dans l'erreur contraire, créant, peu à peu, un être artificiel s'éloignant de plus en plus de la vraie femme, un être réduit au rôle de poupée, de fausse idole, qu'on pare, qu'on encense par crises, par vaine gloriole, poupée qui, trop souvent, devient un tyran à l'autorité tapageuse, impudente, sans frein ni mesure.

Le sort de la jeune femme chinoise s'améliore un peu dès qu'elle met au monde un fils. Un fils, c'est la joie générale : les ancêtres tressaillent d'allégresse dans leurs tombeaux et le père est maintenant assuré que les devoirs cultuels lui seront rendus après sa mort, qu'*heureuse sera la survie*, que le rejeton ne pourra omettre de veiller scrupuleusement à ce que rien ne lui manque dans l'autre monde.

La fille ne saurait être la *prêtresse d'une telle religion* : elle en est jugée indigne. C'est pourquoi sa naissance n'est jamais saluée avec bonheur, laisse indifférent l'*égoïsme familial hypnotisé par la tombe*. Elle grandira pour le mariage, pour la *procréation*, son *vrai rôle étant de fournir à la société les officiants du culte ancestral*. Épouse, elle attendra dans l'angoisse la venue du petit pontife et, lui né, n'aura pendant de longues années d'autre souci que de le voir grandir pour une union, la plus hâtive possible. Car alors, ce sera le soulagement, une parcelle d'autorité qui lui reviendra ; ce sera le droit de guider la nouvelle mariée, de lui imposer ses volontés, de passer à ses épaules le fardeau du ménage, de lui faire subir les petites avanies dont elle a été abreuvée jusqu'à ce moment.

Dans toutes les familles pauvres, la naissance d'une fille est regardée comme une calamité, une charge intolérable. On ne demande point à un père combien de filles il a, mais bien quel est le nombre de bouches inutiles qu'il abrite dans sa maison. Aussi, à certaines époques de

l'année, quand les réserves sont épuisées, que la récolte s'annonce maigre, lui semble-t-il naturel d'abandonner une fille, un soir, dans le champ voisin, *nue, de tout haillon*. Si elle a quelques jours ou quelques mois d'âge, la fraîcheur de la nuit la tue rapidement, sinon les porcs, dans leur ronde matinale, achèvent-ils l'œuvre de cruauté ou d'*impuissance* commise la veille. L'artisan fera de même, jettera l'enfant au coin d'une rue.

J'ai dit « impuissance » à dessein, vraiment, car la pauvreté est telle en Chine, si effrayante, et les sentiments *altruistes* si peu développés, en raison même de cette misère générale qui engendre fatalement l'indifférence ; elle est telle, la pauvreté, dis-je, que les parents doivent renoncer à nourrir *tous* leurs enfants ; la fille méprisée est donc toujours sacrifiée.

En présence de tels actes, les nations européennes se hâtent de vouer au mépris, à la *vindicte universelle* un peuple qui oublie le premier et le plus sacré des devoirs : elles oublient que chez elles l'*œuvre de mort* s'accomplit autrement, mais n'est pas moins attentatoire aux principes humanitaires, avec mêmes conséquences pour la société. On ne s'inquiète pas non plus de chercher les causes de tels errements, encore moins les moyens d'y remédier. La Chinoise a les mêmes entrailles que la mère européenne, et si, dans certaines circonstances, elle commet un acte de cruauté manifeste, elle n'y manque nullement une intention de mal faire : il n'y a plus rien pour l'enfant, il est condamné à mourir de faim. Il succomberait dans la chaumière si une idée superstitieuse ne la poussait à l'abandonner dehors. Grand malheur pourrait s'abattre, en effet, sur la famille si la victime succombait à l'intérieur du logis. Il faut le dire très haut : c'est une *nécessité absolue, poignante, qui détermine les parents à cet abandon meurtrier*.

L'existence économique du Vieil Empire est si précaire, ses ressources actuellement utilisées si restreintes, que la majorité de ses habitants vit au jour le jour, à la merci d'une perturbation atmosphérique qui donne sécheresse ou pluie trop abondante. Lorsque l'Europe, la grande spoliatrice, en viendra à de meilleurs sentiments, ne se contentera point de prôner hypocritement les vertus humanitaires, aura une pitié vraiment agissante, eh bien ! ce jour-là, le plus vaste champ pourra s'ouvrir, en Chine, à ses manifestations les plus justifiées de générosité et de charité. Jamais nos philanthropes ne trouveront *plus désolante misère à soulager* ; car si la pauvreté est grande dans certaines contrées d'Occident, on *n'y meurt pas de faim*, au moins comme en Extrême-Orient. Et voyez comme la mise en action de belles vertus est toujours récompensée ; en assurant au Chinois le riz ou le pain quotidien, en lui enseignant l'exploitation de richesses à lui, existantes sur sa terre, mais qu'il ignore, vous accroîtrez vos propres ressources, vous augmenterez encore le bien-être de vos peuples. Vous en trouverez la preuve plus loin, quand viendra l'étude de la question économique.

Il n'y a pas que la fille qui soit une bouche inutile : il y a aussi le vieillard. Il subit le même sort qu'elle ; on « l'oublie » un jour hors du logis, un soir d'hiver ; la porte ne s'ouvre point aux appels désespérés de sa voix chevrotante qui supplie. Il meurt !.. il *n'y avait plus de riz*, de galettes de maïs pour lui, même point une pauvre tranche de han tsai. C'est le destin, il n'y a qu'à s'incliner ; et cet acte, pour les parents, ne semble nullement entaché de barbarie.

C'est ainsi que finit quelquefois, très rarement faut-il l'espérer, l'être si respecté dans l'Empire du Milieu, ce vieillard entouré de tant de vénération, de tant de soins dans la famille où l'existence matérielle est assurée.

Avant donc de lancer toutes nos foudres contre la barbarie du fils de Han, analysons les faits, considérons la situation économique lamentable d'une vieille nation *engourdie dans une routine millénaire, qui la condamne aux pires nécessités*. Le mal est curable au plus haut degré; aussi faut-il espérer que la race blanche oubliera quelquefois ses jalousies de peuple à peuple, pour venir en aide aux représentants d'une trop vieille humanité que trop de malheurs ont endurcie, dévoyée.

Quant j'aurai dit quelle distance sépare l'époux de la femme, même aux heures où les différents membres d'une famille se réunissent pour le repas, j'aurai achevé de caractériser le foyer chinois. A aucun moment de sa vie, la mère *ne peut s'asseoir*, avec ses enfants, à la table du seigneur et maître. Celui-ci mange seul sans daigner jamais partager son repas avec l'épouse : les fils eux-mêmes ne sont pas conviés à sa table. Les réunions quotidiennes de l'intimité familiale, en nos pays, les causeries du soir après le travail du jour, où père, mère, enfants s'interrogent, se communiquent leurs secrètes pensées, préparent et discutent leurs projets d'avenir, toute cette confiance, cet appui mutuel n'existent pas en Chine. C'est la rigoureuse séparation, *l'isolement systématique* de ceux qui devraient se confondre en une affectueuse égalité, ne former qu'une seule âme synthétisant les communes aspirations.

Que s'ensuit-il de pareil état de choses? C'est que le respect filial en Chine est plus fait de crainte que d'amour vrai; que l'enfant ne peut avoir pour son père cette tendresse, cet abandon de soi, qu'on observe dans les familles de race blanche. On dit que la crainte est le commencement de la sagesse: c'est juste, mais on remarquera que le proverbe se garde bien d'aller jusqu'à prétendre que la crainte est *toute* la sagesse. Il s'arrête à

temps, prudemment, nous permettant d'inférer que l'affection naturelle, spontanée, libre de toute contrainte, sera *génératrice de plus de dévouement, de plus de fidélité*, que la *piété filiale imposée aux jeunes Chinois*. Cette déduction est si vraie que le jour où l'on étudie de près l'organisation familiale du Céleste Empire, il devient trop évident que cette autorité paternelle, *trop basée sur la crainte*, sur le *prestige escompté d'un sévère isolement*, a dû être solidement étayée par le législateur, pour produire tout l'effet attendu. Les peines les plus terribles ont été prononcées contre le fils dénaturé, manquant au plus sacré des devoirs: *l'adoration du dieu qui l'a procréé*. Etant donnée l'horreur de ces châtiments, leur degré de raffinement, il est logique de penser que le règne de la tyrannie paternelle ne s'est pas fondé sans heurt ni révolte, toute exagération d'autorité étant fatalement suivie de réaction. Le législateur a triomphé cependant des dernières résistances et consacré un jour définitivement la toute-puissance du père sur la famille. Le fils de Han s'est soumis à la loi et rares maintenant sont ses manquements à l'ordre établi. Nulle race autant que la sienne ne se soumet aussi *passivement à un joug*, qu'elle s'est vu, à une heure donnée, *contrainte d'accepter ;* dans l'avenir même, il sera exceptionnel qu'elle cherche à le secouer.

Pour donner une idée de l'effrayante sévérité des châtiments qui atteignent le fils que la folie a poussé jusqu'à attenter aux jours de son père, il suffira de rappeler que le supplice des « cent mille morceaux » est celui inventé pour la punition d'un tel crime et que la cité où le meurtre immonde a été perpétré est condamnée à disparaitre... est rasée de fond en comble.

CHAPITRE XXXVI

LE LOGEMENT DE LA FAMILLE CHINOISE

En décrivant la maison chinoise actuelle, on décrit celle qui se construisait il y a des milliers d'années : tout est immuable en Chine, l'habitation comme le reste. Et il n'y a pas trente-six types de maisons, des styles correspondant à des époques différentes; non, le type créé ne présente aucune variété dans ses grandes lignes et quand le riche Chinois bâtit son *kong kouan* (hôtel) ou sa maison de campagne, il ne pourra obtenir de son architecte une construction différente de celle du voisin. Vous ne verrez jamais autour d'une ville de l'Empire, dans sa banlieue, cette multiplicité de châteaux, maisonnettes, pavillons, chalets de nos régions, où le goût, l'originalité de chacun s'en est donné à cœur joie. Tous les riches se logent de la même façon et la maison du pauvre est copiée sur celle du riche, en est le type réduit, tout simplement. L'habitation est plus ou moins profonde, les ailes plus au moins étendues; les corps de bâtiments, séparés par autant de cours intérieures, peuvent se multiplier suivant l'importance du local, mais vous retrouvez partout, non seulement le schéma primitif, mais encore la reproduction exacte du modèle existant.

Les matériaux employés sont, comme j'y ai fait allusion en décrivant les rues de Tchentou, la brique, l'argile brute ou mélangée de terre, qui forme, avec un clayonnage de bambou, ce que nous appelons « torchis »; si le

bambou n'est pas employé, on obtient alors le mur en terre, qu'on peut voir encore dans certaines campagnes de France.

La pierre est très rarement employée; quelquefois, pour les soubassements, mais jamais pour la construction des murs. Le marbre est encore moins utilisé : je n'ai pas vu à Tchentou, la capitale d'une province plus vaste que la France, un seul hôtel particulier où entrât un seul morceau du précieux calcaire, qui abonde cependant dans la vallée du Yang-Tsé et les montagnes encaissantes de certains de ses affluents. Pour le toit, c'est la tuile qu'on voit partout; ce n'est que dans les campagnes qu'on observe des maisons couvertes en chaume et encore très rares, plus rares qu'en Europe, sauf dans quelques régions très pauvres.

J'ai remarqué qu'au Setchouen, qui est cependant le territoire le plus favorisé de la Chine à tous les points de vue, l'emploi de la brique, qui donne encore, même sur une faible épaisseur, une vraie construction, une habitation confortable, diminue de plus en plus : elle est remplacée par le bois et le torchis, beaucoup plus économiques. C'est que la Chine, à l'encontre des nations de race blanche, qui augmentent chaque jour leur bien-être par l'exploitation rationnelle et scientifique de leurs ressources, la Chine marche *en s'appauvrissant* et sa misère, que j'ai dite si effrayante déjà, n'ira qu'en grandissant, si l'Europe ne vient à son aide et, triomphant d'une routine millénaire, n'entraîne enfin le fils de Han vers l'utilisation de méthodes moins surannées, moins atrophiantes.

L'emploi de la brique se fait donc de plus en plus rare; car elle est devenue trop chère pour les ressources actuelles de la masse. Les constructions en bois et torchis ne durent pas, c'est vrai, mais comme on n'a jamais

d'avances, jamais d'argent disponible, on se contente, Etat et particuliers, de bâtir du provisoire.

Le fer, très abondant dans presque toute la Chine, n'est pas utilisé pour l'habitation : il remplacerait cependant très avantageusement le bois vert dont on se sert et qui devient de plus en plus rare, par suite très onéreux. Mais pour employer le fer, il faudrait installer des fonderies avec un outillage, qui n'existent pas encore dans l'empire.

Qu'est donc la maison chinoise, son aspect, la distribution générale des pièces du logement?

Pour en donner une description aussi exacte que possible, je prendrai comme type le kong kouan, ou hôtel particulier, qui réunit toutes les perfections de la construction pour habitation. Il comprend trois corps de bâtiments sans étage *(san tchong tang)* situés l'un derrière l'autre et séparés par deux cours intérieures dallées. A droite et à gauche de ces cours, se trouvent les bâtiments réunissant les différents corps, les *tchen fang;* ils constituent ce qu'on peut appeler les ailes *(eul fang),* les oreilles de la maison, *eul* signifiant oreille. De très larges portes isolent les sections principales et les cours les unes des autres. Ces portes ont des ouvertures latérales pour la circulation courante ; les grands battants ne s'écartent que pour les réceptions officielles ou les hôtes de distinction qu'on veut particulièrement honorer.

Le corps de bâtiment du fond est le plus important ; il comprend généralement une grande pièce centrale, ou salle d'honneur *(ta tang),* et de chaque côté deux autres pièces qui servent de logement à la famille, aux femmes principalement, qui sont toujours reléguées dans la partie la plus discrète, la plus reculée de la maison. Indépendamment du grand salon, *ta tang,* il existe de petits salons de réception sur les ailes, des *siao tang,* deux géné-

ralement. Les dimensions de ces pièces sont assez re: treintes, de 4 à 5 mètres de long sur 3 à 4 de large et de haut. Les autres chambres destinées au logement o au travail des membres de la famille et du personnel (domestiques sont de dimensions égales, ou plutôt inf(rieures. Il y en a de fort petites, toujours suffisantes a Chinois, qui dit couramment : « Quelque grandes qu soient les richesses d'un homme, quelque somptueux qu soit son palais, une chambre de huit pieds carrés suffi toujours pour le repos de la nuit. » Il y a généralemei un plancher dans les pièces principales ou un dallag(mais le plafond est plus rare. Quand il existe, il est sou vent découpé à jour au milieu et sur les côtés, ce qui e: avantageux l'été, mais glacial l'hiver, dans les provinc(du centre et du nord de l'empire.

En décrivant la pièce centrale du grand corps de bât ment comme un salon d'honneur, j'ai supposé que l maître de céans avait un *tsé tang*, ou temple des ancètre: bâti excentriquement dans le jardin, au milieu d'un bou quet de bambous, par exemple, mais il n'en est pas tou jours ainsi ; alors, cette pièce centrale doit être débaptisé de son titre de salle de réception et devenir le tsé tan; le sanctuaire où la famille va régulièrement porter au *sien jen* (ascendants) le tribut d'adoration qui leur est dû La porte d'entrée de ce lieu saint est ronde, je ne sais pou quelle raison Ce tribut cultuel apporté aux ancêtres n'e: jamais négligé par le Chinois ; car sur lui repose tou l'édifice de bonheur et de prospérité dont il peut jouir dan la vie. Le jour où les mânes des sien jen ne recevraiei pas la part de vénération, la part d'offrandes légitimemei dues, la ruine de la famille sacrilège serait proche. Auss le sanctuaire, le tsé tang, est-il toujours rigoureusemei entretenu. Mais l'ancêtre n'est point la seule puissanc redoutée : il y a encore celle du dragon, de celui qui di:

tribue, lance dans les airs les bonnes et mauvaises influences, d'où émane richesse ou pauvreté, succès ou faillite. Pour arrêter les influences mauvaises, un mur très haut s'élève toujours en face de la porte d'entrée du kong kouan ; sa vue, son aspect massif ne manquent pas de vous frapper chaque fois que vous passez près d'une de ces demeures.

Si nous continuons l'examen de la maison, nous remarquons que l'éclairage laisse grandement à désirer, que le nombre de fenêtres est insuffisant ; il y en a bien du côté intérieur, lesquelles donnent sur les cours, mais il n'en existe pas du côté extérieur, regardant l'espace libre qui entoure les bâtiments. Toutes les pièces sont si sombres, pour cette raison, qu'elles donnent à l'Européen l'impression de caves. Ces fenêtres ne ressemblent en rien aux nôtres ; ce sont des ouvertures munies de claires-voies, sur lesquelles on colle un papier transparent, la vitre étant inconnue en Chine, sauf pour quelques mandarins ou commerçants, qui ont vécu sur la côte, dans les grands ports, et l'ont apportée pour orner leur kong kouang. La persienne-contrevent est aussi inconnue dans l'intérieur.

J'ai dit que les différents corps de bâtiment étaient sans étage ; j'ai vu cependant à Tchentou des kong kouan surélevés d'un grenier, non d'un véritable étage. Ce mode de construction est motivé par la nécessité d'échapper à l'inondation annuelle des parties basses de la ville, d'avoir un refuge contre les eaux qui envahissent toutes les pièces ordinaires. Règle générale, d'ailleurs, toute maison chinoise a ses cours inondées chaque fois qu'une pluie se prolonge quelque temps ; c'est qu'on ne s'occupe point de donner au terrain une pente d'écoulement, que le système de caniveaux ou de simples rigoles se réduit à presque rien.

Toute cette question d'évacuation des eaux de pluie,

que l'Européen considère avec raison comme si importante, même en dehors du point de vue « hygiène », laisse le Chinois complètement *indifférent*, lui si primitif par certains côtés.

Si le kong kouan est quelquefois surélevé d'un grenier, par contre, il n'a jamais de cave et ses planchers sont presque en contact avec le sol, ce qui rend les pièces très humides. Le fils de Han n'a pas éprouvé le besoin de construire de cave pour deux raisons : c'est qu'il ignore l'hygiène dans ses notions les plus élémentaires et qu'ensuite il n'a pas d'approvisionnements comme nous, pour des années consécutives. Il n'a pas de bière, de vins à loger, à laisser vieillir, point d'alcool, heureusement, ou fort peu, quelques jarres à peine, sa boisson ordinaire étant invariablement le thé. De réserves alimentaires, il n'en a pas davantage, lui qui vit au jour le jour. Les marchands eux-mêmes ont des magasins très peu achalandés, ne possèdent que le strict nécessaire pour la vente courante.

Le kong kouan manque encore de ce complément indispensable, aux yeux de l'Européen, de toute habitation : je veux parler de la *cheminée*, il n'en possède pas. A Tchentou, où le froid est très vif cependant durant plusieurs mois de l'année, on ne peut se chauffer faute d'un foyer et de l'exutoire nécessaire. Le seul appareil de chauffage quelquefois employé est le *ho pen*, sorte de brasero, qui brûle au milieu de la chambre, consomme soit du charbon ordinaire, soit du charbon de bois. En France, pareil système serait dangereux, provoquerait des accidents; en Chine, point : les maisons ferment si mal, ont tant d'ouvertures, de fissures, là où normalement elles ne devraient pas en avoir.

Il y a peu de chose à dire sur le côté décoratif du kong kouan : c'est une construction fort simple, très primitive, avec quelquefois des dorures et des moulures sans carac-

tère. Quant à des sculptures proprement dites, je n'en ai jamais vu que dans les temples.

En résumé, l'habitation chinoise dite luxueuse est fort peu confortable : mal éclairée, *trop ou pas assez ventilée,* très *humide*, de *propreté plus que douteuse,* elle est plutôt malsaine et n'a aucun des multiples avantages que la science a conférés à notre maison moderne. Elle reste même bien au-dessous des demeures de nos grands ancêtres, des habitations construites, il y a plusieurs siècles, qui avaient au moins des murs solides, épais, mettant à l'abri du froid et de la chaleur. Bref, on ne saurait mieux la caractériser qu'en l'appelant de l'expression un peu vulgaire de *baraque* ou *maison de carton*.

Et ce qui nous étonne le plus dans la conception de la maison chinoise, c'est sa forme *immuable* qui ne tient nullement compte de climats très différents, en un immense pays qui, tropical dans le sud, est glacial, hyperboréen dans les provinces du nord.

Ayant pris le type le plus complet de la construction d'habitation, on en connaîtra les formes dérivées dès qu'on saura qu'elles ne sont que la réduction, sans déviation, du grand modèle, depuis la maison à deux corps de bâtiment, à un seul corps, jusqu'à la simple cabane qui reproduit une pièce du kong kouan décrit.

Quant aux temples, lesquels reproduisent la grande architecture chinoise, ils sont beaux, souvent élégants, avec pavillons aux toits gracieux soutenus par des colonnes sculptées, de grande finesse. Mais, si l'on considère l'ensemble, on ne trouve rien de la *grandeur*, de la *hardiesse de conception* et *d'exécution*, de la *majesté* de nos cathédrales, par exemple. Le bâtiment principal d'une pagode, avec ses colonnes grêles de pierre ou de bois laqué, soutenant directement une superstructure jamais élevée de plus de 8 à 10 mètres, ne peut être comparé à cette masse

imposante du temple chrétien aux formidables piliers, qui s'unissent par ces grandes voûtes destinées à supporter un nouvel édifice s'élevant à 60 pieds dans les airs. Les clochetons si gracieux de la construction chinoise sont aussi laissés bien loin en arrière par ces tours, *ces flèches*, merveilles de puissance et de beauté, où la pierre vaincue, domptée, s'est pliée, telle une argile souple, à tous les caprices de génies de la sculpture.

En Chine non plus, vous ne rencontrez jamais ces grandes œuvres architecturales qu'élevèrent, dans le cours des âges, pour les rois et les peuples, de sublimes artistes aux conceptions grandioses, si hardiment réalisées à des époques où les moyens d'action dont dispose le constructeur moderne étaient si réduits. Si l'on compare aussi l'architecture grecque aux créations les plus admirées du Céleste Empire, on constate bien vite que le fils de Han ne peut lui opposer rien d'aussi grand, d'aussi *puissant*, rien *d'immortel* comme ses œuvres à elle. Et si l'on recherche plus loin encore, où voit-on que le poète ou l'historien chinois aient jamais pu nous décrire des travaux de leurs potentats égalant les merveilles de Ninive et de Babylone? Qu'est la fameuse grande muraille en tant qu'œuvre architecturale? Pas autre chose qu'un *grand et haut mur très long, très long*. Et les travaux d'irrigation accomplis, le Grand Canal! Des œuvres de patience, où l'intelligence, l'originalité des conceptions, une *science véritable*, ne se sont jamais déployées. D'immenses troupeaux de travailleurs, tout un peuple passé à l'état de terrassiers, peinant, creusant dans des plaines sans limites, et ce fut tout... des bras, guère de cerveau.

CHAPITRE XXXVII

LE VÊTEMENT

Il en est du vêtement comme de la maison : il n'a pas varié depuis des milliers d'années. En Chine, on ignore ce qu'est *la mode;* le jeune mandarin le plus progressiste, la *tai tai* (grande dame) la plus élégante, s'habillent encore maintenant comme s'habillaient les contemporains de Confucius; et leur costume ne diffère de celui de l'artisan que par la richesse de l'étoffe.

La forme du vêtement ne varie pas non plus avec les saisons; son épaisseur n'augmente pas; les pauvres se contentent d'accumuler sur leur corps toute leur garde-robe et, quand la température redevient clémente, ils enlèvent peu à peu toute la série qu'ils n'ont point quittée depuis des mois. Les riches ou gens à l'aise portent une fourrure l'hiver ou un vêtement ouaté. C'est qu'on n'a pas, en Chine, cette précieuse ressource qu'est la *laine* ou plutôt on ne l'utilise point. Il serait compréhensible que le fils de Han, au temps où il se cantonnait sur les rives alluvionnaires du Houang-Hô ou du Waï, n'ait pas tissé la laine de moutons qui, s'ils existaient, devaient être rares en pareille région. Mais sitôt qu'il entreprit de refouler les « barbares » qui l'environnaient de tous côtés, qu'il étendit son territoire vers le nord, le sud et l'immense Ouest, il rencontra de nombreux peuples, pasteurs de brebis, dont le vêtement grossier lui était une indication,

pouvait l'amener, lui, tisseur plus habile, à tirer parti de ces belles toisons aux filaments si légers, si chauds, toujours faciles à se procurer, de bêtes domestiquées. Il n'en a rien fait; il s'en est tenu au vêtement de soie, de coton, ou de *ma pou* (ramie).

La laine lui aurait rendu d'autant plus de services que la soie est un produit de luxe, jamais accessible à la masse, et qui ne dispense point, en dehors de la saison chaude, du port d'autres vêtements. C'est en même temps un tissu fragile, nullement pratique, surtout pour le sexe fort, qui, cependant, en fait usage plus que la femme. Il sied bien à la classe riche d'un peuple qui a horreur de tout mouvement, s'emprisonne dans une chaise mal commode chaque fois qu'il est obligé à un déplacement, tend, en un mot, à se *momifier* physiquement.

Le coton est le textile le plus employé : teint en bleu, il sert, au Setchouen, à vêtir toute la population qui ne peut faire les frais d'un costume de soie, c'est-à-dire les neuf dixièmes des habitants.

Le ma pou est infiniment moins utilisé; les classes pauvres et aussi la classe moyenne en font des vêtements d'été.

La forme du costume chinois est la robe; le fils de Han ne trouve rien d'aussi seyant, d'aussi élégant; il a un mépris profond pour nos vestons et jaquettes étriquées. Comme il n'existe pas de mode chez lui, il ne comprend pas pourquoi notre tailleur a *rogné ici*, *découpé là*, bâtissant un ensemble qui lui paraît le dernier mot de l'extravagance. Les basques de notre habit à queue le laissent pensif, le mettent en face d'un problème insoluble; il en vient à croire sincèrement que c'est par *esprit d'économie* que nous avons supprimé de l'étoffe là où il lui paraît que, *normalement*, il devrait y en avoir. Mais ce qui est le plus grotesque à ses yeux, c'est le smoking de toile blanche

que les élégants Européens de Hong-Kong, Shanghaï ou Tien-Tsin exhibent l'été pour un dîner ou une soirée. Ce costume, dont le bord inférieur, découpé en cœur, en arrière, atteint difficilement la naissance des lombes, lui semble le comble *du ridicule et de la ladrerie*. Nous ne devenons des gens respectables, des civilisés, qu'en hiver, lorsque nous endossons des manteaux, des pardessus. Vous ne seriez jamais plus admiré dans une ville de l'intérieur que le jour où vous vous promèneriez dans les rues avec une robe de chambre à grands carreaux, très voyante, de beaucoup d'ampleur ; vos complets jaquette ou redingote les plus « smart » ne seraient au contraire remarqués que pour être l'objet du plus profond dédain.

Quand je remontai le Yang-Tsé, j'avais l'habitude de courir sur les berges dans le costume de toile ou de drap le plus simple que je possédais et, même le soir, je ne m'embarrassais jamais d'un pardessus. Mais la veille de notre arrivée à Tchong-King, le temps s'étant considérablement refroidi, j'endossai une sorte de mac-farlane peu élégant, à notre sens. Tout l'équipage n'en tomba pas moins en admiration devant ce manteau ; et l'on me fit demander par l'interprète pourquoi je n'avais pas mis, dès le début du voyage, un si beau costume.

L'orgueilleux Chinois s'imagine que nous ne connaissons pas la soie, que pareil tissu n'a pu être inventé par des « Barbares ». Si on lui réplique que la précieuse étoffe est aussi commune en France qu'en Chine, mais que l'homme laisse à la femme le soin de la porter, il ne comprend plus ; il devient subitement incrédule, ne pouvant supposer qu'en aucun pays la soie reste l'apanage à peu près exclusif du sexe qu'il considère si inférieur. C'est le *contraire* qu'il admettrait.

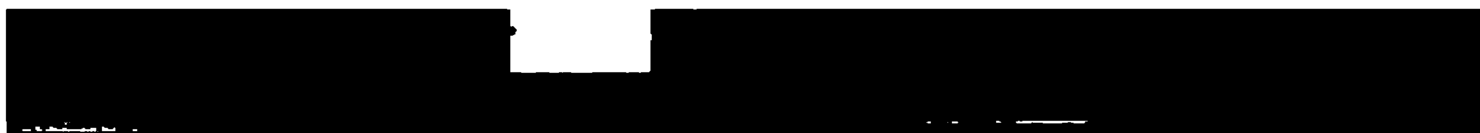
En dehors de la robe, le Chinois porte une sorte de culotte, ou plutôt de caleçon en soie ou coton, suivant ses

moyens. Ce vêtement, à très large fond, est serré à la cheville par des lacets; donc, notre forme de pantalon tombant lâchement sur la chaussure lui paraît-il aussi peu pratique que possible, laissant passer qu'il fait le froid et la poussière. Si notre pantalon n'est pas admiré, par contre nos chaussettes, surtout celles de couleurs voyantes, sont l'objet de sérieuses convoitises : elles sont d'ailleurs bien supérieures aux leurs, non tissées à mailles, mais faites généralement d'une pièce de coton blanc. Encore, est-ce un luxe qui n'est pas accessible à la masse.

Quant aux vêtements de dessous, au linge, le Chinois en est très pauvre : la chemise n'est pas du tout, au Céleste Empire, la commune, sinon vulgaire pièce d'habillement que le plus pauvre possède en France, dont le nombre réduit, je ne dirai pas l'absence, symbolise l'extrême dénuement. Eh bien! dans nos campagnes, le dernier des chemineaux possède autant de chemises qu'un haut mandarin chinois et il en change plus souvent. Le Chinois n'éprouve pas ce besoin de changer de linge qu'a tout Européen; il garde même volontiers la même chemise un mois, deux mois durant, et sa couleur noire de saleté ne l'incite nullement à s'en débarrasser. Cette impression physique et morale si désagréable que nous donne l'état de malpropreté de vêtements intimes n'est *ressentie à aucun degré* par lui. Les rares chemises dont se sert la classe riche ne sont guère lavées qu'en été; dans toutes les régions de la Chine où existe un hiver, et la plus grande partie du territoire en a un, on ne se *déshabille plus* sitôt le froid apparu; à Tchentou, cela *durait six mois*. C'est que l'habitant du plus confortable kong kouan n'a aucun moyen de chauffer ses pièces : il ne possède ni poêle, ni cheminée. Il craint donc de se refroidir et garde, pour se coucher, chemise et autres vêtements;



JEUNE MANDARIN DE TCHEN-TOU







il n'y a que la robe extérieure qu'il enlève avant de s'étendre sur son lit *sans draps*. Oui, sans draps : encore un luxe inconnu dans le grand empire ; le *houang ti* (empereur) lui-même n'a pas une seule paire de draps de lit. Nous, Européens, nous sommes vraiment d'un sybaritisme qui n'a pas de nom ; et notre affectation de propreté déplacée fait au fils de Han hausser les épaules. Et ce blanchissage extravagant auquel nous nous livrons, ces cols, ces manchettes d'une immaculée blancheur, que nous rejetons en hâte au bout de deux ou trois jours, dès qu'il nous semble que cette blancheur s'est altérée, n'est-ce point ridicule et sottement dispendieux? La chemise elle-même, qui se change presque aussi souvent! Pareilles habitudes sont vraiment incompréhensibles.

Autre sujet d'étonnement : en hiver, sous le manteau ou le pardessus, l'Européen a des vêtements propres, soignés. Pourquoi? Lui, le Chinois, n'a de présentable que la *robe extérieure* : les autres sont toujours sales. Malgré cela, il ne se considère jamais comme manquant de décorum, comme entaché de malpropreté, si cette robe, exposée à tous les regards, est de belle étoffe, bien conservée, sans macules apparentes. Haillons malodorants sous une robe de soie, c'est trop souvent la Chine : une admirable façade masquant une affreuse misère, faite d'inertie et d'orgueil.

Je viens de dire que le mandarin avait quelques chemises : oui, le mandarin et les riches commerçants, mais le reste de la population n'en porte jamais ; et si le dernier de nos paysans ou de nos artisans a toujours au moins deux vêtements complets, il n'en est pas de même en Chine : la majorité de la population, au Setchouen au moins, a sur le *dos tout ce qu'elle possède*. Elle n'a pas de rechange ; elle ne remplace un vêtement que quand il tombe en lambeaux. Aussi, est-il impossible de soigner

et de guérir les galeux qui sont légion. Où se procurer une robe propre pour remplacer celle à désinfecter? Le problème est insoluble tant que l'individu ne se résigne pas à entrer à l'hôpital, ce qu'il fait rarement, cette gale lui étant si familière qu'il finit par la supporter avec la plus parfaite sérénité.

Une particularité du vêtement chinois, qui frappe l'Européen et le laisse perplexe, c'est l'absence de *poches* : il n'y en a pas *une seule*. Les objets que nous y mettons d'habitude sont passés à la ceinture : c'est la façon d'opérer des coolies et ouvriers; les autres classes d'habitants les placent dans des petits sacs pendus à la robe. Les manches à l'extrémité repliée ou les bottes courtes portées en tenue soignée reçoivent aussi beaucoup d'objets, en particulier des lettres ou plis quelconques. Les lettres y sont si peu en sécurité que rien n'est plus fréquent que leur perte, le long du chemin : tout Européen qui en a confié à des coolies ou à des soldats en sait long à ce sujet.

Je viens de faire allusion aux manches d'habit repliées qui tiennent lieu de poches : c'est qu'elles sont longues, démesurément, à vous stupéfier, cherchant en vain la raison de pareille mode, ou plutôt de pareille anomalie. Toutes les classes de la société portent les manches longues, même les paysans et ouvriers, et Dieu sait le temps qu'ils perdent à les relever tout le long d'une journée.

Rien d'élégant comme les *ta sieou tze* (*ta*, grand; *sieou tze*, manche) où tant d'ampleur existe qu'il n'apparaît plus de membre supérieur. Il est perdu dans un grand cylindre d'étoffe, plus ou moins aplati, qui pend le long du corps. Il faut lancer les bras en haut et les agiter fortement pour amener le glissement de la partie inférieure de la manche, arriver de cette façon à découvrir la main. Jamais l'Européen ne pourrait se plier à pareille gêne,

ıreille servitude. L'étrange peuple qui se *lie ainsi les bras* ır *mode*, par goût, comme s'il lui *répugnait* d'être prêt à ıction, à l'effort! *Ta sieou tze* (grandes manches), vous ›s des manches de décadents!

En ce qui concerne certains accessoires de toilette, s cravates, gants et mouchoirs, dont nous usons large- ›nt, le Chinois ne s'en sert pas ou ne les connaît pas, uf le mouchoir, mais qu'il n'utilise pas de la même ›on que nous. Il l'emploie pour envelopper différents jets qu'il désire protéger, comme une montre, par ›mple. C'est généralement une pièce de coton très ılpropre, mais qu'il ne consentirait jamais à souiller de n mucus nasal : ce mucus va à la terre, toujours, celui haut mandarin comme celui du coolie; il est projeté, mme on le devine, en y mettant le pouce.

Le costume de la femme est assez différent de celui de omme : la robe est beaucoup moins longue, ressem- ınt plutôt à une blouse qui n'atteint jamais le genou; r il ne convient pas que le sexe faible ait les préroga- es d'élégance du sexe fort; la supériorité de l'un sur utre doit se montrer jusque dans le vêtement. Toutefois femme de mandarin, en tenue de cérémonie, est auto- ›ée à porter une jupe plissée.

La blouse est de soie ou de coton, suivant les moyens ›nt on dispose; le costume se complète par un pantalon ıssi de soie ou de coton, généralement brodé, sauf dans s basses classes; il est généralement très large. Les mmes du peuple qui ne peuvent s'offrir cette pièce de ›tement aussi ample la portent ajustée ou la remplacent ar des bandelettes de coton, qui remontent très haut ›us la blouse. Rien de disgracieux comme la tournure ›nérale de ces Chinoises pauvres, dont les jambes en ›rme de fuseau apparaissent ainsi tout entières, telles des ambes de caricatures dessinées pour un buste au volume

exagéré à dessein. C'est que la mutilation de leurs pie
leur impose une marche spéciale, une marche d'*ampu*
des deux jambes, qui progresserait sur pilons : il s'e
suit que les muscles de la face postérieure du membre, l
muscles du mollet, en particulier, sont atteints d'atroph
complète. Il y a même atrophie du membre inférieur to
entier, en raison de son travail fonctionnel si réduit, p
impossibilité d'une marche véritable un peu prolongé
avec un pied atrocement déformé, qui ne peut plus êt
une base de sustentation suffisante.

La Mandchoue est autrement vêtue que la Chinoise
elle porte la robe longue, comme l'homme. Est-ce l
caprice du vainqueur, du conquérant de l'empire qui
décidé que son épouse porterait le costume du vaincu, du
sexe fort? Je ne sais, mais toujours est-il que le privilège
de la longue robe est exclusivement réservé aux Mandchoues.

Quant aux objets de toilette dont dispose le Chinois, en ce qui relève de l'industrie du tissu, il ne connaît point nos serviettes ordinaires, nos serviettes-éponges si pratiques; il les admire beaucoup, mais c'est un article de luxe que la classe riche seule pourra se procurer. Nos serviettes sont si recherchées que le boy de Shanghaï et le coolie même en achètent une dès qu'ils en ont les moyens. On en fabrique de toutes petites, bon marché spécialement pour cette clientèle. Actuellement, le fils de Han emploie pour sa toilette un chiffon de coton, un torchon si l'on veut, jamais propre et qui sert indéfiniment, sans lavage; car on apprécie qu'il se nettoie de lui-même en étant plongé dans l'eau, pour les soins de propreté du corps.

Reste la question chaussure. Ici encore, le Chinois n'a que des produits inférieurs à ceux de l'Européen. Ses souliers ou bottes n'ont ni la finesse, ni l'élégance, ni la solidité des nôtres. A Tchentou, la classe aisée circule

avec des chaussures d'étoffe et de feutre, si peu pratiques qu'à la moindre pluie le pied est complètement mouillé, surtout dans des rues où stagne l'eau, où la boue est toujours abondante. Ces chaussures ont la forme de pantoufles ordinaires jamais montantes, à lacets ou à boutons. Le cuir n'est employé que pour faire des bottes grossières, pour soldats, palefreniers et la catégorie de marchands qui ne peut s'offrir une chaise. La botte de luxe est en satin noir, avec semelles de feutre excessivement épaisses; inutile de dire qu'elle n'est pas faite pour la marche, que ceux qui la portent ne circulent jamais autrement qu'en palanquin.

Depuis un an, à Tchentou, à l'école des arts et métiers, on s'est mis à fabriquer, sur le modèle européen, des brodequins grossiers. La vraie chaussure employée par tous ceux que leur profession oblige à courir les abominables routes de la Chine est le tsao hai, ou sandale de paille, laquelle n'est jamais glissante et protège bien la plante du pied. Somme toute, le Chinois, obligé de remplacer fréquemment ses souliers ou sandales, qui ne durent pas s'il s'en sert, c'est-à-dire s'il n'a pas les moyens de circuler en palanquin, le Chinois, dis-je, bien que mal chaussé et rien moins qu'hygiéniquement, dépense presque autant que l'Européen, si supérieurement pourvu à côté de lui.

Il y a peu à dire sur la coiffure : c'est l'hiver, et même presque toute l'année, une petite calotte en soie qui s'élargit au sommet si elle devient chapeau officiel de mandarin : elle est chaude, peu pratique, si l'on veut, mais elle vaut bien nos affreux melons ou notre ridicule haut-de-forme. Le chapeau de paille officiel a la forme d'un cône très évasé ; il est fort léger. La coiffure d'été du coolie ou du paysan, au Setchouen, est le *li teou*, vaste chapeau en bambou tressé, ou plutôt le chapeau de paille

à très larges ailes, si larges qu'il est nécessaire
fixer sous le menton avec une ficelle. Il en existe
une variété que le campagnard ne met que pour all
ville et dont les dimensions sont tellement dém(
qu'il est contraint de tenir les bords de ses deux
Cette variété est souvent d'une grande finesse de
Et l'on ignore peut-être que des tonnes de ruban d(
ici tressée s'expédient maintenant, chaque ann(
France pour la confection de nos chapeaux d'ét
trouve encore au Setchouen un véritable chapeau de
mais qui n'est porté que par les Chinois musulman:

En résumé, si la Chine s'enorgueillit de ses éto
soie, elle oublie que la masse de ses habitants
réduite à s'habiller de cotonnades; qu'au point
pratique, rien ne saurait remplacer la laine, qui s(
utile sur l'étendue presque entière de l'empire, non
ment comme vêtement extérieur, mais aussi (
vêtement de dessous. D'ailleurs, le fils de Han s'e
compte de plus en plus et si sa bourse était mieux g
nos tricots de laine et flanelle seraient tout de suite
tés. On l'a vu aussi, sa garde-robe est très pauvre (
gerie, de celle que nous considérons comme ind
sable : point de draps, de vagues serviettes, deux ou
autant de chemises et encore une faible proportion
population seulement. Pas de bas, jamais de chau
autrement représentées que par une pièce de coton
tée à la forme du pied, portée hiver comme été; et c
est-ce un luxe permis à la seule classe aisée; p
chaussures pratiques en bon cuir souple, qu'il n'a
par défectuosité de ses procédés de tannage. Tel
bilan de la situation du Chinois en ce qui conc(
vêtement et ses accessoires.

J'ai vu dans une grande ville, le jour de l'ou\
des examens, tout un défilé de hauts mandarins

s'enfermer pour quinze jours : derrière leur palanquin était fixée une malle minuscule, moins qu'une valise, sur laquelle était attaché un chapeau officiel numéro 2, le numéro 1 les coiffant à ce moment; et par-dessus ce chapeau s'étalait la serviette de toilette... c'était tout. Oh! simplicité des patriarches, combien loin nous en sommes à l'heure actuelle!

Je parlais un jour de toutes ces choses à un Parisien de la classe dite cultivée; je lui énumérais toutes les lacunes du confortable chinois. Tout de suite, il affirma très haut la grande infériorité de la race jaune devant la race blanche, puis, brusquement, interrogeant : « Ont-ils au moins des automobiles? » Sur ma réponse négative, il s'écria : « Mais alors, ce ne sont que des sauvages! » Subtils philosophes et fins lettrés grecs, orgueilleux patriciens de la Rome antique, qui jamais n'avez possédé l'étonnante garde-robe ou l'automobile du civilisé de l'Europe actuelle, vous n'avez pu être vraiment que des barbares, des sauvages!

CHAPITRE XXXVIII

ALIMENTATION DU CHINOIS

Une habitude fréquente en Europe, c'est de pla
le Chinois sur l'étrangeté de son mode de nourritu
parle de tendons de cerfs, de nids d'hirondelles,
geoires de requins, de boyaux de poissons, d'holot
noirs boudins gélatineux qui nous font faire la g
de viande de chien ou de rat et autres bizarreri
naires, mais tous ces produits n'entrent nullemen
son alimentation courante : ce sont des mets rech
rarement servis, sauf dans les grands festins, si
excepte la chair du rat ou du chien, qui est p
régal de pauvre. D'ailleurs, qu'est le nid d'hir
sinon un assemblage d'algues marines, dont l'
d'autres semblables, couramment, sont empl
nous par le confiseur, pour la fabrication de
fruits dont nous ne manquons pas de nous
les nageoires de requin, les boyaux de poisso
bons-nous pas fréquemment des tripes qui,
sont à la mode de Caen, mais n'en sont p
entrailles d'animal. Quant aux nageoires
nous arrive presque chaque jour de grigno
cartilagineuses d'un poisson et le squelet
cartilagineux d'une oreille de porc.

Je passe sur le tendon de cerf, étran
l'accorde, mais que voulez-vous, le Chi
des vertus qui prolongeraient certaine pl

tence, celle de procréateur; aussi, lui reste-t-il fidèle. Bref, le fils de Han se nourrit comme nous de viandes et de légumes, avec, naturellement, certaines préférences que je citerai en passant.

Il partage tout d'abord ses aliments en deux catégories qui ne répondent pas précisément à notre division en aliments ternaires et quaternaires, non plus qu'à celle de nos cordons bleus; ils sont gras ou maigres, c'est vrai, mais des légumes comme l'ail, l'oignon, le poireau rentrent dans la classe des aliments gras. *Tche houen,* c'est manger une nourriture grasse : viande, poisson, œufs, ainsi que les légumes que je viens de mentionner. Ces aliments constituent les *houen tsai*; ils se subdivisent en deux autres classes : *ta houen*, ou viande de porc, et *siao houen*, en viandes autres que celle du porc, y compris le poisson, les œufs et les légumes déjà cités.

La chair de porc est celle que le Chinois préfère entre toutes. Quand il dit « *tche jou* », je mange de la viande, il veut toujours désigner celle-là, la seule, l'unique pour lui. La chair du bœuf, du mouton, de la chèvre ou des différents animaux sauvages qui constituent le gibier le laisse indifférent : il n'en mangera que parce qu'elle coûte meilleur marché, qu'il ne peut s'offrir l'autre. Il a une telle passion pour la viande de porc, pour les parties grasses surtout, que rien au monde ne lui semble plus délectable. Quand de pauvres hères, des coolies faméliques, discutent entre eux le nombre et la qualité des jouissances matérielles dont est gratifié le *Houang ti*, le fils du Ciel, ils ne manquent jamais de citer cet extraordinaire bonheur, toujours à sa portée, de pouvoir, s'il lui en prend fantaisie, faire acheter chaque jour pour sa table 100,000 livres de graisse de porc. Et les yeux s'allument à pareille possibilité, les bouches s'entr'ouvrent comme pour absorber quelques lampées de cette

délicieuse graisse, fondue, suivant l'habitude chinoise, po être ingurgitée.

Chaque fois que je sortais dans la rue, je rencontra des gens ou j'en apercevais à la porte des auberges, do la face enluminée, les yeux injectés, les vaisseaux de tempes saillants indiquaient un état de congestion trè marqué. C'était de la congestion par excès de nourriture, phénomène excessivement fréquent en Chine, où *l'excès est la règle chaque fois qu'il y a possibilité*. La réflexion : « *I tchang lien tche te fei hong* — il a mangé à en avoir la face toute enluminée » s'entend souvent dans les rues de Tchentou. A la suite de repas de noces ou autres festins, la mort par indigestion n'est pas une rareté. C'est que la pitance du Chinois est si souvent réduite à l'extrême minimum nécessaire au maintien de la vie, qu'il mange *voracement* chaque fois qu'il en a l'occasion et d'autant plus que les victuailles ne lui coûtent rien. Ce qu'il absorbe surtout, c'est de la *graisse de porc*, un, deux, quelquefois trois grands bols pleins, terminant le repas par un peu de riz, pour enlever l'enduit gluant qui couvre lèvres et dents. Cette masse de graisse, souverainement indigeste, provoque immédiatement une congestion viscérale intense, qui se traduit à la face par l'apparition des phénomènes que je viens de décrire : il semble bien que l'homme va éclater. Nulle part, autant qu'en Chine, je n'ai observé symptômes aussi apparents d'un excès d'alimentation.

Rien n'est plus pénible au Chinois que l'abstention de graisse, rien ne désole un malade comme la prescription du *Ki ieou* (*Ki*, se priver, *ieou*, graisse) ; il en est toujours très impressionné, prend une mine déconfite et ne manque de se considérer comme sérieusement atteint. Rien non plus ne lui cause autant de joie que la levée du veto et, s'il a un nombre suffisant de sapèques, ce jour-là, il va courir à l'indigestion.

Si, en Chine, la graisse de porc et différentes huiles végétales, comme celles de ricin, de sésame ou d'arachide, sont employées pour la préparation des aliments, il n'en est pas de même de ce corps gras si apprécié de nous, qui s'appelle « beurre ». On ne le connaît pas, on n'a jamais cherché à le fabriquer : seules, des tribus barbares de l'ouest setchouennais, et aussi le Thibétain, en font un très grand usage. Le lait non plus n'est pas apprécié, le Chinois le dédaigne profondément, n'en boit jamais; seul le vieillard consent à en absorber quand il est très affaibli, que tous les autres remèdes ont échoué, mais alors le seul lait qu'il accepte est le lait de femme : on lui procure une nourrice.

Il en est un peu des œufs comme du lait : c'est un aliment de consommation point courante, qu'on ne mange que couvi, noir d'aspect et de répugnante odeur. Dans les Alpes setchouennaises, l'aborigène, à l'encontre du fils de Han, se nourrit volontiers d'œufs frais; durant notre voyage, nous en trouvâmes partout sur les routes, à l'étalage des plus petites auberges.

Je vais essayer maintenant de décrire, aussi exactement que possible, la composition habituelle d'un grand dîner à Tchentou. Tout d'abord, les plats de la cuisine chinoise apparaissent sur la table sous un aspect très différent des nôtres. Les viandes rôties seules ou entourées de légumes restent les caractéristiques de notre art culinaire; on ne les retrouve pas ici; il n'y a qu'une chair que l'on fasse rôtir, c'est celle du cochon de lait, d'ailleurs excellente ainsi (1). Les viandes sont toujours servies découpées en très menus morceaux et soigneusement mélangées : sur le même plat, vous trouvez à la fois des tranches de canard, de jambon, de poulet, de porc rôti, etc. Chacun pêche à

(1) Le canard aussi, cependant, est assez souvent rôti.

volonté dans le tas avec des bâtonnets, choisit et ingère. Le jambon, surtout s'il provient du Yunnam, est fort bon; le canard et le poulet, ou plutôt le chapon, sont toujours savoureux, engraissés avec beaucoup de soin. En dehors de ces menus morceaux, on vous apporte successivement plusieurs assiettes où nagent, dans un bouillon chaud, d'autres minces tranches des mêmes viandes ou des champignons, ou encore des algues marines sucrées. Le Chinois aime beaucoup ces soupes : il en absorbe des quantités considérables, non avec ses bâtonnets, comme me le demandait un jour quelqu'un en France, mais en buvant à même à l'assiette.

Il y a toujours des légumes, choux, petits pois, haricots, épinards, pousses de bambou ou tigelles de pois, suivant la saison : ils sont cuits à l'eau et jamais un atome de graisse ou d'huile n'y entre. Il est bien rare qu'ils soient cuits à point, l'habitude étant de les enlever de sur le feu dès qu'ils se ramollissent un peu; l'Européen a l'impression de manger des légumes crus. Pour faciliter leur absorption, l'habitude est d'y adjoindre une sauce à l'huile, *tsiang ieou*, souvent parfumée, qui ne manque jamais d'éprouver notre estomac. Le poisson se mange avec cette même préparation ou une autre variété de saumure. Certain plat excellent, entièrement inoffensif pour nous, est fait de crevettes cuites dans du riz gras; simplement assaisonné, il présente un goût agréable. Le seul reproche qu'on puisse lui faire est souvent un excès de graisse, dont on sait le Chinois si friand. L'amphytrion croirait, d'ailleurs, faire injure à ses invités s'il ne faisait préparer, avec autant de graisse qu'il est possible d'ajouter, chacun des plats qui comporte cette addition.

Un dessert de choix est une sorte de lait d'amandes très savoureux et léger à l'estomac; le meilleur fruit est une petite cerise délicieuse nageant dans du pur jus de canne.

Tout le temps du repas, le Chinois grignote des amandes d'abricot ou des semences de courge; il ne peut s'en passer. On dirait qu'elles excitent son appétit.

Une grande politesse que l'amphytrion ou votre voisin ne manque point de vous faire, c'est de pêcher, dans les plats, de menus morceaux de viande et de vous passer sa prise. Avant de saisir la tranche qu'il vous destine, il a essuyé ses bâtonnets d'un *vif coup de langue* et, après cet hommage rendu à l'hygiène et à la propreté, il effectue la prise que vous devez accepter, sous peine de grossière impolitesse. Vous pouvez recevoir ainsi, de deux côtés à la fois, ces marques de délicate attention, surtout s'il a été remarqué que telle qualité de viande a été préférée par vous.

Mais quel est l'ordinaire du Chinois, son menu journalier? La classe riche mange chaque jour un peu de viande de porc, poulet ou canard, mais surtout des potages et des légumes. Avec ces mets, on absorbe du riz sec (riz cuit à sec dans une marmite, à l'étuvée : c'est le *kan fan*, de *kan*, sec, par opposition au *hsi fan*, ou riz bouilli, aliment des pauvres et des malades), comme nous ingérons du pain dans le cours d'un repas. La généralité de la classe aisée consomme fort peu de viande : elle mange surtout du riz et des légumes, avec un petit plat de porc. Des pâtes alimentaires, telles que nouilles et vermicelle, entrent fréquemment dans la composition du repas.

Le poisson étant assez rare et très cher, au Setchouen, n'est pas un article de grande consommation.

La classe pauvre mange du riz quand elle peut : si elle est obligée de s'en passer, elle absorbe alors des galettes de froment et des pâtes alimentaires, mais surtout des légumes, beaucoup de légumes, en raison de leur bas prix, la viande lui est le plus souvent interdite, par insuffisance de ressources. Mais heureusement pour cette classe si

intéressante des travailleurs, des artisans, à laquelle Chine doit ce qui lui reste encore de santé physique morale, il existe, pour sa subsistance, le fameux fromage de haricots, appelé *teou fou*, lequel constitue un aliment très nutritif, qui est largement consommé, même par les classes riches. C'est le véritable aliment azoté du Chinois, celui qui lui donne la vigueur nécessaire à l'accomplissement de certains travaux pénibles, labeurs de bête de somme que lui impose son organisation économique actuelle. Beaucoup de gens ayant parcouru l'Extrême-Orient, y ayant même séjourné, éprouvent une admiration profonde pour le coolie chinois ou japonais, qu'ils disent exécuter des prouesses comme résistance physique, sans manger de viande, sans autrement se sustenter qu'avec quelques bols de riz, quelques tranches de légumes salés. Je ne discuterai pas ici cette question d'endurance de la race jaune, endurance, d'ailleurs, qu'on a exagérée, mais je dois signaler qu'on oublie de remarquer que le coolie ou l'artisan, dans ces contrées, trouve dans le fromage de haricots, produit alibile par excellence, l'azote nécessaire à la réfection des tissus.

Parmi les légumes de consommation courante au Setchouen, se distinguent les courges, citrouilles et concombres : c'est l'aliment bon marché, l'aliment de la masse.

Les légumes ne se mangent pas en Chine à l'état frais seulement, comme, d'ailleurs, en certains pays d'Europe on les conserve dans une saumure; ils s'appellent alo *han tsai*. Sous cette dénomination se confondent nombreuses variétés de légumes, dont les feuilles exposées à l'air sur des claies, sur des bambous, arriver à dessiccation complète. A la fin de l'automn voisinage de toutes les villes et villages, on aperçoit menses espaces où sont perchés ces légumes. C'est s

un grand chou, ne pommant point, qui fournit le principal contingent de han tsaï. Sitôt sèches, ces feuilles sont mises dans une saumure (*han*, veut dire salé, et *tsaï*, légume) et conservées ainsi pour les besoins de la consommation. C'est un article important de commerce, qui s'en va partout où la culture maraîchère est peu développée.

Lorsqu'il se met à table, le Chinois ne s'entoure pas de tout le luxe d'objets qui nous est habituel; il a ses bâtonnets et quelquefois une petite cuillère en faïence, à manche court, mais c'est tout. Pas de fourchette, jamais de couteau : sa viande est découpée à l'avance en très menus morceaux, comme je l'ai dit, et je ne l'ai vu à aucun moment partager un fruit, pomme ou poire, par exemple, avec un instrument tranchant. Comme les viandes, ces fruits sont servis découpés à l'avance en tranches minces. Il ne consomme pas non plus de fromages au lait et le couteau lui serait encore inutile.

Pour ce qui est de l'argenterie, ou ustensiles plus simples assez coûteux quand même, il n'en paraît pas sur la table du haut mandarin, encore moins sur la table des autres classes. Les bols, soupières ou autres récipients dont se sert le Chinois sont des plus simples et, généralement, en terre ou porcelaine commune; nos genres de plats ne sont pas fabriqués par lui. Il prend son thé dans un simple bol, où la feuille infuse directement sous un couvercle *ad hoc*, mais les belles théières en argent et vermeil restent l'apanage de l'Européen.

Pour faire la cuisine, il n'a pas non plus les appareils perfectionnés dont nous disposons : sa batterie de marmites, casseroles, grils, rôtissoires, etc. est des plus rudimentaire et ne comprend pas le quart des ustensiles que nous employons. Les fourneaux et fours perfectionnés que nous possédons n'ont pas encore été inventés par lui, pas plus qu'il n'a su produire et discipliner le gaz d'éclai-

rage et de chauffage à la fois. Sa vaisselle se réduit à quelques bols et à de petites assiettes, qui ressemblent plutôt à des soucoupes. Il n'a pas de verrerie, ce produit ne lui étant connu que par les importations d'Europe. Il exploite le cristal, il y taille des tabatières et des lentilles pour ses lunettes, mais il n'en fabrique pas les délicats récipients qu'on voit sur nos tables.

Quant au linge, nappes et serviettes, dont use la majorité des peuples de la race blanche, qu'on juge indispensables, surtout la serviette, le Chinois ne s'en est jamais servi et n'en voit pas la nécessité. A la fin du repas, il se passe sur la bouche, puis sur la figure, un chiffon de coton trempé dans de l'eau chaude et, ce faisant, il se maintient dans les règles d'une minutieuse propreté.

Quand on a vécu quelque temps en Chine, on est stupéfait de reconnaître combien artificielles sont certaines nécessités de notre civilisation actuelle : il n'en reste pas moins établi que c'est le progrès, que notre bien-être en est sensiblement accru ; il s'accroîtra même si bien, qu'un jour viendra où nous deviendrons des *peuples fainéants* comme les rois de l'histoire. Nous en viendrons même à redouter l'effort qui nous a valu ces nouvelles conditions d'existence ; et, manquant alors de l'énergie nécessaire pour les maintenir intactes, nous nous reposerons dans la décadence, l'usure de toute vitalité, criant à notre tour « du pain et des jeux », non plus le cirque : ce serait trop de brutalité pour notre sensiblerie maladive, si loin du vrai sentiment d'humanité, non, mais le théâtre... de marionnettes.

CHAPITRE XXXIX

ARTS ET INDUSTRIE

1° *Alimentation.* — Il y a peu de chose à dire sur l'industrie de l'alimentation : le Chinois a tiré tout le parti possible des ressources dont il dispose. Ce qu'il ne sait pas, c'est conserver certains aliments autrement que par le salage et la dessiccation au grand air. Nos procédés modernes de conservation dans le vide, après destruction des germes de fermentation, lui sont inconnus. Il n'a pas su comprendre non plus quel précieux appoint alimentaire est le lait, par le beurre et le fromage qu'il fournit.

2° *Industrie du vêtement.* — Le Chinois n'a jamais fait de grand effort inventif pour parer sa personne, celle de sa femme ou de ses filles. Étoffes de soie ou de coton, le mode de tissage, les nuances sont restés les mêmes depuis des siècles. Et ce mode de tissage est le *primitif des primitifs*, dit la Mission lyonnaise, avec toute sa compétence, et ne donne que des produits très imparfaits, pleins de défauts, à trame irrégulière, tantôt lâche, tantôt serrée. Le procédé de filage est, d'ailleurs, très défectueux, par insuffisance de l'outillage et la médiocrité d'aptitude de l'ouvrier. Le fil de soie ou de coton, sur une longueur donnée, est de calibre variable à l'infini, tantôt grossier, tantôt fin, semé de nœuds et de raccords. Les plus belles robes de mandarin ou de grande dame, même celles du houang ti, sont des chefs-d'œuvre bien incomplets, dont ne voudraient point nos grands couturiers.

Quelle perfection de tissage obtient Lyon et quels merveilleux tissus produit-il comparés aux étoffes de soie similaires fabriquées par la Chine ! De même, nos cotonnades de couleurs si variées, d'impressions si originales, si changeantes, qu'elles donnent une valeur, un charme d'élégance au plus commun des tissus, nos cotonnades, dis-je, laissent bien loin derrière elles le même produit de l'industrie chinoise. Ce produit est même tellement inférieur qu'il ne peut plus, près de l'habitant, soutenir la concurrence des cotonnades d'importation venant d'Europe ou d'Amérique. Et cependant, le cotonnier se cultive sans grands frais dans beaucoup de provinces de la Chine ; entre les mains d'un peuple industrieux et actif, la production eût été telle et si bon marché que jamais une pièce de tissu étranger n'aurait réussi à pénétrer dans l'intérieur de l'empire. C'est tout le contraire à l'heure actuelle : l'importation est si considérable que la culture du cotonnier est de plus en plus abandonnée, disparaîtra d'ici longtemps, même dans une région si éloignée du littoral qu'est le Setchouen. La lutte n'eût été possible pour le fils de Han qu'en transformant ses primitifs métiers, ses procédés de teinture et d'impression : en un mot, en empruntant nos propres méthodes.

Je viens de faire allusion aux procédés de teinture en usage dans l'empire; comme le filage et le tissage, ils restent bien loin de la perfection. Il est bien rare que deux bains préparés pour obtenir la même nuance aient le *même degré de concentration;* de plus, l'opération du trempage n'est jamais rigoureusement d'égale durée pour des étoffes semblables ; enfin, la masse du tissu plongée dans le bain se trouve trop souvent irrégulièrement distribuée et comprimée, si bien que le degré d'imprégnation *varie* par places et, de même, naturellement, l'intensité du ton.

La soie, le coton et le *ma pou* (ramie) sont les seuls textiles utilisés par le Chinois et de la façon que je viens de décrire. Les fins tissus de batiste que produit l'Europe n'ont jamais été fabriqués par lui; aussi le peu de linge qu'il porte est-il toujours grossier, à moins qu'il n'habite le littoral et n'achète les délicates étoffes importées ou fabriquées sur les lieux par des usines européennes. De même, les *dentelles*, si étonnantes de variété et de beauté, que l'Europe fabrique depuis tant de siècles, ne sont point connues du fils de Han; aucune de ses femmes ou de ses filles n'a su inventer cette trame, dont les multiples combinaisons créent de petites merveilles. On se rattrape par la broderie qui, partout, s'exécute dans des ateliers publics, comme dans l'intérieur des yamens ou des kong kouan. Les Européens s'accordent à vanter les produits des différents modes en usage : les nuances flattent l'œil et la fusion des couleurs est généralement harmonieuse. On peut trouver à Tchentou des broderies pour portières ou rideaux du travail le plus délicat, chefs-d'œuvre d'habileté et de patience. — J'ai parlé des différents tissus utilisés par le Chinois, il me reste à dire deux mots sur le mode de confection de ces tissus : c'est la simplicité même. Le tailleur chinois n'a jamais à se préoccuper d'une *coupe nouvelle*, de combinaisons d'étoffes visant à une création d'élégance et de bon goût : à aucun moment on n'exige de lui pareil effort. Les ancêtres découpèrent un patron, il y a des milliers d'années : eh bien ! s'il avait été fait d'un papier incorruptible, qu'aucun insecte rongeur n'ait pu l'entamer, il pourrait encore, à l'heure actuelle, servir pour les descendants de ceux qui, à pareille époque reculée, se commandaient des robes. Et comme coupe, rien de plus primitif : le vêtement flottant que portèrent les grands ancêtres de toutes les humanités, dont l'histoire nous a légué les faits et gestes; la

robe de lin des Hébreux, la toge romaine, le peplum grec, avec des variantes, si l'on veut, mais conçu d'après le même schéma; bref, la forme la plus simple qui tout de suite s'imposa aux premiers âges, pour couvrir entièrement une nudité. Nos complets, dits veston, jaquette ou redingote, assez laids d'ailleurs, nos manteaux et, qui plus est, les toilettes de nos femmes et de nos filles, sont des œuvres compliquées, faites d'ingéniosité et d'adresse, comparés à la si facile confection d'un costume chinois, quel que soit le sexe auquel il est destiné.

Quant aux articles de lingerie, il n'y a pas de comparaison à établir, puisque, en Chine, cet accessoire si important du vêtement n'existe pour ainsi dire point. Tous ces tissus de si frêle et si délicate texture, d'un luxe si raffiné, ou d'autres simplement pratiques, d'usage plus commun, toutes ces combinaisons voulues par l'élégance pour parer, rehausser des charmes visibles ou invisibles; bref, toutes ces petites merveilles où la science, l'art et le goût s'unissent pour l'enfantement, restent encore à concevoir par le Chinois. Et le jour où ses ressources lui permettraient pareille débauche de luxe, soyez certain que ces objets de toilette n'iraient qu'en dernier lieu à la femme : il s'en affublerait le premier.

Dans les grands magasins de nos villes, un très important rayon s'intitule : « gants, plumes et chapeaux. » Là aussi, il y a de l'élégance, de l'art, du luxe, et Dieu sait tout ce qu'il s'édifie de combinaisons, d'inventions, de raffinements, pour gratifier nos idoles d'un plumage toujours changeant. En Chine, il en est tout autrement : le gant reste inconnu, sauf dans les ports; la plume n'est nulle part utilisée, même pas pour faire un vulgaire matelas ou un oreiller, comme dans nos campagnes; seule, la dépouille du paon peut orner un chapeau officiel de mandarin. Aussi, l'article « plume » est-il inscrit pour le

:hiffre de 500 à 600 tonnes métriques à la colonne d'exportation des douanes impériales : ce produit est acheté par l'Europe et les États-Unis.

Reste le chapeau : j'ai décrit celui de l'homme, mais juel est le mode de coiffure féminine? La Chinoise ne)orte pas de chapeau ou de coiffe, comme on en voit dans ios pays : la campagnarde, cependant, peut se protéger lu soleil par un large chapeau de paille, mais le plus abituellement, toutes les classes portent ce qu'on appelle es *cheou che*, ou ornements de tête. Cette expression nplique si peu l'idée d'une coiffure qu'elle s'emploie ans un sens beaucoup plus général, pour exprimer toutes ortes d'ornements, comme les épingles de tête, les bagues t bracelets. En temps ordinaire, les femmes du peuple et e moyenne condition sont coiffées, quand elles sortent, 'un bandeau d'étoffe soie ou coton, orné de fleurs artifiielles, verroterie ou clinquant. Ce bandeau est posé à a façon d'une couronne, la convexité tournée en avant. es femmes des classes plus relevées s'ornent la chevelure 'épingles, de fleurs et de mille autres choses précieuses;)utes ces parures sont pour la vie intérieure, car la vie u dehors, les séances chez les *Paquin*, les *Boucheron*, ou ncore aux *Galeries Lafayette* de l'endroit, sans oublier les éances de grandes semaines sportives et autres, l'émigraon à la mer ou dans les montagnes, toutes ces joies, es félicités sont cruellement *interdites* à la pauvre Chioise.

Ameublement. — Tout le monde connaît les artistiques ahuts, tables et autres petits meubles de grand style que ibriquent les Chinois, mais ce sont là des raretés, des uriosités, qu'on ne trouve que chez le mandarin ou le iche marchand. L'ameublement, en Europe, comprend n nombre d'articles autrement considérable où l'art et le oût ne le cèdent en rien à l'art chinois, le dépassent

même souvent. Le tapissier, au Setchouen comme dans le reste de l'empire, d'ailleurs, a fort peu à faire : son grand œuvre consiste à garnir d'étoffe les palanquins de luxe.

En dehors des étoffes brodées, rien ne vient embellir l'intérieur du *home* de la classe la plus favorisée. Les tapis et tentures de haute lice et aussi toute la catégorie des rideaux, où se mêlent tant de variété et d'élégante fantaisie, ne se voient jamais dans les yamens ou kong kouan. L'art de la *tapisserie*, avec ses admirables créations, y est aussi ignoré. A l'intérieur des monuments, des temples ou des hôtels particuliers vous n'avez pas à contempler ces *peintures murales*, ces immortels chefs-d'œuvre qu'enfanta le génie artistique d'une autre race. Les seules peintures que vous pouvez remarquer sont de grossières productions d'un talent primitif, rappelant ce qui se voit sur nos enseignes de boutiques, telles qu'en barbouille notre peintre en bâtiment : elles représentent invariablement le même dragon ou des *men chen* (dieux de la porte), qu'on dirait calqués les uns sur les autres.

A défaut de peintures murales, aucun tableau n'orne les galeries des édifices publics ou particuliers. Au Setchouen et dans presque toute la Chine, les sujets choisis par l'artiste sont représentés sur une longue bande de soie, coton ou papier, qui ne rappelle que de loin nos toiles à nous. Les plus précieuses de ces peintures, celles qui ont un véritable caractère artistique, ne sont jamais exposées : leurs heureux propriétaires les enroulent soigneusement et *les cachent* au fond d'un meuble, ne les montrant qu'aux parents et amis. On sait que la peinture à l'huile n'est pas connue en Chine ; si quelquefois des artistes cantonnais se sont exercés à ce genre d'après les indications d'Européens, on ne peut considérer leurs œuvres autrement que comme des tentatives passagères, très localisées.

En ce qui concerne l'ameublement commun, de nécessité, le fils de Han est mieux partagé : ses tables et armoires sont très suffisantes, si moins pratiques que les nôtres, moins perfectionnées par certains côtés. La table de toilette est fort simple et vous ne verrez point chez lui les systèmes de lavabos si compliqués dont nous a gratifié l'inventeur moderne. Son architecte n'a jamais pu rêver pareilles étonnantes combinaisons. Quant à ses armoires, leur nombre n'est pas à comparer au nôtre : la raison en est qu'il a infiniment moins de choses à caser, vêtements et lingerie. L'armoire chinoise présente, dans sa distribution, une particularité intéressante : c'est une vaste cavité située dans le tiers inférieur et qui est destinée à recevoir les ligatures de sapèques. Le fils de Han possède une monnaie dont il faut mille pièces pour réaliser une valeur de trois francs. Quand une maîtresse de ménage a seulement pour cent francs de cette monnaie, il est facile de s'imaginer qu'il lui faut un spacieux tiroir pour la loger.

L'art du menuisier ou ébéniste présente un sérieux défaut : les planches formant les panneaux ou la plate-forme d'un meuble quelconque sont simplement *juxtaposées*, ne forment pas un tout ajusté; ce qui oblige à rechercher, pour les meubles de prix, de larges pièces de bois; les types ordinaires n'auraient aucune valeur pour nous, en raison des fissures qui séparent chaque planche.

Le lit chinois est d'une grande simplicité : on en voit quelques-uns admirablement sculptés, mais, dans la généralité, il ressemble au plus commun des châlits. Le baldaquin se montre comme la partie la plus remarquable, orné qu'il est, chez les gens riches, de belles broderies. Quant à la literie proprement dite, matelas et couvertures, elle se réduit à peu de chose : le matelas est représenté par une mince couche d'ouate entre deux pièces de coton,

comme je l'ai déjà signalé, ou bien encore il est fait de grosses tresses de paille assemblées pour former un rectangle épais de quelques centimètres; il peut même se réduire à une simple natte, été comme hiver, natte de jonc ou, plus simplement, faite de gaînes de tsong tsien, *chamærops excelsa*. La couverture ne diffère pas du matelas. Inutile de dire qu'il n'y a ni *sommier*, *ni édredon*, ni *traversins*, *ni moelleux oreillers* de plume, ni *couverture de laine*. Le lit de fer n'a jamais été construit; le Chinois n'en serait pas capable en l'état de son industrie métallurgique.

Cet article indispensable de l'ameublement qu'est pour nous la chaise semble moins utile au Chinois : il préfère s'allonger chaque fois qu'il le peut, et, volontiers, il garde pour un long temps l'attitude accroupie, sans la moindre fatigue. Il n'a donc pas éprouvé le besoin de perfectionner la chaise, d'en fabriquer les luxueux dérivés, qu'on appelle fauteuils, sofas et canapés. Sa chaise à lui est simple, massive, très vaste et tout en bois; celle en rotin ne se fait que sur le littoral. Il y en a cependant de gracieusement tournées et même quelquefois délicatement sculptées. Elles n'en ont pas moins toujours deux inconvénients : le siège, étant en bois, se trouve trop dur et, par suite, désagréable à une partie de nous-même devenue trop civilisée; dans les classes riches, toutefois, on y place des coussins. Ensuite, le dossier est toujours rigoureusement vertical, perpendiculaire au siège, jamais incliné en arrière, pour s'adapter à l'attitude naturelle du tronc au repos. Aussi l'Européen se fatigue-t-il vite de la chaise chinoise.

N'ayant point dans la suite des siècles découvert l'art de fabriquer le verre, le fils de Han n'a d'autres glaces, pour s'admirer, que celles apportées par nous; l'industrie de la miroiterie lui est restée inconnue jusqu'à l'arrivée

des premiers commerçants hollandais et portugais. A l'heure actuelle, il n'a pas encore cherché à la pratiquer lui-même ; autrefois, il se servait d'un miroir de bronze poli.

Industrie du bâtiment. — Je n'ai pas à revenir sur ce qui a été dit au sujet de la maison, du kong kouan et des édifices publics ; j'ajouterai seulement quelques mots pour permettre d'apprécier la valeur professionnelle des différents ouvriers du bâtiment. Pour le charpentier, j'étendrai même cette étude jusqu'à le décrire dans ses différentes attributions.

Le maçon vaut le nôtre ; il est cependant moins attentif et il arrive assez souvent que la verticalité d'un mur laisse beaucoup à désirer. Il estime aussi avec l'architecte que les fondations sont toujours trop profondes ; il les réduit donc si bien que les effondrements sont fréquents. Cet accident se produit plus habituellement quand il s'agit de piles de pont, subissant l'ébranlement des eaux, à l'époque des crues estivales. Les murailles des villes s'écroulent aussi par portions, assez souvent. J'ai été témoin du fait à Tchentou, à deux reprises différentes ; les fondations étant peu profondes, l'énorme masse de briques et de terre de 8 mètres de haut, qui s'élève au-dessus du sol, manquant d'une base suffisante, s'affaisse dès qu'il se produit le moindre glissement des terres de soutènement, se ramollissant à l'époque des grandes pluies.

Le Chinois n'a pas toujours construit avec cette négligence : il a encore debout des œuvres architecturales de très grande ancienneté, aussi bien conservées que le permettent l'usure du temps et la mauvaise habitude qu'il a de ne pas entretenir ses édifices.

En décrivant l'ameublement, j'ai suffisamment indiqué ce qu'est le menuisier : il assemble mal et rabote avec peu de soin. L'ébéniste, au contraire, est souvent un véritable artiste.

Le charpentier est bon ouvrier et ses assemblages de poutres et de madriers ne laissent rien à désirer. Quand il se spécialise et devient constructeur de barques, sa tâche est plus difficile; car le marinier chinois ne pêche point par excès de prudence et de prévoyance. Aussi, faut-il qu'il déploie toute son habileté pour donner le maximum de solidité à une barque qui sera soumise aux plus dures épreuves, sur des fleuves semés de rapides, où l'obstacle, loin d'être évité, est recherché plutôt, étant données les conditions habituelles de la navigation, la nécessité du halage à la cordelle, le long des berges et au pourtour des pointes rocheuses. Le résultat de ses efforts est généralement satisfaisant : j'ai pu m'en convaincre pendant notre montée du haut Yang-Tsé, j'ai pu le constater sur nombre de jonques et sur la nôtre, en particulier.

Le charpentier chinois n'a jamais à s'élever à la dignité de carrossier; le seul véhicule qu'il soit appelé à construire est la brouette; son ingéniosité et sa science n'ont point à s'exercer sur œuvre plus compliquée. Dans le nord, toutefois, il se construit une charrette très primitive.

Après le charpentier, je placerai le tonnelier, qui est de la même famille. Il se borne à fabriquer des seaux et baquets, n'ayant pu perfectionner son art jusqu'à concevoir et puis exécuter notre *simple barrique :* le *double fond a été sa pierre d'achoppement.* Aussi, tous les liquides de la production agricole ou industrielle sont-ils conservés dans des jarres ou autres récipients en terre et porcelaine.

Le forgeron et le serrurier ont un rôle bien modeste dans la construction chinoise : il n'entre dans celle-ci que quelques clous grossiers qui sont loin de valoir les chevilles en bois, généralement utilisées. Les charnières fabriquées pour les meubles sont d'une facture très primitive et d'une fragilité extrême; le cuivre est employé à la

place du fer. Les *gonds* pour portes ne se font guère; celles-ci roulent plutôt sur des pivots de bois. Quant à ce que nous appelons *paumelles,* c'est d'une perfection dont rien n'approche dans l'art du forgeron chinois.

Le serrurier reste au niveau de son frère cadet : son habileté professionnelle se réduit à peu de chose si on la compare à celle de l'ouvrier européen; ses serrures, ou plutôt sa serrure, qui est un cadenas, se place à quelle distance de notre simple serrure, sans parler des étonnantes combinaisons qui gardent la porte de nos coffres-forts! Le plus stupéfiant, c'est que depuis des siècles et encore des siècles, ce Chinois fabrique toujours la *même serrure,* n'en a jamais trouvé d'autre.

La ferronnerie d'art ne trouve aucune application dans l'habitation chinoise et ne se rencontre pas ailleurs; même les élégantes lanternes qu'on voit pendues à l'intérieur des maisons particulières ou des temples sont montées sur des cadres de bois.

En un mot, si l'on étudie dans toutes ses attributions le rôle de l'ouvrier en fer, on est forcé de reconnaître que le fils de Han n'a fait *aucun progrès* dans le cours des âges, n'a su tirer qu'un *très médiocre parti* du plus précieux des produits : il est incapable de fabriquer une pointe convenable; la pelle ou les pincettes, qu'on trouve sur le marché, et d'autres petits instruments d'usage courant, sont *des plus grossiers.* Il connaît l'acier, mais les services qu'il pourrait lui rendre ne dépassent point la sphère d'utilisation *la plus modeste,* c'est-à-dire son emploi dans la fabrication de quelques instruments tranchants.

La si grande variété d'ingénieux outils que nous possédons reste encore à créer par le Chinois : les siens sont si rudimentaires qu'il lui faut même une extraordinaire adresse pour en tirer tout ce qu'il obtient, surtout quand

il s'agit du ciseleur et du sculpteur. — Croirait-on aussi qu'il n'a jamais su fabriquer *une vis?*

L'armurier sait fabriquer des fers de lance, flèche et hallebarde, et aussi un fusil grossier, mais qui ne se fait que depuis la venue dans l'empire des Européens. Je doute fort qu'il ait une origine antérieure, malgré la connaissance de la poudre, qui serait d'invention chinoise. En tous cas, il n'a jamais été perfectionné; et seules des imitations de nos fusils ont été faites, dans les derniers temps. Les premiers canons de bronze pouvant servir pour la guerre furent fondus sous la direction des Jésuites. Les canons de bois ou de bambou des siècles précédents devaient tout simplement servir pour les réjouissances publiques, leur efficacité n'allant sans doute pas jusqu'à constituer une arme de guerre.

Il est vrai de dire aussi que l'activité du fils de Han ne s'est jamais tournée du côté de l'armurerie.

Bref, l'*industrie du fer* s'est maintenue dans l'empire en l'*état primitif créé par les premières manifestations du génie inventif ancestral.*

Dans nos pays, l'habitation, pour être complète, munie de tous les perfectionnements habituels, a besoin de l'intervention de l'ouvrier que nous appelons « plombier-zingueur », pour établir des gouttières ou fixer certain genre de toiture moderne. En Chine, sa fonction se réduit à la soudure de quelques ustensiles de cuisine ou d'éclairage insignifiants; et jamais il n'a à s'occuper d'un travail quelconque de tuyautage, branche d'industrie si importante dans nos pays. La *robinetterie* lui est aussi *inconnue.*

Le couvreur chinois ne le cède en rien au nôtre : s toitures en tuiles sont bien établies et certaines qui co vrent les temples et pavillons d'édifices publics sont plus élégantes. Il ne fait pas que la toiture plate : il une variété se décomposant en rangées parallèles de t

alternativement convexes et concaves : il est évident que cette forme favorise au plus haut point l'écoulement des eaux. Si des gouttières se plaçaient au pourtour de pareille toiture, l'ensemble serait parfait.

Le chaudronnier de race jaune, soit qu'il travaille la fonte, le fer, l'étain ou le cuivre, est resté bien en arrière de son concurrent de race blanche. Il a toutefois mieux su tirer parti du cuivre et de l'étain qu'il ne l'a fait du fer. Il se sert peu du zinc.

Horlogerie, bijouterie, instruments de précision. — Les premiers articles d'horlogerie ont été introduits en Chine par les Hollandais : cet art était inconnu du fils de Han. Il n'a, d'ailleurs, pas appris à fabriquer ces produits ; il les répare quelquefois, et c'est tout.

En ce qui concerne la bijouterie, le Chinois, comme on le sait, est expert dans cet art. Les objets d'or et d'argent qu'on rencontre dans tout l'empire sont finement ciselés, de goût artistique ; cependant, je n'ai jamais remarqué qu'il y eût cette profusion d'œuvres d'art si originales qu'on voit chez nous. Ce peuple s'affranchit rarement de la routine, des types et motifs connus ; il y retombe sans cesse.

L'*orfèvrerie,* sauf exceptions rares, n'est pas non plus un art chinois.

Quant aux *instruments de précision* pour l'étude ou les nécessités de l'industrie et du commerce, on peut dire qu'il *n'a rien inventé de ce chef.* Il a bien la boussole, mais en dehors de cet instrument, il n'en possède aucun autre pour les travaux de topographie, d'astronomie, de météorologie, de mécanique appliquée, etc. Il n'a même jamais découvert le *thermomètre,* encore moins les instruments si spéciaux pour l'étude démonstrative des sciences physiques. Et, dans un ordre plus terre à terre, s'il en est venu fatalement à combiner un moyen de mesurer la pe-

santeur, sa balance est aussi peu précise que possible et l'on n'en trouve pas deux dans une ville qui marquent le même poids. Le constructeur de balance pour pharmaciens n'a pas mieux fait que pour les marchands et changeurs. Il est vrai que le manque de précision de son œuvre n'a plus les mêmes inconvénients qu'en Europe, la droguerie chinoise n'étant pas encore allée jusqu'à produire des extraits et poudres. Rien n'est la cause de plus de discussions dans le Céleste Empire que les indications des balances, surtout quand il s'agit d'argent, lequel se pèse toujours, à défaut de monnaie de valeur fixe.

Industrie des cuirs. — La tannerie est une industrie dans l'enfance : les peaux se montrent généralement mal préparées; on ne connaît point, dit la Mission lyonnaise, les savantes graduations des bains de chaux. Souvent, les pièces ne sont pas tannées, mais plutôt brûlées. Dans les régions où la noix de galle est employée, la peau, carbonisée, au chaulage mal distribué, s'imprègne incomplètement de tannin, devient cassante. Aussi, ne voit-on jamais en Chine ces beaux cuirs si souples, de fabrication courante en Europe. La chaussure s'en ressent naturellement; de même, la sellerie, dont le travail, d'ailleurs, ne souffre aucune comparaison avec notre production similaire. S'il se produit une rupture d'une courroie de votre selle et que vous soyez obligé de la remplacer par une du cru, il vous faudra constamment la changer, de crainte d'accident : ce cuir se déchire comme du feutre. Inutile d'ajouter qu'avec une pareille matière première, le Chinois n'a jamais pu réaliser les belles applications du cuir à l'*ameublement* et à l'*art*. Il n'a pas su non plus en fabriquer une *reliure*. D'ailleurs, ses livres ne sont pas reliés davantage en carton : encore une industrie, quelquefois un art, qui lui resterait à découvrir.

Je m'arrête dans cette énumération, qui deviendrait trop

longue si j'insistais. Il n'était pas cependant sans intérêt de faire ressortir, par une courte étude comparative, le véritable état de l'industrie du plus vieil empire du monde.

Je ne parlerai pas de l'industrie de la céramique : on sait à quelle hauteur le Chinois l'a élevée, quelles merveilles artistiques il a enfantées. Je ne dirai pas non plus avec quelle habileté, quelle délicatesse de touche il sait ciseler le bronze et l'ivoire, sculpter le bois. Toutefois, *il n'a jamais conquis la hauteur de conception et la maîtrise puissante de la sculpture grecque ou de la sculpture moderne*.

CHAPITRE XL

AGRICULTURE

Le Chinois *n'est pas un agriculteur*, il n'est qu'*un jardinier*. Ce que nous appelons en France la grande culture n'existe pas chez lui. La connaissance des terrains, de leur composition, de leur valeur propre, de leur adaptation à telle ou telle culture est des plus restreintes. Il n'utilise guère qu'une sorte d'engrais, le *ta fen*, engrais humain, et méprise les autres ; les assolements, les amendements usités par nous, l'emploi des engrais chimiques qui fécondent des sols ingrats sont négligés par lui. Il cultivera même indéfiniment, sur le même sol, la même céréale : par exemple, le maïs, qu'il sèmera chaque année dans certaines régions, sans remarquer qu'il est épuisant à un haut degré et que l'alternance d'une récolte de blé ou d'une autre plante assurerait le repos et, par là, une fécondité plus grande du terrain.

Je viens de dire que le paysan du Setchouen est un excellent jardinier : en effet, il utilise avec une admirable parcimonie la moindre bande de terrain, il ne perd pas un mètre carré de son champ ; il juge même les *routes trop larges* et en vole toujours une pelletée de temps en temps ; il ne creuse pas un fossé, n'élève pas un talus à moins qu'absolument contraint : ce serait de la terre inutilisée. Mais ce qu'il cultive *comme sol fécond se réduit aux plaines, au fond des vallées et de leurs pentes,* jusqu'à une certaine hauteur, aux plateaux bien arrosés, riches en principes

fertiles. Toutes les régions un peu pauvres, à couche d'humus trop maigre, insuffisante en dehors de l'adjonction d'engrais spéciaux, tous les terrains dont la production ne pourrait être assurée que par le régime des amendements appropriés, des assolements *restent stériles* ou ne sont utilisés que pour faire pousser quelques plantes ingrates, sans valeur alibile. Il y a donc d'*immenses étendues qui produisent peu ou point,* et *ces espaces sont d'autant plus vastes que le déboisement, poussé jusqu'à l'anéantissement de toutes les forêts et bouquets d'arbres, a ruiné des plateaux entiers*, privés qu'ils ont été de la dernière parcelle de leur humus par les pluies torrentielles de l'été.

La culture *intensive* des mêmes terres, sans récupération possible par engrais suffisants et bien choisis des principes fertilisants absorbés par la récolte, a naturellement pour résultat de réduire la production, le rendement annuel. Ainsi, pour le blé en particulier, l'épi, sous de belles apparences, ne réalise pas ses promesses. Le grain est petit, maigre, et se trouve encore réduit par la dessiccation exagérée que provoque une moisson *hâtive,* avant maturité complète. Il en est de même pour les autres variétés de céréales : d'où diminution en poids et qualité; et, si l'on réfléchit à l'étendue des terres cultivées, la perte, de ce chef, est considérable.

Les fruits sont traités de la même façon; cueillis tout verts, ils se gâtent rapidement et la moitié de la récolte reste sans profit pour le producteur.

Élevage. — En dehors de l'élevage du porc et des volatiles de basse-cour, on peut dire que le Chinois a *complètement négligé* cette branche si importante de la production agricole. S'il nourrit des bœufs et des buffles, c'est uniquement *comme bêtes de labour*, et s'il n'y avait des musulmans dans l'empire, on n'abattrait que les animaux fourbus ou trop vieux. Dans l'ouest du Setchouen et l e

régions montagneuses du Kouei-Tcheou et du Yunnam, on élève des bœufs pour le transport des marchandises, mais il est à remarquer que la plupart des gens qui se livrent à cette industrie sont des aborigènes, non de vrais Chinois.

A Tchentou et dans les environs, on compte un assez grand nombre de bovidés, destinés à la nourriture des trente ou quarante mille musulmans qui peuplent la ville.

L'élevage des chevaux et autres équidés se réduit aussi à peu de chose ; c'est encore la Chine occidentale, mais aussi le Nord qui en fournissent le plus. Ces animaux pourraient constituer d'excellentes races si on les entourait des mêmes soins qu'en Europe et surtout si on faisait de la *sélection*. Mais, comme j'ai pu m'en rendre compte au Setchouen, on bourre le cheval de son, de paille ou d'herbe, mais jamais on ne lui donne cette substantielle provende qu'est l'avoine, l'orge ou le maïs. Il est vrai que la production des céréales est si réduite pour les multiples raisons que j'ai énumérées tout à l'heure, qu'il n'y a plus de grain pour l'animal une fois l'homme pourvu et encore si peu, trop souvent. On aurait pu toutefois lui réserver des lieux où pâturer, mais non, *on n'a pas prévu la nécessité d'une prairie*. Quant à la *sélection*, elle ne se pratique ni pour le cheval ni pour aucune autre bête domestique. Si un Chinois possède un bel animal, il ne cherche pas à l'accoupler avec un autre de qualités égales. La question de race, d'âge ou de santé le laissent à peu près indifférent et il ne se dérangera jamais, comme notre paysan, pour trouver un bon reproducteur. D'ailleurs, il n'agit pas autrement pour ses céréales, ses semences ; de la sélection, il n'en fait pas davantage. Même en Bretagne, où l'habitant est assez apathique, on se préoccupe de temps en temps de remplacer tel ou tel produit dont le rendement diminue, on s'enquiert de telle variété de céréales ou de

plantes légumineuses de plus belle venue dans un département voisin; on en tente aussitôt l'essai. Rien de semblable ne se voit en Chine : *aucun échange de semences* ne se fait entre les différents districts, les différentes provinces; *jamais un champ d'essai n'est créé* par l'État ou un particulier. On confie à la terre, dans chaque région, la même variété de grain que lui confiait, il y a des milliers d'années, le grand ancêtre : et il en sera ainsi longtemps encore.

L'animal qu'élève le plus volontiers le fils de Han est le porc; cependant, les races que j'ai rencontrées au Setchouen et dans d'autres parties de la Chine laissent beaucoup à désirer comme développement et qualité de chair, si on les compare aux superbes espèces que la sélection et un régime approprié nous ont données. J'en ai vu de nombreux types à la dernière Exposition d'agriculture de la Galerie des Machines, à Paris, et ces énormes bêtes, de si belle apparence, laissaient loin derrière elles l'affreux cochon setchouennais, petit de taille, aux chairs flasques, au ventre pendant, à la colonne vertébrale affaissée, concave.

Les autres bêtes domestiques de la province sont le mouton et la chèvre, mais on ne les trouve guère que dans les parties montagneuses de l'ouest principalement. Les aborigènes les élèvent en grand nombre, surtout les tribus connues sous le nom de Lolos et de Si fan. Ils utilisent la laine du mouton pour en faire des vêtements grossiers comme ceux des Thibétains.

La basse-cour setchouennaise possède quelques belles espèces, mais, toujours pour la même raison, c'est-à-dire grâce à la sélection, nos races les dépassent au point de vue de l'abondance de la ponte et du poids de la masse charnue.

Si l'on cherche la raison du maigre développement qu'a

pris l'*élevage* en Chine, en particulier dans l'ouest, où les conditions étaient très favorables, on la trouve dans *l'incapacité du Chinois à tirer parti de toute sa terre, à adapter les différents sols à des cultures appropriées.* Il a cru qu'il ne pouvait vivre sans riz, même dans des régions où le blé et d'autres céréales abondaient. Aussi, des riches vallées qui formaient des prairies naturelles il a fait des rizières, les élevant même au flanc de coteaux boisés où paissaient autrefois, avant la conquête, d'immenses troupeaux. Ces coteaux, ne pouvant être bouleversés jusqu'au sommet pour la culture de la céréale favorite, recevaient quand même, dans la partie élevée, d'autres semences, après que tous les arbres avaient été soigneusement éliminés jusqu'au dernier. Puis, les conséquences de la grande faute commise se sont vite fait sentir dans une région où les pluies sont très violentes, à une certaine époque de l'année : la terre féconde s'en est allée parcelle par parcelle, emportée par les eaux et, sur un sol devenu ingrat, bien maigres ont apparu les récoltes ! Puis, plus tard encore, ç'a été la stérilité, l'épuisement définitif sur de vastes territoires! Et les *troupeaux n'existaient plus pour combler l'insuffisance de l'apport alimentaire!*

A l'heure actuelle, même si les animaux en petit nombre qui constituent la réserve définitive sont de qualité inférieure ; si le porc, à la chair tant recherchée, a la triste apparence que j'ai décrite, la cause en est à la médiocrité du rendement général du sol surmené en certains districts pendant qu'ailleurs il a cessé de produire, *par les moyens du Chinois* et pour le *genre de récolte* que celui-ci prétend en tirer.

Sylviculture. — Cette branche de l'exploitation agricole, avec ses nécessités de divers ordres, a toujours été systématiquement dédaignée par le fils de Han, qui n'a *point compris* que la forêt était aussi indispensable que la

erre à céréales, qu'en beaucoup de régions elle devient la auvegarde même de cette terre. Non seulement il a dévasté toutes les parties boisées de son empire, mais il n'a rien replanté ou ne replante que des arbres isolés, ceux qu'une *nécessité impérieuse* l'oblige à conserver, comme le cyprès, qui sert à la construction des barques, et un petit nombre d'autres espèces employées pour la construction, et surtout pour la confection des cercueils. Déjà, le pin de l'Orégon s'importe largement. Ses dernières réserves forestières sont épuisées depuis près d'un demi-siècle et si le charbon n'abondait dans presque tout le territoire, on se demande ce qu'il adviendrait. Pareille imprévoyance est difficilement concevable pour nous. Même les arbres couronnant le sommet des collines, dernier écran protecteur des pentes, ont été partout rasés.

INDUSTRIES AGRICOLES

Instruments. — Les instruments agricoles n'ont pas varié en nombre et qualité depuis des siècles. La charrue est des plus primitives : un simple soc étroit non muni de cette grande lame convexe qui augmente considérablement la masse de terre remuée.

Je n'ai pas vu la bèche employée sous la même forme que la nôtre : longue et étroite, elle rappelle plutôt une pioche.

Le râteau est à dents de bois, non de fer.

La herse à dents de fer n'est pas connue.

Pour la récolte, le sciage on emploie une petite faucille; cet instrument n'est jamais parvenu au développement d'une *faux*. Je ne sais si la faux existe dans certaines parties de la Chine; en tous cas, je ne l'ai jamais rencontrée dans la vallée du Yang-Tsé ou au Setchouen.

Je serais très étonné qu'elle existât quelque part.

Les céréales se battent à l'aide d'un fléau ou sont foulées au pied par des animaux. *Toute espèce de machine est inconnue*. Le fléau est même plus simple que le nôtre : il ne se meut qu'autour d'un seul axe, horizontal, il est donc moins maniable, moins efficient.

La machine la plus perfectionnée de l'agriculteur est sa tarare : elle rappelle celle de nos grands aïeux.

Pour moudre son grain, le Chinois dispose de moulins à roues hydrauliques (*choui mo*), qui diffèrent des nôtres en ce que cette roue n'est jamais verticale, mais bien horizontale, comme une turbine. Le système de meules est resté primitif et l'on obtient, avec la farine de blé, le *pain le plus complet* du monde. Le blutoir laisse échapper le plus riche son que j'aie jamais vu et la farine n'est jamais blanche.

Le riz est rarement moulu : on vendait cependant à Tchentou de la *mi fen tze* (*mi*, riz ; *fen tze*, farine) mais elle est rarement employée, même dans l'industrie des pâtes alimentaires, étant plus chère que le froment. D'autres céréales et légumineuses sont naturellement réduites en farine, mais souvent dans des mortiers où roule une meule verticale. Il y en a de toutes les dimensions, de très petits même, pour une seule famille, le *han mô*. De grande taille, avec lourde meule, c'est le moulin tiré par les animaux, appelé aussi *han mô*, *han* signifiant sec, par opposition au *choui mô*, ou moulin à eau.

EXPLOITATION DU BOIS

Le peu de bois qui reste à exploiter au Setchouen n'exige pas un grand outillage : on n'emploie que la hache et la scie à bras. La scie mécanique reste à inventer,

même la scie hydraulique, si simple, si pratique, toutefois, employée dans les Vosges et autres pays boisés.

Tchentou reçoit encore chaque année quelques milliers de pieds de cyprès et de sapins, pour la construction des jonques, mais ces sapins ne sont jamais de grande taille, la mâture de la plus grosse embarcation ne dépassant point les dimensions d'une vergue de nos navires à voiles.

DISTILLATION DES GRAINS

Je place ici ce genre d'exploitation, parce que loin de se pratiquer sur une grande échelle, comme dans nos pays, elle est souvent une industrie privée se pratiquant en dehors des centres. Les bouilleurs de cru existent donc en Chine.

Ce qu'on appelait à Tchentou une *ta chao fang*, ou une grande distillerie, n'était qu'une installation bien modeste. On ne distille que des grains : le froment, peu estimé comme aliment, le riz, le maïs et le sorgho sont couramment employés. Le produit obtenu, *tsieou*, traduit souvent par l'expression de vin, n'est jamais du vin au sens où nous le comprenons; car le raisin n'est utilisé que pour la table; c'est, en réalité, ce que nous appelons une eau-de-vie. A part deux ou trois variétés qui, en vieillissant, deviennent tolérables à notre goût, ces vins chinois sont d'abominables tord-boyaux, qui grisent rapidement et provoquent de graves troubles congestifs. C'est que l'alambic est le primitif des primitifs et que les procédés d'épuration, de rectification de l'alcool sont totalement ignorés. Les eaux-de-vie conservent donc tous ces éthers à action si nocive que nous a révélés la chimie organique.

Les fruits et leurs noyaux ne se distillent pas; certaines plantes à essences, malheureusement si connues de nous

par les mortelles drogues appelées boissons hygiéniques, qu'on fabrique tous les jours, sont laissées de côté par le Chinois. D'ailleurs, il a bien assez de l'opium pour s'user à plaisir.

COMMERCE

Le fils de Han est un commerçant passé maître depuis longtemps, mais il reste un petit commerçant. Car, s'il est d'une extrême habileté à combiner, à diriger de petites affaires, à déployer toutes les roueries imaginables, à faire flèche de tous bois, en un mot, pour s'assurer le plus gros bénéfice possible, il est loin d'avoir les mêmes aptitudes pour *le grand commerce*, les *fortes entreprises*, qui demandent non seulement de l'intelligence et une certaine science, mais encore de l'esprit de suite, une prévoyance toujours attentive et une vigilance jamais en défaut. Le Chinois est loin d'avoir toutes ces qualités. En tant que banquier et homme d'affaires, il est plutôt un prêteur à la petite semaine, un usurier spéculant sur les fruits de la terre ou le gagne-pain du petit industriel, de l'artisan. Quant aux grandes opérations, aux hautes spéculations de la finance moderne, elles sont au-dessus de ses forces. Ses spéculations à lui, très fréquentes, ressortissent plutôt aux *jeux de hasard* qu'à un plan *mûrement préparé*. La connaissance des grands facteurs économiques de la richesse et l'étude approfondie de certaines réalisations, dont la possibilité se dégage de transformations politiques et sociales, d'un progrès accompli, d'une invention nouvelle, restent en dehors de sa compétence, de ses capacités actuelles; son *cerveau n'est pas organisé pour les vastes combinaisons*. Mais une fois la voie *tracée*, l'indication *suggérée*, il devient un merveilleux agent sur la *loyauté duquel on peut compter*. Même dans les petites opérations cou-

rantes avec l'Européen, le Chinois est d'une *scrupuleuse honnêteté* : il cherchera bien pendant le débat de l'affaire à augmenter par tous les moyens ses profits personnels, mais, une fois la transaction conclue, il n'y a pas de plus loyal partenaire.

Dans ses rapports avec le client indigène, le boutiquier, le petit marchand est loin de pratiquer les mêmes méthodes : nulle part plus qu'en Chine on n'a la manie de frauder tous les produits qu'il est possible d'adultérer. Au Setchouen, les produits alimentaires échappent rarement à cette pratique malhonnête : l'expression de *fa choui*, couramment employée, indique l'opération la plus simple, le mouillage de la viande, du riz, des pâtes, etc. La tromperie sur le poids et la qualité est aussi constante, tellement dans l'habitude du marchand qu'il a toujours deux balances, l'une pour acheter et l'autre pour vendre. Ces fraudes sont encore favorisées par le manque de précision de ces instruments, excuse toujours prête pour le commerçant. De plus, les poids, les mesures varient pour les marchandises lourdes : une livre n'est pas, à tous moments, une livre ; si, normalement, elle doit être de 16 onces, soit 604 grammes, elle peut, dans certaines circonstances de vente, être ramenée à 14 ou 15. Si vous achetez du charbon, par exemple, un panier, d'un prix donné (à Tchentou, il se vendait ainsi) et devant peser en temps normal, 200 livres, il arrive qu'après la pesée vous ne trouvez que 175 livres. Vous le faites remarquer au fournisseur, en vous informant du prix de cette nouvelle mesure de charbon : il vous répond tranquillement que la valeur du panier ne peut changer, puisque les 200 livres y sont toujours, seulement la livre n'est plus au *nombre d'onces habituel*, bien que *restant toujours une livre*. Et ces niaises explications continueraient indéfiniment si vous n'y mettiez arrêt.

Mais quoi que vous fassiez, quelques précautions que vous preniez, vous êtes volé quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent. Non seulement les poids et mesures varient dans une même localité pour la généralité des produits, suivant l'état du marché ou les fantaisies d'une corporation, mais ils varient encore entre les différentes localités, les différentes provinces de l'empire. Une denrée d'un poids donné, expédiée de Tchentou, sera trouvée trop légère 50 kilomètres plus loin; et la différence sera beaucoup plus sensible si le voyage se prolonge, qu'elle soit destinée à franchir la frontière du Setchouen.

Inutile de commenter ce fait. — Les petits revendeurs chinois ont des habiletés que nous ignorons : une des plus connues, par le marchand de grains, par exemple, consiste à savoir verser dans la mesure le riz, le blé, les pois ou haricots, de telle façon, avec de telles précautions, qu'il en pénètre le moins possible; et si l'Européen fait au vendeur la farce d'ordonner à un domestique de remuer le boisseau, pour obtenir le tassement normal, le pauvre homme, très ennuyé, vous avoue qu'à ce procédé il perd de l'argent.

En ce qui concerne les produits d'exportation, où les fraudes sont d'autant plus préjudiciables que la quantité et la valeur des marchandises sont souvent considérables, la tromperie s'exerce non moins fréquemment et souvent si maladroitement que l'auteur en est la première dupe. Ainsi, aux premiers temps de l'exportation de la rhubarbe setchouennaise sur la France et l'Angleterre, la vente était si facile et si rémunératrice que les expéditeurs indigènes s'exercèrent à accroître la quantité en mouillant au maximum les racines. Naturellement, elles moisissaient en route à souhait et l'exportateur, à Shanghaï, les refusait. Il fallut les pertes subies de ce chef pour amener à une meilleure compréhension

des affaires les marchands de rhubarbe setchouennais.

Un produit de très grosse valeur, le musc, se falsifie avec du sang d'animal ou de la farine de haricots rouges.

La laine, la plume sont mélangées le plus souvent de matières de toutes sortes destinées à augmenter leur poids. Ces fraudes grossières cessent d'elles-mêmes, dans une certaine mesure, par la difficulté de la vente.

Les marchands des provinces éloignées, en rapports commerciaux avec les Européens, en viennent donc peu à peu à prendre les habitudes de leurs compatriotes des ports ouverts.

CHAPITRE XLI

CLASSES SOCIALES

Il existe en Chine une aristocratie toute-puissante, l'aristocratie de la science : elle s'appelle la classe des *lettrés*. Eux seuls ont droit aux places, aux honneurs; eux seuls peuvent prétendre à jouer un rôle dans l'Empire, à détenir une influence quelconque. Comme ils gouvernent, rendent la justice, contrôlent, presque sans appel, tout acte de la vie politique, économique et sociale du peuple chinois, il est facile de se rendre compte quelle redoutable puissance est la leur. Cette immense autorité ne saurait guère être battue en brèche dans un pays où il n'existe aucune représentation de la volonté populaire, dans un pays où le *citoyen n'est pas encore né,* où l'ignorant éprouve un respect presque religieux pour le lettré. La seule cause de faiblesse de cette aristocratie unique au monde réside dans les jalousies mutuelles de mandarin à mandarin, et les dénonciations fréquentes dont ils sont l'objet devant le pouvoir central. Si ces dénonciations contre un gouvernant viennent quelquefois du peuple ou de la classe riche des marchands, il n'en est pas moins vrai que leur origine remonte plutôt aux calomnies ou médisances de rivaux avides de le remplacer ou de satisfaire une rancune personnelle.

La supériorité indiscutable et indiscutée du lettré s'affirme, dans la vie ordinaire, par de nombreux privilèges. D'abord et avant tout, dans un pays où la peine corporelle

s'applique toujours, le *chen sé* (lettré) échappe à cette humiliation. Même sans place officielle et perdu dans son village, il est la grande autorité et les vieillards investis des pouvoirs administratifs, qu'a délégués le mandarin, n'osent prendre une décision sans consulter auparavant le *tou chou jen* (l'homme qui a étudié les livres).

Pour se distinguer du *vulgum pecus,* il a le droit de porter une coiffure spéciale. Et comme il ne peut avoir, lui qui manie le pinceau, les ongles courts, brisés de l'artisan, il en exhibe de très longs; et, dès que sa bourse le lui permet, il les protège d'un bel étui de jade. *L'ongle long*, c'est *la caractéristique d'une suprématie,* le *symbole d'une aristocratie,* la mieux assise de toutes. Mais, où cet homme se sépare le plus nettement des autres, où il affirme le mieux son privilège social, c'est quand il s'adjuge des croyances qui ne doivent pas être celles du peuple, quand il se crée une religion à lui, celle du lettré (*fou kiao*).

Quand il entre en fonctions, devient mandarin, *tang kouan*, ses privilèges ne font naturellement qu'augmenter en nombre et en importance. Son costume est toujours nettement différencié de celui des autres classes, par des insignes spéciaux; il est même certaines étoffes et fourrures qui restent son apanage exclusif, que le plus riche marchand ne peut revêtir. Sa coiffure n'est jamais non plus celle de tout le monde : le *cha tai*, le chapeau revêtu du globule traditionnel, indique, consacre toute l'étendue de ses dignités, de son autorité officielle. Il ne doit jamais *se mêler à la foule*, être coudoyé, bousculé; il ne circule qu'en palanquin, ce qui ne contribue pas peu à accroître son prestige. *Planant* ainsi, toute sa carrière durant, au-dessus du troupeau dont il est le berger, il se montre, à ces humbles, si élevé, si majestueux, dans son *immobilité* d'idole chamarrée, avec son collier de corail à gros grains semés de perles, avec son *tin tze* (globule) rouge ou bleu,

où frissonne la plume de paon symbolique, il leur apparaît tel qu'ils ne voient plus en lui, en sa force redoutée, qu'une émanation de la toute-puissance du houang ti, de celui qui gouverne et le ciel et la terre.

Le palanquin mandarinal est toujours escorté d'une suite plus ou moins nombreuse, suivant l'importance du personnage : des hérauts crient son nom, ses titres, ses dignités, ses vertus et, pour ceux qui savent lire, le tout est inscrit sur des tablettes, les *kao kio pan,* que portent des valets. Et la foule des coolies, paysans, ouvriers et marchands doit s'écarter pour ne pas entraver la marche du cortège. Le *hsien kouan* (sous-préfet), c'est-à-dire le mandarin qui occupe le dernier échelon de la hiérarchie, a son pompeux entourage, comme un chef d'État en Europe; il ne lui manque que l'escadron de cavalerie, le soldat étant encore chose assez rare dans le Céleste Empire.

L'édifice où loge le mandarin a aussi son architecture spéciale : le nombre de corps de bâtiments, de cours, de portes n'est pas une disposition du hasard ou la mise à exécution d'un plan que permet la richesse : c'est tout différent, et le marchand le plus opulent ne pourra jamais mettre à sa maison *autant de portes qu'il lui plaira.*

Ces mœurs somptuaires visent naturellement à accroître le rayonnement de l'autorité impériale partout où elle se manifeste et ceux qui en sont revêtus reçoivent ainsi de multiples honneurs, constituant de tels privilèges, qu'ils nous semblent en contradiction avec le principe égalitaire de la constitution chinoise, qui ouvre toutes grandes les portes d'accès au pouvoir par le régime des examens.

Dans l'exercice de ses fonctions administratives, le mandarin condescend quelquefois à réunir les lettrés et principaux vieillards d'une circonscription, les *chen ki fou lao*, mais leur voix n'est jamais que purement consul-

tative ; la décision reste tout entière soumise à son souci de la justice ou à son pur caprice et l'abus d'autorité lui est à chaque instant facile. Les guildes de marchands osent rarement s'insurger ; quant au *pé sin*, au petit peuple, s'il lui arrive un jour, dans un district, de prononcer la déposition de son gouvernant, en l'emportant dans une chaise au chef-lieu de la circonscription, c'est d'une telle rareté que cet acte ne se cite que pour mémoire.

Nimbé de son auréole de science littéraire qui, en principe, lui confère toutes les aptitudes, le mandarin a établi si haut son piédestal que toutes les classes qui gravitent autour sont presque honteuses des attributions ou du labeur spécial qui leur sont échus. Le *travail manuel,* de quelque ordre qu'il soit, quelque noble que puisse être sa fin, reste *méprisé* en Chine. Tout individu maniant autre chose que le pinceau, la plume du fils de Han, est un être sans notoriété, sans influence, qui ne mérite pas plus l'attention de ses compatriotes que la bête de somme qui traîne son fardeau pour avoir droit à la pitance du soir (1). Poètes et philosophes célèbrent bien, à l'envi, la sainte tâche du *long tzé*, du laboureur, tout le vocabulaire des plus mirifiques épithètes lui est appliqué ; le houang ti lui-même daigne chaque année abandonner un moment son sanctuaire pour ouvrir un sillon, mais toutes ces démonstrations tendant à honorer la plus nécessaire des professions n'ont d'autre but que lui donner un peu de « face », un faux lustre ; une protection efficace contre tous les bandits des campagnes, une aide véritable, se traduisant par des actes, ne lui sont jamais apportées. Elles restent dans le domaine des vagues aspirations, dont se nourrit l'homme des champs.

(1) Un de nos savants, faisant une expérience de laboratoire, paraîtra au Chinois un simple *artisan,* non un *tou chou jen* (homme qui étudie les livres).

Les habitudes du personnage si admiré et si envié ont eu une curieuse influence sur l'hygiène dans tout l'empire : aucun Chinois ne consent à circuler, à marcher, que contraint par une nécessité absolue. Chaque fois qu'il peut faire autrement, a les moyens de se payer une chaise, il s'en servira, ne cherchera jamais à économiser des sapèques, en utilisant ses jambes. Et notez qu'il emploie le palanquin moins par paresse ou convenances personnelles, que par sacrifice au décorum. On progresse dans la rue dans un véhicule dont la forme est la même que celle du mandarin : quelle satisfaction d'amour-propre ! Et les classes aisées de la société agissent ainsi maintenant avec tant de naturel, qu'elles ne pensent plus à l'origine, à la cause première de cette funeste habitude. Bref, en dehors de toute obligation formelle, marcher est *déshonorant*, dans l'empire. Je me rappellerai longtemps la réflexion que faisait un jour un voisin chinois de la capitale, Tchentou, au moment où des officiers allemands, de passage dans cette ville, m'abordèrent pendant que je traversais la rue à cheval. Ces officiers étaient à pied : le temps très frais leur avait donné l'idée de faire une promenade et ils déambulaient tranquillement à travers la ville. Mon voisin, en les apercevant, les regarda de la tête aux pieds, puis se tournant vers les membres de sa famille, il déclara nettement que ces gens étaient des *siao jen*, des coolies étrangers. Pensez donc, ils n'étaient pas en chaise ! Et ils portaient des vêtements de kaki, dans ce pays où le costume fait le moine.

Le mandarin n'a *aucun rapport social avec les autres classes :* il vit entièrement dans son clan. Il n'a de condescendance que pour ses employés et surtout ses domestiques : ceux-ci se permettent même avec lui des familiarités qui nous étonnent, nous cependant plus égalitaires. Ils ont le droit de pénétrer partout, sauf dans les gyné-

cées, ne se donnent jamais la peine d'écouter aux portes, mais entrent bien plutôt dans la pièce où le maître discute ses affaires personnelles. Si ce maître, à un moment donné, lit une lettre qu'on vient de lui apporter, les subalternes présents connaissant les caractères s'approchent de lui et lisent en même temps. Quand les clauses d'un contrat officiel se débattent, comme j'ai pu le voir au temps où se préparait l'organisation de notre école de médecine, les domestiques se tiennent dans la salle, à peu de distance des mandarins, et assistent tout à leur aise à leur discussion, n'ignorant finalement aucune des décisions prises. En un mot, tout se passe en famille. Quand le maître va dîner en ville, que les porteurs de palanquin et les suivants jugent qu'il s'est sustenté et distrait suffisamment, ils le lui font savoir et il est rare que leur suggestion reste lettre morte.

Ces interventions du domestique sont constantes dans les différents actes de la vie officielle ou privée du mandarin. Ces mœurs ont un côté patriarcal qui étonne quelque peu, en un pays où les privilèges, la puissance illimitée d'une caste sont farouchement défendus. Est-ce parce que d'aussi humbles sujets de l'empereur que la classe des domestiques ne sauraient être considérés par les seigneurs du Céleste Royaume autrement qu'une quantité négligeable? Ce serait une explication d'autant plus plausible, que l'habitude du bonjour, du salut quotidien du subalterne à son maître, dans nos pays, n'existe point en Chine, le salut d'un petit ne pouvant honorer un grand, étant considéré comme une *familiarité déplacée*. La marque de déférence quotidienne de notre domestique européen est remplacée ici par la grande salutation du *ko teou* (consistant à se mettre à genoux et à baisser la tête jusqu'à terre), laquelle se pratique rarement, le jour du premier de l'an, par exemple, ou à l'occasion de la fête d'un chef

de la famille. Le coolie, le journalier, l'artisan qui viendra travailler chez vous ne se permettra pas non plus *de vous saluer* : il arrivera et s'en ira, sans paraître prendre garde à vous.

Le ko teou est encore d'usage quand on aborde le mandarin pour lui adresser une supplique, solliciter de sa bienveillance une faveur. Et le langage sera toujours très humble, pendant que se fera la prosternation : « *Siao ti kieou ta lao yé* — Moi, petit, prie le vénérable seigneur. » Ainsi s'exprime le marchand ou le paysan, venant implorer un simple sous-préfet.

Je ne m'appesantirai pas davantage sur la classe des lettrés : je dirai maintenant quelques mots du marchand et de l'ouvrier.

A aucun moment, un représentant de la caste des marchands, quelque riche et instruit qu'il soit, ne peut prétendre à détenir quelque parcelle d'autorité ; son influence sur le gouvernement, sur la marche des affaires publiques est nulle. La fortune cependant peut lui créer une certaine indépendance et lui permettre d'exercer une action modératrice, quand il le juge nécessaire, sur l'arbitraire mandarinal. Seulement, le jeu est scabreux, s'il ne s'est point, à l'avance, assuré le concours de puissants auxiliaires, choisis dans la classe privilégiée, sinon, il met en danger ses biens et sa liberté. Dans les ports ouverts, l'indépendance du marchand est beaucoup plus grande que dans l'intérieur, sa sécurité financière mieux assurée ; toutefois, en homme prudent, il ne manque pas, chaque fois que sa fortune est visée par la rapacité d'un gouvernant, de la mettre à l'abri dans une banque européenne, ou d'exercer son industrie sous une raison sociale anglaise, française ou américaine. En somme, la collaboration commerciale de la race blanche avec la race jaune a eu pour conséquence de donner plus de liberté à une classe

qui, par son activité, contribue puissamment à la prospérité de son pays. Cette association a aussi un autre résultat non moins important : c'est qu'elle contribue à rapprocher des peuples si différents, les amène à se connaître, à s'apprécier mutuellement et prépare ainsi les voies à une entente plus intime, plus féconde entre des races également grandes par leur civilisation et leur intelligence.

L'ouvrier, qu'il le soit de la ville ou des champs, est loin d'avoir dans l'empire le rôle considérable qu'on lui reconnaît de plus en plus dans les pays d'Europe et d'Amérique. S'il forme des groupements, des corporations, son action n'en est guère augmentée près des autorités : elle apparaît d'autant plus faible, qu'il lui manque le nerf de toute guerre, l'argent, lui si pauvre, si mal loti, en comparaison de son frère blanc. Il a bien, de temps en temps, des coups de colère, il pousse bien sa lamentation, son cri de détresse et d'appel vers un destin moins amer, mais sa plainte bruyante, comme sa supplication d'auparavant, reste sans écho. C'est que l'arbitre, le mandarin, est trop haut, peut impunément rester sourd à sa clameur; souvent juge et partie à la fois, par une collaboration occulte avec les chefs d'entreprise, il ne peut hésiter entre son intérêt propre et celui de l'artisan. Aussi, rien ne vient alléger la peine du déshérité, la rendre plus rémunératrice; rien ne vient lui garantir le riz du lendemain. Et *l'angoisse de la pitance quotidienne jamais assurée se perpétue ainsi depuis des siècles! Si nous ne venons en aide à la Chine*, lui apportant la contribution de notre effort plus vigoureux, *plus productif*, parce qu'éclairé, *dirigé par la science*, cette lamentable misère, loin de diminuer, ne fera que croître, plus effrayante encore, avec l'augmentation graduelle de la population.

Un clan fort intéressant de cette grande classe est celui

des coolies ou porteurs. Comme il n'existe que fort peu d'animaux de trait en Chine; que, d'autre part, l'état des routes empêche, sauf dans le nord, l'emploi de tout véhicule autre que la brouette, il a fallu, à côté de la jonque qui ne peut suffire, même dans un pays aussi bien arrosé, organiser un moyen de transport par terre, et c'est l'homme seul qui a pu être ce moyen. Ils sont *millions* dans le vaste empire, suant et haletant sur des routes, des sentiers abominables, en toute saison, traînant au bout d'un bambou leur pesant fardeau ou portant sur leurs épaules l'encombrant palanquin. Ils s'en vont sous le soleil, sous la bise, trottinant, s'arrêtant un moment pour souffler, essuyer la sueur de leur front ou approcher du feu leurs mains engourdies de froid; ils s'en vont, *pauvres bêtes de somme, qu'un haillon couvre à peine*, résignés, sans une plainte, vers l'étape du soir, vers la paillasse *rongée de vermine* où, quand même, s'écrasera de sommeil leur pauvre corps endolori, ulcéré.

Au Setchouen, la corporation des agents de transport se divise en brouetteurs, porteurs de palanquin, *kiao fou;* porteurs en balançoire, *tiao fou*, et en porteurs sur le dos, *pei tze*, dans la région alpestre, où ce mode de transport, peu familier au Chinois, est rendu obligatoire par les fortes rampes et pentes qu'il doit franchir chaque jour et à chaque moment. Le porteur sur le dos est condamné à l'effrayant labeur de faire parvenir à Ta-Tsien-Tou, le thé et le sel du Setchouen. Il faut l'avoir rencontré sur les sentiers des montagnes, comme j'en ai eu l'occasion de nombreux jours, courbé en deux, les flancs battants, la respiration haletante comme un soufflet de forge, obligé de se reposer toutes les cinq minutes, fouillant le sol en creusant le roc, à la longue, du fer de son *kouai tze* (bâton court, dont la poignée est remplacée par une planchette horizontale destinée à recevoir et à supporter le fardeau

au moment du repos) ; il faut avoir été témoin de sa peine, savoir l'usure rapide qui le dévore, pour comprendre quel ***gaspillage d'énergie*** fait la Chine depuis des milliers d'années, pour n'avoir pas su tirer parti de ***son sol*** et trouver de la terre ***disponible pour l'élevage***.

Si encore la rémunération était élevée; mais non, elle est à peine suffisante, elle lui assure tout juste la pitance quotidienne. Combien de fois, le soir à l'étape, sur les routes des Alpes setchouennaises, n'ai-je pas remarqué de quel étonnement, de quelle expression d'envie les porteurs arrêtés à l'auberge considéraient ma petite chienne fox-terrier et les chiens du consul, auxquels on apportait, à l'arrivée, un bol de riz avec de la viande. C'était une stupéfaction profonde : comment pouvait-on servir pareille nourriture, si recherchée, si succulente, à des ***keou*** (chiens) ! En Chine, le chien n'est pas l'objet des mêmes attentions qu'en Europe : il est plutôt méprisé; on ne lui donne aucun aliment, il vit d'excréments et de charognes. Le fils de Han ne lui jette, à aucun moment, les restes de son repas, c'est à son cochon qu'il les destine. — Oui, ils ne comprenaient pas, eux qui devaient se contenter souvent de la galette de maïs, qu'ils portaient piquée sur un bambou au-dessus de leur charge ! Ils comprenaient d'autant moins que la ration alimentaire, dans l'empire, est des plus restreintes pour la masse de la population, que le riz ou le pain lui est mesuré, qu'au chien ne peut aller la part de l'homme.

On a prêté à ces coolies, à ces pauvres gens, des sentiments qu'il est bien rare de rencontrer en aucun pays, chez une classe dont le labeur déprimant n'est guère fait pour favoriser l'éclosion de certaines poétiques conceptions, tirées de leur genre de travail, et des conditions particulières de leur existence. C'est le littérateur, en mal d'une belle phrase, ou voulant idéaliser une situation, qui

crée de toutes pièces ces concepts, en pare les misérables, dont la destinée leur semblerait *trop douloureuse dans sa nue réalité*. C'est encore le philosophe, le philanthrope, dont toute l'âme vibre d'une immense pitié en face de pareille nécessité sociale, *dévoratrice d'énergies*, qu'une race plus prévoyante, plus soucieuse de progrès eût mieux utilisées. On a donc prétendu, comme pour le haleur, que le coolie chérissait son labeur, tout rude qu'il était; qu'il ne voulait entendre parler, à aucun prix, d'un adoucissement à sa peine, par l'intervention du génie inventif européen ; que si la tâche du jour était pénible, il y avait la compensation de la vie au grand air, des sommeils profonds et, surtout, cette jouissance incomparable d'une liberté pleine et entière. Vraiment, c'est ne point connaître le Chinois, ne l'avoir observé que bien superficiellement, que de formuler semblable jugement sur sa mentalité. Il apparaît au contraire, dans la réalité, comme la race la *plus prosaïque* du monde, la moins sensible *à ce qui n'est pas la recherche de son bien-être et de sa subsistance*. Le grand air, le grand soleil, la vie libre, les profonds sommeils ! Mais il vous rirait au nez si vous lui parliez de ces choses et vous tenteriez en vain de les lui expliquer, il ne comprendrait pas. Le grand air, le grand soleil ! Mais jamais le Chinois qui pourra les éviter, aura les moyens de rester enfoui dans sa maison obscure, bavardant, somnolant ou fumant la pipe de tabac ou d'opium, ne fera un pas pour aller au dehors respirer l'air pur, jouir de la campagne, de sa verdure et de ses fleurs! Jamais, entendez-vous. S'il vous montre les planches de son jardin, la mare d'eau où végètent quelques lotus, le roc artificiel simulant un coteau, c'est qu'il considère qu'ayant ainsi caricaturé, profané la nature, il s'est mis à l'unisson des âmes sensibles, raffinées, de poétique imagination, qui célébrèrent les ruisseaux, les lacs et les

bambous. Et il est enchanté de sa contrefaçon, ne songe plus à franchir les portes de sa ville, pour admirer les vrais spectacles des champs. S'il les franchit, c'est pour aller dans une pagode célèbre, s'installer dans un pavillon, sous l'œil souriant des bonzes et... manger. La campagne elle-même lui est tout à fait indifférente. Quant au pauvre, au coolie, qui doit courir les grands chemins, donnez-lui une prison, non la sienne, qui est une géhenne, un enfer, mais la nôtre si confortable, où le pain et le riz seraient assurés, et tout ce monde sera heureux d'y entrer, d'y vivre désormais sa vie, le caractère infamant par nous attaché à ce lieu n'existant pas pour le fils de Han.

Les sommeils profonds! Mais qui a vécu en Chine n'a pas manqué de constater que l'habitant dort peu, que le repos de la nuit, il le fait le plus court possible, bavardant, s'amusant des heures durant, quitte à se rattraper dans la journée, s'il en a le loisir. Il semble apprécier beaucoup moins que nous la longue période de sommeil et, au cours de mes voyages, j'ai toujours vu le haleur, le porteur aller plus volontiers le soir au bouge à opium ou, s'il n'en avait pas les moyens, rester dans la salle d'auberge, y jacassant jusqu'à une heure très avancée de la nuit, non se rendant en hâte vers la paillasse de repos. Quant à la haine du marinier contre le navire à vapeur, elle n'a nullement son origine dans l'amour qu'il a de son métier, amour qualifié naïvement de passionné, mais bien dans l'idée qui s'est ancrée en lui que ce navire tuerait la jonque, lui *enlèverait son gagne-pain*, sa misérable pitance. L'explication, si elle n'est pas aussi poétique que l'autre, a du moins le mérite d'être simple et de révéler, sans périphrase, la réalité même. Supposez donc qu'il y ait des moyens, — et ils existent, facilement réalisables (j'en parlerai en étudiant la tranformation économique du Setchouen), — des moyens, dis-je, de modifier la situation actuelle, de fournir aux

haleurs un nouveau gagne-pain, mais tout ce que l'opposition actuelle a de sérieux disparaîtrait immédiatement. Il en serait de même pour le porteur, qui n'a aucune passion *particulière* pour son existence actuelle, son homicide labeur; le jour où on lui proposerait de l'échanger pour celui de nos cantonniers ou de nos terrassiers de chemin de fer, il n'aurait pas une minute d'hésitation, encore moins pour travailler à l'abri dans une usine quelconque, comme ses frères de Shanghaï ou de Hong-Kong. Au lieu de voir chez un peuple des situations inextricables, des oppositions irréductibles, qu'on prend soin d'expliquer et de justifier soi-même par de spécieux concepts, qui n'ont d'autre valeur que de parer d'un faux lustre la triste réalité, d'entraver même la recherche des saines solutions, au lieu, dis-je, d'envisager de pareille façon ces problèmes, ne vaudrait-il pas mieux se borner à enregistrer de simples faits, laissant à ceux qui prennent vraiment contact avec le Chinois le soin de les interpréter?

Si le coolie chinois n'a pas, pour sa profession, l'amour qu'on lui a prêté, il n'en considère pas moins les multiples ennuis avec la plus parfaite sérénité d'âme. Ce n'est point un morose, un mélancolique : il est plutôt un joyeux, je dirai presque un satisfait; je n'ai reconnu certaine tristesse de pauvre être fourbu, las à se laisser choir au bord de la route, que sur le visage du ien *pei tze*, le porteur de sel, à travers les Alpes setchouennaises. Là, vraiment, c'est le *calvaire*, la *voie douloureuse*, qui s'allonge indéfiniment, et lorsqu'il échappe à la mort par le précipice, par le froid glacial au temps des pesantes neiges d'hiver, il meurt prématurément quand même de l'usure précipitée de ses organes surmenés. Mais, dans la vallée du Yang-Tsé et tout le Setchouen oriental, j'ai toujours vu le coolie gai, insouciant, s'amusant d'un rien, comme un enfant qu'il

est. Sur la route défoncée, lamentable par temps de pluie, quand il s'enlize dans la boue visqueuse ou roule dans une flaque d'eau, il ne songe nullement à qualifier cette voie d'abominable, mais la dénomme poétiquement *houa houa lou* — chemin fleuri !

Il est aussi un intolérable bavard, ne s'arrêtant jamais et pour qui tout est prétexte à plaisanterie... et quelles plaisanteries ! oh ! si salées quelquefois. Jamais un groupe de porteurs n'arrive à s'ennuyer : leur verve est intarissable autant que fatigante pour celui qui les comprend et consent à les subir. Si ce sont des *kiao fou* (porteurs de chaise) ils deviennent même facilement de petits tyrans pour celui de notre race qui ne connaît pas les conditions du voyage et ne peut interpréter certains de leurs actes : ils abusent vite de son ignorance. Mais, lorsque l'Européen s'est familiarisé avec les êtres et les choses et qu'il sait vouloir, tous ces braves Chinois deviennent les êtres les plus souples du monde et de tyrans se font esclaves soumis. Le haleur, si insupportable quand il a à traîner la jonque de l'Européen novice, frais débarqué en Chine, se soumet à toutes ses fantaisies quand celui-ci a pu apprendre à le connaître, à le guider : il lui obéit sans murmure, même quand ruisselle la *ta iu*, la grande pluie, ou que souffle le vent, si gênant quelquefois à la descente du Yang-Tsé. Il marche quand même, tout surpris de se plier ainsi à l'invite du Blanc, lui, le Jaune orgueilleux, le grand civilisé. Et quand, malgré pluie et vent, il a franchi de nombreux lis, amusantes sont ses réflexions et surtout son étonnement d'avoir navigué quand il est de règle d'amarrer la jonque, de s'abriter dans une anse : « Comme c'est drôle, raconte-t-il, voilà que cet Européen nous fait marcher par le vent, par la grande pluie et, malgré le monde ainsi renversé, nous accomplissons beaucoup de chemin et sans avarie ; c'est vraiment drôle ! »

C'est que l'habitude invétérée des rameurs, à la descente du Yang-Tsé, est de s'arrêter au premier souffle de vent qui se manifeste ; ils en déduisent tout de suite que la brise va augmenter, qu'il est prudent de remiser. Mais l'Européen, qui sait lui aussi le danger qu'il y a à naviguer par grand vent sur le fleuve, avec une jonque à fond plat, à château d'arrière très élevé, n'oublie pas non plus que la progression est possible, tant que la brise ne dépasse pas une certaine force et, s'il est capable d'imposer sa volonté, l'embarcation s'en ira au fil du courant, parcourra de grandes distances, au lieu de rester amarrée à la berge.

Oh ! les braves gens, toujours gais, toujours souriants, toujours dociles, *quand on a appris à les dominer!* Les précieux auxiliaires ! qu'on aimera à retrouver plus tard !

Le laboureur. — En Chine, plus que partout ailleurs, le paysan est la fourmi besogneuse, résignée, dont l'idéal ne s'élève guère au-dessus du désir d'une bonne récolte. Plus que toute autre classe, il est sans ombre d'influence, vivant au milieu de sa terre, aspirant après une tranquillité qui lui est trop souvent refusée, car, dans l'empire, personne autant que l'homme des champs n'est la victime choisie des faciles oppressions. Aussi, quand il a satisfait le fisc, faut-il qu'il compte avec tous les *fei tou*, les bandits qui deviennent particulièrement exigeants à certaines époques, à la moisson, par exemple. Il faut qu'à cette saison le laboureur couche la nuit dans son champ ou paye des gardiens, s'il est petit propriétaire. Et, lorsqu'il a récolté, trop souvent les bandes viennent un jour signifier au malheureux qu'il doit leur laisser prélever une dîme ; il laisse faire, généralement, ne se défend pas. C'est ainsi que cela se passe dans la vallée du Min, au moins, et la situation n'est guère différente dans le reste

de l'empire. Si la terre, au lieu d'être si morcelée, comptait plus de propriétaires ayant, de par leur aisance même, des moyens d'action, de résistance, le sort du laboureur serait moins précaire, une protection plus efficace pourrait lui être assurée, par pression sur le mandarin, mais surtout grâce à une police organisée par les intéressés, par tous ceux qui vivent de la culture du sol. Mais le paysan chinois est bien incapable d'un pareil effort. Sa seule protestation, quand trop pressuré, se manifeste contre l'administration fiscale, en se refusant à apporter, certain jour, au marché ses animaux, ses graines et légumes. Mais cette révolte est bien rare et il n'en retire jamais grand bénéfice.

On le voit, la situation du paysan chinois n'a rien d'enviable : sans aucune instruction, même pratique, ignorant tout de ce qui n'est pas son milieu, routinier à l'excès, réfractaire à toute méthode qui n'a pas été celle de ses ancêtres, il est condamné, pour bien longtemps encore, à une existence précaire, sans perspective d'amélioration aucune. D'ailleurs, je n'oserais affirmer qu'il rêve à aucun moment d'un sort meilleur : ses désirs, comme l'étendue de sa pensée, sont fort limités. Il croit sincèrement que ses méthodes de culture sont *infaillibles*, qu'il n'en *existe point d'autres*; il est convaincu, enfin, qu'il est le premier agriculteur du monde. Cette satisfaction toute platonique est, pour qui connaît le Chinois, un baume lénifiant, d'une étonnante efficacité : *l'orgueil de cette race explique bien des résignations*.

Le laboureur ne souffrirait donc pas de la médiocrité de son sort s'il n'y avait le fisc et les fei tou. Quand il a même apaisé leur rapacité, il éprouve ce morne contentement de l'homme à qui on n'a pas tout enlevé et, entouré de sa famille, de ses animaux et même de ses dieux, père, grand-père et aïeux, il reste sans aspiration bien définie.

Sa consolation et ses espoirs de future abondance des fruits de sa terre reposent tout entiers sur la petite tablette, le *chen chou*, où réside l'esprit des ancêtres et, à l'heure dite, devant le *hiang ki*, l'autel domestique, il officie chaque jour, en prêtre qu'il est de son vrai culte à lui.

Il me reste à parler de ceux que j'appellerai les hors-classes, du *ti teou tsiang*, perruquier, du *hsi pan tze*, comédien, et du *kao houa tze*.

Le perruquier se voit ainsi relégué vers les bas-fond de la société chinoise, parce qu'il est obligé de travaille debout, quand le client le plus misérable est lui-mêm assis. C'est que dans l'empire, la position « assise » o « allongée » constitue une *supériorité*, dont ne jouit à au cun moment le coiffeur en fonction. Raboter le bois, ou vrir un sillon, pousser une brouette ou traîner un fardeau sont encore des professions respectables, d'utilité première, mais l'office du perruquier paraît à tout le monde dégradant, en quelque sorte. Il a rarement boutique sur rue : il promène toute la journée son attirail, entrant où on l'appelle, s'installant à la porte des auberges. C'est un personnage très occupé, car jamais le Chinois, en aucune circonstance de sa vie, ne se rase lui-même; il est très étonné de voir l'Européen procéder à cette opération. Quel que soit son dénuement, dès qu'il a les quelques sapèques nécessaires, il invite un ti teou ti, comme on dit dans le pays (*tsin*), à le raser et le coiffer.

Après le perruquier, se place immédiatement le *kao houa tze*, le mendiant : ce chancre rôdant de la Chine, toujours hideux, cette corporation jamais intéressante, car elle est la lie de la population, formée d'éléments malsains, d'invincible paresse, plutôt que de pauvres estropiés et infirmes; cette corporation, dis-je, n'occupe pas le dernier échelon de la « hors-classe ». Oui, le kao houa tze se

tient *plus haut* que le *hsi pan tze,* le comédien : celui-ci est plus méprisé encore. On sait qu'il est acteur et actrice, à la fois, qu'il joue tous les rôles, même sous les formes concrètes, très souvent. Il est bien à sa place dans l'échelle sociale établie par le fils de Han.

CHAPITRE XLII

CULTURE GÉNÉRALE DES CLASSES SOCIALES.

Les moyens d'instruction sont suffisamment généralisés en Chine et cependant le nombre des illettrés est considérable, autant que je puis l'affirmer pour le Setchouen du moins, que je connais dans ses districts les plus favorisés à ce point de vue. Mais ce qui a une importance pratique autrement grande, c'est que les études sont purement littéraires et philosophiques, que le Chinois ignore *tout des sciences modernes physiques et naturelles*, insondable lacune qui explique en grande partie la *stagnation sociale et économique*, depuis tant de siècles, de la plus vieille civilisation du monde. Les lettres, en effet, si elles ornent l'esprit, élargissent le domaine de la pensée, embellissent la vie, ne peuvent donner cette solidité, cette vigueur et sûreté de jugement que confère l'étude des sciences. De même, toutes les spéculations philosophiques ne sauraient être génératrices de ces étonnants progrès dans l'ordre matériel et moral, dont l'éclosion remonte aux voies nouvelles que s'est ouvert le cerveau de la race blanche. Le Chinois, n'ayant jamais été capable d'un tel effort, vit sur le passé, sur le patrimoine des ancêtres, depuis des milliers d'années. Par son genre d'études, par l'instrument imparfait dont il s'est servi, sa langue écrite, si compliquée, si embrouillée, que *l'existence entière des studieux s'use à la déchiffrer*, il n'a réussi qu'à développer sa mémoire au détriment de son jugement. Ayant à emmagasiner dans son

cerveau trop de formules, trop de signes tortueux, fantaisistes, d'où toute méthode était exclue, il l'a surmené; lui a ôté toute souplesse d'action. L'ayant bourré, il a cru l'avoir nourri et voilà qu'il est resté stérile, sans production des énergies attendues et, pour longtemps désormais, *incapable de réaction créatrice.* Et si encore le fils de Han avait su reconnaître son mal, en déceler les causes, que d'immenses bienfaits eussent pu en résulter pour lui et pour l'humanité et, d'autant plus grands, qu'il est le pacifique par excellence!

Donc, plongé dans le livre des vers ou du philosophe spéculatif, le Chinois n'a jamais découvert ce qu'était l'*eau* ou l'*air*, ce que recelaient mille choses l'entourant, placées là pour développer son bien-être, accroître sa richesse. Et son orgueil est tel, si grande est sa conviction qu'il a réalisé en tout le maximum et l'optimum, qu'il se refuse à reconnaître, dans les inventions européennes, autre chose qu'une sorte de magie, *sans fondement intellectuel.* Nos sciences sont peu appréciées par lui; elles tiennent du savoir de l'alchimiste, de l'astrologue ou d'un géomancien plus roué que le sien, mieux inspiré par les esprits; tout ce fatras relève, à son avis, de l'occultisme. Lui, au contraire, cultive les lettres et, s'il n'a pas de machines, il a *la ouen tchang,* la composition littéraire, et *ainsi, il plane au-dessus de tous les peuples.* Si vous lui dites que, vous aussi, avez un faible pour les belles-lettres, que votre race les aime, s'en est nourrie durant des siècles et s'en nourrit encore, votre assertion est accueillie d'un sourire poli, mais l'incrédulité est complète. Lui seul a sucé le lait de la Muse, lui seul a pu concevoir de saines et fécondes maximes pour l'édification et le maintien d'un empire. Les littératures grecque et romaine, l'histoire des brillantes nations qui les enfantèrent sont complètement ignorées de lui; à peine, ses annalistes ont-ils signalé tout simple-

ment certains rapports commerciaux qu'aurait eus le Céleste Empire avec des Ta-Tsin, qu'on croit être les Latins.

Il ne connaît pas davantage le monde extérieur actuel (il en faut excepter, naturellement, quelques privilégiés envoyés en Europe ou aux États-Unis), ni par sa science géographique ni par ses livres. Sa science géographique se réduit à son empire, et alors qu'un enfant de treize ans, en France, sait ce qu'est le fleuve Jaune ou le golfe du Petchili, un enfant chinois ou le plus savant lettré a peut-être entendu parler de l'Europe, mais n'a aucune idée de sa configuration, des mers qui la baignent ou des fleuves qui l'arrosent. Pour s'instruire, le petit Européen prend partout des leçons de choses, par les musées, les expositions, certains livres remplis de gravures, où le monde connu, avec toutes ses productions, sa faune et sa flore se révèle sous une forme presque palpable. De plus, dans beaucoup de nos villes existent des jardins publics où des plantes exotiques, quelquefois des animaux, sont exposés à tous les regards, sont vus par l'enfant, déterminés par lui, aussi vite qu'il apprend à reconnaître les bêtes domestiques de son pays. Jamais le petit Chinois n'a les moyens de s'instruire de cette façon : rien de semblable n'existe dans ses villes et, qui plus est, il ne trouvera pas dans les livres du maître le meilleur des enseignements, celui qui se révèle par l'image.

La technique d'enseignement, au Céleste Empire, se réduit à une récitation perpétuelle, où la mémoire auditive joue le principal rôle, la mémoire visuelle ayant beaucoup moins à s'exercer. Et pendant que notre système se perfectionne chaque jour, celui des fils de Han est resté immuable jusqu'à ce jour. Cependant, sous la pression d'événements historiques, on commence à modifier le programme confucéen.

En résumé, l'enfant de race blanche est un savant com-

paré à son petit frère jaune et, en ce qui concerne la connaissance du monde extérieur, des mers et des continents, y compris le monde vivant, il est plus instruit que toute la foule des lettrés chinois.

Ces dernières années, on a beaucoup traduit et commenté les Annales de l'empire : il a été reconnu que les auteurs avaient enregistré avec beaucoup de soin toutes sortes de menus faits, qui serviront à éclairer l'histoire ancienne. Mais ce qui frappe dans ces œuvres, c'est l'absence totale de critique sérieuse et d'explication des événements : ce sont des chroniques toutes simples, non de ces œuvres immortelles qu'enfantèrent certains hommes d'Athènes ou de Rome, de ces œuvres qui, en décrivant la vie d'un empire, ***illuminent toute une période de l'évolution humaine.***

CHAPITRE XLIII

LA SITUATION DES CLASSES SOCIALES DANS L'ORDRE ÉCONOMIQUE

De l'exposé ci-dessus, de la négligence affectée par les Chinois de toute culture scientifique se déduisent sans peine certaines conséquences d'ordre économique. Ses premières conquêtes agricoles et industrielles ont été un jour brusquement arrêtées dans leur essor, son intelligence ayant donné le maximum de rendement possible, sur la voie où elle s'était aiguillée. Pour aller plus loin, il eût fallu interroger la nature, scruter, analyser, non rêver; il eût fallu chercher un nouveau champ d'action, entamer une nouvelle lutte et non célébrer les victoires du passé, s'hypnotiser en la contemplation de vains lauriers. Qu'eût-il fallu encore? Ne point regarder en arrière vers l'œuvre ancestrale, mais se jeter en avant pour la développer, l'ennoblir, en étendre l'éblouissant rayonnement jusqu'aux confins des pays barbares les plus reculés. Mais non, ils n'ont plus voulu, les fils de Han, que *l'effort fût une joie*, et, se complaisant dans un repos néfaste, ils sont restés les simples plagiaires de leurs ascendants. Aussi, quand leur nombre s'est accru, les ressources autrefois surabondantes ont simplement suffi aux besoins; et dans la suite des siècles, la part de chacun en est venue à se réduire au ***minimum indispensable à la vie***. Il se demande même, à l'heure actuelle, celui qui connaît la Chine, ***comment elle résoudrait le problème de son alimentation*** si des fléaux de toutes sortes : ***guerres civiles, inondations, épidé-***

mies, ne venaient lui enlever presque chaque année des millions de bouches. Sans ces fléaux, ce seraient d'abominables *luttes fratricides pour s'arracher le bol de riz* ou la galette de froment qui apaiserait leur faim. N'est-ce point angoissant d'avoir à se demander laquelle de ces calamités serait *la moins homicide?*

L'exploitation du sol devenant de plus en plus insuffisante, le fils de Han a voulu à tout prix augmenter la surface arable et l'arbre a été *condamné* : partout, il l'a poursuivi impitoyablement et les bosquets pittoresques, les puissantes forêts ont disparu de la face de la terre chinoise. L'imprévoyant a vite expié son maladroit calcul, et, pour n'avoir pas eu l'énergie de rechercher des méthodes de culture plus productives que les siennes, pour n'avoir pas appris à tirer parti de tous les sols, il s'est retrouvé, un siècle plus tard, avec la même étendue cultivable qu'avant la destruction des pauvres arbres. C'est qu'avec la disparition de ces grands protecteurs, les couches fécondes de la terre, sur les plateaux et les pentes d'immenses régions plus ou moins accidentées, ont perdu une grande partie de leur fertilité, quand elles ne sont pas devenues stériles; et le Chinois s'est retrouvé devant le même problème à résoudre. Il ne l'a pas résolu : d'autant moins que les provinces les plus favorisées ne peuvent, par *manque de voies de communication faciles*, diriger leur superflu sur les autres. Les grandes divisions de l'empire, géographiques ou administratives, constituent autant de régions *vivant de leur existence propre*, sans *relations économiques bien suivies, ni régulièrement entretenues,* surtout. Il existe bien de belles routes fluviales, sans oublier leurs connexions artificielles, dont le Grand Canal est le plus frappant exemple, mais la négligence à sauvegarder le régime normal des cours d'eau naturels, la négligence à entretenir les voies de raccord, autrefois

créées avec tant de peine, fait que le transport est très lent, très onéreux, même aux époques les plus favorables de l'année. Il est d'autant plus lent et onéreux que les moyens de propulsion employés sont des plus primitifs. Il eût donc fallu établir de solides voies terrestres et, en pratiquant *l'élevage* dans des régions *naturellement* préparées pour ce genre d'exploitation agricole, se donner les animaux nécessaires à l'organisation d'un mode de trafic rapide, par larges véhicules. En Mandchourie et en d'autres provinces du nord, on a bien fait une tentative de ce genre, mais on ne prend pas le soin d'entretenir les routes : il faut que le sol soit consolidé par la gelée, un froid intense, pour que les charrettes puissent circuler; pendant six mois de l'année, c'est l'interruption de tout trafic terrestre.

La Chine, manquant donc de la science nécessaire et n'ayant, de plus, ni l'esprit de calcul, ni l'énergie requise, *a failli dans sa tâche* pour accroître, non pas sa richesse, mais ses *moyens de subsistance les plus impérieux*. A l'heure actuelle, pour la masse de la population, la terrible plainte, « *chao tche*, *chao tchouan* — peu à manger, peu pour se vêtir » des misérables n'est que l'expression d'un malaise, d'une pénurie générale. L'*abandon systématique de tout élevage*, en dehors des animaux indispensables au laboureur, a privé, à lui seul, toute la Chine, sauf la région du nord, d'un appoint alimentaire considérable, que la production d'une plus grande étendue de rizières ne pouvait compenser. Et le calcul a été d'autant plus faux, du moins en ce qui concerne le Grand Ouest, qu'en conservant les arbres, on s'assurait, en même temps, la jouissance indéfinie de terres à pâturages et de terre à cultures de céréales autres que le riz, sans compter naturellement toutes les ressources de l'exploitation forestière. Et le fond des vallées qui n'en restait pas moins en

partie, peut-être en totalité, pour la production du riz.

N'ayant pas de bétail, le Chinois s'est donc privé de ce gros appoint alimentaire qu'est, non seulement leur chair, mais le lait qu'ils fournissent, le beurre et le fromage si nutritif qu'on en extrait. Il a bien son fromage à lui, en ce qu'on appelle ainsi, d'après l'aspect pris par la farine de haricots fermentée (*teou fou*) employée à sa fabrication, mais le lait n'y entre pour rien. Le riz et le froment restent donc les deux principaux aliments du fils de Han; la culture maraîchère est aussi très développée. Malheureusement, quand il y a sécheresse ou inondation, la production se trouve réduite et, dans les provinces de l'ouest, cette triste occurrence est très fréquente, en raison du déboisement. Les deux grandes céréales deviennent alors d'un prix élevé, la première surtout, et ne sont plus accessibles à toute la classe si nombreuse des artisans et porteurs de toute sorte. En supposant même des voies de communication faciles, le Setchouennais ne pourrait faire venir des provinces orientales le riz dont il a besoin; car, grevé du prix de transport, il serait encore trop cher pour lui. C'est que sa capacité d'achat est extrêmement réduite : ses industries sont si *primitives*, il en a tellement *limité la production* par une *réglementation à outrance*, une *réduction excessive du temps de travail*, réduction voulue par sa paresse, que ces industries sont d'un rapport dérisoire pour l'ouvrier, comme pour le patron. Le sous-sol est excessivement riche en charbon et minéraux de toute espèce, mais il l'exploite si mal et le transport est si onéreux que, non seulement il ne peut en exporter, mais que houille et métaux sont d'un prix très élevé pour l'habitant.

Telle est la situation du Setchouennais qui, cependant, peut se considérer comme l'occupant de la province la plus *favorisée* de tout l'empire. Aussi, la pauvreté est

grande : on en est réduit à se nourrir de légumes, heureux quand on peut y ajouter un bol de riz ou une galette de froment. Parmi ces légumes, les courges, concombres et citrouilles, tant cultivées dans toute la Chine, forment l'aliment de la masse, qui remplit l'estomac, *trompe la faim* de tant de millions de pauvres hères. On ne les pèle pas pour les bouillir, ces citrouilles, ces courges : tout est conservé, dévoré. On ne fait pas d'*épluchures*, en Chine, même au Setchouen et si, dans certaines classes, les domestiques en taillent, elles ne vont point généralement aux animaux, mais bien aux hommes.

Une autre variété de légume, dont la consommation est énorme pour toutes les classes, est le han tsai, ou légume salé dont j'ai déjà parlé. Plus que la courge encore, il est le principal aliment de la classe pauvre, qui le mange avec son riz, quand elle peut s'en offrir, mais trop souvent, hélas! il forme l'unique nourriture de millions de Chinois. Pendant la saison chaude, pour cette classe de faméliques, le han tsai est remplacé par les *koua* (courges et concombres). C'est aussi au Setchouen, comme je l'ai dit, qu'un *chou se taille en six*, *en douze* tranches, quelquefois davantage, pour être vendu dans la rue ; qu'une carotte, la longue carotte indigène, se coupe en deux et quatre morceaux. J'ai vu de misérables hères, hommes et femmes, acheter deux morceaux à la fois de ces carottes, *pas plus*.

Le riz est l'aliment hautement préféré de toutes les populations: aussi les pauvres gens recherchent-ils le mitang (*mi*, riz ; *tang*, bouillon), c'est-à-dire l'eau où il a bouilli, pour la boire ardemment ou la mélanger avec leur pitance. Des feuilles de certains arbres, des bourgeons de plantes ou d'arbustes, des herbages n'ayant rien de comestible, qu'en aucun autre pays on ne songerait à utiliser, sont arrachés pour faire des bouillons, sont dévorés

avec l'eau de cuisson. Il n'y a pas de charogne infecte que le Chinois hésite à manger : de vieilles truies n'ayant que la peau et les os, mortes d'inanition, des chiens crevés sont avidement recueillis et ingérés. Quand je traversais les rues de Tchentou avec ma petite chienne fox-terrier, qui était en excellent état, de tels regards de convoitise la couvaient souvent, que j'avais la terreur de la perdre, certain du sort qui l'attendait. J'entendais à chaque instant un « *fei té hen* — elle est très grasse » qui m'était toujours désagréable, en raison de la signification qu'il comportait.

Il en est du vêtement comme de l'alimentation : l'aisance n'appartient qu'à une minorité très réduite : la masse ne pouvant s'habiller d'étoffes de soie, restent le coton et la toile. Mais aucun de ces tissus ne saurait remplacer la laine si pratique et si chaude. Il est incompréhensible que le fils de Han ait rebuté ce précieux produit, lorsqu'il a dans le nord et dans l'ouest des troupeaux de moutons qui pourraient habiller une grande partie de la population.

C'est encore là une preuve du *défaut d'adaptation* du Chinois, de son manque à profiter des ressources d'un nouveau milieu : il semble tout à fait incapable de *se libérer* en aucune façon du *servage ancestral;* des conceptions originales, une vision neuve des choses paraissent lui être interdites.

Je l'ai dit dans le cours de ce récit : je n'ai jamais vu autant de haillons qu'en Chine et quels haillons! Je n'essayerai plus de les décrire. Il n'y a pas d'oripeau, de chiffon immonde, qui ne soit utilisé par nécessité, hélas! Les objets de pansement, la ouate souillée de sanie, qui avaient servi à couvrir une plaie, étaient ardemment recherchés par les malheureux qui venaient à la consultation : on avait beaucoup de peine, les premiers temps, à les

leur faire rendre pour les brûler; ils voulaient les conserver, l'ouate surtout, qui aurait été telle quelle utilisée pour un vêtement d'hiver.

On sait aussi la pauvreté du Chinois en linge, même dans les classes élevées : on peut presque dire qu'il *n'en possède point*. Notre paysan est mieux doté à ce point de vue que n'importe quel mandarin.

Et la maison : elle est le plus souvent en planches minces ou en torchis, ne garantissant d'habitude ni contre la chaleur ni contre le froid. Mal éclairée le jour par défectuosité de construction, elle est plus morne encore, plus triste à la lumière falote de lumignons où brûle de l'huile de colza. La petite lampe à *huile de colza!* c'est là le mode d'éclairage *où s'arrêta* l'ingéniosité des grands ancêtres, il y a tant de siècles : rien n'y a été changé depuis.

Cette maison n'est pas davantage égayée par le feu de bois réconfortant de nos plus humbles chaumières, puisqu'elle n'a pas de cheminée, un poêle encore moins. Le lit de briques chauffé par dessous, le *kang*, n'existe pas non plus, comme dans le nord. Les riches eux-mêmes ont froid sous les encombrantes robes bouffies de ouate et s'étendent tout habillés pour le repos nocturne. Quant aux pauvres hères, de combien de frissons ne sont-ils pas secoués une nuit durant, eux dont les haillons bâillent par cent ouvertures ! En vain rassemblent-ils ces lambeaux autour de leur corps bleui, ils n'arriveront jamais à protéger partout cette loque humaine qu'ils sont, que la *gale n'a cessé de ronger depuis leur mise au monde*.

En supposant l'habitation chinoise pourvue d'une cheminée, la masse de la population ne pourrait se chauffer, non seulement parce qu'elle est pauvre, mais encore parce que le déboisement a été si complet que le bois est devenu excessivement rare. Pour cuire les aliments, par-

tout où il n'y a pas de charbon, on se sert de *broussailles, d'herbes, de feuilles mortes ou encore de tiges de maïs ou de sorgho*, après la récolte. Et ce combustible est si précieux, que le Chinois s'est habitué à ne cuire qu'à demi ses aliments, ramassant à la fin de l'opération la plus minuscule brindille pas entièrement carbonisée. Il y a, de ce chef, des miracles de prévoyance et d'*étonnante économie*. Ainsi, pour réduire au minimum la dépense de combustible, on fabrique des marmites et autres ustensiles de cuisine à fond excessivement mince et très évasé, pour que l'action du feu s'exerce plus directement et plus vite sur la masse à cuire.

Il est facile de comprendre qu'un peuple, dont l'organisation économique apparaît si médiocre à certains points de vue, en soit réduit à se mouvoir dans un cercle de nécessités immédiates, duquel il ne peut s'échapper. Il ne peut avoir de *réserves, vit au jour le jour*. Au Setchouen, comme dans le reste de la Chine, si l'on en excepte les ports ouverts, c'est le régime de la petite banque, de la boutique, du petit commerce. Il y a si peu d'argent, que pour monter la plus minuscule entreprise, exigeant un capital de 50,000 francs, par exemple, il faut de très nombreux associés. Pour beaucoup moins que cela, pour parfaire des sommes insignifiantes, en vue de l'exploitation d'un petit marché de village, la coopération de plusieurs individus devient nécessaire. On dit que le Chinois a la manie de l'association : c'est exact, mais la médiocrité générale de ses ressources et son inertie l'y obligent.

Si l'on considère maintenant la situation du marchand lui-même, de l'artisan, on constate que son stock de marchandises se réduit toujours à peu de chose ; il n'a pas les moyens d'avoir des réserves importantes et ne commande qu'au fur et à mesure des besoins ; le magasin sur le mo-

dèle, non du Louvre ou du Bon-Marché, mais plus simplement sur celui de nos grandes boutiques, n'existe même point. Le tailleur, le cordonnier, le chapelier exécutent les commandes, généralement; les vêtements, chaussures et chapeaux tout faits ne se trouvent qu'en très petite quantité. Si vous désirez un article d'un prix un peu élevé, une paire de bottes, par exemple, le cordonnier vous demandera de l'argent d'avance, non par esprit de sécurité, mais bien pour acheter le cuir dont il aura besoin. Si vous refusez, vous avez beaucoup de chances pour n'avoir jamais de bottes, à moins que vous n'achetiez l'article commun des soldats et ma fou. Je pourrais multiplier les exemples de cette pénurie générale de disponibilités.

En somme, par une exploitation *défectueuse* et surtout *insuffisante* des immenses ressources du sol et du sous-sol, le fils de Han *végète misérablement, jamais sûr du lendemain*. Même en ce qui concerne la subsistance journalière, il est à la merci d'une inondation ou d'une période de sécheresse, calamités qu'il eût pu souvent éviter ou rendre moins désastreuses par une prévoyance à long terme.

Le gouvernement central, devant l'insouciance des populations, a bien créé des magasins de réserves, destinés à être remplis aux années d'abondance, mais il y a trop de bonnes raisons, en Chine, en dehors de la répugnance à l'effort suivi, pour que pareille institution soit rendue efficace.

CHAPITRE XLIV

L'AME CHINOISE

Les réflexions qui suivent m'ont été suggérées par les observations que j'ai pu faire durant mon séjour au Setchouen, territoire où la population est très mélangée et où se rencontrent des représentants d'un grand nombre de provinces de la Chine, du Chensi, du Hounan, du Houpé, et même du Koang-Tong. Ces réflexions peuvent donc s'appliquer, sans grande erreur, au peuple chinois tout entier, accordant toutefois plus d'activité et d'esprit d'entreprise commerciale aux gens du Chensi, du Hounan et du Koang-Tong.

Ces réflexions résument ou complètent ce que j'ai dit jusqu'ici sur la mentalité chinoise.

Elles ont pour but d'essayer de décrire les caractéristiques morales du fils de Han, telles qu'on peut les étudier à l'heure présente, mais il est de toute évidence, pour qui considère la Chine actuelle, qu'elle a dû grandement différer à une époque reculée, que son peuple a possédé autrefois des énergies, une vitalité maintenant disparues, et que le plus vaste, le plus glorieux des empires a subi l'inexorable loi de l'évolution mondiale; comme Ninive et Babylone, Athènes et Rome, il a connu l'apothéose radieuse, mais aujourd'hui, c'est la tristesse du déclin.

Parti des bords du Houang-Ho et du Wei pour étendre sa domination, le Chinois a conquis peu à peu, plus par son cerveau que par ses armes, tout l'immense territoire qui constitue l'empire actuel. Puis, considérant que son

organisation politique, sociale et économique avait atteint son apogée, il commença à mesurer son effort. Quelles en furent les conséquences? La première de toutes, la plus stupéfiante pour nous, ce fut sa *cristallisation* en des méthodes aujourd'hui vieilles de milliers d'années, souvent *si primitives* que le changement aurait dû pour elles être *la règle*. Un jour, dans la suite des siècles, il a conçu un type de maison, un type de vêtement, de véhicule pour transports par terre et par eau, qu'il a cru devoir réaliser la perfection. Puis, considérant que son mode d'alimentation, ses procédés de culture, ses instruments répondaient à ses besoins présents et futurs, que son industrie, avec l'outillage dont elle disposait, ne pouvait manquer de satisfaire à toutes les exigences de son organisation sociale, il décréta, semble-t-il, qu'il fallait s'arrêter là, que *tout nouvel effort était inutile vers d'imaginaires perfectionnements*. Ce qui donnerait à penser que le Chinois a été capable de s'enfermer ainsi, pour n'en plus bouger, dans un cercle d'acquisitions de l'ordre matériel reconnu supérieur à celles de tous les peuples vaincus qui l'environnaient, c'est qu'une fois le système philosophique confucéen par lui adopté, il ne s'est plus préoccupé, dans le cours des siècles, d'en vérifier la valeur intrinsèque, l'a subi *sans une velléité de contrôle*, le plus passivement du monde.

Quand donc on recherche la cause première de la stagnation de l'empire, de sa momification, à la fois physique et morale, on ne la trouve que dans une *insuffisance de potentiel cérébral* chez son peuple, avec les défauts qu'elle comporte, une *impuissance* de *réaction créatrice* manifeste, à la période de maturité, s'aggravant peu à peu jusqu'à l'*immobilisme absolu*, à la période de déclin (1). Les preuves en sont aussi nombreuses qu'éclatantes : il n'y a

(1) Il y a eu une cause seconde, qui est exposée plus loin.

qu'à considérer tout d'abord la valeur réelle de ses progrès dans l'ordre économique, à estimer la portée véritable des acquisitions dont il s'est *orgueilleusement* contenté.

En agriculture, j'ai dit jusqu'où il était allé, son œuvre patiente, tenace de petit laboureur ou maraîcher, qui fume, irrigue consciencieusement son champ, s'évertue à lui faire produire le maximum, mais n'a pas su comprendre suffisamment l'importance de l'adaptation des cultures aux différents sols, la nécessité d'engrais variés, contrairement à l'emploi systématique de l'engrais humain. Mais la grande faute commise, celle génératrice de tant de misères, a été le *déboisement voulu, impitoyable,* en vue d'augmenter la surface cultivable; par les inondations périodiques qui suivirent, les récoltes furent désormais a tteintes sur pied et les terres favorites, les rizières elles-mêmes, furent d'autant diminuées par les apports de sable et de galets qui vinrent couvrir le précieux humus. Le Chinois ne vit pas non plus que les arbres sont des condenseurs d'humidité, que les forêts détruites allaient le priver de pluies bienfaisantes, si nécessaires sous un climat aux ardeurs tropicales, pendant les mois de printemps et d'été.

Dans les immenses plaines de l'est, sur son vrai territoire, le fils de Han fut le besogneux qu'aiguillonnent de terribles nécessités; pour défendre son bien, sa récolte contre les eaux des grands fleuves, s'épandant de tous côtés à certaines époques de l'année, il accumula de la terre sans trêve ni fin, élevant de formidables digues. Mais s'il édifia consciencieusement, il fut souvent *insouciant, négligea d'entretenir* ses barrières toujours fragiles; l'inondation resta et longtemps encore sera une des grandes calamités de son empire.

Si la digue fut un travail de simple défense sans gran-

deur, il n'en est pas de même de la canalisation de vastes districts, où l'homme des champs, violentant la nature, créa de toutes pièces la rizière; c'est là le grand œuvre du Chinois. Fut-il bien inspiré? Et en sacrifiant des merveilleuses vallées, des plateaux féconds, pour la satisfaction d'un goût ancestral, n'en vint-il pas à se priver de ressources alimentaires variées, mieux adaptées que son riz aux conditions climatériques des pays nouveaux qu'il venait coloniser?

Quelle erreur ne commit-il pas non plus en mettant en balance, avec l'énorme appoint alimentaire que constitue l'élevage des troupeaux, l'extension de la culture du riz et de plantes vivrières, devenue possible par la *suppression* de *toute prairie*, de *toute forêt*. Si la conception fut erronée, l'exécution se montra lamentable d'imprudente insouciance, sinon d'absence de tout esprit critique. La surface arable, comme je l'ai expliqué, en a été diminuée et diminue chaque année dans l'ouest; le rendement absolu, toujours aléatoire, reste presque entièrement soumis aux caprices atmosphériques, dans des proportions inconnues dans nos pays. Ainsi, le Setchouen, où la nature avait *tout préparé* pour une prospérité merveilleuse et constante, enregistre, depuis 1900, deux famines terribles causées par la sécheresse ou l'inondation. D'un autre côté, la superficie cultivée, livrée au *surmenage*, se refuse à une production normale; et ce ne sont point les méthodes de fumure du Chinois qui peuvent lui permettre de réparer ses pertes. Et quand la récolte s'annonce bonne, que la céréale n'a plus qu'à mûrir, par quelle aberration le fils de Han s'empresse-t-il de la couper avant que cette maturation *soit complète*, s'imposant ainsi une perte sérieuse en poids. De même, pourquoi cueille-t-il toujours ses fruits *verts?* Il n'a pas dû en être toujours ainsi; à l'heure actuelle, c'est la nécessité qui l'y oblige, sans doute, ses

réserves si maigres étant toujours épuisées avant l'heure. Et, la moisson faite, en possession qu'il est de son grain, va-t-il en *graduer* la consommation pour arriver sans surprise à l'époque de la nouvelle récolte; si, de plus, ç'a été une année d'abondance, songe-t-il à mettre de côté une provision d'*attente? Généralement non,* et, cependant, depuis tant de siècles, le malheur ne cesse de l'instruire, de lui causer de perpétuelles alertes; il reste sourd à ses calamiteux avertissements. N'est-ce point de l'insouciance et de l'imprévoyance au plus haut degré? Et s'il a compris l'impérieuse nécessité de la sélection des graines comme des animaux, pourquoi ne l'a-t-il jamais appliquée? N'est-ce pas un manquement grave à la loi de défense naturelle qui pousse l'homme à chercher par tous les moyens l'accroissement de ses ressources matérielles?

Pour se vêtir, nous avons aussi remarqué que le fils de Han n'avait pas su tirer parti de tout son avoir : il a *dédaigné,* parce que n'en comprenant pas la valeur, la matière à tissus, dont l'humanité, à travers les âges, a retiré *le plus de bien-être.* Et si, pensant à l'immutabilité de son vêtement, nous voulons d'abord l'en louer, admirer la simplicité et le sérieux de ses habitudes, condamnant, par contre, notre variabilité excessive, notre frivolité d'esprit, à la réflexion nous en venons à constater que cette simplicité n'est pas de la vertu, mais bien plutôt de l'inactivité cérébrale, de l'incapacité inventive; car changer, à notre époque, c'est, le plus souvent, progresser.

Dans l'art de la construction, on a déjà vu jusqu'où est allé le Chinois et de quel genre d'habitation il s'est contenté, on n'y reconnaît point une compréhension suffisante de l'hygiène et de ce confortable le moins raffiné, vers la réalisation duquel l'homme a été constamment sollicité

par la souffrance physique que l'extrême froid, l'extrême chaleur éveillent.

Dans ses différentes industries, il ne s'est jamais élevé bien haut, certaines même sont restées des plus primitives, dénoncent à nouveau son *incapacité créatrice;* comme moyen de transport, par exemple, ne s'est-il pas arrêté à la *jonque et à la brouette?*

Le *verre et le savon*, il les a ignorés jusqu'à l'arrivée des Européens; les métaux, il n'en connaît qu'un petit nombre et dans leurs applications les plus simples; du *charbon,* il *n'a su rien tirer,* il n'est pour lui qu'un simple combustible.

En somme, le Chinois a *fort peu conquis sur la nature* et il reste complètement *inconscient du gaspillage qu'il fait d'immenses richesses.*

Dans le domaine des sciences, j'ai dit qu'il ne savait même pas ce qu'était l'*eau ou l'air* et jamais les grandes lois qui régissent les éléments physiques dans leurs manifestations naturelles n'ont été soupçonnées par lui. Son art médical se trouve dans l'*enfance complète* et la chirurgie *n'est pas encore née* chez lui. N'est-ce pas là des preuves d'une intelligence limitée, sans envergure, n'ayant pu atteindre tout le développement possible. Avant nous, les Grecs et les Romains se sont montrés supérieurs à la race jaune, par les manifestations de leur potentiel cérébral. On en vient même à se demander si, venu de l'Ouest pour coloniser la vallée du Hoüang-Hò, le Chinois n'est pas arrivé *déjà pourvu d'un patrimoine légué par d'autres*, si réduite apparaît son intelligence créatrice. Ainsi doté, il n'a pas eu de peine à dominer les races autochtones, très primitives, très inférieures à lui, comme j'ai pu m'en rendre compte au Setchouen, des races divisées en nombreux clans se combattant mutuellement et où l'esprit d'intrigue du fils de Han trouva pleine carrière, pour

maintenir des luttes intestines : en divisant, il régna.

Je viens de parler de l'ignorance scientifique du Chinois : a-t-il pénétré aussi loin que d'autres sur le terrain philosophique et littéraire? Si on le compare à ses contemporains d'un âge reculé, on le voit rester en arrière des vigoureuses conceptions du génie grec. Sa poésie, dont il est si fier, se montre, à l'exception de certaines œuvres très rares, mièvre, fardée, sans véritable grandeur, ne peignant pas d'un large pinceau, sous l'impression et dans la contemplation des réalités, des beautés naturelles, mais se complaisant au contraire dans la description étroite de milieux artificiels, tourmentés, comme les paysages de jardin, dont il a l'habitude de s'inspirer.

En histoire, il n'a été qu'un chroniqueur; mais, en philosophie, il s'est surpassé lui-même et, s'il a moins analysé, moins scruté que d'autres, il n'en possède pas moins un code de morale bien humain.

Étudions maintenant ce que le fils de Han a organisé dans le domaine social, ou plutôt, tirons la conclusion du précédent exposé sur la famille et les différentes classes qui constituent la nation.

En ce qui concerne la famille, seul un peuple manquant d'esprit critique a pu créer de toute pièce un tel monument d'égoïsme et de tyrannie. Si le fils de Han avait été doué de quelque vigueur, d'une capacité quelconque de réaction, il n'eût pas manqué de modifier peu à peu pareille atteinte à toute liberté individuelle, donnant au groupement familial plus d'élasticité, plus de cohésion vraie, en lui choisissant comme base, non plus la crainte, mais l'amour. Quelle sujétion, *génératrice d'apathie et d'enlizement,* que celle imposée au fils, de *toujours regarder en arrière*, vers l'ascendant, de ne s'inspirer, dans sa conduite présente et future, que des *actes et des propres concepts de son père*. N'est-ce pas là tuer dans le germe

toute volonté, toute initiative, tout effort vers un idéal, un sort meilleur? Si donc, la famille chinoise forme un remarquable bloc, de quels éléments de faiblesse n'est-elle pas entachée?

Quant au groupement social, il est naturellement calqué sur l'unité première et l'établissement de sa hiérarchie reconnaît pour base les mêmes principes. Une puissante caste s'est formée, défiant toute concurrence, s'imposant en directrice absolue de la masse et maintenant son règne grâce à des aptitudes qui semblent à l'Européen tout à fait insuffisantes, pour justifier pareille suprématie; les formes même de cette domination lui paraissent *incompatibles* avec la prospérité et le bonheur d'un peuple. N'est-il pas étonnant qu'une classe *moyenne*, instruite en dehors de la science officielle, ou constituée, si l'on veut, d'éléments intelligents de la caste lettrée, dédaignant le pouvoir et les honneurs pour s'adonner à l'étude, qu'une classe moyenne, dis-je, n'ait pu atteindre à une organisation capable de contre-balancer l'oligarchie mandarinale? En étudiant les conditions d'existence de la masse, l'insuffisance de ses moyens d'action, en créant une opinion publique éclairée, contrôlant et suggestionnant les gouverneurs de provinces dans l'exercice de leur pouvoir, cette classe eût *transformé* la société chinoise, l'eût galvanisée, poussée enfin vers le progrès. Mais ces éléments, capables d'iinitiative et de volonté suivie, n'ont jamais apparu dans le cours des siècles : c'est donc qu'il y avait *insuffisance* d'énergie cérébrale. Car tous les préceptes, toutes les maximes, étayant une suprématie basée sur la violation de la liberté, toutes les sanctions vengeresses la protégeant deviennent vite inefficaces, le jour où s'éveille à la conscience de ses droits naturels une race forte évoluant, se développant sous l'entraînement d'une vigueur latente, aux manifestations graduelles, mais

fatales. N'ayant point constaté de pareils effets, à aucun moment de l'histoire du peuple chinois, ayant plutôt reconnu une soumission absolue à un *credo*, la conclusion qui s'impose est que l'élément physiologique efficient a manqué.

Si maintenant nous examinons l'état présent de l'âme chinoise, qu'y voyons-nous? La manifestation première et normale d'un organe sain est la *réaction de mouvement*, d'activité : c'est un besoin, la condition nécessaire d'un fonctionnement régulier. Il convient donc d'étudier tout d'abord l'activité du fils de Han sous ses formes diverses et sous la plus importante de toutes : la *puissance créatrice*.

Cette activité peut se caractériser en deux mots : c'est qu'il *n'a rien créé* depuis trois mille ans et qu'il semble incapable d'apporter un *perfectionnement* à une industrie quelconque. Plus récemment, quand l'Européen est venu l'utiliser pour la conduite de ses machines, il a remarqué que s'il apprend rapidement à en tirer parti, à les conduire, il n'a jamais pu suggérer l'idée d'un perfectionnement; bien au contraire : s'il n'est pas stimulé, surveillé par la race créatrice, il permettra bientôt, par négligence, l'amoindrissement fonctionnel de leurs organes délicats.

Trouvons-nous chez lui, dans des manifestations d'ordre physique, des preuves de cette inactivité cérébrale? Oui, le Chinois passe de l'état de veille à la somnolence avec une *facilité extraordinaire ;* dès qu'il cesse de se livrer à une opération active, entre dans le repos physiologique des organes, il s'*endort*. C'est d'observation courante dans l'empire : si marchant sur une route, par exemple, il vient à monter en chaise, immédiatement le sommeil le prend.

Il n'a pas non plus l'acuité sensorielle de l'Européen ; sa vision et son audition n'ont pas la même finesse et surtout

la même *rapidité de perception;* son olfaction est très *imparfaite :* certains produits des plus mal odorants impressionnent à peine son odorat. Il absorbe avec une facilité extraordinaire les médicaments du goût le plus désagréable et sa sensibilité tactile reste en arrière de la nôtre, c'est-à-dire qu'il présente le phénomène dit des *sensations atténuées.*

Règle générale, d'ailleurs, on peut affirmer, sans crainte de se tromper, que la *puissance fonctionnelle* des différents organes de la race jaune est *inférieure* à celle de la race blanche; et l'observation objective banale se trouve confirmée par des constatations d'ordre *physiologique* et *pathologique;* je ne citerai que le fait de la circulation sanguine qui est *moins active* et rend ainsi l'organe moins apte aux réactions de défense.

Ce sommeil des sens, dont je viens de parler, révèle bien la *décadence physique*, corollaire de la torpeur nerveuse, chez un peuple déshabitué sinon incapable de l'effort, dont le cerveau, sans cesse engourdi, n'est réveillé que par de violentes sensations.

De tout ce qui précède, se devine sans peine ce que sera cette manifestation banale de l'activité nerveuse, qu'on appelle « l'attention » : sa puissance, comparée à la nôtre, est très sensiblement *inférieure* sous les deux chefs, *intensité* et *durée.* Par exemple, un timonier, un mécanicien chinois commettent à chaque instant des oublis inconcevables pour nous, oublis pouvant être si gros de conséquences, qu'une surveillance doit constamment s'exercer sur eux. Si les paquebots du Yang-Tsé ont un personnel d'officiers blancs si nombreux, c'est uniquement dans un but de contrôle permanent de l'activité chinoise, aux *intermittences* inquiétantes en des parages difficiles. Et cependant, ce pilote connaît admirablement les dangers de son fleuve, sa mémoire est rarement en

défaut; le mécanicien sait de même tous les secrets du fonctionnement de sa machine, mais l'un et l'autre seront *trahis*, à un moment donné, par la *faiblesse de leur potentiel nerveux*, et l'attention ne s'exercera plus. Chez l'artisan, vous remarquez partout le même défaut : le fileur, par exemple, est incapable de vous fournir un fil régulier, le teinturier de préparer deux bains d'égale concentration.

Un exemple frappant du manque d'intensité de l'attention, chez le fils de Han, se révèle encore dans son impossibilité de la porter sur deux objets ou deux contingences à la fois. Passant dans les rues de Tchentou, à cheval ou en chaise, j'observais régulièrement que le Chinois occupé à regarder le yang jen ne voyait plus son enfant allant sous les pieds du cheval ou des porteurs se faire piétiner. Si, traversant une rue de Shanghaï, un fils de Han reçoit un timon de voiture dans la poitrine, il ouvre de grands yeux étonnés, ne comprenant pas; il avait évité un *jirincksa* ou une bicyclette, mais n'avait *pas aperçu la voiture*. Cette puissance d'attention de l'Européen, qui lui permet, par la vue et par l'ouïe, de suivre la progression de plusieurs véhicules à la fois, au moment où il franchit la chaussée d'une rue très fréquentée, n'existe pas chez l'autre race. Si vous donnez deux ou trois ordres à la fois à un domestique, si vous le chargez d'une double surveillance au même moment et au même endroit, vous en pâtirez chaque fois. Votre cuisinier vous apparaît dans son art l'être le plus *variable* et le plus fantaisiste : rarement, il prépare un mets deux fois de la même façon, non qu'il ignore la recette de ce plat, mais bien parce que son attention est constamment en défaut. S'il s'agit du lettré auquel vous enseignez, méfiez-vous de sa capacité de tension cérébrale; arrêtez-vous fréquemment et changez de temps en temps de sujet, à moins que votre leçon n'exige simplement un effort de mémoire.

Dans cette forme de l'activité cérébrale, qui s'appelle *iugement*, le Chinois reste égal à lui-même : il manque d'idées générales, ne sait pas analyser, encore moins synthétiser ; il n'a cultivé que sa mémoire, non sa faculté de raisonnement ; aussi se trouve-t-il incapable de résumer un concept, une étude, de les *schématiser*, d'en dégager la substance. Et, dans la vie ordinaire, quand il exécute un travail de construction, par exemple, vous constatez qu'il ne peut objectiver ses idées, traduire les combinaisons de son intelligence, les grouper et les représenter, dans leur ensemble, sous une forme graphique, comme le fait un de nos architectes. Il est si peu habitué ou si peu apte à s'interroger, à scruter, à saisir le détail, la complexité des choses, que *rien ne l'étonne*, qu'il *confond* les plus remarquables acquisitions du génie humain avec les modestes conquêtes des premiers âges. Aussi, toute notre science et les admirables créations qui en dérivent restent-elles incompréhensibles pour le fils de Han. L'électricité, la vapeur, dans leurs applications, lui apparaissent très éloignées d'une conquête de l'esprit, d'une *élaboration cérébrale* : c'est le hasard qui nous a favorisés, le dragon bienfaisant ; c'est une *trouvaille*. La genèse de telles acquisitions lui *échappe* complètement. Et l'incrédulité commence quand on lui affirme que l'exécution de pareilles œuvres implique la nécessité absolue d'étudier « les livres ».

On montrait un jour à un mandarin une chaloupe à vapeur ; de son examen de la machine, on escomptait une manifestation admirative : il n'en fut rien. Tout ce qu'il trouva à dire, c'est que la chaloupe était petite, que la Chine possédait de bien plus grandes jonques.

Dans le même ordre d'idées, il semble *étonnant* au fils de Han que l'étude de la constitution anatomique de l'homme soit indispensable à la compréhension des mala-

dies : lui qui ne s'est jamais arrêté à ces détails n'hésite pas un seul instant à placer son art médical au même niveau que le nôtre; et c'est de la condescendance de sa part.

Ne possédant pas d'idées, d'instruction générales, raisonnant peu, il ne *comprend pas* plus la signification des connexions mondiales que celle des machines : de cette façon s'explique la résistance systématique toujours offerte par lui à la pénétration européenne pacifique.

N'ayant point la faculté de l'analyse, le Chinois n'a pas pu rassembler, coordonner ses acquisitions, édifier ensuite : les vastes combinaisons lui sont restées étrangères; en l'immense empire, on ignore ce qu'est l'*économie politique* et jamais un *budget* d'ensemble n'y a été *établi*.

On a vu aussi en quel état se trouvent ses différentes créations industrielles : la médiocrité de leur développement relève naturellement de la même cause. Ce grave défaut de la race se manifeste jusque dans l'art, où cependant elle s'est distinguée par tant de belles œuvres. L'art, chez elle, apparaît presque uniquement comme un instinct où, plus tard, l'étude expérimentale n'a eu qu'une faible part, où des données scientifiques n'ont jamais apporté leur contingent. D'ailleurs, la limitation de sa production artistique à certains genres, où n'entrent point les puissantes combinaisons du génie grec, par exemple, où l'intelligence ordonnatrice, soucieuse de la vérité, s'alliait à l'inspiration naturelle, cette limitation, dis-je, tend à donner plus de poids encore à cette assertion.

Si nous faisons ces constatations parmi l'élément cultivé, que peut bien être la faculté de raisonnement parmi la masse? On a déjà pu l'apprécier par certaines réflexions faites précédemment, mais rien n'est plus instructif que d'observer les domestiques, catégorie déjà mieux douée que la généralité des artisans. Vous remarquerez que non

seulement ils manquent d'initiative, par défaut de compréhension des faits, mais qu'ils ne tiennent pas compte des contingences dans l'exécution des ordres reçus. Ainsi, par exemple, votre boy aura reçu la consigne d'ouvrir portes et fenêtres quand il fait beau; s'il vient à pleuvoir, il ne songera pas à fermer ou, s'il y pense, hésitera, ne sera pas certain de l'opportunité d'une intervention. Par temps de pluie, il étalera ses tapis, ses nattes, comme par temps sec, si une suggestion ne vient l'arrêter à propos.

Est-ce encore de l'esprit d'analyse, de l'esprit critique chez un peuple, que de *se lier les bras* par des manches sans fin, de *mutiler les pieds* de ses femmes et d'*amoindrir* ainsi leur *rôle utilitaire,* en détruisant l'équilibre, l'harmonie fonctionnels de leur corps? Est-ce de l'esprit critique que d'avoir organisé l'unité sociale de telle façon qu'elle reste *isolée*, ne tend point vers le groupement, vers la solidarité de ses éléments avec les éléments voisins? Et quelles conséquences politiques a pareille erreur! L'absence entre les différentes provinces de toute liaison autre qu'administrative; la *vie individuelle partout* et non la vie nationale; la faiblesse par l'égoïsme, non la vigueur par l'altruisme. Est-ce encore de l'esprit critique d'avoir organisé tout un vaste système administratif, sans prévoir la nécessité d'un budget spécial assurant l'existence matérielle aux agents de toutes sortes, depuis le haut mandarin jusqu'au dernier employé du yamen? N'était-ce pas préparer cette corruption, dont toute la Chine est rongée, souffre tant? Autrement, combien meilleure se fût conservée la santé de l'empire! N'est-ce pas aussi surprenant que depuis tant de siècles ce peuple se soit inspiré du code de morale dressé par Confucius, sans songer à en faire la critique, à séparer le vrai du faux, l'ivraie du bon grain? C'est que le Chinois accepte tout de ses maîtres, croit aveuglément à leur enseignement.

Prévoir n'étant pas autre chose que juger et combiner pour parer aux coups de surprise, à l'imprévu qui toujours nous guette, est une manifestation de l'activité cérébrale qui ne se rencontre guère que chez les races fortes, à l'évolution de grande envergure. Cet effort, cette tension cérébrale vers l'avenir se constate, à un remarquable degré, chez l'Européen. Est-ce parce qu'il a souffert, se souvient du passé, regrette ses défaites anciennes dans sa lutte contre la nature ou d'autres ennemis? Est-ce parce qu'il veut éviter les faiblesses, les fautes ancestrales pour monter toujours plus haut? Sans doute, mais comment expliquer que d'autres races ayant également souffert, souffrant encore affreusement, semblent oublier de prévoir, de parer aux éventualités menaçantes? Le monstre des conquêtes, l'exterminateur des empires les guette, les brûle de son souffle enflammé; et cependant, elles n'osent se préparer, se mettre sur leurs gardes ou, du moins, leur geste de défense est empreint de tant de misérable faiblesse, qu'il est plutôt un encouragement à l'attaque.

Dans l'ordre physique, comment se manifeste l'activité physiologique du fils de Han? Est-il un *travailleur*, comme on l'a tant répété? Ceux qui ont vu le coolie sur les quais de Hong-Kong ou de Shanghaï, l'homme des champs dans sa rizière ou l'artisan dans sa boutique, ceux-là tous se sont écriés : « Quel travailleur que le Chinois! » Mais pourquoi le coolie essoufflé, poussant des « han » lamentables, se démène-t-il ainsi pour amener dans les cales des grands steamers, ou pour en sortir, des ballots qui semblent écrasants pour sa musculature? C'est que la *concurrence* vitale est effrayante sur le littoral, que pour un coolie qui tombe exténué, cent autres sont prêts à le remplacer. C'est que la misère se montre telle que le labeur *doit être accepté par lui tel qu'il s'offre,* même hors de proportion avec sa capacité physiologique. Vous ne le verrez

non plus jamais livré à lui-même durant qu'il peine : il est âprement surveillé, car il faut que les soutes des steamers se vident ou se remplissent avec rapidité, la devise de ceux qui les conduisent à travers les océans étant *time is money*.

Si le Chinois paraît, dans les ports, d'une grande activité... *obligatoire*, il est *tout autre*, livré à lui-même, sur son immense territoire, partout où on peut l'observer. Le travail *continu* lui est insupportable, il l'interrompt par tous les moyens : la pluie, le vent, la pluie surtout, sont des prétextes constants pour justifier un temps de repos. La pluie est redoutée du Chinois au point qu'il apparaît d'une pusillanimité sans exemple chez nous. Ainsi l'amiral Ting, lors de la guerre sino-japonaise, demanda un délai pour quitter son navire, parce qu'il pleuvait à l'heure fixée pour sa reddition. Un jour, sur ma jonque, je donnai l'ordre à un soldat d'accrocher un store qu'une rafale avait enlevé : sortant de son abri, armé d'un parapluie parce qu'il pleuvait un peu, il s'efforça vainement, d'une main, d'exécuter mon ordre. Je lui recommandai, inutilement, de lâcher son parapluie, il ne put s'y résigner. Finalement, je sautai hors de la chambre et accrochai moi-même le store. Combien de fois la pluie n'a-t-elle pas mis fin à des échauffourées populaires! Les plus enragés sont tout de suite calmés.

J'ai dit tout à l'heure que le Chinois n'aime point le travail continu : il préfère le couper de longues flâneries, de bavardages interminables et s'en prive rarement. Il y a longtemps que l'ouvrier a réalisé la journée de huit heures et même de six. A Tchentou, des mois durant, j'ai observé les maçons, charpentiers, menuisiers et couvreurs : c'était en hiver; ils commençaient leur travail vers 9 heures, plus tard quelquefois, si le temps était sombre; vers midi, ils mangeaient et à 4 heures ils se préparaient à partir.

Toutes les heures au moins, ils s'accordaient un temps de repos, pour bavarder et fumer des pipes ou pour aller boire une tasse de thé dans la rue. La quantité de travail fournie en un temps donné est *infime,* comparée à celle de l'ouvrier *blanc*.

Il est si peu actif, si peu consciencieux, l'artisan, que son travail est souvent grossier, rarement achevé. Il faut voir comment une planche est rabotée, une pièce de serrurerie rodée, comment une vis est enfoncée, un boulonnage opéré dans les chantiers de Shanghaï, si la *surveillance* n'est pas *minutieuse*. Quant à l'ajustage, il est généralement défectueux. Cependant le Chinois est d'une *grande adresse naturelle :* il peut obtenir de sa peine les meilleurs résultats, mais sa négligence et son inattention paraissent irréductibles.

Vous trouverez dans le paysan la même lenteur, la même inconstance dans le travail. D'ailleurs, s'il avait été doué d'une *véritable* activité, *n'eût-il pas progressé*, mieux adapté son sol aux cultures, ne se fût-il pas assuré une production *moyenne au-dessus de la médiocrité ;* aurait-il jamais succombé à la faim?

Hypnotisé par les créations *artistiques* du Chinois, l'Européen s'est empressé d'admirer, souvent n'a pas porté ses investigations ailleurs, oubliant que cette caractéristique naturelle qu'est l'art ne saurait impliquer fatalement chez un peuple ces *qualités solides* qui font la *santé*, la force des nations.

Étant *paresseux*, le fils de Han en est venu rapidement à vouloir supprimer toute concurrence, en s'associant à l'extrême, en *limitant* la production industrielle au strict nécessaire, en s'imposant la fabrication *indéfinie* des *mêmes* modèles. Si un artisan, un industriel, *veut s'affranchir un jour de la tyrannie des guildes, il est réduit vite à l'impuissance par leur brutale intervention*. Ce que nous appe-

lons la *mode* n'a donc pu s'implanter dans le vieil empire.

Quel meilleur exemple donner des tendances du Chinois que de rappeler sa *répugnance à tout exercice physique*? L'Européen désœuvré chassera, pêchera, fera du jardinage, s'efforcera de dépenser, de quelque façon, son absolu besoin d'activité. Le fils de Han, pendant ce temps, restera allongé ou accroupi dans sa maison, n'en sortira jamais pour dégourdir ses membres. Rien ne le stupéfie autant que notre activité. Si vous invitez un jeune mandarin à vous imiter, à monter à cheval, par exemple, après essai, il vous confiera qu'il ne comprend pas l'agrément ou l'utilité de pareil exercice. Et si vous trottez au lieu d'aller l'amble, comme lui, il jugera votre *effort ridicule*. S'il est riche, il ne *pensera jamais à voyager* : seul, le pauvre quitte son pays pour trouver ailleurs une moins maigre pitance.

Cette inertie est encore plus frappante si l'on examine l'*enfant* : il *ne joue pas*, ressemble à un petit bouddha figé; *rarement* il *court, saute*. Pendant deux années entières passées au Setchouen, je n'en ai jamais vu un seul grimper dans les arbres pour dénicher un nid. Quant aux luttes et pugilats, si fréquents chez nous entre gamins, c'est un spectacle des moins communs dans l'empire. Oui, l'enfant chinois ne ressemble en rien à ce diable à quatre qu'est l'enfant européen : ce besoin intense de mouvement, cette cruauté même, que montre ce dernier, qui n'est qu'un excès de sa passion autoritaire, de son irrésistible ardeur de possession, toutes ces qualités et tous ces défauts n'appartiennent pas au premier. Lorsqu'il deviendra grand, ce rejeton de la race blanche, sollicité qu'il sera *invinciblement par l'inconnu, l'inviolé*, il se jettera à la conquête du monde, des éléments, explorera le fond des mers ou la mystérieuse voûte céleste, peinera sur les glaces des pôles

ou sous le brûlant soleil des tropiques ; la fièvre du travail, de la découverte, pour *l'extension toujours plus grande de son champ d'action*, le tourmente, le pousse sans cesse en avant. Il est bien le conquérant, l'être *admirablement organisé* pour le triomphe *final*, dans toute lutte avec les autres races. Il *domine vraiment l'évolution du monde actuel*, la guide à son caprice, Sa dévorante activité, sa puissance dans le vouloir, sa *capacité de continuité dans l'effort* ne peuvent que le jeter sans trêve dans la mêlée, où tout doit ployer sous sa terrible étreinte, émanation vivante et agissante de son merveilleux organisme. Voyez aussi ce qu'il fait chez lui pour développer au maximum sa vigueur physique, sa force intellectuelle. N'entretient-il pas de mille façons le jeu de ses muscles ; et, par l'organisation de ses écoles, de ses bibliothèques, de ses musées, de ses laboratoires, par l'émulation extraordinaire qu'il provoque entre les différents groupes ethniques de sa race, n'augmente-t-il pas chaque jour son potentiel cérébral ?

N'allez pas croire que le fils de Han soit *ce cerveau tourmenté, toujours en travail d'enfantement :* non, les manifestations de son activité sont plus modestes ; il négligera *systématiquement* l'entretien de ses muscles emmagasinera par la mémoire les poésies et maximes philosophiques de ses grands ancêtres, s'exercera toute sa vie à *peindre* les caractères de son écriture, mais ne créera rien, rien de sérieux, en dehors de la composition de quelques vers ou d'un vague roman. Surtout, il n'éprouvera, à aucun moment, cette soif d'apprendre, de voir des mondes, de scruter le visible et l'invisible, qui sans cesse tenaille l'Européen. A aucun moment, par exemple, son activité ne l'a jeté à travers les océans, ailleurs que sur des voies tracées. Jamais il n'a franchi le cap Horn ou le cap des Tempêtes : c'était trop pour lui.

Pleinement satisfait des réalisations ancestrales qui, à

son avis, auraient *tout embrassé*, ne laissant plus matière à de nouvelles découvertes, de nouveaux enfantements, il vit sur le passé, indifférent à l'avenir, parce que son intelligence neurasthéniée appréhende l'effort, s'en est déshabituée depuis des siècles.

Et pour sa culture, il n'a nul besoin des musées et bibliothèques de la race méprisée, nul besoin de ses laboratoires. A quoi bon ? Est-il une autre science égale à la sienne ?

Son état d'âme ne saurait mieux se symboliser que par celui du *vieillard*, dont le cerveau s'éteint dans la paix, la joie du souvenir, au milieu de ses livres favoris, des pages qu'il a feuilletées presque chaque jour de sa longue carrière. Il ne veut entendre parler des faits et gestes des jeunes ou, s'il en écoute le récit, c'est pour stigmatiser leur imprudence, leur folle audace. La manifestation d'une activité lui est devenue insupportable ; il a fini de lutter. Qu'on ne le trouble plus dans la béate jouissance d'un repos bien gagné !

Beaucoup observeront : « Mais le Chinois est excessivement *curieux*, veut tout savoir. » Oui, mais c'est la curiosité de la femme ou de l'enfant, qui s'attache à des riens, non la curiosité scientifique, cherchant un nouvel aliment, une suggestion à de nouveaux concepts.

Le Chinois caractérise lui-même, par une expression qu'il répète sans cesse, sa répugnance à l'effort : c'est son « *man, man,* — lentement, lentement » devant se traduire le plus souvent dans la réalité par « faites le moins possible ». Et pour excuser les conséquences de la mise en pratique de pareille maxime, il a une expression toujours prête, c'est « *tcha pou to* — il ne s'en faut pas de beaucoup » : si ce n'est pas la perfection, on ne s'en trouve pas loin. Ainsi vous parlera n'importe quel artisan, ayant gâché, sans espoir, un travail à lui confié. Sa torpeur intel-

lectuelle l'a conduit de même à l'imprécision générale : il n'y a plus de temps, plus d'heures pour lui ; *demain est aussi bien après-demain* ou plus tard encore. Et s'il est une chose qu'on ne peut, en aucune façon, confier aux Chinois, c'est la *lecture* d'un instrument de précision, d'un *appareil enregistreur*. La nécessité d'une attention sans défaillance, pour une constatation rigoureuse, d'exactitude mathématique, lui *échappe* complètement.

Il tient si peu, le fils de Han, aux moyens naturels d'exercer son activité, que la *perte d'un membre* et *même de la vue* lui est *indifférente*, à un si haut degré même que c'est là un des grands sujets de stupéfaction de l'Européen en Chine. Il ne s'inquiète ni de ses plaies ni de ses rhumatismes, en tant que lésions pouvant amoindrir la puissance fonctionnelle de ses organes : le jour où elles le rendront impotent, il s'en ira tout simplement mendier.

Il est une qualité qu'on a beaucoup admirée chez le Chinois : je veux parler de sa *patience*. Elle est sans limites, vraiment, mais elle ressemble trop à de l'inertie, pour qu'on puisse lui en faire un grand titre de gloire. Sa *passivité naturelle* est si *grande*, sa *lenteur de réaction* si *marquée*, que sa patience n'est plus une vertu au même degré que celle de l'être actif, auquel il répugne de perdre un temps qui pourrait être mieux employé.

Bien souvent, alors que le fils de Han retarde l'heure de l'action, pour obtenir, semble-t-il, un résultat plus complet, ce n'est, au fond, qu'une manifestation de son apathie habituelle, de sa répugnance aux solutions promptes, exigeant un effort continu, une volonté sans défaillance. Quand donc on attribue à un calcul la temporisation chinoise, on se trompe grandement : même quand il y a calcul, il s'y mêle généralement la part d'influence que ne peuvent manquer d'exercer les tendances héréditaires de la race.

En considérant ce que fut autrefois la Chine et ce qu'elle est à l'heure actuelle, en considérant le stupéfiant orgueil qu'elle affiche dans ses réalisations les plus primitives, il semble, *comme cause seconde,* qu'on ne puisse expliquer sa faillite devant l'histoire, sa *momification* autrement que de la façon suivante : ses hommes d'État, ses philosophes, ses lettrés se seront écriés un jour : « Nous avons atteint, à l'heure actuelle, la plus haute civilisation, nous dominons le monde connu, nous avons achevé le plus grand œuvre jamais entrevu. Assez de guerres, de combats, reposons-nous maintenant dans la paix, jouissons de toutes les richesses accumulées sur le plus vaste des empires. Non, *plus de luttes au dehors, plus de luttes au dedans, plus de concurrence*, même dans l'industrie et le commerce, plus d'impôts : le bonheur souriant enfin à tous et pour toujours, en une seule grande famille (1). »

La Chine aurait donc voulu objectiver un rêve, réaliser l'irréalisable. Les conséquences de pareille décision, de pareille violation de la loi de nature, ne pouvaient être autres que celles observées jusqu'ici, au cours de cette étude, sur la situation générale de l'empire.

« Plus de luttes, dirent les philosophes et les lettrés ; tous les barbares sont pacifiés, s'inclinent devant notre suprématie intellectuelle. *Plus de soldats*, de ces êtres qui symbolisent l'ignorance et la brutalité. » Et la profession fut *décrétée méprisable, indigne d'un honnête homme* (2). Les Romains avaient dit *cedant arma togæ ;* le *fils de Han alla plus loin* : il déclara qu'il fallait faire disparaître jusqu'au moyen de faire la guerre, en *supprimant toute vigueur*

(1) Si l'on se reporte aux caractéristiques de la civilisation chinoise, on reconnaît sans peine que cette hypothèse est confirmée par les faits, qu'il existe des preuves indéniables de cette tentative qui se poursuit toujours d'ailleurs.

(2) *Leangtze chang ti pou che té hào jèn.*

physique, ou du moins en l'entachant de mépris. L'expression « siao jen k'i ta », *l'homme de rien a grande force musculaire*, servit à *stigmatiser la force corporelle ;* et la débilité fut érigée en honneur, comme accompagnant nécessairement la vigueur cérébrale. Le mouvement, l'exercice fut défendu, sauf au « vulgum pecus », chargé de nourrir ou de vêtir cette aristocratie pas encore suffisamment immatérialisée pour se passer des sujétions organiques vitales. Et pour bien montrer que ses doigts ne pouvaient se livrer à l'exécution d'un acte vil, *le lettré laissa pousser ses ongles démesurément ;* cette laide chose *symbolise* donc *l'inspiration poétique,* le *génie littéraire,* et toutes les vertus.

Les philosophes, les dirigeants ne virent pas qu'autour d'eux c'est l'éternel combat, qu'aucun peuple ne peut échapper à cette loi naturelle ; que, s'il ne reste point fort, méprise l'entraînement à la lutte, il est condamné à la déchéance physique et morale, puis à l'esclavage, à la soumission à d'autres nations plus combatives. Et le vieil empire n'a échappé à ce sort que par son *isolement* et la jalousie mutuelle des nations européennes.

Le châtiment n'aura pas moins suivi de près l'erreur commise.

Regardez autour de vous et voyez combien lamentable a été la faillite de l'idéal chinois : *production réduite* dans toutes les branches de la *culture*, de *l'industrie et du commerce ; famines, guerres civiles, insécurité des biens et des personnes. Point de routes, de moyens de transport,* un tiers de la population adulte transformé *en bêtes de somme*, etc. S'affaiblissant, le fils de Han s'est *associé à outrance*, et son individualité a disparu et, avec elle, toute initiative, toute vigueur créatrice. Ses sentiments affectifs se sont aussi modifiés : son égoïsme, déjà grand et entretenu par la forme spéciale donnée à l'institution familiale, a pris

des proportions qui stupéfient notre race. On lui a dit qu'il ne fallait plus de luttes, plus d'efforts d'aucune sorte : alors la bête humaine s'est révélée tout entière. N'écoutant plus que son instinct de conservation, sa jouissance personnelle, elle a proclamé très haut son amour d'elle seule, laissant mourir, sur le chemin, le frère de misère qui s'affaisse fourbu, abandonnant au caprice des eaux, à la fureur de l'incendie son autre frère, sans penser un instant à dépenser pour eux une parcelle d'énergie, à leur conserver un bien, prisé par elle à un tel degré (1).

De la répugnance à l'effort sont ensuite nées la lâcheté, l'indiscipline. Le fils de Han, cessant de cultiver les mâles vertus, se neurasthéniant au physique comme au moral, ne pouvait plus faire montre de cette manifestation d'énergie qu'est le courage. Aussi, c'est le paysan *abandonnant* sa maison au voleur, au lieu de la défendre ; c'est le riche se laissant spolier de mille façons, achetant la faveur des bandits, subissant toutes les tyrannies administratives ; c'est encore l'absence de *tout secours mutuel,* la *suprême lâcheté*. On a voulu excuser ce manquement à toutes les lois de l'humanité, en déclarant que c'est par crainte de complications judiciaires ou par fanatisme religieux que le fils de Han agit ainsi. Mais, qu'est-ce qu'une nation où l'individu redoute d'accomplir le plus sacré des devoirs, où l'action généreuse peut être mal interprétée, sinon punie ? Comment qualifier ce fanatisme religieux, cette appréhension d'aller à l'encontre du destin, de violer la fatalité, la loi des dieux ? Comment juger le prêtre, le gouvernant d'un tel pays, où si fatale erreur n'est pas maudite ? Il y a cependant une explication

(1) Allusion au manque absolu de solidarité existant en Chine, et dont j'ai déjà parlé.

à pareille conduite, comme on le verra tout à l'heure.

La discipline morale sans défaillance ne pouvant appartenir qu'aux races fortes, capables de se dominer réellement, de s'imposer des obligations répugnant aux tendances naturelles de l'homme, n'a pu se maintenir dans le vieil empire ; et l'obéissance à la force seule est devenue la règle. Combien de fois ai-je vu, chez des hommes mûrs, la violation de l'ordre le plus justifié, la fantaisie, le caprice d'un moment, pris pour un mobile sérieux devant déterminer tel ou tel acte. Vous me direz que dans nos pays cela se voit aussi, mais beaucoup moins souvent. Et quel dédain montre le Chinois pour l'opinion d'un supérieur, dont la rectitude du jugement ne saurait être comparée à sa maigre jugeotte à lui ! Mais, dans l'empire, le dernier des coolies prétend être aussi bon juge en tout acte que son mandarin.

Peu à peu, entraîné malgré lui sur des pentes dangereuses, le fils de Han en est venu, de chute en chute, à n'avoir plus d'idéal, plus d'aspirations nobles, vers un état meilleur. Il est retourné aux instincts des premiers âges; manger est devenu le grand acte, le plus important de la journée. En vous saluant, il vous dit : « *Fa tsai kia houai,* » c'est-à-dire : « Enrichis-toi et augmente ton ventre. » Si vous êtes son invité, après le repas il vous questionne et prononce le « *tche te pao mo?* — Avez-vous mangé à en être gonflé? » Voilà où il en est venu.

Quand je pense qu'on a déclaré et répété à satiété que le Chinois est un *sobre;* il faut vraiment ne l'avoir jamais observé. Mais la gloutonnerie est la règle pour lui, chaque fois qu'il dispose des moyens de la satisfaire. Il mange jusqu'à l'indigestion, la maladie, la dilatation stomacale chronique. S'il se montre généralement sobre, c'est par nécessité absolue, parce qu'il est pauvre, que ses ressources sont limitées au maximum, n'ayant pas su pré-

voir, mieux utiliser son effort. Mais si, petit artisan, sa bonne fortune veut qu'il devienne riche, il sera, ce jour, rien moins qu'un sobre. Voyez le coolie qui dispose momentanément d'un peu d'argent : il ne va pas manquer d'en jouir immédiatement, sans souci de l'avenir. Il va se gorger de graisse et de riz jusqu'à la congestion.

Rien n'est plus commun, en Chine, que de *réparer un tort, une injure faite* à quelqu'un, en lui payant un dîner ; bien des querelles se terminent ainsi, en la perspective d'une satisfaction gastronomique. C'est le *ché si fou li*.

La capacité stomacale du Chinois est stupéfiante : j'ai vu mes porteurs faisant un repas à 8 heures du matin, en faire un autre à 9 heures et, si je les surveillais, je les surprenais... mangeant encore à la nouvelle auberge rencontrée. Leur salaire était bon : ils en profitaient donc pour ingurgiter toutes sortes d'aliments du matin au soir.

Le Chinois admire beaucoup le gros mangeur et, quand il vante ses animaux domestiques, son chien, par exemple, il ne dira pas que c'est une bonne bête, mais qu'il est *houi tche,* c'est-à-dire habile à manger. Cette expression s'applique surtout à sa *bête favorite, le cochon,* le chien n'étant jamais l'objet des mêmes attentions.

Ce n'est que dans le vieil empire qu'on rencontre un être capable d'*accepter la mort* pour une somme d'argent, qui lui permette, un mois durant, ou même moins, de faire bombance, de satisfaire tout son appétit. Ce genre de transaction se voit assez fréquemment dans le cas d'une personne riche condamnée à la peine capitale, mais soucieuse de se faire remplacer, en pareille occurrence. Elle achète donc un mendiant et pour 150, 200 francs environ, celui-ci *trépasse à sa place*.

Le souci de manger poursuit le Chinois jusque dans la tombe ; aussi, un des premiers devoirs de la piété filiale

consiste-t-il à porter des victuailles, à époques fixes, au lieu de repos des ancêtres.

Que penser maintenant de toutes les accusations portées contre le Chinois par l'Européen, de tous les graves défauts dont il le charge ? Le fils de Han est déloyal, menteur, sa mauvaise foi apparaît flagrante en tout. Est-ce bien vrai tout cela ? Le Chinois m'a paru, au contraire, très respectueux des conventions, transactions avec lui passées. S'il ergote, biaise, cherche des faux-fuyants, pendant que durent les pourparlers, les débats ; s'il n'énonce pas toujours clairement et du premier coup ses intentions, s'il nous irrite par des échappatoires, on ne doit pas oublier qu'il a été par nous-mêmes conduit à exagérer certaines mauvaises habitudes, qui sont l'apanage de toutes les races. Dans nos relations politiques, nous avons toujours été d'une telle brutalité, d'une telle exigence, nous lui avons si souvent mis le couteau sous la gorge, qu'il n'y a rien d'étonnant à le voir user de l'arme des faibles, de la duplicité et du mensonge ; chercher dans la temporisation, la forme ambiguë des solutions, un moyen de défense efficace contre les accaparements incessants de la race blanche. Il a beaucoup plus souffert de notre contact que nous du sien ; et c'est une prétention exagérée de vouloir qu'il accepte de gaieté de cœur toutes les spoliations effectuées sur son domaine. Le procédé du fort est toujours simple : prenant ses désirs pour des droits, et toujours pressé d'entrer en jouissance, il les exprime, dit-il, loyalement, *sans détours,* et en demande la réalisation immédiate. Il faudrait que la victime se soumît, sans plus de détours aussi, se hâtant de consacrer elle-même sa ruine. C'est de la trahison de sa part si elle discute trop, se réfugie dans les faux-fuyants, cherche par certains moyens, ruse ou mensonge, à diminuer l'étendue de la spoliation.

Quand on se décidera à ne demander au Chinois que des concessions d'ordre économique, où *ses intérêts seront sauvegardés, où une part de lion ne sera pas exigée par nous,* sa conduite et ses méthodes *changeront* immédiatement et vous n'aurez jamais à regretter d'avoir collaboré avec lui. Tous les Européens en relations commerciales avec le Chinois vous diront avec quelle *loyauté,* quelle *scrupuleuse honnêteté* il remplit tous ses engagements. S'ils ont aussi élaboré des contrats avec les autorités administratives, à aucun moment celles-ci ne chercheront à se soustraire à la rigueur des clauses qui les lient.

Il est encore d'autres raisons pour lesquelles nous nous croyons en droit de juger sévèrement le Chinois : c'est son égoïsme, la cruauté qui en dérive, sa corruption, son orgueil.

Son égoïsme, il est profond, sans doute, incompréhensible pour nous. Mais souvenez-vous combien le fils de Han a souffert, souffre encore de tant de façons : c'est l'inondation, la famine, les épidémies, qu'il ne sait ni prévoir ni combattre ; ce sont les guerres civiles, le banditisme à l'état chronique, l'insécurité générale des biens et des personnes. *Exposé à toutes les surprises, jamais sûr du lendemain, endurci au spectacle d'effroyables hécatombes,* par *les eaux,* par *la faim,* l'existence ne lui apparaît plus, ainsi qu'à nous, *comme le bien suprême* dont on ne veut se séparer. La ration de subsistance lui est si mesurée qu'il en est venu à penser que le nombre de ceux s'asseyant à la table du banquet est toujours trop grand. Il a aussi observé, le malheureux, que l'équilibre économique de son empire ne pourrait se maintenir, *si la mort fauchait moins libéralement* parmi les masses. Son indifférence aux pires malheurs a donc grandi peu à peu, *grandi jusqu'au mépris de sa propre vie et de celle des autres.* C'est sa mi-

sère, la certitude angoissante qu'il ne peut s'assurer le lendemain, qui ont fait son égoïsme, sa cruauté. Plaignons-le, mais ne nous hâtons pas de le condamner.

J'ai dit toute la tyrannie que permettait chez lui l'institution familiale et, cependant, il n'en abuse guère, en dehors de certaines attitudes envers la femme, attitudes qu'il croit légitimes.

Chaque fois qu'on a décrit l'égoïsme du fils de Han, son mépris de la vie d'autrui, sa sévérité pour le sexe faible, on a mis en parallèle la douceur de ses procédés envers les animaux. Le contraste est en effet frappant. Le Chinois est plein d'aménité pour son chat, son cochon et autres intéressantes bêtes; jamais il ne brutalise son cheval ou s'oublie, comme nous, à gratifier son chien d'un coup de pied, animal qu'il n'affectionne cependant pas. Ces façons seraient incompréhensibles si l'on ne réfléchissait que les bêtes domestiques, à l'encontre de l'homme, n'entrent jamais, dans la lutte pour la vie, en *concurrence* avec lui.

Ce que nous reprochons encore au Chinois, c'est l'intensité de ses rancunes, son amour de la vengeance. Pareil défaut se rattache à ce genre de manifestation dont je parlais tout à l'heure, égarements d'une conscience qu'un état de souffrance permanent a faussée. Son mode de vengeance est quelquefois bien étrange et l'intensité de sa rancune va jusqu'au *sacrifice de sa propre existence,* pour atteindre pleinement son but.

C'est la jeune femme qui se pend, pour mettre en branle la justice mandarinale, ruiner sa famille adoptive et se venger ainsi de tous les mauvais traitements qu'elle a subis. C'est l'homme que vous avez lésé de quelque façon, qui vous livre au magistrat en venant se pendre à votre porte, certain de tenir ainsi sa vengeance. C'en est un autre qui va mourir sur votre champ ou y transporte

un cadavre de mendiant, avec la conviction que les satellites du yamen vous rendront au centuple le mal que vous lui avez fait. Il connaît son peuple, n'oublie pas que sa rancune sera ainsi mieux assouvie que s'il vous frappait d'un coup de couteau.

Quant à l'accusation de corruption portée contre l'administration impériale, elle est juste sans doute, mais si l'on réfléchit que le fonctionnaire chinois est loti d'une solde ridicule, incapable de l'empêcher de mourir de faim, on sera moins ardent à stigmatiser ce qu'on appelle sa vénalité chronique. Cette erreur d'une nation, qui n'a pas voulu reconnaître les nécessités budgétaires, dérive sans doute de cette généralisation de la conception familiale qui ne consent pas à ce que le mandarin, père du peuple, soit ouvertement entretenu par ses enfants, mais reçoive plutôt des contributions volontaires, émanant de la piété filiale.

Le jour où la Chine, comprenant sa faute, établira un budget sur le modèle européen, la corruption disparaîtra peu à peu d'elle-même, la *vénalité cessant d'être une nécessité vitale.*

Ces mœurs administratives ont provoqué la naissance d'un curieux moyen de défense chez l'habitant. Afin de jouir d'une tranquillité relative, les gens riches ou à l'aise ont, paraît-il, l'habitude de *s'assurer* contre les surprises, en souscrivant à un *abonnement annuel « pour la paix »*, par devers les gens de justice. Le montant de la souscription varie naturellement avec la fortune des « abonnés ».

Pour caractériser la rapacité des gens de justice, il y a une série de dictons : « 1° Vous avez beau avoir raison, si vous n'avez pas de sapèques, vous avez tort; 2° les gens du prétoire, à la vue des sapèques, sont comme les mouches à la vue du sang. » Et le satellite résume ses

espoirs, en disant : « Il n'est chien si maigre qu'on ne puisse en tirer de la graisse. »

Il me reste à parler de l'orgueil chinois : il est incommensurable. Son empire représente la seule civilisation au monde, la seule glorieuse. Nous restons toujours, pour les fils de Han, des Barbares *en révolte*, « tsao fan », contre le Fils du Ciel, des artisans fabricants de fusils, canons et autres machines ; nous restons toujours pour eux des ignorants, de pauvres hères prétentieux, incapables de comprendre et de cultiver les belles-lettres. Si dans les ports ou parmi certains mandarins ayant séjourné en Europe ou aux États-Unis, on peut rencontrer des désillusionnés, des intelligences ouvertes à des conceptions moins erronées sur notre compte, il n'en est pas moins vrai que je viens d'exprimer, dans toute son exactitude, l'idée qu'on se fait de nous dans le Céleste Empire.

La Chine, sans doute, a droit à l'admiration des autres peuples pour le grand œuvre qu'elle a achevé, pour l'édification et la conservation, depuis tant de siècles, du plus vaste royaume connu. Elle y a droit aussi pour certaines de ses productions littéraires et philosophiques, sans oublier son beau code de morale ; en art, elle a réalisé des merveilles, devant lesquelles s'incline le monde connu. Donc, sa coopération dans le développement et l'affranchissement de l'humanité des ténèbres ancestrales est manifestement importante, mérite qu'on la reconnaisse tout entière. Mais il est difficile pour l'Européen de souscrire entièrement à toutes les prétentions du fils de Han, si peu justifiées elles sont souvent. J'ai dit ce qu'il pensait de notre instruction générale, des multiples créations du génie européen, affectant de les ravaler au niveau de ses inventions les plus primitives. De même qu'un certain mandarin ne voyait qu'une différence de capacité entre une chaloupe à vapeur et une jonque, de même le brouet-

teur se gardera bien de s'extasier devant une locomotive : celle-ci est beaucoup plus vaste que son véhicule, peut traîner d'autres voitures ; elle est en fer au lieu d'être en bois, ses roues sont plus grandes, mais il n'y voit pas autre chose. L'énorme difficulté vaincue, la vapeur disciplinée, tout cela est naturellement incompréhensible pour son intelligence et même pour celle du lettré, tant qu'il ignorera les éléments des sciences physiques. Bref, notre supériorité en moyens de transport se résumerait dans l'emploi de *tchai tze* (voitures) plus grandes que celles du Chinois ; quant à lui, il arriverait au même résultat que nous, en utilisant un plus grand nombre de brouettes et de porteurs. La grue mécanique, qui soulève en quelques heures des millions de kilogrammes de riz, lui fait dire qu'en y mettant le nombre de coolies voulu, il *atteindra au même résultat.*

Les questions de *temps et de puissance d'action* restent donc pour lui *quantité négligeable.* Si le commerçant de Canton ou de Shangaï a changé d'opinion à ce sujet, il est le nombre infime ; toutefois, sa nouvelle façon de penser a franchi les limites de ces villes, gagnant peu à peu l'intérieur, surtout le long des grandes voies de communication fluviales. Mais ailleurs, c'est tout différent.

Quand vous séjournez en Chine et confiez à vos gens quelque instrument perfectionné pour faciliter leur tâche, instrument dont ils ont appris vite le maniement, soyez certain qu'ils ne s'en serviront pas, sitôt hors de votre surveillance, qu'ils continueront d'utiliser leur outil primitif.

Oui, le fils de Han nie pour nous la possibilité d'avoir trouvé mieux que lui : sa vaste intelligence a tout embrassé et les brillantes inventions dont nous sommes si fiers, ou n'ont que peu de valeur à ses yeux, ou sont une *contrefaçon* de ses créations ancestrales. Oui, son orgueil

est incommensurable! Et le dernier des coolies ou des mendiants, rassemblant autour de son corps mangé de gale ses haillons innomables, s'écrierait : « *ngo han tze* », avec la même fierté que le Romain se drapant dans sa toge lançait aux échos du monde son *civis romanus sum*.

Le Chinois porte donc très haut sa fierté; et sa condescendance pour la valeur de ses œuvres est sans limites. Mais, est-ce à dire qu'indéfiniment il sera incapable de comprendre celles des autres, qu'il restera systématiquement fermé à toutes nos invites, aux trop éloquentes leçons de choses qu'il reçoit? Non, car s'il ne comprend pas, ainsi que je l'ai expliqué, toute la portée de nos études scientifiques, toute l'utilité de nos inventions, avec leurs conséquences sociales, il n'en commence pas moins, en certaines parties de son empire, à s'éveiller aux réalités, à certaines conditions nouvelles de la vie mondiale; il commence réellement à secouer sa torpeur, *depuis les derniers grands événements politiques*.

Au Setchouen, où la population est plus douce, moins systématiquement opposée à l'étranger, certaines de nos inventions les plus pratiques reçoivent de la population le meilleur accueil. Et nos idées peu à peu, par les *écoles surtout,* arriveront à pénétrer sinon les masses, du moins une élite de jeunes intelligences. Mais il ne faut pas oublier que c'est un vieux peuple qui n'avait plus d'idéal, plus de pensée vers l'avenir, qui ne songeait plus qu'au repos, dont toute l'existence, depuis des siècles, n'a été qu'*une méditation sur la mort*. Au milieu des ruines qu'il laissait s'accumuler, son regard hypnotisé par la tombe voyait dans le *cercueil* l'objet précieux qu'on offre aux parents, dans la joie de l'attention délicate réalisée. Mais, comment le secouer, l'arracher à sa léthargie millénaire? Je l'ai dit dans l'Introduction; il faut prendre contact avec lui, s'exercer à le comprendre, lui enseigner ensuite nos

sciences, graduellement, avec les précautions que comportent ses vieux concepts, ses tendances héréditaires si éloignées des nouvelles imprégnations auxquelles nous voulons le soumettre. Et, en l'instruisant, s'attacher à lui prouver par des exemples, des *leçons de choses,* qu'il n'a rien à perdre, mais tout à gagner, au contraire, en nous écoutant. Sitôt que vous aurez eu raison de son scepticisme orgueilleux, il prendra confiance et vous suivra ensuite aveuglément.

Son intelligence toujours vive, capable de certains efforts, le prépare tout naturellement, mieux que d'autres peuples, à recevoir la bonne semence, à la faire fructifier. Si trop las d'avoir tant vécu, il est condamné à ne plus jouir de la réaction créatrice, qu'importe? Une race plus jeune a désormais sorti l'humanité de l'ornière où si longtemps elle s'enliza; elle vogue à pleines voiles vers les réalisations les plus stupéfiantes, les plus insoupçonnées. Ayant aplani les voies, *préparé les tâches fécondes,* avec tous les moyens d'exécution, les autres races n'ont qu'à écouter son invite, à suivre son exemple : le succès est certain. Et le fils de Han est, parmi ces peuples, celui qui pourra, au plus haut degré, profiter des leçons apprises. Qui sait s'il ne trouvera pas dans la science des barbares de l'Océan l'eau vivifiante, issue de la fontaine de Jouvence, qui lui vaudra une nouvelle jeunesse? En lui rendant palpables ses fautes et ses erreurs, comme nous l'avons fait dans son propre intérêt, non pour la satisfaction de le critiquer ; en l'aidant de nos conseils et de notre action directe par l'enseignement, nous tendons pleinement vers la réalisation de ce beau rêve. Mais si nous ne pouvons atteindre si haut, il nous sera toujours facile, en faisant connaître au fils de Han les moyens rationnels d'exploiter les richesses de sa terre, d'apporter un peu de joie et de bonheur en son empire, où tant de

sères, tant de souffrances s'étalent au grand jour. Cette étude serait incomplète, si je ne disais ce qu'est fils de Han, au point de vue religieux. C'est le vieillard i a observé autour de lui, a compris le néant des oses, n'a même plus foi dans ce que d'autres appellent immortelles croyances de toute humanité. Oui, il ne oit plus en la divinité : après l'avoir tant invoquée en in, il a perdu confiance en elle. Il l'a jugée trop capri-use, trop inconstante, châtiant à tort et à travers, ayant core moins que lui le sens de la justice. Il s'est donc ranchi de la tyrannie de ses dieux, a même poussé l'au-ce jusqu'à les assimiler à de simples humains, auxquels ressemblaient tant. Les ayant catalogués, hiérarchisés, leur signifia que s'ils jouaient franc jeu avec lui, taines faveurs leur seraient accordées : donnant, don-nt. Et maintenant, lorsqu'il est satisfait de leur inter-ntion, il les récompense en les élevant en grade, mais sait aussi les punir en les reculant, sur le tableau hiérar-ique, d'un nombre de rangs proportionnels à l'étendue la faute commise. Il les châtie même plus vertement and ils ont abusé de sa patience, n'ont cessé de rester urds à ses prières, en temps de sécheresse, par exemple. la pluie tarde trop, non seulement le fils de Han ne ır brûle plus d'encens, mais se fâchant tout rouge vant pareille ingratitude, il fouaille le dieu responsable même — oh honte ! pour ce pauvre dieu — c'est souvent ıe femme qui lui applique la correction; quelquefois on jusqu'à le jeter à l'eau, à la rivière.

Tout ceci paraîtra bien étrange aux croyants d'Europe : est cependant la réalité. Le fils de Han est le sceptique s sceptiques et personne mieux que lui ne sait accom-oder la divinité à son image, aux nécessités de sa vie ciale et économique. Après en avoir eu une peur ter-ole, il s'est graduellement rassuré en constatant de com-

bien de faveurs célestes était gratifié le méchant, le mandarin tyran. Puis un jour, il n'a plus reconnu à ses dieux qu'une vague suprématie, dont l'étendue varierait avec la valeur de leurs manifestations de protection obligée : ce fut le point de départ de la création de cette hiérarchie dont j'ai parlé tout à l'heure. Le rang de puissance de ces dieux subit donc le contre-coup de toutes *les vicissitudes de la vie économique et politique* du fils de Han. Qu'une ville au commerce prospère en vînt à souffrir à un moment donné d'une décadence quelconque, vite, la divinité protectrice était déclarée incapable, au-dessous de sa tâche et mise au rebut pour être remplacée par une autre; que les troupes impériales lancées contre les barbares d'occident vinssent à subir de cruelles défaites, et voilà aussitôt que le dieu de la guerre, relégué au dernier échelon de la hiérarchie, remontait de nombreux degrés, retrouvait un lustre depuis bien longtemps perdu (1). Je ne serais nullement étonné que les derniers événements politiques n'aient fait faire un nouveau bond considérable à ce dieu, le plaçant peut-être au même rang que la divinité des lettrés.

Dans certaines situations désespérées, alors que le fils de Han se sent totalement abandonné par les puissances célestes, il imagine quelquefois d'étranges combinaisons pour se débarrasser du malheur, du fléau qui le poursuit sans merci. Ainsi, il y a deux ans, dans certaine province du centre, une effroyable épidémie de choléra ravageait un district. Tous les bâtons d'encens brûlés, tous les pétards tirés, tous les dragons promenés dans les rues du chef-lieu en solennelle procession n'ayant rien fait pour la cessation du fléau, les autorités mandarinales et les

(1) Ici, c'est le dieu, négligé depuis longtemps, qu'on se reprend à invoquer sous la pression d'une détresse insoupçonnée.

notables se réunirent, déclarèrent, après consultation, que cette année (on était en mars) avait mal débuté, qu'elle serait néfaste, suivant toutes prévisions, ses douze lunes durant, et qu'un seul moyen s'offrait d'échapper à la calamité présente, aux calamités futures : c'était de *recommencer l'année*. Et les réjouissances d'un nouveau *ko nien* (premier de l'an) furent décrétées : la série des fêtes habituelles battit son plein, et comme l'épidémie, sévissant depuis longtemps déjà, était à la période de déclin, sa disparition assez rapide, à partir de la mise à exécution de la trouvaille des notables, fut saluée comme le résultat de cette lumineuse idée. Furent-ils ensuite assez bafoués, les pauvres dieux protecteurs, et comme leur sagacité, leur intelligence était inférieure à celle des humains!

Le fils de Han, en dehors de ces crises, n'en vit pas en moins bonne intelligence avec la divinité. C'est un sage qui se répète assez souvent un prudent « qui sait? ». Aussi, continue-t-il de lui brûler de l'encens, de l'implorer, quitte à se venger ensuite sur elle de ses échecs, de ses malheurs. Mais, où le vieux sceptique ne manque jamais de se révéler, c'est lorsque suppliant, apportant son tribut, ses offrandes, il a l'audace de duper, sans vergogne aucune, le dieu de ses préférences, le gratifiant en monnaie de singe, suivant une expression vulgaire, c'est-à-dire en lui servant des lingots d'or et d'argent truqués, en vil papier coloré jaune ou blanc.

Ce Chinois, si peu croyant, est-il superstitieux? Oui, à l'extrême, malgré que les deux termes semblent contradictoires. C'est qu'étant d'une ignorance scientifique complète, il n'a jamais pu s'affranchir de tout le cortège d'étranges explications que ses ancêtres donnèrent aux phénomènes naturels; et le mandarin, aussi bien que le paysan ou le coolie, sont en proie aux mêmes terreurs de l'inconnu mystérieux. Le culte ancestral, la crainte de

déplaire aux *sien jen* (aux aïeux), qui font votre malheur ou votre prospérité, a puissamment contribué à développer ce vieux levain de superstition, apanage de toutes les humanités. Ainsi, le *cadavre* est l'objet de mille soins et certains de ses aspects sont très redoutés, lorsque, par exemple, il produit le phénomène du *pou cheou che*, c'est-à-dire lorsque le corps reste flexible après le décès, ne prend pas la rigidité normale. C'est de très mauvais présage : le mort réclame des compagnons pour la tombe; aussi les supplications commencent-elles incessantes. Mais le plus insignifiant des faits, un pur hasard, peuvent avoir les redoutables conséquences de tout à l'heure; un chat, je suppose, vient à passer sur le cadavre, à l'effrayer *(kin che)*, comme disent les Chinois: l'âme du défunt en subira une telle surprise, éprouvera une telle amertume de cette profanation qu'on aurait dû rendre impossible, qu'elle reviendra sur cette terre pour se venger sur quelqu'un de la famille, elle reviendra pour tuer, *houi cha* (*houi,* revenir; *cha,* tuer).

Pour ne pas déplaire au mort, on le gardera indéfiniment dans la maison et l'on paiera très cher le géomancien, pour qu'il lui trouve un excellent lieu de sépulture, un coin de la *Long hsté,* de la caverne où réside le Dragon.

Si un malheur s'appesantit sur la famille, après une première sépulture, il n'y a pas de doute qu'il y a eu erreur sur le choix du lieu et que le seul moyen de revoir des jours meilleurs est de transporter ailleurs la dépouille du mort.

La superstition apparaît de même dans les différents actes de la vie ordinaire, bien plus, fait partie des mœurs officielles. On n'entreprend un voyage, on ne conclut une affaire, on ne marie sa fille, sans faire intervenir mille influences étranges. Pour réussir dans une exploitation

quelconque, on se préoccupe beaucoup moins des aptitudes spéciales des opérants que de la recherche de la veine du Dragon, la *long mê*. S'il s'agit d'une mine, par exemple, ce n'est point l'expérience du géologue qui entre en jeu (la science géologique est d'ailleurs ignorée du Chinois), ni celle de gens ayant une connaissance pratique de ce genre de travail, mais bien le caprice du sorcier qui découvre le lieu d'habitat de ce Dragon. Et le jour où un filon se raréfie, disparaît, c'est que le dieu a déménagé, est allé ailleurs. La Long mé peut aussi passer sur votre champ ou sur sa limite de séparation d'avec celui du voisin : dans ce cas, ce seront des querelles, des procès sans fin pour déterminer qui possèdera définitivement la précieuse veine, source de toute fortune, de toute réussite.

La classe cultivée n'échappe nullement à ces curieuses sujétions : ainsi le haut mandarin qui prendra officiellement charge d'une préfecture, d'une province ne le fera qu'un jour faste, comme les Romains ; il ne recevra jamais le sceau un jour néfaste : tous les malheurs ne manqueraient pas de l'assaillir, pendant toute la durée entière de sa fonction. Le magistrat ne siège, non plus, qu'à des moments favorables.

Il n'y a pas que les jours qui puissent être la source de préjudices graves, de même certains objets, certaines paroles : il est courant, en Chine, de s'abstenir de prononcer des mots réputés néfastes.

D'un autre côté, pour appeler la bonne fortune, on emploie toutes sortes de moyens ; on écrit, par exemple, sur sa porte : « *kai men ta ki* — en ouvrant la porte on trouve le bonheur. » On n'en finirait pas d'énumérer toutes les puérilités, d'usage constant, inventées pour se gratifier de la série complète des joies terrestres.

Une idée superstitieuse s'attache aussi presque toujours,

chez le fils de Han, à des phénomènes ou accidents des plus communs, des plus simples à expliquer. Je prendrai comme exemple un des malheurs auxquels le Setchouennais est très sensible, celui de la mort de ses vers à soie. Ceux-ci meurent parce qu'il est très négligent, ne connaît rien à leur hygiène, est incapable de lutter contre les épidémies qui les atteignent. Mais tel n'est point son avis : ils succombent, parce que quelqu'un est mort dans la maison, ou à côté, parce qu'ils ont senti l'odeur d'un poisson, qu'un visiteur les a considérés après avoir vu un serpent ou un cadavre humain. Tout ce qui rappelle la mort a une influence désastreuse sur les vers à soie : aussi, le Setchouennais, pendant la période de leur développement, s'abstient-il de prier pour les ancêtres ou d'assister à des funérailles.

Je n'insisterai pas davantage sur ces exemples de la superstition chinoise, généralisée à toutes les classes de la société et non localisée, comme chez nous, à certaines catégories de la population encore ignorantes, mais se dépouillant chaque jour de plus en plus de ce genre de pratiques étranges. Dans le Céleste Empire, ces pratiques dureront tant que le système d'instruction et d'éducation actuel persistera : sans doute, pour longtemps encore, surtout parmi les masses, si tenace est la chaîne qui rive les peuples, et surtout les Chinois aux conceptions ancestrales.

Je m'arrête : heureux si j'ai pu faire entrevoir les véritables causes de la faiblesse du Grand Empire et les raisons de son immobilisme. Quant aux perspectives de régénération, je viens de dire ce qu'elles peuvent être et, par quels moyens, réalisables. Surtout ne pas oublier ceci, d'importance vitale pour nous, et capable de garantir l'avenir : pour le fils de Han, rien n'est aussi respectable que la science; c'est sa vraie religion à lui, après le culte

rendu à ses ancêtres. Aussi, le maître, l'initiateur, représente-t-il, dans la société chinoise, l'autorité morale la plus grande, la moins contestée. Et cette autorité, génératrice d'influence étendue, sera d'autant plus féconde que le professeur s'adressera à la classe dirigeante des lettrés, la seule puissante et respectée dans l'empire. Il y a donc un puissant intérêt à ce que la race *blanche reste la seule éducatrice scientifique du Chinois,* reprenant, par une grande œuvre civilisatrice, tout le prestige des armes, qu'elle a récemment perdu. Et le moment d'agir est venu : les derniers événements ont fait comprendre à un grand nombre de mandarins, placés dans de bonnes conditions pour observer, la nécessité absolue de s'initier à nos sciences, de cultiver autre chose que les lettres et la philosophie. Mais, ce qu'il faut empêcher à tout prix, c'est qu'un peuple ayant un intérêt quelconque à développer des sentiments belliqueux chez les fils de Han devienne son instructeur scientifique et profite de l'ascendant que lui donne ce rôle tant respecté pour diriger vers la guerre leurs efforts futurs.

Ce qu'il faut encore, c'est cesser de menacer le Chinois, à tout instant, de nos canons et de nos flottes, cesser d'employer les moyens brutaux; ce qu'il faut c'est lui enseigner nos sciences, pour développer son industrie, augmenter ses ressources, son bien-être; et la vieille nation restera la « Grande Pacifique ».

Par le respect inné qu'a toujours montré ce peuple pour ses initiateurs, les créateurs de sa civilisation, son empire jusqu'ici s'est maintenu intact. Il a cru en l'autorité de ses philosophes, en l'autorité du chef de l'unité sociale, en celle du houang ti, du Fils du Ciel, lequel symbolise à ses yeux la suprématie paternelle, issue du groupement de toutes les familles, agrandie, sans limites, jusqu'à la céleste apothéose. Cette croyance a été sa sauvegarde, a

prévenu l'effondrement d'un royaume où tant de causes s'unissaient pour une désagrégation fatale et rapide.

C'est ce fétiche, ce houang ti, placé si haut par la tradition et la religion qui a maintenu et maintient encore dans le devoir tant de fils se connaissant si peu, reliés entre eux par des liens si lâches qu'ils semblent ignorer la forme la plus primitive de toute solidarité humaine.

Mais, à l'heure *actuelle*, le *rayonnement du fétiche éblouit moins d'yeux* et certains événements menacent d'ébranler le fils de Han en ses croyances, en ses traditions millénaires. Il va, sans doute, demander à être éclairé, peut-être même va-t-il bientôt s'engager, sérieusement, sur des voies nouvelles : je viens de dire de quelle façon il fallait le guider en ces tentatives. Connaissant ses inclinations séculaires, rien n'est plus facile, si l'on sait être prudent, que d'écarter, à jamais, certains dangers redoutables, non dans le présent, certes, mais dans un avenir qui pourrait ne pas être éloigné : la bête *acculée, la moins combative*, manifestant parfois d'extraordinaires énergies. Sachons donc prévoir à long terme !

QUATRIÈME PARTIE

RACES. — POPULATION. — PRODUCTIONS. — TRANSFORMATION ÉCONOMIQUE DE LA PROVINCE DU SETCHOUEN.

CHAPITRE XLV

RACES

La race dite chinoise, une et indivisible, n'existe pas. Le peuple d'agriculteurs qui s'installa sur les rives du Wei et du Houang-Hô, il y a des milliers d'années, et qui serait venu, croit-on, de l'ouest, se trouva en contact avec des races autochtones contre lesquelles il fallut lutter. On doit supposer qu'elles furent surtout repoussées vers le sud et l'ouest, non vers le nord; car les Turks, Tartares, Hiong-Nou, dont parlent les annales de l'empire, furent plutôt envahisseurs que tributaires, et le Chinois ne put jamais en venir à bout. Plus tard, dans sa marche lente pour la conquête des territoires qui constituent, à l'heure actuelle, l'Empire du Milieu, le fils de Han retrouva au Setchouen, dont les fécondes vallées l'avaient tenté, une des races aborigènes refoulées autrefois, et mélangée avec une autre, qui doit avoir été la première occupante de ces plateaux et montagnes.

Quand on parcourt le Bassin Rouge et qu'on se rapproche du Setchouen occidental, vers la vallée du Min et même dans la plaine de Tchentou, on est très frappé par la rencontre de petits hommes trapus, larges d'épaules, au buste allongé, aux jambes courtes, aux traits quelquefois simiesques. J'en ai mensuré un très grand nombre et la taille moyenne, pour l'homme est de 1m,40, pour la femme de 1m,30. Un jour, me promenant à cheval dans la banlieue de la capitale, je tombai face à face avec un être bizarre qui se rapprochait plus du singe anthropoïde que de l'homme : le tronc très allongé était supporté par des jambes en état de légère flexion sur la cuisse pendant qu'il se tenait devant moi; les bras étaient fort longs. La face présentait les caractères suivants : crâne étroit à frontal très fuyant, face très développée à prognathisme donnant l'impression d'un véritable museau; nez épaté, à narines largement ouvertes, très relevées; yeux enfoncés sous un rebord orbitaire fortement saillant en avant; peau couleur jaune sale.

Je crois être le *premier* à signaler cet étrange spécimen des temps les plus reculés dans l'âge de l'humanité. J'en ai rencontré un autre à Foulin, en mars 1904, ayant les mêmes caractéristiques. J'ai pu le mensurer et prendre l'indice céphalique, qui est 74.

J'ai retrouvé plus tard, dans cette même plaine de Tchentou, six individus exactement semblables, puis le même type en très grand nombre, mais avec des caractéristiques plus adoucies, appartenant sans doute à une époque moins ancienne. La taille, la charpente osseuse était la même, plus droite cependant, et les traits moins simiesques. Le teint était bronzé, brûlé, plutôt que jaune.

A une troisième époque qu'on ne saurait préciser, mais remontant à plusieurs milliers d'années, est apparu un

nouvel élément, une race différente, d'un type supérieur, que je suppose être le peuple vaincu refoulé par l'intelligente nation venue coloniser la vallée du Houang-Hò, par celui enfin que nous appelons le Chinois, le vrai Chinois, celui qu'on ne doit pas confondre avec le Mongol, le Mandchou, le Fokiennois ou le Cantonnais, malgré tous les mélanges qui se sont fatalement opérés. Cette nouvelle race, repoussée de l'est vers l'ouest, dans le Chensi d'abord, puis dans la province du Setchouen, serait, à mon avis, le peuple barbare appelé « Lolos » par le fils de Han et qu'on ne trouve plus, à l'heure actuelle, à l'état de nation, qu'au delà du Min, dans la région alpestre. Ce type est généralement de haute taille, de $1^m,70$ à $1^m,80$, d'une rectitude parfaite, au tronc conique avec épaules larges, très effacées. Les membres supérieurs et inférieurs sont de proportions harmonieuses et bien développés. Autres caractéristiques : front haut et droit avec face régulière sans *saillie des apophyses zygomatiques*, donnant un ensemble d'un ovale parfait; œil non oblique plutôt clair que marron à fente *horizontale;* sourcils très arqués avec plis frontaux interorbitaires profonds, affectant le plus souvent la forme d'un accent circonflexe; nez fin et busqué, à l'arête médiane très marquée; bouche bien dessinée, aux lèvres finement ourlées; menton droit, gracieusement arrondi, chez les femmes surtout; cou long et gracile. La couleur de la peau est généralement blanche avec teint très basané. Les jeunes filles présentent souvent un teint rosé sur le fond hâlé par le grand air. L'œil bleu foncé n'est point rare; les cheveux sont noirs et très épais. Le type Lolo pur est un *dolichocéphale*. Les nombreuses mensurations que j'ai pratiquées sur les différents métis m'ont permis de conclure pour eux, au contraire, à la brachycéphalie et, d'autant plus marquée, qu'on s'éloigne du type pur.

Cette description s'applique à un type bien défini, mais cette belle race s'est tellement mélangée avec d'autres : avec l'autochtone, d'abord, avec le Chinois, ensuite, qu'on rencontre dans les Alpes setchouennaises et la vallée du Min toutes les transitions, tous les métissages. Et si l'on observe qu'à Tchong-King et sur toute la route jusqu'à Tchentou et au delà vers l'est, c'est-à-dire en *plein Bassin Rouge,* on reconnaît chez l'habitant certaines caractéristiques indéniables du prototype lolo, qu'au Yunnam et au Kouei-Tchou il est également signalé, on est obligé de conclure sur ces données anthropologiques, que cette race vigoureuse, remarquablement douée physiquement, très guerrière, occupa toute la Chine occidentale et, probablement, une grande partie de la vallée du Houang-Ho et du Yang-Tsé. D'ailleurs, la chaîne des Tsin-Ling ainsi que les montagnes du nord qui séparent la vallée du Han de celles du Min et du Kia-Ling-Kiang, présentaient toutes les conditions d'habitat favorites de ce peuple surtout chasseur. De plus, les vieilles annales chinoises signalent des Lolos au Chensi au treizième siècle avant notre ère.

Toutefois, il faut se bien garder de confondre le type lolo que je viens de décrire avec d'autres races ainsi dénommées, mais inférieures à lui dans l'échelle humaine, qui vivent sur la frontière birmane, au Yunnam et dans certains territoires du Kouei-Tchou. Celles-ci répondent bien plutôt au type négroïde de la deuxième période que j'ai déterminé tout à l'heure. Les crétins de petite taille signalés dans les montagnes du Kien-Chang et vivant en contact avec le Lolo ne sont pas, à mon avis, autre chose que le type dégénéré de la petite race setchouennaise, refoulée sur les hauts sommets.

Le Lolo est un peuple guerrier, valeureux, toujours prêt à la lutte contre l'envahisseur, le Chinois qu'il hait

d'une haine irréductible. Mais en dépit de sa vaillance, de la vigueur de ses muscles, il a dû reculer sans cesse, abandonner ses riches vallées, ses plateaux féconds, pour se réfugier dans les massifs presque inabordables des Alpes setchouennaises. Encore une fois le cerveau a triomphé du muscle et le fils de Han plus intelligent, mieux organisé, par sa pression graduelle, continue de civilisé sur un barbare, est venu à bout de son redoutable adversaire. Il y a bien eu des luttes sanglantes, des batailles acharnées où le Lolo était le plus souvent vainqueur, mais, la trêve venue, le Chinois retrouvait tous ses avantages et l'envahissement lent, pacifique, mais incessant, recommençait. Quelques villes fortifiées construites sur les limites de ces marches thibétaines servaient et servent encore de refuge aux Chinois contre les boutades, les mouvements offensifs du noble vaincu. Cette méthode de ***pénétration pacifique*** a été la ***règle*** chez le fils de Han; il n'a jamais été un ***vrai guerrier*** et, si les hordes mongoles, tartares ou mandchoues l'ont entraîné à certaines époques à la conquête de l'Asie, il est revenu ***à ses anciennes méthodes sitôt la chevauchée finie.*** Et l'entraîneur a subi le joug à son tour, dominé de fait par le descendant de ceux qui colonisèrent la vallée du Fleuve Jaune. Le Chinois vaincu a toujours, par sa grande supériorité intellectuelle, dompté, ***assimilé ses vainqueurs.***

J'ajouterai quelques mots sur le Lolo et ses caractéristiques morales. C'est une race de chasseurs et pasteurs plutôt que d'agriculteurs. Ils n'ont point d'industrie; ils ne savent que tisser le chanvre et la laine, fabriquer quelques grossiers instruments en fer ou en bois. Ils font cependant certains bijoux en argent d'une grande originalité. Ils sont de caractère gai, enjoué et se rapprochent par certains traits de notre race. Ils semblent éprouver une véritable sympathie pour nous et elle est réciproque. Ils

prononcent admirablement notre langue, beaucoup mieux que le fils de Han; ils n'estropient presque pas de mots. Nous aimions à les rencontrer sur les sentiers des montagnes : ils s'en allaient, jeunes hommes et jeunes filles joyeux et chantant, une faucille passée à la ceinture, couper le bois ou les herbes dans les taillis. Leur bruyant caquetage, leurs fusées de rire nous accompagnaient longtemps sur la route et nous ne sentions plus la fatigue à ce moment. Il nous semblait voir renaître l'âge primitif, l'âge d'or, celui que nous regrettons tous.

Je signalerai un trait de mœurs observé chez cette race, qui a totalement disparu de tout l'immense territoire occupé par le fils de Han : c'est l'idylle en pleins champs. Jamais vous ne verrez un Chinois, à quelque classe sociale qu'il appartienne, se promener dans la ville ou la campagne avec une *épouse* ou une *fiancée*. La femme, non plus, n'est pas méprisée en pays lolo comme dans le Pur Empire : si elle n'est pas à l'état d'esclave (l'esclavage règne chez ce peuple), elle est presque l'égale de l'homme. Elle ne se *bande* pas les pieds, pas plus que l'homme ne porte la *queue*. Et la plus sanglante injure infligée par le vaincu au conquérant est celle de *lou tsai*, c'est-à-dire esclave de Mandchou (on sait que le Mandchou imposa cette coutume lors de la conquête de l'empire). Les métis setchouennais, et même la petite race, affichent fièrement la queue; et quand on leur demande leur origine, ils se déclarent avec orgueil « Han-Tzé », c'est-à-dire fils de Han (Chinois).

Il me reste à parler de la religion du Lolo. Il adore les éléments : ses hautes montagnes, ses glaciers, ses torrents impétueux et les esprits qui y séjournent. Il n'élève cependant pas de *fong choui* (vent et eau), tour construite dans toute la Chine près des villes et gros villages, aux génies maîtres de la nature. Le dragon non plus n'a

pas pour lui la terrible puissance occulte que lui attribue le fils de Han. Et malgré son voisinage immédiat avec le Thibétain, il n'en a pas subi l'influence religieuse : les disciples de Bouddha sont rares chez le Lolo et nulle part, pendant un voyage dans les Alpes setchouennaises, je n'ai rencontré les *moulins à prières* ou les banderoles flottantes où s'impriment des oraisons. Au fameux pèlerinage d'Omi, la montagne sainte près de Kiating, tant visitée par les pieux bouddhistes, je n'ai jamais rencontré de Lolo.

J'en ai fini avec l'Aryen ; je décrirai maintenant, en quelques lignes, la mentalité de la petite race négroïde. Ce type inférieur a subi entièrement le joug de ses deux conquérants successifs.

Il est pasteur, agriculteur ou coolie, ne s'élevant jamais au-dessus des plus infimes emplois. Très doux, de caractère timide, sans intelligence, sans moyens d'action, il n'a jamais tenté la résistance contre l'envahisseur. C'est lui le premier occupant du sol, qui a vécu dans les cavernes que j'ai rencontrées partout dans la vallée du Yang-Tsé, depuis Itchang jusqu'à Sui-Fou, le long du Min, du Ta-Tou-Ho, du Ya-Ho, signalées aussi dans tout le nord du Setchouen. Elles sont creusées aux flancs des collines et montagnes escarpées et les plus basses d'entre elles ne sont jamais accessibles autrement qu'avec une échelle de bambou. Au Yunnam et au Kouei-Tchou, ces habitations primitives ne sont pas moins fréquemment rencontrées. Dans le Setchouen occidental, un grand nombre d'entre elles sont toujours occupées et le resteront longtemps encore.

En résumé, à l'est du Min, dans tout le Bassin-Rouge, le Lolo et l'autochtone ont été entièrement absorbés par le Chinois, qui reste le maître incontesté, *le dirigeant,* le possesseur des principales richesses. C'est lui qui se présente *aux examens* et acquiert les *grades littéraires* qui

mènent au ***mandarinat***. Le Lolo ou l'autochtone, même métissé de Chinois, restent des ignorants, des subalternes.

Le fils de Han est, au Setchouen, ce qu'il est partout : très intelligent, doué d'une médiocre activité, sobre de boisson, patient, trop même, jusqu'à l'inertie, insouciant et imprévoyant. Mais il est si bien doué, avec un esprit si délié, une telle passion pour apprendre, qu'on peut avec lui réaliser des merveilles. Les métis setchouennais, je viens de le dire, n'ont pas, eux, toutes ces brillantes qualités intellectuelles, mais les races s'étant pénétrées durant des siècles ont fatalement les principales caractéristiques des générateurs. Ce mélange a donné une population ***douce, paisible, polie, d'une grande urbanité pour l'étranger,*** moins active toutefois, moins entreprenante que le Chinois des provinces orientales. Cette population, surtout agricole, est si tranquille qu'il n'éclaterait jamais de troubles au Setchouen s'il n'y avait quelques groupes d'immigrants venus d'ailleurs, en particulier des ***Cantonnais***, des gens du Fo-Kien et du Hounan, tous turbulents, mais dont la proportion est infime pour la masse.

POPULATION

Pour une superficie supérieure de 50,000 kilomètres carrés à celle de la France, le Setchouen ne possède pas, d'après les estimations que j'ai pu faire dans certaines grandes villes, pendant deux années, plus de 40 millions d'habitants. On est donc loin des 60 et 70 millions qu'on lui a récemment encore attribués. Je citerai l'exemple frappant du chiffre de la population de Tchentou, la capitale, qui loin d'avoir le million ou même les 600,000 âmes des plus modestes voyageurs, n'avait, après une

ıe période de paix, en 1903, que 350,000 habitants *muros* et 100,000 dans les faubourgs. Ce recen-nt fut exécuté par ordre du vice-roi Tsan, pendant 'habitais la capitale, et le contrôle fut très sérieux, i n'est point la règle en Chine.

ns tout l'empire, en raison de la difficulté des ıunications, les voyageurs suivent généralement ns itinéraires tracés à l'avance, et, se hâtant d'ob-r, se hâtant aussi de conclure, déduisent le chiffre de la population d'après la densité observée *dans les s où s'entasse le Chinois par nécessité*, ne sachant pas ailleurs. Si l'on n'est point un passant, qu'on rne dans le pays, on se convainc rapidement que le *de la population a été grossièrement exagéré*, d'autant que les *guerres civiles*, les *famines*, les *inondations*, les *ties font beaucoup de victimes*. Et, si le Chinois est ırolifique, la *mortalité des enfants*, d'autre part, est *'érable* par athrepsie, rachitisme, tuberculose, etc., itié au moins succombent dans le premier stade de ›ppement.

i parlé de maladies, je citerai : la fièvre typhoïde, la e, la tuberculose, le choléra et tout le cortège des ions intestinales dues à la grossièreté de l'alimen-chez la masse du peuple, très pauvre (1).

tuberculose et la variole font beaucoup de victimes, que la fièvre typhoïde, sauf quand celle-ci règne à épidémique, ce qui est fréquent. Lorsque éclate une lie infectieuse quelconque, la contamination est ırs assurée, la dissémination rapide et fatale par les tions déplorables d'habitat du Chinois, sa mal-eté, son mépris ou plutôt son ignorance de toute

Le régime habituel consiste en courges, concombres et lles, l'été, et en *han tsaï* (légumes salés), l'hiver, addi-s d'un peu de riz, quand c'est possible.

hygiène. En ce qui concerne la fièvre typhoïde, ses ravages sont dus à l'emploi ***constant et unique*** de l'engrais humain. Il se transporte dans des seaux en bois rarement étanches, qui sèment toujours un peu de leur contenu dans les rues et sur les routes. L'épandage une fois pratiqué, le paysan patauge dans sa rizière pour piquer le riz à la main, et s'il se lave les pieds en rentrant, il n'a point pour habitude de laver ses mains ou ses vêtements souillés. J'ai tenté bien des fois d'amener certaines familles à opérer la désinfection des fèces par le sulfate de cuivre, mais on négligeait mes conseils pour cette excellente raison que le mélange restait ***invendable***.

Pour donner une idée de l'intensité de destruction de la fièvre typhoïde, dans ces régions, j'exposerai ce dont j'ai été témoin à Tchentou : en un mois, cette maladie tua 30,000 âmes, disent les rapports des autorités chinoises, soit un quinzième de la population totale. Le Procureur de la Mission me citait, dans le voisinage, deux familles, dont l'une se composait de quatorze personnes, l'autre de treize, qui disparurent presque entièrement : la première perdit treize de ses membres, la mère seule survécut ; la deuxième en perdit onze.

Et ne croyez point que cette proportion de décès soit rare : la pauvreté est si grande en Chine, on vit si entassés dans les maisons, dans une telle promiscuité que la contamination ***générale*** de la famille est ***la règle***. Pendant cette même épidémie qui avait gagné la banlieue de Tchentou, un village de 200 habitants n'en comptait plus à la fin que dix ; ce chiffre m'a été donné par un missionnaire qui habitait dans le voisinage. Et l'expérience que j'ai maintenant de l'hygiène chinoise m'oblige à accepter ce chiffre comme vrai.

Toute une catégorie de gens qu'on désigne en France sous la dénomination générale d'infirmes, d'estropiés,

n'existe guère dans le vieil empire : les bancals, bossus, culs-de-jatte ne s'y rencontrent point. Vous allez me dire : « Quelle admirable race que cette race jaune qui n'enfante que de *la vigueur et de la santé*, qui ne connaît pas les *déchets* qu'engendre la nôtre! » Détrompez-vous : s'il n'existe point de déchets en Chine, la raison en est simple, *c'est qu'ils meurent*, les *déshérités physiques, disparaissent du tourbillon social*, parce que trop faibles, trop mal défendus contre des complications que l'hygiène et la médecine préviennent dans nos pays. Ce qui se fait dans le vieil empire, c'est une terrible *sélection naturelle*, par les épidémies.

Les maladies de la peau sont excessivement nombreuses : en France, on compte le nombre de gens qui ont la *gale ;* au Setchouen et dans toute la Chine, d'ailleurs, on compte ceux qui *ne l'ont pas !*

Pour toutes ces causes que je viens d'énumérer, la population de la province ne dépasse guère 40 millions d'âmes, dont 3 millions de Chinois purs et 4 millions, environ, de Lolos indépendants. La petite race de la deuxième période compte à peine 2 millions d'hommes, à l'heure actuelle; mais son mélange avec le Lolo a donné un type plus beau, un peu plus élevé de taille, dont les traits ont souvent la finesse du générateur aryen. Les métis de cette catégorie forment, d'après mon estimation, un huitième de la population totale. Le reste est un mélange des trois races où l'on reconnaît surtout les caractéristiques des types chinois et lolo. Une insulte qu'on entend fréquemment au Setchouen est celle de *tsa tchong* (*tsa*, divers, varié, et *tchong*, semence); elle est adressée par le fils de Han, ou celui qui se prétend l'être, aux métis des deux races.

Le type de la première période, si curieux, si ancien, si bas dans l'échelle humaine, que j'ai récemment

caractérisé, est très rare dans le Bassin-Rouge.

C'est la petite race, surtout mélangée *avec le Lolo*, qui forme la portion *saine* et *vigoureuse* de la population. Le maître, le Chinois et le métis, qui se rapproche le plus de lui, sont en pleine décadence physique et morale. Certain vice fait parmi eux des ravages effrayants : je veux parler de la *drogue maudite*, de l'*opium* dont l'usage se répand de plus en plus, envahissant toutes les couches de la société. L'ouvrier des champs y échappe encore, mais l'ouvrier des villes et le coolie famélique s'y adonnent chaque jour davantage, souvent, hélas ! pour tromper leur faim, leur misère qui est si grande !

Après avoir été autrefois le passe-temps ou l'abrutissante passion du riche seul, sa culture s'est développée tellement depuis trente ans environ, qu'à l'heure actuelle, il est devenu accessible à la masse de la population. Et son action est telle, si attirante, si dominante, elle donne de telles illusions, *leurre tant de misères, engourdit tant de souffrances,* qu'il n'existe point pour ce peuple, *attraction plus fatale, plus irrésistible.*

D'après les enquêtes auxquelles je me suis livré sur place, les progrès de l'opiumanie sont stupéfiants depuis vingt ans. Alors qu'autrefois, dans la capitale Tchentou, un cinq-centième à peine de la population se livrait à ce vice, à l'heure actuelle, 30 pour 100 de la population mâle adulte s'y adonnent. Une ville tristement célèbre à ce point de vue est Kiong-Tchéou, à 60 kilomètres environ dans l'ouest de Tchentou : mes élèves prétendent que la proportion de fumeurs est de 60 pour 100. Et très souvent, hélas ! le nombre de pipes n'est limité que par les ressources du fumeur. Dans mes promenades à travers la ville, j'ai toujours vu les *ièn kouàn*, ou bouges à opium, bondés de gens où dominait la basse classe et aussi celle des petits marchands ou employés. Les plus misérables

coolies s'adonnent à cette passion et, naturellement, l'action du poison est d'autant plus néfaste, déprimante pour eux, qu'ils sont insuffisamment nourris ; aussi, apparaissent-ils lamentables dans leurs haillons, ces malheureux, et si impressionnants d'hébétude profonde, désolante ! Mais ceux dont j'ai le souvenir vraiment inoubliable, ceux que je vois toujours à la seule évocation de la Chine, ce sont des jeunes gens, fils de famille désœuvrés, souvent d'une grande distinction naturelle, déambulant l'été, dans les rues, pour chauffer au soleil leurs membres squelettiques, en attendant de retourner au bouge; leur teint diaphane, leur œil morne, sans une lueur d'intelligence, leur démarche lente, saccadée, les caractérisent. Et quand ils sont vêtus de la longue robe de *ta tchéou* (soie blanche), on dirait des spectres enveloppés dans un suaire. On passe près d'eux, on les frôle au galop de son cheval, dans la rue pavée, et ils ne semblent rien voir, rien entendre : les sens sont atrophiés, l'âme est morte ! Et ne croyez point ce tableau exagéré : comme médecin, j'ai pu, pendant deux années entières, toucher du doigt les ravages causés par l'opium sur la population setchouennaise, surtout chinoise : elle est en pleine décadence physique. De l'opiumane invétéré, quels rejetons j'ai rencontrés ! Oh ! si vous voyiez ces jeunes hommes de vingt-cinq ans, à l'ossature, à la poitrine d'enfant grêle et rachitique ; si vous voyiez ces membres, ces fuseaux qui semblent ne pouvoir les porter ! Et c'est dans la classe aisée, mandarinale, qu'on remarque le plus de ces spécimens de la déchéance raciale.

Si des mesures promptes et sérieuses ne viennent enrayer le mal, la population perdra rapidement toutes ses qualités physiques et morales. Déjà certains vice-rois ont été effrayés de l'extension de l'opiumanie et ont interdit la vente de la drogue maudite, mais les mesures

prises ont été insuffisantes et point maintenues. Mais nous, médecins, nous avons là un rôle à jouer, et nous n'y faillirons pas. Nos élèves seront les aides intelligents, les auxiliaires efficaces de notre propagande inlassable. Et le jour où s'exécutera le programme de transformation économique du Setchouen, le moment, dis-je, où la France, dans un effort tout de paix et d'humanité, viendra en aide à cette intéressante population, lui apportera plus de bien-être, plus de bonheur par l'exploitation rationnelle de ses richesses, eh bien ! ce jour-là, je ne crains pas de l'affirmer, presque tous ces pauvres gens, travailleurs ou petits employés, dont les ressources sont à l'heure actuelle trop limitées, renonceront à leur funeste passion. Ils n'iront plus au bouge, où maintenant ils oublient leur faim et leur misère.

Oui la race chinoise est en pleine décadence : la population a non seulement cessé de croître, mais elle *diminue*. Je le vois d'après mes observations personnelles et celles des missionnaires qui tiennent un état civil pour leurs chrétiens depuis trois siècles.

J'ai vécu en contact avec les différentes races du monde et nulle part, je n'ai vu *misère physiologique égale à celle que j'ai observée en Chine* : c'est bien la décadence, la vieillesse d'une grande nation, se hâtant vers la fin, par *l'opiumanie*.

CHAPITRE XLVI

LE SETCHOUEN — SOL ET SOUS-SOL PRODUCTIONS

1° *Produits du sol et cultures.* — Grâce à la nature du sol et aux conditions climatériques, la région de Setchouen dénommée Bassin-Rouge (1) est peut-être la plus féconde du monde. Dans la plupart des vallées et même sur les plateaux suffisamment arrosés, il est possible de faire trois récoltes par an. Je citerai comme exemple la plaine de Tchentou, ou la vallée du Min, où j'ai vu, l'hiver et le printemps, pousser les blés; l'été, le riz; l'automne, certaines plantes fourragères, et toujours sur le même sol, dans les mêmes champs. Vous connaissez l'engrais utilisé par le Chinois : c'est l'engrais humain, mais le paysan s'en exagère beaucoup la valeur et, si la terre est si merveilleusement féconde, inépuisable, c'est grâce au limon que lui apportent chaque années les fleuves, les torrents canalisés, ramifiés à l'infini, qui drainent le flanc des montagnes et plateaux du nord, de l'ouest, que le Chinois a systématiquement déboisés. Et s'il recueille à son profit, de cette façon un apport considérable d'humus et de précieuses particules fertilisantes, la masse principale du limon ne s'en va pas moins se perdre à l'océan,

(1) J'ai dit que le Setchouen se divise en deux parties : la région alpestre ou Setchouen occidental et la région des terres rouges, des plateaux et des plaines ou Setchouen oriental, appelé encore « Bassin-Rouge ».

Les principales céréales sont : le riz, le blé, l'orge, l'avoine, le maïs, le millet, le sarrazin, le colza ; certaines plantes fourragères : le sainfoin et une variété de luzerne.

Vous vous demandez comment une rizière peut devenir terre à blé et réciproquement. L'explication est simple : ce sol très poreux perd facilement son eau d'imprégnation dès que les canaux d'irrigation ferment leurs écluses. Il ne faut pas oublier non plus que le Setchouen est situé entre le 28e et le 32e parallèle et que le soleil, plus chaud que sous nos latitudes, provoque une évaporation beaucoup plus intense. D'ailleurs, le blé de la province diffère sensiblement du nôtre, en raison même du climat : la tige plus ligneuse est fort longue, presque le double de la nôtre. L'épi est gros, de belle apparence, mais le grain qu'il renferme est assez petit ; et, comme le paysan chinois est incapable d'attendre la maturité complète de la plante avant de la couper, ce grain, par la dessiccation, apparaît vraiment menu, d'un volume bien inférieur au nôtre.

L'orge et l'avoine se cultivent beaucoup moins qu'en Europe : ces céréales sont surtout consommées par l'homme ; de tels aliments ne sauraient être, en Chine, abandonnés aux animaux domestiques. C'est un *luxe* qu'on ne peut se permettre, même au Setchouen, si riche vraiment, mais si pauvre par l'ignorance de ses habitants.

Le maïs, dans les montagnes de l'ouest, forme la *base de l'alimentation* pour les populations aborigènes ; on peut même dire que c'est, avec quelques légumes herbacés leur unique nourriture. Ils ne savent pas retirer autre chose de leur sol ruiné par le déboisement.

Dans cette énumération, je dois m'arrêter un moment à la grande céréale qu'est le riz, celle qui est l'objet de toutes les préférences du Chinois. Au Setchouen, il n'achète de pain, ou plutôt de galette de froment, que

s'il n'a pas les moyens de se procurer le bol de riz rêvé. L'aborigène lui-même le recherche sinon par goût, du moins par imitation du conquérant qui apporta la précieuse céréale et la cultiva partout où l'abondance des eaux le permit, au détriment des autres cultures. Aussi les travaux d'irrigation observés au Setchouen ont-ils été accomplis par le Chinois, non par l'autochtone. Et le riz, bien que moins substantiel que le froment, restera longtemps encore l'aliment préféré du Setchouennais, étant donné surtout l'immense effort d'adaptation du sol à sa culture, réalisé par les fils de Han.

Les autres produits du sol, fort nombreux, sont : le colza, la fève, l'arachide, les pois, lentilles, haricots.

Le colza, qui couvre un sixième au moins de la surface arable, a deux utilisations des plus importantes pour le Chinois : d'abord, comme agent d'éclairage, par l'huile extraite de sa graine ; ensuite, comme combustible, par sa tige, qui est fort grosse et très ligneuse. Cette tige, de même que celle du maïs et du sorgho, rend les plus grands services dans un pays où le bois est d'une extrême rareté.

La fève est consommée à l'état sec, et toujours par l'homme ; elle est fort petite, parce que cueillie avant maturité complète. Soldats, mariniers et coolies la mangent simplement grillée, et c'est un régal qu'ils apprécient. Certains chevaux favorisés, appartenant à de riches mandarins, reçoivent journellement quelques poignées de ce précieux féculent.

Les pois, lentilles et haricots diffèrent peu des nôtres ; il y a cependant des variétés de haricots intéressantes, qu'on pourrait introduire dans nos régions du Midi, surtout. Je signalerai le *se ki tau,* ou haricot des quatre-saisons, qui est un excellent flageolet, de goût très fin ; le *kiang tau,* dont la gousse est excessivement longue (de 0m,25, 0m,30 à 0m40), plutôt arrondie qu'aplatie, très

bonne à manger en vert. Mais la variété la plus importante est le *houang tan* ou *soja hispida,* qui sert à faire le fameux fromage appelé *teou fou,* aliment très nutritif et largement consommé par toutes les classes de la société.

TUBERCULES ALIMENTAIRES

Les tubercules alimentaires sont fort nombreux. Je n citerai que : le *yu-tau,* ou tarot; la pomme de terre ou *yang-yu ;* la patate, ou *hong-chao ;* la châtaigne d'eau et le *liên gheou,* ou racine de nénuphar. Il y en a bien d'autres, tous comestibles, que je passe sous silence.

Le yu tau, ou tarot, est très apprécié, même par l'Européen.

La pomme de terre, qui pousse surtout dans la partie occidentale, prospère encore par 3,000 mètres d'altitude. Sa culture s'est développée sous l'impulsion des missionnaires stationnés dans ces hautes régions, et c'est un sérieux appoint au maigre régime des pauvres montagnards setchouennais.

La patate est cultivée partout, dans les vallées, sur les plateaux du Bassin-Rouge; le Chinois l'apprécie beaucoup plus que la pomme de terre ; c'est un régal, presque une friandise pour lui. Et quand un mandarin vous invite à goûter l'après-midi dans son yamen, il vous fait la gracieuseté de vous offrir des patates, si c'est la saison.

La châtaigne d'eau, tendre et savoureuse, est aussi une friandise des tables riches.

Le liên gheou est un produit précieux pour sa *délicatesse* et sa *haute digestibilité :* préparés à la française, ces petits tubercules rappellent les crosnes; réduits en farine, c'est le *tapioca* du Setchouen.

LÉGUMES

Les légumes sont ceux de nos climats : choux ordinaires, choux-raves, choux-navets, céleris, tomates, aubergines, carottes, navets, petits pois, épinards, laitues, chicorées, y compris une étonnante variété de *kouâ,* courges, citrouilles, concombres, pastèques, etc. Presque toute la famille des cucurbitacées est ici représentée.

La *carotte* se cultive sur de vastes étendues : c'est une belle variété, longue et très charnue, bien sucrée, qui est l'objet d'une grande consommation. On a l'habitude de la conserver une partie de l'année en la découpant en tranches minces qu'on fait sécher à l'air. Elle perd son eau de constitution, mais elle n'en reste pas moins excellente à manger. Les coolies, les mariniers les emportent comme réserve alimentaire dans leurs longs voyages.

L'épinard ressemble au nôtre, mais il a de plus larges feuilles.

Parmi les lactucacées, la variété appelée *o sen* est une véritable romaine, qui atteint une grande taille, mais dont la racine et la tige, anormalement développées, se mangent comme le cardon ou le fond d'artichaut.

Nos laitues, nos chicorées, nos céleris d'Europe prospèrent à merveille. Les choux-fleurs que je cultivais atteignaient des dimensions remarquables et leur croissance était beaucoup plus rapide qu'en France.

Les tomates produisent étonnamment et fournissent des spécimens hâtifs, en plein air, qui ne trouveraient pas de rivaux dans nos forceries ou en Provence.

J'en aurai fini avec les légumes herbacés consommés au Setchouen quand j'aurai signalé le *nieou-pi-tsaï* et le *hân-tsaï.*

Le nieou-pi-tsaï ressemble, comme aspect, à une tige de betterave rouge très feuillue. Elle est surtout consommée par la classe pauvre, parce que indigeste et restant longtemps à l'estomac. La partie utilisée est la feuille bouillie.

FRUITS

Les fruits sont comme les légumes, ceux d'Europe pour la majeure partie : cerises, pêches, abricots, prunes, poires, pommes, figues, bibasses, grenades, oranges, mandarines, pamplemousses, noix, châtaignes, jujubes, raisins, etc. ; à l'état sauvage, on rencontre la fraise et la framboise. La maturité de ces fruits est très précoce : la cerise se mange fin avril ; la pêche, dont il existe plusieurs variétés très appréciées de l'Européen, apparaît sur le marché dès les premiers jours de mai. Les autres fruits s'échelonnent ainsi de mois en mois, et leur plein développement précède toujours de soixante à quatre-vingts jours environ celui des espèces similaires en France. Les oranges et mandarines sont d'une abondance extrême dans tous les districts : elles ressemblent tout à fait à celles d'Espagne ou d'Algérie.

J'ai mentionné la noix; elle diffère sensiblement de la nôtre comme aspect et volume; elle est fort grosse et ronde plutôt qu'ovoïde; aucune variété au monde ne l'égalerait, si on la laissait atteindre son développement complet.

Si nos horticulteurs émigraient au Setchouen, ils feraient pousser sous ce climat des merveilles comme fruits. Ce qui m'a toujours profondément étonné, c'est le produit obtenu par le Chinois, malgré l'absence presque totale de soins donnés à l'arbre fruitier. Lui, si minutieux, entourant de tant de soins son riz ou ses légumes,

néglige entièrement l'arboriculture. Dans mes voyages à travers la province, dans mes promenades à cheval presque quotidiennes, dans la plaine de Tchentou, je n'ai jamais vu un paysan défoncer le sol autour d'un cerisier ou d'un pêcher, tailler ses branches ou faire une greffe. Seulement, ce que je l'ai toujours vu faire, c'est cueillir le fruit avant maturité ; il a constamment hâte d'entrer en jouissance. Que ce soit son blé, son riz ou ses fruits, il est toujours tenaillé par quelque nécessité et ne sait pas attendre.

A côté des produits comestibles, céréales ou légumineuses, se placent ceux d'autres cultures très importantes, comme le tabac, le coton, le chanvre, la ramie, des plantes tinctoriales, médicinales, et surtout l'opium.

Le tabac comprend deux variétés : l'une à grande feuille, cultivée dans la plaine, et l'autre à petite feuille, cultivée dans la montagne. Elles sont toutes deux d'excellente qualité ,et si le Setchouennais savait les préparer, les sécher avec précaution, le produit obtenu ne le céderait en rien à celui de Manille. Tout le monde fume au Setchouen, les femmes autant que les hommes, même les petites filles. Chaque jour, dans les rues, je voyais des fillettes de huit à dix ans fumant un gros cigare fixé sur un tuyau de bambou. Quant aux jeunes et aux vieilles femmes, surtout parmi les Mandchous, toute la journée elles grillent des cigares. Et comme ce tabac est très fort, il a une action fâcheuse sur ces Mandchous et donne à leur physionomie un aspect d'hébétude qui, certes, ne leur sied nullement.

Parmi les plantes médicinales, je ne citerai que la rhubarbe, qui est l'objet d'un grand commerce d'exportation.

FLEURS. — ARBRES ET ARBUSTES

Je citerai les aubépines, églantiers, lauriers-roses, jasmins; les camélias, hortensias, magnolias, rhododendrons et azalées. Comme plantes grimpantes : les glycines et les chèvrefeuilles. Comme fleurs cultivées : les roses, les chrysanthèmes, les jacinthes. Comme fleurs sauvages : les violettes, primevères, renoncules, pervenches, et aussi des alpinia, des lis et des iris d'eau de toute beauté. Je mentionnerai de plus une rosacée à petites fleurs blanches, dont le parfum est si pénétrant que les Setchouennais l'appellent *tsi li houa,* ou fleur qui sent à sept lis (le *li*, mesure de distance, vaut 400 mètres environ); un cerisier, lequel ne produit jamais de fruits, mais bien de superbes fleurs à triple et quadruple corolles, d'un rose éclatant; des variétés d'azalées, de rhododendrons et de pivoines, grandes comme des arbres; des camélias sauvages panachés, que j'ai rencontrés dans l'ouest jusqu'à 2,500 mètres d'altitude.

Quant aux arbres proprement dits, je ne signalerai qu'un petit nombre d'espèces de première utilité : le *kuen tze shou,* ou arbre à suif; le *tong tze shou,* ou arbre à vernis (euphorbiacée); le *pe la shou,* ou arbre à cire (fraxinus) ; le *pe-shou,* ou cyprès, dont le bois très résistant, très élastique, est surtout employé dans la construction des jonques; le *lan-mou* (lauriacée), magnifique arbre, au tronc droit, ressemblant à un fût de colonne. C'est lui qui domine de sa cime superbe tous les autres arbres des forêts alpestres. Il est considéré par les Chinois comme si précieux qu'ils en fabriquent leurs beaux cercueils. Ceux des empereurs sont faits de cette essence; j'ai traversé, en 1904, le plateau aujour-

d'hui déboisé où croissaient autrefois les *lan mou* destinés à renfermer la dépouille mortelle du Fils du Ciel. Sur les pentes du mont Omi, le voyageur peut remarquer, en passant, sur l'écorce de la majestueuse lauriacée, des noms, des inscriptions sculptées au couteau. Ces noms sont ceux des riches Chinois qui se sont réservé un lan mou pour y faire tailler leur cercueil.

Après ce roi des forêts, les plus beaux arbres sont : les chênes, les châtaigniers et les *cha mou,* ou sapins, mais toutes ces essences ne se rencontrent guère plus que dans les forêts de l'extrême-ouest du Setchouen, sur les pentes ou les plateaux presque inaccessibles. Le châtaignier, cependant, est assez commun dans les vallées, dans la plaine de Tchentou, par exemple.

Je ne puis oublier le fameux arbre à thé, ou plutôt arbuste, qui pousse un peu partout au Setchouen, mais dont la feuille a l'arome moins délicat que celui des variétés cultivées sur le bas Yang-Tsé et les coteaux de Fokien. Les thés du Setchouen s'en vont en grande partie au Thibet, portés à dos d'homme, à travers les sentiers escarpés de la région alpestre. Le centre de distribution est Ya-Tchéou, dans la vallée du Ta-Tong-Ho.

Je viens de vous dire que les arbres sont très rares au Setchouen. En effet, sur une étendue de 400,000 kilomètres, il n'existe pas une seule forêt véritable; il n'y a quelques arbres qu'au bord des rivières ou autour des temples, des tombeaux élevés à la mémoire des grands hommes. De riches familles ont aussi un petit bosquet ombrageant le lieu où dorment les ancêtres, mais, somme toute, la Chine est d'une pénurie extrême en arbres. Le bois qu'on vend à Tchentou est généralement du chêne, du tremble ou du sapin, qu'on a coupé en plein développement, alors que le tronc lui-même n'a que la taille des rameaux qu'on voit chez nous dans le commerce, pour le

chauffage. Par disette de combustible et nécessité de faire de l'argent, on ne laisse point à ces arbres le temps de grandir. Et sitôt coupés ils sont vendus pour la consommation immédiate. Vous ne trouverez point de bois sec à acheter dans toute la province, que ce soit pour le chauffage ou la construction. Le Chinois n'a jamais de *réserves* pour deux raisons : 1° parce qu'il est un imprévoyant ; 2° parce qu'il n'a presque jamais de fonds disponibles, que la circulation d'argent dans tout l'empire *est très réduite*, que *la pauvreté est générale*.

Si le Bassin-Rouge n'a plus de forêts, il en existe encore dans les Alpes setchouennaises, sur les cimes et hauts plateaux presque inaccessibles. Ce sont de véritables forêts vierges peuplées de grands animaux sauvages. Les Oua-Shan, montagnes bien connues de cette région, que l'on côtoie pour gagner Foulin, sont couvertes de ces bois. Je vous ai déjà énuméré les principales essences qui les caractérisent.

FAUNE

J'en ai fini avec les espèces végétales : je vais maintenant vous décrire brièvement la faune.

1° *Mammifères*. — Parmi les animaux domestiques du Setchouen, je citerai : le cheval, le mulet, l'âne, le yack, le bœuf, le buffle, la chèvre, le mouton et le porc.

Le cheval est généralement de petite taille, bien que plus râblé, toutefois, et plus grand que l'espèce tonkinoise. Je laisse de côté le cheval mongol ou tartare, dont le sabot très sensible, habitué à fouler des sols mous, herbeux, ou sablonneux, ne s'accommode point des routes ou sentiers trop durs du Setchouen. Une autre espèce, indigène celle-là, moins haute que le cheval tartare, très râblée aussi, vigoureuse d'aspect, n'a point toutes les

qualités qu'elle semble promettre au premier examen. Elle est faible de l'avant-train et tombe facilement dès qu'on veut la faire trotter. Cette allure ne lui est pas familière et, l'amble n'ayant pas donné aux muscles des membres antérieurs la souplesse et la vigueur nécessaires à la bonne exécution du trot, l'animal se fatigue très vite et finit par s'abattre si l'on insiste. La meilleure race est celle du Kien-Tchang, la plus petite de toutes mais la plus résistante. La jambe est fine, le sabot très délié et fort dur; le corps est admirablement proportionné, non massif, de forme élancée plutôt; la taille varie entre $1^{m},20$ et $1^{m},30$. C'est un animal des montagnes entraîné à escalader les rampes les plus fortes, à descendre les pentes les plus déclives; aussi l'avant-train est-il parfaitement développé et supporte l'allure de trot comme nos vieilles races d'Europe.

Le mulet, la mule sont de petite taille, de $1^{m},30$ à $1^{m},50$; ce sont d'excellentes bêtes fournissant de longues étapes, à condition d'être légèrement chargées. D'ailleurs, tous ces animaux comparés, autant qu'il est permis, à nos espèces de taille et d'apparence similaires, leur sont inférieurs. Comment pourrait-il en être autrement? Le Chinois, à part de rares exceptions, ne prend aucun soin de son cheval, le nourrit fort mal, d'herbe, de paille ou d'un peu de son, et semble ignorer totalement ce qu'est la sélection. Il y aurait beaucoup à faire dans ce sens.

Le bœuf est traité de la même façon; aussi est-il toujours maigre, efflanqué, et la quantité de viande fournie est infime, relativement à sa taille. Et cependant, il y a de belles espèces à la vigoureuse charpente, qui ne demanderaient qu'une saine nourriture pour atteindre le développement charnu des nôtres. Mais le fils de Han croit sérieusement *qu'il mourra de faim s'il distrait jamais un arpent de sa terre pour en faire une prairie*. Le sol arable

lui est trop mesuré, prétend-il; est-il dans le vrai? Nous le discuterons tout à l'heure.

La vache setchouennaise, mal nourrie, fournit peu de lait. D'ailleurs, le Chinois n'en boit jamais; le vieillard seul en consomme quelquefois et c'est du lait humain.

Le porc est l'animal de prédilection, le plus répandu, celui dont la chair est la plus recherchée. Le mot *jou,* c'est-à-dire viande, s'applique toujours à la viande de porc. C'est la seule, l'unique pour le fils de Han. *On choie le porc en Chine, on a des faiblesses pour lui.* Dans les rues de Tchentou, je voyais tous les jours de vieilles femmes surveillant leurs petits cochons, les couvant d'un œil tendre, les caressant, comme on caresse des toutous. J'entendais quelquefois énumérer les qualités de ces intéressantes bêtes et celle dont ces bonnes vieilles se montraient le plus fières était le *houi tche,* ou « l'habile à manger ». On sait tout ce que signifie cette expression pour le Chinois.

Les moutons et chèvres abondent dans le Setchouen occidental, mais les bergers de cette région ne connaissent point les règles d'un élevage rationnel et leur insouciance est sans bornes. Un commerçant français, M. Renaud, qui a étudié cette question, m'apprenait que la laine de ces moutons, déjà de qualité inférieure par défaut de soins donnés à l'animal, est si mal tondue qu'elle perd sur le marché les trois quarts de sa valeur. Les aborigènes utilisent une partie de cette laine pour s'en vêtir; mais leurs étoffes les mieux tissées ont la finesse d'une grossière limousine française, et rien ne les étonne plus que la vue de nos vêtements. Ils croient difficilement que ces draps si fins sont bien de laine, et certains articles de la bonneterie française les émerveilleraient. Le Chinois, lui, ne sait pas l'usage de la laine et ce serait lui rendre un précieux service que de lui apprendre à fabriquer sur place des vête-

ments chauds et confortables, pour remplacer ses lourds t disgracieux habits ouatés.

2° *Oiseaux.* — Les basses-cours setchouennaises sont peuplées des mêmes espèces que les nôtres. Le volatile le plus estimé du Chinois est le canard : l'espèce dite du *ien tchang* est une des plus belles au monde.

ANIMAUX SAUVAGES

1° *Mammifères.* — Dans les forêts des alpes setchouennaises, vivent des ours, des panthères, des ânes groupés en roupeaux, de gros ruminants, comme les yacks et bœufs auvages ; des cerfs, chevreuils, des antilopes, des chamois, daim musqué ; enfin, des lynxs, des sangliers, en grand ombre. Je dois aussi mentionner quelques espèces de inge et un écureuil volant, dont la fourrure est utilisée. Comme rongeurs, les lièvres et les lapins abondent dans ertaines régions ; et les lièvres sont si nombreux dans la plaine de Tchentou, par exemple, qu'on les chasse au aucon.

2° *Oiseaux.* — Le faisan, très commun partout ; la ariété dite faisan des neiges particulièrement belle, ne e rencontre que dans le Setchouen occidental. Il en est le même du coq de bruyère, dont l'habitat favori est la égion alpestre. La perdrix, la caille, la tourterelle se endent sur tous les marchés, et le gibier d'eau est des mieux représentés.

PRODUITS INDUSTRIELS ET PRODUITS D'EXPORTATION

1° *Produits du sol.* — Ce sont les huiles végétales, la ire blanche (*pé la*), l'indigo, le sucre ; et comme textiles,

le coton, le chanvre, la ramie auxquels peut se rattacher la soie. Cette catégorie de produits, y compris l'opium, est en grande partie consommée dans le pays ou dans les provinces limitrophes.

A l'exportation dans les pays d'Europe et d'Amérique, on retrouve l'opium, la soie (surtout achetée par Lyon), et en plus le musc, qui provient du daim musqué dont j'ai parlé, la laine, les peaux et les fourrures, les plumes, les soies de porc, et la rhubarbe, comme plante médicinale.

Quant aux produits du sous-sol, je ne ferai que les énumérer. Ils sont : le *charbon, le fer, le cuivre, l'étain, le plomb, le mercure.* La houille se rencontre fréquemment avec le carbonate de fer, par couches alternantes. Ces gisements sont très abondants dans toute la province. Et en dehors des gisements connus, une prospection sérieuse ferait, sans doute, découvrir des gisements nouveaux, non seulement dans le Bassin-Rouge, mais surtout dans les Alpes setchouennaises, à peu près inexplorées. Il existe aussi de *l'or,* puisque les habitants de cette région en trouvent dans les sables des torrents. Bonvalot dit même, avec raison, qu'il abonde autour de Ta-Toien-Lou.

Le *mercure* existe de même, et s'il est aussi abondant qu'au Kwei-Tcheou, ce sera une source de richesses considérable.

Le *sel*, en dissolution dans des nappes souterraines profondes, très étendues, se rencontre en différentes régions du Setchouen, en particulier à Tse-Lieou-Tsin.

Le *pétrole* se trouve aussi dans les mêmes districts.

Ce sous-sol, si riche, est plus mal exploité encore que le sol par l'ignorance scientifique des habitants, l'insuffisance de leurs moyens d'action. Quant aux industries métallurgiques, toutes sont dans l'enfance, comme on l'a vu, et n'ont point progressé depuis des siècles, sinon des milliers d'années.

CHAPITRE XLVII

LA TRANSFORMATION ÉCONOMIQUE DU SETCHOUEN

Comme on a pu le constater, les richesses, tant du sol que du sous-sol, sont des plus considérables et des plus variées, mais toute tentative d'exploitation agricole, industrielle ou minière est condamnée à échouer, tant qu'on n'aura pas modifié les conditions actuelles des échanges.

LES VOIES DE COMMUNICATION

Ce qu'il est urgent de créer avant tout au Setchouen, comme dans le reste de la Chine d'ailleurs, ce sont des moyens de transport. Le Yang-Tsé et ses affluents surtout sont totalement insuffisants pour la commodité et la rapidité du trafic, non seulement à cause des rapides, des seuils qui entravent la navigation, mais aussi parce qu'à la saison des basses eaux, c'est-à-dire pendant *six mois* environ, quelques barques légères seules circulent péniblement dans le haut Setchouen, avec une lenteur désespérante. En effet, l'équipage est fréquemment obligé de débarquer les marchandises pour pouvoir franchir un seuil et la jonque elle-même doit être traînée, portée de l'autre côté pour être *rechargée* à nouveau. Les Chinois qui ont tout fait pour l'irrigation du sol dans ces régions n'ont jamais songé à canaliser leurs seules véritables voies de communication, leurs fleuves, à les approfondir,

à construire des écluses d'un bief à l'autre. Des marchandises parties de Shanghaï en septembre n'arrivent généralement à Tchentou qu'à la fin de janvier, quelquefois plus tard, en février et même mars. Et bien que la descente soit plus facile, les envois faits de la capitale n'atteignent guère le port d'embarquement avant quatre mois. Un négociant français établi à Tchong-King recevant un jour de Sanghaï une importante commande de soie grège livrable dans trois mois, la refusait malgré le sérieux bénéfice à réaliser, le délai de la livraison étant trop court, affirmait-il. Le transport par eau est donc difficile, très lent même dans les meilleures conditions de profondeur du chenal, puisque les moyens de propulsion habituels sont la rame et la cordelle. Quant au vent, il est rarement utilisable sur ces cours d'eau très encaissés et, s'il ne vient pas de l'arrière, dans les gorges surtout, où le halage est impossible, la jonque peut être immobilisée pour plusieurs jours si le courant est fort, ce qui est la règle.

Mais les inconvénients de ce mode de transport ne s'arrêtent pas là ; il est *très onéreux,* avec des *risques considérables*, bien supérieurs aux risques de mer. Quand on remonte le Yang-Tsé ou ses affluents, on rencontre chaque jour des jonques éventrées avec leur cargaison séchant au soleil sur la berge. Ils sont tels, ces risques, que le tarif des compagnies d'assurances pour marchandises à destination du Haut-Pays est presque *prohibitif.*

Vous allez me dire : « Mais en dehors des voies fluviales, il y a les routes. Pourquoi ne pas les utiliser, pourquoi ne pas organiser des transports par chariots ou bêtes de somme? » Cette solution du problème n'est point praticable pour deux raisons : 1° parce que les bêtes de somme sont rares, très rares même, si on compare le nombre de chevaux, mulets et bovidés qui se trouvent dans un dis-

trict quelconque de France avec celui de la région du Setchouen la plus favorisée à ce point de vue. En effet, on ne voit de bêtes de somme que dans les territoires montagneux et la quantité de produits transportée par elle est peu considérable, car ces animaux, généralement de petite taille et peu vigoureux, parce que mal nourris, sont incapables de supporter de fortes charges ; 2° parce qu'il est impossible d'organiser des attelages, d'employer des charrettes, l'état des routes ne le permettant pas. Dans toute cette immense province du Setchouen, il n'existe point *une seule voie* vraiment *carrossable* et il en est de même pour le reste de la Chine. Même les *ta lou* (grandes routes) ne sont que des pistes quelquefois dallées, c'est vrai, au milieu ou sur un côté, mais de telle façon, avec de si larges intervalles entre les pavés et un tel nivellement que les coolies et les piétons n'empruntent cette partie de la voie qu'aux jours de pluie, le sentier latéral étant trop glissant.

Les cours d'eau et les bêtes de somme ne pouvant assurer la totalité des transports, il a fallu s'adresser à l'homme (1), et c'est ainsi qu'une forte proportion de la population est, depuis des milliers d'années, immobilisée pour les échanges et soustraite par là même à d'autres utilisations plus productives. C'est là un vice grave d'organisation économique et qui explique dans une certaine mesure la stagnation d'un grand nombre d'industries chinoises, qui en sont encore à l'état primitif et n'ont jamais connu le progrès. Elles ont souffert ces industries, non seulement

(1) On a dit que la population, au Setchouen, était si dense qu'*elle entrait en compétition avec la bête de somme*, lui disputait le droit de transporter des marchandises, de lui enlever ainsi son gagne-pain. Il faut vraiment n'avoir été qu'un « passant » ou n'avoir rien compris à l'organisation économique du peuple chinois pour affirmer pareille erreur.

des obstacles à échange facile, mais aussi du nombre réduit de bras utilisables. Et qui sait si certaines inventions, certaines applications scientifiques dont nous sommes si fiers, ne seraient pas depuis longtemps *partie intégrante* du patrimoine des fils de Han, si bien doués à certains points de vue, s'ils avaient *compris la nécessité absolue* des transports faciles et rapides.

Et ne me dites pas que c'est par surabondance de population que la Chine en a été réduite à transformer une partie de ses habitants en bêtes de somme. Car si tout son immense territoire, sol et sous-sol, était *judicieusement utilisé,* avec *échange des produits singulièrement assuré,* elle pourrait, avec moins d'efforts, nourrir *plus d'hommes encore* et accroître sensiblement leur bien-être.

Tout cet exposé des moyens de transport utilisés à l'heure actuelle dans l'Ouest chinois vous prouve bien l'urgence extrême de la création des voies ferrées. Il en existe déjà une en Chine, notre œuvre, le grand tronc de 1,200 kilomètres, qui relie Hankéou à Pékin, et les résultats obtenus ne peuvent qu'être un grand encouragement aux entreprises futures.

Pour l'exploitation du Setchouen, deux grandes voies sont en projet, je dirai même en concurrence. C'est : 1° la voie Haïphong-Suifou-Tchentou et au delà (1) ; 2° la voie Hankéou-Tchentou. *La plus importante pour nous à construire*, et certes la plus désirable, est naturellement la voie Haïphong-Tchentou, puisqu'elle aurait ce résultat économique considérable *de drainer vers le Tonkin* une grosse partie, sinon la totalité des produits du Setchouen, qui s'acheminent à l'heure actuelle vers Shanghaï, avec tant de risques et de lenteur.

(1) Pour être continuée sur Si-Ngan-Fou, à travers une région riche et populeuse, et rejoindre la ligne Pékin-Si-Ngan-fou, actuellement en construction.

La voie ferrée Haïphong-Tchentou peut se diviser en deux tronçons : le tronçon Haïphong-Suifou sur le Yang-Tsé, et le tronçon Suifou-Tchentou. Comme vous le savez, le premier tronçon se construit à ce moment, mais avec une certaine lenteur due surtout à la difficulté de se procurer un nombre de coolies suffisant, le Yunnam étant une province dépeuplée depuis la révolte des Mahométans. Les coolies actuellement utilisés viennent d'ailleurs, du Koang-Tong surtout, par la voie Haïphong-Laokay. Ces Cantonnais, enlevés au climat chaud et humide de leur province, souffrent de la température plus froide des plateaux yunnamais. Et comme ils ne trouvent pas sur place toutes les ressources alimentaires désirables, ils ne peuvent se refaire des fatigues du climat, de leur labeur, et deviennent la proie facile des maladies. La Compagnie du chemin de fer perd donc beaucoup de ses ouvriers. Mais aussi, pourquoi ne pas tenter le recrutement de ces travailleurs au Setchouen et au Kouei-Tcheou? Le Setchouennais, de caractère plus doux, est plus maniable que le Chinois du sud, moins exigeant, et il résisterait mieux, son climat ressemblant à celui du haut Yunnam.

Le tronçon Suifou-Tchentou et au delà serait plus facile à construire que le tronçon yunnamais. La main-d'œuvre prise sur place serait aussi nombreuse qu'on voudrait et peu coûteuse. La situation difficile faite à la Compagnie du Yunnam par la pénurie des coolies et le taux élevé de leur mortalité n'existerait pas sur les chantiers setchouennais.

Quant aux ingénieurs et employés européens, ils trouveraient un climat généralement tempéré et de grandes facilités d'existence matérielle. Les produits d'alimentation sont *partout abondants et variés,* et ces produits sont en grande partie ceux de notre pays : donc, avec quelques précautions, la santé du personnel européen ne

souffrirait aucunement d'un séjour *prolongé* dans ces régions.

LES CHINOIS ET LES PROJETS DE CHEMINS DE FER

Maintenant, me direz-vous, comment ce projet de chemin de fer sera-t-il accueilli par la population? Eh bien! déjà dans la capitale Tchentou, parmi le monde des mandarins et des notables les plus éclairés, cette question de la voie ferrée est à l'ordre du jour. On en parle couramment, on en souhaite ouvertement la réalisation. La classe dirigeante se rend compte de la nécessité d'améliorer les voies de communication, ne serait-ce que pour mieux assurer dans les conditions présentes l'exercice de l'autorité centrale. Les élèves de l'école de médecine me parlaient constamment du chemin de fer, dont je leur avais expliqué le fonctionnement; et, ce qui les frappait le plus, les intéressait directement, eux et leurs compatriotes, c'était le bon marché de ce mode de transport rapide.

Je m'explique : un Chinois, que ses affaires ou un autre motif obligent à descendre de Tchentou à Tchong-King, soit un parcours de 400 kilomètres, reste *onze jours* sur les routes. Et, s'il a quelque respect de lui-même, il doit voyager en chaise à deux porteurs. Il lui faudra, en plus, au moins un coolie pour ses bagages, soit trois salariés; il y aura aussi les frais d'auberge pendant ce laps de temps, soit, à 400 sapèques par jour et par coolie, plus 300 sapèques pour l'hôtelier, une dépense de une ligature et demie (la ligature vaut environ 3 francs de notre monnaie, mais il ne faut pas oublier que la valeur de l'argent en Chine est beaucoup plus grande qu'en Europe), et ce sera un minimum. Si c'est un homme aisé ou un personnage, il lui faudra une chaise à quatre porteurs et

une suite plus nombreuse. Ce sera donc pour les deux étapes du voyage une dépense considérable. Aussi quand vous apprenez à ces bons Chinois qu'on peut faire le même trajet en *quelques heures,* sans fatigue, avec des frais *quatre ou cinq fois moindres,* eux, dont la bourse n'est jamais bien garnie, font cette judicieuse réflexion qu'on doit essayer de réaliser pareille merveille. Et leur joie est grande si vous leur faites comprendre qu'avec ce moyen de locomotion, ils pourront, en quittant la capitale le matin, déjeuner à Tchong-King et dîner quand même à Tchentou.

Mais vous allez me poser une nouvelle interrogation : que pensent les intéressés, les coolies eux-mêmes, porteurs de chaises ou d'autres fardeaux; oui, que pensent-ils de la grande transformation qui se prépare, de ce bouleversement sans nom? Eux, ne peuvent guère, ne savent pas : ils ont bien une vague crainte des « dragons de feu » (locomotives), mais sont encore incapables de comprendre les conséquences d'une telle révolution. Toutefois, on peut envisager l'avenir avec sérénité; car sitôt que ces coolies reconnaîtront que le pain quotidien, non seulement *reste assuré,* mais que le salaire est augmenté (ne le serait-il que de 20 sapèques), ils se déclareront tous satisfaits. Le gain moyen des travailleurs ordinaires est de 100 à 150 sapèques : si vous leur en apportez 200, 250 (je l'ai déjà dit, la ligature de 1,000 sapèques vaut 3 francs environ), *tout ce pauvre monde vous appartiendra* (1). Et croyez-moi : ce n'est point une simple affirmation ou encore une conviction d'ordre personnel, mais bien une certitude basée sur la connaissance acquise de la mentalité chinoise pendant deux années d'un contact journalier.

(1) Comme je l'ai dit, le Setchouennais n'est point un xénophobe, comme la masse des Chinois, et il se montre beaucoup moins réfractaire à la pénétration européenne.

Les porteurs de chaise, les mieux rétribués et les plus importants des coolies, ceux dont l'opposition serait la plus sérieuse, pourraient être utilisés comme surveillants sur les chantiers; c'est un rôle dont le Chinois est généralement fier, surtout quand il s'accompagne d'une augmentation de salaire, ce qui serait le cas. Et quand la construction de ce tronçon sera achevée, quand, pour pousser les choses à l'extrême, le Setchouen sera sillonné de chemins de fer, il sera encore facile d'assurer la subsistance de tous les travailleurs qu'on ne pourra utiliser pour l'entretien et la surveillance de la voie. Tout d'abord, un certain nombre sera pris par les industries connexes, liées à la création des chemins de fer; d'autres seront conservés pour les exploitations diverses, dont je vous exposerai bientôt la genèse facile et nécessaire. Et la solution de ce problème complexe sera d'autant plus aisée qu'il faudra un laps de temps considérable pour achever au Setchouen un réseau d'une certaine ampleur et qu'ainsi, il n'y aura point de transition brusque. D'un autre côté, il ne faut pas oublier que la province est en partie montagneuse, très accidentée, et que les routes affluant aux lignes ferrées seront longtemps encore sillonnées de coolies ou de brouetteurs. Quant aux porteurs de sel ou de thé qui s'en vont aux Alpes setchouennaises, au Thibet, ils conserveront, pour longtemps encore, leur rude monopole, qu'il serait cependant humain de rendre moins pénible.

Je n'ai pas encore envisagé le problème des chemins de fer au point de vue du matériel et du transport de ce matériel à pied d'œuvre. On ne peut attendre l'achèvement du tronçon Haïphong-Suifou pour commencer le tronçon Suifou-Tchentou et prétendre transporter par là rails et machines nécessaires à la province. Il faut chercher et trouver un autre expédient. C'est ici que se pose la question

si importante de la transformation sans secousse ni crise violente de la navigation sur le haut Yang-Tsé et ses affluents. Les milliers de bateliers qui vivent de transport sur ces eaux redoutent le navire à vapeur au dernier degré et s'imaginent qu'il tuerait à bref délai leur trafic, principalement sur le bief de 1,100 kilomètres, Kouei-Tchou-Suifou-Kiating. Il y a une solution, laquèlle serait amorcée par l'obligation d'amener au Setchouen le matériel, rails et locomotives du chemin de fer. La compagnie concessionnaire ne pouvant s'accommoder des lenteurs de la montée actuelle et des dangers qu'elle présente, le halage à la cordelle forçant la jonque à suivre les berges, à contourner les pointes, les rochers où le courant est le plus violent, à aller, en un mot, au-devant des obstacles, la Compagnie, dis-je, chercherait dans les inventions moderne, le moyen le plus pratique d'effectuer ses transports. Or, le plus simple, le moins coûteux serait l'embarcation automobile, chargeant elle-même, faisant le remorquage de chalands.

Mais il vaudrait infiniment mieux placer le moteur à pétrole sur les jonques mêmes, ce qui est très praticable, des plus facile, m'affirme un de mes amis, le docteur Sonrel, qui jouit d'une grande compétence dans ces questions. Un grave problème serait ainsi solutionné ; car il n'y aurait plus de résistance sérieuse de la part des bateliers. Et comme il faudrait encore des haleurs pour les rapides, une partie seulement se trouverait sans emploi. D'ailleurs bien souvent ce sont des malheureux paysans qu'on réquisitionne pour les jonques de mandarins et transports du gouvernement, et dont le salaire est dérisoire, quand salaire il y a. Ces pauvres gens resteront à la terre, dont les procédés scientifiques modernes peuvent augmenter sensiblement la surface utilisable.

Indépendamment des deux grands tronçons de voie

ferrée dont je parlais tout à l'heure, les premières lignes à construire au *Setchouen même* seraient les suivantes :

1° De Tchentou à Long-Gan, par Mien-Tcheou;

2° Ligne transversale, vers l'est; réunirait la capitale Tchentou à Pao-Ning, par Tong-Tchouan;

3° De Pao-Ning, la voie descendrait sur Tchong-King, en suivant la vallée, par Chouen-King et Ho-Tcheou;

4° Ligne filant vers l'ouest, à partir de Tchong-King, réunissant ainsi au sud, à Suifou, les deux bassins du Min et du Kialing-Kiang, drainant, de cette façon, toute la partie la plus riche, la plus peuplée et la plus féconde du Bassin-Rouge.

Dès maintenant, il est question de construire un petit tronçon qui réunirait la capitale Tchentou à Kia-Ting à travers la merveilleuse plaine de Tchentou, véritable jardin d'une étonnante fécondité. Ce tronçon serait une leçon de choses pour le Setchouennais qui en demanderait immédiatement l'extension.

Par quels moyens financiers se réalisera la construction de ces voies? La Chine dispose-t-elle des capitaux nécessaires? Certes, non! On sait, par tout ce qui a été déjà exposé, qu'elle n'a pas su tirer parti des richesses qui l'entourent; que la proportion de ces richesses mises en valeur est *infime;* qu'il n'y a dans toute la Chine, sauf dans les ports, qu'une circulation d'argent des plus réduite. Quant à l'épargne, elle *n'existe pas,* comme je l'ai dit, *ne peut exister :* la lutte pour le riz ou le pain quotidien est trop rude pour permettre des réserves. Vous le savez bien, la presse enregistre, chaque année presque, des famines terribles qui fauchent des districts entiers.

En vérité, la Chine *n'a jamais pu nourrir les* 400 *millions d'hommes, qu'on lui prête, encore moins les* 550 *millions de M. E. Simon.*

Pour la création de moyens de transport rapides sur

terre et sur eau, le Chinois ne saurait donc se passer des capitaux et de la direction européenne. Je le répète, la production est réduite au minimum chez le prétendu besogneux qu'est le fils de Han, aussi la *pauvreté* est-elle *extrême* sur son empire : ce peuple *économe de sapèques* (le dixième d'un sou) est *un gaspilleur de millions!*

Pour donner une idée de l'argent *disponible* en Chine, je peux citer le chiffre très approximatif du capital souscrit dans les principales banques de la métropole Tchentou, que je connais bien. La plus grosse de ces banques dispose de 200,000 taëls environ, soit 700,000 francs; dans les villes moins importantes, une maison disposant de 90,000 à 100,000 taëls est l'exception. Il faut aller dans les ports ouverts comme Shanghaï et Canton, ou dans le port anglais de Hong-Kong pour trouver des banques chinoises de réelle importance. Mais ces banques sont le nombre infime.

Pour la construction des chemins de fer, les capitaux devront donc venir de l'étranger, de l'Europe ou de l'Amérique. Au Setchouen, en particulier, la main-d'œuvre sera peu coûteuse et le coolie de cette province sera le plus docile des travailleurs chinois. Il faut toutefois le connaître et lui inspirer confiance : sitôt ce pas franchi, il reste acquis à votre œuvre.

LE PROBLÈME DE L'ÉCLAIRAGE ET LES CULTURES VIVRIÈRES

J'en ai fini avec la question des transports; je vais aborder un nouveau problème, qui est le nœud même de toutes les transformations économiques au Setchouen : c'est le problème de l'éclairage. On va me comprendre.

A l'heure actuelle, les 40 millions de Setchouennais s'éclairent à l'huile de colza. Ils fabriquent bien de la

bougie, mais c'est un objet de luxe peu employé, sauf dans les temples publics et privés. L'huile de colza est donc l'agent d'éclairage le plus employé et le Chinois, hélas! n'en connaît pas d'autre. Je dis, hélas! parce qu'il immobilise ainsi et enlève à la culture des céréales et plantes vivrières un sixième au moins de la surface arable de la province. Tous ceux qui connaissent la Chine, ses malheurs, ses souffrances terribles par les disettes, par les famines comprennent maintenant l'immense portée économique et sociale d'un changement qui rendrait à la culture vraie, pour la nourriture de tout un peuple, plusieurs millions d'hectares d'excellente terre.

Mais comment réaliser pareille perspective? Eh bien! il y a du charbon partout, au Setchouen. Dans certaines vallées, quand vous circulez, vous en voyez, à chaque instant, émerger à la surface du sol. Comme le bois est très rare, ce charbon est le véritable combustible employé pour la cuisine et le chauffage. On utilise aussi beaucoup de coke, mais savez-vous comment le Setchouennais fabrique ce coke? Vous ne le devineriez jamais! Eh bien : en brûlant du charbon en plein air! Pourquoi? Parce que le charbon, ainsi allégé de tous ses produits précieux dont il ne soupçonne pas l'importance, devient plus léger, plus facile à transporter. C'est à nous d'instruire le Chinois, de lui montrer que ce charbon recèle mille choses qui serviront d'abord à l'éclairer, puis à teindre ses étoffes, à guérir ses maladies, à parfumer ses femmes, etc. Et cette industrie du gaz d'éclairage, créée par nous, trouverait à utiliser sur place tous les sous-produits de la distillation du charbon. Le Setchouen est, en effet, une des plus importantes régions séricicoles du monde et pour teindre leurs belles soies, les Setchouennais ayant abandonné leurs anciennes teintures végétales, emploient à l'heure actuelle des couleurs d'aniline, de qualité inférieure et de

provenance allemande. Ces teintures se fixent mal et changent rapidement. Il y aurait donc grand intérêt dans chaque ville éclairée au gaz à distiller les goudrons pour livrer des produits colorants de bonne qualité à toute une vaste industrie. On pourrait aussi fabriquer des parfums à bon marché, sûrs de les écouler dans le pays. En cela, comme pour les teintures, nous ne ferions aucun tort à la production française, car ce sont les Allemands et les Japonais qui vendent tous ces articles de camelote, dont le prix est plus élevé cependant que les produits que nous fabriquerions sur place, avec une main-d'œuvre peu exigeante.

Cette question de l'éclairage est donc vitale pour la province et si nos ingénieurs veulent se mettre à l'œuvre, leur succès est assuré, car le Chinois, plein de bon sens et très pratique, comprendra tout de suite, par une expérience faite sur une petite échelle, que cette création est toute à son avantage et une abondante source de profits. Il aura même des regrets amers de savoir quelles richesses il a gaspillées depuis tant de siècles, lui si pauvre, lui qui a tant de peine à gagner le pain quotidien.

Mais pour en finir avec le charbon, j'ajouterai que s'il est partout abondant, il est fort mal exploité. Le rendement des mines peut être décuplé, sans peine, le jour où les procédés européens entreraient en vigueur. Pour le moment, l'ouvrier se contente de forer un trou au flanc de la colline où émerge un gisement, et abandonne la mine dès que l'eau s'y infiltre ou l'envahit. Le charbon, malgré son abondance et sa facilité d'extraction, est d'un prix élevé, toujours à cause de l'insuffisance et de la cherté des transports.

Il en est de l'exploitation des autres mines comme du charbon : les moyens employés, où la géologie n'a rien à voir dans la recherche des filons, sont des plus primitifs.

Le rendement est donc très faible : je parle des mines de fer, de plomb, de cuivre, de mercure et d'étain.

LES POSSIBILITÉS INDUSTRIELLES

Il est donc possible de créer toute une industrie métallurgique, même des hauts fourneaux, qui fourniraient plus tard rails et locomotives pour les chemins de fer, sans compter la catégorie des fers utilisés dans la construction des ponts et des habitations. Le bois est devenu si rare au Setchouen, il est si coûteux, que la population aurait intérêt à employer ces fers pour les bâtiments. Dans ces entreprises, nous pourrions être appelés à fournir le matériel d'exploitation et la direction.

Mais il reste encore d'autres industries à créer : 1° la verrerie, que le Chinois prise beaucoup, mais qui est un article d'importation trop cher pour la masse et même pour la classe dite aisée, laquelle jouit, en vérité, de moins de confort que nos ouvriers des villes ; 2° la savonnerie, qui n'existe pas non plus et dont les produits, comme ceux de la verrerie, sont appréciés au plus haut degré, mais accessibles seulement à la classe privilégiée.

LA SOIE

Je passe sous silence toutes les industries à perfectionner, dont l'étude m'entraînerait trop loin. Je parlerai uniquement de la grande exploitation setchouennaise du vêtement, celle qui fait sa richesse actuelle : la soie.

Cette industrie est fort développée et l'élevage du ver se fait dans tout le Bassin-Rouge. Mais l'ignorance de certains soins à donner au bombyx, la négligence de son hygiène,

l'absence de toute sélection, d'où les maladies et leur propagation fatale, ont pour résultat d'amener chaque année la mort d'une forte proportion de vers. Trop souvent même, de terribles épidémies exercent des ravages qui sont la ruine complète de certaines régions. D'où, faible production généralement, et production infime quand sévissent les épidémies. Je n'ai pas besoin d'insister sur la révolution économique que provoquerait la méthode de Pasteur. La production de qualité supérieure, considérablement accrue et régulièrement obtenue chaque année, augmenterait le bien-être des populations; et celles-ci béniraient le bon génie qui viendrait ainsi alléger leur rude combat pour la vie. Notre marché en profiterait à son tour, car nous achetons beaucoup de soie blanche du Setchouen, appelée ta tcheou, et Lyon importe des quantités considérables de cocons et de soie brute. La plupart des robes de foulard que portent nos élégantes viennent de Tchentou ou Kiating. Les méthodes de filage et de tissage sont aussi à transformer, car le Chinois emploie depuis des siècles des métiers que la mission lyonnaise déclare être les primitifs des primitifs et incapables de fournir des tissus parfaits.

Je vous ai parlé de la teinture de ces soies : les couleurs sont mauvaises et les procédés de trempage défectueux, mais la réforme est simple.

POSSIBILITÉS AGRICOLES

J'ai déjà exposé la nature du sol, sa remarquable fécondité accrue encore par les caractéristiques d'un climat très spécial, bien supérieur au nôtre. Je vous ai aussi énuméré toutes les productions, d'une abondance, d'une variété vraiment étonnantes, qui se rencontrent

rarement ailleurs. Et, phénomène agricole plus extraordinaire encore, dans les vallées du Bassin-Rouge, vous le savez, le paysan obtient jusqu'à trois récoltes par an. Cependant, malgré cette luxuriance, cette prodigalité végétative, cette richesse minière, le Setchouen, plus vaste que la France de 50,000 kilomètres carrés, ne nourrit guère plus d'habitants, et la misère est générale. La classe aisée, même dans le Bassin-Rouge, jouit de moins de bien-être que n'importe lequel de nos ouvriers des villes : ses ressources sont plus réduites, ses moyens d'action plus précaires. Quant à la classe mandarinale, dans sa représentation la plus élevée, son luxe pâlirait devant le confortable de nos petits bourgeois des villes ou des campagnes.

Mais pourquoi cette médiocrité générale dans la possession, quand ce n'est pas la misère? Vous le savez : je vous ai dit où en étaient l'agriculture et l'industrie en Chine. — Y a-t-il des remèdes à pareille situation? Certes !

En ce qui concerne l'agriculture, il y a tout un programme à exécuter : mise en pratique des procédés de la chimie moderne, et, par là, augmentation du rendement des céréales; récupération par la culture d'immenses terrains improductifs par la routine du paysan chinois, sa manie de déboisement. Il y aurait aussi à se préoccuper du perfectionnement des systèmes d'irrigation, à reprendre aux fleuves, aux rivières torrentueuses de vastes espaces qu'ils ont couverts de leurs sables, de leurs galets, et que le laboureur a abandonnés. Enfin, il y a la question vitale d'un reboisement systématique des plateaux et vallées. Le Chinois, comme je l'ai dit, est dans une telle pénurie de combustible, qu'il ne dispose souvent pour la préparation de ses aliments, que d'herbes, de tiges de graminées et de sorgho. Aussi, a-t-il pris l'habitude de ne cuire qu'à

moitié ses légumes, au grand étonnement de l'Européen qui arrive en Chine. Quant au chauffage des habitations, il n'existe pas, comme on le sait : le Setchouennais se chauffe directement en s'appliquant sur le ventre et sur le dos une petite corbeille renfermant un vase en terre rempli de braise, qui se dissimule sous la robe. Et c'est ainsi, l'hiver, qu'il déambule dans les rues et sur les chemins, gonflé par devant, gonflé par derrière.

En même temps que se ferait le reboisement, on se hâterait de reconstituer les prairies et de se remettre à l'élevage des différentes espèces domestiques.

LE COMMERCE POSSIBLE

Il me reste à énumérer, pour les négociants et industriels français, la liste des produits qu'on peut vendre au Setchouen :

1° La verrerie, les cristaux et porcelaines communes, la miroiterie, l'horlogerie ;

2° Les velours, lainages, draps, flanelles, en couleurs voyantes surtout ; la passementerie, la bonneterie à bon marché, la parfumerie, les savons ; un grand nombre d'articles de Paris, surtout les jouets mécaniques ;

3° Appareils et produits photographiques, appareils de chauffage, machines à coudre et, plus tard, appareils mécaniques pour certaines industries (thé, filage, tissage des étoffes de soie, laine et coton) ; pour la métallurgie, l'exploitation des mines, l'éclairage au gaz ou électrique ;

4° Dans un autre ordre d'idées : nos vins blancs, champagne, cognac, liqueurs, conserves de poissons et de fruits ;

5° La droguerie, laquelle a un bel avenir : la quinine,

l'antipyrine, les sels mercuriaux, les objets de pansement ont fait rapidement leur chemin ;

6° Une machine à glace, avec fabrique de boissons gazeuses, écoulerait aussi facilement ses produits.

Quant aux articles à acheter, on peut citer : soie, ramie, musc, opium, rhubarbe et autres produits médicinaux, soies de porc, peaux, fourrures, laine, tresse de paille, broderies.

LE RÔLE POSSIBLE DES FRANÇAIS

On le voit, toutes les données d'un séduisant et vaste problème nous apparaissent nettement à ce moment. Il y a un champ immense ouvert à l'énergie française pour son profit à elle et aussi le plus grand bien de toute une population égale en nombre à la nôtre, douce, polie, civilisée, des plus intéressante. Notez ceci : qu'il faut envisager sérieusement désormais cette perspective que la Chine, sous la pression des nations européennes, songe, à l'heure actuelle, à tirer parti de leurs inventions ; et si ce n'est nous, ce seront d'autres qui viendront proposer aux fils de Han d'améliorer leur situation économique, en utilisant leurs richesses. Et ils seront écoutés, car le Chinois commence à se rendre compte que chez lui, étant données ses maigres ressources, tout est onéreux : produits du sol et du sous-sol, produits de l'industrie du vêtement, du bâtiment, de l'alimentation, transport de ces produits, tout est cher.

Oui, la pauvreté est effrayante sur son immense empire, même au Setchouen, la région la plus féconde peut-être de l'univers. Car il est, le Chinois, comme vous l'avez vu, un grand gaspilleur de richesses : *il ne sait pas*. Il a cultivé tout ce qu'il y a de plus noble au monde : les

belles-lettres, la philosophie et les arts, mais il ignore les sciences avec leurs applications merveilleuses. Eh bien ! nous, Français, faisons un pacte avec lui, mais gardons-nous de l'aborder avec la brutalité de parvenus qui savent tout, ont tout scruté. Non : n'oublions jamais qu'il appartient à la plus vieille civilisation du monde et que dans le conflit des compétitions européennes, il se donnera à qui saura le prendre. Il sait l'art de tirer parti des jalousies internationales et comprend qu'à l'heure actuelle, les coups de force d'une nation sont de moins en moins à redouter, si l'on fait la part de l'antagonisme d'intérêts entre les différents peuples européens.

Notre aide pacifique et si féconde pour le Chinois s'étendrait au Koueitchou et au Yunnam surtout, qui nous intéresse plus directement. Ces régions ont besoin de guides, non d'émigrants en masse, et cette situation d'éducateurs nous convient excellemment, étant donné le faible accroissement de notre population. Notre épargne est considérable et il serait, certes, plus avantageux pour nous d'utiliser nos capitaux pour mettre en valeur ces régions, que de les prêter à d'autres peuples, pour les mêmes exploitations, selon un système que la mauvaise organisation de notre capital nous a fait presque partout subir. Nous avons commencé au Yunnam, et nous ne saurions que tendre de plus en plus notre effort pour l'exécution rapide du chemin de fer. Cette province, pour se développer, n'aurait qu'à recevoir le trop-plein des vallées setchouennaises : ces populations agricoles, paisibles, habituées au travail, remettraient en valeur, sous la direction de leurs mandarins et notre aide technique, les plateaux et vallées abandonnés, permettant aussi l'exploitation minière sur une grande échelle. Notre voie ferrée serait le grand collecteur de toutes ces richesses et ses embranchements, poussés vers certains territoires judi-

cieusement choisis, ramèneraient à la vie ce qui est maintenant désert.

Le Setchouen et le Yunnam sont d'importance vitale pour le développement futur et complet de notre grande colonie indo-chinoise, qui trouvera là, dans un effort pacifique, les moyens d'utiliser toutes les énergies qui n'ont pas chez elle un aliment suffisant. L'exploitation rationnelle et scientifique des ressources de ces deux provinces aura la plus heureuse répercussion sur le Tonkin et décuplera son importance.

En résumé, j'ai posé des jalons, dégagé des possibilités, montré ce qu'est le pays, l'habitant : à vous, maintenant, ingénieurs, industriels, négociants, d'aller étudier, sur place, le côté technique de ces nombreux problèmes et d'en préparer la solution. Ne craignez point d'y aller : vous y trouverez sécurité et santé et vous travaillerez pour vous et votre pays. Mais ce qu'il faut, c'est un long terme, n'être point pressé, prendre contact avec le Chinois, vivre un peu de sa vie, le traiter en égal, en civilisé qu'il est, surtout ne point agir en égoïste qui ne voit que son intérêt immédiat et se refuse à la collaboration sincère avec le possesseur.

Quel est le meilleur moyen d'aborder le Chinois? Oui, comment le conquérir?

S'il nous hait, comme l'affirment certains, avec une part de vérité, cette haine, c'est nous qui l'avons voulue, créée, par notre superbe, notre dédain de tout ce qui n'est pas notre civilisation, et aussi par notre avidité de faméliques. Jusqu'ici, nous l'avons abordé en lui disant insolemment : « C'est moi l'Européen, le dominateur; j'ai asservi les continents, vaincu les éléments, et toi aussi, tu dois te courber, te soumettre. Mes ancêtres, ceints de la triple cuirasse d'airain, ont franchi tous les océans, lutté contre les vagues monstrueuses du cap Horn, doublé

le cap des Tempêtes. Ils ont découvert des mondes inconnus de toi. Et en même temps que je triomphe à l'équateur, je fais le siège des banquises, je monte à l'assaut des pôles. Bien plus, j'ai dompté la foudre, j'en use à mon caprice. Sur terre courent mes dragons de feu qui, en un jour, font un labeur que tes milliers de coolies n'achèveraient pas en un mois. Sur l'eau roulent mes grands navires, dont les flancs d'un seul portent plus que des centaines de tes jonques à la fois. Tu recules et je marche à pas de géant. Tu es la masse grouillante et stupide, le barbare, et moi l'intelligence lumineuse et féconde, créatrice et rénovatrice. C'est toi le pygmée et moi le titan. Je suis bien le maître et rien ne m'arrêtera dans mon évolution, rien ne résistera à ma dévorante énergie; rends-toi donc! »

Vous ne lui parlerez pas ainsi; vous aurez la modestie de l'homme conscient de sa force. Vous lui direz au contraire : « Ta civilisation est la plus ancienne, la plus glorieuse au monde. Tu as eu le plus humain et le plus moral des philosophes. Tu as cultivé tout ce qui ennoblit l'homme, les arts et les belles-lettres. Tu es bien le pur empire et non le grossier amalgame d'humanités que nous sommes. Oui, tu es la grande nation pacifique et nous la brutale. Mais dans le cours des siècles, tu as négligé, parce qu'inférieures aux belles-lettres, les *sciences de la nature.* Le moment est venu de les reprendre, de t'en servir pour ton plus grand bien, la prospérité de ton empire. Je serai l'initiateur, si tu veux, *vers la paix et la liberté.* On dit que tu es le colosse aux pieds d'argile, mais je puis être le *ciment* qui te raffermira pour des siècles à venir. »

Quand nous aurons ainsi changé d'attitude à son égard, que nous le traiterons *en civilisé qu'il est vraiment,* il nous écoutera, il nous laissera l'instruire; car c'est un avide de

science, il a un respect profond pour elle et aussi pour ceux qui la lui inculquent. De quelles écoles a-t-il surtout besoin en ce moment ?

D'abord d'une école d'agronomie pour l'enseignement, sur des bases scientifiques, de la culture, des procédés modernes d'*élevage,* de *sélection des races*, afin d'augmenter rapidement ses ressources alimentaires et surtout le nombre des animaux de bât, pour que le coolie, le paysan *cessent d'être des bêtes de somme*, que le porteur de sel ou de thé à travers les Alpes setchouennaises renonce à son *homicide labeur.* Il faut ensuite à Tchentou et dans les principales villes des écoles industrielles pour enseigner, d'abord, le tissage et le filage de la soie, du coton et de la ramie, à l'heure actuelle très imparfaits; ensuite, pour enseigner l'exploitation rationnelle du sous-sol et arriver, par là, à créer les industries métallurgiques.

Maintenant, vous comprenez quelle admirable tâche la grande éducatrice, la France, se prépare à remplir ; car elle *se doit* de porter, la *première*, au fils de Han, la bonne semence, de lui enseigner l'art de conquérir *plus de bonheur* dans l'*élargissement de la pensée et du labeur fécond.* Il faut que les générations futures, quand elles écriront l'histoire, disent, en parodiant une vieille devise : *Gesta scientiæ humanitatisque per Francos.* Et si nous savons ne point user notre énergie dans des luttes stériles, si nous savons voir haut et loin, la France bientôt *rayonnera* sur le Pur Empire, de toute sa grande auréole de *paix et de charité.* Oui, à cette heure si proche de violentes convulsions mondiales, notre rôle est grand, *nécessaire ;* car peut-on s'imaginer un seul instant que les fils de la vieille Gaule, las de combattre et réfugiés dans un repos néfaste, avides de jouissances immédiates, feraient litière de leurs traditions et, cédant le pas à des peuples sans histoire, abandonneraient leur part légitime de domi-

nation dans l'univers? Non : « Bon sang ne ment jamais ; » ils savent bien que la lutte seule est féconde, génératrice de progrès, qu'un peuple qui se repose renonce à grandir, ne peut se conserver plus longtemps fort, que c'est le commencement du déclin, le recul fatal.

J'ai dit récemment à la Société de Géographie, et je tiens à le répéter, de quelle devise devaient s'inspirer tous ceux qui s'en iront au delà des mers, porter les traditions de la grande France. C'est celle si noble et si touchante du grand Pasteur : *science,* parce que sans elle tout effort est vain, tout effort est stérile; *patrie,* parce que là-bas, aux confins des lointains pays, sans cesse, nous devons penser à elle pour lui consacrer le meilleur de notre âme, de notre intelligence, de nos forces; *humanité,* enfin, parce qu'aux déshérités du grand empire nous devons apporter plus de joie et plus de bonheur, dans l'ère nouvelle qui s'ouvre pour eux.

Allez donc à cette conquête, mais, croyez-moi, avant tout, sachez inspirer confiance en mettant en pratique les modestes conseils que je me permets de vous donner. N'oubliez pas, non plus, que notre race, aussi intelligente, est plus souple, plus insinuante que d'autres de l'Europe, qu'elle a toutes chances de réussir avec le Setchouennais, que j'appellerais volontiers le Français de la Chine. Allez donc à cette conquête pacifique, mais soyez jeunes, n'ayez pas de liens de famille trop étroits qui gênent votre action future. Dites-vous que le temps n'est rien, que deux années en un pays intéressant passent bien vite, que le succès n'appartient qu'aux patients, aux persévérants. Des études, des recherches précipitées dans la plus riche contrée du monde n'ont jamais eu d'autre résultat que de fausser l'opinion sur la valeur réelle de ses productions et tarir ainsi une abondante source de profits. Vous n'avez plus à hésiter : la moisson est proche, elle est mûre et

d'ici longtemps les ouvriers seront nombreux. Hâtez-vous donc.

Quant à nous, nous vous aiderons dans la mesure de nos forces. Nous avons créé à Tchentou, sur la demande du vice-roi, une école de médecine et de science qui va prendre prochainement un certain développement, grâce à la haute initiative des ministres des affaires étrangères et des colonies, et de concert avec le gouvernement impérial chinois.

Sur ce beau sol du Setchouen, nous travaillerons avec vous et pour nous; nous créérons un mouvement d'opinion en soulageant les souffrances de son peuple, nous aplanirons les obstacles. Et les médecins instruits par nous qui sortiront de l'école auront pris un peu de notre âme; ils vous comprendront mieux, vous ouvriront les voies.

CHAPITRE XLVIII

LE RETOUR. — DESCENTE DU MIN ET DU YANG-TSÉ. — RAPIDES ET TOURBILLONS

Ce voyage de retour, qui se fit dans d'excellentes conditions, malgré le mauvais choix de l'époque, celle des hautes eaux, peut servir d'itinéraire et fixer les étapes pour ceux de nos compatriotes qui pourraient un jour avoir à effectuer la descente du Min et du Yang-Tsé. Je serai très bref et n'insisterai un moment que pour décrire les tourbillons si dangereux du Ta-Kiang.

Nous quittâmes Tchentou le 7 juillet 1904, sur une petite jonque, au château d'arrière peu élevé, très légère et, par conséquent, facilement manœuvrable. Cette jonque fut choisie de préférence à un kwatze, trop lourd, offrant trop de prise au vent par sa superstructure, ce qui est un grave défaut à l'époque des crues, en raison des tourbillons qui saisissent la barque, l'inclinent dangereusement et peuvent la faire chavirer, si la brise régnante vient ajouter sa pression à celle des volutes. Où le kwatze risque de chavirer, la jonque légère se relève toujours facilement ; aussi, je ne saurais trop recommander à ceux qui descendent le Yang-Tsé, en été, de ne jamais s'embarquer sur un *bateau massif, peu maniable ; ils pourraient payer cher l'augmentation de confortable recherchée.*

Nous démarrons au petit jour de la porte du Tong-Men (porte de l'Est). La jonque file rapidement sur une belle nappe d'eau tranquille, s'élargissant quelquefois à 300 et

400 mètres ; les rives sont débordantes de végétation et de riantes cultures, d'un vert étincelant sous le soleil, s'aperçoivent de chaque côté : riz, sorgho, maïs, tabac, plantes légumineuses. Au flanc des coteaux rouge cinabre, s'élèvent des fermes de pittoresque aspect.

A 2 heures, nous dépassons Pen-Chan ; à 6 heures, Mei-Tcheou, et la jonque s'amarrait pour la nuit à Tsin-Chen ; trois villes déjà signalées lors de notre voyage au Setchouen occidental.

8 *juillet*. — Départ à 4 heures et demie du matin. La contrée, toujours accidentée et pittoresque, présente à peu près le même aspect qu'hier. Sur les collines encaissantes, croissent quelques arbres, mais ce qui étonne profondément, c'est qu'aucune bête domestique, mouton, chèvre ou bovidé, ne paît sur ces rives ou sur ces coteaux, qui constituent cependant de merveilleux pâturages. J'ai assez insisté sur cette étrange erreur du fils de Han qui l'a fait dédaigner l'élevage des troupeaux, pour n'avoir plus besoin d'expliquer l'anomalie agricole que je viens de signaler.

A 11 heures, arrivée à Kiating, après une navigation très facile, mais un peu lente, en raison de la faible déclivité du thalweg. Nous eûmes beaucoup de mal à doubler Kiating : les eaux furieuses du Ta-Tou-Ho nous prenant d'écharpe, au milieu du Min, nous rejetèrent avec une violence inouïe vers les murailles de la ville ; notre pauvre jonque eut grand'peine à échapper à leur étreinte. — Distance parcourue : 182 kilomètres, depuis Tchentou.

Sitôt Kiating dépassé, on aperçoit sur la rive droite des sortes de tours, d'immenses échafaudages, qui révèlent les puits à sel de la contrée. Cette région si riche en nappes souterraines de chlorure de sodium s'étend très loin au sud et à l'est ; Tse-Liou-Tsin en est le centre le plus important.

A 1 heure et demie (40 kilomètres de Kiating), nous rencontrions le premier rapide sérieux depuis Tchentou, le Tchou-Ken-t'an; un quart d'heure après, c'était le tourbillon appelé Tao-Se-Kouan, qu'on franchissait, non sans peine. Il est dominé par une jolie pagode, sanctuaire des dieux protecteurs des nautoniers.

3 heures et demie. — C'est la ville de Kien-Oui-Hsien qui apparait sur la rive droite : elle est le centre d'exploitation d'un riche district houiller, à mi-chemin entre Kiating et Sui-Fou.

Depuis Kiating jusqu'à Gni-Ki, village où la jonque s'amarra pour la nuit, les collines encaissantes sont très élevées, couvertes de hautes herbes et de taillis, où d'immenses troupeaux pourraient pâturer, surtout des moutons et des chèvres.

9 *juillet*.— Départ de grand matin, comme d'habitude. Arrivée à Sui-Fou vers 9 heures et demie, après une navigation très facile; l'aspect des rives du Min n'a pas changé.

Après un repos d'une heure, nous entrions dans les eaux du Yang-Tsé, déjà fort large à cet endroit, de 500 à 600 mètres. Je ne dirai rien de Sui-Fou, ville bien connue pour son importance commerciale, au confluent du Min et du Ta-Kiang, et futur terminus du tronçon ferré transyunnamais.

A 4 heures du soir, nous passons devant la sous-préfecture de Kiang-Gan et, à 7 heures et demie, on s'arrêtait à La-Ky, pour y passer la nuit.

10 *juillet*. — A 6 heures du matin, la jonque dépassait Lou-Tcheou, préfecture importante, au confluent du Lou-Ho avec le Yang-Tsé, puis Li-Tong-Gai, trois heures plus tard.

A midi, on était à Ho-Kiang, jolie petite ville bâtie sur une colline. La contrée, depuis Sui-Fou, est des plus pit-

toresques : à droite et à gauche, ce sont de hautes collines, s'élevant jusqu'à former une véritable chaîne de montagnes, coupée de cluses profondes, de vallons, où se nichent des bosquets d'*orangers*.

Un violent coup de vent dans la soirée nous obligea à mouiller de bonne heure, vers 6 heures, au village de Tchang-Pé-Cha.

11 *juillet*. — La vallée s'est élargie et les collines bordantes se sont reculées et aussi sensiblement abaissées. Les rives apparaissent couvertes de cultures, de riz et de maïs en particulier, dans les bas-fonds, derrière les coteaux, toujours s'abritent les bosquets d'orangers.

A 8 heures du matin, on passait devant Kiang-Tsin, chef-lieu de sous-préfecture, et à 2 heures du soir nous atteignions la métropole commerciale, Tchong-King.

On avait parcouru, depuis Tchentou, 425 milles marins, soit, en kilomètres, 787, en quatre jours et demi; défalquant le temps de repos des nuits, il y avait eu soixante-deux heures de marche effective, soit une vitesse moyenne de 12 km. 500 à l'heure.

Durant toute cette navigation, comment avait progressé notre jonque ? A la *rame* toujours, car il est très rare, à la descente, qu'on puisse utiliser le vent, lequel, généralement, se montre plutôt un obstacle qu'une aide : aussi, les bateaux amènent-ils leur mât avant le départ. On marchait donc uniquement à la rame, soit quatorze ou quinze heures par jour : c'eût été une grosse fatigue pour notre équipage si l'effort avait dû être constant, mais, sitôt en dehors des passages dangereux, on abandonnait la jonque au fil du courant, toujours d'une belle vitesse à cette époque de l'année, sauf sur de rares espaces.

13 *juillet*. — A midi, nous quittions le mouillage de Tang-Kia-T'o, près de Tchong-King.

Je ne décrirai plus les rives du Yang-Tsé à partir

de ce point : on les connaît par le voyage de montée.

Nous revoyons Lo-Ki, à 3 heures, et Tchang-Tcheou à 5. On coucha à Li-To, après avoir franchi, juste avant de s'amarrer, un très mauvais passage, où des vagues énormes, formées par un remous, faillirent nous jeter sur une roche. La manœuvre fut d'autant plus difficile pour sortir de ce passage que la nuit était déjà venue, que le pilote ne pouvait plus distinguer ses points de repère habituels.

14 *juillet*. — A 5 heures du matin, la jonque défilait devant la préfecture de Fou-Tcheou. C'est à un kilomètre au-dessous de la ville que nous fîmes connaissance avec les grands tourbillons si redoutables du Ta-Kiang. Celui-ci était immense : son cercle le plus excentrique n'avait pas moins de 50 mètres de rayon, et l'entonnoir, le centre de giration, était d'un niveau d'au moins un mètre inférieur à celui de la surface générale du fleuve. Notre pilote, heureusement, sut ne point se laisser prendre par le vortex, et la jonque légère en fut quitte pour quelques violentes secousses, qui hâtèrent encore sa fuite vertigineuse vers l'aval.

Il faut une connaissance approfondie des rapides et une grande habileté manœuvrière pour franchir sans avaries ces passages redoutés où sombrent de nombreuses jonques dont on peut voir les coques éventrées sur les rochers des berges. Je connais la mer : dans mon enfance et ma jeunesse, j'ai pêché bien souvent dans de frêles barques, même par mauvais temps, et le choc de la lame était rude, mais on la recevait presque toujours par l'avant et on n'en souffrait guère. Dans les rapides, les eaux sont infiniment plus mauvaises, plus hargneuses ; les vagues viennent de *l'avant*, de *l'arrière*, de *droite*, de *gauche*, *par en-dessous*, en *tourbillon ;* c'est un *conflit*, un *tumulte dont on n'a pas idée quand on ne l'a point subi*. La jonque s'agite follement, en bonds spasmodiques, cher-

chant en vain un point d'appui sur cette masse *ondoyante, capricante* qui se dérobe sans cesse, attaque brusquement et fuit plus vite encore. Mais pour votre barque, cette phase de lutte n'est que l'escarmouche, la prise de contact : soudain, elle est saisie par le vortex et la voilà virant sur place comme une *toupie,* avec une rapidité *vertigineuse.* Il vous semble qu'elle vient d'être *aspirée, sucée* par le gouffre et que rien ne l'arrêtera plus dans son mouvement de rotation éperdu. Le *tai kong* (pilote de l'avant) a crié l'ordre, avant la prise, de relever vivement le *chào* (aviron d'avant), qui ferait chavirer la jonque si son extrémité venait à plonger dans le tourbillon. Le vrai vortex, dont le rayon oscille au moins entre 10 et 20 mètres, est formé de vagues fuyant avec une vélocité inouïe, suivant des cercles concentriques qui vont en se rétrécissant graduellement jusqu'au centre. Ces vagues constituent autant de plateaux circulaires, de disques, si vous voulez mieux, situés à des hauteurs différentes, et le centre qui forme *entonnoir* est souvent à un niveau de 1 mètre, $1^{m},50$ même, au-dessous du plateau le plus excentrique, comme à Fou-Tcheou, par exemple. La jonque file en tangente suivant ces cercles et, quand elle atteint l'entonnoir, elle est généralement rejetée en travers, vers la périphérie, par le choc irrésistible d'un tourbillon qui vient se crever à la surface. C'est à ce moment précis où sa masse se trouve perpendiculaire ou oblique aux disques tournants, qu'elle reçoit soudain l'impulsion des rames qui la sortent du vortex. D'autres fois, elle est rejetée toute seule hors de la zone dangereuse par les eaux elles-mêmes, dont le sens de giration varie fréquemment, sur une partie du champ, par l'éclatement brusque, au fond de l'entonnoir, des vagues sous-marines dont j'ai déjà parlé. Il n'est pas rare de rester fort longtemps dans le vortex, la jonque donnant une bande dangereuse, et,

[uefois, au moment où l'évolution libératrice s'ac-
un aviron cassé ou la moindre hésitation de l'équi-
peut vous jeter dans un de ces remous terribles,
ites du tourbillon, qui vous lancent en amont, sur
pointes rocheuses.

es rapides rencontrés sur le Min sont peu dangereux
ne je l'ai dit, mais ceux du Yang-Tsé entre Fou-
ou et Itchang sont très redoutables. Quand on
e sa descente en juillet, comme je l'ai fait, on n'ou-
point le défilé, dans les gorges surtout, à une vitesse
yable, emporté qu'on est par une masse d'eau, en
jue sorte *soulevée entre des murailles trop étroites*, où
ndes tumultueuses, pressées, luttent pour se frayer un
ige. C'est, chez le *nerveux* ou le timoré, *une angoisse*
ous les instants; chez l'autre, *une griserie*.

uatre heures après avoir quitté Fou-Tcheou, nous
gnions Fong-Teou.

la fin du jour, nous étions à Wou-Ling, ayant
:hi dans la journée une distance couverte en huit
s à la montée.

5 *juillet.* — Partis à 4 heures du matin, on
:ait à Wan-Hsien à 7 heures et demie; à midi, à
-Yang-Hsien. A mi-chemin entre cette dernière ville
Wan-Hsien, il existe un passage dangereux, le Pa-
-Hsia: il est si étroit, qu'il est très difficile d'éviter les
billons qui vous guettent de chaque côté et sont doués
ie telle vélocité, par la poussée des masses d'eau se
it de l'amont, que votre jonque serait brisée en mille
es s'ils la saisissaient pour la lancer contre les roches
ës qui limitent le chenal.

8 heures du soir, on atteignait Kouei-Tcheou-
; comme la nuit se faisait, on eut beaucoup de peine
glisser au milieu des innombrables barques échelon-
s le long de la rive.

16 *juillet*. — A 4 heures et demie du matin, notre jonque se lançait dans les gorges : d'effrayantes volutes tourbillonnantes la saisirent plusieurs fois, lui firent exécuter d'infernales rondes, si soudaines, que tout le monde, subitement impressionné, se taisait, qu'un poignant silence s'étendait sur la barque, jusqu'au moment où la vitesse de giration s'atténuait au bord de l'entonnoir, en une zone où les disques mouvants sont de trop faible rayon pour agir sur la coque avec la même intensité que les volutes excentriques : à cet instant précis, le pilote lançait un ordre et les rames plongeaient dans l'eau pour nous libérer du vortex. C'est quand le tourbillon se trouve d'un diamètre considérable et la dénivellation vers le centre très marquée, que le danger est le plus grand, que les jonques chavirent.

Heureusement, pareille aventure ne nous arriva pas avec notre petite jonque si maniable. Aucun gros bateau de marchandises n'osa quitter Kouei-Tcheou-Fou en même temps que nous, dans la journée : nous en eûmes l'explication lorsqu'une grande jonque fut rencontrée au milieu des gorges ouverte en deux sur un roc de la rive droite.

A 7 heures et demie, on dépassait Wou-Shan-Hsien et, à 11 heures, on franchissait le Ho-Che-Tan, à une vitesse de train express : je me demande ce que nous serions devenus si la moindre fausse manœuvre s'était produite dans ce passage, On accomplit en *trois heures* un trajet qui avait demandé *quatre jours à la montée*.

A midi, on apercevait Pa-Tong-Psien et tout promettait une excellente journée, une belle distance parcourue quand, vers 4 heures, le vent se mit à souffler par violentes rafales qui, dans les tourbillons, donnaient à la jonque une bande dangereuse : il fallut donc s'abriter.

A 5 heures, la brise étant devenue plus maniable,

j'invitai le lao pan à se remettre en route : l'équipage refusa de lui obéir. J'intervins alors directement et l'on repartit aussitôt.

La jonque subit encore de rudes assauts, mais la navigation put se continuer quand même jusqu'à la nuit. On s'amarra à Yao-Kou-To, grand village bâti au sommet d'une falaise escarpée.

17 *juillet*. — On quitta Yao-Kou-To à 4 heures et demie du matin, pour atteindre Kouei-Fou un quart d'heure plus tard. Dans ce passage resserré par de hautes murailles, le vent s'engouffrait avec grande force et je craignis un moment qu'il fallût avant longtemps chercher un mouillage. Heureusement, ce violent courant d'air était très localisé, et, sitôt à deux milles de la vieille cité, la brise se montra tout à fait maniable.

C'est par le travers de Kouei-Fou que je remarquai le plus violent remous de courant ascendant encore rencontré. Il faut, à tout prix, éviter d'être saisi par le tourbillon lui-même, car la disposition des rocs immergés est telle que la grande volute excentrique envoie une partie de sa masse se fondre directement avec le remous, si bien qu'une fois appréhendée par elle, la barque va se livrer fatalement au courant ascendant, d'effrayante vitesse, qui la brise sur un éperon calcaire se détachant de la rive. Notre jonque réussit à se maintenir à quelques mètres du vortex et en fut quitte pour une danse frénétique assez courte.

A 7 heures, nous étions à Tong-Ling où, le matin même, une jonque à marchandises, chargée en grande partie d'opium, venait d'être prise par un remous et éventrée : une partie du roof seule émergeait de l'eau ; dix hommes de l'équipage s'étaient noyés.

Après Tong-Ling, se dessina une ligne continue de tourbillons, à droite, à gauche, formés par une série

d'éperons rocheux limitant autant de petites anses. Aussi, ce fut une danse ininterrompue de trois quarts d'heure, où la jonque n'évitait un remous que pour tomber dans la limite d'attraction d'une volute non moins traîtresse : jamais encore la pauvre barque n'avait subi tant d'assauts à la fois, n'avait couru aussi pressant danger. Sa légèreté et le sang-froid du pilote l'arrachaient cependant à toutes les étreintes, au moment précis où elle semblait bien prise sans recours. Cette lutte avec les eaux folles, tourbillonnantes, attaquant rageusement, sans répit, dans la brutalité de leurs grands spasmes, était passionnante à souhait : ce furent d'inoubliables moments.

Nous aperçûmes enfin Wan-Ling-Miao, le gracieux village dont j'ai parlé, avec sa pagode nichée dans les bambous : c'était le terme de nos tribulations.

A 10 heures et demie, notre jonque s'amarrait au poste des Douanes impériales d'Itchang. C'est sur un paquebot de 80 mètres de long que nous descendions désormais le Yang-Tsé, non sans regrets d'abandonner la petite jonque si vaillante, qui nous avait valu tant de puissantes émotions, insoupçonnées jusque-là. Le voyage avait été rapide : nous avions franchi en *cent heures* la distance couverte en trente-trois jours à la montée, soit 731 kilomètres 500 depuis Tchong-King.

Quant à notre équipage, il s'était conduit admirablement depuis le commencement jusqu'à la fin, accomplissant sans jamais murmurer un très long sinon pénible labeur. Je n'eus aucun des ennuis de la montée : c'est que je leur parlais maintenant dans leur langue, que je pouvais les encourager, leur expliquer la nécessité d'aller vite, de ne point perdre un temps précieux, surtout à cette époque, où une cause subite pouvait nous immobiliser pour plusieurs jours. Ils m'écoutaient donc et se pliaient docilement à mes exigences d'Européen, qui les connaît,

qui veut *prévoir pour eux*, si insouciants d'habitude. Avec un peu de fermeté et une certaine initiation à leur mentalité, on peut donc obtenir des Chinois les plus précieux services.

FIN

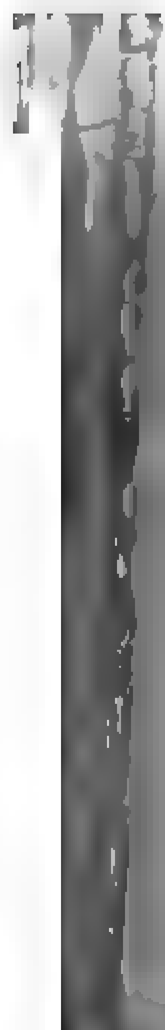








TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE VI

DU TSIN-TAN AU HO-CHE-TAN

CHAPITRE VII

DE HO-CHE-TAN A OU-SHAN-HSIEN

CHAPITRE VIII

DE OU-SHAN A KWEI-TCHEOU-FOU

CHAPITRE IX

DE KWEI-TCHÉOU-FOU A WAN-HSIEN

CHAPITRE X

DE WAN-HSIEN A WOU-LING-KI

CHAPITRE XI

DE WOU-LING-KI A FONG-TOU

CHAPITRE XII

DE FONG-TOU A TCHONG-KING

CHAPITRE XIII

TCHONG-KING MÉTROPOLE COMMERCIALE DU FAR-WEST

CHAPITRE XIV

DE TCHONG-KING A TCHENTOU

CHAPITRE XV

TCHENTOU

CHAPITRE XVI

TCHENTOU

CHAPITRE XVII

TCHENTOU. — CITÉ PROPREMENT DITE

CHAPITRE XXII

LA DESCENTE

CHAPITRE XXIII

DE TSE-LEOU-K'AN A LONG-TCHE

CHAPITRE XXIV

DE LONG-TCHE A TSAI-K'EOU

CHAPITRE XXV

DE TSAIK'EOU A KIN-K'EOU-HO

CHAPITRE XXVI

DE KIN-K'EOU-HO A TA-TIEN-TCHE

CHAPITRE XXVII

DE TA-TIEN-TCHE A HOUANG-MOU-T'CHANG PAR LE COL DU SO-Y-LING

TROISIÈME PARTIE

LA CIVILISATION CHINOISE
ÉTUDE PHILOSOPHIQUE, SOCIALE ET ÉCONOMIQUE

CHAPITRE XXXV

CHAPITRE XXXVI

CHAPITRE XXXVII

CHAPITRE XXXVIII

CHAPITRE XXXIX

CHAPITRE XL

CHAPITRE XLI

CHAPITRE XLII

CHAPITRE XLIII

CHAPITRE XLIV

—

QUATRIÈME PARTIE

RACES. — POPULATION. — PRODUCTIONS. — TRANSFORMATIO ÉCONOMIQUE DE LA PROVINCE DU SETCHOUEN

CHAPITRE XLV

CHAPITRE XLVI

CHAPITRE XLVII

CHAPITRE XLVIII

ERRATA

Page 51, ligne 21, *au lieu de :* par un mot *souchen*, *lire :* pa un *mo tsou chen*.

P. 56, ligne 11, *au lieu de :* qui rendit plus de services, *lire* le plus.

P. 141, ligne 30, *au lieu de :* en chevauchant, *lire :* ou che vauchant.

P. 200, ligne 14, *au lieu de :* dériver, *lire :* dévier.

P. 221, ligne 19, *au lieu de :* 3° centigrades, *lire :* — 3° centi grades.

P. 242, ligne 7, *au lieu de :* bruxus, *lire :* buxus.

P. 412, ligne 29, *au lieu de :* planches, *lire :* plantes.

P. 418, ligne 29, *au lieu de :* ròdant, *lire :* rodant.

P. 470, ligne 6, *au lieu de :* il produit, *lire :* se produit.

